



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

M. C. C.

米 田

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
JANVIER. 1753.



A PARIS,

Chez { La Veuve P I S S O T, Quai de Conty,
à la descente du Pont-Neuf.
C H A U B E R T, rue du Hurepoix.
J E A N D E N U L L Y, au Palais.
D U C H E S N E, rue Saint Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

LISTE DES LIBRAIRES
qui débitent le Mercure dans les
Provinces du Royaume.

A Bordeaux, *chés* Raimond Labottiere, & *chés* Chappuis l'aîné, Libraires, Place du Palais, à côté de la Bourse.

Nantes, *chés* Joseph Vatar.

Rennes, *chés* Vatar, pere, & Vatar le fils.

Jouanet Vatar, & Julien Vatar.

Blois, *chés* Masson.

Tours, *chés* Lambert, & Billaut.

Rouen, *chés* François-Eustache Herault, & *chés* Cailloué.

Châlons-sur-Marne, *chés* Seneuze.

Amiens, *chés* la veuve François, & Godart.

Arras, *chés* la veuve Duchamp, & Laureau.

Abbeville, *chés* Levoyez, Libraire.

Angers, *chés* Jahyer.

Dijon, à la Poste, & *chés* Mailly.

Verfailles, *chés* Fournier, & le Mounier.

Besançon, *chés* Briffaut

Saint Germain, *chés* Charepeyre.

Lyon, à la Poste, & *chés* Plaignard.

Marseille, *chés* Sibié, & Valilaud, Libraires.

Beauvais, *chés* Desflaint.

Troyes, *chés* Bouillerot, Libraire,

Charleville, *chés* Pierre Thesin.

Moulins, *chés* Faure.

Auxerre, *chés* Fournier.

Nancy, *chés* Nicolas.

Toulouse, *chés* Jean François Robert.

Aire, *chés* Corbeville.

Poitiers, *chés* Faulcon,

Caën, *chés* Manury.

Soissons, *chés* Courtois.

P R I X X X X . S O L S .



MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

JANVIER 1753.



PIECES FUGITIVES,
en Vers & en Prose.

LE BANDEAU DE L'AMOUR.

F A B L E.



'A M O U R indisposant chaque jour
tous les Dieux ,

Jupiter résolut de l'exiler des ieux ;
Mais sur le bruit de sa disgrâce ,

Sa mere vint demander grace.

Eh ! que ne peuvent deux beaux yeux !

Jupiter plus qu'un autre aimoit ce doux langage.

Qu'il reste dans le firmament ,

A ij

4 MERCURE DE FRANCE.

Je le veux , dit ce Dieu , mais qu'il soit prudent
ment

Dépouillé de tout son bagage ,
De son carquois , de son bandeau ,
De ses traits , & de son flambeau.

Ce nouvel arrêt s'exécute ;

L'Amour est dépouillé ; nouveaux cris de Cypris ;
Que veut-on à présent que devienne son fils ?
L'affaire de rechef amplement se discute

A la pluralité des voix.

Pour appaiser tout le tapage ,

Le Dieu malin obtint de reprendre à son choix
Ce qu'il aime le mieux de tout son équipage.

O vous , qui ressentez les amoureux desirs ,

Devinez-vous le choix de l'enfant de Cithère ?

Il reprit son bandeau ; j'en conçois le mystère ;

Sans les illusions que seroient nos plaisirs :





R E F L E X I O N S

D I V E R S E S.

I.

LA Reconnoissance est sans doute une vertu , on ne peut donner trop d'éloges à ceux qui l'exercent ; mais est elle toujours dégagée des motifs injustes de l'amour propre , & l'orgueil n'en est-il pas souvent le principe ? la vanité conduit quelquefois la main de celui qui paye de retour son bienfaiteur. Humilié par le bienfait qu'il reçoit , il voit avec peine la supériorité qu'on acquiert sur lui ; il ne desire que de reprendre la place dont l'acceptation du bienfait l'a fait descendre : s'il montre de l'impatience à témoigner sa gratitude , c'est moins parce qu'il trouve du plaisir à être reconnoissant , que parce qu'il y auroit pour lui de la honte à ne l'être pas : persuadé que la reconnoissance donne du lustre à celui qui brûle d'en donner des marques , il se hâte de la faire éclater. Peut-être que cet empressement seroit digne d'éloge , s'il supposoit quelque sensibilité de cœur dans ce-

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

lui qui la fait paroître ; mais voici ce qu'il y a de plus condamnable, c'est qu'il ne regarde la reconnoissance que comme un poids dont il lui tarde de se délivrer ; honneux des égards & des déférences que les services qu'il a reçus exigent de lui , il ne veut plus laisser subsister un instant les liens qui l'attachent & le soumettent à son bienfaiteur ; il s'empresse de payer la dette, parce qu'il souhaite de n'être plus redevable envers lui. Enfin , qui croiroit que des marques de reconnoissance aussi simulées ne feroient que le rendre encore plus ingrat ! En effet , y a t'il quelque chose de plus digne de mépris & de blâme, qu'une pareille disposition du cœur ? Non. On n'est pas plus coupable lorsqu'on refuse de payer le tribut de la reconnoissance, que lorsqu'on ne veut pas le devoir ; & je hais moins les gens qui ne veulent jamais obliger , que ceux qui ne veulent jamais être obligés à personne.

I I.

Mais si la reconnoissance, qu'on peut appeller le sentiment de l'ame le plus désintéressé, a quelquefois l'amour propre pour principe , croira-t'on que la générosité, cette vertu aussi rare que la reconnoissan-

ce, soit à l'abri de ces illusions? Non. Et il est une autre source d'orgueil encore plus raffinée, dont les cœurs les mieux faits sont cependant quelquefois les plus coupables : combien de gens qui par des mouvemens, qu'il plaît quelquefois au public d'appeller du nom de grandeur d'ame, refusent d'accepter les services que ceux qu'ils ont obligés viennent leur rendre : mais on ne doit pas s'y tromper, & le motif de ce refus est assez sensible. D'où vient qu'ils s'obstinent à remercier ceux qui veulent reconnoître les services qu'on leur a rendus : c'est qu'instruits du degré de supériorité que le bienfait rendu donne sur celui qui le reçoit, ils craignent de s'en voir déchus en souffrant qu'il le paye de retour ; ils savent qu'en ne s'acquittant pas, on reste toujours redevable. C'est pour cela qu'ils sont charmés de voir toujours soumis aux obligations qu'on a contracté en recevant le bienfait. Si on rendoit service pour service, on se dégageroit de ces liens précieux que la reconnaissance impose : le fruit le plus précieux qu'ils recueillent d'avoir répandu des bienfaits, qui consiste à voir toujours attachés les cœurs de ceux qui ont ressenti l'effet de leurs largesses, leur seroit par là enlevé ; quelle est donc cette déplorable

§ MERCURE DE FRANCE.

façon de penser ? Si on est blamable de refuser l'hommage de la reconnoissance à ceux qui nous obligent , on ne l'est pas moins de ne pas vouloir l'accepter. On est également coupable de ne pas vouloir reconnoître un bienfait , & de s'opposer à ce qu'on le reconnoisse ; & je hais beaucoup moins ceux qui ne veulent jamais devoir , que ceux qui veulent toujours qu'on leur doive.

I I I.

La jeunesse toujours volage , dont les amours sont une inconstance perpétuelle , ne ressent presque jamais de véritable passion : il faut pour qu'elle en éprouve les impressions l'arracher à elle-même. On ne peut point appeller de ce nom ces mouvemens passagers qui la remuent quelquefois , & qui ne font qu'effleurer son ame. Un jeune homme laisse-t'il échapper quelques marques de sensibilité , ce sont des raisons de convenance qui les lui arrachent ; il ne fait que se conformer aux loix de l'usage du monde , dont un des principaux articles est de se parer du moins des dehors d'une passion , si on n'en est pas sérieusement occupé. Mais un jeune homme vient-il à rendre hommage aux attraits d'une femme d'un âge un peu

mûr, cette impression qui ne ressemble à aucune de celles qu'il avoit jusqu'alors ressenties, ne manque pas de le saisir & de l'étonner : accoutumé à ne regarder l'amour que comme un amusement passager qui lui fournissoit les moyens de donner carrière à son humeur volage, il est surpris de se sentir ému par des mouvemens plus sérieux que ceux qui l'avoient jusqu'alors agité. L'air sage & réservé des femmes [de cet âge lui en impose. Sa raison comme étourdie par une impression aussi forte, ne lui permet pas de résister. Frapée par ce maintien & cet air consommé qui annonce les femmes de cet âge, elle approuve le sentiment qu'elles ont fait naître; elle leur donne de nouveaux degrés de force; il semble qu'elle est de concert avec l'amour pour accélérer sa défaite. En vain veut-il implorer le secours de la réflexion sourde à ses vœux; si elle arrive, c'est moins pour s'opposer aux progrès de cette passion que pour l'y affermir encore plus, en montrant par son impuissance à les arrêter, combien on est excusable de s'y être livré. Le respect qu'inspirent pour les femmes de ce genre les dehors austères dont elles sont parées, est encore une arme sûre qu'elles emploient pour ramener un jeune homme à donner des sentimens de vénération qu'el-

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

Les lui inspirent : il croit que l'amour doit en être toujours le principe , parce qu'elles en font quelquefois l'effet. Tout sert à nourrir son aveuglement ; surpris de se sentir touché pour des femmes , contre les traits desquelles il semble que leur âge avancé devoit le mettre à l'abri , moins il semble qu'il avoit besoin de se précautionner contr'elles, plus il est sans défense lorsqu'elles viennent à le blesser de leurs traits. Jusqu'alors il n'avoit adressé ses soupirs qu'à des femmes frivoles & volages , peu dignes par cela même de les exciter , qui ne se piquoient pas d'inspirer des sentimens plus distingués que ceux qu'elles méritoient en effet : attaché à elles par des liens trop foibles , il jouissoit de toute sa liberté. En un mot , fixé par le plaisir , ce n'étoit qu'à lui qu'il avoit sacrifié : mais quelle différence dans les impressions que font sur son cœur les femmes d'un âge plus avancé ? Il devoit la conquête des autres femmes à leur foiblesse naturelle ; la disposition flexible & facile de leur cœur étoit la principale cause qui les lui soumettoit : avec celles-ci au contraire , il s'attend à la plus vigoureuse résistance ; il se persuade que ce maintien févère est l'annonce de la vertu la plus farouche. En effet , ne sont-ce pas ces fem-

mes plus consommées qui doivent être affermies contre les entreprises d'un jeune homme , dont l'amour n'est qu'une suite d'indiscretions , d'étourderies & de caprices , dont les passions prennent en un mot la teinture du caractère volage & léger. N'y a-t'il pas lieu de s'attendre qu'elles trouveront dans elles-mêmes plus de force pour résister aux empressements d'un jeune homme. Averties à chaque instant par une raison mûre & éprouvée , elles n'ont point à craindre que leurs passions alors amorties opposent aucun obstacle à ces sages leçons. Gardées par une vertu moins combattue , ne semble-t'il pas qu'elle devroit pour jamais les mettre à l'abri des folles impressions de l'amour. Hé quedes voix ne leur crient pas sans cesse de contenir les mouvemens de leur cœur : la raison aux loix de laquelle leur âge les soumet encore plus étroitement ; la bienfiance dont elles ne peuvent pas enfreindre impunément les regles ; tout cela n'est il pas un frein assez fort pour qu'on ne doive pas craindre de le voir seconner ? Que d'autres motifs n'ont-elles pas , qui prescrivent à leurs penchans des bornes qu'elles sont obligées de respecter ? Ne sont-elles pas soumises à toute la sévérité des jugemens d'un public redoutable , qui toujours ar-

12 MERCURE DE FRANCE.

mé des traits du ridicule , ne manqueroit pas de les en accabler , si elles venoient à les franchir ? Instruit des raisons qu'elles ont de se ménager elles-mêmes , il les traduiroit à son tribunal , & il seroit d'autant plus inexorable à leur pardonner leurs foiblesses , qu'elles lui paroistroient plus inexcusables à leur âge.

I V.

L'amour-propre qui est la cause du goût que les hommes montrent pour la flatterie, devrait lui seul faire naître de l'aversion pour elle. En effet les louanges fardeées que la flatterie distribue ordinairement , & qui ont pour objet des vertus dont on est privé , loin d'être bien accueillies devroient plutôt exciter le mépris. Quoi ! les éloges qu'on donne à un homme sur des qualités dont il est dépourvu, ne sont-ils pas des reproches indirects de ne pas les avoir en partage ? Nous qui sommes si vigilans pour connoître quand les droits de notre orgueil sont blessés , qui prévenons de loin les moindres traits qu'on lui porte , ne devrions-nous pas regarder les fausses louanges de la flatterie du même œil que nous regardons l'ironie ? Pourquoi nous , qui en redoutons les moindres traits , ne voyons-nous pas dans

les éloges ridicules qu'on nous donne ; le sujet d'une satire mordante , qu'ils signifient réellement le contraire de ce qu'ils paroissent exprimer , nous ne nous écarterions pas alors du vrai en suivant cette idée ; mais au contraire les critiques injustes contre lesquelles les hommes se récrient tant , ne devroient point tant soulever leur bile. Pourquoi vous effrayer , Clydamas , lorsqu'on combat dans vous des vices dont vous êtes exempt : laissez le champ libre à ce téméraire. Ne voyez-vous pas qu'il a besoin de vous supposer des vices pour pouvoir vous blâmer , & les efforts qu'il fait pour trouver dans vous des défauts, ne prouvent que la difficulté où il est d'en découvrir de réels ; aidez-le au contraire dans ses desseins : ah ! ne vous loue-t'il pas indirectement des vertus que vous avez reçu en partage , en condamnant injustement dans vous des vices dont vous êtes exempt.

V.

Pourroit-on jamais croire que la braveure anime quelquefois un cœur en proie à des mouvemens de lâcheté ? Oui ; & c'est même à leur foiblesse naturelle que certaines personnes doivent tout leur courage. Mes regards se fixent sur la con-

14 MERCURE DE FRANCE.

tenance fière & rassurée d'un guerrier, pressé de toutes parts par le danger : hé quoi ? la victoire est prête à s'enfuir, il ne s'offre à lui aucune ressource pour la ramener vers lui, & il n'en est pas plus allarmé : il semble que son courage se ranime, à mesure que l'espérance du succès est prête de s'éteindre ; prêt à voir la victoire lui échapper, il cherche à la rappeler par des efforts incroyables ; mais pourquoi éprouve-t'il tant de troubles & d'agitations ? On voit qu'il est dans une situation violente ; eh quoi ? craint-il de manquer de courage ? la valeur toujours également intrépide seroit-elle prête à s'éteindre ? a-t'il besoin de la ranimer ? Ah ! C'est qu'il craint que la frayeur prête à s'emparer de son âme ne prenne trop d'empire sur elle ; il cherche à éloigner de lui la frayeur, cet ennemi dangereux, qui s'est déjà ouvert un passage dans son cœur. C'est contre ces retours de lâcheté dont il ne craint que trop les progrès dans son âme, qu'il oppose toute sa bravoure. Cet air hardi & délibéré qu'il fait paroître ne sert qu'à déguiser la timidité intérieure, mais secrète, qui règne au fond de son cœur ; c'est pour s'étourdir sur ces accès de crainte, & sur cette pusillanimité intérieure, qu'il fait paroître beaucoup de hardiesse & beaucoup

de fracas ; il a recours au même stratagème que celui dont on se sert à l'armée , où on fait jouer tous les instrumens de Guerre au moment du combat pour chasser la crainte & le trouble qui sont prêts à s'emparer du cœur du Soldat ; il ne ranime sa valeur dans ce moment critique que parce qu'il se voit à la veille d'en manquer.

V L.

Rien ne prouve plus le foible pouvoir de la raison que le soin qu'on prend pour nous recommander de ne pas flatter nos passions. Que les armes doivent être foibles ! puisqu'on ne veut pas que nous en essayions la force avec les ennemis qu'elles doivent combattre , apparemment de peur qu'elles ne fussent sans effet. On nous conseille d'éviter ce qui pourroit nous rendre vicieux , parce qu'il seroit sans doute trop difficile de cesser de l'être ; la belle manière de se délivrer d'un ennemi que d'éviter de le combattre ! Tel est pourtant le foible secours que la raison nous donne ; elle nous prodigue les conseils , lorsque les passions sont assoupies dans nos cœurs , & elle se cache & devient muette , lorsqu'elles y régneront en souveraines. Quoi ! n'auroit-elle des leçons à donner que lorsqu'elles sont inutiles ? Elle est un peu semblable à ce Pé-

16 MERCURE DE FRANCE.

dant dont parle si joliment la Fontaine dans une de ses Fables , qui accabloit son Disciple de leçons pour l'exhorter à fuir le danger lorsqu'il y avoit échappé : elle impose silence aux passions, lorsque d'elles-mêmes elles se sont tues ; c'est lorsque le desordre qu'elles excitoient dans nos cœurs est calmé , qu'elle accourt avec précipitation pour nous gronder sévèrement d'avoir été trop complaisant pour nos penchans : impuissante pour en arrêter le cours lorsqu'ils sont dans toute leur force , elle vient s'opposer à leurs progrès lorsqu'ils sont éteints dans nos cœurs : foible contre un ennemi un peu fort , on diroit que dénuée de pouvoir pour réprimer les abus , elle n'en a que pour venir nous les reprocher.

VII.

Que l'empire de l'orgueil est étendu ! il trouve partout de quoi se nourrir & s'étendre , & tout lui sert de pâture : il ne s'annonce pas toujours par l'extérieur , il se cache & se réfugie quelquefois dans le lieu le plus secret du cœur humain ; il règle tous les mouvemens à son inscû & sans qu'il s'en apperçoive ; on ne peut donc se méfier trop de ses pièges : ceux qui paroissent les mépriser davantage & affronter ses traits sont ceux qui y sont le plus en butte.

c'est un ennemi qui triomphe de ceux qui osent le braver , & qui laisse en repos ceux qui le craignent , mais ce n'est pas toujours la marche de l'orgueil , & ceux qui paroissent le moins en être atteints en renferment souvent davantage. Cet Hypocrite qui semble fuir l'orgueil par un esprit de modestie , qui craint sans cesse de se laisser entraîner à des mouvemens d'amour propre , est le plus vain de tous les hommes ; il ne prend tant de précautions pour se garantir des illusions de l'orgueil , que parce qu'il croit trouver sans cesse dans lui-même mille sujets d'en concevoir ; il se réfugie dans le sein de la modestie pour trouver un sûr abri contre ses pièges ; mais que cette conduite est remplie de fausseté ! il ne renonce en public à l'orgueil , que pour venir se ranger secrètement sous ses loix. Loin de l'avoir chassé par ce moyen , c'est alors qu'il régnera plus impérieusement sur lui , parce qu'il y sera moins démasqué à la faveur du mystère qui le dérobe ; enfin c'est un amour propre qui ne se sacrifie qu'à lui-même & pour lui-même. Hélas ! quelle est la déplorable condition de l'homme ? Loin qu'il trouve auprès de la modestie un sûr asile contre les illusions de l'amour propre , c'est lorsque l'orgueil est couvert de son voile , qu'il commande

18 MERCURE DE FRANCE.

avec plus de despotisme, parce qu'il triomphe alors plus impunément. Que son pouvoir doit être grand ! puisqu'il fait servir l'humilité même à son triomphe.

VIII.

La modestie est une vertu qui tient lieu de mérite à ceux qui en sont partagés, mais qui ternit & efface celui des personnes à qui elle manque; les gens à talens sont d'autant plus estimables d'être modestes qu'ils feroient, ce semble, plus autorisés à ne pas l'être ; mais au contraire on ne hait rien davantage qu'un homme orgueilleux. Ceux qui ont le plus de droit de concevoir de la vanité, sont ceux qui doivent le moins le faire sentir.

I X.

Tous les préceptes & les raisonnemens les plus convaincans n'inspireront pas l'amour de l'étude avec autant de force, que le portrait d'un homme abandonné aux dégoûts de l'oïveté. Rien n'est plus utile & plus efficace pour nous faire éviter de tomber dans l'état d'inaction & de paresse, que la connoissance de l'ennui qu'il entraîne nécessairement à sa suite. Il n'y a point de meilleur contrepoison contre l'ennui que l'ennui lui-même.

X.

L'objet de cet air de franchise avec lequel ont fait certaines ouvertures de cœur, n'est point tel qu'il le paroît ; on cherche quelquefois à tromper la curiosité des gens qui veulent sçavoir un secret en paroissant le leur découvrir : en effet on cache d'autant plus sûrement un secret, qu'il semble qu'on le dévoile tout entier.

XI.

Rien n'est plus trompeur que les apparences. On paroît quelquefois généreux dans des petites choses, pour se réserver ensuite le plaisir de ne l'être pas dans de plus essentielles. On n'accorde des graces de peu d'importance que pour avoir le droit d'en refuser de plus considérables.

XII.

Il arrive quelquefois que les grands hommes proposent des sophismes à la place de vérités, mais ce n'est point dans eux la marque d'un esprit faux. Les démonstrations de Descartes sur l'existence de Dieu ne font que de vrais paralogismes, mais c'étoit par surabondance de vérité qu'il étoit sophiste ; le vrai étoit empreint avec

20 MERCURE DE FRANCE.

des couleurs si fortes dans son esprit , que le faux même en prenoit la teinture , & le surplus des vérités que son esprit renfermoit alloit au profit de l'erreur.

XIII.

Ce n'est point à la supériorité d'éclat que la vérité a sur le mensonge , qu'on fait la différence de l'un & de l'autre, au contraire c'est quelquefois aux dehors trop éblouissans dont est paré le mensonge qu'on le distingue. Ce sont ordinairement les excès qui caractérisent les vices , ils cherchent à suppléer au véritable prix qui leur manque par la lumière éclatante, mais fautive , qu'ils répandent.

XIV.

La vertu des jeunes Filles a besoin d'être gardée avec beaucoup de précaution , c'est une glace que le moindre souffle ternit ; elle ressemble à ces liqueurs fortes & spiritueuses qu'on doit tenir soigneusement enfermées; si l'on vient à leur laisser prendre l'air , aussi-tôt toute la liqueur s'échappe & s'évapore.

XV.

D'où vient que tous les hommes en gé-

général recherchent dans la société les caractères indulgens & flatteurs qui applaudissent à tout ce qu'ils avancent. N'est-ce pas qu'ils cherchent à justifier la bonne opinion qu'ils ont conçue d'eux-mêmes ? Il leur semble qu'ils trouvent dans ceux qui les louent sans cesse des espèces de miroirs flatteurs , où toutes leurs actions sont représentées avec les traits les plus avantageux ; ils aiment à contempler leur image embellie de tous les ornemens qui peuvent lui donner de l'éclat ; il leur semble qu'en acquérant de nouveaux agrémens , elle n'en devient que plus fidelle & plus conforme.

XVI.

L'amour de la liberté devient quelquefois si pernicieuse aux hommes , qu'il les prive de cette même indépendance dont ils sont jaloux. Combien de tyrans ont abusé de cette passion aveugle , & en couvrant leurs desseins ambitieux du nom & des apparences de la liberté , réduisoient pourtant les Peuples au plus cruel de tous les esclavages ? Ce n'étoit qu'un vain prétexte , à la faveur duquel ils les asservissoient plus impunément ; leur despotisme étoit d'autant plus redoutable , qu'ils le revêtoient d'un masque trompeur qui faisoit

22 MERCURE DE FRANCE.

illusion aux hommes. Hélas ! n'est-ce pas se fermer pour jamais tout retour vers la liberté , que d'être esclave dans le sein même de l'indépendance ? cela justifie que la servitude est l'état naturel à l'homme , puisque les efforts qu'il redouble sans cesse pour augmenter sa liberté , n'aboutissent qu'à étendre toujours plus son esclavage.

XVII.

On n'a qu'à exciter vivement l'amour propre d'un Sçavant jaloux de faire parade de son érudition , pour lui voir aussitôt déployer toutes les richesses de sa mémoire ; c'est un vase rempli d'eau qui verse pour peu qu'on le secoue.

XVIII.

Les richesses doivent passer pour précieuses à nos yeux , tant qu'elles peuvent devenir des sources de bienfaits & qu'elles nous fournissent le moyen d'exercer notre générosité ; c'est lorsqu'on les a employées pour secourir les malheureux , qu'on doit s'en attribuer la seule possession qui doit être précieuse en effet. Loin que nous en soions dépouillés , ne peut-on pas dire que ceux que nous avons comblé de biens en nous rendant perpétuellement le témoignage d'une gratitude sans réserve , nous

en renvoyent par là même toute la gloire. Il semble que ces biens, quoique sortis de nos mains, y reviennent sans cesse par l'hommage qu'on nous en fait ; les hommes peuvent être regardés dans ce cas comme de simples administrateurs de nos richesses, que nous avons laissés participer en partie aux biens que nous leur avons confiés, mais qui nous en transportent ensuite tous les fruits & toute la gloire. En nous vouant sans cesse des marques d'un attachement sans bornes, ils passent une reconnoissance du droit perpétuel de propriété que nous conservons sur ces biens, de sorte qu'on peut dire que ces richesses sont hors de nous, mais sont cependant à nous.

X I X.

Les personnes les plus vives sont quelquefois plus dominées par la paresse que les autres ; ce sont quelquefois les caractères les plus bouillans que l'indolence gagne avec le plus d'empire ; en voici ce me semble la raison. C'est qu'un homme d'un naturel impétueux & ardent forme tant de projets en un instant, voudroit les exécuter avec tant de célérité, que l'impossibilité de rendre l'exécution aussi prompte que le dessein, & la difficulté de faire

24 MERCURE DE FRANCE.

marcher l'un & l'autre du même pas , sont cause que desespérant de pouvoir y parvenir , il tombe dans un engourdissement & dans un accablement absolu.

XX.

Quelle injustice n'y a-t-il pas de rendre des hommages , des respects à cet homme dont l'air fastueux & arrogant fait le seul mérite ? Par quel prestige peut-il fasciner les esprits jusqu'à se faire déférer les honneurs dont le seul mérite devoit être décoré ? Pourquoi ces témoignages de vénération échappent ils au cœur humain qui se fait violence en les lui rendant ? Qu'est-ce qui tient ainsi les fronts des hommes attachés à la terre ? la contenance fiere & superbe d'Alcidon est le joug qui les tient enchaînés ; dépourvu de mérite , il a l'art de se faire accorder les mêmes honneurs que s'il pouvoit se parer de beaucoup de talens ; il arrache à la volonté du public par ce faste imposant qui les éblouit , des distinctions extérieures que leur cœur intérieurement désavoue ; il leur fait trahir le jugement qu'ils portent sur ses qualités personnelles qui ne méritent que le mépris ; il est coupable envers la raison du joug qu'il impose aux hommes, en les forçant à lui rendre un hommage aussi injuste par
ce

ce faux appareil de grandeur & de faîte sous lequel ils sont néanmoins obligés de fléchir, & il épargneroit à l'équité & à la raison un outrage, s'il rabaissoit cet air de fierté & d'éclat qui l'accompagne partout, parce qu'il empêcheroit par-là qu'on encensât le vice, & qu'on lui rendît des honneurs aussi peu mérités; c'est en dépouillant ces airs de hauteur & de fierté, que ne faisant plus aucune violence au jugement du public, il lui rendroit la liberté de le mépriser sans contrainte.

XX.

L'orgueil n'est pas toujours aveugle. Il ne suppose pas toujours une ignorance du mérite qu'il exagere: tout le crime de l'orgueil consiste à usurper injustement des honneurs qu'on connoît n'être point véritablement dus; personne n'est plus persuadé de la petitesse de son mérite que l'homme vain, c'est pour cela qu'il voudroit se la cacher à lui-même, & en dérober la vuë aux autres. De-là vient qu'il prend un air de hauteur & de fierté, parce qu'il cherche par là à rehausser le prix de ses qualités personnelles pour se faire illusion sur leur médiocrité; c'est un Nain qui cherche à relever sa petite taille, qui se redresse & s'exhausse tant qu'il peut pour tâcher de s'aggrandir; mais

B

il arrive de-là qu'il n'en fait que mieux remarquer sa petitesse. L'orgueil, en un mot, n'est que le supplément du mérite. D'où vient par exemple qu'Arcas dépourvu totalement de talens, élevé pourtant à une haute place, ne cesse de nous rappeler aux marques de respects & de soumissions que nous devons à son rang? ne voit-il pas que la petite idée qu'on a conçue de lui s'oppose sans cesse à ce qu'on lui rende de pareils hommages? cependant on doit admirer sa pénétration, il ne cesse de nous représenter les témoignages de respect que nous devons à sa place, parce qu'il voit combien il est facile de les oublier. En effet qui seroit attentif à les lui rendre? s'il ne nous en faisoit lui-même ressouvenir.





A MON AMI GIRARD,

*Sur sa nouvelle fortune à laquelle j'ai un
peu contribué.*

DE l'injuste fortune à me nuire acharnée
J'ai trouvé le secret d'adoucir la rigueur ;
Et malgré sa haine obstinée ,
Je sçais jouir de sa faveur.

Ami , veux-tu sçavoir quel est mon stratagème ?
Il me fut dicté par mon cœur :
T'aimant comme un autre moi-même ;
Je suis heureux de ton bonheur.

*Au même qui vouloit partager sa fortune
avec moi.*

Depuis long-tems la nature malade
Ne produit plus , dit-on , d'Oreste & de Pylade ;
Dans ce siècle de fer on ne pense qu'à soi ;
Pour le moindre intérêt on y trahit sa foi ...

Ami , cet exemple funeste
A nos deux cœurs n'a point servi de loi :
Comme en toi je trouve un Oreste ,
Tu trouves un Pylade en moi.

Au même.

Deux sincères amis ne font qu'une personne ;
D'un même tout chacun est la moitié.

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

Entre eux tout est commun, & l'équité l'ordonne.

C'est en vain qu'autrement l'avarice raisonne :

Je n'admets point d'autre amitié ;

Et telle fut toujours la nôtre.

Le penchant, la raison en forment le lien.

Quand avec un ami l'on partage son bien ,

C'est donner d'une main & recevoir de l'autre.

Au même.

Certains esprits formés du plus grossier limon ,

Ami , pourront penser que de notre union

Je tire seul tout l'avantage ;

Mais j'ai de toi trop bonne opinion ,

Pour croire que jamais tu tiennes ce langage.

Ton rôle est préférable au mien.

C'est aux cœurs généreux & faits comme le tien

Qu'il est donné de goûter cet adage

Qu'un Arpagon ne sauroit concevoir :

Il est plus doux , n'en déplaît à notre âge ,

De donner que de recevoir.

Au même.

Cher ami , dans ce siècle avare ,

Tu donnes un exemple rare

D'un cœur reconnoissant autant que généreux :

Mais je ne sais entre nous deux

De quel côté doit pencher la balance.

Au séduisant appas du gain

Loin de sacrifier mon heureuse indolence ;

Sans souci pour le lendemain ,

J A N V I E R. 1753. 29

J'ai renoncé sans peine à l'opulence.
Mais fixé , par mon choix , dans ma noble indigence ,

J'ai sçu , pour toi fléchissant le destin ,
Du palais de Plutus t'applanir le chemin.

Par un juste retour , ami , tu veux envain
Avecque moi partager ta finance ;

Et , pour vaincre ma résistance ,
Tu me viens étaler d'inutiles raisons.

Trop satisfait de ta reconnoissance ;
Je ne puis consentir à recevoir tes dons.

A Pondichery , ce 1. Janvier 1752. M. D. M.

A MONSIEUR DE S. PAUL ,

Conseiller au Conseil supérieur des Indes , second de Pondichery , & Commissaire des Troupes.

D ISCIPLE heureux de la Philosophie ,

Non celle qu'inventa le farouche Zénon ,

Fanatique martyr de l'austère raison

Qu'il outra jusqu'à la folie :

Saint Paul , toi qui passes ta vie

Entre les bras d'une douce incurie

Vrai partage de l'âge d or ;

Peu curieux d'amasser un trésor

A son possesseur inutile ,

Et jaloux de ta liberté ,

B iij

30 MERCURE DE FRANCE.

Tu préfères l'état tranquille

Qui suit la médiocrité

Aux embarras de l'opulence.

Depuis long-temps c'est ainsi que je pense ,

Et j'adopte tes sentimens.

Si j'y pouvois joindre les agrémens

Que Minerve sur toi versa dès ton enfance ,

Ainsi que sur ton front dépouillé de cheveux ;

A l'abri de mon indolence ,

Sans craintes , sans desirs , sans soins , sans espérance ,

Illustre ami , je me croïois heureux.

Pourquoi languir envain sous ce brûlant tropique ,

Me disoit , ce matin , un ami prétendu ?

Tandis qu'avec ardeur ici chacun trafique ,

Parmi vos livres assidu

~~À rien de futile~~ votre esprit ne s'applique :

Croyez-moi , c'est un temps perdu.

Laissez-là Juvenal , Plaute , Horace , Propertius ,

Ovide , Martial & Perse ;

Et tout de bon livrez-vous au commerce.

Lorsqu'en France on vous reverra ,

Avec empressement on vous demandera :

Hé bien ! qu'apportez vous de l'Inde :

Mouffelines , mouchoirs , chites ? *Et cætera.*

Non , direz-vous ; au lieu de ces guenilles là ,

J'apporte des lauriers moissonnés sur le Pinde.

Moi , trafiquer ? si donc ; suis-je fait pour cela ?

Fidèle au Dieu du goût qui toujours m'inspira,
 Aux richesses mon cœur sans peine renonça.
 Mais j'ai fait raisonner sur les rives du Sindre
 La Lyre qu'autrefois Anacréon toucha.

Avec raison au nez on vous rira,
 Et du pauvre Rimeur chacun se moquera.
 Eh ! Seigneur Arpagon, trêve de remontrance,
 Ai-je dit, en riant, à ce Fesse-Matthieu

Dont l'argent est l'unique Dieu.

Je ne suis pas, si poëte qu'on pense,
 Et sur mes intérêts point ne suis endormi.

Quand vous sçaurez sur qui je m'en repose,
 De ma tranquillité dont tout le monde glose,

Vous ne serez plus *ébah*.

Le Père des François, Vainqueur de Nayerfingue,

Qui de la foule me distingue,

De qui j'ai célébré le nom

Par des vers qu'avoüroit l'amante de Phaon ;

Et qui seront chantés sur les bords de la Seine :

(J'en puis parler ainsi, sans être fanfaron ,

Puisque mon illustre Patron

Qui, comme on sçait, a le goût assez bon ,

Prise un peu les fruits de ma veine.)

Dupleix enfin est mon Mecène.

Ne peut-il pas d'un mot me faire un heureux sort ?

Oui, je croirois lui faire tort ,

Si, pour remplir mon coffre fort

Je me donnois la moindre peine.

Lui seul réglera mon destin.

Biiij

Sans souci pour le lendemain :
 Loin de le fatiguer d'une plainte importune ,
 Je lui laisse le soin de toute ma fortune ;
 Peut-elle être en meilleure main ?

METROPHILE.

A Pondichery , le 10 Décembre 1751.

LE SINGE POËTE.

Fable.

DANS l'Inde il étoit un Rimeur
 Qui pour valet n'avoit qu'un Singe,
 Bertrand seul avoit soin du linge
 Et de la garde-robe. Auprès d'un tel Seigneur
 Cet emploi n'embarrasse guères.
 Désœuvré, ne sçachant que faire
 Le nouveau Protovestiaire
 Voulut s'ériger en Auteur.
 Embouchons , dit-il , la trompette ;
 Mon maître fait des vers, j'en puis bien faire aussi.
 Je ne suis pas sot, Dieu merci ;
 Que faut-il pour être poète ?
 Coudre une rime au bout de quelques mots
 Qui doivent occuper des espaces égaux ,
 Sans qu'une ligne passe l'autre.
 Sans se donner au diable on peut en faire autant.

Crainte de nous tromper pourtant ,
Sur l'ouvrage d'autrui nous réglerons le nôtre.

Le Rimeur Cul pelé grimpe sur le Bureau ,
Et sans autre façon , à l'aide d'un cordeau ,

Toise des vers à l'avanture :

Puis sur un papier blanc appliquant sa mesure ,
Ajuste , de son mieux , cent lignes au niveau.

Maître Bertrand bien content de lui-même

Se croyoit au moins un Rousseau.

Il court à tous venans debiter son poëme ;
Et sur lui , de concert , tous crierent haro.

Maint Rimailleur de cette Ville

N'en sçait pas plus que ce Magot :

Un Sot qui veut faire l'habille

En paroît mille fois plus sot.

Médrophile de Pondichery.



A MONSIEUR DUPLÉIX.

*A l'occasion d'un présent de 15000 livres
fait aux Officiers d'un Vaisseau sur lequel
il avoit compté repasser en France.*

IL s'en fait peu que tes largesses
N'épuisent à la fin les immenses richesses.
Qu'un destin équitable a mis en ton pouvoir.
Que n'en as-tu mille fois davantage ?
Quand on en fait un aussi noble usage,
On n'en peut jamais trop avoir.
Pour exercer ta bienfaisance,
Il te faudroit tout l'or que tient en sa puissance
L'avare Souverain de ce rivage noir.
Quelle que soit ton opulence,
Il ne faut qu'une adversité
Pour te plonger dans la misère :
Denis, Crésus & Bélizaire
Furent réduits à la mendicité.
Tout est soumis au sort, le sceptre & la Couronne
Ne mettent point à l'abri de ses traits.
La Fortune peut bien t'enlever ses bienfaits :
Mais, Dupléix, le bien que l'on donne
Est le seul qu'on ne perd jamais.

IMPROMPTU AUMÊME,

*A l'occasion d'une vingtaine de mariages qu'il
a faits en donnant mille pagodes de dot à
chaque fille.*

DES Orphelines le vrai pere,
Tandis qu'à tes dépens tu t'amuses à faire
Des mariages à foison:
D'être aussi de cette partie
Il me prend tout-à coup une demangeaison:
Dupleix, seconde mon envie,
Et tu feras deux heureux à la fois.
Mets ensemble une fille & vingt mille roupies;
Des deux lots me laissant le choix.
Les deux moitiés seront tellement réparties
Que chacun puisse être content.
Si j'y manque, je veux que tu me fasses pendre:
Je choisirai pour moi l'argent,
Et laisserai la fille à qui la voudra prendre.

A MONSIEUR DUPELIX,

Gouverneur général des Etablissmens François dans les Indes, Commandeur de l'Ordre Militaire de S. Louis; le premier jour de l'an 1752.

MALGRÉ l'aveugle jalousie
 Et tous les vains efforts de nos fiers ennemis;
 Vous disposez des thônes de l'Asie;
 Je vois des Souverains à vos ordres soumis.
 Dans cet état brillant où les Dieux vous ont mis
 Pour vous quels souhaits peut-on faire ?
 Ou le bonheur n'est rien qu'une chimère.
 Ou de le posséder l'espoir vous est permis.
 On ne peut selon moi, goûter hors de Paris.
 Une félicité complète ;
 Mais vous devez bien-tôt revoir ces bords chéris.
 Pour y vivre content, Damon, je vous souhaite
 Des jours nombreux, une santé parfaite,
 Et de véritables amis.

Salabebzingue Grand Nabal du Décan & Sa.
 denaëb Gouverneur des Royaumes d'Arcato & de Tri-
 chenapaly, placés & maintenus par les François.

A Madame Dupleix , le même jour.

O L Y M P E , en ce jour , pour étrenne
 Vous n'aurez point de moi , de l'or , des diamants ;
 Jamais rimeur ne fit de tels presens.
 On sçait assez que la docte Neuvaïne
 N'use point de ces ornemens.
 Mais j'ose vous offrir un present plus durable
 Et plus digne de vous : c'est l'Immortalité.
 Acceptez en l'augure favorable.
 Oui , votre nom , sur ma lyre chanté ,
 Passera dans mes vers à la postérité.
 Mais quelle est mon erreur extrême !
 Mieux que moi vous pouvez vous-même
 Immortaliser votre nom ,
 Sur les Autels du poétique empire
 Vous aurez une place auprès d'Anacréon.
 Entre vos mains il a remis sa lyre :
 Lui même n'en a pas tiré de plus doux sons.
 Le Dieu du goût , dans un même volume ,
 Joindra les fruits de votre plume
 A ses immortelles chansons. *

* Parmi quelques chansons qu'a faites Madame Dupleix ; il y en a dans le goût de celles d'Anacréon : que cet aimable Poète ne désavoueroit pas.

38 MERCURE DE FRANCE.

A Phylis, la Pille de Madame Dupleix.

PHYLIS, l'Amour & la Fortune
Sont de votre bonheur leur affaire commune ;
Et de leurs dons l'heureux concours
Ne vous promet que de beaux jours.
Toutefois d'un tel avantage
N'allez pas vous enorgueillir.
Vous aurez, je l'avoue, un brillant héritage :
Mais il n'est pas facile à recueillir.
Seule de votre illustre mere
Vous devez être l'héritiere :
Diamans, Nippes & Bijoux,
Or, argent, tout sera pour vous.
De la succession, c'est la moindre partie,
Phylis, & si vous n'héritez
De son cœur généreux, de son rare génie,
Et de mille autres qualités
Qui font d'elle aujourd'hui l'ornement de l'Asie,
Tandis que son époux, triomphant de l'envie,
En est l'arbitre & la terreur ;
D'un million quand vous seriez dotée,
Loin d'admirer votre bonheur,
Je vous croirois deshéritée.
Son nom sera pour vous un pénible fardeau,
Si vous n'êtes pas digne d'elle.
Tandis que sous les yeux vous avez ce modèle ;
Que de ses actions le visible flambeau.

Vous engage à marcher dans la même carrière.
 Votre félicité , Phylis , seroit entière ,
 Si vous étiez un jour son fidèle tableau.

COUPLETS A L'AMEME ,

*A qui la Princesse Bégum Saïeb proposoit de
 la suivre à Dily où elle promettoit de lui
 faire épouser le Grand Mogol , son Neveu.*

Phyllis , à vos divins appas
 Le Mogol offre ses Etats :
 Ne méprisez point cet hommage ,
 A ses soins laissez-vous gagner :
 Dans le climat le plus sauvage
 Il est toujours beau de régner.

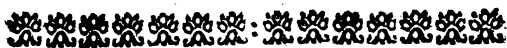
Quoi , vous craignez que de son cœur
 D'autres ne partagent l'ardeur !
 Rejetez ces vaines allarmes
 Que fait naître un soupçon jaloux ;
 Si-tôt qu'il aura vû vos charmes ,
 Il n'aura des yeux que pour vous.

Réutation de ces Couplets.

Du Mogol & de ses Etats
 Vous devez faire peu de cas.
 Que pour vous envain il soupire ,
 Fuyez un sérail odieux.

De vos attraits l'aimable empire
 Vous fera régner en tous lieux.

A Pondichery, ce 1. Janvier 1752. METROPHILE.



EXTRAIT DE SEMIRAMIS.

Tragédie lyrique de Metastaza.

ACTEURS.

SEMIRAMIS en habit d'homme , sous
le nom de Ninus , son fils , Roi d'Assy-
rie.

THAMAR , Princesse de Bactriane.

MIRTOS , Prince d'Egypte , } *Aman-*
HIRCAN , Prince de Scythie , } *de Tha-*
SCITALCES , Prince des Indes , } *mar.*

SIBARIS , confident de Sémiramis &
amoureux d'elle en secret.

La scène est à Babylone.

ACTE PREMIER.

LE théâtre représente un grand Porti-
que entouré de colonnes , aboutissant
au Pont de l'Euphrate. Près de ce Pont ,
séparé du Portique par une barrière , est
élevé un Trône préparé pour le Roi d'As-
syrie , & à côté un siège plus bas pour la

Princesse de Bactriane. Vis-à-vis du Trône, sont trois autres sièges. Au milieu du Portique on voit un autel avec la statue du Dieu Baal. A main droite on découvre le Pont orné de statues dans toute sa longueur, le fleuve d'Euphrate couvert de vaisseaux, & au-delà sur l'autre rivage, trois camps dont les tentes sont de structure & de forme différente,

S C E N E P R E M I E R E.

Sémiramis sous le nom & l'habit de son fils Ninus, Roi d'Assyrie, entre dans le Portique entourée de ses gardes & suivie d'une prodigieuse foule de peuples; elle donne ordre qu'on aille avertir la Princesse Thamar de se rendre au lieu de la cérémonie, où les trois Princes s'avancent pour avoir audience; en jettant les yeux sur la foule des spectateurs, elle y découvre Sibaris, & faisant un cri de surprise le fait appeller, ordonnant en même tems qu'on fasse éloigner tout le monde.

Sibaris, approchant.

Que vois-je, ô Dieux! ce n'est point une illusion, c'est elle-même. *Il se profile.*

44 MERCURE DE FRANCE.

Sémiramis.

C'est vous, Sibaris, quelle rencontre !
Levez-vous ; quelle aventure vous a conduit d'Egypte en Assyrie ?

Sibaris.

Je parcourois les Contrées qu'arrose
l'Euphrate, lorsque la Renommée a publié
que c'étoit en ces lieux que Thamar,
l'unique héritière du Trône de Bactriane,
devoit publiquement faire choix d'un
époux, & terminer, en le nommant, les
discordes que sa couronne & le bruit de
sa beauté ont excitées entre trois Princes
rivaux. L'éclat de cette fête a précipité
mon arrivée à Babylone, où toute l'Asie
accourt en foule dans ce jour ; mais
quelque merveille que j'esperasse y voir,
je n'en attendois point d'aussi surprenante
que l'est celle de trouver en habit
d'homme, sur le Trône d'Assyrie, cette
même Princesse d'Egypte, cette Sémiramis
enfin que nous avons si long-tems regrettée
& pleurée.

Sémiramis.

Tais-toi, parle bas, chacun ici me
croit Ninus ; c'est fait de mon rang, de
mon honneur & de ma vie, si l'on vient
à l'entendre.

Sibaris

Qu'entens-je ? mais Idrene est-il ici

avec vous ? où est-il ? que fait-il ?

Sémiramis.

Ah ! tais-toi , te dis-je , & ne me redis jamais le nom d'un Barbare. . . .

Sibaris.

Comment ! cet étranger , cet inconnu à qui vous aviez donné votre cœur à Memphis.

Sémiramis.

Où , cet ingrat pour qui j'abandonnai ma Patrie , ma Cour , mon propre pere & la main du Roi de Numidie ; tu t'en souviens , Sibaris.

Sibaris.

Hé ! comment pourrois-je jamais l'oublier , moi qui étois alors votre plus intime confident , moi qui disposai selon vos desirs , la garde de Pharaon que je commandois , à favoriser votre fuite ?

Sémiramis.

Eh bien , tu ne le croiras pas , ce même Idrene ne me sollicitoit à fuir que pour être mon meurtrier , il tenta de m'assassiner.

Sibaris.

Eh quand ?

Sémiramis.

La nuit même que je partis avec lui , il me frappa d'un coup de poignard , & du haut du rivage me jeta dans le Nil à demi-morte.

44 MERCURE DE FRANCE:

Sibaris.

Ah juste-ciel ! & la raison ?

Sémiramis.

La raison ! ô Dieux ! je ne la sçais pas.

Sibaris à part.

Je la sçais bien moi : *haut* , par quel hazard pûtes-vous échaper à tant de dangers ?

Sémiramis.

Il ne m'avoit fait qu'une seule blessure qui se trouva légère , & les branches d'arbres qui bordoient la rive inférieure du fleuve , rompirent le coup de ma chute , & me déroberent aux ondes. Ce n'est pas ici le lieu de te détailler tout ce qui m'arriva depuis ; qu'il te suffise de sçavoir que j'ai changé mille fois de mœurs , d'habits & de pays , jusqu'à ce qu'enfin le Grand Ninus , ce fameux Roi d'Assyrie , soit qu'il fût touché de cette même beauté qui avoit causé mes malheurs , soit que la fortune se lassât de me persécuter , me fit partager son Trône & son lit.

Sibaris.

Sçut-il quelle étoit votre origine.

Sémiramis.

Non , je lui déguisai par une fable mon nom & ma Patrie , je feignis que j'avois

Naturellement pris naissance au bord d'une fontaine, & que les oiseaux m'avoient nourrie.

Sibaris.

Quoi, après la mort de votre époux, n'est-ce donc pas le jeune Ninus votre fils qui lui a succédé ?

Sémiramis.

Chacun le croit ainsi, & l'extrême ressemblance de mon visage avec le sien, trompe tous les yeux.

Sibaris.

Mais lui-même, comment souffre-t'il une autre personne assise sur un Trône qui lui appartient.

Sémiramis.

J'ai pris soin de lui faire donner une éducation si molle & si effeminée, qu'il désire bien moins l'honneur de porter le sceptre, qu'il n'en redoute le poids. Vêtu de mes habits de femme, il tient actuellement ma place au fond d'un Sérail où je l'entretiens dans le genre de vie le plus propre à achever de lui faire perdre le souvenir de son rang.

[Après cette exposition du sujet, Sibaris oubliant le lieu où il est & les circonstances, croit avoir trouvé le moment le plus favorable pour déclarer à Sémiramis la passion qu'il a pris pour elle en Egypte ;

46 MERCURE DE FRANCE.

mais au moment qu'il ouvre la bouche, il est interrompu par l'arrivée de Thamar.]

SCÈNE II.

Le moins que je doive (dit le faux Ninus à Thamar) aux grands services que le Roi de Bactriane votre pere a rendus à l'Assyrie, dont il fut plutôt le défenseur que le tributaire, est de procurer à sa fille un époux digne d'elle.

[Il ajoute que les trois Souverains qui la recherchent en mariage , vont successivement paroître à ses yeux , afin qu'elle puisse les examiner , & choisir entr'eux selon son goût. Il s'assied sur son Trône , & Thamar sur le siège plus bas préparé à côté du Trône ; Sibaris se tient debout près d'eux ; la foule des spectateurs se rapproche ; cependant on voit les trois Princes s'avancer le long du pont de l'Euphrate , précédés d'une nombreuse musique Barbare , & suivis de trois files d'Egyptiens , de Scytes & d'Indiens, chacun selon l'appareil, l'habillement & les ornemens de son pays. Ils viennent jusqu'à la barriere qui sépare le pont du portique près de la balustrade qui entoure le Trône ; on ouvre la barriere. Mirros , Roi d'Egypte , entre seul & adresse à Tha-

mar sa déclaration d'amour & son compliment, pendant lequel il est interrompu à diverses reprises par Hircan Roi de Scythie, qui est resté en dehors de la barrière, jusqu'à ce que Ninus adressant la parole à Hircan, lui dise qu'il ignore sans doute les coutumes d'Assyrie, & que ce n'est pas l'usage à Babylone d'interrompre les gens qui parlent. Hircan réplique qu'il ne croyoit pas être venu dans un pays où il fût défendu de parler. Ninus après avoir fait asseoir le Prince d'Egypte sur un des trois sièges préparés vis-à-vis du Trône, demande à Thamar ce qu'il lui semble de ce Prince, à quoi celle-ci réplique qu'elle le trouve fade & ennuyeux. On ouvre la barrière à Hircan qui s'approche de la balustrade.]

Semiramis.

Vous pouvez parler à présent, la Princesse est prête à vous écouter.

Hircan.

Comment ! il faut se taire quand vous le voulez, & parler quand il vous plait.

Sémiramis.

Parlez, si vous voulez.

Hircan.

Hé bien, je parlerai. à *Thamar*, Princesse, le Souverain de la Scythie vient pour

48 MERCURE DE FRANCE.

vous épouser , des épaisses Forêts qui ombragent les sommets du Caucase. C'est là que les Scythes vivent sans autre loi que leur volonté ; changeans de demeure à chaque fois que nous y invite le changement des Saisons , nous habitons des Villages errantes , nos chariots sont nos maisons , nos propres personnes en sont les remparts. N'attendez de moi ni soupirs , ni langueurs ; j'en ignore l'usage efféminé : un Scyte ne sçait qu'endurcir son corps aux rigueurs du froid & du chaud , combattre les hommes & terrasser les bêtes farouches.

[Hircan , après ce discours , va s'asseoir auprès du Prince d'Egypte ; Ninus demande à Thamar comment elle a trouvé celui-ci. *Barbare & extravagant*, réplique-t'elle. On ouvre la barrière à Scitalces , Roi des Indes.]

Sibaris.

Juste ciel ! que vois je , c'est Idrene ;
quelle rencontre fatale !

Sémiramis.

O Dieux ! quel objet se présente à mes
yeux ! est ce là Scitalces.

Sibaris , à part.

Oui , Seigneur.

Sémiramis.

C'est lui.

Scitalces ,

*Scitalces , envisageant le
Roi d'Assyrie.*

Ah ciel ! qu'est-ce que j'apperçois ? Hircan , dites-moi , est-ce là le Roi ?

Hircan.

Sans doute.

Scitalces , à part.

C'est elle !

Sémiramis.

Prince , est-ce vous qui vous nommez Scitalces.

Scitalces.

Il est vrai , je me nomme ainsi.

Sémiramis.

Quel son de voix ! je frissonne.

Scitalces.

Quelle demande ! je me meurs.

[Hircan voyant pâlir Scitalces , s'approche pour en sçavoir le sujet ; celui-ci répond que c'est de frayeur & d'inquiétude de se voir en tête d'un rival aussi dangereux que lui. Thamar demande au faux Ninus quelle est la cause de sa rougeur soudaine ; il réplique que c'est une vapeur à laquelle il est sujet ; cependant Scitalces veut commencer son discours ; mais à chaque fois qu'il jette les yeux sur Ninus , son trouble augmente à tel point qu'il ne peut prononcer que des mots entrecoupés. Thamar prenant son emba-

C

50 MERCURE DE FRANCE.

ras pour un effet de sa passion , lui fait entendre qu'elle est plus touchée de son silence que de l'éloquence de ses rivaux , & le fait asscoir à côté d'eux .]

Sitalces s'asseyant , à Hircan.

Mais quoi ! c'est bien là le Roi d'Assyrie.

Hircan.

Assurément , je vous l'ai déjà dit.

Sitalces à part.

C'est elle.

Hircan à part.

Il a perdu l'esprit.

[Thamar s'étonne de ce que Ninus ne lui demande pas ce qu'elle pense de ce troisième Prince ; Ninus l'avertit qu'il a crû remarquer dans la physionomie de ce dernier , tous les signes d'une ame perfide ; Hircan s'impatiente de ce que la Princesse ne décide pas assez promptement ; elle de son côté assure qu'elle est prête à déclarer son choix ; mais Ninus veut auparavant que les trois Princes jurent solennellement d'agréer sans plus de dispute , le choix de la Princesse ; ils se levent & font le serment la main sur l'autel de Baal , à l'exception d'Hircan qui refuse d'en approcher , & jure une main sur sa poitrine & l'autre sur son épée. Un Scyte , dit-il , ne connoit d'autre autel

que son cœur , ni d'autre Dieu que son épée.
 Cette cérémonie finie, la Princesse après un court remerciement aux Princes d'Egypte & de Scythie , fait assez connoître qu'elle va nommer Scitalces , lorsque Ninus l'interrompant, lui conseille de différer, d'examiner encore , & de prendre le tems nécessaire pour un choix de cette importance ; il invite les trois Princes à se trouver le soir à un festin Royal où la Princesse déclarera son époux : les Princes y consentent , excepté le Roi de Scythie qui fait hautement éclater son mécontentement de ce retard. Ninus se retire en recommandant de nouveau à la Princesse de faire de sérieuses réflexions , & de ne pas se laisser prévenir par les yeux.]

Je ne sçai pas (lui dit-il) lequel des trois vous plaît davantage ; mais pensez-y , & croyez que peut-être tel vers qui penche votre choix , en est le plus indigne ; les chaînes de l'amour auroient trop de douceur si la beauté de l'ame répondoit toujours à celle du visage.

SCENES I V. & V.

[Thamar reste avec les trois Princes , fait des avances assez marquées à Scitalces , dont l'embaras redoublant de plus en plus il se retire après quelques discours ambi-

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

gus. & sans suite, que la Princesse attribue au chagrin que lui donne le retard causé par les ordres de Ninus. La scène suivante se passe en bravades de la part d'Hircan qui malgré les remontrances que lui fait Mirtos sur l'obéissance due aux ordres du Roi, veut que la Princesse se déclare à l'instant pour lui, & en railleries de la part de la Princesse qui fait croire à Hircan qu'elle est tout de bon amoureuse de lui.]

SCENE VI.

HIRCAN, MIRTO S.

Hircan.

Vous avez entendu la Princesse, vous avez vû combien elle est glorieuse de m'avoir rendu sensible. Rival infortuné, je vous entends soupirer, je connois vos douleurs; changez de pensée, croyez-moi, prévenez votre disgrâce, & retournez sans tarder davantage vous consoler en Egypte.

Mirtos.

Vous me faites pitié de ne sçavoir pas distinguer l'ironie de la louange; ne voyez-vous pas que Thamar n'avoit en vue que de vous faire sentir la témérité de votre présomption?

Hircan.

Qu'est-ce à dire ? plus j'apprends vos usages & moins je les comprends ; les paroles peuvent donc avoir plus d'un sens en ce pays-ci ; déjà on ne peut y parler ni se taire que par la volonté d'autrui ; il faut un ordre du Roi pour pouvoir jouir de ce qu'on aime ; quel caprice du sort m'a conduit parmi des gens dont les coutumes sont si étranges ?

Mirtos.

C'est ainsi, Prince, que l'on vit en Assyrie ; il est convenable chez un peuple poli d'adoucir vos mœurs sauvages ; on ne parle point d'amour à des Reines du ton dont vous le faites ; ne croyez pas être ici avec vos rustiques habitantes des Forêts du Caucase.

Hircan.

Eh quelle est donc votre manière de faire l'amour ?

Mirtos.

Ici l'on admire dans un respectueux silence la beauté que l'on adore ; on se tait, on soupire, on se plait dans ses tourmens, on endure sans se plaindre le poids de ses fers ; les chaînes que fait porter l'amour ne peuvent jamais être que légères.

C iij

Hircan.

Et ensuite on obtient la récompense !

Mirtos.

Et ensuite on l'espère.

Hircan.

On espère ! pauvre récompense ! l'amour se traite plus raisonnablement parmi nous ; dès la première entrevue on y déclare ses sentimens sans hésiter ; on en change aussi tôt si l'on est bien reçu, on aime tant qu'on y trouve du plaisir, & l'on cesse d'aimer dès qu'on y trouve du tourment.

Mirtos.

Où vos mœurs sont bien barbares, où l'on n'aime point véritablement parmi vous ; les peines ont des plaisirs pour les vrais amans, un cœur fidèle n'oublie pas si aisément une ingrate . . .

Hircan.

Hé bien, aimez à votre manière, j'y consens, pour moi je ne quitterai pas la mienne ; il n'y a pas de plus grande folie que de se rendre tous les jours misérable en travaillant pour être heureux ; je fais aisément aux belles des sermens d'amour & de fidélité, pourquoi n'aurai-je pas la même facilité à les rompre ? *il sort.*

S C E N E V I I.

Mirtos seul.

[Mirtos reste à faire un court Monologue sur le pouvoir de l'amour ; ce Monologue est du nombre de quantité de scenes de pièces Italiennes en musique , qui ne sont faites que pour amener une maxime d'Opéra , ou quelque comparaison tirée des vents ou de l'agitation des flots, qui donne lieu à l'Acteur de déployer sa voix dans un grand air.]

S C E N E V I I I.

Le Théâtre change , il représente les jardins suspendus de Sémiramis ; on y voit de hautes allées d'arbres sur des terrasses portées par des colonnes , & des collines formées par des voûtes & des arcades les unes sur les autres.

S C I T A L C E S , S I B A R I S.

Sibaris.

Quelle joye n'ai-je pas à vous revoir ? cher ami ? permettez-moi de vous nommer encore d'un tel nom , Seigneur Eussai-je jamais dû croire que dans la personne du Prince des Indes , je retrouverois un jour mon cher Idrene ?

C i i i j

Scitalces.

Alors je me plaisois à déguiser pendant mes voyages mon nom & mon rang pour éviter toute la foule & l'embaras que traîne après soi la grandeur importune. O mon cher Sibaris, plutôt aux Dieux que je n'eusse jamais été possédé de cette folle envie de parcourir l'Univers qui me fit abandonner la Cour de mon pere; je n'eusse jamais mis le pied en Egypte, je n'y eusse pas pris une passion tyrannique qui n'a cessé depuis de troubler le repos de ma vie; je n'aurois pas aujourd'huy sous les yeux, pour comble de douleurs, l'image vraie ou fausse de la perfide Sémiramis.

Sibaris.

Sémiramis, dites-vous? elle est avec vous en ces lieux?

Scitalces.

Comment! êtes vous donc aveugle? ne l'avez-vous donc pas reconnue dans Ninus?

Sibaris.

Dans Ninus? quelle illusion?

Scitalces.

Je l'ai reconnue, vous dis-je: ses yeux, ses traits, son geste, le ton de sa voix, & plus que tout le reste, son trouble & le mien; ah! mon cœur n'a pu s'y méprendre;

si vous sçaviez combien à ce fatal aspect
je l'ai senti tressaillir dans mon sein . . .

Sibaris.

Votre idée toujours remplie de cette
image s'est laissée tromper à quelque res-
semblance. Sémiramis auroit-elle pu
demeurer inconnue à Mirros son propre
frère.

Scitalces.

Mirros ! ne sçavez-vous pas qu'il a été
élevé à la Cour de Bactriane ?

Sibaris.

Mais trois lustres se sont écoulés depuis
votre fuite d'Egypte ; depuis un si long-
tems on n'a eu aucune nouvelle de Sémira-
mis , & il n'y a personne qui ne l'a croye
morte.

Scitalces.

Eh ! qui devroit mieux le croire que moi ,
qui la nuit de notre fuite lui plongeai
dans le sein ma propre épée ?

Sibaris.

Vous , ô Dieux !

Scitalces.

Voudrois-tu que j'eusse laissé sans pu-
nition le crime de la perfide ? Tout ce
que tu m'avois découvert étoit vrai , Siba-
ris. Je me rendis au lieu du rendez-vous
qu'elle m'avoit marqué. L'infidelle y vint
bien tôt après moi. Nous prîmes ensemble

C v.

58 MERCURE DE FRANCE.

la fuite. Mais à peine étions-nous sortis des jardins du Palais, que je découvris les assassins dont tu m'avois donné avis. Mon rival étoit posté dans le bois avec un gros de gens armés.

Sibaris.

Et le reconnûtes-vous ?

Scitalces.

Non. Ma vengeance seroit satisfaite ; si j'eusse pu noyer ma rage dans le sang du lâche.

Sibaris.

Mais comment vîntes-vous à bout de vous dérober vous-même au piège qu'on vous avoit tendu ?

Scitalces.

A peine eus-je aperçu les assassins, qu'avant que d'être à leur portée, je m'échappai à la faveur des arbres & de l'obscurité. Mais auparavant, saisi des transports d'une juste colère, je perçai de ma main l'indigne Sémiramis, & la précipitai dans le Nil.

Sibaris.

Quoi ! la lettre que je vous avois écrite a été l'unique cause de sa mort ! Ne suffisoit-il pas en l'abandonnant de vous venger d'elle par l'oubli ?

Scitalces.

Hélas ! peut-être en effet ai-je poussé

trop loin ma vengeance ? Mais qui peut retenir les justes mouvemens d'un cœur si cruellement trahi ? Jaloux , désespéré , j'assouvís ma fureur sans pouvoir redonner le calme à mon ame. La trahison , le lieu , le fleuve , le poignard , le sein percé de la perfide se peignent continuellement à mon imagination ; sans cesse je lis & je relis cette lettre fatale. . . .

Sibaris.

Comment ! vous l'avez encore ? Pourquoi conserver ce papier qui n'est propre qu'à nourrir vos douleurs ?

Scitalces.

Je veux le garder éternellement pour ma propre justification.

Sibaris.

Seigneur , je suis perdu , si vous laissez rien entrevoir ici de ce mystère. Songez que Mírtos ne manqueroit pas de venger sur moi l'infortune de sa sœur.

Scitalces.

Rassure-toi. Je garderai inviolablement le silence. De ton côté , garde-toi de donner à connoître que tu m'ayes connu en Egypte sous le nom d'Idrene.

Sibaris.

Ne craignez rien ; & surtout chassez de votre esprit cette imagination chimérique qui vous fait voir Sémiramis dans

C vj

60 MERCURE DE FRANCE.

la personne de Ninus. Offrez à Thamar un cœur plus tranquille , & que sa possession vous serve à étouffer les restes d'un funeste amour.

A I R.

Dans un nouvel Hymenée
Cherchant un nouveau plaisir
D'une flamme infortunée
Eteignez le souvenir.
Votre blessure profonde
Y trouvera du repos.
Ainsi sur les bords de l'onde
Les flots vont chassans les flots.

Ce n'est qu'en changeant d'objets
Qu'on soulage sa foiblesse.
Le dur acier qui nous blesse
Guérit les maux qu'il a faits.
Souvent contre un mal extrême ;
Un poison offre un secours.
Le remède de l'amour
N'est autre que l'amour même.

SCÈNES IX. XI. XII & XIII.

[Tandis que Scitalces fait réflexion qu'en effet il peut s'être abusé sur la ressemblance , il est abordé par Thamar , qui après quelques nouvelles avances , dont

il se défend, lui vient annoncer que le Roi d'Assyrie veut l'entretenir en particulier. Le Roi entre, & Thamar sort en lui recommandant les intérêts de son cœur. L'entrevue débute par un grand trouble de part & d'autre, beaucoup d'à part, & de paroles entrecoupées.]

Semiramis.

Qu'avez-vous, Prince ? au lieu de me parler vous changez de visage. Vous semblez troublé.

Scitalces.

Hélas ! Seigneur, je ne puis jeter les yeux sur vous sans y retrouver tous les traits d'une femme infidèle pour qui je ressentis en Egypte la plus violente passion. A chaque fois que je vous apperçois je crois toujours que je vais lui parler.

Semiramis.

Cette ressemblance est donc bien frappante.

Scitalces.

A tel point que je ne puis me persuader que ce ne soit pas l'infidèle sous un autre habit.

Semiramis.

Si elle me ressemble aussi parfaitement que vous le dites, elle n'est pas infidèle.

Scitalces avec une extrême violence.

Ah ! lâche traîtresse, ah ! perfide, ame-

62 MERCURE DE FRANCE.

sans foi & sans amour ! née pour la honte
& le malheur de ma vie. . . .

Semiramis.

Hola, Scitalces, quel transport insensé !

Scitalces.

Je m'égaré. Ah ! Seigneur , pardonnez
à la fougue d'un Prince malheureux qui
ne se connoît plus , tant il a l'esprit préoc-
cupé de l'idée fatale qui le poursuit.

Semiramis.

Si elle étoit présente à vos regards com-
me elle est présente à votre imagination ,
loin de lui montrer tant de fureur , vous
lui demanderiez plutôt pardon de vos in-
justices , & peut-être l'obtiendriez-vous.

Scitalces , à part.

C'est elle. Faisons-lui voir que tout mon
amour s'est tourné en mépris. *à Semiramis.*
Seigneur , si vous le voulez , tout changera
de face pour moi. Mon cœur , le plus mal-
heureux qui fut jamais , peut devenir le
plus fortuné.

[Semiramis croit qu'Idrene va se dé-
couvrir entièrement. Mais au contraire il
la prie avec de vives instances de déter-
miner en sa faveur le choix de la Princesse
de Bactriane. Semiramis , après un pre-
mier mouvement de jalousie , se remet ,
& lui donne le change de nouveau en lui
promettant tout d'un air fort indifférent.

Thamar rentre, impatiente d'apprendre son sort, Semiramis va au-devant d'elle, & lui dit de ne pas compter sur Scitalces, & qu'il n'y eût jamais de cœur plus ingrat ni plus inflexible. Scitalces à diverses reprises, veut entrer dans la conversation. A chaque fois Semiramis se met entre eux, & l'interrompt pendant long-tems, jusqu'à ce qu'enfin le Prince franchissant cet obstacle, adresse la parole à Thamar dans les termes les plus passionnés, & se retire.]

Thamar.

Je n'y comprends rien. Il est également excessif dans son silence & dans ses paroles. Seigneur, vous l'avez entendu, il parle tout différemment que vous ne me disiez.

Semiramis.

Je l'ai prévu, qu'il chercheroit à vous tromper. Ah! vous ne sçavez pas combien il est accoutumé à feindre : combien il possède l'art trompeur de peindre sur son visage mille mouvemens qu'il ne ressent pas : combien sa bouche est faite à exprimer d'autres sentimens que ceux de son cœur. Fiez-vous à moi, Thamar. Je le connois mieux que vous, & ne cherche ici que votre avantage.

Thamar.

Seigneur, je connois toute l'étendue de

54 MERCURE DE FRANCE.

vosre zèle pour moi. Mais pardonnez, si je ne puis m'empêcher de le trouver outré. Le Prince me paroît passionné, & vous me le peignez insensible. Il me regarde, il soupire, & vous voulez qu'il ne m'aime pas : mais que sa passion soit feinte ou véritable, je ne sens que trop que lui seul peut me plaire : & s'il me plaît, lors même qu'il me trompe, que seroit-ce s'il m'aime réellement ?

[Elle se retire, & laisse Semiramis irresolue entre le dédain, la jalousie, & le risque qu'elle court de se découvrir au peuple si elle fait quelque éclat. Elle annonce aux Princes d'Egypte & de Seythie qui surviennent, que Thamar se déclare pour leur rival, & leur conseille d'aller aux pieds de leur Maîtresse faire un dernier effort pour la fléchir.]

Rien (leur dit-elle) ne sera plus propre à la toucher que vos larmes.

A I R.

Toute femme se plaît à voir couler les pleurs,
Que la beauté nous fait répandre;
Son orgueil ne peut se défendre
Du spectacle de nos douleurs.
Mais bientôt elle-même à nos maux s'intéresse,
Son cœur soupire & s'amollit,
Et la pitié qui la saisit
Est le germe de la tendresse.

JANVIER. 1753. 65

SCENE XIV.

HIRCAN, MIRTOS.

Hircan.

Mirtos , avez-vous du courage ?

Mirtos.

Mon épée me servira de réponse si vous en doutez.

Hircan.

Eh bien , allons de ce pas attaquer un odieux rival. Tuons Scitalces , & après nous être défait de lui , nous déciderons la querelle entre nous deux.

Mirtos.

Que dites-vous ? Est-ce ainsi que vous respectez le Palais du Roi d'Assyrie , & la foi qu'en ce jour même vous lui avez jurée ? Vous voulez que profitant d'un honteux avantage , nous allions tous deux attaquer un homme seul. Sont -ce là les preuves que vous demandez de mon courage ?

Hircan.

De quels respects , de quels sermens me parlez-vous ici ? J'aime , je suis outragé : je ne songe qu'à satisfaire à la fois mon amour & ma vengeance. Voudriez-vous que pour de vains égards je me laissasse enlever un bien que je desiré. Tremble ,

Scitalces, ta perte est certaine, soit que j'y employe l'artifice ou la force ouverte.

Mirtos, seul.

Barbares sentimens d'un Scythe farouche, qui croit que c'est une moindre peine de mériter son malheur que de le supporter.

[Mirtos reste encore quelque tems à déplorer la perte qu'il va faire, d'un ton très-propre à justifier le jugement que Thamar a fait de lui dans une des Scenes précédentes. Il finit l'Acte par la comparaison suivante :]

A I R.

Telle de Philomelle
La plaintive sœur,
Voyant sa fidelle
Hirondelle
Au pouvoir d'un ravisseur,
Va battant de l'asle
Autour du chasseur.

La verte campagne,
Les eaux, les forêts,
Loin de sa compagne
N'ont plus leurs attraits ;
Elle fuit le jour,
Et dans sa retraite
Sans cesse regrette
Son premier Amour.

ACTE SECOND.

SCENES I. II. III. IV. V & VI.

[Le Théâtre représente un grand Sallon du Palais illuminé pour le Festin. Il est garni tout autour de buffets chargés de vases de pierres transparentes de diverses couleurs. Au milieu est la table du banquet avec quatre couverts d'un côté, & un pour le Roi d'Assyrie de l'autre. Hircan entre dans la Salle l'épée à la main, veut renverser la table, & s'informe de Sibaris qu'il y trouve, où est Thamar pour l'emmenner, & Scitalces pour le tuer. Sibaris, après avoir vainement tâché de calmer la fureur d'Hircan, & de détourner ce Prince de faire un éclat qui déconcerteroit un projet qu'il vient de former, l'assure que la mort de Scitalces est infailible, à moins qu'il ne lui sauve la vie par le tumulte qu'il veut exciter hors de propos. Il a grande peine à se faire écouter d'Hircan, qui veut d'abord aller poignarder Scitalces, & ensuite revenir apprendre à loisir les mesures que Sibaris a prises pour s'en défaire. Enfin celui-ci parvient à faire entendre à Hircan, que depuis long tems il est l'ennemi secret de Scitalces, qu'il a de nouvelles & puissantes rai-

68 MERCURE DE FRANCE.

sons de le faire périr ; que pour cet effet il vient d'empoisonner la coupe nuptiale que Thamar, au milieu du festin, doit présenter à celui des Princes qu'elle choisira pour époux ; que de cette manière le coup est assuré, n'y ayant nul doute que son choix ne doive tomber sur le Prince des Indes.

Le Roi d'Assyrie entre dans le Sallon, accompagné de Thamar & des deux Princes d'Egypte & des Indes, suivi d'une foule de Courtisans & de Joueurs d'Instrumens. Chacun fait au Roi, sur la magnificence de la Fête, des complimens qui font languir le Spectacle & le Spectateur. Hircan en fait à Scitalces en particulier sur son bonheur prochain : après quoi on se met à table. Pendant le festin les Musiciens exécutent un Concert où l'on chante l'Epithalame de la Princesse, & divers Danseurs y entremêlent un Ballet. Enfin Thamar prend la coupe nuptiale que lui apporte Sibaris, fait un compliment général aux trois Princes, & s'adressant personnellement à Scitalces, lui présente la coupe. Il la reçoit, & la portant à sa bouche jette les yeux sur le prétendu Roi d'Assyrie, dont les regards se rencontrent si tendrement avec les siens, que Scitalces ne pouvant se résoudre à l'abandonner ainsi

pour jamais , remercie la Princesse , & repose la coupe sur la table. Tous les Spectateurs restent interdits , surtout Thamar & Sibaris.]

Hircan.

Comment ! c'est ainsi que vous refusez la main qui vous offre une couronne. On n'offense point de la sorte une Souveraine.

Semiramis.

Que vous importe s'il l'accepte ou la refuse ? Ce n'est point votre affaire ; chacun est libre ici sous ma protection.

Hircan.

Je prétends d'être aussi le défenseur de la Princesse , & ne souffrirai point qu'on l'outrage impunément. Que Scitalces prenne la coupe , & qu'il boive.

Thamar.

Laissez , Prince , laissez. Votre colère me serviroit ici plus que je ne veux. Le refus de Scitalces n'est pas capable de m'offenser. Il se fait justice à lui-même , & n'ose , avec raison , accepter une offre dont il se connoît trop indigne.

Hircan.

Non non , je veux qu'il boive.

Thamar.

Laissez , vous dis-je. Je puis mieux justifier ma gloire , & reconnoître votre zèle. Recevez de ma main la coupe nuptiale , Hircan , & soyez mon époux.

Hircan , interdit.

Sibaris!

Thamar.

Quoi ! vous hésitez. Voudriez-vous me refuser aussi ?

Hircan.

Non , Princesse.... Mais.... Il faudroit.... Vous ne savez pas.... Je reste confus.

Semiramis.

Prince , y songez-vous ? Vous ne devez pas hésiter un instant. Prenez la coupe , & buvez. Votre incertitude offense le respect dû à la Princesse , & répond mal à ses bontés. Décidez promptement.

Hircan.

Me voilà décidé. *Il jette la coupe à terre.*
C'est ainsi qu'Hircan reçoit le refus d'un autre.

Thamar.

Ah ! c'en est trop. Chacun me refuse. Suis je donc réduite à mandier la main d'un époux ? Est-ce donc pour m'outrager que vous êtes tous trois venus rechercher la mienne en Assyrie ? Ou mes traits sont-ils si difformes que le Sceptre dont ma main est ornée ne puisse les rendre supportables ?

Mirtos.

Ah ! Princesse , ne confondez pas ma flamme sincère....

Thamar.

Non non , qu'on ne me parle plus d'amour. Je suis outragée , & l'offenseur est encore impuni. Que Scitalces meure. C'est lui qui par son indigne refus a le premier avili le don de ma main. Je la réserve à celle qui se trempera dans son sang. à *Scitalces*; tu me méprises, ingrat, mais tu ne jouiras pas de ma honte. Tremble de m'avoir fait rougir de mon choix. Mon cœur outragé ne peut désormais céder qu'à celui qui satisfera ma vengeance.

[*Hircan* & *Mirtos* défient tous deux *Scitalces* au combat , & se disputent entr'eux à qui combattra le premier. *Scitalces* les invite à y venir tous deux à la fois , les assurant qu'il ne les craint pas plus réunis que séparés. *Semiramis* voyant son amant en danger pour lui avoir été fidèle , songe à le sauver sans se découvrir elle-même.]

Semiramis.

Arrêtez , Princes. Mes droits vont avant les vôtres. C'est dans mon Palais , c'est sous mes yeux que *Thamar* , que je protège, a reçu cet outrage , & que *Scitalces* a violé le respect qui m'est dû. Hola ! gardes , qu'on l'arrête , & qu'on lui ôte son épée. *Sibaris* , je le remets en votre garde.

Scitalces.

Moi , je rendrois mon épée !

Semiramis.

Point de résistance : je le veux : je l'ordonne.

Scitalces.

C'est à moi que vous osez parler ainsi ! Ah ! ma patience est à bout. Songez que je puis d'un seul mot. . . .

Semiramis.

Que de vains discours ! Gardes , qu'on l'ôte de mes yeux , & qu'on le tienne enfermé dans un lieu sûr.

[On emmene Scitalces. Les deux autres Princes se plaignent également au Roi de cette violence , & surtout de ce qu'on dérobe le Prince à leur vengeance.]

Semiramis.

Hircan , vous n'avez point à vous plaindre , ni rien à prétendre davantage ici. N'avez-vous pas refusé la Princesse. Elle ne peut plus être qu'au Prince Mirtos.

Hircan.

Nullement. Elle doit être moins à lui qu'à personne , puisqu'elle n'a jamais daigné le choisir.

Semiramis.

Mais que vous importe à qui elle soit , dès que vous n'en voulez point ? Quel intérêt y pouvez-vous prendre encore ?

Hircan.

Je ne m'explique pas.

Semiramis.

Semiramis.

L'aimez-vous, ne l'aimez-vous pas ?

Hircan.

Je ne sçais.

Semiramis.

Si vous l'aimez, pourquoi l'avez-vous refusée ?

Hircan.

Parce que cela me plaît.

Mirtos.

Mais quelle étrange manie de vouloir me disputer un cœur que vous ne voulez pas ?

Hircan.

Parce que cela me plaît.

Mirtos.

Etrange plaisir qui ne va qu'à troubler ceux des autres ! Expliquez-vous en un mot.

Hircan.

Que de questions ! Que de demandes !
 Que voulez-vous sçavoir de moi ? Vous
 voulez sçavoir ce que j'ai dans l'esprit.
 Ne vous courouchez pas tant. Je vais vous
 l'expliquer. Mon souverain bonheur est de
 pouvoir désespérer les autres. C'est par cer-
 te raison que vous me voyez si souvent
 changer de sentiment, quand je crois, que
 l'on est content de ceux que j'ai. Voilà un
 étrange caractère : allez, vous dis-je, je

D

74 MERCURE DE FRANCE.

le sens tout comme vous ; mais je ne puis en changer. Vous voyez , Hircan. Il sera toujours tel que vous l'avez vû.

[Il sort. Le Roi d'Assyrie resté seul avec Mirtos lui fait entendre qu'il prend à lui plus d'intérêt qu'il ne croit ; & qu'il fait sa propre affaire de le rendre possesseur de la Princesse de Bactriane. Après ce discours il le congédie.]

Semiramis , seule.

Le refus de Scitalces est une preuve que sa passion pour moi subsiste dans toute sa force. Que faut-il de plus pour effacer de mon idée le souvenir de sa cruauté ? L'espérance renaît dans mon cœur. Toute ma tendresse se réveille. Amour , dangereux amour , je t'entends ; tu me présentes l'image de son ardeur , & tu me dérobes celle de sa trahison. Ah ! qu'il est aisé à la première lueur de félicité de perdre de vû ses infortunes passées.

A I R.

Au retour du Zéphire ,
Oubliant les autans ,
Le Berger né respire
Que l'aimable Printems.
Dans la verte prairie
Il conduit son troupeau ,

Et sur l'herbe fleurie

Reprend son chalumeau :

A peine de la tempête.

Le nocher remis ,

Voit-il briller sur sa tête

Les Astres amis ,

Sans songer à la tourmente

Courbé sur sa rame il chante

Au sein de Thetis.

S C E N E VII.

*Le Théâtre change , & représente une
chambre du Palais.*

SIBARIS , seul , puis HIRCAN.

Sibaris , seul.

Que servent l'artifice & la ruse , quand
des événemens imprévus viennent à la
traverse du projet le mieux concerté ? La
fortune ennemie se plaît à rompre toutes
les mesures que je prends. Scitalces vit
toujours , & Hircan sçait mon secret.

Hircan , arrivant.

Allons , Sibaris.

Sibaris.

Où ?

Hircan.

Chez la Princesse.

Dij

Sibaris.

Quoi faire ?

Hircan.

Me disculper auprès d'elle de l'insulte que je lui ai faite en apparence.

Sibaris.

Eh ! de quelle manière ?

Hircan.

En lui découvrant la vérité.

Sibaris.

Comment , la vérité !

Hircan.

Qui. Vous lui direz que je n'ai jamais cessé d'être épris de ses charmes ; que je n'ai refusé la coupe nuptiale que parce que vous l'aviez vous-même empoisonnée pour faire périr Scitalces , & que vous m'en aviez confié le dessein.

Sibaris.

Y songez-vous , Seigneur ? Vous voulez divulguer un crime qui nous est commun à tous deux. Vous en êtes aussi coupable que moi. Apprenez que l'on ne fait nulle différence entre celui qui exécute une trahison & celui qui la favorise.

Hircan.

Quoiqu'il puisse arriver , je veux que Thamar sçache la cause de mon refus , & ne puis souffrir qu'elle impute plus longtemps au mépris de sa personne , ce qui

n'étoit qu'un désir de me défaire de mon rival.

Sibaris.

Seigneur, vous m'en pressez en vain. Je n'ai garde de me perdre ainsi moi-même.

Hircan.

Hé bien, vous n'avez pas besoin de parler, je me charge de tout dire.

Sibaris.

De grace, encore un mot. Vous allez renverser par cette précipitation un projet que je venois de faire pour vous rendre demain avant l'aurore possesseur de Thamar.

Hircan.

Comment ?

Sibaris.

N'avez-vous pas vos soldats & vos vaisseaux sur l'Euphrate ?

Hircan.

Eh bien !

Sibaris.

L'appartement de la Princesse donne sur le Fleuve. Rien ne vous empêche de faire sourdement approcher quelques barques de sa terrasse. Si vous voulez me prêter main forte, je l'enleve cette nuit, & la remets en votre pouvoir.

Hircan.

L'entreprise est fort douteuse.

Sibaris.

Elle est infallible. Chacun sera enseveli dans le sommeil. L'appartement est assez éloigné du reste du Palais. Il n'y a de ce côté-là , ni troupes ni gardes. On ne peut avoir le moindre soupçon de notre dessein.

Hircan.

Il est vrai ; mais je crains. . . . je crois qu'il vaut encore mieux. . . .

Sibaris.

Non , non , ne balancez pas davantage. Reposez-vous sur moi : j'en fais mon affaire. Quoique j'aye déjà tout concerté d'avance , je veux encore , avant que la nuit soit plus obscure, aller de nouveau reconnoître le terrain. De votre côté, ne perdez pas de tems à donner des ordres aux Commandans de vos Vaisseaux,

Hircan.

Allons donc. Tentons encore cette voye. Vous me trouverez au lieu convenu.



SCENE VIII.

HIRCAN, THAMAR, MIRTOS.

Thamar, arrêtant Hircan qui veut sortir.

Eh bien ! Prince, suis-je vengé ? Avez-vous lavé mon injure dans le sang de l'ingrat qui m'outrage ?

Hircan, voyant entrer Mirtos.

Madame, je vois approcher un défenseur plus digne de vous, un Amant qui saura mieux mériter votre tendresse. Le Prince Mirtos est mieux versé que moi dans l'art d'aimer. Il en possède tous les secrets. On le méprise sans qu'il se pique. On l'offense sans qu'il se courrouce. Il sait soupirer avec poids & mesure, & répandre des larmes à propos. Et avec des sentimens si fidèles & si passionnés l'ombre seule de l'espérance lui suffit pour récompense.

Thamar.

Ce n'est pas envain qu'il espère, dès demain, peut-être, il recevra le prix de sa tendresse & verra couronner ses feux.

Hircan.

Prince fortuné ! il va vivre dans les plaisirs & moi dans les regrets ; qu'y faire ? je suis né malheureux ; il faut que j'appren-

D iij

80. MERCURE DE FRANCE.

ne à supporter les rigueurs de mon destin ;
je vais loin de vous me plaindre de mon
étoile & laisser un libre cours aux trans-
ports de votre joye & de votre tendresse.

SCENE IX.

TAMAR, MIRTOS.

[Dans cette scene la Princesse demande à Mirtos de la vanger de Scitalces , & lui reproche même de ne l'avoir pas déjà fait ; il s'excuse sur l'obstacle que le Roi y a mis en faisant arrêter & désarmer Scitalces. Le reste de la scene se passe , de la part de Mirtos , en protestations d'amour & autres sentimens de galanterie qui sont si puérils dans une Tragédie , lors même qu'ils sont le mieux traités ; la Princesse elle-même en est si ennuyée qu'elle lui dit :

Prince , au nom des Dieux , que votre tendresse change d'objet ou de maniere de s'exprimer ; je ne puis souffrir un amant languissant qui me fatigue du récit de ses tourmens éternels , qu'on ne voit jamais joyeux ni content , qui se présente toujours devant moi avec la langueur peinte sur le visage , & semble jusques par son silence me vouloir reprocher que ma tendresse n'est pas égale à la sienne.

Mirtos.

Cruelle , de quoi pouvez-vous vous plaindre lorsque j'ose à peine vous entretenir de mon marryre ; vous êtes la première belle qui se soit offensée des respects d'un amant.

A I R.

Un ruisseau dont l'onde plaintive
Gazonille entre l'herbe & les fleurs ;
Jamais de la Nymphé craintive
Ne peut exciter les frayeurs ;
Dans le cristal de son eau pure
Elle se mire en sûreté ,
Tandis que par un doux murmure
Il applaudit à sa beauté.

Le zéphir qu'on entend à peine
Agiter l'orme ou le palmier ,
Jamais sur la liquide plaine
N'a fait pâlir le nautonier ;
Il va dans l'empire de Flore
À la Roze faire sa cour ,
Il défend l'amant de l'Aurore
Des traits brûlans du Dieu du jour.

S C E N E S X & X I.

[Mirtos sort , le Roi d'Assyrie entre ,
Thamar se plaint vivement à lui de ce
qu'il dérobe Scitalces à sa juste vengeance.

D v

ce. Le Roi lui répond qu'il n'en a usé de la sorte , que pour obliger bien-tôt Scitalces à venir expier sa faute à ses pieds ; mais Thamar , peu satisfaite d'une réparation si peu proportionnée à l'offense , veut absolument qu'il meure , ou du moins qu'il mette sa vie en péril. Le Roi après s'être efforcé de la détourner de cette résolution par tous les sentimens de pitié dont une fille peut être susceptible , prend la voye opposée , l'exhorte à la vengeance la plus violente , lui conseille d'aller elle-même voir expier le Prince des Indes sur le champ de bataille , & mettant la tendresse de Thamar à l'épreuve , lui fait en détail une peinture aussi horrible que dégoûtante , de toute l'agonie d'un homme qui meurt de mort violente. Ce n'est pas tout encore , il veut qu'à l'instant que Scitalces sera prêt à rendre les derniers soupirs , la Princesse se jette sur lui , lui arrache le cœur , en étouffe dans ses mains les derniers mouvemens , & regarde le sang ruisseler dans ses doigts , tant qu'enfin Thamar effrayée de cette abominable description , pâlit au récit du Roi , & tombe en syncope.

Sibaris vient annoncer au Roi que Scitalces qu'il a mandé , n'attend que son ordre pour entrer ; on emmène Thamar ;

le Roi d'Assyrie reste seul avec Scitalces , & dès l'abord le faux Ninus cessant entièrement de feindre, se découvre au Prince des Indes pour la vraie Sémiramis.

Cette scène que le spectateur attendoit avec tant d'impatience , ne produit point du tout l'effet qu'on en espéroit ; Idrene & Sémiramis l'employent toute entière après leur reconnoissance , à éclater l'un contre l'autre ; l'une se plaint de la cruauté de son amant qu'il a poignardé de sa propre main à l'instant même qu'elle lui avoit tout sacrifié : l'autre lui reproche l'affreuse perfidie avec laquelle elle l'attiroit dans le piège pour le faire assassiner. Sémiramis surprise au dernier point , proteste de son innocence : Idrene insiste & s'en rapporte au témoignage de ses propres yeux ; mais ni l'un ni l'autre n'a garde de s'expliquer assez pour mettre fin en un seul mot à ce mal entendu.]

Oui, oui (continue Idrene) c'est moi qui suis le coupable & qui me sens le cœur devoré de regrets ; mais sçais-tu de quoi ? de ne t'avoir porté qu'une blessure légère, de ce que ma main criminelle n'a pas sçu d'un seul coup terminer ta vie & tes noirceurs.

Sémiramis.

Eh bien, cesse de t'affliger, il en est tems encore , & je ne veux pas me défendre de

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

tes coups ; tiens , tigre , voilà mon épée ,
rassasie-toi de mon sang ; perce-moi le
cœur , ton bras en sçait la route ; regarde
cette cicatrice , voi ces traces de ta fu-
reur ; traître , tu détournes les yeux ; re-
garde-les , te dis-je , & achève de m'arra-
cher une vie que je ne conservois que pour
t'aimer.

[Le reste de la scene se passe en de pa-
reilles plaintes ; on s'opiniâtre de part &
d'autre à ne pas s'expliquer plus claire-
ment ; & Sémiramis sort suffoquée par
ses pleurs & ses sanglots. Scitalces incer-
rain de ce qu'il va faire , partagé entre la
haine & la pitié , ferme l'acte par un Mo-
nologue que finit la comparaison suivan-
te.]

A I R.

Ainsi le passager dont la nef entr'ouverte
Au milieu des rochers est le jouet des vents ,
Voit la terre & les eaux conjurer pour sa perte
Par leurs coups redoublés en hâter les instans ,
Par tout à ses regards s'offre l'affreuse Parque ;

De quelque part qu'il jette l'œil .

Il voit la mer , il voit l'écueil ,
Il regarde la vague , il regarde la barque ;
Il voudroit se jeter , la frayeur le retient :
Il ne sçait que résoudre en son inquiétude

Jusqu'au moment où le flot vient
Terminer & son sort & son incertitude.

ACTE III.

[Le Théâtre représente la rive de l'Euphrate, le long de laquelle regne la terrasse & l'appartement de Thamar ; les grilles de fer de la terrasse sont ouvertes, on voit l'Euphrate couvert de vaisseaux desquels sortent Hircan & ses troupes, dont une partie se poste sur la rive à l'entrée de la terrasse, & l'autre reste debout sur les vaisseaux ; tandis que les Matelots les appareillent pour partir en diligence , Hircan donne divers ordres à ses gens , & paroît impatient de ne pas voir arriver Sibaris.]

SCENES II. III. IV. & V.

HIRCAN, SIBARIS.

Sibaris , accourant vers la grille de fer le long de la terrasse l'épée à la main.

Ah Seigneur ; tout est perdu, fuyons en diligence.

Hircan.

Et Thamar , où donc est-elle ?

Sibaris.

Le coup est manqué , ses femmes font retentir de cris son appartement , leurs clameurs attirent de ce côté toute la garde de Ninus ; fuyons au plus vite , & tandis que les Scythes que vous m'avez donnés nous font un rampart contre l'effort des Assy-

riens , dérobons du moins nos deux têtes à la colere du Roi.

Hircan.

Malheureux ! voilà donc l'hymen dont tu m'avois flatté ; la Princesse que tu devois remettre entre mes bras avant l'aurore !

Sibaris.

Que vouliez-vous que je fisse de plus ? pouvois-je résister à toutes les troupes du Roi qui alloient fondre sur moi ?

Hircan.

Ah lâche ! tu as crû sauver ta vie , mais ne l'espère pas, tu n'y gagneras que l'honneur d'être à l'instant tué de ma main.

Sibaris.

Mais Seigneur , est-ce ma faute si . . .

Hircan.

Vains propos ; il faut que tu meures scélérat , pour ce crime-là ou pour un autre.

[Il tire son épée pour le tuer. Sibaris s'enfuit du côté du Palais , & au même instant Mirtos paroît sur la terrasse à la tête de la garde Assyrienne.]

Mirtos.

Traîtres, c'est fait de vous, vous n'échapperez pas à ma juste vengeance.

*Sibaris, courant vers
Mirtos.*

Au secours, Prince, au secours, je ne puis plus long-tems résister seul à défendre l'entrée du Palais de Thamar contre ces furieux.

Mirtos, à Hircan.

Barbare Scythe, c'est donc ainsi que l'on croit parmi vous ravir un cœur par la violence & la trahison ?

Hircan.

Oui, oui, malgré tous tes efforts j'aurai la Princesse.

Mirtos.

Tu l'auras, perfide ! à moi, soldats, à moi ; que le fer, que le feu nous fassent raison de ces Barbares.

[Ici commence, au bruit des instrumens militaires, un furieux combat entre les soldats Scythes & la garde Assyrienne ; celle-ci dont le nombre va toujours croissant, pousse les Scythes du côté du fleuve, les précipite partie dans l'Euphrate, partie sur les bords au bas de la terrasse ; les Scythes regagnent leurs vaisseaux ; les Assyriens sautent la terrasse à leur tour, entrent dans l'eau, vont à l'abordage des vaisseaux dont ils se rendent maîtres après une longue résistance, & y mettent le feu avec de grands cris de part & d'autre !

§§ MERCURE DE FRANCE.

cependant la mêlée au milieu de laquelle est Hircan , continue toujours au bord du fleuve ; accablé comme il est par le nombre , Mirtos le presse envain de se rendre prisonnier , jusqu'à ce qu'enfin on se jette sur lui & on le désarme , ce qui ne l'empêche pas de continuer ses bravades & de se comparer à un écueil , qui malgré la foudre qui gronde sur sa tête , la mer qui mugit à ses pieds & les vents qui soufflent contre ses flancs , ne laisse pas de menacer les navires & de faire trembler le Nautonier. On l'emmene , la foule se dissipe & Mirtos reste seul avec Sibaris , auquel il rend mille graces de lui avoir , par sa valeur , donné le tems de sauver la Princesse. Sibaris lui raconte une histoire longue & détaillée de la maniere dont il a découvert la trahison , & de tout ce qu'il a fait pour s'opposer aux efforts des Scythes avant que le secours arrivât. Mirtos élève jusqu'aux cieux la bravoure de Sibaris , l'embrasse , lui jure une amitié éternelle , & fait serment de n'oublier jamais le service important qu'il vient de lui rendre en le délivrant d'un rival si dangereux. Alors Sibaris lui apprend qu'Hircan étoit encore pour lui un rival moins dangereux , moins perfide que Scitalces , & que ce Prince des Indes qui

lui ravit aujourd'hui le cœur de Thamar , est le même qui jadis sous le nom d'Ildrene enleva en Egypte sa sœur, Sémiramis. Mirtos à ce récit entre en fureur , & veut courir en demander vengeance au Roi d'Assyrie ; mais Sibaris l'arrête & lui fait entendre que par une telle démarche il perdrait sans ressource l'espoir de se venger ; que le Roi a montré pour Scitalces une partialité visible , & ne l'a fait arrêter que pour le soustraire à la valeur de ses rivaux ; qu'ainsi il doit sur-tout dissimuler, & n'employer à se défaire secrètement de Scitalces que quelque main vile & inconnue , n'étant pas naturel qu'il fût à un lâche ravisseur l'honneur de le punir de sa propre main. Mirtos se retire , & Sibaris se félicite de l'avoir mis aux prises avec Scitalces.]

C'est (dit-il) l'unique ressource qui me reste pour me défaire d'un homme maître de mon secret , & qui me perdra tôt ou tard si je ne le perds.

SCÈNES VI. & VII.

[Le Théâtre change & représente le cabinet du Roi d'Assyrie où il est seul. Mirtos y entre brusquement & demande d'un air furieux qu'on fasse sortir Scitalces de prison , déclarant qu'il veut absolu-

96 MERCURE DE FRANCE.

ment se battre contre lui en combat singulier , & que si le Roi le refuse il s'adressera à l'armée & à la Nation entière pour réclamer la loi du pays en vertu de laquelle on ne peut refuser le champ clos à un guerrier qui le demande contre son ennemi ; il ajoute qu'il est personnellement ennemi de Scitalces dont , sans parler de la rivalité qui est entr'eux , il a reçu l'injure la plus cruelle. Sémiramis étonnée de cette nouvelle fureur de Mirtos , lui demande à son tour ce qu'il a fait de ce ton doux qui faisoit le fond de son caractère ; mais elle tâche envain de calmer la colere du Prince Egyptien , qui sans s'expliquer lui fait entendre en se retirant qu'il sçait assez que Ninus a des raisons secrètes pour menager Scitalces. Sémiramis effrayée de ce discours se croit découverte , & mandant à l'instant Scitalces , lui fait part de ses craintes & de ce qui vient de se passer.]

Notre position (lui dit-elle) est dans son moment le plus critique ; je ne doute pas que mon frere ne nous connoisse tous les deux , & que les suites de notre malheureuse passion ne soient la véritable cause de sa fureur ; il veut laver dans votre sang l'outrage fait au sang Royal de Pharaon , & quand même je pourrois venir

à bout d'empêcher le combat qu'il demande, l'éclat qu'il fera va me découvrir infailliblement & m'exposer à la fureur de l'Assyrie entière que j'ai rompée ; il n'y a ici qu'une ressource , oublions le passé , je vous pardonne tout ; réunissons promptement nos cœurs & nos forces par un heureux hymenée ; si Mirros vous voit mon époux , la main que vous m'aurez donnée réparera nos fautes passées , & lui fera perdre le désir de vengeance dont il se montre animé ; délivré d'un rival qu'on lui préféreroit , il deviendra paisible possesseur de la main de Thamar ; alors votre courage & le mien soutenus des forces de l'Egypte & de Bactriane seront plus que suffisans pour faire tête à l'orage. J'ai dans Babylone un puissant parti que j'e ménage adroitement depuis long-tems en cas d'accident ; il me restera des amis fidèles , même après que je serai découverte , & je ne désespère pas de me maintenir sur le Trône , & de vous y placer.

[Ce discours dont on ne donne ici que l'extrait , est interrompu à bien des reprises par Scitalces ; à chaque interruption il vomit contre Sémiramis un torrent d'injures , se possédant néanmoins toujours assez pour ne rien laisser échaper qui puisse servir au dénouement ; il finit à chaque

92 MERCURE DE FRANCE.

fois par dire, qu'on me rende la liberté ;
qu'on me redonne mon épée.

Sémiramis , avec fureur.

Où , ame féroce & insensée , on te les
rendra , je ne veux plus te parler ni t'en-
tendre ; ho-là , gardes , que l'on rende
l'épée à ce prisonnier ; tu es libre , va où
te guidera ton aveugle fureur , va ; mais
n'oublie pas que tu m'as réduite au dernier
désespoir , & que dans le comble de mal-
heurs où tu me précipites , il me restera assez
de force pour me vanger au moins de toi :
fuis de ma présence , barbare , trompeur :
souviens-toi que tu n'es & ne fus jamais
qu'un traître ; mais que malgré ta trahison
ta main a manqué son coup ; Sémiramis
vit encore , souviens t'en , lâche assassin ,
& tremble pour l'avenir.

Scitalces , seul.

O Dieux ! une femme hardie peut-elle
pousser si loin l'audace de son impudence ;
veillai-je ? ou si je sommeille : n'est-ce pas
ici la lettre de Sibaris ?

*Il tire de son sein la
lettre de Sibaris ,
& en lit tout bas
quelques mots.*

Insensé que je suis ! pourquoi chercher
dans une lettre les preuves d'un crime
dont mes propres yeux ont été les té-

moins... Bannissons, bannissons pour jamais de mon âme jusqu'au moindre souvenir d'une femme si détestable; hélas ! c'est elle encore qui m'a fait outrager indignement la tendresse d'une Princesse digne en effet de toute la mienne. Ah courons de ce pas expier mon crime à ses pieds. Je la vois qui s'avance.

SCENE VIII.

SCITALCES, THAMAR.

[Scitalces demande pardon à Thamar & l'obtient aisément; ils se jurent une foi mutuelle, & Thamar qui croit que c'est par les bons offices du Roi d'Assyrie que son amant est revenu à elle, se félicite d'avoir dans la personne de Ninus un ami si zélé, & se promet d'en conserver une éternelle reconnoissance.]

SCENES IX. X. & XI.

[Mirtos vient défier Scitalces au combat; la scene se passe en rodomontades de part & d'autre. Le Prince des Indes resté seul avec Thamar, veut encore l'entretenir de sa flamme; mais celle-ci lui coupe la parole en lui déclarant nettement que c'est en vain qu'il espere la toucher, & que son cœur est prévenu pour un autre.]

24 MERCURE DE FRANCE.

Mirtos.

Mais par quelle raison ? . . .

Thamar.

Ne me demandez point de raison , l'amour n'en peut ni rendre ni entendre ; s'il connoissoit la raison , il ne seroit plus l'amour. Ce sentiment vif & tumultueux ne sçauroit se définir ; si jamais quelqu'un parvient à vous l'expliquer comme il faut, s'il en parle bien , dites qu'il le ressent mal.

La scène suivante n'est qu'un court récitatif & un air où Mirtos exprime son désespoir.]

SCENE XII.

[Le Théâtre change & représente le champ clos où le Prince d'Egypte, & celui des Indes se battent en duel ; il est entouré de barrières à l'exception des deux ouvertures aux deux bouts , par où doivent entrer les combattans ; elles sont gardées par les Juges de camp. La foule des spectateurs environne en dehors les barrières, & en dedans on voit en face le Roi d'Assyrie assis sur un Trône. Sibaris & quelques Courtisans sont à ses pieds ; on entend quelque tumulte à l'une des ouvertures du camp ; c'est Hircan qui force le passage & y entre malgré la garde , protestant qu'il

ne veut céder la Princesse à personne ,
& qu'il prétend se battre aussi pour l'a-
voir.]

Sémiramis.

Prince , rendez grace à ma bonté qui
veut bien vous laisser la liberté après votre
insolence ; pour la main de la Princesse
il n'y faut plus prétendre , votre condui-
te vous en a rendu trop indigne ; ne l'avez-
vous pas vous-même refusée ?

Hircan.

Moi , je ne l'ai point refusée , je n'ai
refusé que la mort que Sibaris avoit prépa-
rée à son époux ; il avoit empoisonné la
coupe nuptiale.

Sibaris.

Ah l'infâme calomniateur ! il invente
cet odieux mensonge pour se venger de
ce que je l'ai empêché d'enlever la Prin-
cesse.

Hircan.

Tu m'en as empêché ! oh quelle impu-
dente imposture ! j'écume de rage ! quoi ,
ce n'est pas toi malheureux , qui m'as don-
né le conseil & fourni les moyens de faire
le coup ? tu n'es pas allé chez elle à la
tête de mes Scythes ?

Sibaris.

Encore ! à *Sémiramis*. Seigneur , vous
le voyez , ce perfide voudroit me perdre ;

mais l'artifice est trop grossier, Mirros a vu ma conduite.

Sémiramis.

Retirez-vous, Hircan, & rougissez d'une si exécration fausseté; la fidélité de Sibaris ne m'est pas moins connue que l'horrible noirceur de votre caractère.

Hircan.

Comment, vous croyez Ah ! la fureur me transporte Quoi ! tu oses me soutenir abominable scélérat, il faut que je t'arrache la vie.

[Il veut se jeter sur Sibaris ; les gardes le repoussent. Au même instant les trompettes se font entendre ; on ouvre les deux bouts de la barrière ; les deux combattans entrent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, armés de toutes pièces à l'exception du casque & de l'épée. Ils s'avancent vers le trône du Roi qui renouvelle envain ses instances pour leur faire quitter le dessein de se battre. Alors les Juges de camp leur apportent à chacun un casque & une épée, partagent le terrain & après les autres cérémonies usitées dans les tournois, se retirent à leur poste. Le combat commence ; mais à peine les premiers coups sont-ils portés que Thamar arrivant en hâte sur le champ de bataille, se jette entre les deux champions.

piens, les sépare, & s'adressant au Prince d'Egypte :]

Mirtos (lui dit-elle), je vous ai moi-même demandé ce combat, aujourd'hui je ne le souhaite plus; tout est apaisé, mon choix est fait; je le déclarerai bientôt; votre valeur m'est inutile ici, & je suis satisfaite.

Mirtos.

Si vous êtes satisfaite, Mirtos ne l'est pas, je combats pour ma querelle, & non pour la vôtre, apprenez que vous êtes vous-même dans l'erreur; l'homme que vous voyez ici n'est qu'un imposteur qui osoit aspirer à vous sous un nom supposé; il se nomme Idrene, c'est lui qui jadis enleva de Memphis Sémiramis, ma sœur.

Sémiramis.

Que dites-vous là, Prince? vous êtes dans l'erreur vous même; je connois Scitalces; c'est lui, c'est le Prince des Indes, ce n'est point Idrene.

Mirtos.

Non, non, on veut envain me déguiser la vérité, j'en suis certain; qui peut mieux connoître Idrene que Sibaris, qui l'a si long-tems vu en Egypte; c'est lui qui me l'a dit.

Sibaris.

O Ciel!

E

Scitalces.

Ah perfide ami ! tu me trahis. à *Mirtos*.
 Out, tu ne te trompes point; c'est moi qui
 sous le nom d'Idrene ai enlevé ta sœur.

Mirtos.

Qu'as-tu fait de Sémiramis, lâche ravisseur ? parle ; répond , avant que je répande ton infâme sang.

Scitalces.

Ne me le demande pas ; je ne puis dire autre chose sinon que je lui ai percé le sein , & l'ai précipitée dans le Nil.

Mirtos.

Ah barbare !

Scitalces.

Tiens , vois qui fut le plus coupable d'elle ou de moi ; lis cette lettre écrite de la main de Sibaris, apprens la plus horrible des trahisons.

*Il donne la lettre à**Mirtos.**Mirtos lit.*

Cher Idrene vous courez à votre perte ; vous allez vous-même mettre Sémiramis aux mains de votre rival ; on vous tend un piège dans le bois sur le bord du Nil , les meurtriers sont postés pour vous assassiner ; votre maîtresse est du complot. En consentant à se laisser enlever, elle n'avoit d'autre vue que de jeter sur vous

tout le blâme public de ce crime , sans risquer son véritable amant qui en doit recueillir tout le fruit ; il est embusqué où je vous ai dit avec un gros de gens armés , & doit s'enfuir avec elle après vous avoir ôté la vie. Je viens à l'instant d'être informé de cette trahison , & je me hâte d'empêcher autant que je puis , qu'un ami qui m'est si cher ne soit la victime de l'horrible méchanceté d'une femme perfide. Adieu cher Idrene , conservez votre vie , & souvenez-vous de l'amitié de Sibaris.

Sémiramis.

O Ciel ! vit-on jamais une pareille noirceur ? Sibaris approchez. Vous avez écrit cette lettre , les faits qu'elle contient sont-ils vrais ou supposés ; répondez promptement ; regardez-moi en face.

Sibaris.

Oui , je n'ai rien dit que de vrai.

Sémiramis.

Monstre exécration !

Mirtos.

Sibaris , expliquons entre nous deux ce mystère , j'ai peine à vous comprendre ; votre amitié pour Idrene éclatée dans l'avis que vous lui donnez , mais c'est vous qui me l'avez découvert & qui me sollicitez de l'en punir : êtes-vous l'ami ou l'ennemi d'Idrene ;

E ij

Sibaris, effrayé.

J'étois alors son ami. Depuis Vous ne ne sçavez pas . . . J'ai eu lieu de juger

Mirtos.

Traître, en voilà assez ; tu te confonds ; ton épouvante te démasque , je lis toutes tes mensonges sur ton visage effrayé. Ninus , il faut obliger ce malheureux par les tourmens à avouer ici devant tout le peuple ses odieuses trames.

Sémiramis, à part.

Il en diroit sans doute plus que je ne veux. *à Mirtos.* Non Prince , je veux l'interroger moi même en particulier ; gardes , que l'on le jette dans un cachot , & que l'on l'empêche de parler à personne sans mon ordre.

Sibaris.

Il n'en est pas besoin , je vais tout déclarer ici.

Sémiramis.

Gardes , obéissez ; qu'on l'emmène promptement.

Les gardes veulent le saisir , il se jette entre Mirtos & Scitalces.

Sibaris,

Seigneur , écoutez-moi , je veux tout

Vous découvrir ; l'amour & l'ambition m'ont aliéné l'esprit jusqu'à croire que je pourrois devenir possesseur de la fille de Pharaon, dont vous étiez aimé, je lui donnai le conseil & les moyens de fuir avec vous, vous l'attendiez au rendez-vous dont vous vous souvenez ; je vous y envoyai la lettre où j'avois supposé les faits qu'on vient de lire.

Scitalces.

Tu les avoit supposés ! eh n'ai-je pas vu de mes propres yeux les meurtriers & leurs Chefs embusqués à l'entrée du bois.

Sibaris.

C'étoit moi-même ; l'obscurité vous empêcha de me reconnoître , & en même-tems vous sauva la vie , quand je vous perdis de vue à travers les arbres : mon projet étoit de m'enfuir avec la Princesse après vous avoir fait tomber sous mes coups.

Scitalces.

Ah malheureux ! qu'ay-je fait ?

Hircan , s'approchant.

Traître , il faut que tu confesses aussi les crimes que tu m'as voulu faire commettre.

Sibaris.

Il est vrai , je les avoue ; mais il me

E iij

reste des choses bien plus importantes encore à dire.

Sémiramis.

C'est assez, c'est assez, gardes qu'on l'ôte de mes yeux; exécutez l'ordre que j'ay donné.

*Sibaris, courant du côté
du peuple.*

Non, non, puisque je suis perdu, j'en perdrai d'autres aussi. Peuples, on vous trompe; ouvrez les yeux, reconnoissez une horrible fourberie; une femme déguisée deshonne le Trône d'Assyrie.

Sémiramis.

Tais-toi, malheureux?

*Elle se leve debout sur
son Trône.*

Peuples, écoutez-moi; oui je suis Sémiramis la femme du grand Ninus, la mere du jeune Ninus votre Roi. Je regne en Assyrie sous son nom & sous ses habits; mais je regne pour votre bonheur & pour votre gloire. Peuples, qui d'entre vous peut se plaindre de moi? qui de vous n'a pas éprouvé ma bonté, & goûté la douceur de mon regne, dont chaque jour ajoute un nouveau lustre à la splendeur du Trône d'Assyrie. Au lieu d'un enfant incapable de vous gouverner, je vous ai

donné une femme , il est vrai , mais une femme qui n'a de son sexe que la beauté , mais une femme , qui porte un cœur de Héros. Souvenez-vous du grand Ninus , de l'amour qu'il me portoit . des ressources qu'il a trouvées dans le mien , de l'appui que lui a si souvent prêté mon courage. Soldats, rendez témoignage à ma gloire ; vous m'avez vû combattre , vaincre & triompher à côté de lui , nul avant lui n'avoit porté si loin la grandeur du nom Assyrien , & je l'ai encore surpassé. J'ai conquis la Sogdiane ; par moi le Persé invincible est soumis à vos loix ; j'ai porté jusqu'aux extrémités de l'Asie la terreur de vos armes ; tout vous respecte , tout vous admire. Vous jouissez dans le sein de la paix des douceurs de l'abondance , & du fruit de mes bienfaits ; Assyriens qui m'écoutez , retournez-vous & jetez les yeux du côté de la Ville , n'est ce pas là cette grande Babylone dont j'ai fait le siège de mon Royaume , que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance & dans l'éclat de ma gloire. Regardez ces Palais , ces ouvrages immenses , ces jardins suspendus , miracles de l'art , qui font l'ornement de votre Capitale , ces murs épais , ces tours sublimes qui en font la sûreté , & jugez à présent si j'ai mieux mérité de

104 MERCURE DE FRANCE.

porter la couronne qu'un jeune homme sans force & sans talent. Prononcez , Peuples ; si vous dédaignez de m'obéir , mon fils n'est pas loin d'ici , je suis prête à descendre du Trône & à remettre mon sceptre en ses mains.

Chœur du peuple.

Nous nous soumettons à ta loi ,
Regne à jamais sur nous , Auguste Souveraine ,
Que celle qui fut notre Roi ,
Déormais soit notre Reine.

[Mirtos & sa sœur se reconnoissent & s'embrassent. Scitalces se jette aux pieds de Sémiramis qui lui pardonne ; Thamar donne sa foi à Mirtos.]

*Hircan , tirant l'épée
contre Sibaris.*

Laissez-moi égorger ce misérable , & je m'en retourne content sur le Mont Caucase.

Sémiramis.

Hircan, ma vie & mon regne n'ont rien eu jusqu'ici que d'extraordinaire & d'inoui ; je veux faire aujourd'hui une chose plus singulière que tout le reste. Je pardonne à Sibaris.

Chœur des Peuples.

Ta gloire & tes vertus n'eurent jamais d'exem-
ple ,

Tu surpasses tous les mortels ,

Divinité digne de mille Autels ,

Dans le fond de nos cœurs nous t'élevons un
Temple.

Nous nous soumettons à ta loi ;

Regne toujours sur nous , Auguste Souveraine ;

Que celle qui fut notre Roi ,

Soit désormais notre Reine.



E v



E P I T R E

A M. DE VAUMALLE,
COMMISSAIRE DES GUERRES.

*Par M. l'Abbé Clément, Chanoine de S.
Louis du Louvre.*

Depuis que de la Merliere *
Vous êtes le favori,
Vous faites le renchéri
D'une si forte maniere,
Que j'en ai le cœur flétri.

Vous me laissez en souffrance ;
Parce que ce grand Prélat
Sur tous les habitans d'Apt,
Vous donne la préférence,
De le faire échec & mat.

Autrefois dans le registre
De la sincere amitié,
Mon nom au vôtre lié,
Décoroit plus d'un Chapitre :
Mais vous m'avez oublié.

Condamné par contumace

* Il est Evêque d'Apt en Provence, depuis envi-
ron 22 an.

Comme inutile rimeur ,
 J'apperçois que la grandeur
 Me force à céder la place
 Que j'avois dans votre cœur.

Vainement de ma tendresse
 Le progrès vous est connu ;
 De nouveauté prévenu ,
 Mon cher Vaumalle s'empresse
 De plaire au dernier venu.

Ne prenez pas pour excuse
 De votre prompt changement ;
 Dans cet Evêque charmant ,
 L'esprit fin qui vous amuse ,
 Par le sel & l'agrément.

Vous dites qu'à son langage
 Les cœurs ne tiennent à rien ;
 Qu'il n'est point de citoyen ,
 Dont il n'ait eu le suffrage ;
 Soit : il n'aura pas le mien.

Que m'importe qu'on admire
 Sa douceur & sa bonté ;
 Pourrois-je en être enchanté ,
 Dans le tems que je soupire
 De ce qu'il m'a supplanté ?

Si Conducteur infidèle ,
 Et dormant sous le camail ,

E vj

108 MERCURE DE FRANCE:

Il redoutoit le travail
Qui doit enflamer son zèle,
Pour le salut du bercail.

Si des maux de l'indigence,
Son cœur n'étoit point touché ;
Si d'avarice entiché,
Il grossissoit sa finance
Des fruits de son Evêché.

Alors sans inquiétude,
Je rirois d'un tel rival,
Et d'un plaisir sans égal,
Goûtant la douce habitude,
Je mourrois votre féal.

Mais lorsque la voix publique
Me prône tout ce qu'il fait ;
Dans le fidèle portrait
De cet homme Apostolique,
Je vois le Prélat parfait.

* Compatissant, charitable,
Il soulage le besoin,
Vif, de travail & de soin
Son zèle est insatiable,
Et ne peut aller plus loin.

Du récit de ce prodige
Sitôt que je fus instruit,
Je dis, où suis-je réduit ?

Tant de mérite m'afflige ;
Vaumalle en sera séduit.

Le bon cœur , la politesse ,
Ont sur lui des droits puissans ;
Il aime les airs décens ;
Les vertus & la sagesse
Lui ravissent son encens.

Faut-il donc que je m'étonne ,
Si pour ce Prélat chéri
Vaumalle s'est attendu ?
C'est l'équité qui l'ordonne,
Je dois céder à son cri.

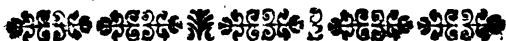
Céder : c'est trop tôt me rendre ,
Et l'ami dont je me plains ,
Pour moi , malgré ses dédains ,
Est peut-être encore tendre :
Faisons treve à mes chagrins.

Son silence est-il un titre
Pour noircir son écusson ?
A-t-il tort ? a-t-il raison ?
Sa réponse à cette Epître
Eclaircira le soupçon.

Mais je vous fais injustice ;
Par mon amour allarmé ;
Qui , je suis encor aimé :
Pardonnez-moi ce caprice ,
A tort je vous ai blâmé.

Si votre Evêque sourcille :
 De ce que je vous écris ,
 Qu'il cesse d'être surpris ;
 Ses bontés pour ma famille
 Méritoient de moi ce prix.

Mon cœur par la gratitude
 Secretement excité ,
 Me l'a lui-même dicté ,
 Elevé dans l'habitude
 De dire la vérité.



SECONDE LETTRE

D'UNE DAME

A l'Auteur du Mercure ; sur la Prévention.

V O U S m'avez imprimée , Monsieur :
 vous voilà engagé à rendre mes fo-
 lies publiques , & peut-être prêt à vous
 en repentir : je vous plains , si cela est , car
 j'ai une envie demesurée d'augmenter vos
 regrets. Quoique je soupçonne que ma
 lettre sur la méchanceté n'ait pas fait un
 grand changement dans les mœurs , je vais
 parler dans celle-ci contre la prévention.
 Au pis aller , je serai dans le cas de la plû-
 part de nos Prédicateurs modernes.

La Prévention pourroit , ce me semble ,

être comparée à un verre coloré, appliqué sur nos yeux, à travers lequel nous ne pouvons voir les objets tels qu'ils sont. Trop souvent elle dégrade le bon pour embellir le médiocre : presque toujours elle séduit & captive le sentiment. Les Arts & les Sciences sont surtout en proie à cette trompeuse Reine des ames. Tel Artiste, tel Auteur va produire un ouvrage digne d'être admiré : voulez vous sçavoir ce qu'on en pensera ? Informez-vous du jugement qu'on a porté sur ses premières productions : décidez ensuite hardiment, vous allez préférer un oracle.

Sommes-nous donc faits pour vivre dans l'erreur ? & la raison n'osera-t'elle jamais déchirer le bandeau du préjugé ? Voyez ces victimes de la prévention, elles sont enchaînées au Char de triomphe de ces heureux usurpateurs. Qu'elles seroient malheureuses, si le tems qui les suit ne devoit un jour les venger & les mettre à leur place.

La paresse ou l'impuissance particulière des Juges ne seroit-elle pas la cause des mauvais jugemens publics sur les ouvrages d'esprit ? Il est plus aisé de décider sur une pièce, suivant les jugemens portés sur les précédentes du même Auteur, que de l'analyser, & d'en discuter les défauts & les

beautés. De là, ces décisions hardies des génies les plus bornés. De-là cet aveuglement orgueilleux & funeste, qui fronde sans motif ou qui loue par mode.

Il me semble que le but des opérations de l'esprit doit être la recherche de la vérité; c'est s'en éloigner que d'adopter un sentiment avec précipitation, & de le défendre obstinément, dans un cas où il en est deux sur le même sujet. Venons à l'application. Deux genres de musique divisent tout Paris. Les oreilles anciennes faites à une mélodie douce, mais lente, & peut-être trop monotone, ne peuvent supporter la vivacité ultramontaine des ariettes modernes qui font le charme de la plûpart de nos jeunes gens. Qu'arrive-t-il? On entend à l'Opéra diverses personnes s'écrier à la fois, *cela est admirable; cela est détestable*. Pour moi je ne puis m'empêcher de répliquer, *cela est risible*.

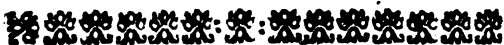
Après avoir examiné s'il n'étoit point de remède à une maladie aussi nuisible à la société, j'ai trouvé à propos d'établir que personne ne décidera chez moi sur aucun ouvrage moderne, sans avoir exposé les motifs de son jugement; & sans déclarer qu'il est prêt de renoncer à son sentiment de bonne foi, si quelqu'un lui en prouve la fausseté. Que dix sociétés, dans Paris,

usent de ma méthode, & je réponds qu'on y verra bientôt cesser des disputes, qui mêlent presque toujours de l'aigreur dans le commerce le plus liant.

La Prévention détruite, la vérité sera le fruit de nos recherches, puisque pour la trouver nous partirons des mêmes principes. Plus d'Auteurs cachés sous un voile transparent. Plus de sujets de plaintes. L'esprit acquérera de nouvelles lumières, & le jugement sera à son égard, ce qu'est la raison à l'égard des passions.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le mot de l'Enigme du second volume du *Mercur* de Décembre est *le Manteau*. Celui du premier Logogryphe est *Soulier*, dans lequel on trouve *sole, osier, le Comte d'Eu, olive, rose, Roi, ire, jouer, or, ou, re, sol, si, ris, Louis, lyre, violer, ivre, vie, voler, lier, louer, œil, soye, Voyer, vers, voir, ouir, Iser & ours*. Celui du second Logogryphe est *Arlequin*; dans lequel on trouve *vire, âne, M. le Quin, ire, Arné* fille d'Eole, *l'Arne* fleuve, *Saint Jean, Uranie, rien, vin, eau, vie, lieu, Jule, le Nil, & aile*.



E N I G M E.

Quoique par un effet du plus bizarre usage ,
 Maint cadet ne m'ait plus qu'à titre d'ornement.
 De mon utilité, je donne à tout moment ,
 Le plus assuré témoignage ;
 Au tems passé , je recevois mon prix ,
 D'une vaste circonférence ,
 Elle m'attire aujourd'hui des mépris ,
 Et l'homme de goût ne m'encense ,
 Qu'autant que je m'offre à ses yeux
 Sous l'aspect séduisant d'une taille mignone ,
 La censure , il est vrai , dit & prône en tous lieux ,
 Qu'ainsi réduite à rien , j'en deviens bien moins
 bonne ,
 Mais graces à l'habileté ,
 De ceux qui de nos jours , président à mon être ,
 Ce préjugé trompeur sans crédit est resté ;
 Mon sort est de tenir compagnie à mon maître ,
 Malheur à moi , si le dérangement
 Sur ma sage conduite exerce un long empire ,
 Il me prive aussi tôt de son attachement ,
 Et je perds sans retour , la faveur du beau sire ,
 Pour m'en aller souvent de main en main ,
 De la dupe & du sot exciter le chagrin.

Anonyme de Rouen.

L O G O G R I P H E.

J'Etois tranquile , & je suis agité ,
 J'ai pâli tout d'abord , je rougis à cette heure ,
 Ah ! je sens . . . un luttin mal voulu , mal fêté ,
 Chez moi vient fixer sa demeure.
 Chassons-le promptement , le drôle est familier ,
 Souffrez-lui prendre un pied , (dis le commun
 Adage)
 Bien-tôt sans le faire prier ,
 Il en prend deux & davantage ;
 Me voici donc les armes à la main ,
 Elles sont trop bien préparées
 Pour ne pas m'en promettre un triomphe certain ,
 Mais de sçavoir leur nom aurois-tu le dessein ?
 Prend quatre lettres bien nombrées ,
 Et de suite deux fois , mets-les en même rang ;
 Sans oublier d'y joindre une dernière ,
 Faite pourtant pour marcher la première ,
 S'il t'échape , mon cher , le malheur sera grand.

Par le même.



A U T R E.

Six pieds tous variés, Lecteur, m'offrent aux
yeux,

A plus d'une personne

Quoique d'esprit & d'ame bonne,

Je fais souvent passer, maint quart d'heure joyeux,

Il est vrai que les traits d'espece différente,

Sous lesquels je sçais m'annoncer,

N'ont pas tous l'art d'intéresser ;

Et que noire sur tout, si quelqu'un me présente,

D'un trop juste dédain,

Il peut être certain ;

Ma diction mal entendue,

Avec ma première moitié

Je pourrois être confondue,

Mais l'usage jamais a-t-il ratiifié

Cette identité prétendue ?

Des mots, qu'en mon sein je contiens,

La Kirielle est assez étendue :

A sept cependant je me tiens,

Dont le premier est sincere ou perfide ;

L'autre mord, le suivant exerce & divertit,

Le quatrième annonce un outil homicide,

Toin de qui le cinquième aiguise l'appétit,

L'avant dernier se dit d'une montagne,

Si le septième est à ton gré

Tout prudemment considéré,

Tu n'hésiteras pas d'en faire une compagne.

Anonyme de Rouen.

A U T R E.

DEux mots de trois lettres chacun ,
 En font un ,
 Dont six par conséquent composent la structure ,
 Le premier de ces mots d'un usage commun ,
 Est employé souvent comme mesure ;
 Pour le second , il est selon les sens ,
 Une source d'amusemens ,
 Ou le juste sujet de regrets & de peines ;
 Mon tout te flatte-t-il ? Vers le milieu du jour ,
 Dans certain lieu du logis, fais un tour ,
 Tes démarches , Lecteur , pourront n'être pas
 vaines.

Par le même,





NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ESSAIS sur les principes de l'Harmonie, où l'on traite de la théorie de l'harmonie en général, des droits respectifs de l'harmonie & de la mélodie, de la basse fondamentale, & de l'origine du mode mineur, avec deux planches d'exemples en notes. *A Paris, chez Prault, fils; Quai de Conti, 1752.*

Cet ouvrage contient trois différentes Dissertations sous le nom d'*Essais*. La première qui est une espèce de discours préliminaire, roule sur l'utilité de la théorie des Arts en général, & plus particulièrement sur la possibilité & sur les usages d'une théorie philosophique de l'harmonie.

Dans le deuxième Essai, M. Serre commence par quelques observations sur la Dissertation de M. Blainville, qui a paru dans le Mercure du mois de Mai dernier, *sur les droits de la mélodie & de l'harmonie*. Il passe ensuite à quelques questions que ce Musicien lui a proposées à la fin de sa Dissertation; mais il se borne à celles qui lui ont fourni une occasion natu-

relle de traiter les points les plus importants de la théorie de l'harmonie, & particulièrement celui de la Basse fondamentale ; il s'attache à faire voir la différence qu'il y a entre la Basse essentiellement fondamentale, & une Basse technique ou méthodique, telle qu'il prétend que M. Rameau l'a conçue, mais qui ne lui paroît pas mériter assez rigoureusement le titre de Basse fondamentale.

M. Serre prouve en même tems, qu'à parler exactement, tous les accords dissonnans portent sur un double fondement, sur deux sons fondamentaux, & que ce n'est qu'à la faveur de cette duplicité fondamentale qu'on peut expliquer clairement l'origine & le principal usage des dissonnances dans l'harmonie, & parvenir à une démonstration physico-mathématique de la succession des accords. L'Auteur fait sentir à cette occasion combien il importe en théorie de distinguer avec soin les intervalles que la pratique est en droit de confondre, & de ne pas se presser de sacrifier le calcul au tempérament.

C'est par le moyen de cette précision qu'il trouve le fondement de diverses pratiques, où les différences de *comma*, que l'oreille sous-entend à sa façon, sont très-

remarquables par leur effet. C'est encore l'estimation exacte des intervalles qui a fourni à M. Serre deux conjectures ingénieuses sur l'*enharmonique* des anciens. Il termine cette seconde Dissertation par un plan de théorie musicale, & propose les principes essentiels sur lesquels cette théorie lui paroît devoir être fondée.

Le troisième Essai traite de l'origine du mode mineur. L'Auteur y examine d'abord celle que le célèbre M. Rameau a proposée dans ses ouvrages théoriques; il tâche d'en montrer l'insuffisance, & de lui en substituer une plus naturelle & plus certaine. Il rapporte à cette occasion, & explique très-naturellement une expérience connue de plusieurs Musiciens, dans laquelle on a remarqué que deux sons aigus, consonnans & entonnés en même tems par deux belles voix, font entendre, ou semblent faire entendre un troisième son plus grave, mais très-foible, une espèce de bourdon, qui se trouve être le vrai son fondamental commun des deux sons aigus. Selon l'Auteur, ce bourdonnement n'est qu'une apparence acoustique, produite par les vibrations concurrentes des deux sons entonnés. Il s'attache enfin à faire remarquer entre le mode majeur & le mode mineur un rapport
d'inversion,

d'inversion, qui n'a pas encore été assez bien observé, quoique la connoissance en puisse être utile dans la pratique même. M. Serre relève à ce sujet l'inexactitude de la théorie musicale de M. Euler*, & particulièrement celle des formules qui, selon cet illustre Géomètre, représentent les assemblages des sons qui composent le mode majeur, & le mode mineur.

La production dont nous venons de rendre compte, est estimable par le style, & encore plus par la nouveauté des vûes qu'elles renferment sur la théorie de l'harmonie. Il est singulier qu'un ouvrage aussi profond sur la musique, parte de la main d'un Peintre célèbre en plusieurs Pays, & singulièrement à la Cour de Vienne, par l'excellence des portraits qu'il y a faits en miniature de la famille Impériale.

ESSAI sur la Comédie moderne, où l'on réfute les nouvelles observations de M. Fagan, au sujet des condamnations prononcées contre les Comédiens, suivi d'une Histoire abrégée des ouvrages qui ont paru pour & contre la Comédie, depuis le dix-septième siècle. Par M. M. L. G. D. B. *O Pueri fugite hinc, latet anguis*

* Dans l'ouvrage, intitulé, *Tentamen nova theoria-Musicae*, &c.

F

122 MERCURE DE FRANCE.
in herba. Un volume in-12. Se vend à
Paris, chez la veuve Piffot, Quai de Con-
ti, & chez Duchesne, rue Saint Jacques.

Quoique l'ouvrage que nous annon-
çons soit écrit contre le Théâtre, il peut
être lû sans chagrin & sans dégoût par ceux
qui aiment le plus le Théâtre. On voit
que ce sont moins les spectacles qu'il at-
taque, que l'écrit fait en faveur des spec-
tacles, & que l'occasion l'y a excité plus
que le zèle; il avoue lui-même qu'il se
feroit tû, si l'on n'eût point rompu le
silence. On peut dire d'ailleurs qu'il a écrit
moins en Théologien qu'en honnête
homme; en sorte que sa réfutation est dé-
pourvillée de ce qui auroit pû la rendre en-
nuyeuse, & qu'elle est à la portée de tout
le monde.

Le plan des observations est à peu près
celui de l'Essai. L'Auteur du premier ou-
vrage a voulu prouver que le Théâtre,
étant purgé des obscénités qui le rendoient
autrefois condamnable, non-seulement
ne doit plus l'être aujourd'hui, mais en-
core qu'il est devenu une bonne école
pour les mœurs. Les moyens dont il s'est
servi n'ont pas paru convainquans au nou-
vel Auteur, qui déclare que la facilité
de les détruire l'a séduit. Et en effet,
ceux qu'il a employés, s'ils ne sont pas

funestes. aux spectacles , nous paroissent du moins empêcher que l'apologie qui en est faite ne leur soit bien avantageuse.

Il rend justice aux Poètes & aux Comédiens de notre siècle , sur leur décence & leur délicatesse ; mais après avoir montré qu'il reste encore au Théâtre des pièces qui ne le rendent pas aussi épuré qu'on le dit , & qu'en général il n'y en a point qui puissent être bien utiles aux mœurs , il soutient , (& c'est où il s'arrête principalement) que les anciennes & les nouvelles sont toutes très-dangereuses , surtout pour la jeunesse : » par la peinture si vive & si » bien variée que l'on y fait , dit-il , de » l'amour , cette passion funeste à tous les » cœurs , à tous les sexes , à tous les âges ; » on apprend au Théâtre à connoître ce » malheureux sentiment dans tous ses de- » grés , dans tous ses caprices , à le sen- » tir , à l'inspirer , à parler son langage.

» Combien de gens , continue l'Auteur , » avoueroient , s'ils vouloient être sin- » cères , que c'est à la Comédie qu'ils ont » pris leurs premières leçons de galanterie , » & qu'ils y ont appris l'art de faire parler » des feux inspirés , il est vrai par la na- » ture , mais que leur simplicité ne péné- » troit pas , ou que leur timidité n'osoit » faire éclore.

F ij

» Une déclaration d'amour dans une
 » pièce qu'ils ont vû jouer, leur a fait
 » ouvrir les yeux, les a animés. Cette dé-
 » claration ingénieuse, tendre, écoutée,
 » heureuse, leur trace la route qu'ils cher-
 » chent, les flatte du même succès. Leur
 » situation est la même que celle de l'a-
 » mant, dont on leur offre le tableau;
 » même passion, même timidité, mêmes
 » moyens par conséquent à employer.

L'Auteur passant ensuite aux jeunes personnes de l'autre sexe, entre dans un semblable détail, mais plus circonstancié; cet endroit mérite quelque attention. Il est manié avec adresse, & nous a paru persuasif. Les images en sont vives, les applications heureuses & frappantes.

Il donne à cette occasion l'idée d'un nouveau plan de Comédie, où l'amour n'entreroit point; ce plan pourroit n'être pas impraticable, mais nous doutons qu'il soit exécuté.

Par rapport aux Comédiens & aux Comédiennes, l'Auteur en parle suivant le préjugé ordinaire, mais cependant avec ménagement & avec sagesse. Il convient même qu'il y en a plusieurs dignes à tous égards de l'estime & de l'amitié des honnêtes gens; mais il réfute si heureusement ce que M. F. a dit à leur égard, que l'on

étoit qu'ils ne peuvent pas être justifiés, ou qu'ils pouvoient l'être mieux.

Pour réduire cet ouvrage, il roule sur ces quatre principes :

Que la Comédie a été jusqu'à présent, & est encore infructueuse pour les mœurs ; qu'elle leur est même très-nuisible, & que rien n'est plus dangereux pour la jeunesse, si susceptible de mauvaises impressions.

Que l'art de Molière, & de ceux qui l'ont suivi en déguisant le danger, l'ont rendu plus grand, & que les talens des Auteurs dramatiques ne sont pas des titres pour justifier leurs Pièces.

Que les précautions qu'on propose de prendre, pour rendre le Théâtre moins digne de censure sont insuffisantes, & que tant qu'on y laissera subsister l'amour, toutes les réformes seront inutiles.

Et que s'il n'y a pas de possibilité à réduire le Théâtre au point de modestie convenable, & à lui ôter ce qu'il a de funeste, il n'y a pas d'espérance que l'Eglise leve jamais les censures dont on se plaint.

LETTRE sur les nouveaux bains Médecinaux. Par M. C* * *. Docteur en Médecine. *A Paris*, chez la veuve *Quillan*, Imprimeur-Libraire, rue Galande, près la

F iij

126 MERCURE DE FRANCE.

Place Maubert , à l'Annonciation , 1752.
Avec Approbation & permission.

L'Auteur de cette Lettre , inspiré par le zèle du bien public , fait part à un de ses amis de tous les avantages qu'on peut retirer de l'établissement qu'on a fait à Paris des nouveaux Bains Médicinaux , inventés par M. Guerin de Montpellier. Ce sont des étuves construites avec beaucoup d'adresse & d'attention. On peut par leur moyen conduire les vapeurs des aromates , & de tous les remèdes sur les parties du corps qui en ont besoin. La force de ces vapeurs est étonnante. *Il n'y a rien de si dur qu'elles ne ramolissent ; rien de si épais , qu'elles ne mettent en fonte ; & le résultat de tous ces effets est un torrent de sueurs qui dégage les vaisseaux , & entraîne avec lui tout ce qu'il y a d'impur & d'étranger , qui gêne les fonctions.*

Ces bains décrassent si bien la peau , que ceux qui les prennent , dit l'Auteur , croient être dans le cas d'un serpent qui quitte sa dépouille. On y administre également les bains secs , les fumigations de toute espèce & les douches. Avec le secours de cette machine , on est dispensé de faire des voyages , & d'attendre la saison des bains. On peut y prendre en tout tems les douches des eaux minérales , avec

autant , & même plus d'avantage qu'à la source.

L'Auteur entre dans des détails physiques sur l'utilité de ces bains , mais le peu d'étendue que nous donnons à nos extraits , ne nous permet pas de le suivre dans cette partie. Nous nous contenterons de faire remarquer avec lui , que les vapeurs de l'eau sont le plus puissant dissolvant qu'il y ait dans la nature , & qu'elles peuvent aisément dissoudre tout ce qui gêneroit la flexibilité des membres. Les humeurs épaissies , les duretés naissantes , les maladies d'hyver , de printemps & d'automne , celles des vieillards , & la plupart de celles des personnes du sexe , sont traitées avec succès par les nouveaux bains médicaux.

Les sains comme les malades sont intéressés aux effets de la nouvelle machine ; elle soulage presque tout à coup des lassitudes , des malaises , des pesanteurs , des pertes d'appetit qui sont l'effet d'une transpiration retenue , & d'un sang lourd qui ne roule pas à son aise.

Cette Lettre est méthodique , bien écrite , & mérite d'être lue. On y a joint à la fin , des Certificats de la Faculté de Médecine & de l'Académie Royale de Chirurgie , qui sont comme des pièces au-

F iijj

128 MERCURE DE FRANCE.
thentiques & irréprochables, qui justifient les utiles effets que l'Auteur de la Lettre rapporte de la nouvelle invention.

Ces nouveaux Bains Médicinaux sont établis à Paris, rue des Jeûneurs, vis-à-vis la rue Saint Fiacre, quartier Montmartre.

LA Société Royale de Londres a mis le 18 Décembre 1752, le célèbre M. Faget l'aîné, au nombre de ses Académiciens. Cet événement fait honneur à la Chirurgie de Paris, & confirme la réputation d'un de ses Membres les plus illustres.

La vie de Castruccio Castracani, Souverain de Lucques; traduction de l'Italien de Machiavel, avec des notes critiques & politiques; par M. *Dreux du Radier*, Avocat au Parlement de Paris. *A Paris*, chez *Lambert*, rue de la Comédie françoise. 1753. brochure de 67 pages.

L'Histoire que nous annonçons est faite par un homme de génie, & traduite par un homme qui écrit bien; cependant elle n'est pas intéressante. On n'y trouve que des événemens qui n'ont rien de grand ni de singulier. Le portrait du Héros est ce

qui nous a paru le plus piquant , & nous l'allons copier.

Castruccio étoit d'une taille avantageuse, plus grande que l'ordinaire & bien proportionnée. Il avoit l'abord si gracieux & si affable, que tous ceux qui lui parloient s'en retournoient contens. La couleur de ses cheveux tournoit sur le roux : il les portoit coupés au-dessus de l'oreille. Il alloit en tout tems la tête nuë, qu'il plût ou qu'il neigeât. Il étoit tendre pour ses amis, terrible à ses ennemis, équitable envers ses sujets, peu fidèle avec les Etrangers. Il n'employoit la force pour venir à bout de ses desseins que lorsque la ruse ne suffisoit pas ; parce que selon lui c'étoit la victoire qui donnoit de la réputation à un Prince & non la maniere de vaincre. Personne ne fut jamais plus hardi à s'exposer aux dangers, ni plus adroit à s'en tirer. Aussi disoit-il ordinairement, que l'homme devoit tout tenter & ne jamais perdre courage, que Dieu aimoit les braves, puisqu'il s'en servoit pour punir les poltrons. Soit qu'il badinât, soit qu'il voulût reprendre quelqu'un, il avoit l'esprit vif, la réponse prompte. Comme il n'épargnoit personne dans ses bons mots, il avoit l'esprit assez bien fait pour souffrir qu'on ne l'épargnât pas lui même.

F. w

Benedicti XIV. Pont. max. olim Cardinalis de Lambertini opera. in-folio v. 12. Romæ.

M É M O I R E S d'une Honnête Femme , écrits par elle-même & publiés par M. Cheurier. *A Londres & se trouve à Paris chez Jorry, Quai des Augustins. in-12. vol. 3.*

L'Honnête Femme qui conte ses aventures a vécu à Londres, à Paris, & dans quelques Villes moins considérables. Elle est très-fidèle à ses devoirs, quoiqu'elle ait un mari qu'elle n'aime pas, & successivement plusieurs Amans qui lui soient très-chers. Plusieurs catastrophes très-tragiques & quelques-unes fort touchantes, laisseroient d'êt noir dans l'esprit de ceux qui liront le Roman que nous annonçons, si l'Auteur ne l'avoit égayé par des petits Maîtres, des beaux esprits & des coquettes. Tout cela nous a paru écrit facilement.

Recueil d'antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques & Romaines par M. le Comte de Caylus. *A Paris, chez Desainé & Saillant, rue S. Jean de Beauvais, in-4°. v. 1. 1752.*

Les monumens antiques sont propres, dit M. de Caylus, à étendre les connois-

fances. Ils expliquent les usages singuliers , ils éclaircissent les faits obscurs ou mal détaillés dans les Auteurs , ils mettent les progrès des Arts sous nos yeux , & servent de modèle à ceux qui les cultivent. Mais il faut convenir que les Antiquaires ne les ont presque jamais envisagés sous ce dernier point de vue ; ils ne les ont regardés que comme le supplément & les preuves de l'histoire. M. de Caylus n'a pas négligé de tirer des monumens anciens , ces sortes de lumières lorsque l'occasion s'en est présentée ; mais il paroît que les Arts l'ont intéressé principalement. Sa méthode consiste à étudier fidèlement l'esprit & la main de l'Artiste , à se pénétrer de ses vues , à le suivre dans l'exécution ; en un mot à regarder ces monumens comme la preuve & l'expression du goût qui régnoit dans un siècle & dans un pays.

On verra dans le grand & bel ouvrage que nous annonçons , les Arts formés en Egypte avec tout le caractère de la grandeur ; de-là passer en Etrurie où ils acquièrent des parties de détail , mais aux dépens de cette même grandeur ; être ensuite transportés en Grèce , où le sçavoir joint à la plus noble élégance les a conduits à leur plus grande perfection ; à Rome enfin , où sans briller autrement que par des

secours étrangers , après avoir lutté quelque tems contre la Barbarie , ils s'enlevèrent dans les débris de l'Empire.

Comme les procédés des Arts sont infiniment liés avec leur Théorie , M. de Caylus a cru devoir rechercher souvent les moyens dont les anciens se sont servis pour opérer. Cette manière d'écrire sur les antiquités est très propre à donner aux Artistes quelques idées des belles formes , & à leur faire sentir la nécessité d'une précision dont le prétendu goût d'aujourd'hui & le faux brillant de la touche ne les écartent que trop souvent. Cette voie peut encore leur rendre des moyens d'opérer qui ne nous paroissent impraticables que par la raison qu'on ne les pratique plus.

M. de Caylus s'est borné à publier les monumens qui lui appartiennent ou qui lui ont appartenu. Il les a fait dessiner & graver avec beaucoup d'élégance , d'exactitude & de dépense , & il en donne des descriptions dans lesquelles on trouve la plus grande simplicité , la plus grande clarté & la plus grande précision.

L'INFORTUNE François, ou les Mémoires & aventures du Marquis de Couranges , traduit de l'Anglois. *A Londres & se trouve à Paris , chez la Veuve Gaillean ,*

J A N V I E R. 1753. 133

rue S. Jacques. 1. vol. in-12. 1752.

C'est l'histoire d'un homme qui perd son ami & sa maîtresse : le premier , parce qu'il meurt , & l'autre parce , qu'elle a un père qui veut un autre gendre. Comme ce fonds a paru sans doute un peu commun à l'Auteur , il l'a relevé par des orages , des naufrages , des duels , des Isles inhabitées , des rencontres extraordinaires & surtout par deux Episodes assez longs. Il nous a paru qu'il y avoit de la chaleur dans ce petit Roman.

ME'DITATIONS chrétiennes pour tous les jours de l'année , par le R. P. J. Chappuis , de la Compagnie de Jesus. Nouvelle Edition , augmentée de l'Ordinaire de la Messe. in-12, v. 3. A Paris chez Duchêne rue S. Jacques.

C'est un livre plein de méthode & d'oraison qui a été d'un usage assez général , & qui doit continuer à l'être.

PRINCIPIA Physico-medica in Tironum medicinæ gratiam conscripta , &c. c'est-à-dire , Principes de physique médicale en faveur des étudiants en médecine , par M. Helvetius , Conseiller d'Etat , Premier Médecin de la Reine , Inspecteur général des Hôpitaux militaires , Docteur de la Fa-

134 MERCURE DE FRANCE.
culté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des Sciences & Honoraire du Collège Royal de Médecine de Nancy. *A Paris*, chez la Veuve *Pierre*, Libraire, rue S. Jacques, à S. Ambroise 1752. deux volumes in-8°.

Le but de l'Auteur a été de renfermer dans cet ouvrage toute la physique nécessaire à un Médecin, en commençant par les Elémens. Il a cherché surtout à remplir l'intervale qui se trouve entre la Physique & la médecine & qui est si propre à embarrasser les jeunes gens. Il y discute avec beaucoup de sagacité toutes les grandes questions qui partagent encore les Physiciens ; & il traite de plusieurs matières qu'on ne trouve pas dans les Livres de physique & qu'on suppose cependant déjà connues dans ceux de Médecine. Au reste il est sur le point de donner au Public des ouvrages encore plus importans & plus étendus. Il s'agira d'abord du mécanisme suivant lequel toutes les fonctions s'exécutent dans le corps humain en état de santé, & il traitera ensuite des maladies qui attaquent toute l'économie du corps & de celles qui n'affectent que certaines parties. Il se propose en un mot de joindre toutes ses observations avec celles de tous les grands Médecins qu'il a vu pratiquer.

Quelle confiance ne doit-on pas aux lamieres & aux principes d'un Médecin qui a joui constamment & qui jouit encore de la réputation la plus entière, la plus éclatante & la plus étendue.

Essai critique sur l'Etablissement & la Translation de l'Empire d'Occident ou d'Allemagne, avec les causes singulieres pour lesquelles les François l'ont perdu, vol. in-8^o., par M. l'Abbé *Guyon*. Se vend à *Paris*, chez *Villette*, rue du Plâtre S. Jacques; *Deffaint & Saillant*, rue S. Jean de Beauvais; de *Nuilly*, au Palais; & Quai des Augustins, à l'Image S. Claude.

L'Ouvrage est divisé en trois parties.

Dans la premiere, l'Auteur fait voir l'établissement de l'Empire par Charlemagne, sa vaste étendue, son gouvernement; sa possession par Louis le debonnaire, Lothaire, Loüis & Charles le Chauve ses fils. Après la mort de ce dernier, la Couronne Impériale passe à Charles le Gros, petit fils de Louis le Debonnaire de la branche germanique. L'indolence & la foiblesse de ce Prince pendant le siège de Paris par les Normands occasionnent la perte de l'Empire pour les Rois de France, descendans de Charlemagne. Arnould bâtard de Carloman, excite les Germains.

13^S MERCURE DE FRANCE.

à se soulever contre eux. Il les engage à déposer Charles le Gros, & se fait nommer Roi & Empereur à sa place dans la nation allemande, & son fils lui succède. Après s'être ainsi séparée de ses Souverains légitimes, elle élut successivement Conrad, Henri, Othon, & les autres qui possédèrent l'Empire Germanique, nommé jusqu'à Charles le Gros, l'*Empire des François*. Tel est le profil historique de cette première partie, dont les faits, dans une étendue suffisante, sont à chaque page appuyés des monumens originaux qui les renferment.

Après avoir établi la fondation & la translation de l'Empire, l'Auteur examine les raisons pour lesquelles les François l'ont perdu. Il démontre la fausseté du préjugé commun, qui attribue cette perte aux affoiblissémens qui arrivèrent par le partage fait entre les enfans de Louis le Debonnaire. Sa raison paroît solide, puisque toutes les conquêtes de Charlemagne se trouvoient réunies en la personne de Charles le Gros, sous lequel les François perdirent l'Empire. Il en rapporte donc d'autres causes qu'il traie en autant de chapitres.

La première est la foiblesse de Louis le Debonnaire, dont les Fils, les Evêques & les Seigneurs de ce tems abusèrent pour

le déposer. * Funeste exemple dans la postérité, qui enhardit si long-tems les Grands du Roïaume à mépriser leurs Souverains, à les menacer, à leur faire la guerre, à leur enlever une grande partie de leur domaine, & même à le dépouiller comme il arriva à Charles le Gros. Toute la seconde race fut agitée de ces orages.

La seconde cause fut la puissance temporelle des Papes enrichis par les donations de Pepin & de Charlemagne. Quelques précautions que ce dernier Prince eût prises pour les contenir dans la soumission & la dépendance, insensiblement il se couvra le joug françois. Qui croiroit que déjà Grégoire IV. osa venir en France pour déposer le fils de Charlemagne, défenseur de l'Eglise de Rome, & qui l'avoit si richement dotée ? Mais quelques Evêques lui mandèrent en chemin que s'il venoit pour excommunier le Roi, lui-même s'en retourneroit excommunié. Charles le chauve courut les mêmes risques de la part d'Adrien II. On est frappé du con-

* Déjà les Evêques osèrent parler en ces termes à ses fils Louïs le Germanique & Charles le Chauve en disposant des Etats de l'Empereur Lothaire. *Autoritate divina ut illud (Regnum) suscipiatis, & secundum Dei voluntatem illud regatis, monemus, hortamur atque precipimus.*

138. MERCURE DE FRANCE.

trâste étonnant qu'il y a entre le stile humble & adulateur des Papes, lorsqu'ils ne possédoient presque rien, & le ton fier & impérieux qu'ils prirent après les concessions de nos Rois. Comment depuis cette époque, quelques-uns prétendirent avoir droit de disposer des Couronnes & en disposèrent effectivement. L'Auteur rapporte les preuves de ces deux tems par les Lettres des Papes mêmes. Mais comme il appréhendoit qu'on ne le soupçonnât d'avoir traduit infidèlement, & qu'on ne voulût pas l'en croire, il a mis en deux colonnes le latin original à côté de sa traduction.

La troisième cause de la perte de l'Empire est la démarche que fit Charles le Chauve d'envoyer demander la Couronne Impériale au Pape Jean VIII. Ce Pontife saisissant une occasion à laquelle il ne pouvoit pas s'attendre, fit gravement examiner l'affaire dans deux Conciles. Après y avoir discuté la vie & la conduite du Prince, on le jugea digne du sceptre en menaçant d'excommunication tous ceux qui s'opposeroient à cette décision. De-là les prétentions des Papes sur les investitures des Empereurs.

La quatrième cause fut la foiblesse de Charles le Gros qui se laissa honteusement déposer.

La cinquième & plus décisive que les autres, vint de la séparation des Allemands, qui refuserent désormais d'obéir aux descendants de Charlemagne qui régnoient en France. L'Auteur discute cette conduite sur les principes de Grotius, & il en fait voir l'illégitimité.

Enfin il tire la sixième cause, de l'état de foiblesse où étoient alors réduits les Rois de France, hors d'état de revendiquer leur droit, & de soumettre les rebelles.

Dans la troisième Partie M. l'Abbé Guyon examine sur quel fondement les Empereurs d'Allemagne mettent à la tête de leurs titres celui d'*Empereur des Romains*; & il observe que n'ayant pas d'autres fondemens que leur succession aux droits de Charlemagne, ils ne devroient pas la prendre, puisque ce Prince la rejettâ toujours. Il le prouve : 1°. par la conduite de Charlemagne. 2°. Par les Chartres qui nous restent de lui. 3°. Par des monumens authentiques qui lui sont personnels. 4°. Par des actes de differens particuliers, passés sous son Règne. 5°. Par le stile de ses descendants Empereurs. 6°. Par ce qui arriva à Louis II., son arrière-petit-fils. L'Auteur fait voir par toutes sortes d'Ecrivains que les Empereurs avant leur sacre n'avoient

146 MERCURE DE FRANCE,
que le titre de *Rois de Germanie*.

L'Origine de celui de *Roi des Romains*, est un Anecdote que l'Auteur nous apprend ici. Il fut donné pour la première fois dans le XII. siècle à l'Empereur Conrad III. par une troupe de factieux, qui vouloient enlever toute autorité dans Rome au Pape Luce II. Conrad flatté de ce nouveau titre le donna à son fils Henri, & dans la suite on en fit l'usage que tout le monde sçait.

L'Ouvrage qui est très-méthodique & très-profond, est terminé par l'établissement & les droits des Electeurs.



BEAUX-ARTS.

LA curiosité, Tableau du Cabinet de M. le Comte de Vence. Cet original de Reinier Brakenburg, est gravé par Noël Lemire, jeune Artiste qui promet beaucoup; nous jugerons bientôt de son mérite par les sujets plus nobles que son burin produira sans doute. Le caractère bas & ignoble d'un Savoyard qui montre la Curiosité, & les Payfans de différens âges, auxquels il fait voir sa rareté n'exigent aucune exactitude de caractère & de dessein. Il s'agit seulement ici de bien rendre la couleur & la lumière du Tableau, &

C'est ce que l'on trouvera dans cette Estampe.

Le même Graveur a publié il y a quelque tems les Nouvellistes Flamands , d'après Teniers ; il demeure rue S. Jacques vis-à-vis le College du Plessis.

IL paroît une nouvelle Carte de la Louisiane , par le célèbre Géographe M. d'Anville , Secrétaire de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans. Cette Carte est d'une feuille & demie , & donne un fort grand détail , principalement de la partie Maritime. Trois personnes distinguées dans la Robe , qui ont vû ce morceau dans le porte-feuille de l'Auteur , où il étoit renfermé depuis 1732 , désirant qu'il devînt public , ont fait les frais de la gravure , que l'on peut assurer être très-bien exécutée , & répondre à la précision du dessin original.



A V I S.

Au sujet de la souscription proposée pour la Chapelle des Enfans-Trouvés , exécutée quant à l'Histoire , par M. Natoire Peintre ordinaire du Roi, & par Messieurs Brunetti , pere & fils , quant à l'Architecture ; gravée par M. Fessard.

LE succès de cette entreprise n'est plus douteux , l'accueil favorable fait par le Roi , la Reine , Monseigneur le Dauphin , Madame la Dauphine , Mesdames aux trois premiers Estampes , la grace singulière dont leurs Majestés & l'auguste famille Royale ont honoré le Graveur en souscrivant pour l'Ouvrage entier , en sont des garans peu équivoques que sa reconnaissance ne sçauroit trop tôt publier.

L'avis qu'il se croit aujourd'hui obligé de donner au Public , lui en fournit l'heureuse occasion.

Le nombre des 500 souscriptions auquel il s'est fixé par le premier *Prospectus* , est sur le point d'être rempli. Fidele à son engagement , il n'en recevra aucune au-delà de ce nombre : le prix en sera toujours de soixante livres , c'est à-dire , douze livres par année , ce qui fera pour ceux

qui n'ont pas encore souscrit , vingt-quatre livres en recevant les trois premières Estampes. Ces conditions sont les mêmes qui ont été proposées d'abord , cependant la dépense de l'entreprise est de beaucoup augmentée.

La planche de la Gloire qui devoit avoir 22 pouces de largeur sur 19 de hauteur en deux feuilles , sera en une seule de 30 pouces de largeur sur 23 de hauteur , pour que l'on puisse mieux juger de son effet.

La planche Générale qui a aussi été annoncée de la même grandeur que la Gloire , supportera le même changement.

Au papier annoncé du *Nom de Jesus* , on a substitué du *Colombier* pour l'Estampe du milieu du maître-Autel , & du *grand-aigle* pour celles des deux côtés, qui se délivrent actuellement.

La Gloire , le Tableau de dessus la porte de la Sacristie & celui qui est vis à-vis seront délivrés en 1753. La Chapelle de S. Vincent , les deux Tableaux d'à côté un des sœurs , en 1754. La Chapelle de sainte Geneviève & les deux Tableaux d'à côté , & le second des Sœurs en 1755. La planche Générale en 1756.

Ceux qui ne se seront pas présentés à tems pour se trouver du nombre des 500 Souscripteurs payeront l'Ouvrage entier 96 livres.

44 MERCURE DE FR

Le fleur *Fessard*, Graveur,
sentement Cloître S. Benoît, vis-à-
Puids, à Paris.

REPRESENTATION de la
tion inventée, faite & posée sur
du Grand Conseil, rue S. Honoré
le 10 Septembre 1752, par Fra-
chand, de Grenoble en Dauphi-
senté par le même à Monseigneur
phin à Versailles, le 10 Decemb-
même année, en réjouissance de l-
rétablissement de la santé de Mo-
le Dauphin.

Cette gravûre qui rappelle un
événement, & qui est le fruit du z-
citoyen, se trouve à Paris, chez D-
rue S. Jacques, à l'Arche d'allia-
S. Benoît. Prix cinq sols.



CHANSON.

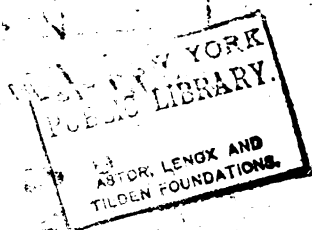
TEmoin de mon ardeur sincere,
Allez, volez, zéphir,
Et rendez ce soupir
A ma tendre Bergere,
Un sourir favorable
Offre le prix d'un soin si beau,
Cueillez: revenez plus aimable,
Pour partir de nouveau.

SPECTA.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

G



Pour partir de nouveau.

SPECTA.



S P E C T A C L E S.

L'Académie Royale de Musique, qui continue toujours les Amours de Tempé, a retiré *la Finta Cameriera*, & donné le Mardi 19 Décembre *la Donna superba*. Ce nouvel intermède, dont la Musique est de M. Raynauld de Capoue, a eu le plus grand succès dès le premier jour. On l'a trouvé très-bien coupé; toutes ses parties ont paru bien assorties & à leur place, & on ne s'est pas plaint d'un instant d'ennui. Le duo, le trio, le quatuor, les Ariettes *così mi piacete, nel mio periglio estremo, quando che mi vedrammo*, ont paru les morceaux de plus grande distinction.

E X T R A I T

D E S H E R A C L I D E S,

Tragédie de M. Marmontel.

Euristhée, Roi de Sparte, secondé par Junon, & jaloux de la gloire d'Hercule, qu'il prétendoit être né son sujet, poursuit avec une rage implaca-

G

146 MERCURE DE FRANCE.

ble , la famille de ce Héros après sa mort. Déjanire qui l'avoit occasionnée par la jalousie , en avoit eu plusieurs enfans ; on n'en sçait pas bien le nombre : les garçons étoient en bas âge , & il y avoit une fille , dont la beauté égaloit les sentimens héroïques ; l'Auteur lui donne le nom d'Olimpie. Déjanire ayant avec ses enfans parcouru differens pays , pour se soustraire à la persécution d'Euristhée , prit le parti de se réfugier à la Cour d'Athenes. Demophon , fils de Thesée , y regnoit ; ce Prince avoit de la générosité & de la grandeur d'ame , mais il étoit vieux & superstitieux ; son fils Stenelus étoit plein de valeur & de feu. Yolas , un des compagnons d'Hercule , qui n'avoit pû se résoudre à abandonner cette triste famille , ouvre la Scène avec Déjanire , qui lui adresse ces vers.

Echapée aux fureurs d'Argos & de Mycene ,
Puis-je enfin respirer ? sommes-nous dans Athènes ?

Yolas.

Oui , d'un piège mortel nous sommes garantis ;
Voilà ces murs fameux que Minerve a bâtis ,
Voilà ce Temple auguste où Jupiter réside.

Déjanire.

Seul ami de la veuve & des enfans d'Alcide ;

Généreux Yolas , que va t'on m'annoncer ,
 A cet azile encor faudra-t'il renoncer ?
 A ce peuple , à son Roi , Déjanire confuse ,
 N'ose se présenter ; je sens que tout m'accuse :
 Ici d'Hercule en moi tout croit voir l'assassin ,
 Ce tissu , ce poison qui devora son sein ,
 Ce bucher où périt le vargeur de la terre ,
 Les cris affreux d'Hercule implorant le tonnerre ,
 Ses regards furieux , ses traits défigurés ,
 En lambeaux par ses mains , ses membres déchirés ,
 Tout son sang desséché dans ses veines brûlantes ,
 Tout son corps pénétré de flammes dévorantes ,
 Sont les tableaux affreux qui marchant devant
 moi ,
 Inspirent à mon nom la révolte & l'effroi.

Yolas console Déjanire , en l'assurant
 que Demophon est un Prince magnanime , & un digne héritier de Thelée qui
 sauvera le sang d'Alcide ; il vante ensuite
 ainsi les vertus de Stenelus.

Vous l'avez vû , Madame , & sa voix consolante
 A ranimé l'espoir dans votre ame tremblante :
 Venez , vous a-t'il dit ; du souverain des Dieux
 Le Temple inviolable est voisin de ces lieux ;
 Vos enfans sont les siens , & leur mere est sa fille ;
 Son Temple doit servir d'asile à sa famille ;
 Alors vers cette enceinte il vous fait avancer ,
 G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

A son pere lui-même il va vous annoncer ;
De votre sûreté sa parole est le gage :
Que dis-je ? un nœud plus cher en secret nous
l'engage ,

Il a vû dans les pleurs , & presqu'à ses genoux
Cette fille si digne & d'Hercule & de vous.

Déjanire,

Tu flattes ma tendresse.

Yolas.

Interdit à sa vue ,

Son cœur a repoussé cette atteinte imprévûe ,
Il a caché son trouble , & dans leur entretien
D'un tranquille respect affecté le maintien ;
Mais bientôt dans ses jeux devenus plus timides ,
J'ai crû d'un feu naissant voir les progrès rapides.

Déjanire , qui est abbatue par une longue suite d'infortunes , n'est pas plus assurée par Stenelus que par Yolas , puisque ce jeune Prince est obligé de la prévenir sur les incertitudes de Demophon , dont le pouvoir est limité par ses peuples rebutés des malheurs d'une guerre qui dure depuis long-tems , & qu'il faudra recommencer avec Euristhée , s'il s'obstine à réclamer les enfans d'Alcide.

Ici le meilleur Roi ne peut rien qu'à demi ,
Et son peuple est souvent son plus grand ennemi.

Déjanire appercevant sa fille, lui dit
d'un ton pathétique en présence de Ste-
nelas.

Viens, ma fille, on nous livre à l'oppresser bar-
bare,

Dans mon sang à loisir sa main peut se baigner,
La paix est à ce prix, & l'on va la signer.

Olimpie.

Pere d'Hercule, ô toi, qu'en ces murs on adore,
Pour éprouver ton sang que reste-t'il encore?

Ton Temple sera d'asile aux plus vils des mor-
tels,

Nous seuls on nous poursuit jusques sur ses
Autels;

Quel sort pour les enfans du Maître du tonnerre?
Tu regnes dans les Cieux, ils rampent sur la
terre;

A rentrer dans les fers, tu les vois condamnez;
Hé quoi, Prince! & c'est vous qui nous abandon-
nez.

Stenelas.

Mais, jugez mieux d'un cœur que vos malheurs
déchirent;

Si vous pouviez sçavoir l'intérêt qu'ils m'inspi-
rent:

Mais quel que soit l'orage, on le peut conjurer,
Au pied de ces Autels, la paix doit se jurer;

Attendons-y mon pere, & si la politique

G iiij

Lui fait tout immoler au repos de l'Attique ;
 Libre de la contrainte où le tient sa grandeur ,
 Je respire , Madame , il vous reste un vengeur.

Déjanire à l'aspect de Coprée , Ambassadeur d'Euristhée , veut se retirer avec sa fille. Stenelus l'arrête.

Non , le Roi va venir ,
 L'instant fatal approche , il faut le soutenir.
 Madame , demeurez.

Coprée a été envoyé par son Maître auprès de Demophon , plutôt pour empêcher ce Prince de donner un asile honorable à la veuve & aux enfans d'Alcide , que pour traiter de la paix entre les Couronnés de Sparte & d'Athènes : en conséquence Coprée demande qu'on lui livre les Heraclides : Demophon lui répond en Roi généreux ; & Coprée lui déclare de nouveau la guerre de la part d'Euristhée.

Demophon.

Quelle audace !

Va, dis à ton tyran qu'on brave sa menace ;
 Que les derniers débris de ces murs abattus ,
 Seront contre le crime un rempart aux vertus.

Mon fils.

Coprée se retire.

Stenelus.

Je vous réponds du peuple & de l'armée-
Seigneur , d'un vain péril bien loin d'être allar-
mée ,

Athene avec transport embrassera l'honneur
D'assurer sous ses murs leur vie & leur bonheur.

Coprée reste à Athènes pour révolter le peuple , & pour diviser en plusieurs factions la Ville qui est alarmée. Il veut aussi tâcher d'intimider ou de tromper Yolas par de fausses confidences. Yolas apperçoit le piège , & au lieu d'être séduit par les artifices de Coprée , il n'en devient que plus ardent à secourir Déjanire & ses enfans. Demophon troublé par un oracle , demande un entretien secret à Yolas , & prie les Héraclides de s'éloigner ; cette priere alarme Déjanire , qui voudroit être présente à cet entretien. Demophon lui fait entrevoir quelques inquiétudes , & l'avertit qu'il est menacé par l'Oracle.

Madame , ces momens ne sont jamais tranquilles ,

Mais permettez du moins que je les rende utiles ;
Laissez-nous.

Déjanire , en sortant avec Olimpie.

Je frémis.

G iiij

Demophon à Yolas.

Tu me vois accablé,
 J'ai consulté les Dieux, & l'Oracle a parlé ;
 Voici ce qu'il m'annonce. Un digne sacrifice
 Peut seul en ta faveur intéresser les Dieux ;
 Pour rendre la victoire à tes armes propice ,
 Qu'une fille d'un sang illustre & glorieux ,
 Aux Autels de Cérès se dévoue & périsse.
 Aux volontés des Dieux je ne puis m'opposer ,
 Du sang de mes sujets je ne puis disposer ,
 Tous les Chefs de l'État défendroient leur fa-
 mille ;

Eh , quel pere à la mort pourroit livrer sa fille ?
 Cet arrêt me confond , je dois te l'avouer :
 Où choisir la victime , & quel sang dévouer :

Yolas est autant effrayé que Démophon. Stenelus survient qui apprend à son Pere que ses troupes sont pleines d'ardeur , & qu'il a tout disposé pour attaquer les ennemis auxquels il ne faut pas laisser le tems de se reconnoître. Démophon ordonne à son fils de suspendre l'attaque. Stenelus en marque sa surprise & brûle du desir de défendre Olimpie. Il ne peut s'empêcher d'apprendre à son pere la passion qu'il ressent pour elle. Démophon lui demande s'il croit qu'Olimpie y soit sensible. Yolas prend la parole , & répond du cœur d'Olimpie. Démophon comble l'es-

J A N V I E R. 1753. 153

poir de Stenelus, en lui disant,
Mon fils, le sang d'Hercule est un dépôt sacré,
Dont les Dieux sont jaloux d'ordonner à leur gré;
Mais si leur volonté permet que j'en dispose,
Ne crains point que ton père à ton bonheur s'op-
pose.

Stenelus.

Qu'entens-je ! à mes transports mon cœur ne suf-
fit pas ?

J'embrasse vos genoux, & je vole aux combats.

Démophon.

Je vous ai défendu, je vous défends encore
D'attaquer l'ennemi, du moins avant l'aurore ;
Allez attendre au camp mes ordres absolus,
J'ai mes raisons, mon fils, ne me résistez plus.

Démophon dit ensuite à Yolas :

Je vais offrir aux Dieux mon encens & mes larmes,

Contre eux, vous le sçavez, je n'ai point d'autres
armes ;

Ils ont placé le Thrône aux pieds de leurs Autels ;
Et les Rois devant eux ne sont que des mortels ;
S'ils rejettent mes vœux, tout l'espoir qui me reste
Est de les éloigner d'un séjour si funeste.

Olimpie inquiète de voir sortir sa mere
fondant en larmes, s'informe avec empref-
sement à Yolas du sujet de cette désola-
tion ; Yolas lui rend compte en frémissant

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

de l'oracle fatal prononcé par le Grand-Prêtre. Olimpie, malgré l'amour que lui a inspiré Stenelus, amour qu'elle se fait gloire d'avouer à Yolas, puisqu'il est fondé sur la vertu & sur l'estime que mérite un Héros naissant, l'image d'Hercule, Olimpie se dévoue à la mort pour le salut de ses freres.

Le succès est certain, la victime est offerte.

Yolas.

Qui ?

Olimpie.

Moi.

Yolas.

Vous ?

Olimpie.

A tes yeux mon ame s'est ouverte ;
Tu me connois, tu sçais par quel lien caché
A la vie aujourd'hui mon cœur est attaché ;
Mais l'amour dans ce cœur n'est point une foiblesse,
Il s'immole à ma gloire aussi-tôt qu'il la blesse ;
Je sçais que des débris du destin le plus beau
La gloire est le seul bien qu'inous suive au tombeau ;
Hercule à ses enfans l'a laissée en partage ,
Et mon sang doit payer un si noble héritage.

Yolas.

Dans le cœur d'une mere, ah ! c'est porter la mort
Eloignons-nous, fuyons de ce funeste bord.

Olimpie.

Nous, fuir ? quand les destins à nos vœux moins
contraires

Ne veulent que mon sang pour rançon de mes
freres.

Que diroit-on de nous, en voyant d'un côté
Un peuple généreux pour notre liberté,
Se livrer aux fureurs d'une guerre sanglante ;
De l'autre, des ingrats que la mort épouvante,
Le laisser en fuyant au milieu du danger
Dont le trépas d'un seul eût pu le dégager.

Mourons, c'est un triomphe, & non pas un sup-
plice ;

Non, Dieux cruels ! mon cœur n'est point votre
complice.

Yolas ne peut détourner Olimpie de sa
funeste & généreuse résolution ; il la quitte
en protestant qu'il va combattre & mourir
comme elle.

Déjanire qui n'est instruite ni de l'arrêt
cruel prononcé par l'oracle, ni du dessein
de sa fille, lui vient même annoncer avec
les plus vives démonstrations de joye, que
Stenelus se déclare son vengeur & son
amant. Olimpie paroît s'attendrir, mais
sans changer ni communiquer son projet à
Déjanire. La joie de cette tendre mere est
bientôt troublée par Démophon, qui lui

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

apprend qu'il faut quitter ses Etats & qu'un vaisseau est tout prêt pour sa fuite & celle de ses enfans. Ce coup imprévu saisit si fort Déjanire, qu'elle demande à être livrée au peuple injuste qui proscribit les Héraclides; tantôt suppliante elle se jette aux pieds de Démophon; tantôt furieuse, elle se répand en imprécations; mais ne pouvant rien gagner, elle laisse sa fille avec ce Roi qui est presque aussi désolé qu'elle. Le courage d'Olimpie s'augmente encore à la vue du péril de sa mere & de ses freres: Démophon a beau vouloir faciliter son évafion, Olimpie demeure inflexible.

On fait rendre à Déjanire un écrit de la part du Prêtre de Cérés, par lequel tout le mystere est éclairci. Chaque instant est un surcroît de douleur pour elle; elle invoque à grands cris Olimpie qui paroît avec un visage serein; mais ne pouvant plus douter que sa mere n'ait tout appris, les larmes succèdent à la tranquillité. Déjanire ne se lasse point d'implorer la justice de Démophon, elle demande la mort & veut être sacrifiée au lieu de sa fille qui est l'innocence & la vertu même.

Démophon.

Ce n'est point votre sang que demandent les Dieux

Déjanire.

En croyez-vous , grand Roi , cet oracle odieux ?
Et l'organe des Dieux est-il celui du crime ?

Délivrez vos sujets d'un joug qui les opprime :
Ce culte détesté des Dieux & des Mortels
Outrage la nature & souille les Autels ;
Déchirez le bandeau que des hommes perfides
Etendent sur les yeux des peuples trop timides ;
Démasquez , confondez leur pieuse fureur :
Ihreste une hydre à vaincre , & cette hydre est
l'erreur.

Osez la terrasser , cette seule victoire
De Thésée & d'Hercule effacera la gloire.

Démophon.

Que dites-vous , Madame ? Et ce grand changer-
ment

Est il l'œuvre d'un jour , d'une heure , d'un mou-
ment ?

On va combattre , on sçait ce que l'oracle exige :

Et telle est sur les cœurs la force du prestige ,

Que si l'ordre des Dieux n'est à l'instant suivi ,

Ce Peuple consterné va se croire asservi ;

De sa fraïeur lui-même il ne sera plus maître ,

Et qui se croit vaincu , ne peut manquer de l'être :

Madame , il faut nous perdre , ou par un noble
effort ,

Vous résoudre :

apprend qu'il faut quitter ses Etats & qu'un vaisseau est tout prêt pour sa fuite & celle de ses enfans. Ce coup imprévu saisit si fort Déjanire, qu'elle demande à être livrée au peuple injuste qui proscriit les Héraclides; tantôt suppliante elle se jette aux pieds de Démophon; tantôt furieuse, elle se répand en imprécations; mais ne pouvant rien gagner, elle laisse sa fille avec ce Roi qui est presque aussi désolé qu'elle. Le courage d'Olimpie s'augmente encore à la vue du péril de sa mere & de ses freres: Démophon a beau vouloir faciliter son évafion, Olimpie demeure inflexible.

On fait rendre à Déjanire un écrit de la part du Prêtre de Cérés, par lequel tout le mystere est éclairci. Chaque instant est un surcroît de douleur pour elle; elle invoque à grands cris Olimpie qui paroît avec un visage ferein; mais ne pouvant plus douter que sa mere n'ait tout appris, les larmes succèdent à la tranquillité. Déjanire ne se lasse point d'implorer la justice de Démophon, elle demande la mort & veut être sacrifiée au lieu de sa fille qui est l'innocence & la vertu même.

Démophon.

Ce n'est point votre sang que demandent les Dieux

Déjanire.

En croyez-vous , grand Roi , cet oracle odieux ?
Et l'organe des Dieux est-il celui du crime ?

Délivrez vos sujets d'un joug qui les opprime :
Ce culte détesté des Dieux & des Mortels
Outrage la nature & souille les Autels ;
Déchirez le bandeau que des hommes perfides
Etendent sur les yeux des peuples trop timides ;
Démasquez , confondez leur pieuse fureur :
Ihreste une hydre à vaincre , & cette hydre est
l'erreur.

Osez la terrasser , cette seule victoire
De Thésée & d'Hercule effacera la gloire.

Démophon.

Que dites-vous , Madame ? Et ce grand changer-
ment

Est il l'œuvre d'un jour , d'une heure , d'un mo-
ment ?

On va combattre , on sçait ce que l'oracle exige ;
Et telle est sur les cœurs la force du prestige ,
Que si l'ordre des Dieux n'est à l'instant suivi ,
Ce Peuple consterné va se croire asservi ;
De sa fraïeur lui-même il ne sera plus maître ,
Et qui se croit vaincu , ne peut manquer de l'être.
Madame , il faut nous perdre , ou par un noble
effort ,

Vous résoudre :

Déjanire

A livrer Olimpie à la mort.

Qu'on m'arrache plutôt ce cœur & ces entrailles,
Je vais de mille cris remplissant vos murailles,
Offrir à cet Autel où mon sang est prosrit.

Elle montre sa fille.

Ce flanc qui l'a conçu , ce sein qui l'a nourri ;
Son âge , mon amour , la pitié , la nature ,
Vont d'un peuple attendri soulever le murmure ;
Tous condamnant l'horreur de ce culte inhumain ,
D'un Prêtre furieux vont des vover la main ;
Tous vont avoir pour nous , ma fille , je l'espère ,
Ou le cœur d'un enfant , ou le cœur d'une mère.

Olimpie pour faire cesser les cris de sa mere, feint de vouloir se rendre auprès de Stenelus dont elle est aimée, & qui deffendra ses jours. La tendresse d'une mere est pénétrante. Déjanire s'apperçoit du stratageme de sa fille qui veut se dévouer, & eile l'empêche de sortir. Yolas vient annoncer l'arrivée de Stenelus. Olimpie conjure sa mere de ne se point presenter à son amant.

Je vais intéresser le Prince à nos malheurs :
Mais nous sommes perdus, s'il voit couler nos
larmes ;

Laissez-nous.

Déjanire.

Voudrais tu me trahir?

Olimpie.

Non, Madame.

Déjanire.

Hé bien, je m'y résous, je te livre mon ame,
 Ma joie & mes douleurs, ma vie & mon trépas,
 Tu tiens tout dans tes mains, ne m'abandonne
 pas.

Olimpie à Tolas.

Voici le Prince, ami, va secourir ma mere.

La scene qui se passe entre Olimpie &
 le Prince est touchante & pleine de senti-
 mens d'une tendresse héroïque. Olimpie
 y déclare son amour avec une noblesse &
 une élévation digne de la fille d'Alcide.

Ou vainqueur, ou vaincu, n'importe, je vous
 aime;

Vous ne devez mon cœur qu'à l'amour, qu'à
 vous-même,

Vos exploits, vos bienfaits sont des droits super-
 flus,

Si le sort vous trahit, c'est un titre de plus.

Olimpie n'a garde de découvrir à Ste-
 nelus qu'elle est condamnée par l'oracle à
 périr, & qu'elle est déterminée à sacrifier
 sa vie pour le salut de ses freres; elle lui
 demande une unique grace.

*Stenelus.**Ordonnez*

Olimpie.

Jurez-moi ;

A quelque affreux revers que le destin vous livre ,
 Quels que soient vos malheurs, jurez-moi d'y sur-
 vivre ,

De supporter le jour pour le salut de tous ;
 Pour un Pere accablé qui n'espère qu'en vous ;
 Pour l'Etat dont la gloire en vos vertus réside ,
 Et si ce n'est assez ; pour les enfans d'Aïcide ;
 De ces jours précieux jurez de prendre soin.

Stenelus.

Quel serment !

Olimpie.

Je l'exige.

Stenelus.

Il n'en est pas besoin.

Olimpie.

Mon repos en dépend.

Stenelus.

Eh bien, je vous le jure ,
 Je vivrai pour vanger vos malheurs, votre injure ,
 Pour vous aimer.

Olimpie.

Adieu , c'est trop vous retenir ;
 Adieu de vos sermens gardez le souvenir.

Olimpie déploie après le départ du Prin-
 ce , toute la grandeur de son ame dans un
 monologue qui finit par ces vers :

C'est à toi que j'aspire ; Hercule, entens ma voix
 J'implore ton secours pour la dernière fois :
 Viens animer ta fille à soutenir ta gloire ,
 Qu'une mort généreuse assure ma mémoire ,
 Qu'elle m'élève à toi , qu'elle m'ouvre les Cieux ,
 La terre est un exil pour la race des Dieux.

Olimpie avec ce courage admirable , va offrir sa tête innocente au Prêtre de Cères. Le peuple superstitieux loin de s'opposer à cet horrible sacrifice , y applaudit : le Prêtre fait éloigner Yolas & tous ceux qui pourroient le troubler. Le moment fatal est arrivé ; Yolas n'a plus d'autre parti à prendre que de venir consoler Déjanire. Cette mere qui est prisonniere & réduite au dernier desespoir , commence par maudire Yolas , elle veut qu'il guide ses pas à l'endroit où repose l'objet quelle idolâtre. C'est envain que Démophon pour consoler Déjanire, vient lui apprendre la défaite & la mort d'Euristhée , & la proclamation du fils aîné des enfans d'Hercule au trône de ce tyran ; Déjanire ne sent que la perte d'Olimpie , lorsque cette fille si chérie se présente parée en victime & suivie de Stenelus son vengeur , qui raconte à Démophon avec toute l'impétuosité d'un amant heureux & triomphant , la manière dont il a sauvé les jours d'Olimpie.

De vos de'ais mon armée inquiète.

Attendoit le signal , immobile & muette ;
 Vers les tristes apprêts à sa mort destinés ,
 Des soldats attentifs les yeux étoient tournés ;
 Un Dieu veilloit sur elle. A mes pieds on amène

Montrant Thalès, Confident de Coprée.

Cet esclave Argien , pris sous les murs d'Athènes.
 J'apprens que de Cerès le sacrificateur ,
 L'interprete des Dieux , est un lâche imposteur ;
 J'apprends qu'avec Coprée il est d'intelligence ,
 Que du tyran d'Argos il remplit la vengeance :
 Cependant le bucher venoit de s'allumer ,
 Le sacrifice horrible alloit se consommer.

Tout-à-coup au milieu d'un silence farouche ,
 Son nom avec effroi vole de bouche en bouche.
 De l'esclave suivi , dans mon trouble mortel ,
 J'abandonne mon camp , je vole vers l'Autel ,
 J'arrive : quelle image à mes yeux se présente ?
 Le glaive meurtrier levé sur mon amante ,
 Ses traits qu'avec horreur la mort alloit couvrir ,
 Ses yeux levés au Ciel qui la laissoit périr.
 Le Prêtre sur sa proie alloit fondre en furie ,
 Le coup alloit partir ; je parois , je m'écrie ,
 Arrête malheureux , si tu frappes , tu meurs.

Il frémit , il veut voir d'où partent ces clameurs ;
 Il rencontre mes yeux que le courroux anime ;
 Il voit auprès de moi le témoin de son crime ,
 Il voit qu'il est trahi ; son bras désespéré
 Tourne contre son sein ce glaive préparé.

Il tombe dans son sang ; ma main tremblante encore ,

Enlève de l'Autel cet objet que j'adore ,
 Précieuse victime échappée au couteau ,
 Couverte encor du voile , & ceinte du bandeau ,
 Je la mene en triomphe aux yeux de mon armée ;
 De mon départ encor , je la trouve alarmée.
 Ami , voici la fille & d'Hercule & des Dieux ,
 Ai-je dit , combattons , triomphons à ses yeux.
 A ces mots , ou plutôt à l'aspect d'Olympie ,
 D'une intrepide ardeur mon armée est remplie ;
 On donne le signal , on se rèle , on combat ;
 Mon cœur semble passer dans le cœur du soldat :
 Tout fêchit sous nos coups , & la fille d'Aleide
 A travers ces horreurs , est l'Astre qui nous guide.
 Argos est sous vos loix , le Ciel m'a protégé ,
 Si j'étois criminel il se seroit vengé :
 Mais pouvoit-il en moi punir comme un ouvrage
 Le soin de conserver son plus parfait ouvrage ?

A Déjanire.

Joignez un prix plus doux , Madame , à la faveur.

Déjanire.

Oui , mon fils , je le veux , & j'en fais mon bonheur ;

Elle vous doit la vie , & je vous dois ma fille ;
 Vivez , servez long-tems de pere à ma famille ;
 Soyez unis , heureux , c'est mon plus cher espoir &
 Je ne demande aux Dieux que le tems de le voir.

162 MERCURE DE FRANCE.

Attendoit le signal , immobile & muette ,
Vers les tristes apprêts à sa mort destinés ,
Des soldats attentifs les yeux étoient tournés ;
Un Dieu veilloit sur elle. A mes pieds on amène

Montrant Thalès, Confident de Coprée.

Cet esclave Argien , pris sous les murs d'Athènes.
J'apprens que de Cerès le sacrificateur ,
L'interprete des Dieux , est un lâche imposteur ;
J'apprends qu'avec Coprée il est d'intelligence ,
Que du tyran d'Argos il remplit la vengeance :
Cependant le bucher venoit de s'allumer ,
Le sacrifice horrible alloit se consommer.

Tout-à-coup au milieu d'un silence farouche ,
Son nom avec effroi vole de bouche en bouche.
De l'esclave suivi , dans mon trouble mortel ,
J'abandonne mon camp , je vole vers l'Autel ,
J'arrive : quelle image à mes yeux se présente !
Le glaive meurtrier levé sur mon amante ,
Ses traits qu'avec horreur la mort alloit couvrir ,
Ses yeux levés au Ciel qui la laissoit périr.
Le Prêtre sur sa proie alloit fondre en furie ,
Le coup alloit partir ; je parois , je m'écrie ,
Arrête malhe ureux , si tu frappes , tu meurs.

Il frémit , il veut voir d'où partent ces clameurs ;
Il rencontre mes yeux que le courroux anime ;
Il voit auprès de moi le témoin de son crime ,
Il voit qu'il est trahi ; son bras désespéré
Tourne contre son sein ceglaive préparé.

Il tombe dans son sang ; ma main tremblante en-
core ,

Enlève de l'Autel cet objet que j'adore ,
Précieuse victime échappée au couteau ,
Couverte encor du voile , & ceinte du bandeau ,
Je la mène en triomphe aux yeux de mon armée ;
De mon départ encor , je la trouve allarmée.
Ami , voici la fille & d'Hercule & des Dieux ,
Ai-je dit , combattons , triomphons à ses yeux.
A ces mots , ou plutôt à l'aspect d'Olympie ,
D'une intrepide ardeur mon armée est remplie ;
On donne le signal , on se mêle , on combat ;
Mon cœur semble passer dans le cœur du soldat ;
Tout fléchit sous nos coups , & la fille d'Alcide
À travers ces horreurs , est l'Astre qui nous guide.
Argos est sous vos loix , le Ciel m'a protégé ,
Si j'étois criminel il se seroit vengé :

Mais pouvoit-il en moi punir comme un outrage
Le soin de conserver son plus parfait ouvrage ?

A Déjanire.

Choisissez un prix plus doux , Madame , à sa fa-
veur.

Déjanire.

Qui , mon fils , je le veux , & j'en fais mon bon-
heur ;

Je vous dois la vie , & je vous dois ma fille ;
Vivez , servez long-tems de pere à ma famille ;
Soyez unis , heureux , c'est mon plus cher espoir &
Je ne demande aux Dieux que le tems de le voir.

Attendoit le signal , immobile & muette ;
 Vers les tristes apprêts à sa mort destinés ,
 Des soldats attentifs les yeux étoient tournés ;
 Un Dieu veilloit sur elle. A mes pieds on amène

Montrant Thalès, Confident de Coprée.

Cet esclave Argien , pris sous les murs d'Athènes.
 J'apprens que de Cerès le sacrificateur ,
 L'interprete des Dieux , est un lâche imposteur ;
 J'apprends qu'avec Coprée il est d'intelligence ,
 Que du tyran d'Argos il remplit la vengeance :
 Cependant le bucher venoit de s'allumer ,
 Le sacrifice horrible alloit se consommer.

Tout-à-coup au milieu d'un silence farouche ,
 Son nom avec effroi vole de bouche en bouche.
 De l'esclave suivi , dans mon trouble mortel ,
 J'abandonne mon camp , je vole vers l'Autel ,
 J'arrive : quelle image à mes yeux se présente !
 Le glaive meurtrier levé sur mon amante ,
 Ses traits qu'avec horreur la mort alloit couvrir ,
 Ses yeux levés au Ciel qui la laissoit périr.
 Le Prêtre sur sa proie alloit fondre en furie ,
 Le coup alloit partir ; je parois , je m'écrie ,
 Arrête malhe ureux , si tu frappes , tu meurs.

Il frémit , il veut voir d'où partent ces clameurs ;
 Il rencontre mes yeux que le courroux anime ;
 Il voit auprès de moi le témoin de son crime ,
 Il voit qu'il est trahi ; son bras désespéré
 Tourne contre son sein ce glaive préparé.

Il tombe dans son sang ; ma main tremblante en-
core ,

Enlève de l'Autel cet objet que j'adore ,
Précieuse victime échappée au couteau ,
Couverte encor du voile , & ceinte du bandeau ,
Je la mène en triomphe aux yeux de mon armée ;
De mon départ encor , je la trouve allarmée.

Ami , voici la fille & d'Hercule & des Dieux ,
Ai-je dit , combattons , triomphons à ses yeux.
A ces mots , ou plutôt à l'aspect d'Olympie ,
D'une intrepide ardeur mon armée est remplie ;
On donne le signal , on se mêle , on combat ;
Mon cœur semble passer dans le cœur du soldat ;
Tout fléchit sous nos coups , & la fille d'Alcide
travers ces horreurs , est l'Astre qui nous guide.
Argos est sous vos loix , le Ciel m'a protégé ,
Si j'étois criminel il se seroit vengé :
Mais pouvoit-il en moi punir comme un outrage
le soin de conserver son plus parfait ouvrage ?

A Déjanire.

Donnez un prix plus doux , Madame , à sa fa-
veur.

Déjanire.

Donne-moi , mon fils , je le veux , & j'en fais mon bon-
heur ;

Je vous dois la vie , & je vous dois ma fille ;
Soyez , servez long-tems de père à ma famille ;
Soyez unis , heureux , c'est mon plus cher espoir ;
Je ne demande aux Dieux que le tems de le voir.

30 MERCURE DE FRANCE.

Tu préfères l'état tranquille

Qui suit la médiocrité

Aux embarras de l'opulence.

Depuis long-temps c'est ainsi que je pense ,

Et j'adopte tes sentimens.

Si j'y pouvois joindre les agrémens

Que Minerve sur toi versa dès ton enfance ,

Ainsi que sur ton front dépouillé de cheveux ;

A l'abri de mon indolence ,

Sans craintes , sans desirs , sans soins , sans es-
rance ,

Illustre ami , je me croïois heureux.

Pourquoi languir envain sous ce brûlant tropique

Me disoit , ce matin , un ami prétendu ?

Tandis qu'avec ardeur ici chacun trafique ,

Parmi vos livres assidu

~~Et rien de tel~~ votre esprit ne s'applique ;

Croyez-moi ; c'est un temps perdu

Laissez-là Juvenal , Plaute , Horace , Propertius

Ovide , Martial & Perse ;

Et tout de bon livrez-vous au commerce

Lorsqu'en France on vous reverra ,

Avec empressement on vous demandera :

Hé bien ! qu'apportez vous de l'étranger ?

Mouffelines , mouchoirs , chites ? *Et cætera.*

Non , direz-vous ; au lieu de ces guenilles là

J'apporte des lauriers moissonnés sur le Pindus

Moi , trafiquer ? si donc ; suis-je fait pour cela ?

Fidèle au Dieu du goût qui toujours m'inspira,
 Aux richesses mon cœur sans peine renonça.
 Mais j'ai fait raisonner sur les rives du Sindre
 La Lyre qu'autrefois Anacréon toucha.

Avec raison au nez on vous rira,
 Et du pauvre Rimeur chacun se moquera.
 Eh! Seigneur Arpagon. trêve de remontrance,
 Si-je dit, en riant, à ce Fesse-Matthieu

Dont l'argent est l'unique Dieu.

Je ne suis pas si poète qu'on pense,
 Et sur mes intérêts point ne suis endormi.

Quand vous sçauvez sur qui je m'en repose,
 De ma tranquillité dont tout le monde glose,

Vous ne serez plus *Abbi*.

Le Père des François, Vainqueur de Nayerfingue,

Qui de la foule me distingue,

De qui j'ai célébré le nom

Et des vers qu'avoüroit l'amante de Phao;

Qui seront chantés sur les bords de la Seine :

En puis parler ainsi, sans être fanfaron,

Puisque mon illustre Patron

Qui, comme on sçait, a le goût assez bon,

Prise un peu les fruits de ma veine.)

Dupleix enfin est mon Mécène.

Peut-il pas d'un mot me faire un heureux sort ?

Oui, je croirois lui faire tort,

Si, pour remplir mon coffre fort

Je me donnois la moindre peine.

Lui seul réglera mon destin.

B i i i j

22 MERCURE DE FRANCE.

illusion aux hommes. Hélas ! n'est-ce pas se fermer pour jamais tout retour vers la liberté, que d'être esclave dans le sein même de l'indépendance ? cela justifie que la servitude est l'état naturel à l'homme, puisque les efforts qu'il redouble sans cesse pour augmenter sa liberté, n'aboutissent qu'à étendre toujours plus son esclavage.

XVII.

On n'a qu'à exciter vivement l'amour propre d'un Sçavant jaloux de faire parade de son érudition, pour lui voir aussitôt déployer toutes les richesses de sa mémoire ; c'est un vase rempli d'eau qui verse pour peu qu'on le secoue.

XVIII.

Les richesses doivent passer pour précieuses à nos yeux, tant qu'elles peuvent devenir des sources de bienfaits & qu'elles nous fournissent le moyen d'exercer notre générosité ; c'est lorsqu'on les a employées pour secourir les malheureux, qu'on doit s'en attribuer la seule possession qui doit être précieuse en effet. Loin que nous en soions dépouillés, ne peut-on pas dire que ceux que nous avons comblé de biens en nous rendant perpétuellement le témoignage d'une gratitude sans réserve, nous

en renvoyent par là même toute la gloire. Il semble que ces biens, quoique sortis de nos mains, y reviennent sans cesse par l'hommage qu'on nous en fait; les hommes peuvent être regardés dans ce cas comme de simples administrateurs de nos richesses, que nous avons laissés participer en partie aux biens que nous leur avons confiés, mais qui nous en transportent ensuite tous les fruits & toute la gloire. En nous vouant sans cesse des marques d'un attachement sans bornes, ils passent une reconnoissance du droit perpétuel de propriété que nous conservons sur ces biens, de sorte qu'on peut dire que ces richesses sont hors de nous, mais sont cependant à nous.

X I X.

Les personnes les plus vives sont quelquefois plus dominées par la paresse que les autres; ce sont quelquefois les caractères les plus bouillans que l'indolence gagne avec le plus d'empire; en voici ce me semble la raison. C'est qu'un homme d'un naturel impétueux & ardent forme tant de projets en un instant, voudroit les exécuter avec tant de célérité, que l'impossibilité de rendre l'exécution aussi prompte que le dessein, & la difficulté de faire

24 MERCURE DE FRANCE.

marcher l'un & l'autre du même pas , sont cause que desespérant de pouvoir y parvenir , il tombe dans un engourdissement & dans un accablement absolu.

XX.

Quelle injustice n'y a-t-il pas de rendre des hommages , des respects à cet homme dont l'air fastueux & arrogant fait le seul mérite ? Par quel prestige peut-il fasciner les esprits jusqu'à se faire déférer les honneurs dont le seul mérite devoit être décoré ? Pourquoi ces témoignages de vénération échappent ils au cœur humain qui se fait violence en les lui rendant ? Qu'est-ce qui tient ainsi les fronts des hommes attachés à la terre ? la contenance fiere & superbe d'Alcidon est le joug qui les tient enchaînés ; dépourvu de mérite , il a l'art de se faire accorder les mêmes honneurs que s'il pouvoit se parer de beaucoup de talens ; il arrache à la volonté du public par ce faste imposant qui les éblouit , des distinctions extérieures que leur cœur intérieurement desavoue ; il leur fait trahir le jugement qu'ils portent sur ses qualités personnelles qui ne méritent que le mépris ; il est coupable envers la raison du joug qu'il impose aux hommes, en les forçant à lui rendre un hommage aussi injuste par
ce

ce faux appareil de grandeur & de faîte sous lequel ils sont néanmoins obligés de fléchir , & il épargneroit à l'équité & à la raison un outrage , s'il rabaissoit cet air de fierté & d'éclat qui l'accompagne partout, parce qu'il empêcheroit par-là qu'on encensât le vice , & qu'on lui rendît des honneurs aussi peu mérités ; c'est en dépouillant ces airs de hauteur & de fierté , que ne faisant plus aucune violence au jugement du public , il lui rendroit la liberté de le mépriser sans contrainte.

X X.

L'orgueil n'est pas toujours aveugle. Il ne suppose pas toujours une ignorance du mérite qu'il exagere : tout le crime de l'orgueil consiste à usurper injustement des honneurs qu'on connoît n'être point véritablement dus ; personne n'est plus persuadé de la petitesse de son mérite que l'homme vain, c'est pour cela qu'il voudroit se la cacher à lui-même , & en dérober la vue aux autres. De-là vient qu'il prend un air de hauteur & de fierté, parce qu'il cherche par là à rehausser le prix de ses qualités personnelles pour se faire illusion sur leur médiocrité ; c'est un Nain qui cherche à relever sa petite taille, qui se redresse & s'exhausse tant qu'il peut pour tâcher de s'aggrandir ; mais

B

26 MERCURE DE FRANCE

il arrive de-là qu'il n'en fait que mieux remarquer sa petitesse. L'orgueil, en un mot, n'est que le supplément du mérite. D'où vient par exemple qu'Arcas dépourvu totalement de talens, élevé pourtant à une haute place, ne cesse de nous rappeler aux marques de respects & de soumissions que nous devons à son rang? ne voit-il pas que la petite idée qu'on a conçue de lui s'oppose sans cesse à ce qu'on lui rende de pareils hommages? cependant on doit admirer sa pénétration, il ne cesse de nous représenter les témoignages de respect que nous devons à sa place, parce qu'il voit combien il est facile de les oublier. En effet qui seroit attentif à les lui rendre? s'il ne nous en faisoit lui-même ressouvenir.





A MON AMI GIRARD,

*Sur sa nouvelle fortune à laquelle j'ai un
peu contribué.*

DE l'injuste fortune à me nuire acharnée
J'ai trouvé le secret d'adoucir la rigueur ;
Et malgré sa haine obstinée ,
Je sçais jouir de sa faveur.

Ami , veux-tu sçavoir quel est mon stratagème ?
Il me fut dicté par mon cœur :
T'aimant comme un autre moi-même ;
Je suis heureux de ton bonheur.

*Au même qui vouloit partager sa fortune
avec moi.*

Depuis long-tems la nature malade
Ne produit plus , dit-on , d'Oreste & de Pylade ;
Dans ce siècle de fer on ne pense qu'à soi ;
Pour le moindre intérêt on y trahit sa foi . . .

Ami , cet exemple funeste
A nos deux cœurs n'a point servi de loi :
Comme en toi je trouve un Oreste ,
Tu trouves un Pylade en moi.

Au même.

Deux sincères amis ne font qu'une personne ;
D'un même tout chacun est la moitié.

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

Entre eux tout est commun, & l'équité l'ordonne,
C'est en vain qu'autrement l'avarice raisonne :

Je n'admets point d'autre amitié ;

Et telle fut toujours la nôtre.

Le penchant, la raison en forment le lien.

Quand avec un ami l'on partage son bien ,

C'est donner d'une main & recevoir de l'autre.

Au même.

Certains esprits formés du plus grossier limon ,
Ami , pourront penser que de notre union

Je tire seul tout l'avantage ;

Mais j'ai de toi trop bonne opinion ,

Pour croire que jamais tu tiennes ce langage.

Ton rôle est préférable au mien.

C'est aux cœurs généreux & faits comme le tien

Qu'il est donné de goûter cet adage

Qu'un Arpagon ne sçauoit concevoir :

Il est plus doux , n'en déplaît à notre âge ,

De donner que de recevoir.

Au même.

Cher ami , dans ce siècle avare ,

Tu donnes un exemple rare

D'un cœur reconnoissant autant que généreux :

Mais je ne sçais entre nous deux

De quel côté doit pencher la balance.

Au séduisant appas du gain

Loin de sacrifier mon heureuse indolence ;

Sans souci pour le lendemain ,

J A N V I E R. 1753. 29

J'ai renoncé sans peine à l'opulence.
Mais fixé , par mon choix , dans ma noble indigence ,

J'ai sçu , pour toi fléchissant le destin ,
Du palais de Plutus t'applanir le chemin.
Par un juste retour , ami , tu veux envain
Avecque moi partager ta finance ;
Et , pour vaincre ma résistance ,
Tu me viens étaler d'inutiles raisons.

Trop satisfait de ta reconnoissance ;
Je ne puis consentir à recevoir tes dons.

A Pondichery , ce 1. Janvier 1752. M. D. M.

A MONSIEUR DE S. PAUL ,

Conseiller au Conseil supérieur des Indes , second de Pondichery , & Commissaire des Troupes.

D ISCIPLE heureux de la Philosophie ;
Non celle qu'inventa le farouche Zénon ,
Fanatique martyr de l'austère raison
Qu'il outra jusqu'à la folie :
Saint Paul , toi qui passes ta vie
Entre les bras d'une douce incurie
Vrai partage de l'âge d or ;
Peu curieux d'amasser un trésor
A son possesseur inutile ,
Et jaloux de ta liberté ,

B iij

30 MERCURE DE FRANCE.

Tu préfères l'état tranquille

Qui suit la médiocrité

Aux embarras de l'opulence.

Depuis long-temps c'est ainsi que je pense ,

Et j'adopte tes sentimens.

Si j'y pouvois joindre les agrémens

Que Minerve sur toi versa dès ton enfance ,

Ainsi que sur ton front dépouillé de cheveux ;

A l'abri de mon indolence ,

Sans craintes , sans desirs , sans soins , sans espérance ,

Illustre ami, je me croirois heureux.

Pourquoi languir envain sous ce brûlant tropique,

Me disoit , ce matin , un ami prétendu ?

Tandis qu'avec ardeur ici chacun trafique ,

Parmi vos livres assidu

~~A rien de sérieux~~ votre esprit ne s'applique.

Croyez-moi ; c'est un temps perdu.

Laissez-là Juvenal , Plaute , Horace , Properce ,

Ovide , Martial & Perse ;

Et tout de bon livrez-vous au commerce.

Lorsqu'en France on vous reverra ,

Avec empressement on vous demandera :

Hé bien ! qu'apportez vous de l'Inde ?

Mouffelines , mouchoirs , chites ? *Et cætera.*

Non , direz-vous ; au lieu de ces guenilles là ,

J'apporte des lauriers moissonnés sur le Pinde.

Moi , trafiquer ? si donc ; suis-je fait pour cela ?

Fidèle au Dieu du goût qui toujours m'inspira,
Aux richesses mon cœur sans peine renonça.
Mais j'ai fait raisonner sur les rives du Sinde
La Lyre qu'autrefois Anacréon toucha.

Avec raison au nez on vous rira,
Et du pauvre Rimeur chacun se moquera.
Eh ! Seigneur Arpagon . trêve de remontrance,
Ai-je dit , en riant , à ce Fesse-Matthieu

Dont l'argent est l'unique Dieu.

Je ne suis pas si poète qu'on pense,
Et sur mes intérêts point ne suis endormi.

Quand vous sçauvez sur qui je m'en repose ,
De ma tranquillité dont tout le monde glose ,

Vous ne serez plus *ébahi*.

Le Père des François , Vainqueur de Nayerfingue,

Qui de la foule me distingue ,

De qui j'ai célébré le nom

Par des vers qu'avoüroit l'amante de Phaon ;

Et qui seront chantés sur les bords de la Seine :

(J'en puis parler ainsi , sans être fanfaron ,

Puisque mon illustre Patron

Qui , comme on sçait , a le goût assez bon ,

Prise un peu les fruits de ma veine.)

Dupleix enfin est mon Mecène.

Ne peut-il pas d'un mot me faire un heureux sort ?

Oui , je croirois lui faire tort ,

Si , pour remplir mon coffre fort

Je me donnois la moindre peine.

Lui seul réglera mon destin.

Biiij

30 MERCURE DE FRANCE.

Tu préfères l'état tranquille

Qui suit la médiocrité

Aux embarras de l'opulence.

Depuis long-temps c'est ainsi que je pense ,

Et j'adopte tes sentimens.

Si j'y pouvois joindre les agrémens

Que Minerve sur toi versa dès ton enfance ,

Ainsi que sur ton front dépouillé de cheveux ;

A l'abri de mon indolence ,

Sans craintes , sans desirs , sans soins , sans espérance ,

Illustre ami , je me croïois heureux.

Pourquoi languir envain sous ce brûlant tropique ,

Me disoit , ce matin , un ami prétendu ?

Tandis qu'avec ardeur ici chacun trafique ,

Parmi vos livres assidu

~~Et rien de mieux~~ votre esprit ne s'applique ;

Croyez-moi ; c'est un temps perdu.

Laissez-là Juvenal , Plaute , Horace , Properce ,

Ovide , Martial & Perse ;

Et tout de bon livrez-vous au commerce.

Lorsqu'en France on vous reverra ,

Avec empressement on vous demandera :

Hé bien ! qu'apportez vous de l'Inde :

Mouffelines , mouchoirs , chites ? *Et cætera.*

Non , direz-vous , au lieu de ces guenilles là ,

J'apporte des lauriers moissonnés sur le Pinde.

Moi , trafiquer ? si donc ; suis-je fait pour cela ?

Fidèle au Dieu du goût qui toujours m'inspira,
 Aux richesses mon cœur sans peine renonça.
 Mais j'ai fait raisonner sur les rives du Sindre
 La Lyre qu'autrefois Anacréon toucha.

Avec raison au nez on vous rira,
 Et du pauvre Rimeur chacun se moquera.
 Eh ! Seigneur Arpagon . trêve de remontrance,
 Ai-je dit, en riant, à ce Fesse-Matthieu

Dont l'argent est l'unique Dieu.

Je ne suis pas si poète qu'on pense,
 Et sur mes intérêts point ne suis endormi.

Quand vous sçaurez sur qui je m'en repose,
 De ma tranquillité dont tout le monde glose,

Vous ne serez plus *ébahî*.

Le Père des François, Vainqueur de Nayerfingue,

Qui de la foule me distingue,

De qui j'ai célébré le nom

Par des vers qu'avoueroit l'antante de Phaon ;

Et qui seront chantés sur les bords de la Seine :

(J'en puis parler ainsi , sans être fanfaron ,

Puisque mon illustre Patron

Qui , comme on sçait , a le goût assez bon ,

Prise un peu les fruits de ma veine.)

Dupleix enfin est mon Mécène.

Ne peut-il pas d'un mot me faire un heureux sort ?

Oui , je croirois lui faire tort ,

Si , pour remplir mon coffre fort

Je me donnois la moindre peine.

Lui seul réglera mon destin.

B i i i j

32 MERCURE DE FRANCE.

Sans souci pour le lendemain ;
Loin de le fatiguer d'une plainte importune ,
Je lui laisse le soin de toute ma fortune ;
Peut-elle être en meilleure main ?

METROPHILE.

A Pondichery , le 10 Décembre 1751.

LE SINGE POËTE.

Fable.

DANS l'Inde il étoit un Rimeur
Qui pour valet n'avoit qu'un Singe,
Ettrand seul avoit soin du linge
Et de la garde-robe. Auprès d'un tel Seigneur
Cet emploi n'embarrasse guères.
Désœuvré, ne sçachant que faire
Le nouveau Protovestiaire
Voulut s'ériger en Auteur.
Embouchons , dit-il , la trompette ;
Mon maître fait des vers, j'en puis bien faire aussi.
Je ne suis pas sot , Dieu merci ;
Que faut-il pour être poète ?
Coudre une rime au bout de quelques mots
Qui doivent occuper des espaces égaux ,
Sans qu'une ligne passe l'autre.
Sans se donner au diable on peut en faire autant.

Crainte de nous tromper pourtant ,
Sur l'ouvrage d'autrui nous réglerons le nôtre.

Le Rimeur Cul pelé grimpe sur le Bureau ,
Et sans autre façon , à l'aide d'un cordeau ,

Toise des vers à l'avanture :

Puis sur un papier blanc appliquant sa mesure ;
Ajuste , de son mieux , cent lignes au niveau.

Maitre Bertrand bien content de lui-même

Se croyoit au moins un Rousseau.

Il court à tous venans debiter son poëme ;

Et sur lui , de concert , tous crierent baro.

Maint Rimailleur de cette Ville

N'en sçait pas plus que ce Magot :

Un Sot qui veut faire l'habille

En paroît mille fois plus sot.

Médrophile de Pondichery.



A MONSIEUR DUPLÉIX,

*A l'occasion d'un présent de 15000 livres
fait aux Officiers d'un Faisseau sur lequel
il avoit compté repasser en France.*

IL s'en faut peu que tes largesses
N'épuisent à la fin les immenses richesses
Qu'un destin équitable a mis en ton pouvoir.
Que n'en as-tu mille fois davantage ?
Quand on en fait un aussi noble usage,
On n'en peut jamais trop avoir.
Pour exercer ta bienfaisance,
Il te faudroit tout l'or que tient en sa puissance
L'avare Souverain de ce rivage noir.
Quelle que soit ton opulence,
Il ne faut qu'une adversité
Pour te plonger dans la misère :
Denis, Crésus & Bélizaire
Furent réduits à la mendicité.
Tout est soumis au sort, le sceptre & la Couronne
Ne mettent point à l'abri de ses traits.
La Fortune peut bien t'enlever ses bienfaits :
Mais, Dupléix, le bien que l'on donne
Est le seul qu'on ne perd jamais.

 IMPROMPTU AUMÊME,

*A l'occasion d'une vingtaine de mariages qu'il
a faits en donnant mille pagodes de dot à
chaque fille.*

DES Orphelines le vrai pere,
Tandis qu'à tes dépens tu t'amuses à faire
Des mariages à foison :
D'être aussi de cette partie
Il me prend tout-à coup une demangeaison
Dupleix , seconde mon envie ,
Et tu feras deux heureux à la fois.
Mets ensemble une fille & vingt mille roupies ;
Des deux lots me laissant le choix.
Les deux moitiés seront tellement réparties
Que chacun puisse être content.
Si j'y manque , je veux que tu me fasses pendre :
Je choisirai pour moi l'argent ,
Et laisserai la fille à qui la voudra prendre :

A MONSIEUR DUPLEIX,

Gouverneur général des Etablissmens François dans les Indes, Commandeur de l'Ordre Militaire de S. Louis; le premier jour de l'an 1752.

MALGRE l'aveugle jalousie

Et tous les vains efforts de nos fiers ennemis ;

Vous disposez des thônes de l'Asie ; *

Je vois des Souverains à vos ordres soumis.

Dans cet état brillant où les Dieux vous ont mis ;

Pour vous quels souhaits peut-on faire ?

Ou le bonheur n'est rien qu'une chimere.

Ou de le posséder l'espoir vous est permis.

On ne peut selon moi, goûter hors de Paris.

Une félicité complete :

Mais vous devez bien-tôt revoir ces bords chéris.

Pour y viyre content, Damon, je vous souhaite

Des jours nombreux, une santé parfaite,

Et de véritables amis.

* Salabebzingue Grand Nabal du Décan & Sata-
denaëb Gouverneur des Royaumes d'Arcate & de Tri-
chenapaly, placés & maintenus par les François.

A Madame Dupleix, le même jour.

O LYMPHE, en ce jour, pour étrenne
 Vous n'aurez point de moi, de l'or, des diamants;
 Jamais rimeur ne fit de tels presens.
 On sçait assez que la docte Neuvaïne
 N'use point de ces ornemens.
 Mais j'ose vous offrir un présent plus durable
 Et plus digne de vous : c'est l'Immortalité.
 Acceptez en l'augure favorable.
 Oui, votre nom, sur ma lyre chanté,
 Passera dans mes vers à la postérité.
 Mais quelle est mon erreur extrême !
 Mieux que moi vous pouvez vous-même
 Immortaliser votre nom,
 Sur les Autels du poétique empire
 Vous aurez une place auprès d'Anacréon.
 Entre vos mains il a remis sa lyre :
 Lui même n'en a pas tiré de plus doux sons.
 Le Dieu du goût, dans un même volume,
 Joindra les fruits de votre plume
 A ses immortelles chansons. *

* Parmi quelques chansons qu'a faites Madame Dupleix; il y en a dans le goût de celles d'Anacréon: que cet aimable Poète ne desavoueroit pas.

38 MERCURE DE FRANCE.

A Phylis, la Pille de Madame Dupleix.

PHYLIS, l'Amour & la Fortune
Sont de votre bonheur leur affaire commune ;
Et de leurs dons l'heureux concours
Ne vous promet que de beaux jours.
Toutefois d'un tel avantage
N'allez pas vous enorgueillir.
Vous aurez, je l'avone, un brillant héritage :
Mais il n'est pas facile à recueillir.
Seule de votre illustre mere
Vous devez être l'héritiere :
Diamans, Nippes & Bijoux,
Or, argent, tout sera pour vous.
De la succession, c'est la moindre partie,
Phylis, & si vous n'héritez
De son cœur généreux, de son rare génie,
Et de mille autres qualités
Qui font d'elle aujourd'hui l'ornement de l'Asie,
Tandis que son époux, triomphant de l'envie,
En est l'arbitre & la terreur ;
D'un million quand vous seriez dorée,
Loin d'admirer votre bonheur,
Je vous croirois deshéritée.
Son nom fera pour vous un pénible fardeau,
Si vous n'êtes pas digne d'elle.
Tandis que sous les yeux vous avez ce modèle ;
Que de ses actions le visible flambeau.

Vous engage à marcher dans la même carrière.
 Votre félicité , Phylis , seroit entière ,
 Si vous étiez un jour son fidèle tableau.

COUPLETS A L'AMEME ,

*A qui la Princesse Béghum Saïb proposoit de
 la suivre à Dily où elle promettoit de lui
 faire épouser le Grand Mogol , son Neveu.*

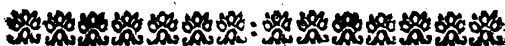
Phyllis , à vos divins appas
 Le Mogol offre ses Etats :
 Ne méprisez point cet hommage ,
 A ses soins laissez-vous gagner :
 Dans le climat le plus sauvage
 Il est toujours beau de régner.

Quoi , vous craignez que de son cœur
 D'autres ne partagent l'ardeur !
 Rejetez ces vaines allarmes
 Que fait naître un soupçon jaloux ;
 Si-tôt qu'il aura vû vos charmes ,
 Il n'aura des yeux que pour vous.

Réfutation de ces Couplets.

Du Mogol & de ses Etats
 Vous devez faire peu de cas.
 Que pour vous envain il soupire ,
 Fûtez un sérail odieux.
 De vos attraits l'aimable empire
 Vous fera régner en tous lieux.

A Pondichery, ce 1. Janvier 1752. METROPHILE.



EXTRAIT DE SEMIRAMIS.

Tragédie lyrique de Metastaze.

ACTEURS.

SEMIRAMIS en habit d'homme , sous
le nom de Ninus , son fils , Roi d'Assy-
rie.

THAMAR , Princesse de Bactriane.

MIRTOS , Prince d'Egypte , } *Amans*
HIRCAN , Prince de Scythie , } *de Tha-*
SCITALCES , Prince des Indes , } *mar.*

SIBARIS , confident de Sémitamis &
amoureux d'elle en secret.

La scene est à Babylone.

ACTE PREMIER.

LE théâtre représente un grand Porti-
que entouré de colonnes , aboutissant
au Pont de l'Euphrate. Près de ce Pont ,
séparé du Portique par une barrière , est
élevé un Trône préparé pour le Roi d'As-
syrie , & à côté un siège plus bas pour la

J A N V I E R. 1753. 41
Princesse de Bactriane. Vis-à-vis du Trône, sont trois autres sièges. Au milieu du Portique on voit un autel avec la statue du Dieu Baal. A main droite on découvre le Pont orné de statues dans toute sa longueur, le fleuve d'Euphrate couvert de vaisseaux, & au-delà sur l'autre rivage, trois camps dont les tentes sont de structure & de forme différente,

S C E N E P R E M I E R E.

Sémiramis sous le nom & l'habit de son fils Ninus, Roi d'Assyrie, entre dans le Portique entourée de ses gardes & suivie d'une prodigieuse foule de peuples; elle donne ordre qu'on aille avertir la Princesse Thamar de se rendre au lieu de la cérémonie, où les trois Princes s'avancent pour avoir audience; en jettant les yeux sur la foule des spectateurs, elle y découvre Sibaris, & faisant un cri de surprise le fait appeller, ordonnant en même tems qu'on fasse éloigner tout le monde.

Sibaris, approchant.

Que vois-je, ô Dieux! ce n'est point une illusion, c'est elle-même. *Il se profile.*

44 MERCURE DE FRANCE.

Sémiramis.

C'est vous, Sibaris, quelle rencontre !
Levez-vous ; quelle aventure vous a con-
duit d'Egypte en Assyrie ?

Sibaris.

Je parcourois les Contrées qu'arrose
l'Euphrate, lorsque la Renommée a pu-
blié que c'étoit en ces lieux que Thamar,
l'unique héritière du Trône de Bactriane,
devoit publiquement faire choix d'un
époux, & terminer, en le nommant, les
discordes que sa couronne & le bruit de
sa beauté ont excitées entre trois Prin-
ces rivaux. L'éclat de cette fête a précipi-
té mon arrivée à Babylone, où toute l'A-
sie accourt en foule dans ce jour ; mais
quelque merveille que j'esperasse y voir,
je n'en attendois point d'aussi surpre-
nante que l'est celle de trouver en habit
d'homme, sur le Trône d'Assyrie, cette
même Princesse d'Egypte, cette Sémira-
mis enfin que nous avons si long-tems re-
grettée & pleurée.

Sémiramis.

Tais-toi, parle bas, chacun ici me
croit Ninus ; c'est fait de mon rang, de
mon honneur & de ma vie, si l'on viens
à t'entendre.

Sibaris

Qu'entens-je ? mais Idrene est-il ici

avec vous ? où est-il ? que fait-il ?

Sémiramis.

Ah ! tais-toi , te dis-je , & ne me redis jamais le nom d'un Barbare. . . .

Sibaris.

Comment ! cet étranger , cet inconnu à qui vous aviez donné votre cœur à Memphis.

Sémiramis.

Où , cet ingrat pour qui j'abandonnai ma Patrie , ma Cour , mon propre pere & la main du Roi de Numidie ; tu t'en souviens , Sibaris.

Sibaris.

Hé ! comment pourrois-je jamais l'oublier , moi qui étois alors votre plus intime confident , moi qui disposai selon vos désirs , la garde de Pharaon que je commandois , à favoriser votre fuite ?

Sémiramis.

Eh bien , tu ne le croiras pas , et même Idrene ne me sollicitoit à fuir que pour être mon meurtrier ; il tenta de m'assassiner.

Sibaris.

Eh quand ?

Sémiramis.

La nuit même que je partis avec lui , il me frappa d'un coup de poignard , & du haut du rivage me jeta dans le Nil à demi-morte.

44 MERCURE DE FRANCE.

Sibaris.

Ah juste-ciel ! & la raison ?

Sémiramis.

La raison ! ô Dieux ! je ne la sçais pas.

Sibaris à part.

Je la sçais bien moi : *haut* , par quel hazard pûtes-vous échaper à tant de dangers ?

Sémiramis.

Il ne m'avoit fait qu'une seule blessure qui se trouva légère , & les branches d'arbres qui bordoient la rive inférieure du fleuve , rompirent le coup de ma chute , & me déroberent aux ondes. Ce n'est pas ici le lieu de te détailler tout ce qui m'arriva depuis ; qu'il te suffise de sçavoir que j'ai changé mille fois de mœurs , d'habits & de pays , jusqu'à ce qu'enfin le Grand Ninus , ce fameux Roi d'Assyrie , soit qu'il fût touché de cette même beauté qui avoit causé mes malheurs , soit que la fortune se lassât de me persécuter , me fit partager son Trône & son lit.

Sibaris.

Sçut-il quelle étoit votre origine.

Sémiramis.

Non , je lui déguisai par une fable mon nom & ma Patrie , je feignis que j'avois

Turnaturellement pris naissance au bord d'une fontaine , & que les oiseaux m'avoient nourrie.

Sibaris.

Quoi , après la mort de votre époux , n'est-ce donc pas le jeune Ninus votre fils qui lui a succédé ?

Sémiramis.

Chacun le croit ainsi , & l'extrême ressemblance de mon visage avec le sien , trompe tous les yeux.

Sibaris.

Mais lui-même , comment souffre-t'il une autre personne assise sur un Trône qui lui appartient.

Sémiramis.

J'ai pris soin de lui faire donner une éducation si molle & si effeminée , qu'il désire bien moins l'honneur de porter le sceptre , qu'il n'en redoute le poids. Vêtu de mes habits de femme , il tient actuellement ma place au fond d'un Sérail où je l'entretiens dans le genre de vie le plus propre à achever de lui faire perdre le souvenir de son rang.

[Après cette exposition du sujet , Sibaris oubliant le lieu où il est & les circonstances , croit avoir trouvé le moment le plus favorable pour déclarer à Sémiramis la passion qu'il a pris pour elle en Egypte ;

46 MERCURE DE FRANCE.

mais au moment qu'il ouvre la bouche, il est interrompu par l'arrivée de Thamar.]

SCÈNE II.

Le moins que je doive (dit le faux Ninus à Thamar) aux grands services que le Roi de Bactriane votre pere a rendus à l'Assyrie, dont il fut plutôt le défenseur que le tributaire, est de procurer à sa fille un époux digne d'elle.

[Il ajoûte que les trois Souverains qui la recherchent en mariage , vont successivement paroître à ses yeux , afin qu'elle puisse les examiner , & choisir entr'eux selon son goût. Il s'assied sur son Trône , & Thamar sur le siège plus bas préparé à côté du Trône ; Sibaris se tient debout près d'eux ; la foule des spectateurs se rapproche ; cependant on voit les trois Princes s'avancer le long du pont de l'Euphrate , précédés d'une nombreuse musique Barbare , & suivis de trois files d'Egyptiens , de Scyres & d'Indiens, chacun selon l'appareil, l'habillement & les ornemens de son pays. Ils viennent jusqu'à la barriere qui sépare le pont du portique près de la balustrade qui entoure le Trône ; on ouvre la barriere. Mirros , Roi d'Egypte , entre seul & adresse à Tha-

mar la déclaration d'amour & son compliment , pendant lequel il est interrompu à diverses reprises par Hircan Roi de Scythie , qui est resté en dehors de la barrière , jusqu'à ce que Ninus adressant la parole à Hircan , lui dise qu'il ignore sans doute les coutumes d'Assyrie , & que ce n'est pas l'usage à Babylone d'interrompre les gens qui parlent. Hircan réplique qu'il ne croyoit pas être venu dans un pays où il fût défendu de parler. Ninus après avoir fait asseoir le Prince d'Egypte sur un des trois sièges préparés vis-à-vis du Trône , demande à Thamar ce qu'il lui semble de ce Prince , à quoi celle-ci réplique qu'elle le trouve fade & ennuyeux. On ouvre la barrière à Hircan qui s'approche de la balustrade.]

Semiramis.

Vous pouvez parler à présent , la Princesse est prête à vous écouter.

Hircan.

Comment ! il faut se taire quand vous le voulez , & parler quand il vous plait.

Sémiramis.

Parlez , si vous voulez.

Hircan.

Hé bien , je parlerai. *à Thamar* , Princesse , le Souverain de la Scythie vient pour

48 MERCURE DE FRANCE.

vous épouser , des épaisses Forêts qui ombragent les sommets du Caucase. C'est là que les Scythes vivent sans autre loi que leur volonté ; changeans de demeure à chaque fois que nous y invite le changement des Saisons , nous habitons des Villages errantes , nos chariots sont nos maisons , nos propres personnes en sont les remparts. N'attendez de moi ni soupirs , ni langueurs ; j'en ignore l'usage efféminé : un Scyte ne sçait qu'endurcir son corps aux rigueurs du froid & du chaud , combattre les hommes & terrasser les bêtes farouches.

[Hircan , après ce discours , va s'asseoir auprès du Prince d'Egypte ; Ninus demande à Thamar comment elle a trouvé celui-ci. *Barbare & extravagant*, réplique-t'elle. On ouvre la barrière à Scitalces , Roi des Indes.]

Sibaris.

Juste ciel ! que vois je , c'est Idrene ;
quelle rencontre fatale !

Sémiramis.

O Dieux ! quel objet se présente à mes
yeux ! est ce là Scitalces.

Sibaris , à part.

Oui , Seigneur.

Sémiramis.

C'est lui.

Scitalces ,

*Scitalces , envisageant le
Roi d'Assyrie.*

Ah ciel ! qu'est-ce que j'apperçois ? Hircan , dites-moi , est-ce là le Roi ?

Hircan.

Sans doute.

Scitalces , à part.

C'est elle !

Sémiramis.

Prince , est-ce vous qui vous nommez Scitalces.

Scitalces.

Il est vrai , je me nomme ainsi.

Sémiramis.

Quel son de voix ! je frissonne.

Scitalces.

Quelle demande ! je me meurs.

[Hircan voyant pâlir Scitalces , s'approche pour en sçavoir le sujet ; celui-ci répond que c'est de frayeur & d'inquiétude de se voir en tête d'un rival aussi dangereux que lui. Thamar demande au faux Ninus quelle est la cause de sa rougeur soudaine ; il réplique que c'est une vapeur à laquelle il est sujet ; cependant Scitalces veut commencer son discours ; mais à chaque fois qu'il jette les yeux sur Ninus , son trouble augmente à tel point qu'il ne peut prononcer que des mots entrecoupés. Thamar prenant son emba-

C

50 MERCURE DE FRANCE.

ras pour un effet de sa passion , lui fait entendre qu'elle est plus touchée de son silence que de l'éloquence de ses rivaux , & le fait asseoir à côté d'eux.]

Sitalces s'asseyant , à Hircan.

Mais quoi ! c'est bien là le Roi d'Assyrie.

Hircan.

Assurément , je vous l'ai déjà dit.

Sitalces à part.

C'est elle.

Hircan à part.

Il a perdu l'esprit.

[Thamar s'étonne de ce que Ninus ne lui demande pas ce qu'elle pense de ce troisième Prince ; Ninus l'avertit qu'il a crû remarquer dans la physionomie de ce dernier , tous les signes d'une ame perfide ; Hircan s'impatiente de ce que la Princesse ne décide pas assez promptement ; elle de son côté assure qu'elle est prête à déclarer son choix ; mais Ninus veut auparavant que les trois Princes jurent solennellement d'agréer sans plus de dispute , le choix de la Princesse ; ils se levent & font le serment la main sur l'autel de Baal , à l'exception d'Hircan qui refuse d'en approcher , & jure une main sur sa poitrine & l'autre sur son épée. Un Scyte , dit-il , ne connoit d'autre autel

que son cœur , ni d'autre Dieu que son épée.
 Cette cérémonie finie, la Princesse après un court remerciement aux Princes d'Egypte & de Scythie , fait assez connoître qu'elle va nommer Scitalces , lorsque Ninus l'interrompant , lui conseille de différer, d'examiner encore , & de prendre le tems nécessaire pour un choix de cette importance ; il invite les trois Princes à se trouver le soir à un festin Royal où la Princesse déclarera son époux : les Princes y consentent , excepté le Roi de Scythie qui fait hautement éclater son mécontentement de ce retard. Ninus se retire en recommandant de nouveau à la Princesse de faire de sérieuses réflexions , & de ne pas se laisser prévenir par les yeux.]

Je ne sçai pas (lui dit-il) lequel des trois vous plaît davantage ; mais pensez-y , & croyez que peut-être tel vers qui penche votre choix , en est le plus indigne ; les chaînes de l'amour auroient trop de douceur si la beauté de l'ame répondoit toujours à celle du visage.

SCÈNES I V. & V.

[Thamar reste avec les trois Princes , fait des avances assez marquées à Scitalces , dont l'embaras redoublant de plus en plus il se retire après quelques discours ambi-

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

gus. & sans suite, que la Princesse attribue au chagrin que lui donne le retard causé par les ordres de Ninus. La scène suivante se passe en bravades de la part d'Hircan qui malgré les remontrances que lui fait Mirtos sur l'obéissance due aux ordres du Roi, veut que la Princesse se déclare à l'instant pour lui, & en railleries de la part de la Princesse qui fait croire à Hircan qu'elle est tout de bon amoureuse de lui.]

SCENE VI.

HIRCAN, MIRTOs.

Hircan.

Vous avez entendu la Princesse, vous avez vu combien elle est glorieuse de m'avoir rendu sensible. Rival infortuné, je vous entends soupirer, je connois vos douleurs; changez de pensée, croyez-moi, prévenez votre disgrâce, & retournez sans tarder davantage vous consoler en Egypte.

Mirtos.

Vous me faites pitié de ne sçavoir pas distinguer l'ironie de la louange; ne voyez-vous pas que Thamar n'avoit en vue que de vous faire sentir la témérité de votre présomption?

Hircan.

Qu'est-ce à dire ? plus j'apprends vos usages & moins je les comprends ; les paroles peuvent donc avoir plus d'un sens en ce pays-ci ; déjà on ne peut y parler ni se taire que par la volonté d'autrui ; il faut un ordre du Roi pour pouvoir jouir de ce qu'on aime ; quel caprice du sort m'a conduit parmi des gens dont les coutumes sont si étranges ?

Mirtos.

C'est ainsi , Prince , que l'on vit en Assyrie ; il est convenable chez un peuple poli d'adoucir vos mœurs sauvages ; on ne parle point d'amour à des Reines du ton dont vous le faites ; ne croyez pas être ici avec vos rustiques habitantes des Forêts du Caucaze.

Hircan.

Eh quelle est donc votre manière de faire l'amour ?

Mirtos.

Ici l'on admire dans un respectueux silence la beauté que l'on adore ; on se tait , on soupire , on se plait dans ses tourmens , on endure sans se plaindre le poids de ses fers ; les chaînes que fait porter l'amour ne peuvent jamais être que légères.

C iij,

54 MERCURE DE FRANCE.

Hircan.

Et ensuite on obtient la récompense :

Mirtos.

Et ensuite on l'espère.

Hircan.

On espère ! pauvre récompense ! l'amour se traite plus raisonnablement parmi nous ; dès la première entrevue on y déclare ses sentimens sans hésiter ; on en change aussi tôt si l'on est bien reçu, on aime tant qu'on y trouve du plaisir, & l'on cesse d'aimer dès qu'on y trouve du tourment.

Mirtos.

Où vos mœurs sont bien barbares, où l'on n'aime point véritablement parmi vous ; les peines ont des plaisirs pour les vrais amans, un cœur fidèle n'oublie pas si aisément une ingratitude

Hircan.

Hé bien, aimez à votre manière, j'y consens, pour moi je ne quitterai pas la mienne ; il n'y a pas de plus grande folie que de se rendre tous les jours misérable en travaillant pour être heureux ; je fais aisément aux belles des sermens d'amour & de fidélité, pourquoi n'aurai-je pas la même facilité à les rompre ? *il sort.*

SCENE VII.

Mirtos seul.

[Mirtos reste à faire un court Monologue sur le pouvoir de l'amour ; ce Monologue est du nombre de quantité de scènes de pièces Italiennes en musique , qui ne sont faites que pour amener une maxime d'Opéra , ou quelque comparaison tirée des vents ou de l'agitation des flots, qui donne lieu à l'Acteur de déployer sa voix dans un grand air.]

SCENE VIII.

Le Théâtre change , il représente les jardins suspendus de Sémiramis ; on y voit de hautes allées d'arbres sur des terrasses portées par des colonnes , & des collines formées par des voûtes & des arcades les unes sur les autres.

SCITALCES, SIBARIS.

Sibaris.

Quelle joye n'ai-je pas à vous revoir ? cher ami ? permettez-moi de vous nommer encore d'un tel nom , Seigneur Eussai-je jamais dû croire que dans la personne du Prince des Indes , je retrouverois un jour mon cher Idrene ?

C iiii

Scitalces.

Alors je me plaisois à déguiser pendant mes voyages mon nom & mon rang pour éviter toute la foule & l'embarras que traîne après soi la grandeur importune. O mon cher Sibaris, plutôt aux Dieux que je n'eusse jamais été possédé de cette folle envie de parcourir l'Univers qui me fit abandonner la Cour de mon pere; je n'eusse jamais mis le pied en Egypte, je n'y eusse pas pris une passion tyrannique qui n'a cessé depuis de troubler le repos de ma vie; je n'aurois pas aujourd'hui sous les yeux, pour comble de douleurs, l'image vraie ou fausse de la perfide Sémiramis.

Sibaris.

Sémiramis, dites-vous? elle est avec vous en ces lieux?

Scitalces.

Comment! êtes vous donc aveugle? ne l'avez-vous donc pas reconnue dans Ninus?

Sibaris.

Dans Ninus? quelle illusion?

Scitalces.

Je l'ai reconnue, vous dis-je: ses yeux, ses traits, son geste, le ton de sa voix, & plus que tout le reste, son trouble & le mien; ah! mon cœur n'a pu s'y méprendre;

si vous sçaviez combien à ce fatal aspect
je l'ai senti tressaillir dans mon sein...

Sibaris.

Votre idée toujours remplie de cette
image s'est laissée tromper à quelque res-
semblance. Sémiramis auroit-elle pu
demeurer inconnue à Mirtos son propre
frère.

Scitalces.

Mirtos ! ne sçavez-vous pas qu'il a été
élevé à la Cour de Bactriane ?

Sibaris.

Mais trois lustres se sont écoulés depuis
votre fuite d'Egypte ; depuis un si long-
tems on n'a eu aucune nouvelle de Sémira-
mis , & il n'y a personne qui ne l'a croye
morte.

Scitalces.

Eh ! qui devoit mieux le croire que moi ,
qui la nuit de notre fuite lui plongeai
dans le sein ma propre épée ?

Sibaris.

Vous , ô Dieux !

Scitalces.

Voudrois-tu que j'eusse laissé sans pu-
nition le crime de la perfide ? Tout ce
que tu m'avois découvert étoit vrai , Siba-
ris. Je me rendis au lieu du rendez-vous
qu'elle m'avoit marqué. L'infidelle y vint
bien tôt après moi. Nous prîmes ensemble

C 7.

58 MERCURE DE FRANCE.

la fuite. Mais à peine étions-nous sortis des jardins du Palais , que je découvris les assassins dont tu m'avois donné avis. Mon rival étoit posté dans le bois avec un gros de gens armés.

Sibaris.

Et le reconnûtes vous ?

Scitalces.

Non. Ma vengeance seroit satisfaite ; si j'eusse pu noyer ma rage dans le sang du lâche.

Sibaris.

Mais comment vîntes-vous à bout de vous dérober vous-même au piège qu'on vous avoit tendu ?

Scitalces.

A peine eus-je aperçu les assassins, qu'avant que d'être à leur portée , je m'échappai à la faveur des arbres & de l'obscurité. Mais auparavant , saisi des transports d'une juste colere , je perçai de ma main l'indigne Sémiramis , & la précipitai dans le Nil.

Sibaris.

Quoi ! la lettre que je vous avois écrite a été l'unique cause de sa mort ! Ne suffisoit-il pas en l'abandonnant de vous venger d'elle par l'oubli ?

Scitalces.

Hélas ! peut-être en effet ai-je poussé

trop loin ma vengeance ? Mais qui peut retenir les justes mouvemens d'un cœur si cruellement trahi ? Jaloux , désespéré , j'allouvis ma fureur sans pouvoir redonner le calme à mon ame. La trahison , le lieu , le fleuve , le poignard , le sein percé de la perfide se peignent continuellement à mon imagination ; sans celle je lis & je relis cette lettre fatale. . . .

Sibaris.

Comment ! vous l'avez encore ? Pourquoi conserver ce papier qui n'est propre qu'à nourrir vos douleurs ?

Scitalces.

Je veux le garder éternellement pour ma propre justification.

Sibaris.

Seigneur , je suis perdu , si vous laissez rien entrevoir ici de ce mystère. Songez que Mitros ne manqueroit pas de venger sur moi l'infortune de sa sœur.

Scitalces.

Rassure-toi. Je garderai inviolablement le silence. De ton côté , garde-toi de donner à connoître que tu m'ayes connu en Egypte sous le nom d'Ildrene.

Sibaris.

Ne craignez rien ; & surtout chassez de votre esprit cette imagination chimérique qui vous fait voir Sémiramis dans

60 MERCURE DE FRANCE.

la personne de Ninus. Offrez à Thamar un cœur plus tranquille , & que sa possession vous serve à étouffer les restes d'un funeste amour.

A I R.

Dans un nouvel Hymenée
Cherchant un nouveau plaisir
D'une flamme infortunée
Eteignez le souvenir.
Votre blessure profonde
Y trouvera du repos.
Ainsi sur les bords de l'onde
Les flots vont chassans les flots.

Ce n'est qu'en changeant d'objets
Qu'on soulage sa foiblesse.
Le dur acier qui nous blesse
Guérit les maux qu'il a faits.
Souvent contre un mal extrême ,
Un poison offre un secours.
Le remède de l'amour
N'est autre que l'amour même.

SCENES IX. XI. XII & XIII.

[Tandis que Scitalces fait réflexion qu'en effet il peut s'être abusé sur la ressemblance , il est abordé par Thamar , qui après quelques nouvelles avances , dont

il se défend, lui vient annoncer que le Roi d'Assyrie veut l'entretenir en particulier. Le Roi entre, & Thamar sort en lui recommandant les intérêts de son cœur. L'entrevue débute par un grand trouble de part & d'autre, beaucoup d'à part, & de paroles entrecoupées.]

Semiramis.

Qu'avez-vous, Prince ? au lieu de me parler vous changez de visage. Vous semblez troublé.

Scitalces.

Hélas ! Seigneur, je ne puis jeter les yeux sur vous sans y retrouver tous les traits d'une femme infidèle pour qui je ressentis en Egypte la plus violente passion. A chaque fois que je vous apperçois, je crois toujours que je vais lui parler.

Semiramis.

Cette ressemblance est donc bien frappante.

Scitalces.

A tel point que je ne puis me persuader que ce ne soit pas l'infidèle sous un autre habit.

Semiramis.

Si elle me ressemble aussi parfaitement que vous le dites, elle n'est pas infidèle.

Scitalces avec une extrême violence.

Ah ! lâche traîtresse, ah ! perfide, ame-

60 MERCURE DE FRANCE.

la personne de Ninus. Offrez à Thamar un cœur plus tranquille , & que sa possession vous serve à étouffer les restes d'un funeste amour.

A I R.

Dans un nouvel Hymenée
Cherchant un nouveau plaisir
D'une flamme infortunée
Eteignez le souvenir.
Votre blessure profonde
Y trouvera du repos.
Ainsi sur les bords de l'onde
Les flots vont chassans les flots.

Ce n'est qu'en changeant d'objets
Qu'on soulage sa foiblesse.
Le dur acier qui nous blesse
Guérit les maux qu'il a faits.
Souvent contre un mal extrême ,
Un poison offre un secours.
Le remède de l'amour
N'est autre que l'amour même.

SCÈNES IX. XI. XII & XIII.

[Tandis que Scitalces fait réflexion qu'en effet il peut s'être abusé sur la ressemblance , il est abordé par Thamar , qui après quelques nouvelles avances , dont

J A N V I E R. 1753. 68
il se défend, lui vient annoncer que le Roi
d'Assyrie veut l'entretenir en particulier. Le
Roi entre, & Thamar sort en lui recom-
mandant les intérêts de son cœur. L'en-
trevue débute par un grand trouble de part
& d'autre, beaucoup d'à parte, & de pa-
roles entrecoupées.]

Semiramis.

Qu'avez-vous, Prince ? au lieu de me
parler vous changez de visage. Vous sem-
blez troublé.

Scitalces.

Hélas ! Seigneur, je ne puis jeter les
yeux sur vous sans y retrouver tous les
traits d'une femme infidèle pour qui je
ressentis en Egypte la plus violente pas-
sion. A chaque fois que je vous apperçois
je crois toujours que je vais lui parler.

Semiramis.

Cette ressemblance est donc bien frap-
pante.

Scitalces.

A tel point que je ne puis me persuader
que ce ne soit pas l'infidèle sous un au-
tre habit.

Semiramis.

Si elle me ressemble aussi parfaitement
que vous le dites, elle n'est pas infidèle.

Scitalces avec une extrême violence.

Ah ! lâche traîtresse, ah ! perfide, ame-

62 MERCURE DE FRANCE.

sans foi & sans amour ! née pour la honte
& le malheur de ma vie. . . .

Semiramis.

Hola, Scitalces, quel transport insensé ?

Scitalces.

Je m'égaré. Ah ! Seigneur , pardonnez
à la fougue d'un Prince malheureux qui
ne se connoît plus , tant il a l'esprit préoccupé de l'idée fatale qui le poursuit.

Semiramis.

Si elle étoit présente à vos regards comme elle est présente à votre imagination , loin de lui montrer tant de fureur , vous lui demanderiez plutôt pardon de vos injustices , & peut-être l'obtiendriez-vous.

Scitalces , à part.

C'est elle. Faisons-lui voir que tout mon amour s'est tourné en mépris. *à Semiramis.*
Seigneur , si vous le voulez , tout changera de face pour moi. Mon cœur , le plus malheureux qui fut jamais , peut devenir le plus fortuné.

[Semiramis croit qu'Ildrene va se découvrir entièrement. Mais au contraire il la prie avec de vives instances de déterminer en sa faveur le choix de la Princesse de Bactriane. Semiramis , après un premier mouvement de jalousie , se remet , & lui donne le change de nouveau en lui promettant tout d'un air fort indifférent.

Thamar rentre , impatiente d'apprendre son sort , Semiramis va au-devant d'elle , & lui dit de ne pas compter sur Scitalces , & qu'il n'y eût jamais de cœur plus ingrat ni plus inflexible. Scitalces à diverses reprises , veut entrer dans la conversation. A chaque fois Semiramis se met entre eux , & l'interrompt pendant long-tems , jusqu'à ce qu'enfin le Prince franchissant cet obstacle , adresse la parole à Thamar dans les termes les plus passionnés, & se retire.]

Thamar.

Je n'y comprends rien. Il est également excessif dans son silence & dans ses paroles. Seigneur , vous l'avez entendu , il parle tout différemment que vous ne me disiez.

Semiramis.

Je l'ai prévu , qu'il chercheroit à vous tromper. Ah ! vous ne sçavez pas combien il est accoutumé à feindre : combien il possède l'art trompeur de peindre sur son visage mille mouvemens qu'il ne ressent pas : combien sa bouche est faite à exprimer d'autres sentimens que ceux de son cœur. Fiez-vous à moi , Thamar. Je le connois mieux que vous , & ne cherche ici que votre avantage.

Thamar.

Seigneur , je connois toute l'étendue de

62 MERCURE DE FRANCE.

sans foi & sans amour ! née pour la honte
& le malheur de ma vie. . . .

Semiramis.

Hola, Scitalces, quel transport insensé !

Scitalces.

Je m'égare. Ah ! Seigneur , pardonnez
à la fougue d'un Prince malheureux qui
ne se connoît plus , tant il a l'esprit préoc-
cupé de l'idée fatale qui le poursuit.

Semiramis.

Si elle étoit présente à vos regards com-
me elle est présente à votre imagination ,
loin de lui montrer tant de fureur , vous
lui demanderiez plutôt pardon de vos in-
justices , & peut-être l'obtiendriez-vous.

Scitalces , à part.

C'est elle. Faisons-lui voir que tout mon
amour s'est tourné en mépris. *à Semiramis.*
Seigneur , si vous le voulez , tout changera
de face pour moi. Mon cœur , le plus mal-
heureux qui fut jamais , peut devenir le
plus fortuné.

[Semiramis croit qu'Ildrene va se dé-
couvrir entièrement. Mais au contraire il
la prie avec de vives instances de déter-
miner en sa faveur le choix de la Princesse
de Bactriane. Semiramis , après un pre-
mier mouvement de jalousie , se remet ,
& lui donne le change de nouveau en lui
promettant tout d'un air fort indifférent.

Thamar rentre , impatiente d'apprendre son sort , Semiramis va au-devant d'elle , & lui dit de ne pas compter sur Scitalces , & qu'il n'y eut jamais de cœur plus ingrat ni plus inflexible. Scitalces à diverses reprises , veut entrer dans la conversation. A chaque fois Semiramis se met entre eux , & l'interrompt pendant long-tems , jusqu'à ce qu'enfin le Prince franchissant cet obstacle , adresse la parole à Thamar dans les termes les plus passionnés, & se retire.]

Thamar.

Je n'y comprends rien. Il est également excessif dans son silence & dans ses paroles. Seigneur , vous l'avez entendu , il parle tout différemment que vous ne me disiez.

Semiramis.

Je l'ai prévu , qu'il chercheroit à vous tromper. Ah ! vous ne sçavez pas combien il est accoutumé à feindre : combien il possède l'art trompeur de peindre sur son visage mille mouvemens qu'il ne ressent pas : combien sa bouche est faite à exprimer d'autres sentimens que ceux de son cœur. Fiez-vous à moi , Thamar. Je le connois mieux que vous , & ne cherche ici que votre avantage.

Thamar.

Seigneur , je connois toute l'étendue de

64 MERCURE DE FRANCE.

vosre zèle pour moi. Mais pardonnez, si je ne puis m'empêcher de le trouver outré. Le Prince me paroît passionné, & vous me le peignez insensible. Il me regarde, il soupire, & vous voulez qu'il ne m'aime pas : mais que sa passion soit feinte ou véritable, je ne sens que trop que lui seul peut me plaire : & s'il me plaît, lors même qu'il me trompe, que seroit-ce s'il m'aime réellement ?

[Elle se retire, & laisse Semiramis irrésolue entre le dédain, la jalousie, & le risque qu'elle court de se découvrir au peuple si elle fait quelque éclat. Elle annonce aux Princes d'Egypte & de Scythie qui surviennent, que Thamar se déclare pour leur rival, & leur conseille d'aller aux pieds de leur Maîtresse faire un dernier effort pour la fléchir.]

Rien (leur dit-elle) ne sera plus propre à la toucher que vos larmes.

A I R.

Toute femme se plaît à voir couler les pleurs,
 Que sa beauté nous fait répandre;
 Son orgueil ne peut se défendre
 Du spectacle de nos douleurs.
 Mais bientôt elle-même à nos maux s'intéresse,
 Son cœur soupire & s'amollit,
 Et la pitié qui la saisit
 Est le germe de la tendresse.

S C E N E X I V.

H I R C A N , M I R T O S .

Hircan.

Mirtos , avez-vous du courage ?

Mirtos.

Mon épée me servira de réponse si vous en doutez.

Hircan.

Eh bien , allons de ce pas attaquer un odieux rival. Tuons Scitalces , & après nous être défait de lui , nous déciderons la querelle entre nous deux.

Mirtos.

Que dites-vous ? Est-ce ainsi que vous respectez le Palais du Roi d'Assyrie , & la foi qu'en ce jour même vous lui avez jurée ? Vous voulez que profitant d'un honteux avantage , nous allions tous deux attaquer un homme seul. Sont -ce là les preuves que vous demandez de mon courage ?

Hircan.

De quels respects , de quels sermens me parlez-vous ici ? J'aime , je suis outragé : je ne songe qu'à satisfaire à la fois mon amour & ma vengeance. Voudriez-vous que pour de vains égards je me laissasse enlever un bien que je desiré. Tremble ,

66 MERCURE DE FRANCE.

Scitalces, ta perte est certaine , soit que j'y employe l'artifice ou la force ouverte.

Mirtos , seul.

Barbares sentimens d'un Scythe farouche , qui croit que c'est une moindre peine de mériter son malheur que de le supporter.

[Mirtos reste encore quelque tems à déplorer la perte qu'il va faire , d'un ton très-propre à justifier le jugement que Thamar a fait de lui dans une des Scenes précédentes. Il finit l'Acte par la comparaison suivante :]

A I R.

Telle de Philomelle

La plaintive sœur ,

Voyant sa fidelle

Hirondelle

Au pouvoir d'un ravisseur ,

Va battant de l'asle

Autour du chasseur.

La verte campagne ,

Les eaux, les forêts ,

Loin de sa compagne

N'ont plus leurs attraits ,

Elle fuit le jour ,

Et dans sa retraite

Sans cesse regrette

Son premier Amour.

ACTE SECOND.

SCENES I. II. III. IV. V & VI.

[Le Théâtre représente un grand Sallon du Palais illuminé pour le Festin. Il est garni tout autour de buffets chargés de vases de pierres transparentes de diverses couleurs. Au milieu est la table du banquet avec quatre couverts d'un côté, & un pour le Roi d'Assyrie de l'autre. Hircan entre dans la Salle l'épée à la main, veut renverser la table, & s'informe de Sibaris qu'il y trouve, où est Thamar pour l'emmener, & Scitalces pour le tuer. Sibaris, après avoir vainement tâché de calmer la fureur d'Hircan, & de détourner ce Prince de faire un éclat qui déconcerteroit un projet qu'il vient de former, l'assure que la mort de Scitalces est infailible, à moins qu'il ne lui sauve la vie par le tumulte qu'il veut exciter hors de propos. Il a grande peine à se faire écouter d'Hircan, qui veut d'abord aller poignarder Scitalces, & ensuite revenir apprendre à loisir les mesures que Sibaris a prises pour s'en défaire. Enfin celui-ci parvient à faire entendre à Hircan, que depuis long tems il est l'ennemi secret de Scitalces, qu'il a de nouvelles & puissantes rai-

63 MERCURE DE FRANCE.

sons de le faire périr ; que pour cet effet il vient d'empoisonner la coupe nuptiale que Thamar , au milieu du festin , doit présenter à celui des Princes qu'elle choisira pour époux ; que de cette manière le coup est assuré , n'y ayant nul doute que son choix ne doive tomber sur le Prince des Indes.

Le Roi d'Assyrie entre dans le Sallon , accompagné de Thamar & des deux Princes d'Egypte & des Indes , suivi d'une foule de Courtisans & de Joueurs d'Instrumens. Chacun fait au Roi , sur la magnificence de la Fête , des complimens qui font languir le Spectacle & le Spectateur. Hircan en fait à Scitalces en particulier sur son bonheur prochain : après quoi on se met à table. Pendant le festin les Musiciens exécutent un Concert où l'on chante l'Epithalame de la Princesse , & divers Danseurs y entremêlent un Ballet. Enfin Thamar prend la coupe nuptiale que lui apporte Sibaris , fait un compliment général aux trois Princes , & s'adressant personnellement à Scitalces , lui présente la coupe. Il la reçoit , & la portant à sa bouche jette les yeux sur le prétendu Roi d'Assyrie , dont les regards se rencontrent si tendrement avec les siens , que Scitalces ne pouvant se résoudre à l'abandonner ainsi

pour jamais , remercie la Princesse , & repose la coupe sur la table. Tous les Spectateurs restent interdits , surtout Thamar & Sibaris.]

Hircan.

Comment ! c'est ainsi que vous refusez la main qui vous offre une couronne. On n'offense point de la sorte une Souveraine.

Semiramis.

Que vous importe s'il l'accepte ou la refuse ? Ce n'est point votre affaire ; chacun est libre ici sous ma protection.

Hircan.

Je prétends d'être aussi le défenseur de la Princesse , & ne souffrirai point qu'on l'outrage impunément. Que Scitalces prenne la coupe , & qu'il boive.

Thamar.

Laissez , Prince , laissez. Votre colère me serviroit ici plus que je ne veux. Le refus de Scitalces n'est pas capable de m'offenser. Il se fait justice à lui-même , & n'ose , avec raison , accepter une offre dont il se connoît trop indigne.

Hircan.

Non non , je veux qu'il boive.

Thamar.

Laissez , vous dis-je. Je puis mieux justifier ma gloire , & reconnoître votre zèle. Recevez de ma main la coupe nuptiale , Hircan , & soyez mon époux.

Hircan , interdit.

Sibaris!

Thamar.

Quoi ! vous hésitez. Voudriez-vous me refuser aussi ?

Hircan.

Non , Princesse.... Mais.... Il faut droit.... Vous ne savez pas.... Je reste confus.

Semiramis.

Prince , y songez-vous ? Vous ne devez pas hésiter un instant. Prenez la coupe , & buvez. Votre incertitude offense le respect dû à la Princesse , & répond mal à ses bontés. Décidez promptement.

Hircan.

Me voilà décidé. *Il jette la coupe à terre.*
C'est ainsi qu'Hircan reçoit le refus d'un autre.

Thamar.

Ah ! c'en est trop. Chacun me refuse. Suis je donc réduite à mandier la main d'un époux ? Est-ce donc pour m'outrager que vous êtes tous trois venus rechercher la mienne en Assyrie ? Ou mes traits sont-ils si difformes que le Sceptre dont ma main est ornée ne puisse les rendre supportables ?

Mirtos.

Ah ! Princesse , ne confondez pas ma flamme sincère....

Thamar.

Non non , qu'on ne me parle plus d'amour. Je suis outragée , & l'offenseur est encore impuni. Que Scitalces meure. C'est lui qui par son indigne refus a le premier avili le don de ma main. Je la réserve à celle qui se trempera dans son sang. à *Scitalces*; tu me méprises, ingrat, mais tu ne jouiras pas de ma honte. Tremble de m'avoir fait rougir de mon choix. Mon cœur outragé ne peut désormais céder qu'à celui qui satisfera ma vengeance.

[*Hircan* & *Mirtos* défient tous deux *Scitalces* au combat , & se disputent entr'eux à qui combattra le premier. *Scitalces* les invite à y venir tous deux à la fois , les assurant qu'il ne les craint pas plus réunis que séparés. *Semiramis* voyant son amant en danger pour lui avoir été fidèle , songe à le sauver sans se découvrir elle-même.]

Semiramis.

Arrêtez , Princes. Mes droits vont avant les vôtres. C'est dans mon Palais , c'est sous mes yeux que *Thamar* , que je protège, a reçu cet outrage , & que *Scitalces* a violé le respect qui m'est dû. Hola ! gardes , qu'on l'arrête , & qu'on lui ôte son épée. *Sibaris* , je le remets en votre garde.

Scitalces.

Moi , je rendrois mon épée !

Semiramis.

Point de résistance : je le veux : je l'ordonne.

Scitalces.

C'est à moi que vous osez parler ainsi !
Ah ! ma patience est à bout. Songez que je puis d'un seul mot. . . .

Semiramis.

Que de vains discours ! Gardes , qu'on l'ôte de mes yeux , & qu'on le tienne enfermé dans un lieu sûr.

[On emmene Scitalces. Les deux autres Princes se plaignent également au Roi de cette violence , & surtout de ce qu'on dérobe le Prince à leur vengeance.]

Semiramis.

Hircan , vous n'avez point à vous plaindre , ni rien à prétendre davantage ici. N'avez-vous pas refusé la Princesse. Elle ne peut plus être qu'au Prince Mirtos.

Hircan.

Nullement. Elle doit être moins à lui qu'à personne , puisqu'elle n'a jamais daigné le choisir.

Semiramis.

Mais que vous importe à qui elle soit , dès que vous n'en voulez point ? Quel intérêt y pouvez-vous prendre encore ?

Hircan.

Je ne m'explique pas.

Semiramis.

Semiramis.

L'aimez-vous, ne l'aimez-vous pas ?

Hircan.

Je ne sçais.

Semiramis.

Si vous l'aimez, pourquoi l'avez-vous refusée ?

Hircan.

Parce que cela me plaît.

Mirtos.

Mais quelle étrange manie de vouloir me disputer un cœur que vous ne voulez pas ?

Hircan.

Parce que cela me plaît.

Mirtos.

Etrange plaisir qui ne va qu'à troubler ceux des autres ! Expliquez-vous en un mot.

Hircan.

Que de questions ! Que de demandes !
 Que voulez-vous sçavoir de moi ? Vous
 voulez sçavoir ce que j'ai dans l'esprit.
 Ne vous courouchez pas tant. Je vais vous
 l'expliquer. Mon souverain bonheur est de
 pouvoir désespérer les autres. C'est par cer-
 te raison que vous me voyez si souvent
 changer de sentiment, quand je crois, que
 l'on est content de ceux que j'ai. Voilà un
 étrange caractère : allez, vous dis-je, je

D

74 MERCURE DE FRANCE.

le sens tout comme vous ; mais je ne puis en changer. Vous voyez , Hircan. Il sera toujours tel que vous l'avez vû.

[Il sort. Le Roi d'Assyrie resté seul avec Mirros lui fait entendre qu'il prend à lui plus d'intérêt qu'il ne croit ; & qu'il fait sa propre affaire de le rendre possesseur de la Princesse de Bactriane. Après ce discours il le congédie.]

Semiramis , seule.

Le refus de Scitalces est une preuve que sa passion pour moi subsiste dans toute sa force. Que faut-il de plus pour effacer de mon idée le souvenir de sa cruauté ? L'espérance renaît dans mon cœur. Toute ma tendresse se réveille. Amour , dangereux amour , je t'entends ; tu me présentes l'image de son ardeur , & tu me dérobes celle de sa trahison. Ah ! qu'il est aisé à la première lueur de félicité de perdre de vûe ses infortunes passées.

A I R.

• Au retour du Zéphire ,
Oubliant les autans ,
Le Berger ne respire
Que l'aimable Printems.
Dans la verte prairie
Il conduit son troupeau ,

Et sur l'herbe fleurie

Reprend son chalumeau :

A peine de la tempête

Le nocher remis ,

Voit-il briller sur sa tête

Les Astres amis ,

Sans songer à la tourmente

Courbé sur sa rame il chante

Au sein de Thetis.

S C E N E VII.

*Le Théâtre change , & représente une
chambre du Palais.*

SIBARIS , seul , puis HIRCAN.

Sibaris , seul.

Que servent l'artifice & la ruse , quand
des événemens imprévus viennent à la
traverse du projet le mieux concerté : La
fortune ennemie se plaît à rompre toutes
les mesures que je prends. Scitaloes vit
toujours , & Hircan sçait mon secret.

Hircan , arrivant.

Allons , Sibaris.

Sibaris.

Où ?

Hircan.

Chez la Princesse.

Dij

Sibaris.

Quoi faire ?

Hircan.

Me disculper auprès d'elle de l'insulte que je lui ai faite en apparence.

Sibaris.

Eh ! de quelle manière ?

Hircan.

En lui découvrant la vérité.

Sibaris.

Comment , la vérité !

Hircan.

Qui. Vous lui direz que je n'ai jamais cessé d'être épris de ses charmes ; que je n'ai refusé la coupe nuptiale que parce que vous l'aviez vous-même empoisonnée pour faire périr Scitalces , & que vous m'en aviez confié le dessein.

Sibaris.

Y songez-vous, Seigneur ? Vous voulez divulguer un crime qui nous est commun à tous deux. Vous en êtes aussi coupable que moi. Apprenez que l'on ne fait nulle différence entre celui qui exécute une trahison & celui qui la favorise.

Hircan.

Quoiqu'il puisse arriver , je veux que Thamar sçache la cause de mon refus , & ne puis souffrir qu'elle impute plus longtemps au mépris de sa personne , ce qui

J A N V I E R. 1753. 77
n'étoit qu'un désir de me défaire de mon rival.

Sibaris.

Seigneur, vous m'en pressez en vain. Je n'ai garde de me perdre ainsi moi-même.

Hircan.

Hé bien, vous n'avez pas besoin de parler, je me charge de tout dire.

Sibaris.

De grace, encore un mot. Vous allez renverser par cette précipitation un projet que je venois de faire pour vous rendre demain avant l'aurore possesseur de Thamar.

Hircan.

Comment ?

Sibaris.

N'avez-vous pas vos soldats & vos vaisseaux sur l'Euphrate ?

Hircan.

Eh bien !

Sibaris.

L'appartement de la Princesse donne sur le Fleuve. Rien ne vous empêche de faire sourdement approcher quelques barques de la terrasse. Si vous voulez me prêter main forte, je l'enleve cette nuit, & la remets en votre pouvoir.

D iij

74 **MERCURE DE FRANCE.**

le sens tout comme vous ; mais je ne puis en changer. Vous voyez , Hircan. Il sera toujours tel que vous l'avez vû.

[Il sort. Le Roi d'Assyrie resté seul avec Mirtos lui fait entendre qu'il prend à lui plus d'intérêt qu'il ne croit ; & qu'il fait sa propre affaire de le rendre possesseur de la Princesse de Bactriane. Après ce discours il le congédie.]

Semiramis , seule.

Le refus de Scitalces est une preuve que sa passion pour moi subsiste dans toute sa force. Que faut-il de plus pour effacer de mon idée le souvenir de sa cruauté ? L'espérance renaît dans mon cœur. Toute ma tendresse se réveille. Amour , dangereux amour , je t'entends ; tu me présentes l'image de son ardeur , & tu me dérobes celle de sa trahison. Ah ! qu'il est aisé à la première lueur de félicité de perdre de vû ses infortunes passées.

A I R.

• Au retour du Zéphire ,
Oubliant les autans ,
Le Berger ne respire
Que l'aimable Printems.
Dans la verte prairie
Il conduit son troupeau ,

Et sur l'herbe fleurie
Reprend son chalumeau :

A peine de la tempête
Le nocher remis ,
Voit-il briller sur sa tête
Les Astres amis ,
Sans songer à la tourmente
Courbé sur sa rame il chante
Au sein de Thetis.

S C E N E VII.

*Le Théâtre change , & représente une
chambre du Palais.*

SIBARIS , seul , puis HIRCAN.

Sibaris , seul.

Que servent l'artifice & la ruse , quand
des événemens imprévus viennent à la
traverse du projet le mieux concerté : La
fortune ennemie se plaît à rompre toutes
les mesures que je prends. Scitalces vit
toujours , & Hircan sçait mon secret.

Hircan , arrivant.

Allons , Sibaris.

Sibaris.

Où ?

Hircan.

Chez la Princesse.

Dij

Sibaris.

Quoi faire ?

Hircan.

Me disculper auprès d'elle de l'insulte
que je lui ai faite en apparence.

Sibaris.

Eh ! de quelle manière ?

Hircan.

En lui découvrant la vérité.

Sibaris.

Comment , la vérité !

Hircan.

Qui. Vous lui direz que je n'ai jamais
cessé d'être épris de ses charmes ; que je
n'ai refusé la coupe nuptiale que parce
que vous l'aviez vous-même empoison-
née pour faire périr Scitalces , & que vous
m'en aviez confié le dessein.

Sibaris.

Y songez-vous, Seigneur ? Vous vou-
lez divulguer un crime qui nous est com-
mun à tous deux. Vous en êtes aussi con-
pable que moi. Apprenez que l'on ne fait
nulle différence entre celui qui exécute
une trahison & celui qui la favorise.

Hircan.

Quoiqu'il puisse arriver , je veux que
Thamar sçache la cause de mon refus , &
ne puis souffrir qu'elle impute plus long-
tems au mépris de sa personne , ce qui

n'étoit qu'un désir de me défaire de mon rival.

Sibaris.

Seigneur, vous m'en pressez en vain. Je n'ai garde de me perdre ainsi moi-même.

Hircan.

Hé bien, vous n'avez pas besoin de parler, je me charge de tout dire.

Sibaris.

De grace, encore un mot. Vous allez renverser par cette précipitation un projet que je venois de faire pour vous rendre demain avant l'aurore possesseur de Thamar.

Hircan.

Comment ?

Sibaris.

N'avez-vous pas vos soldats & vos vaisseaux sur l'Euphrate ?

Hircan.

Eh bien !

Sibaris.

L'appartement de la Princesse donne sur le Fleuve. Rien ne vous empêche de faire sourdement approcher quelques barques de sa terrasse. Si vous voulez me prêter main forte, je l'enleve cette nuit, & la remets en votre pouvoir.

78 MERCURE DE FRANCE.

Hircan.

L'entreprise est fort douteuse.

Sibaris.

Elle est infaillible. Chacun sera enseveli dans le sommeil. L'appartement est assez éloigné du reste du Palais. Il n'y a de ce côté-là , ni troupes ni gardes. On ne peut avoir le moindre soupçon de notre dessein.

Hircan.

Il est vrai ; mais je crains. . . je crois qu'il vaut encore mieux. . .

Sibaris.

Non , non , ne balancez pas davantage. Reposez-vous sur moi : j'en fais mon affaire. Quoique j'aye déjà tout concerté d'avance , je veux encore , avant que la nuit soit plus obscure, aller de nouveau reconnoître le terrain. De votre côté, ne perdez pas de tems à donner des ordres aux Commandans de vos Vaisseaux,

Hircan.

Allons donc. Tentons encore cette voye. Vous me trouverez au lieu convenu.



SCENE VIII.

HIRCAN, THAMAR, MIRTOS.

Thamar, arrêtant Hircan qui veut sortir.

Eh bien ! Prince , suis-je vengé ? Avez-vous lavé mon injure dans le sang de l'ingrat qui m'outrage ?

Hircan, voyant entrer Mirtos.

Madame , je vois approcher un défenseur plus digne de vous , un Amant qui sçaura mieux mériter votre tendresse. Le Prince Mirtos est mieux versé que moi dans l'art d'aimer. Il en possède tous les secrets. On le méprise sans qu'il se pique. On l'offense sans qu'il se courrouce. Il sçait soupirer avec poids & mesure , & répandre des larmes à propos. Et avec des sentimens si fidèles & si passionnés l'ombre seule de l'espérance lui suffit pour récompense.

Thamar.

Ce n'est pas envain qu'il espere , dès demain , peut-être , il recevra le prix de sa tendresse & verra couronner ses feux.

Hircan.

Prince fortuné ! il va vivre dans les plaisirs & moi dans les regrets ; qu'y faire ? je suis né malheureux ; il faut que j'appren-

D iij

80. MERCURE DE FRANCE.

ne à supporter les rigueurs de mon destin ;
je vais loin de vous me plaindre de mon
étoile & laisser un libre cours aux trans-
ports de votre joye & de votre tendresse.

SCENE IX.

T H A M A R , M I R T O S .

[Dans cette scene la Princesse demande à Mirtos de la vanger de Scitalces , & lui reproche même de ne l'avoir pas déjà fait ; il s'excuse sur l'obstacle que le Roi y a mis en faisant arrêter & désarmer Scitalces. Le reste de la scene se passe , de la part de Mirtos , en protestations d'amour & autres sentimens de galanterie qui sont si puérils dans une Tragédie , lors même qu'ils sont le mieux traités ; la Princesse elle-même en est si ennuyée qu'elle lui dit :

Prince , au nom des Dieux , que votre tendresse change d'objet ou de maniere de s'exprimer ; je ne puis souffrir un amant languissant qui me fatigue du récit de ses tourmens éternels , qu'on ne voit jamais joyeux ni content , qui se présente toujours devant moi avec la langueur peinte sur le visage , & semble jusques par son silence me vouloir reprocher que ma tendresse n'est pas égale à la sienne.

Mirtos.

Cruelle , de quoi pouvez-vous vous plaindre lorsque j'ose à peine vous entretenir de mon marryre ; vous êtes la première belle qui se soit offensée des respects d'un amant.

A I R.

Un ruisseau dont l'onde plaintive
Gazonille entre l'herbe & les fleurs ;
Jamais de la Nymphé craintive
Ne peut exciter les frayeurs ;
Dans le cristal de son eau pure
Elle se mire en sûreté ,
Tandis que par un doux murmure
Il applaudit à sa beauté.

Le zéphir qu'on entend à peine
Agiter l'orme ou le palmier ,
Jamais sur la liquide plaine
N'a fait pâlir le nautonier ;
Il va dans l'empire de Flore
A la Rôze faire sa cour ,
Il défend l'amant de l'Aurore
Des traits brûlans du Dieu du jour.

S C E N E S X & X I.

[Mirtos sort , le Roi d'Assyrie entre ,
Thamar se plaint vivement à lui de ce
qu'il dérobe Scitalces à sa juste vengeance.

D v

82. MERCURE DE FRANCE.

ce. Le Roi lui répond qu'il n'en a usé de la sorte , que pour obliger bien-tôt Scitalces à venir expier sa faute à ses pieds ; mais Thamar , peu satisfaite d'une réparation si peu proportionnée à l'offense , veut absolument qu'il meure , ou du moins qu'il mette sa vie en péril. Le Roi après s'être efforcé de la détourner de cette résolution par tous les sentimens de pitié dont une fille peut être susceptible , prend la voye opposée , l'exhorte à la vengeance la plus violente , lui conseille d'aller elle-même voir expier le Prince des Indes sur le champ de bataille , & mettant la tendresse de Thamar à l'épreuve , lui fait en détail une peinture aussi horrible que dégoûtante , de toute l'agonie d'un homme qui meurt de mort violente. Ce n'est pas tout encore , il veut qu'à l'instant que Scitalces sera prêt à rendre les derniers soupirs , la Princesse se jette sur lui , lui arrache le cœur , en étouffe dans ses mains les derniers mouvemens , & regarde le sang ruisseler dans ses doigts , tant qu'enfin Thamar effrayée de cette abominable description , pâlit au récit du Roi , & tombe en syncope.

Sibaris vient annoncer au Roi que Scitalces qu'il a mandé , n'attend que son ordre pour entrer ; on emmène Thamar ;

le Roi d'Assyrie reste seul avec Scitalces , & dès l'abord le faux Ninus cessant entièrement de feindre, se découvre au Prince des Indes pour la vraie Sémiramis.

Cette scene que le spectateur attendoit avec tant d'impatience , ne produit point du tout l'effet qu'on en espéroit ; Idrene & Sémiramis l'employent toute entière après leur reconnoissance , à éclater l'un contre l'autre ; l'une se plaint de la cruauté de son amant qu'il a poignardé de sa propre main à l'instant même qu'elle lui avoit tout sacrifié : l'autre lui reproche l'affreuse perfidie avec laquelle elle l'attiroit dans le piège pour le faire assassiner. Sémiramis surprise au dernier point , proteste de son innocence : Idrene insiste & s'en rapporte au témoignage de ses propres yeux ; mais ni l'un ni l'autre n'a garde de s'expliquer assez pour mettre fin en un seul mot à ce mal entendu.]

Oui, oui (continue Idrene) c'est moi qui suis le coupable & qui me sens le cœur devoré de regrets ; mais sçais-tu de quoi ? de ne t'avoir porté qu'une blessure légère, de ce que ma main criminelle n'a pas sçu d'un seul coup terminer ta vie & tes noirceurs.

Sémiramis.

Eh bien, cesse de t'affliger, il en est tems encore , & je ne veux pas me défendre de

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

tes coups ; tiens , tigre , voilà mon épée ,
rassasie-toi de mon sang ; perce-moi le
cœur , ton bras en sçait la route ; regarde
cette cicatrice , voi ces traces de ta fu-
reur ; traître , tu détournes les yeux ; re-
garde-les , te dis-je , & achève de m'arra-
cher une vie que je ne conservois que pour
t'aimer.

[Le reste de la scène se passe en de pa-
reilles plaintes ; on s'opiniâtre de part &
d'autre à ne pas s'expliquer plus claire-
ment ; & Sémiramis sort suffoquée par
ses pleurs & ses sanglots. Scitalces incer-
rain de ce qu'il va faire , partagé entre la
haine & la pitié , ferme l'acte par un Mo-
nologue que finit la comparaison suivan-
te.]

A I R.

Ainsi le passager dont la nef entr'ouverte
Au milieu des rochers est le jouet des vents ,
Voit la terre & les eaux conjurer pour sa perte
Par leurs coups redoublés en hâter les instans ,
Par tout à ses regards s'offre l'affreuse Parque ;

De quelque part qu'il jette l'œil

Il voit la mer , il voit l'écueil ;

Il regarde la vague , il regarde la barque ;

Il voudroit se jeter , la frayeur le retient :

Il ne sçait que résoudre en son inquiétude

Jusqu'au moment où le flot vient

Terminer & son sort & son incertitude.

ACTE III.

[Le Théâtre représente la rive de l'Euphrate, le long de laquelle regne la terrasse & l'appartement de Thamar ; les grilles de fer de la terrasse sont ouvertes, on voit l'Euphrate couvert de vaisseaux desquels sortent Hircan & ses troupes, dont une partie se poste sur la rive à l'entrée de la terrasse, & l'autre reste debout sur les vaisseaux ; tandis que les Matelots les appareillent pour partir en diligence , Hircan donne divers ordres à ses gens , & paroît impatient de ne pas voir arriver Sibaris.]

SCENES II. III. IV. & V.

HIRCAN, SIBARIS.

Sibaris , accourant vers la grille de fer le long de la terrasse l'épée à la main.

Ah Seigneur , tout est perdu , fuyons en diligence.

Hircan.

Et Thamar , où donc est-elle ?

Sibaris.

Le coup est manqué , ses femmes sont retentir de cris son appartement , leurs clameurs attirent de ce côté toute la garde de Ninus ; fuyons au plus vite , & tandis que les Scythes que vous m'avez donnés nous font un rampart contre l'effort des Assy-

riens , dérobons du moins nos deux têtes
à la colere du Roi.

Hircan.

Malheureux ! voilà donc l'hymen dont
tu m'avois flatté ; la Princesse que tu de-
vois remettre entre mes bras avant l'au-
rore !

Sibaris.

Que vouliez-vous que je fisse de plus ?
pouvois-je résister à toutes les troupes du
Roi qui alloient fondre sur moi ?

Hircan.

Ah lâche ! tu as crû sauver ta vie , mai
ne l'espère pas, tu n'y gagneras que l'hon-
neur d'être à l'instant tué de ma main.

Sibaris.

Mais Seigneur , est-ce ma faute si . . .

Hircan.

Vains propos ; il faut que tu meures
scélérat , pour ce crime-là ou pour un au-
tre.

[Il tire son épée pour le tuer. Sibaris
s'enfuit du côté du Palais , & au même ins-
tant Mirtos paroît sur la terrasse à la tête de
la garde Assyrienne.]

Mirtos.

Traîtres, c'est fait de vous, vous n'écha-
perez pas à ma juste vengeance.

*Sibaris , courant vers
Mirtos.*

Au secours , Prince , au secours , je ne puis plus long-tems résister seul à défendre l'entrée du Palais de Thamar contre ces furieux.

Mirtos , à Hircan.

Barbare Scythe , c'est donc ainsi que l'on croit parmi vous ravir un cœur par la violence & la trahison ?

Hircan.

Oui , oui , malgré tous tes efforts j'aurai la Princesse.

Mirtos.

Tu l'auras , perfide ! à moi , soldats , à moi ; que le fer , que le feu nous fassent raison de ces Barbares.

[Ici commence , au bruit des instrumens militaires , un furieux combat entre les soldats Scythes & la garde Assyrienne ; celle-ci dont le nombre va toujours croissant , pousse les Scythes du côté du fleuve , les précipite partie dans l'Euphrate , partie sur les bords au bas de la terrasse ; les Scythes regagnent leurs vaisseaux ; les Assyriens sautent la terrasse à leur tour , entrent dans l'eau , vont à l'abordage des vaisseaux dont ils se rendent maîtres après une longue résistance , & y mettent le feu avec de grands cris de part & d'autre :

§§ MERCURE DE FRANCE.

cependant la mêlée au milieu de laquelle est Hircan , continue toujours au bord du fleuve ; accablé comme il est par le nombre , Mirtos le presse envain de se rendre prisonnier , jusqu'à ce qu'enfin on se jette sur lui & on le désarme , ce qui ne l'empêche pas de continuer ses bravades & de se comparer à un écueil , qui malgré la foudre qui gronde sur sa tête , la mer qui mugit à ses pieds & les vents qui soufflent contre ses flancs , ne laisse pas de menacer les navires & de faire trembler le Nautonier. On l'emmene , la foule se dissipe & Mirtos reste seul avec Sibaris , auquel il rend mille graces de lui avoir , par sa valeur , donné le tems de sauver la Princesse. Sibaris lui raconte une histoire longue & détaillée de la maniere dont il a découvert la trahison , & de tout ce qu'il a fait pour s'opposer aux efforts des Scythes avant que le secours arrivât. Mirtos élève jusqu'aux cieux la bravoure de Sibaris , l'embrasse , lui jure une amitié éternelle , & fait serment de n'oublier jamais le service important qu'il vient de lui rendre en le délivrant d'un rival si dangereux. Alors Sibaris lui apprend qu'Hircan étoit encore pour lui un rival moins dangereux , moins perfide que Scitalces , & que ce Prince des Indes qui

lui ravit aujourd'hui le cœur de Thamar , est le même qui jadis sous le nom d'Idrene enleva en Egypte sa sœur, Sémiramis. Mirtos à ce récit entre en fureur , & veut courir en demander vengeance au Roi d'Assyrie ; mais Sibaris l'arrête & lui fait entendre que par une telle démarche il perdrait sans ressource l'espoir de se venger ; que le Roi a montré pour Scitalces une partialité visible , & ne l'a fait arrêter que pour le soustraire à la valeur de ses rivaux ; qu'ainsi il doit sur-tout dissimuler, & n'employer à se défaire secrètement de Scitalces que quelque main vile & inconnue , n'étant pas naturel qu'il fût d'un lâche ravisseur l'honneur de le punir de sa propre main. Mirtos se retire , & Sibaris se félicite de l'avoir mis aux prises avec Scitalces.]

C'est (dit-il) l'unique ressource qui me reste pour me défaire d'un homme maître de mon secret , & qui me perdra tôt ou tard si je ne le perds.

SCÈNES VI. & VII.

[Le Théâtre change & représente le cabinet du Roi d'Assyrie où il est seul. Mirtos y entre brusquement & demande d'un air furieux qu'on fasse sortir Scitalces de prison , déclarant qu'il veut absolu-

90 MERCURE DE FRANCE.

ment se battre contre lui en combat singulier , & que si le Roi le refuse il s'adressera à l'armée & à la Nation entière pour réclamer la loi du pays en vertu de laquelle on ne peut refuser le champ clos à un guerrier qui le demande contre son ennemi ; il ajoute qu'il est personnellement ennemi de Scitalces dont , sans parler de la rivalité qui est entr'eux , il a reçu l'injure la plus cruelle. Sémiramis étonnée de cette nouvelle fureur de Mirtos , lui demande à son tour ce qu'il a fait de ce ton doux qui faisoit le fond de son caractère ; mais elle tâche envain de calmer la colere du Prince Egyptien , qui sans s'expliquer lui fait entendre en se retirant qu'il sçait assez que Ninus a des raisons secrètes pour ménager Scitalces. Sémiramis effrayée de ce discours se croit découverte , & mandant à l'instant Scitalces , lui fait part de ses craintes & de ce qui vient de se passer.]

Notre position (lui dit-elle) est dans son moment le plus critique ; je ne doute pas que mon frere ne nous connoisse tous les deux , & que les suites de notre malheureuse passion ne soient la véritable cause de sa fureur ; il veut laver dans votre sang l'outrage fait au sang Royal de Pharaon , & quand même je pourrois venir

à bout d'empêcher le combat qu'il demande, l'éclat qu'il fera va me découvrir infailliblement & m'exposer à la fureur de l'Assyrie entière que j'ai rompée ; il n'y a ici qu'une ressource , oublions le passé , je vous pardonne tout ; réunissons promptement nos cœurs & nos forces par un heureux hymenée ; si Mirtos vous voit mon époux , la main que vous m'aurez donnée réparera nos fautes passées , & lui fera perdre le désir de vengeance dont il se montre animé ; délivré d'un rival qu'on lui préféreroit , il deviendra paisible possesseur de la main de Thamar ; alors votre courage & le mien soutenus des forces de l'Egypte & de Bactriane seront plus que suffisans pour faire tête à l'orage. J'ai dans Babylone un puissant parti que je ménage adroitement depuis long-tems en cas d'accident ; il me restera des amis fidèles , même après que je serai découverte , & je ne désespère pas de me maintenir sur le Trône , & de vous y placer.

[Ce discours dont on ne donne ici que l'extrait , est interrompu à bien des reprises par Scitalces ; à chaque interruption il vomit contre Sémiramis un torrent d'injures, se possédant néanmoins toujours assez pour ne rien laisser échaper qui puisse servir au dénouement ; il finit à chaque

92 MERCURE DE FRANCE.

fois par dire, qu'on me rende la liberté ;
qu'on me redonne mon épée.

Sémiramis , avec fureur.

Oui , ame féroce & insensée , on te les
rendra , je ne veux plus te parler ni t'en-
rendre ; ho-là , gardes , que l'on rende
l'épée à ce prisonnier ; tu es libre , va où
te guidera ton aveugle fureur , va ; mais
n'oublie pas que tu m'as réduite au dernier
désespoir , & que dans le comble de mal-
heurs où tu me précipites , il me restera assez
de force pour me vanger au moins de toi :
fuis de ma présence , barbare , trompeur :
souviens-toi que tu n'es & ne fus jamais
qu'un traître ; mais que malgré ta trahison
ta main a manqué son coup ; Sémiramis
vit encore , souviens t'en , lâche assassin ,
& tremble pour l'avenir.

Scitalces , seul.

O Dieux ! une femme hardie peut-elle
pousser si loin l'audace de son impudence ;
veillai-je ? ou si je sommeille : n'est-ce pas
ici la lettre de Sibaris ?

*Il tire de son sein la
lettre de Sibaris ,
& en lit tout bas
quelques mots.*

Insensé que je suis ! pourquoi chercher
dans une lettre les preuves d'un crime
dont mes propres yeux ont été les té-

JANVIER. 1753. 93

moins... Bannissons, bannissons pour jamais de mon âme jusqu'au moindre souvenir d'une femme si détestable ; hélas ! c'est elle encore qui m'a fait outrager indignement la tendresse d'une Princesse digne en effet de toute la mienne. Ah courons de ce pas expier mon crime à ses pieds. Je la vois qui s'avance.

SCENE VIII.

SCITALCES, THAMAR.

[Scitalces demande pardon à Thamar & l'obtient aisément ; ils se jurent une foi mutuelle , & Thamar qui croit que c'est par les bons offices du Roi d'Assyrie que son amant est revenu à elle , se félicite d'avoir dans la personne de Ninus un ami si zélé , & se promet d'en conserver une éternelle reconnoissance.]

SCENES IX. X. & XI.

[Mirros vient défier Scitalces au combat ; la scène se passe en rodomontades de part & d'autre. Le Prince des Indes resté seul avec Thamar , veut encore l'entretenir de sa flamme ; mais celle-ci lui coupe la parole en lui déclarant nettement que c'est en vain qu'il espère la toucher , & que son cœur est prévenu pour un autre.]

Mirtos.

Mais par quelle raison ? . . .

Thamar.

Ne me demandez point de raison , l'amour n'en peut ni rendre ni entendre ; s'il connoissoit la raison , il ne seroit plus l'amour. Ce sentiment vif & tumultueux ne sçauroit se définir ; si jamais quelqu'un parvient à vous l'expliquer comme il faut, s'il en parle bien , dites qu'il le ressent mal.

La scène suivante n'est qu'un court récitatif & un air où Mirtos exprime son désespoir.]

SCÈNE XII.

[Le Théâtre change & représente le champ clos où le Prince d'Egypte, & celui des Indes se battent en duel ; il est entouré de barrières à l'exception des deux ouvertures aux deux bouts , par où doivent entrer les combattans ; elles sont gardées par les Juges de camp. La foule des spectateurs environne en dehors les barrières , & en dedans on voit en face le Roi d'Assyrie assis sur un Trône. Sibaris & quelques Courtisans sont à ses pieds ; on entend quelque tumulte à l'une des ouvertures du camp ; c'est Hircan qui force le passage & y entre malgré la garde , protestant qu'il

ne veut céder la Princesse à personne ,
& qu'il prétend se battre aussi pour l'a-
voir.]

Sémiramis.

Prince , rendez grace à ma bonté qui
veut bien vous laisser la liberté après votre
insolence ; pour la main de la Princesse
il n'y faut plus prétendre , votre condui-
te vous en a rendu trop indigne ; ne l'avez-
vous pas vous-même refusée ?

Hircan.

Moi , je ne l'ai point refusée , je n'ai
refusé que la mort que Sibaris avoit prépa-
rée à son époux ; il avoit empoisonné la
coupe nuptiale.

Sibaris.

Ah l'infâme calomniateur ! il invente
cet odieux mensonge pour se venger de
ce que je l'ai empêché d'enlever la Prin-
cesse.

Hircan.

Tu m'en as empêché ! oh quelle impu-
dente imposture ! j'écume de rage ! quoi ,
ce n'est pas toi malheureux , qui m'as don-
né le conseil & fourni les moyens de faire
le coup ? tu n'es pas allé chez elle à la
tête de mes Scythes ?

Sibaris.

Encore ! à *Sémiramis*. Seigneur , vous
le voyez , ce perfide voudroit me perdre ;

mais l'artifice est trop grossier, Mirros a vu ma conduite.

Sémiramis.

Retirez-vous, Hircan, & tougissez d'une si exécration fausseté ; la fidélité de Sibaris ne m'est pas moins connue que l'horrible noirceur de votre caractère.

Hircan.

Comment, vous croyez Ah ! la fureur me transporte Quoi ! tu oses me soutenir abominable scélerat, il faut que je t'arrache la vie.

[Il veut se jeter sur Sibaris ; les gardes le repoussent. Au même instant les trompettes se font entendre ; on ouvre les deux bouts de la barrière ; les deux combattans entrent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, armés de toutes pièces à l'exception du casque & de l'épée. Ils s'avancent vers le trône du Roi qui renouvelle envain ses instances pour leur faire quitter le dessein de se battre. Alors les Juges de camp leur apportent à chacun un casque & une épée, partagent le terrain & après les autres cérémonies usitées dans les tournois, se retirent à leur poste. Le combat commence ; mais à peine les premiers coups sont-ils portés que Thamar arrivant en hâte sur le champ de bataille, se jette entre les deux champions .

piens, les sépare, & s'adressant au Prince d'Egypte :]

Mirtos (lui dit-elle), je vous ai moi-même demandé ce combat, aujourd'hui je ne le souhaite plus; tout est apaisé, mon choix est fait; je le déclarerai bientôt; votre valeur m'est inutile ici, & je suis satisfaite.

Mirtos.

Si vous êtes satisfaite, Mirtos ne l'est pas, je combats pour ma querelle, & non pour la vôtre, apprenez que vous êtes vous-même dans l'erreur; l'homme que vous voyez ici n'est qu'un imposteur qui oseroit aspirer à vous sous un nom supposé; il se nomme Idrene, c'est lui qui jadis enleva de Memphis Sémiramis, ma sœur.

Sémiramis.

Que dites-vous là, Prince? vous êtes dans l'erreur vous même; je connois Scitalces; c'est lui, c'est le Prince des Indes, ce n'est point Idrene.

Mirtos.

Non, non, on veut envain me déguiser la vérité, j'en suis certain; qui peut mieux connoître Idrene que Sibaris, qui l'a si long-temps vu en Egypte; c'est lui qui me l'a dit.

Sibaris.

O Ciel!

E

Scitalces.

Ah perfide ami ! tu me trahis. à *Mirtos*.
 Oui, tu ne te trompes point; c'est moi qui
 sous le nom d'Idrene ai enlevé ta sœur.

Mirtos.

Qu'as-tu fait de Sémiramis, lâche ra-
 visseur ? parle ; répond , avant que je
 répande ton infâme sang.

Scitalces.

Ne me le demande pas ; je ne puis dire
 autre chose sinon que je lui ai percé le
 sein , & l'ai précipitée dans le Nil.

Mirtos.

Ah barbare !

Scitalces.

Tiens , vois qui fut le plus coupable
 d'elle ou de moi ; lis cette lettre écrite de
 la main de Sibaris, apprens la plus horrible
 des trahisons.

*Il donne la lettre à**Mirtos.**Mirtos lit.*

Cher Idrene vous courez à votre per-
 te ; vous allez vous-même mettre Sémira-
 mis aux mains de votre rival ; on vous
 tend un piège dans le bois sur le bord du
 Nil , les meurtriers sont postés pour vous
 assassiner ; votre maîtresse est du complot.
 En consentant à se laisser enlever, elle n'a-
 voit d'autre vue que de jeter sur vous

tout le blâme public de ce crime , sans risquer son véritable amant qui en doit recueillir tout le fruit ; il est embusqué où je vous ai dit avec un gros de gens armés , & doit s'enfuir avec elle après vous avoir ôté la vie. Je viens à l'instant d'être informé de cette trahison , & je me hâte d'empêcher autant que je puis , qu'un ami qui m'est si cher ne soit la victime de l'horrible méchanceté d'une femme perfide. Adieu cher Idrene , conservez votre vie , & souvenez-vous de l'amitié de Sibaris.

Sémiramis.

O Ciel ! vit-on jamais une pareille noirceur ? Sibaris approchez. Vous avez écrit cette lettre , les faits qu'elle contient sont-ils vrais ou supposés ; répondez promptement ; regardez-moi en face.

Sibaris.

Oui , je n'ai rien dit que de vrai.

Sémiramis.

Monstre exécration !

Mirtos.

Sibaris , expliquons entre nous deux ce mystère , j'ai peine à vous comprendre ; votre amitié pour Idrene éclatée dans l'avis que vous lui donnez , mais c'est vous qui me l'avez découvert & qui me sollicitez de l'en punir : êtes-vous l'ami ou l'ennemi d'Idrene ;

E ij

Sibaris, effrayé.

J'étois alors son ami. Depuis Vous ne ne sçavez pas J'ai eu lieu de juger

Mirtos.

Traître, en voilà assez ; tu te confonds ; ton épouvante te démasque , je lis tous tes mensonges sur ton visage effrayé. Ninus , il faut obliger ce malheureux par les tourmens à avouer ici devant tout le peuple ses odieuses trames.

Sémiramis, à part.

Il en diroit sans doute plus que je ne veux. à *Mirtos*. Non Prince , je veux l'interroger moi même en particulier ; gardes , que l'on le jette dans un cachot , & que l'on l'empêche de parler à personne sans mon ordre.

Sibaris.

Il n'en est pas besoin , je vais tout déclarer ici.

Sémiramis.

Gardes , obéissez ; qu'on l'emmène promptement.

Les gardes veulent le saisir , il se jette entre Mirtos & Scitalces.

Sibaris,

Seigneur , écoutez-moi , je veux tout

vous dé couvrir ; l'amour & l'ambition m'ont aliéné l'esprit jusqu'à croire que je pourrois devenir possesseur de la fille de Pharaon, dont vous étiez aimé, je lui donnai le conseil & les moyens de fuir avec vous, vous l'attendiez au rendez-vous dont vous vous souvenez ; je vous y envoyai la lettre où j'avois supposé les faits qu'on vient de lire.

Scitalces.

Tu les avoit supposés ! eh n'ai-je pas vu de mes propres yeux les meurtriers & leurs Chefs embusqués à l'entrée du bois.

Sibaris.

C'étoit moi-même ; l'obscurité vous empêcha de me reconnoître , & en même-tems vous sauva la vie , quand je vous perdis de vue à travers les arbres : mon projet étoit de m'enfuir avec la Princesse après vous avoir fait tomber sous mes coups.

Scitalces.

Ah malheureux ! qu'ay-je fait ?

Hircan , s'approchant.

Traître , il faut que tu confesses aussi les crimes que tu m'as voulu faire commettre.

Sibaris.

Il est vrai , je les avoue ; mais il me

E iij

reste des choses bien plus importantes encore à dire.

Sémiramis.

C'est assez, c'est assez, gardes qu'on l'ôte de mes yeux; exécutez l'ordre que j'ay donné.

*Sibaris, courant du côté
du peuple.*

Non, non, puisque je suis perdu, j'en perdrai d'autres aussi. Peuples, on vous trompe; ouvrez les yeux, reconnoissez une horrible fourberie; une femme déguisée deshonne le Trône d'Assyrie.

Sémiramis.

Tais-toi, malheureux?

*Elle se leve debout sur
son Trône.*

Peuples, écoutez-moi; oui je suis Sémiramis la femme du grand Ninus, la mere du jeune Ninus votre Roi. Je regne en Assyrie sous son nom & sous ses habits; mais je regne pour votre bonheur & pour votre gloire. Peuples, qui d'entre vous peut se plaindre de moi? qui de vous n'a pas éprouvé ma bonté, & goûté la douceur de mon regne, dont chaque jour ajoute un nouveau lustre à la splendeur du Trône d'Assyrie. Au lieu d'un enfant incapable de vous gouverner, je vous ai

donné une femme , il est vrai , mais une femme qui n'a de son sexe que la beauté , mais une femme , qui porte un cœur de Héros. Souvenez-vous du grand Ninus , de l'amour qu'il me portoit . des ressources qu'il a trouvées dans le mien , de l'appui que lui a si souvent prêté mon courage. Soldats, rendez témoignage à ma gloire ; vous m'avez vû combattre , vaincre & triompher à côté de lui , nul avant lui n'avoit porté si loin la grandeur du nom Assyrien , & je l'ai encore surpassé. J'ai conquis la Sogdiane ; par moi le Perse invincible est soumis à vos loix ; j'ai porté jusqu'aux extrémités de l'Asie la terreur de vos armes ; tout vous respecte , tout vous admire. Vous jouissez dans le sein de la paix des douceurs de l'abondance , & du fruit de mes bienfaits ; Assyriens qui m'écoutez , retournez-vous & jetez les yeux du côté de la Ville , n'est ce pas là cette grande Babylone dont j'ai fait le siège de mon Royaume , que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance & dans l'éclat de ma gloire. Regardez ces Palais , ces ouvrages immenses , ces jardins suspendus , miracles de l'art , qui font l'ornement de votre Capitale , ces murs épais , ces tours sublimes qui en font la sûreté , & jugez à présent si j'ai mieux mérité de

E iiij

porter la couronne qu'un jeune homme sans force & sans talent. Prononcez , Peuples ; si vous dédaignez de m'obéir , mon fils n'est pas loin d'ici , je suis prête à descendre du Trône & à remettre mon sceptre en ses mains.

Chœur du peuple.

Nous nous soumettons à ta loi ,
 Règne à jamais sur nous , Auguste Souveraine ,
 Que celle qui fut notre Roi ,
 Désormais soit notre Reine ;

[Mirtos & sa sœur se reconnoissent & s'embrassent. Scitalces se jette aux pieds de Sémiramis qui lui pardonne ; Thamar donne sa foi à Mirtos.]

*Hircan , tirant l'épée
 contre Sibaris.*

Laissez-moi égorger ce misérable , & je m'en retourne content sur le Mont Caucase.

Sémiramis.

Hircan , ma vie & mon regne n'ont rien eu jusqu'ici que d'extraordinaire & d'inoui ; je veux faire aujourd'hui une chose plus singulière que tout le reste. Je pardonne à Sibaris.

Chœur des Peuples.

Ta gloire & tes vertus n'eurent jamais d'exem-
ple ,

Tu surpasses tous les mortels ,

Divinité digne de mille Autels ,

Dans le fond de nos cœurs nous t'élevons un
Temple.

Nous nous soumettons à ta loi ;

Regne toujours sur nous , Auguste Souveraine ;

Que celle qui fut notre Roi ,

Soit désormais notre Reine.



E v



E P I T R E

A M. DE VAUMALLE,

COMMISSAIRE DES GUERRES.

*Par M. l'Abbé Clément, Chanoine de S.
Louis du Louvre.*

Depuis que de la Merliere *
Vous êtes le favori,
Vous faites le renchéri
D'une si forte manière,
Que j'en ai le cœur flétri.

Vous me laissez en souffrance ;
Parce que ce grand Prélat
Sur tous les habitans d'Apt,
Vous donne la préférence,
De le faire échec & mat.

Autrefois dans le registre
De la sincère amitié,
Mon nom au vôtre lié,
Décoroit plus d'un Chapitre :
Mais vous m'avez oublié.

Condamné par contumace

* Il est Evêque d'Apt en Provence, depuis envi-
ron un an.

Comme inutile rimeur ,
 J'apperçois que la grandeur
 Me force à céder la place
 Que j'avois dans votre cœur.

Vainement da ma tendresse
 Le progrès vous est connu ;
 De nouveauté prévenu ,
 Mon cher Vaumalle s'empresse
 De plaire au dernier venu.

Ne prenez pas pour excuse
 De votre prompt changement ;
 Dans cet Evêque charmant ,
 L'esprit fin qui vous amuse ,
 Par le sel & l'agrément.

Vous dites qu'à son langage
 Les cœurs ne tiennent à rien ;
 Qu'il n'est point de citoyen ,
 Dont il n'ait eu le suffrage ;
 Soit : il n'aura pas le mien.

Que m'importe qu'on admire
 Sa douceur & sa bonté ;
 Pourrois-je en être enchanté ,
 Dans le tems que je soupire
 De ce qu'il m'a supplanté ?

Si Conducteur infidèle ,
 Et dormant sous le camail ,

E vj

Il redoutoit le travail
 Qui doit enflamer son zèle,
 Pour le salut du bercail.

Si des maux de l'indigence,
 Son cœur n'étoit point touché ;
 Si d'avarice entiché,
 Il grossissoit sa finance
 Des fruits de son Evêché.

Alors sans inquiétude,
 Je rirois d'un tel rival,
 Et d'un plaisir sans égal,
 Goûtant la douce habitude,
 Je mourrois votre féal.

Mais lorsque la voix publique
 Me prône tout ce qu'il fait,
 Dans le fidèle portrait
 De cet homme Apostolique,
 Je vois le Prélat parfait.

• Comparissant, charitable,
 Il soulage le besoin,
 Vif, de travail & de soin
 Son zèle est insatiable,
 Et ne peut aller plus loin.

Du récit de ce prodige
 Siôt que je fus instruit,
 Je dis, où suis-je réduit ?

Tant de mérite m'afflige ;
Vaumalle en fera séduit.

Le bon cœur , la politesse ,
Ont sur lui des droits puissans ;
Il aime les airs décens ;
Les vertus & la sagesse
Lui ravissent son encens.

Faut-il donc que je m'étonne ,
Si pour ce Prélat chéri
Vaumalle s'est attendu ?
C'est l'équité qui l'ordonne,
Je dois céder à son cri.

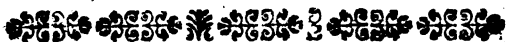
Céder : c'est trop tôt me rendre ,
Et l'ami dont je me plains ,
Pour moi , malgré ses dédains ,
Est peut-être encore tendre :
Faisons trêve à mes chagrins.

Son silence est-il un titre
Pour noircir son écusson ?
A-t-il tort ? a-t-il raison ?
Sa réponse à cette Epître
Eclaircira le soupçon.

Mais je vous fais injustice ;
Par mon amour allarmé ;
Qui , je suis encor aimé :
Pardonnez-moi ce caprice ,
A tort je vous ai blâmé.

Si votre Evêque sourcille :
 De ce que je vous écris ,
 Qu'il cesse d'être surpris ;
 Ses bontés pour ma famille
 Méritoient de moi ce prix.

Mon cœur par la gratitude
 Secretement excité ,
 Me l'a lui-même dicté ,
 Elevé dans l'habitude
 De dire la vérité.



SECONDE LETTRE

D'UNE DAME

A l'Auteur du Mercure ; sur la Prévention.

V OUS m'avez imprimée , Monsieur :
 vous voilà engagé à rendre mes fo-
 lies publiques , & peut-être prêt à vous
 en repentir : je vous plains , si cela est , car
 j'ai une envie demesurée d'augmenter vos
 regrets. Quoique je soupçonne que ma
 lettre sur la méchanceté n'ait pas fait un
 grand changement dans les mœurs , je vais
 parler dans celle-ci contre la prévention.
 Au pis aller , je serai dans le cas de la plû-
 part de nos Prédicateurs modernes.

La Prévention pourroit , ce me semble ,

être comparée à un verre coloré, appliqué sur nos yeux, à travers lequel nous ne pouvons voir les objets tels qu'ils sont. Trop souvent elle dégrade le bon pour embellir le médiocre : presque toujours elle séduit & captive le sentiment. Les Arts & les Sciences sont surtout en proie à cette trompeuse Reine des ames. Tel Artiste, tel Auteur va produire un ouvrage digne d'être admiré : voulez vous sçavoir ce qu'on en pensera ? Informez-vous du jugement qu'on a porté sur ses premières productions : décidez ensuite hardiment, vous allez préférer un oracle.

Sommes-nous donc faits pour vivre dans l'erreur ? & la raison n'osera-t'elle jamais déchirer le bandeau du préjugé ? Voyez ces victimes de la prévention, elles sont enchaînées au Char de triomphe de ces heureux usurpateurs. Qu'elles seroient malheureuses, si le tems qui les suit ne devoit un jour les venger & les mettre à leur place.

La paresse ou l'impuissance particulière des Juges ne seroit-elle pas la cause des mauvais jugemens publics sur les ouvrages d'esprit ? Il est plus aisé de décider sur une pièce, suivant les jugemens portés sur les précédentes du même Auteur, que de l'analyser, & d'en discuter les défauts & les

Béautés. De là, ces décisions hardies des génies les plus bornés. De-là cet aveuglement orgueilleux & funeste, qui fronde sans motif ou qui loue par mode.

Il me semble que le but des opérations de l'esprit doit être la recherche de la vérité ; c'est s'en éloigner que d'adopter un sentiment avec précipitation, & de le défendre obstinément, dans un cas où il en est deux sur le même sujet. Venons à l'application. Deux genres de musique divisent tout Paris. Les oreilles anciennes faites à une mélodie douce, mais lente, & peut-être trop monotone, ne peuvent supporter la vivacité ultramontaine des ariettes modernes qui font le charme de la plûpart de nos jeunes gens. Qu'arrive-t-il ? On entend à l'Opéra diverses personnes s'écrier à la fois, *cela est admirable ; cela est détestable*. Pour moi je ne puis m'empêcher de répliquer, *cela est risible*.

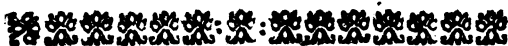
Après avoir examiné s'il n'étoit point de remède à une maladie aussi nuisible à la société, j'ai trouvé à propos d'établir que personne ne décidera chez moi sur aucun ouvrage moderne, sans avoir exposé les motifs de son jugement ; & sans déclarer qu'il est prêt de renoncer à son sentiment de bonne foi, si quelqu'un lui en prouve la fausseté. Que dix sociétés, dans Paris,

usent de ma méthode, & je réponds qu'on y verra bientôt cesser des disputes, qui mêlent presque toujours de l'aigreur dans le commerce le plus liant.

La Prévention détruite, la vérité sera le fruit de nos recherches, puisque pour la trouver nous partirons des mêmes principes. Plus d'Auteurs cachés sous un voile transparent. Plus de sujets de plaintes. L'esprit acquérera de nouvelles lumières, & le jugement sera à son égard, ce qu'est la raison à l'égard des passions.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le mot de l'Enigme du second volume du *Mercur* de Décembre est *le Manteau*. Celui du premier Logogryphe est *Soulier*, dans lequel on trouve *sole*, *osier*, *le Comte d'Eu*, *olive*, *rose*, *Roi*, *ire*, *jouer*, *or*, *ou*, *re*, *sol*, *si*, *ris*, *Louis*, *lyre*, *violier*, *ivre*, *vie*, *voler*, *lier*, *louer*, *œil*, *soye*, *Voyer*, *vers*, *voir*, *ouir*, *Iser* & *ours*. Celui du second Logogryphe est *Arlequin*; dans lequel on trouve *vire*, *âne*, *M. le Quin*, *ire*, *Arné* fille d'Eole, *l'Arne* fleuve, *Saint Jean*, *Uranie*, *rien*, *vin*, *eau*, *vie*, *lien*, *Jule*, *le Nil*, & aile.



E N I G M E.

Quoique par un effet du plus bizarre usage ,
 Maint cadet ne m'ait plus qu'à titre d'ornement.
 De mon utilité, je donne à tout moment ,
 Le plus assuré témoignage ;
 Au tems passé , je recevois mon prix ,
 D'une vaste circonférence ,
 Elle m'attire aujourd'hui des mépris ,
 Et l'homme de goût ne m'encense ,
 Qu'autant que je m'offre à ses yeux
 Sous l'aspect séduisant d'une taille mignone ,
 La censure , il est vrai , dit & prône en tous lieux ,
 Qu'ainsi réduite à rien , j'en deviens bien moins
 bonne ,

Mais graces à l'habileté ,
 De ceux qui de nos jours , président à mon être ,
 Ce préjugé trompeur sans crédit est resté ;
 Mon sort est de tenir compagnie à mon maître .

Malheur à moi , si le dérangement
 Sur ma sage conduite exerce un long empire ,
 Il me prive aussi tôt de son attachement ,
 Et je perds sans retour , la faveur du beau sire ,
 Pour m'en aller souvent de main en main ,
 De la dupe & du sot exciter le chagrin.

Anonyme de Rouen.

LOGOGRIPE.

J'Etois tranquile , & je suis agité ,
 J'ai pâli tout d'abord , je rougis à cette heure ,
 Ah ! je sens . . . un luttin mal voulu , mal fêté ,
 Chez moi vient fixer sa demeure.
 Chassons-le promptement , le drôle est familier ,
 Souffrez-lui prendre un pied , (dis le commun
 Adage)
 Bien-tôt sans le faire prier ,
 Il en prend deux & davantage ;
 Me voici donc les armes à la main ,
 Elles sont trop bien préparées
 Pour ne pas m'en promettre un triomphe certain ,
 Mais de sçavoir leur nom aurois-tu le dessein ?
 Prend quatre lettres bien nombrées ,
 Et de suite deux fois , mets-les en même rang ;
 Sans oublier d'y joindre une dernière ,
 Faite pourtant pour marcher la première ,
 Il t'échape , mon cher , le malheur sera grand.

Par le même.



A U T R E.

Six pieds tous variés, Lecteur, m'offrent aux yeux,

A plus d'une personne

Quoique d'esprit & d'ame bonne,

Je fais souvent passer, maint quart d'heure joyeux:

Il est vrai que les traits d'espece différente,

Sous lesquels je sçais m'annoncer,

N'ont pas tous l'art d'intéresser ;

Et que noire sur tout, si quelqu'un me présente,

D'un trop juste dédain,

Il peut être certain,

Ma diction mal entendue,

Avec ma première moitié

Je pourrois être confondue,

Mais l'usage jamais a-t-il raisiné

Cette identité prétendue ?

Des mots, qu'en mon sein je contiens,

La Kirielle est assez étendue :

A sept cependant je me tiens,

Dont le premier est sincere ou perfide,

L'autre mord, le suivant exerce & divertit,

Le quatrième annonce un outil homicide,

Tout de qui le cinquième aiguise l'appétit,

L'avant dernier se dit d'une montagne,

Si le septième est à ton gré

Tout prudemment considéré,

Tu n'hésiteras pas d'en faire une compagne.

Anonyme de Rouen.

AUTRE.

DEux mots de trois lettres chacun ,
 En font un ,
 Dont six par conséquent composent la structure ,
 Le premier de ces mots d'un usage commun ,
 Est employé souvent comme mesure ;
 Pour le second , il est selon les sens ,
 Une source d'amusemens ,
 Du le juste sujet de regrets & de peines ;
 Mon tout te flatte-t-il ? Vers le milieu du jour ,
 Dans certain lieu du logis, fais un tour ,
 Tes démarches, Lecteur , pourront n'être pas
 vaines.

Par le même,





NOUVELLES LITTERAIRES.

ESSAIS sur les principes de l'Harmonie , où l'on traite de la théorie de l'harmonie en général , des droits respectifs de l'harmonie & de la mélodie , de la basse fondamentale , & de l'origine du mode mineur , avec deux planches d'exemples en notes. *A Paris* , chez *Prault* , fils ; Quai de Conti , 1752.

Cet ouvrage contient trois différentes Dissertations sous le nom d'*Essais*. La première qui est une espèce de discours préliminaire , roule sur l'utilité de la théorie des Arts en général , & plus particulièrement sur la possibilité & sur les usages d'une théorie philosophique de l'harmonie.

Dans le deuxième Essai , M. Serre commence par quelques observations sur la Dissertation de M. Blainville , qui a paru dans le *Mercure* du mois de Mai dernier , *sur les droits de la mélodie & de l'harmonie*. Il passe ensuite à quelques questions que ce Musicien lui a proposées à la fin de sa Dissertation ; mais il se borne à celles qui lui ont fourni une occasion natu-

relle de traiter les points les plus importants de la théorie de l'harmonie, & particulièrement celui de la Basse fondamentale; il s'attache à faire voir la différence qu'il y a entre la Basse essentiellement fondamentale, & une Basse technique ou méthodique, telle qu'il prétend que M. Rameau l'a conçue, mais qui ne lui paroît pas mériter assez rigoureusement le titre de Basse fondamentale.

M. Serre prouve en même tems, qu'à parler exactement, tous les accords dissonnans portent sur un double fondement, sur deux sons fondamentaux, & que ce n'est qu'à la faveur de cette duplicité fondamentale qu'on peut expliquer clairement l'origine & le principal usage des dissonnances dans l'harmonie, & parvenir à une démonstration physico-mathématique de la succession des accords. L'Auteur fait sentir à cette occasion combien il importe en théorie de distinguer avec soin les intervalles que la pratique est en droit de confondre, & de ne pas se presser de sacrifier le calcul au tempérament.

C'est par le moyen de cette précision qu'il trouve le fondement de diverses pratiques, où les différences de *comma*, que l'oreille sous-entend à sa façon, sont très-

remarquables par leur effet. C'est encore l'estimation exacte des intervalles qui a fourni à M. Serre deux conjectures ingénieuses sur *l'enharmonique* des anciens. Il termine cette seconde Dissertation par un plan de théorie musicale, & propose les principes essentiels sur lesquels cette théorie lui paroît devoir être fondée.

Le troisième Essai traite de l'origine du mode mineur. L'Auteur y examine d'abord celle que le célèbre M. Rameau a proposée dans ses ouvrages théoriques; il tâche d'en montrer l'insuffisance, & de lui en substituer une plus naturelle & plus certaine. Il rapporte à cette occasion, & explique très-naturellement une expérience connue de plusieurs Musiciens, dans laquelle on a remarqué que deux sons aigus, consonnans & entonnés en même tems par deux belles voix, font entendre, ou semblent faire entendre un troisième son plus grave, mais très-foible, une espèce de bourdon, qui se trouve être le vrai son fondamental commun des deux sons aigus. Selon l'Auteur, ce bourdonnement n'est qu'une apparence acoustique, produite par les vibrations concurrentes des deux sons entonnés. Il s'attache enfin à faire remarquer entre le mode majeur & le mode mineur un rapport
d'inversion,

d'inversion, qui n'a pas encore été assez bien observé, quoique la connoissance en puisse être utile dans la pratique même. M. Serre relève à ce sujet l'inexactitude de la théorie musicale de M. Euler *, & particulièrement celle des formules qui, selon cet illustre Géomètre, représentent les assemblages des sons qui composent le mode majeur, & le mode mineur.

La production dont nous venons de rendre compte, est estimable par le style, & encore plus par la nouveauté des vûes qu'elles renferment sur la théorie de l'harmonie. Il est singulier qu'un ouvrage aussi profond sur la musique, parte de la main d'un Peintre célèbre en plusieurs Pays, & singulièrement à la Cour de Vienne, par l'excellence des portraits qu'il y a faits en miniature de la famille Impériale.

E s s a i sur la Comédie moderne, où l'on réfute les nouvelles observations de M. Fagan, au sujet des condamnations prononcées contre les Comédiens, suivi d'une Histoire abrégée des ouvrages qui ont paru pour & contre la Comédie, depuis le dix-septième siècle. Par M. M. G. D. B. *O Pueri fugite hinc, latet anguis*

* Dans l'ouvrage, intitulé, *Tentamen nova theog. Musices*, &c.

F

remarquables par leur effet. C'est encore l'estimation exacte des intervalles qui a fourni à M. Serre deux conjectures ingénieuses sur *l'enharmonique* des anciens. Il termine cette seconde Dissertation par un plan de théorie musicale, & propose les principes essentiels sur lesquels cette théorie lui paroît devoir être fondée.

Le troisième Essai traite de l'origine du mode mineur. L'Auteur y examine d'abord celle que le célèbre M. Rameau a proposée dans ses ouvrages théoriques; il tâche d'en montrer l'insuffisance, & de lui en substituer une plus naturelle & plus certaine. Il rapporte à cette occasion, & explique très-naturellement une expérience connue de plusieurs Musiciens, dans laquelle on a remarqué que deux sons aigus, consonnans & entonnés en même tems par deux belles voix, font entendre, ou semblent faire entendre un troisième son plus grave, mais très-foible, une espèce de bourdon, qui se trouve être le vrai son fondamental commun des deux sons aigus. Selon l'Auteur, ce bourdonnement n'est qu'une apparence acoustique, produite par les vibrations concurrentes des deux sons entonnés. Il s'attache enfin à faire remarquer entre le mode majeur & le mode mineur un rapport
d'inversion,

d'*inversion*, qui n'a pas encore été assez bien observé, quoique la connoissance en puisse être utile dans la pratique même. M. Serre relève à ce sujet l'inexactitude de la théorie musicale de M. Euler *, & particulièrement celle des formules qui, selon cet illustre Géomètre, représentent les assemblages des sons qui composent le mode majeur, & le mode mineur.

La production dont nous venons de rendre compte, est estimable par le style, & encore plus par la nouveauté des vûes qu'elles renferment sur la théorie de l'harmonie. Il est singulier qu'un ouvrage aussi profond sur la musique, parte de la main d'un Peintre célèbre en plusieurs Pays, singulièrement à la Cour de Vienne, & l'excellence des portraits qu'il y a faits en miniature de la famille Impériale.

E s s a i sur la Comédie moderne, où l'on réfute les nouvelles observations de Fagan, au sujet des condamnations prononcées contre les Comédiens, suivi d'une Histoire abrégée des ouvrages qui ont paru pour & contre la Comédie, depuis le dix-septième siècle. Par M. M. G. D. B. *O Pueri fugite hinc, latet anguis*

Dans l'ouvrage, intitulé, *Tentamen nova theog-*
musica, &c.

F

in herba. Un volume in-12. Se vend à Paris, chez la veuve Pissot, Quai de Conti, & chez Duchesne, rue Saint Jacques.

Quoique l'ouvrage que nous annonçons soit écrit contre le Théâtre, il peut être lû sans chagrin & sans dégoût par ceux qui aiment le plus le Théâtre. On voit que ce sont moins les spectacles qu'il attaque, que l'écrit fait en faveur des spectacles, & que l'occasion l'y a excité plus que le zèle; il avoue lui-même qu'il se feroit tû, si l'on n'eût point rompu le silence. On peut dire d'ailleurs qu'il a écrit moins en Théologien qu'en honnête homme; en sorte que sa réfutation est dépourvillée de ce qui auroit pû la rendre ennuyeuse, & qu'elle est à la portée de tout le monde.

Le plan des observations est à peu près celui de l'Essai. L'Auteur du premier ouvrage a voulu prouver que le Théâtre, étant purgé des obscénités qui le rendoient autrefois condamnable, non-seulement ne doit plus l'être aujourd'hui, mais encore qu'il est devenu une bonne école pour les mœurs. Les moyens dont il s'est servi n'ont pas paru convainquans au nouvel Auteur, qui déclare que la facilité de les détruire l'a séduit. Et en effet, ceux qu'il a employés, s'ils ne sont pas

funestes. aux spectacles , nous paroissent du moins empêcher que l'apologie qui en est faite ne leur soit bien avantageuse.

Il rend justice aux Poètes & aux Comédiens de notre siècle , sur leur décence & leur délicatesse ; mais après avoir montré qu'il reste encore au Théâtre des pièces qui ne le rendent pas aussi épuré qu'on le lit , & qu'en général il n'y en a point qui puissent être bien utiles aux mœurs , il soutient , (& c'est où il s'arrête principalement) que les anciennes & les nouvelles sont toutes très-dangereuses , surtout pour la jeunesse : » par la peinture si vive & si bien variée que l'on y fait , dit-il , de l'amour , cette passion funeste à tous les cœurs , à tous les sexes , à tous les âges ; on apprend au Théâtre à connoître ce malheureux sentiment dans tous ses degrés , dans tous ses caprices , à le sentir , à l'inspirer , à parler son langage. » Combien de gens , continue l'Auteur , avoueroient , s'ils vouloient être sincères , que c'est à la Comédie qu'ils ont pris leurs premières leçons de galanterie , & qu'ils y ont appris l'art de faire parler des feux inspirés , il est vrai par la nature , mais que leur simplicité ne pénétreroit pas , ou que leur timidité n'osoit faire éclore.

» Une déclaration d'amour dans une
 » pièce qu'ils ont vû jouer , leur a fait
 » ouvrir les yeux , les a animés. Cette dé-
 » claration ingénieuse , tendre , écoutée ,
 » heureuse , leur trace la route qu'ils cher-
 » chent , les flatte du même succès. Leur
 » situation est la même que celle de l'a-
 » mant , dont on leur offre le tableau ;
 » même passion , même timidité , mêmes
 » moyens par conséquent à employer.

L'Auteur passant ensuite aux jeunes personnes de l'autre sexe , entre dans un semblable détail , mais plus circonstancié ; cet endroit mérite quelque attention. Il est manié avec adresse , & nous a paru persuasif. Les images en sont vives , les applications heureuses & frappantes.

Il donne à cette occasion l'idée d'un nouveau plan de Comédie , où l'amour n'entreroit point ; ce plan pourroit n'être pas impraticable , mais nous doutons qu'il soit exécuté.

Par rapport aux Comédiens & aux Comédiennes , l'Auteur en parle suivant le préjugé ordinaire , mais cependant avec ménagement & avec sagesse. Il convient même qu'il y en a plusieurs dignes à tous égards de l'estime & de l'amitié des honnêtes gens ; mais il réfute si heureusement ce que M. F. a dit à leur égard , que l'on

toiroit qu'ils ne peuvent pas être justifiés, ou qu'ils pouvoient l'être mieux.

Pour réduire cet ouvrage, il roule sur quatre principes :

Que la Comédie a été jusqu'à présent, & est encore infructueuse pour les mœurs ; qu'elle leur est même très-nuisible, & que rien n'est plus dangereux pour la jeunesse, & susceptible de mauvaises impressions.

Que l'art de Moliere, & de ceux qui ont suivi en déguisant le danger, l'ont rendu plus grand, & que les talens des auteurs dramatiques ne sont pas des titres pour justifier leurs Pièces.

Que les précautions qu'on propose de prendre, pour rendre le Théâtre moins digne de censure sont insuffisantes, & que tant qu'on y laissera subsister l'amour, toutes les réformes seront inutiles.

Et que s'il n'y a pas de possibilité à réduire le Théâtre au point de modestie convenable, & à lui ôter ce qu'il a de funeste, il n'y a pas d'esperance que l'Eglise ve jamais les censures dont on se plaint.

LETTRE sur les nouveaux bains Médecinaux. Par M. C* * *. Docteur en Médecine. A Paris, chez la veuve Quillan, Primeur-Libraire, rue Galande, près la

Place Maubert , à l'Annonciation , 1752.
Avec Approbation & permission.

L'Auteur de cette Lettre , inspiré par le zèle du bien public , fait part à un de ses amis de tous les avantages qu'on peut retirer de l'établissement qu'on a fait à Paris des nouveaux Bains Médicinaux , inventés par M. Guerin de Montpellier. Ce sont des étuves construites avec beaucoup d'adresse & d'attention. On peut par leur moyen conduire les vapeurs des aromates, & de tous les remèdes sur les parties du corps qui en ont besoin. La force de ces vapeurs est étonnante. *Il n'y a rien de si dur qu'elles ne ramolissent ; rien de si épais, qu'elles ne mettent en fonte ; & le résultat de tous ces effets est un torrent de sueurs qui dégage les vaisseaux , & entraîne avec lui tout ce qu'il y a d'impur & d'étranger , qui gêne les fonctions.*

Ces bains décrassent si bien la peau , que ceux qui les prennent , dit l'Auteur , croient être dans le cas d'un serpent qui quitte sa dépouille. On y administre également les bains secs , les fumigations de toute espèce & les douches. Avec le secours de cette machine , on est dispensé de faire des voyages , & d'attendre la saison des bains. On peut y prendre en tout tems les douches des eaux minérales , avec

autant , & même plus d'avantage qu'à la source.

L'Auteur entre dans des détails physiques sur l'utilité de ces bains , mais le peu d'étendue que nous donnons à nos extraits , ne nous permet pas de le suivre dans cette partie. Nous nous contenterons de faire remarquer avec lui , que les vapeurs de l'eau sont le plus puissant dissolvant qu'il y ait dans la nature , & qu'elles peuvent aisément dissoudre tout ce qui gêneroit la flexibilité des membres. Les humeurs épaissies , les duretés naissantes , les maladies d'hyver , de printemps & d'automne , celles des vieillards , & la plûpart de celles des personnes du sexe , sont traitées avec succès par les nouveaux bains médicinaux.

Les sains comme les malades sont intéressés aux effets de la nouvelle machine ; elle soulage presque tout à coup des lassitudes , des malaises , des pesanteurs , des pertes d'appetit qui sont l'effet d'une transpiration retenue , & d'un sang lourd qui ne roule pas à son aise.

Cette Lettre est méthodique , bien écrite , & mérite d'être lue. On y a joint à la fin , des Certificats de la Faculté de Médecine & de l'Académie Royale de Chirurgie , qui sont comme des pièces au-

F iiij

thentiques & irréprochables, qui justifient les utiles effets que l'Auteur de la Lettre rapporte de la nouvelle invention.

Ces nouveaux Bains Médicinaux sont établis à Paris, rue des Jeûneurs, vis-à-vis la rue Saint Fiacre, quartier Montmartre.

LA Société Royale de Londres a mis le 18 Décembre 1752, le célèbre M. Faget l'aîné, au nombre de ses Académiciens. Cet événement fait honneur à la Chirurgie de Paris, & confirme la réputation d'un de ses Membres les plus illustres.

La vie de Castruccio Castracani, Souverain de Lucques; traduction de l'Italien de Machiavel, avec des notes critiques & politiques; par M. *Dreux du Radier*, Avocat au Parlement de Paris. *A Paris*, chez *Lambert*, rue de la Comédie françoise. 1753. brochure de 67 pages.

L'Histoire que nous annonçons est faite par un homme de génie, & traduite par un homme qui écrit bien; cependant elle n'est pas intéressante. On n'y trouve que des événemens qui n'ont rien de grand ni de singulier. Le portrait du Héros est ce

qui nous a paru le plus piquant , & nous l'allons copier.

Castruccio étoit d'une taille avantageuse, plus grande que l'ordinaire & bien proportionnée. Il avoit l'abord si gracieux & si affable, que tous ceux qui lui parloient s'en retournoient contents. La couleur de ses cheveux tournoit sur le roux : il les portoit coupés au-dessus de l'oreille. Il alloit en tout tems la tête nuë, qu'il plût ou qu'il neigeât. Il étoit tendre pour ses amis, terrible à ses ennemis, équitable envers ses sujets, peu fidèle avec les Étrangers. Il n'employoit la force pour venir à bout de ses desseins que lorsque la ruse ne suffisoit pas ; parce que selon lui c'étoit la victoire qui donnoit de la réputation à un Prince & non la maniere de vaincre. Personne ne fut jamais plus hardi à s'exposer aux dangers, ni plus adroit à s'en tirer. Aussi disoit-il ordinairement, que l'homme devoit tout tenter & ne jamais perdre courage, que Dieu aimoit les braves, puisqu'il s'en servoit pour punir les poltrons. Soit qu'il badinât, soit qu'il voulût reprendre quelqu'un, il avoit l'esprit vif, la réponse prompte. Comme il n'épargnoit personne dans ses bons mots, il avoit l'esprit assez bien fait pour souffrir qu'on ne l'épargnât pas lui même.

F

Benedicti XIV. Pont. max. olim Cardinalis de Lambertini opera. in-folio v. 12. Romæ.

M É M O I R E S d'une Honnête Femme , écrits par elle-même & publiés par M. Cheurier. *A Londres & se trouve à Paris chez Jorry, Quai des Augustins. in-12. vol. 3.*

L'Honnête Femme qui conte ses aventures a vécu à Londres, à Paris, & dans quelques Villes moins considérables. Elle est très-fidèle à ses devoirs, quoiqu'elle ait un mari qu'elle n'aime pas, & successivement plusieurs Amans qui lui soient très-chers. Plusieurs catastrophes très-tragiques & quelques-unes fort touchantes, laisseroient du noir dans l'esprit de ceux qui liront le Roman que nous annonçons, si l'Auteur ne l'avoit égayé par des petits Maîtres, des beaux esprits & des coquettes. Tout cela nous a paru écrit facilement.

Recueil d'antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques & Romaines par M. le Comte de Caylus. *A Paris, chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais, in-4°. v. 1. 1752.*

Les monumens antiques sont propres, dit M. de Caylus, à étendre les connois-

sances. Ils expliquent les usages singuliers , ils éclaircissent les faits obscurs ou mal détaillés dans les Auteurs , ils mettent les progrès des Arts sous nos yeux , & servent de modèle à ceux qui les cultivent. Mais il faut convenir que les Antiquaires ne les ont presque jamais envisagés sous ce dernier point de vue ; ils ne les ont regardés que comme le supplément & les preuves de l'histoire. M. de Caylus n'a pas négligé de tirer des monumens anciens , ces sortes de lumières lorsque l'occasion s'en est présentée ; mais il paroît que les Arts l'ont intéressé principalement. Sa méthode consiste à étudier fidèlement l'esprit & la main de l'Artiste , à se pénétrer de ses vues , à le suivre dans l'exécution ; en un mot à regarder ces monumens comme la preuve & l'expression du goût qui régnoit dans un siècle & dans un pays.

On verra dans le grand & bel ouvrage que nous annonçons , les Arts formés en Egypte avec tout le caractère de la grandeur ; de-là passer en Etrurie où ils acquièrent des parties de détail , mais aux dépens de cette même grandeur ; être ensuite transportés en Grèce , où le sçavoir joint à la plus noble élégance les a conduits à leur plus grande perfection ; à Rome enfin , où sans briller autrement que par des

secours étrangers , après avoir lutté quelque tems contre la Barbarie , ils s'enlevèrent dans les débris de l'Empire.

Comme les procédés des Arts sont infiniment liés avec leur Théorie , M. de Caylus a cru devoir rechercher souvent les moyens dont les anciens se sont servi pour opérer. Cette manière d'écrire sur les antiquités est très propre à donner aux Artistes quelques idées des belles formes , & à leur faire sentir la nécessité d'une précision dont le prétendu goût d'aujourd'hui & le faux brillant de la touche ne les écartent que trop souvent. Cette voie peut encore leur rendre des moyens d'opérer qui ne nous paroissent impraticables que par la raison qu'on ne les pratique plus.

M. de Caylus s'est borné à publier les monumens qui lui appartiennent ou qui lui ont appartenu. Il les a fait dessiner & graver avec beaucoup d'élégance , d'exactitude & de dépense , & il en donne des descriptions dans lesquelles on trouve la plus grande simplicité , la plus grande clarté & la plus grande précision.

L'INFORTUNE François, ou les Mémoires & aventures du Marquis de Couranges , traduit de l'Anglois. *A Londres & se trouve à Paris , chez la Veuve Cailleau ,*

J A N V I E R. 1753. 133.
rue S. Jacques. 1. vol. in-12. 1752.

C'est l'histoire d'un homme qui perd son ami & sa maîtresse : le premier , parce qu'il meurt , & l'autre parce , qu'elle a un père qui veut un autre gendre. Comme ce fonds a paru sans doute un peu commun à l'Auteur , il l'a relevé par des orages , des naufrages , des duels , des Isles inhabitées , des rencontres extraordinaires & surtout par deux Episodes assez longs. Il nous a paru qu'il y avoit de la chaleur dans ce petit Roman.

ME'DITATIONS chrétiennes pour tous les jours de l'année , par le R. P. J. Chapuis , de la Compagnie de Jesus. Nouvelle Edition , augmentée de l'Ordinaire de la Messe. in-12, v. 3. A Paris chez Duchêne rue S. Jacques.

C'est un livre plein de méthode & d'union qui a été d'un usage assez général , & qui doit continuer à l'être.

PRINCIPIA Physico-medica in Tironum medicinæ gratiam conscripta , &c. c'est-à-dire , Principes de physique médicale en faveur des étudiants en médecine , par M. Helvetius , Conseiller d'Etat , Premier Médecin de la Reine , Inspecteur général des Hôpitaux militaires , Docteur de la Fa-

134 MERCURE DE FRANCE.
culté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des Sciences & Honoraire du Collège Royal de Médecine de Nancy. *A Paris*, chez la Veuve *Pierre*, Libraire, rue S. Jacques, à S. Ambroise 1752. deux volumes in-8°.

Le but de l'Auteur a été de renfermer dans cet ouvrage toute la physique nécessaire à un Médecin, en commençant par les Elémens. Il a cherché surtout à remplir l'intervale qui se trouve entre la Physique & la médecine & qui est si propre à embarrasser les jeunes gens. Il y discute avec beaucoup de sagacité toutes les grandes questions qui partagent encore les Physiciens ; & il traite de plusieurs matières qu'on ne trouve pas dans les Livres de physique & qu'on suppose cependant déjà connues dans ceux de Médecine. Au reste il est sur le point de donner au Public des ouvrages encore plus importans & plus étendus. Il s'agira d'abord du mécanisme suivant lequel toutes les fonctions s'exécutent dans le corps humain en état de santé, & il traitera ensuite des maladies qui attaquent toute l'économie du corps & de celles qui n'affectent que certaines parties. Il se propose en un mot de joindre toutes ses observations avec celles de tous les grands Médecins qu'il a vu pratiquer.

Quelle confiance ne doit-on pas aux lumieres & aux principes d'un Médecin qui a joui constamment & qui jouit encore de la réputation la plus entière, la plus éclatante & la plus étendue.

Essai critique sur l'Etablissement & la Translation de l'Empire d'Occident ou d'Allemagne, avec les causes singulieres pour lesquelles les François l'ont perdu, vol. in-8°. , par M. l'Abbé Guyon. Se vend à Paris, chez Villette, rue du Plâtre S. Jacques; Dessaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais; de Nully, au Palais; & Quai des Augustins, à l'Image S. Claude.

L'Ouvrage est divisé en trois parties.

Dans la premiere, l'Auteur fait voir l'établissement de l'Empire par Charlemagne, sa vaste étendue, son gouvernement; la possession par Louis le debonnaire, Lothaire, Louis & Charles le Chauve ses fils. Après la mort de ce dernier, la Couronne Impériale passe à Charles le Gros, petit fils de Louis le Debonnaire de la branche germanique. L'indolence & la foiblesse de ce Prince pendant le siège de Paris par les Normands occasionnent la perte de l'Empire pour les Rois de France, descendans de Charlemagne. Arnould bâtard de Carloman, excite les Germains.

134 MERCURE DE FRANCE.
culté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des Sciences & Honoraire du Collège Royal de Médecine de Nancy. *A Paris*, chez la Veuve *Pierre*, Libraire, rue S. Jacques, à S. Ambroise 1752. deux volumes in-8°.

Le but de l'Auteur a été de renfermer dans cet ouvrage toute la physique nécessaire à un Médecin, en commençant par les Elémens. Il a cherché surtout à remplir l'intervale qui se trouve entre la Physique & la médecine & qui est si propre à embarrasser les jeunes gens. Il y discute avec beaucoup de sagacité toutes les grandes questions qui partagent encore les Physiciens ; & il traite de plusieurs matières qu'on ne trouve pas dans les Livres de physique & qu'on suppose cependant déjà connues dans ceux de Médecine. Au reste il est sur le point de donner au Public des ouvrages encore plus importans & plus étendus. Il s'agira d'abord du mécanisme suivant lequel toutes les fonctions s'exécutent dans le corps humain en état de santé, & il traitera ensuite des maladies qui atraquent toute l'économie du corps & de celles qui n'affectent que certaines parties. Il se propose en un mot de joindre toutes ses observations avec celles de tous les grands Médecins qu'il a vu pratiquer.

Quelle confiance ne doit-on pas aux lumières & aux principes d'un Médecin qui a joui constamment & qui jouit encore de la réputation la plus entière, la plus éclatante & la plus étendue.

Essai critique sur l'Etablissement & la Translation de l'Empire d'Occident ou d'Allemagne, avec les causes singulières pour lesquelles les François l'ont perdu, vol. in-8°. , par M. l'Abbé Guyon. Se vend à Paris, chez *Villette*, rue du Plâtre S. Jacques; *Dessaint & Saillant*, rue S. Jean de Beauvais; de *Nully*, au Palais; & Quai des Augustins, à l'Image S. Claude.

L'Ouvrage est divisé en trois parties.

Dans la première, l'Auteur fait voir l'établissement de l'Empire par Charlemagne, sa vaste étendue, son gouvernement; sa possession par Louis le debonnaire, Lothaire, Louis & Charles le Chauve ses fils. Après la mort de ce dernier, la Couronne Impériale passe à Charles le Gros, petit fils de Louis le Debonnaire de la branche germanique. L'indolence & la faiblesse de ce Prince pendant le siège de Paris par les Normands occasionnent la perte de l'Empire pour les Rois de France, descendans de Charlemagne. Arnould bâtard de Carloman, excite les Germains.

138 MERCURE DE FRANCE.

à se soulever contre eux. Il les engage à déposer Charles le Gros, & se fait nommer Roi & Empereur à sa place dans la nation allemande, & son fils lui succède. Après s'être ainsi séparée de ses Souverains légitimes, elle élut successivement Conrad, Henri, Othon, & les autres qui possédèrent l'Empire Germanique, nommé jusqu'à Charles le Gros, l'*Empire des François*. Tel est le profil historique de cette première partie, dont les faits, dans une étendue suffisante, sont à chaque page appuyés des monumens originaux qui les renferment.

Après avoir établi la fondation & la translation de l'Empire, l'Auteur examine les raisons pour lesquelles les François l'ont perdu. Il démontre la fausseté du préjugé commun, qui attribue cette perte aux affoiblissements qui arrivèrent par le partage fait entre les enfans de Louis le Debonnaire. Sa raison paroît solide, puisque toutes les conquêtes de Charlemagne se trouvoient réunies en la personne de Charles le Gros, sous lequel les François perdirent l'Empire. Il en rapporte donc d'autres causes qu'il traite en autant de chapitres.

La première est la foiblesse de Louis le Debonnaire, dont les Fils, les Evêques & les Seigneurs de ce tems abusèrent pour

le déposer. * Funeste exemple dans la postérité, qui enhardit si long-tems les Grands du Roïaume à mépriser leurs Souverains, à les menacer, à leur faire la guerre, à leur enlever une grande partie de leur domaine, & même à le dépouiller comme il arriva à Charles le Gros. Toute la seconde race fut agitée de ces orages.

La seconde cause fut la puissance temporelle des Papes enrichis par les donations de Pepin & de Charlemagne. Quelques précautions que ce dernier Prince eût prises pour les contenir dans la soumission & la dépendance, insensiblement il secouèrent le joug françois. Qui croiroit que déjà Grégoire IV. osa venir en France pour déposer le fils de Charlemagne, défenseur de l'Eglise de Rome, & qui l'avoit si richement dotée ? Mais quelques Evêques lui mandèrent en chemin que s'il venoit pour excommunier le Roi, lui-même s'en retourneroit excommunié. Charles le chauve courut les mêmes risques de la part d'Adrien II. On est frappé du con-

* Déjà les Evêques osèrent parler en ces termes à ses fils Loüis le Germanique & Charles le Chauve en disposant des Etats de l'Empereur Lothaire. *Auctoritate divina ut illud (Regnum) suscipiatis, & secundum Dei voluntatem illud regatis, monemus, hortamur atque precipimus.*

138. MERCURE DE FRANCE.

trâste étonnant qu'il y a entre le stile humble & adulateur des Papes, lorsqu'ils ne possédoient presque rien, & le ton fier & impérieux qu'ils prirent après les concessions de nos Rois. Comment depuis cette époque, quelques-uns prétendirent avoir droit de disposer des Couronnes & en disposèrent effectivement. L'Auteur rapporte les preuves de ces deux tems par les Lettres des Papes mêmes. Mais comme il appréhendoit qu'on ne le soupçonnât d'avoir traduit infidèlement, & qu'on ne voulût pas l'en croire, il a mis en deux colonnes le latin original à côté de la traduction.

La troisième cause de la perte de l'Empire est la démarche que fit Charles le Chauve d'envoyer demander la Couronne Impériale au Pape Jean VIII. Ce Pontife saisissant une occasion à laquelle il ne pouvoit pas s'attendre, fit gravement examiner l'affaire dans deux Conciles. Après y avoir discuté la vie & la conduite du Prince, on le jugea digne du sceptre en menaçant d'excommunication tous ceux qui s'opposeroient à cette décision. De-là les prétentions des Papes sur les investitures des Empereurs.

La quatrième cause fut la foiblesse de Charles le Gros qui se laissa honteusement déposer.

La cinquième & plus décisive que les autres, vint de la séparation des Allemands, qui refuserent désormais d'obéir aux descendans de Charlemagne qui régnoient en France. L'Auteur discute cette conduite sur les principes de Grotius, & il en fait voir l'illégitimité.

Enfin il tire la sixième cause, de l'état de foiblesse où étoient alors réduits les Rois de France, hors d'état de revendiquer leur droit, & de soumettre les rebelles.

Dans la troisième Partie M. l'Abbé Guyon examine sur quel fondement les Empereurs d'Allemagne mettent à la tête de leurs titres celui d'*Empereur des Romains*; & il observe que n'ayant pas d'autres fondemens que leur succession aux droits de Charlemagne, ils ne devoient pas la prendre, puisque ce Prince la rejettâ toujours. Il le prouve : 1°. par la conduite de Charlemagne. 2°. Par les Chartres qui nous restent de lui. 3°. Par des monumens authentiques qui lui sont personnels. 4°. Par des actes de différens particuliers, passés sous son Règne. 5°. Par le stile de ses descendans Empereurs. 6°. Par ce qui arriva à Louis II., son arrière-petit-fils. L'Auteur fait voir par toutes sortes d'Ecrivains que les Empereurs avant leur sacre n'avoient

146 MERCURE DE FRANCE,
que le titre de *Rois de Germanie*.

L'Origine de celui de *Roi des Romains*, est un Anecdote que l'Auteur nous apprend ici. Il fut donné pour la première fois dans le XII. siècle à l'Empereur Conrad III. par une troupe de factieux, qui vouloient enlever toute autorité dans Rome au Pape Luce II. Conrad flatté de ce nouveau titre le donna à son fils Henri, & dans la suite on en fit l'usage que tout le monde sçait.

L'Ouvrage qui est très-méthodique & très-profond, est terminé par l'établissement & les droits des Electeurs.



BEAUX-ARTS.

LA curiosité, Tableau du Cabinet de M. le Comte de Vence. Cet original de Reinier Brakenburg, est gravé par Noël Lemire, jeune Artiste qui promet beaucoup; nous jugerons bientôt de son mérite par les sujets plus nobles que son burin produira sans doute. Le caractère bas & ignoble d'un Savoyard qui montre la Curiosité, & les Payfans de différens âges, auxquels il fait voir sa rareté n'exigent aucune exactitude de caractère & de dessein. Il s'agit seulement ici de bien rendre la couleur & la lumière du Tableau, &

C'est ce que l'on trouvera dans cette Estampe.

Le même Graveur a publié il y a quelque tems les Nouvellistes Flamands, d'après Teniers ; il demeure rue S. Jacques vis-à-vis le College du Plessis.

IL paroît une nouvelle Carte de la Louisiane, par le célèbre Géographe M. d'Anville, Secrétaire de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans. Cette Carte est d'une feuille & demie, & donne un fort grand détail, principalement de la partie Maritime. Trois personnes distinguées dans la Robe, qui ont vû ce morceau dans le porte-feuille de l'Auteur, où il étoit renfermé depuis 1732, désirant qu'il devînt public, ont fait les frais de la gravure, que l'on peut assurer être très-bien exécutée, & répondre à la précision du dessin original,



A V I S.

Au sujet de la souscription proposée pour la Chapelle des Enfans-Trouvés , exécutée quant à l'Histoire , par M. Natoire Peintre ordinaire du Roi, & par Messieurs Brunetti , pere & fils , quant à l'Architecture ; gravée par M. Fessard.

LE succès de cette entreprise n'est plus douteux , l'accueil favorable fait par le Roi , la Reine , Monseigneur le Dauphin , Madame la Dauphine , Mesdames aux trois premières Estampes , la grace singulière dont leurs Majestés & l'auguste famille Royale ont honoré le Graveur en souscrivant pour l'Ouvrage entier , en sont des garans peu équivoques que sa reconnaissance ne sçauroit trop tôt publier.

L'avis qu'il se croit aujourd'hui obligé de donner au Public , lui en fournit l'heureuse occasion.

Le nombre des 500 souscriptions auquel il s'est fixé par le premier *Prospectus* , est sur le point d'être rempli. Fidele à son engagement , il n'en recevra aucune au-delà de ce nombre : le prix en sera toujours de soixante livres , c'est à-dire , douze livres par année , ce qui fera pour ceux

qui n'ont pas encore souscrit , vingt-quatre livres en recevant les trois premières Estampes. Ces conditions sont les mêmes qui ont été proposées d'abord , cependant la dépense de l'entreprise est de beaucoup augmentée.

La planche de la Gloire qui devoit avoir 22 pouces de largeur sur 19 de hauteur en deux feuilles , sera en une seule de 30 pouces de largeur sur 23 de hauteur , pour que l'on puisse mieux juger de son effet.

La planche Générale qui a aussi été annoncée de la même grandeur que la Gloire , supportera le même changement.

Au papier annoncé du *Nom de Jesus* , on a substitué du *Colombier* pour l'Estampe du milieu du maître-Autel , & du *grand-aigle* pour celles des deux côtés, qui se délivrent actuellement.

La Gloire , le Tableau de dessus la porte de la Sacristie & celui qui est vis à-vis seront délivrés en 1753. La Chapelle de S. Vincent , les deux Tableaux d'à côté un des sœurs , en 1754. La Chapelle de sainte Geneviève & les deux Tableaux d'à côté , & le second des Sœurs en 1755. La planche Générale en 1756.

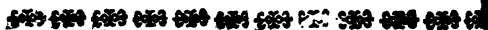
Ceux qui ne se seront pas présentés à temps pour se trouver du nombre des 500 Souscripteurs payeront l'Ouvrage entier 96 livres.

44 MERCURE DE FRANCE.

Le sieur *Fessard*, Graveur, demeure présentement Cloître S. Benoît, vis-à-vis le Puits, à Paris.

REPRESENTATION de la décoration inventée, faite & posée sur la porte du Grand Conseil, rue S. Honoré à Paris, le 10 Septembre 1752, par François Marchand, de Grenoble en Dauphiné; présenté par le même à Monseigneur le Dauphin à Versailles, le 10 Décembre de la même année, en réjouissance de l'heureux rétablissement de la santé de Monseigneur le Dauphin.

Cette gravûre qui rappelle un grand événement, & qui est le fruit du zèle d'un citoyen, se trouve à Paris, chez Devaux, rue S. Jacques, à l'Arche d'alliance, près S. Benoît. Prix cinq sols.



CHANSON.

Temoins de mon ardeur sincère,

Allez, volez, zéphir,

Et rendez ce soupir

A ma tendre Bergère,

Un sourire favorable

Offre le prix d'un soin si beau,

Cueillez: revenez plus aimable,

Pour partir de nouveau.

SPECTA.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

50

G

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Pour partir de nouveau.

SPECTA.



S P E C T A C L E S.

L'Académie Royale de Musique, qui continue toujours les Amours de Tempé, a retiré la *Finta Cameriera*, & donné le Mardi 19 Décembre la *Donna superba*. Ce nouvel intermède, dont la Musique est de M. Raynauld de Capoue, a eu le plus grand succès dès le premier jour. On l'a trouvé très-bien coupé; toutes ses parties ont paru bien assorties & à leur place, & on ne s'est pas plaint d'un instant d'ennui. Le duo, le trio, le quatuor, les Ariettes *così mi piacete, nel mio periglio estremo, quando che mi vedrammo*, ont paru les morceaux de plus grande distinction.

E X T R A I T
D E S H E R A C L I D E S,

Tragédie de M. Marmontel.

Euristhée, Roi de Sparte, secondé par Junon, & jaloux de la gloire d'Hercule, qu'il prétendoit être né son ujet, poursuivit avec une rage implaca-

G

146 MERCURE DE FRANCE.

ble , la famille de ce Héros après sa mort. Déjanire qui l'avoit occasionnée par sa jalousie , en avoit eu plusieurs enfans; on n'en sçait pas bien le nombre : les garçons étoient en bas âge , & il y avoit une fille, dont la beauté égaloit les sentimens héroïques; l'Auteur lui donne le nom d'Olimpie. Déjanire ayant avec ses enfans parcouru differens pays , pour se soustraire à la persécution d'Euristhée , prit le parti de se réfugier à la Cour d'Athènes. Demophon , fils de Thésée , y regnoit; ce Prince avoit de la générosité & de la grandeur d'ame , mais il étoit vieux & superstitieux; son fils Stenclus étoit plein de valeur & de feu. Yolas , un des compagnons d'Hercule , qui n'avoit pû se résoudre à abandonner cette triste famille, ouvre la Scène avec Déjanire, qui lui adresse ces vers.

Echapée aux fureurs d'Argos & de Mycene ,
Puis-je enfin respirer ? sommes-nous dans Athènes ?

Yolas.

Oui , d'un piège mortel nous sommes garantis ;
Voilà ces murs fameux que Minerve a bâtis ,
Voilà ce Temple auguste où Jupiter réside.

Déjanire.

Seul ami de la veuve & des enfans d'Alcide ;

Généreux Yolas , que va t'on m'annoncer ,
 A cet azile encor faudra-t'il renoncer ?
 A ce peuple , à son Roi , Déjanire confuse ,
 N'ose se présenter ; je sens que tout m'accuse :
 Ici d'Hercule en moi tout croit voir l'assassin ,
 Ce tissu , ce poison qui devora son sein ,
 Ce bucher où périt le vargeur de la terre ,
 Les cris affreux d'Hercule implorant le tonnerre ,
 Ses regards furieux , ses traits défigurés ,
 En lambeaux par ses mains , ses membres déchirés ,
 Tout son sang desséché dans ses veines brûlantes ,
 Tout son corps pénétré de flammes dévorantes ,
 Sont les tableaux affreux qui marchant devant
 moi ,
 Inspirent à mon nom la révolte & l'effroi.

Yolas console Déjanire , en l'assurant
 que Demophon est un Prince magnanime , & un digne héritier de Thésée qui
 sauvera le sang d'Alcide ; il vante ensuite
 ainsi les vertus de Stenelus.

Vous l'avez vû , Madame , & sa voix consolante
 A ranimé l'espoir dans votre ame tremblante :
 Venez , vous a-t'il dit ; du souverain des Dieux
 Le Temple inviolable est voisin de ces lieux ;
 Vos enfans sont les siens , & leur mere est sa fille ;
 Son Temple doit servir d'asile à sa famille ;
 Alors vers cette enceinte il vous fait avancer ,
 G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

A son pere lui-même il va vous annoncer ;
De votre sûreté sa parole est le gage :
Que dis-je ? un nœud plus cher en secret nous
l'engage ,

Il a vû dans les pleurs , & presqu'à ses genoux
Cette fille si digne & d'Hercule & de vous.

Déjanire,

Tu flattes ma tendresse.

Yolas.

Interdit à sa vue ,

Son cœur a repoussé cette atteinte imprévûe ,
Il a caché son trouble , & dans leur entretien
D'un tranquille respect affecté le maintien ;
Mais bientôt dans ses jeux devenus plus timides ;
J'ai crû d'un feu naissant voir les progrès rapi-
des.

Déjanire , qui est abbatue par une lon-
gue suite d'infortunes , n'est pas plus assu-
rée par Stenelus que par Yolas , puisque
ce jeune Prince est obligé de la prévenir
sur les incertitudes de Demophon , dont
le pouvoir est limité par ses peuples re-
butés des malheurs d'une guerre qui dure
depuis long-tems , & qu'il faudra recom-
mencer avec Euristhée , s'il s'obstine à ré-
clamer les enfans d'Alcide.

Ici le meilleur Roi ne peut rien qu'à demi ,
Et son peuple est souvent son plus grand ennemi ,

Déjanire appercevant sa fille, lui dit
d'un ton pathétique en présence de Ste-
nelus.

Viens, ma fille, on nous livre à l'oppresseur bar-
bare,

Dans mon sang à loisir sa main peut se baigner,
La paix est à ce prix, & l'on va la signer.

Olimpie.

Pere d'Hercule, ô toi, qu'en ces murs on adore,
Pour éprouver ton sang que reste-t'il encore ?

Ton Temple sera d'asile aux plus vils des mor-
tels,

Nous seuls on nous poursuit jusques sur tes
Autels ;

Quel sort pour les enfans du Maître du tonnerre ?
Tu regnes dans les Cieux, ils rampent sur la
terre ;

A rentrer dans les fers, tu les vois condamnez ;
Hé quoi, Prince ! & c'est vous qui nous aban-
donnez.

Stenelus.

Mais, jugez mieux d'un cœur que vos malheurs
déchirent ;

Si vous pouviez savoir l'intérêt qu'ils m'inspi-
rent :

Mais quel que soit l'orage, on le peut conjurer,
Au pied de ces Autels, la paix doit se jurer ;

Attendons-y mon pere, & si la politique

G iiij

Lui fait tout immoler au repos de l'Attique ;
 Libre de la contrainte où le tient sa grandeur ,
 Je respire , Madame , il vous reste un vengeur.

Déjanire à l'aspect de Coprée , Ambassadeur d'Euristhée , veut se retirer avec sa fille. Stenelus l'arrête.

Non , le Roi va venir ,
 L'instant fatal approche , il faut le soutenir.
 Madame , demeurez.

Coprée a été envoyé par son Maître auprès de Demophon , plutôt pour empêcher ce Prince de donner un asile honorable à la veuve & aux enfans d'Alcide , que pour traiter de la paix entre les Couronnés de Sparte & d'Athènes : en conséquence Coprée demande qu'on lui livre les Heraclides : Demophon lui répond en Roi généreux ; & Coprée lui déclare de nouveau la guerre de la part d'Euristhée.

Demophon.

Quelle audace !
 Va , dis à ton tyran qu'on brave sa menace ;
 Que les derniers débris de ces murs abattus ,
 Seront contre le crime un rempart aux vertus.

Mon fils.

Coprée se retire.

Stenelus.

Je vous réponds du peuple & de l'armée
Seigneur , d'un vain péril bien loin d'être allar-
mée ,

Athene avec transport embrassera l'honneur
D'assurer sous ses murs leur vie & leur bonheur.

Coprée reste à Athènes pour révolter
le peuple , & pour diviser en plusieurs fac-
tions la Ville qui est alarmée. Il veut aussi
râcher d'intimider ou de tromper Yolas
par de fausses confidences. Yolas apperçoit
le piège , & au lieu d'être séduit par les
artifices de Coprée , il n'en devient que
plus ardent à secourir Déjanire & ses en-
fans. Demophon troublé par un oracle ,
demande un entretien secret à Yolas , &
prie les Héraclides de s'éloigner ; cette
prière alarme Déjanire , qui voudroit être
présente à cet entretien. Demophon lui
fait entrevoir quelques inquiétudes , &
l'avertit qu'il est menacé par l'Oracle.

Madame , ces momens ne sont jamais tranqui-
les ,

Mais permettez du moins que je les rende utiles ;
Laissez-nous.

Déjanire , en sortant avec Olimpie.

Je frémis.

G iij

Démophon à Yolas.

Tu me vois accablé,
 J'ai consulté les Dieux, & l'Oracle a parlé ;
 Voici ce qu'il m'annonce. Un digne sacrifice
 Peut seul en ta faveur intéresser les Dieux ;
 Pour rendre la victoire à tes armes propice ,
 Qu'une fille d'un sang illustre & glorieux ,
 Aux Autels de Cérès se dévoue & périsse.
 Aux volontés des Dieux je ne puis m'opposer ,
 Du sang de mes sujets je ne puis disposer ,
 Tous les Chefs de l'État défendroient leur fa-
 mille ;

Eh , quel pere à la mort pourroit livrer sa fille ?
 Cet arrêt me confond , je dois te l'avouer :
 Où choisir la victime , & quel sang dévouer :

Yolas est autant effrayé que Démophon. Stenelus survient qui apprend à son Pere que ses troupes sont pleines d'ardeur , & qu'il a tout disposé pour attaquer les ennemis auxquels il ne faut pas laisser le tems de se reconnoître. Démophon ordonne à son fils de suspendre l'attaque. Stenelus en marque sa surprise & brûle du desir de défendre Olimpie. Il ne peut s'empêcher d'apprendre à son pere la passion qu'il ressent pour elle. Démophon lui demande s'il croit qu'Olimpie y soit sensible. Yolas prend la parole , & répond du cœur d'Olimpie. Démophon comble l'es-

J A N V I E R. 1753. 153

poir de Stenelus , en lui disant ,
Mon fils , le sang d'Hercule est un dépôt sacré ,
Dont les Dieux sont jaloux d'ordonner à leur gré ;
Mais si leur volonté permet que j'en dispose ,
Ne crains point que ton père à ton bonheur s'op-
pose.

Stenelus.

Qu'entens-je ! à mes transports mon cœur ne suf-
fit pas ?

J'embrasse vos genoux , & je vole aux combats.

Démophon.

Je vous ai défendu , je vous défends encore
D'attaquer l'ennemi , du moins avant l'aurore ;
Allez attendre au camp mes ordres absolus ,
J'ai mes raisons , mon fils , ne me résistez plus.

Démophon dit ensuite à Yolas :

Je vais offrir aux Dieux mon encens & mes lar-
mes ,

Contre eux , vous le sçavez , je n'ai point d'autres
armes ;

Ils ont placé le Thrône aux pieds de leurs Autels ;
Et les Rois devant eux ne sont que des mortels ;
S'ils rejettent mes vœux , tout l'espoir qui me reste
Est de les éloigner d'un séjour si funeste.

Olimpie inquiète de voir sortir sa mere
fondant en larmes , s'informe avec empref-
sement à Yolas du sujet de cette désola-
tion ; Yolas lui rend compte en frémissant

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

de l'oracle fatal prononcé par le Grand-Prêtre. Olimpie, malgré l'amour que lui a inspiré Stenelus, amour qu'elle se fait gloire d'avouer à Yolas, puisqu'il est fondé sur la vertu & sur l'estime que mérite un Héros naissant, l'image d'Hercule, Olimpie se dévoue à la mort pour le salut de ses freres.

Le succès est certain, la victime est offerte.

Yolas.

Qui ?

Olimpie.

Moi.

Yolas.

Vous ?

Olimpie.

A tes yeux mon ame s'est ouverte ;
Tu me connois, tu sçais par quel lien caché
A la vie aujourd'hui mon cœur est attaché ;
Mais l'amour dans ce cœur n'est point une foiblesse,
Il s'immole à ma gloire aussi-tôt qu'il la blesse ;
Je sçais que des débris du destin le plus beau
La gloire est le seul bien qu'inous saive au tombeau ;
Hercule à ses enfans l'a laissée en partage ,
Et mon sang doit payer un si noble héritage.

Yolas.

Dans le cœur d'une mere, ah ! c'est porter la mort
Eloignons-nous, fuyons de ce funeste bord.

Nous, fair ? quand les destins à nos vœux moins
contraires

Ne veulent que mon sang pour rançon de mes
freres.

Que diroit-on de nous , en voyant d'un côté

Un peuple généreux pour notre liberté ,

Se livrer aux fureurs d'une guerre sanglante ;

De l'autre , des ingrats que la mort épouvante ,

Le laisser en fuyant au milieu du danger

Dont le trépas d'un seul eût pu le dégager.

Mourons , c'est un triomphe , & non pas un sup-
plice ;

Non, Dieux cruels ! mon cœur n'est point votre
complice.

Yolas ne peut détourner Olimpie de sa
funeste & généreuse résolution ; il la quitte
en protestant qu'il va combattre & mourir
comme elle.

Déjanire qui n'est instruite ni de l'arrêt
cruel prononcé par l'oracle , ni du dessein
de sa fille , lui vient même annoncer avec
les plus vives démonstrations de joye , que
Stenelus se déclare son vengeur & son
amant. Olimpie paroît s'attendrir , mais
sans changer ni communiquer son projet à
Déjanire. La joie de cette tendre mere est
bientôt troublée par Démophon , qui lui

156 MERCURE DE FRANCE.

apprend qu'il faut quitter ses Etats & qu'un vaisseau est tout prêt pour sa fuite & celle de ses enfans. Ce coup imprévu saisit si fort Déjanire, qu'elle demande à être livrée au peuple injuste qui proscriit les Héraclides; tantôt suppliante elle se jette aux pieds de Démophon; tantôt furieuse, elle se répand en imprécations; mais ne pouvant rien gagner, elle laisse sa fille avec ce Roi qui est presque aussi désolé qu'elle. Le courage d'Olimpie s'augmente encore à la vue du péril de sa mere & de ses freres: Démophon a beau vouloir faciliter son évasion, Olimpie demeure inflexible.

On fait rendre à Déjanire un écrit de la part du Prêtre de Cères, par lequel tout le mystere est éclairci. Chaque instant est un surcroît de douleur pour elle; elle invoque à grands cris Olimpie qui paroît avec un visage serein; mais ne pouvant plus douter que sa mere n'ait tout appris, les larmes succèdent à la tranquillité. Déjanire ne se lasse point d'implorer la justice de Démophon, elle demande la mort & veut être sacrifiée au lieu de sa fille qui est l'innocence & la vertu même.

Démophon.

Ce n'est point votre sang que demandent les Dieux

Déjanire.

En croyez-vous , grand Roi , cet oracle odieux ?
Et l'organe des Dieux est-il celui du crime ?

Délivrez vos sujets d'un joug qui les opprime :
Ce culte détesté des Dieux & des Mortels
Outrage la nature & souille les Autels ;
Déchirez le bandeau que des hommes perfides
Etendent sur les yeux des peuples trop timides ;
Démasquez , confondez leur pieuse fureur :
Ihreste une hydre à vaincre , & cette hydre est
l'erreur.

Osez la terrasser , cette seule victoire
De Thésée & d'Hercule effucera la gloire.

Démophon.

Que dites-vous , Madame ? Et ce grand changer-
ment

Est il l'œuvre d'un jour , d'une heure , d'un mou-
ment ?

On va combattre , on sçait ce que l'oracle exige ,

Et telle est sur les cœurs la force du prestige ,

Que si l'ordre des Dieux n'est à l'instant suivi ,

Ce Peuple consterné va se croire asservi ;

De sa fraïeur lui-même il ne sera plus maître ,

Et qui se croit vaincu , ne peut manquer de l'être.

Madame , il faut nous perdre , ou par un noble
effort ,

Vous résoudre :

Déjanire

A livrer Olimpie à la mort.

Qu'on m'arrache plutôt ce cœur & ces entrailles,
Je vais de mille cris remplissant vos murailles,
Offrir à cet Autel où mon sang est pros crit,

Elle montre sa fille.

Ce flanc qui l'a conçu , ce sein qui l'a nourri ;
Son âge , mon amour , la pitié , la nature ,
Vont d'un peuple attendri soulever le murmure ;
Tous condamnant l'horreur de ce culte inhumain ,
D'un Prêtre furieux vont dévouer la main ;
Tous vont avoir pour nous , ma fille , je l'espère ,
Ou le cœur d'un enfant , ou le cœur d'une mere.

Olimpie pour faire cesser les cris de sa mere , feint de vouloir se rendre auprès de Stenelus dont elle est aimée , & qui défendra ses jours. La tendresse d'une mere est pénétrante. Déjanire s'apperçoit du stratageme de sa fille qui veut se dévouer , & eile l'empêche de sortir. Yolas vient annoncer l'arrivée de Stenelus. Olimpie conjure sa mere de ne se point presenter à son amant.

Je vais intéresser le Prince à nos malheurs :
Mais nous sommes perdus , s'il voit couler vos
larmes ;

Laissez nous.

Déjanire.

Voudrois tu me trahir ?

Olimpie.

Non, Madame.

Déjanire.

Hé bien, je m'y résous, je te livre mon ame,
 Ma joie & mes douleurs, ma vie & mon trépas,
 Tu tiens tout dans tes mains, ne m'abandonne
 pas.

Olimpie à Tolas.

Voici le Prince, ami, va secourir ma mere.

La scene qui se passe entre Olimpie &
 le Prince est touchante & pleine de senti-
 mens d'une tendresse héroïque. Olimpie
 y déclare son amour avec une noblesse &
 une élévation digne de la fille d'Alcide.

Ou vainqueur, ou vaincu, n'importe, je vous
 aime;

Vous ne devez mon cœur qu'à l'amour, qu'à
 vous-même,

Vos exploits, vos bienfaits sont des droits super-
 flus,

Si le sort vous trahit, c'est un titre de plus.

Olimpie n'a garde de découvrir à Ste-
 nelus qu'elle est condamnée par l'oracle à
 périr, & qu'elle est déterminée à sacrifier
 sa vie pour le salut de ses freres; elle lui
 demande une unique grace.

*Stenelus.**Ordonnez*

Olimpie.

Jurez-moi ;

A quelque affreux revers que le destin vous livre ;
 Quels que soient vos malheurs, jurez-moi d'y sur-
 vivre ,

De supporter le jour pour le salut de tous ;
 Pour un Pere accablé qui n'espère qu'en vous ;
 Pour l'Etat dont la gloire en vos vertus réside ;
 Et si ce n'est assez , pour les enfans d'Alicide ;
 De ces jours précieux jurez de prendre soin.

Stenelus.

Quel serment !

Olimpie.

Je l'exige.

Stenelus.

Il n'en est pas besoin.

Olimpie.

Mon repos en dépend.

Stenelus.

Eh bien, je vous le jure ,

Je vivrai pour vanger vos malheurs, votre injure ;
 Pour vous aimer.

Olimpie.

Adieu , c'est trop vous retenir ;
 Adieu de vos sermens gardez le souvenir.

Olimpie déploie après le départ du Prin-
 ce , toute la grandeur de son ame dans un
 monologue qui finit par ces vers :

C'est à toi que j'aspire ; Hercule, entens ma voix
 J'implore ton secours pour la dernière fois :
 Viens animer ta fille à soutenir ta gloire ,
 Qu'une mort généreuse assure ma mémoire ,
 Qu'elle m'élève à toi , qu'elle m'ouvre les Cieux ,
 La terre est un exil pour la race des Dieux.

Olimpie avec ce courage admirable , va offrir sa tête innocente au Prêtre de Cères. Le peuple superstitieux loin de s'opposer à cet horrible sacrifice , y applaudit : le Prêtre fait éloigner Yolas & tous ceux qui pourroient le troubler. Le moment fatal est arrivé ; Yolas n'a plus d'autre parti à prendre que de venir consoler Déjanire. Cette mere qui est prisonniere & réduite au dernier desespoir , commence par maudire Yolas , elle veut qu'il guide ses pas à l'endroit où repose l'objet quelle idolâtre. C'est en vain que Démophon pour consoler Déjanire, vient lui apprendre la défaite & la mort d'Euristhée , & la proclamation du fils aîné des enfans d'Hercule au trône de ce tyran ; Déjanire ne sent que la perte d'Olimpie , lorsque cette fille si chérie se présente parée en victime & suivie de Stenelus son vengeur , qui raconte à Démophon avec toute l'impétuosité d'un amant heureux & triomphant , la maniere dont il a sauvé les jours d'Olimpie.

De vos débris mon armée inquiète.

Attendoit le signal , immobile & muette ;
 Vers les tristes apprêts à sa mort destinés ,
 Des soldats attentifs les yeux étoient tournés ;
 Un Dieu veilloit sur elle. A mes pieds on amène

Montrant Thalès, Confident de Coprée.

Cet esclave Argien , pris sous les murs d'Athènes.
 J'apprens que de Cerès le sacrificateur ,
 L'interprete des Dieux , est un lâche imposteur ;
 J'apprends qu'avec Coprée il est d'intelligence ,
 Que du tyran d'Argos il remplit la vengeance :
 Cependant le bucher venoit de s'allumer ,
 Le sacrifice horrible alloit se consommer.

Tout-à-coup au milieu d'un silence farouche ,
 Son nom avec effroi vole de bouche en bouche.
 De l'esclave suivi , dans mon trouble mortel ,
 J'abandonne mon camp , je vole vers l'Autel ,
 J'arrive : quelle image à mes yeux se présente ?
 Le glaive meurtrier levé sur mon amante ,
 Ses traits qu'avec horreur la mort alloit couvrir ,
 Ses yeux levés au Ciel qui la laissoit périr.
 Le Prêtre sur sa proie alloit fondre en furie ,
 Le coup alloit partir ; je parois , je m'écrie ,
 Arrête malhe ureux , si tu frappes , tu meurs.

Il frémit , il veut voir d'où partent ces clameurs ;
 Il rencontre mes yeux que le courroux anime ;
 Il voit auprès de moi le témoin de son crime ,
 Il voit qu'il est trahi ; son bras désespéré
 Tourne contre son sein ce glaive préparé.

Il tombe dans son sang ; ma main tremblante en-
core ,

Enlève de l'Autel cet objet que j'adore ,
Précieuse victime échappée au couteau ,
Couverte encor du voile , & ceinte du bandeau ,
Je la mène en triomphe aux yeux de mon armée ;
De mon départ encor , je la trouve alarmée.
Ami , voici la fille & d'Hercule & des Dieux ,
Ai-je dit , combattons , triomphons à ses yeux.
A ces mots , ou plutôt à l'aspect d'Olympie ,
D'une intrepide ardeur mon armée est remplie ;
On donne le signal , on se mêle , on combat ;
Mon cœur semble passer dans le cœur du soldat ;
Tout fléchit sous nos coups , & la fille d'Alcide
A travers ces horreurs , est l'Astre qui nous guide.
Argos est sous vos loix , le Ciel m'a protégé ,
Si j'étois criminel il se seroit vengé :
Mais pouvoit-il en moi punir comme un outrage
Le soin de conserver son plus parfait ouvrage ?

A Déjanire.

Joignez un prix plus doux , Madame , à sa fa-
veur.

Déjanire.

Oui , mon fils , je le veux , & j'en fais mon bon-
heur ;

Elle vous doit la vie , & je vous dois ma fille ;
Vivez , servez long-tems de pere à ma famille ;
Soyez unis , heureux , c'est mon plus cher espoir .
Je ne demande aux Dieux que le tems de le voir.

164 MERCURE DE FRANCE.

Cette Pièce vient d'être imprimée chez Jorry,
Quai des Augustins.

Les Comédiens François ont donné le Lundi 18
Décembre, une Comédie en un Acte & en Prose
intitulée, *l'Amant de lui même*. Cette nouveauté n'a
été jouée que deux fois.

Les Comédiens Italiens ont donné le douze
Décembre la première représentation de *la Rival*
confidente, Comédie nouvelle en Prose & en trois
Actes, qui n'a pas réussi.

Les mêmes Comédiens ont donné le Samedi 23
du même mois, la première représentation des
Couronnes ou de *l'Amant timide*, Parodie de la se-
conde Entrée du Ballet des Amours de Tempé.
Cette nouveauté a été trouvée gaye, & a réussi.

EXTRAIT DU JALOUX CORRIGÉ, Opera bouffon, en un Acte, parodié sur des *Ariettes Italiennes*, avec un récitatif Italien.

PERSONNAGES.

M. Orgon, Bourgeois de Paris.

Mad. Orgon, sa femme.

Suzon, suivante de Madame Orgon.

L'Idée de cet Ouvrage est également plaisante
& ingénieuse. Madame Orgon tourmentée
par la jalousie de son mari, imagine un moyen sin-
gulier pour le rendre plus traitable; c'est de fein-
dre de l'amour pour un galant, à la vûe de ce mari

dans l'instant qu'elle en sera épiée. Ce galant est fictif, à la vérité; mais il paroît un amant dans toutes les formes aux yeux d'un jaloux. Suzon, suivante de Madame Orgon, joue le personnage de cet amant; elle est habillée moitié en homme & moitié en femme. C'est M. Orgon qui ouvre la Scène par un Monologue qui peint à merveille sa jalousie.

Ah pauvre Orgon, pauvre Orgon,
Qu'as-tu fait de ta raison ?
Quand dans le printems de ton âge,
Tu donnas dans le mariage,
Avec un cœur tendre & jaloux,
Etois-tu fait pour être époux ?

Ariette. *Aspettar o' non venire*, de la Serva Padrona.

Se voir époux,
Trop foible & trop doux,
Se voir époux,
Et des plus jaloux.
Se voir époux,
Et des plus coucous;
Ce font trois coups,
A rendre tous
Les sages fous.
Se voir époux,
Etre trop doux,
Trop doux, trop doux;
Se voir époux,
Des plus jaloux,

Des plus coucous ;

Ce sont trois coups

A rendre tous

Les sages fous.

Etre époux

Trop foible & trop doux,

Etre époux ,

Et des plus jaloux ;

Etre jaloux ,

Des plus coucous ;

Etre trop doux , trop doux , trop doux ,

Sont trois , trois , sont trois coups , trois coups ,
trois coups ,

A rendre tous

Les sages fous.

Se voir , &c.

Depuis une heure ou deux , je vois dans ma mai-
son ,

Roder un petit agréable ;

Il en veut à Madame Orgon ,

Et ma femme à coup sûr lui sera favorable ;

Suzon , sa suivante Suzon ,

Conduira cette intrigue aimable :

Le galant généreux l'accablera de dons ,

Et trompant un mari ; d'ailleurs la misérable

Pensera gagner des pardons.

Ah quel état ! que de raisons

Pour douter de ma femme !

Au Ciel ! ah que de soupçons
Entrent dans mon ame !

Ariette. *Son imbrogliato*, de la Serva Padrona.

Hymen, Dieu saugrenu,
Pourquoi t'ai-je connu ?

Par quel sort tous les maris
Sont-ils l'objet des ris ?

Des ris,

Des ris, des ris,
Ris, ris, ris, ris,

Des ris ;

A toi quelle folie,
Nous lie, nous lie,
Hymen, Dieu saugrenu,

Dieu bec cornu,
Par quel sort tous les maris
Sont-ils l'objet des ris ?

Des ris,

Des ris, des ris,
Ris, ris, ris, ris,

Des ris.

Hymen bourru,
Dieu malotru,
Dieu saugrenu,
Dieu bec cornu,
Hymen bourru,
Dieu malotru,
A toi quelle folie
Nous lie, nous lie ?

Hymen , Dieu saugrenu ,

Bec cornu ;

Moi qui vivois jadis

Avec une maîtresse ,

Fidèle à ma tendresse ,

Sans foiblesse , sans foiblesse ;

Je me marie , & je suis ,

De ce moment je ne puis

Dire ce que je suis.

Hymen , &c.

Retirons-nous , j'entens Suzon.

Qui vient avec Madame Orgon ,

Tâchons d'entendre leurs discours ,

Et de découvrir ses amours.

La seconde Scene se passe entre Madame Orgon & Suzon. Cette dernière est habillée moitié en homme & moitié en femme ; & paroissant du côté qu'elle est en homme , elle conte des douleurs à Madame Orgon qui les reçoit avec une bonté desesperante pour M. Orgon qui paroît dans la coulisse. Ce jaloux craignant que les choses ne soient poussées trop loin , entre sur le Théâtre avec précipitation : Madame Orgon faisant semblant d'être surprise , s'écrie :

Ciel ! que vois je ? c'est mon époux ,

Et dit ensuite à part,

Feignons de craindre son courroux.

Elle s'enfuit. M. Orgon veut courir après le galant prétendu : Suzon se retourne alors adroitement , paroît du côté qu'elle est en femme , se couvrant du côté qu'elle est en homme , de la coulisse

Assis où elle reste, la moitié du corps avancé; elle chante ensuite une Ariette parodiée de *la Quêta peregrina*, du Joueur, dans laquelle elle se moque cruellement de M. Orgon qui reste appuyé contre une coulisse pendant l'ariette. Après le départ de Suzon, M. Orgon se livre à tout le desespoir d'un jaloux qui se croit trompé.

Ah ! mon accablement

Fait place à ma colère,

Vengeons-nous dans ce moment,

De l'affront qu'on vient de me faire.

Ariette Sempre in contrati ; de la Serva Padrona;

Quelle est ma rage !

Ah ! ventre bleu,

Ah ! tête bleu,

Morbleu, corbleu,

Corbleu ; morbleu,

Morbleu, corbleu,

Ah ! j'ai vu tes feux, tes feux, tes feux ;

Pour ce morveux, pour ce morveux, pour ce
morveux ;

Eh quoi, c'est sous mes yeux,

Eh quoi, c'est en tous lieux,

Je perds courage,

Ah le malheureux !

Pour cet outrage

Suis-je assez vieux ?

Grands Dieux, grands Dieux, grands Dieux, ah
grands Dieux,

J'ai vû tes feux , j'ai vû tes feux ,
 Tes feux , tes feux , tes feux , tes feux.
 Quelle est ma rage , &c.

Ne pense pas que l'on m'endorme :

Il faut en forme

Nous séparer ,

Sans différer ,

Nous séparer.

Un bon Couvent ,

Dorénavant ,

Va , va , va , va , va , va rassurer

Le cœur jaloux

De ton époux.

Quelle est ma rage , &c.

Madame Orgon survient , son mari éclate , menace , tonne , & elle lui répond :

Je calmerois ce grand courroux ,

Monsieur , si par bonté pour vous ,

Je daignois vous faire connoître

Ce rival qui vous rend jaloux !

Que sçavez-vous ? Eh ! c'est un pur esprit peute-
 être ,

C'est un Silphe.

M. Orgon , l'interrompant.

Un Silphe ? Eh ! Vous vous moquez
 de nous.

Pouvez-vous penser donc que je croye

Des contes de ma mere l'Oye ?

Mad. Orgon.

Croyez ce que vous avez vu.

Eh ! pouvez-vous croire impossible

Ce que vos yeux ont apperçu ?

N'est-il pas devenu tout-à-coup invisible

Si-tôt que vous avez paru ?

Mais pour vous rendre encor la chose plus sensible ,

Sans paroître à l'instant ce Silphe répondra ,

Aux discours amoureux que mon cœur lui tiendra.

M. Orgon. Air : Quanto va.

Ce trait là , ce trait là ,

Me prouve qu'elle en tient là.

Mad. Orgon.

Pour ne vous laisser aucun doute ;

Ecoutez.

M. Orgon.

Ah ! j'enrage , eh bien , morbleu j'écoute.

Mad. Orgon.

Ariette de l'Echo , du Maître de Musique,

M'aime-tu comme je t'aime ?

Suzon , dans la Coulisse.

Je t'aime.

Ta tendresse est-elle extrême ?

Suzon.

Extrême.

Quoi ! tu languis pour moi d'amour ?

Suzon.

D'amour ;

H ij

171 MERCURE DE FRANCE,

Répète encore j'aime.

Suz.

J'aime,

Regne en ce jour,

Amour, amour, amour.

Suzon.

Amour.

Amour,

Amour.

Il m'aime comme je l'aime.

Suzon.

Je l'aime,

Ecoutez, il dit de même.

Suzon.

De même.

Quoi! tu languis pour moi d'amour!

Suzon.

D'amour;

[Redis cent fois j'aime, j'aime,

Suzon.

J'aime.

Regne en ce jour,

Amour, amour, amour.

Suzon,

Amour.

Amour,

Amour.

M. Orgon.

Il a répondu.

Qu'ai-je entendu?

Je reste confondu,

Mad. Orgon.

Je vais plus faire encor , je vais faire paroître

Ce rival que vous haïssez ,

Et vous le chérerez peut-être ,

Quand vous viendrez à le connoître.

Paroissez , Silphe , paroissez.

Suzon se montre en riant , par les deux côtés &
Madame Orgon dit à son mari :

Eh bien , n'est-ce pas sans raison

Que vous avez ici poussé la jalousie

Jusqu'à la frénésie ?

L'apparence souvent nous trompe & nous-déçoit.

Il ne faut pas toujours croire ce que l'on voit.

Suzon.

Nous vous avons joué la Comédie ,

Mais prévoyant le dénouement ,

Et que la pièce sûrement ,

Par vous Monsieur Orgon se verroit applaudir ,

J'ai préparé d'avance un Divertissement

Que je vais amener ici dans le moment.

Suzon sort pendant le Duo qui scelle le raccommodement du mari & de la femme. Ce Duo est parodié de celui de *N'o dubitar* , du Joueur.

Suzon revient à la tête des Danseurs , on danse une Pantomime , & M. Orgon s'adressant à Suzon , chante l'Airlette suivante , parodiée de celle du *Rire* , du Joueur.

Oh oh oh oh oh oh oh ,

Quand je t'ai vu paroître ,

Oh oh oh oh oh oh oh ,

H iij

En petit Maître ,
 Je n'ai pû te reconnoître.
 Pour le coup je croyois être
 Atrappé , duppé , trompé ,
 Hé hé hé hé hé hé ,
 Duppé , trompé , duppé ,
 Hé hé hé.

Oh oh oh oh oh oh oh oh ,
 En voyant paroître
 Ce petit Maître ,
 Je me suis dit, ah je suis pris :
 Me voici ce que les maris ,
 Sont à présent tous à Paris ,
 Hi hi hi , &c.

Tous à Paris.

Mais à présent je vois fort bien, très-bien, fort
 bien ,

Qu'il n'est rien , rien , rien ,

Ton époux , ton époux ,

N'est plus jaloux.

Cela m'a bien changé, cela m'a bien changé ,
 changé ,

M'a corrigé, eh eh eh eh eh ,

Que cela m'a bien changé ,

Bien corrigé.

Oh oh , &c.

V A U D E V I L L E .

Premier Complet.

C'est un abus qui restera ,

L'on a passé l'amant aux femmes ;
 Pauvre époux en vain tu te déclames ;

On te sifflera.

Mais si tu restes bouche close ,
 Comme un galant homme fera ,
 Et que tu prennes bien la chose ,
 On te claquera.

Second Couplet.

Tant que le bon tems durera ;
 A Paris sans aucun scrupule
 Pour le plus mince ridicule ,

On vous sifflera.

Mais du siècle suivant les traces ;
 Ayez autant qu'il vous plaira ,
 De vices cachés sous des graces ;

On vous claquera.

Troisième Couplet.

Un Amant qui ne connoitra
 De plaisir , & de bien suprême ,
 Qu'à rendre heureux l'objet qu'il aime ;

On le sifflera.

Mais un homme à bonne fortune ,
 Qui par fatuité prendra
 Vingt femmes sans en aimer une ;

On le claquera.

Quatrième & dernier Couplet.

Tant que l'Opera donnera
 De bons morceaux comme Aréthuse ;

H iij

Le Public n'est pas une buze ,

On le sifflera.

Mais quand la bouffonne Thalie ,

Sur ce Théâtre chantera

Des Ariettes d'Italie ,

On la claquera.

Après le Vaudeville on finit par une contredanse.

L'Auteur des paroles est fort connu dans le monde , par l'agrément de son commerce , & par beaucoup de Couplets pleins de gayeté , d'esprit , & de bonne plaisanterie. Quoiqu'il ait été extrêmement gêné dans son travail , il n'a pas laissé de mettre toujours ses personnages dans des situations tout à-fait comiques. La Musique du Récitatif & du Vaudeville est de M. Blavet. Ceux qui seront curieux de la connoître , la trouveront chez lui , & aux adresses ordinaires : il l'a fait graver avec soin , & elle coûte 12 liv. Il est à souhaiter que cette nouveauté , qui n'a amusé jusqu'ici que quelques amateurs , soit jugée sur le Théâtre de l'Opéra.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert Spirituel de la veille de Noël , 24 Décembre , commença par *Fugit nos* , Motet à grand Chœur mêlé de Noëls de M. Boismortier , dans lequel M. Daquin Organiste du Roi joua seul & très-bien. Il y a des choses fort agréables dans cette composition. Mlle Bourgeois chanta *Hodie Christus natus est* , petit Motet. Mrs Pla , freres jouèrent un Concerto de Hautbois de leur compo-

sition, avec toute la perfection qu'on étoit en droit d'attendre de leur réputation. M. Gelin chanta un petit Motet tiré de *Nisi Dominus*, Pl. 126. Ensuite *Latus sum*, nouveau Motet à grand Chœur de M. Cordelet. M. Richer, frere du Page de la Chapelle du Roi qui fit les délices de Paris durant la quinzaine de Pâques, chanta une Arie de la composition de M. Richer son pere. M. Gaviniés joua seul & bien. Le Concert finit par *Bonum est*, Motet à grand Chœur de M. Mondonville, dans lequel M. Benoît chanta un récit d'une maniere ravissante.

Le Concert du jour de Noel ne différa que peu de celui de la veille. Au Motet. de M. Cordelet qui n'avoit pas réussi, on substitua le *Jubilate*, de Lalande. L'admirable *Bonum est* fut remplacé par *Venite exultemus*, Motet plus admirable encore de M. Mondonville. Mlle Fel y rendit son récit avec une onction qui arrachoit les larmes. Elle chanta avec la même perfection *Laudate pueri*, délicieux petit Motet de Fiocco.

COMEDIES ET CONCERTS A LA COUR

Mois de Décembre.

Les 13, 15 & 18, il y eut Concert chez la Reine, on y chanta le Prologue & les cinq Actes de l'Opera *d'Iphigénie en Tauride*, dont les paroles sont de Duché & Danchet, & la Musique de Campra & Desmarêts.

Les Dlls Lalande, Canavas, Mathieu & Guédon en ont chanté les rôles ainsi que Mrs Benoît, Dubourg, Godonnesche, Poirier & Richer.

Les 20, 22 & 27, on chanta chez la Reine le

H v

178 MERCURE DE FRANCE

Prologue & les cinq Actes de l'Opéra d'*Hésion*, paroles de Danchet & Musique de Campra.

Les Diles Lalande, Mathieu & Canavas en chanterent les rôles, ainsi que Mrs Dubourg, Joguet & Poirier.

Le 21, les Comédiens François jouerent à la Cour le *Misanthrope*, Comédie de *Moliere*, & l'*Esprit de contradiction*, de *Dufrény*.

Le 23, les Comédiens François donnerent à la Cour, la Tragédie d'*Abfalon*, de *Duché*, & les *Engagemens indiscrets*, Pièce nouvelle sans nom d'Auteur.

Le 25, les Comédiens Italiens jouerent à la Cour *Arlequin toujours Arlequin*, qui fut suivi de *la Serva Padrona*. Le Spectacle fut terminé par un Ballet de la composition de M. *Laval*, Compositeur des Ballets du Roi & Maître à danser des Enfans de France. Il fut exécuté par les premiers danseurs & danseuses de l'Opera.

Le 28, les Comédiens François jouerent l'*École des Maris*, pièce de *Moliere*, & les *Bourgeoises de qualité*, petite Pièce de *Hautevoche*.

Le 29, les Comédiens Italiens jouerent *le Retour d'Arlequin*, précédé de l'Acte du *Joueur*, exécuté par les Italiens & suivi de l'Acte du *Maître de Musique* par les mêmes Acteurs. Il y eut le même Ballet du 25.

Mois de Décembre.

Le 2 & le 4, il y eut Concert chez la Reine. On y chanta le Prologue & les trois Actes du *Car-*

JANVIER. 1753. 179

Opéra du Parnasse, dont les paroles sont de Fuzelier & la Musique de M. Mandonville.

Mlles Fel, Chevalier, Deselle & Mathieu en ont chanté les rôles, ainsi que Mrs Jeliotte, de Chassé, Joguet & Godonnelche.

Le 5, les Comédiens François jouèrent *la Meure coquette*, de Quinault, & *le Deuil*, de Hanterocha.

Le 6, les Comédiens Italiens jouèrent *A trompeur, trompeur & demi*, pièce Italienne, suivie d'un Ballet Provençal, de la composition de M. Deheffe & exécuté par les mêmes Comédiens.

Le 7, les Comédiens François représentèrent *le Comte d'Essex*, Tragédie de Thomas Corneille & la *Métamorphose*, petite Pièce d'un Acte en Vers, de M. St. Yon. Ils représentèrent le 9 *l'Enfant prodigue*, de M. de Voltaire, & *le Baron de la Crosse*, de Raymond Poisson.

Il y eut le même jour Concert chez la Reine.

Le 9 & le 11, on chanta chez la Reine le Prologue & trois Actes du Ballet des *Fêtes Grecques & Romaines*, paroles de Fuzelier & Musique de M. Blaismont.

Mlles Lalande, Deselle, Mathieu, Canavas & Fel en ont chanté les rôles, ainsi que Mrs de Chassé, Jeliotte, Poirier & Joguet.

Le 13, les Comédiens Italiens jouèrent *la Précaution inutile*, pièce Italienne, suivie du Ballet Provençal.

Il y eut le 16 Concert chez la Reine. On y chanta deux Actes du Ballet des *Fêtes Grecques & Romaines*.

H v j

Romaines, dont les paroles sont de *Fuzelier* & la Musique de *M. Blamont*.

Le 14, les Comédiens François représenterent à la Cour la Tragédie de *Rhadamiste & Zenobie*, de *M. Crébillon*, l'un des quarante de l'Académie Française. Cette Tragédie fut suivie du *Retour imprévu*, Comédie en un Acte de *Regnard*. Les mêmes Comédiens jouèrent le 18, le *Magnifique*, Comédie en deux Actes, de *Houdar de la Motte*, & le 19. l'*Avaro* & l'*Impromptu de Campagne*.

On joignit le 18 au *Magnifique*, l'Opera de *Zélinde*, *Roi des Sylphes*, dont les paroles sont de *M. de Moncrif*, Lecteur de la Reine, un des quarante de l'Académie Française; Membre de la Société Royale de Nancy, & de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, & la Musique de *Mrs Rebel* & *Francœur*, Sur-Intendants de la Musique de la Chambre du Roi. Les rôles furent chantés par les Diles *Chevalier* & *Deselle*, & par *Mrs Jeliotte*, de *Chassé* & *Gelin*. Le Ballet étoit de la composition de *M. Laval*, Maître des Ballets de Sa Majesté; & fut exécuté par les premiers Danseurs de l'Opera.

Les Comédiens Italiens jouèrent le 20 les *Evenemens Nocturnes*, piece Italienne qui fut suivie d'un Ballet.





NOUVELLES ETRANGERES.

DE CONSTANTINOPLE, le 1 Novembre.

ON est ici fort attentif aux troubles de la Perse, & l'on est dans l'attente de l'événement, qui décidera du sort de Schah-Doub & du Prince Héraclius. Il se répand un bruit, qu'un nouveau Concurrent doit se mettre sur les rangs, pour leur disputer le Trône. C'est un petit-fils du feu Schah-Husseïn. Il est à Bagdad, sous la protection de la Porte, & un grand nombre de Persans sont venus l'y joindre.

D'U N O R D.

DE PETERSBOURG, le 9 Novembre.

Un ouragan a causé ici depuis peu beaucoup de désastre. Il est tombé pendant deux jours une telle quantité de pluie que la Neva est sortie de son lit, & a inondé la plus grande partie de cette Ville. Au milieu du débordement, le feu a pris à un Village voisin, où l'on n'a pû porter tous les secours nécessaires, parce qu'il étoit environné d'eau. La tempête s'est fait sentir jusqu'à Cronstot, & plusieurs Navires marchands, qui étoient dans le Port, ou dans la rade, ont été considérablement endommagés.

Un Gênois, qui a passé plusieurs années dans la Tartarie, vient de proposer au Collège de Médecine une nouvelle méthode pour cultiver la Rhubarbe, & pour la préserver de la corruption. On doit faire l'essai de cette méthode.

182 MERCURE DE FRANCE.

DE STOCKHOLM, le 23 Novembre.

Leurs Majestés se rendirent le 17 à Ulricdahl, & le 19 Elles assistèrent à la Bénédiction Nuptiale, qui fut donnée dans ce Château au Baron de Palmfeldt, Introduceur des Ambassadeurs, & à la Demoiselle Ernestine Griesheim, Demoiselle d'Honneur de la Reine. La Cour revint le 20 en cette Ville.

On apprend d'Helsingfors, que le 5 de ce mois un vent de Sud-Ouest a tellement enflé les vagues de la mer, que s'étant débordée, elle est montée à la hauteur de vingt pieds dans cette Ville & dans celle de Dégerby, qu'on nomme *Louise* depuis le voyage du Roi en Finlande. L'inondation a renversé plusieurs bâtimens, & rompu tous les Ponts. Les Chantiers du Port ont été fort endommagés. Deux Moulins à vent nouvellement, construits à Helsingfors, ont été emportés par l'effort du vent. Heureusement dans ce désastre il n'a péri personne.

DE COPENHAGUE, le 19 Novembre.

Au Printems les troupes du Roi formeront trois camps, un près de cette Capitale, un dans le Sleswick, & un autre dans le Holstein. On essuya le 10 de ce mois une violente tempête, qui a fait périr un grand nombre de Vaisseaux, si l'on en juge par la quantité de mâts, de planches, & d'autres débris, qu'on a vû flotter sur la côte pendant quelques jours.

ALLEMAGNE.

DE BERLIN, le 27 Novembre.

On a fait ici la répétition de l'Opéra Italien d'*Orphée*, que l'on donnera alternativement avec *Didon abandonnée*. Il paroît un nouvel Edit, qui réitère les défenses d'introduire dans les Etats de Sa Majesté aucune étoffe de Perse ou des Indes, & qui interdit aussi l'usage des mouchoirs de Fabrique étrangere. Par une Ordonnance de Police, publiée il y a quelque tems, il est défendu d'ordonner d'ouvrages de moulure, faits de plâtre, l'extérieur des maisons, à cause des inconveniens qui peuvent en arriver, lorsque le plâtre se détache. Le Frontispice & le Vestibule de l'Eglise Catholique, qu'on vient de bâtir, sont découverts depuis quelques jours. Deux Niches, qu'on voit à l'entrée, sont destinées pour deux Statues, qui représenteront l'ancienne & la nouvelle Alliance. Dans la même façade sont cinq Bas-reliefs. L'un représente l'Anonciation; l'autre, Jesus Christ priant dans le Jardin des Olives; le troisième, une Descente de Croix; le quatrième, la Resurrection; le cinquième, l'Ascension. L'Entablement est décoré de quelques groupes d'enfans, jouans avec des fleurs. Au haut du Frontispice, on découvre un Bas-relief représentant les Mages qui adorent l'Enfant Jesus dans la Crèche, & au-dessus sera placée la Statue de Sainte Hedwige, Patronne de cette nouvelle Eglise.

Les Landes de la Pomeranie, le long de l'Oder, ont presque totalement changé de face. Seize des vingt parties, dont elles sont composées, sont

déjà peuplées d'habitans , qui par leurs travaux & leur industrie commencent à jouir de l'abondance , dans un Pays où il n'y avoit eu jusqu'alors ni maisons , ni charrues , ni arbres fruitiers. La Chambre des Domaines de cette Province a fait publier un Placard , par lequel elle offre en propriété , & à des conditions très-avantageuses , les quatre parties des Landes qui restent à défricher , à ceux qui voudront y faire des établissemens. On compte que le Canal de l'Oder , auquel on travaille depuis six ans , sera navigable dans le courant du mois d'Avril prochain.

D'AIX-LEA-CHAPELLE ,

le 23 Novembre.

On a permis au Docteur Lucas , Médecin Anglois très-versé dans l'Histoire Naturelle & dans la Chymie , de voir les sources des eaux chaudes de cette Ville , ce qui est une faveur singulière , & réservée pour les Souverains ou pour ceux qui les représentent. Pour témoigner la reconnoissance aux Magistrats , ce Physicien les a invités à entendre une dissertation , dans laquelle il développe les principes & les qualités de ces eaux. Son ouvrage ayant eu tous les applaudissemens qu'il méritoit , on l'a engagé à le faire imprimer , & il doit le publier incessamment en Anglois & en Latin. Il y joindra des expériences qu'il a faites sur diverses autres eaux minérales , particulièrement sur celles de Spa.

JANVIER. 1755. 189

ESPAGNE.

DE MADRID, le 21 Novembre.

Les travaux ordonnés par le Roi, pour rendre les chemins plus commodes depuis Barcelone jusqu'aux frontières de France, se continuent avec autant de succès que d'activité, & le commerce qui se fait par terre entre les deux Royaumes, en tirera de grands avantages.

ITALIE.

DE NAPLES, le 9 Novembre.

On a découvert depuis peu à Herculaneum une belle Statue de Minerve, de marbre blanc, & de grandeur naturelle. Sa draperie est d'un goût, qu'on trouve rarement dans les Statues Antiques.

DE ROME, le 1 Décembre.

On afficha le 24 du mois dernier un Décret du Pape, qui condamne cinq propositions sur le Point d'honneur, contenues dans un écrit dont l'objet tend à favoriser les Duels. Le Roi des Deux Siciles a accordé au Prince de Santo-Buono la permission de se fixer en cette Ville.

GRANDE BRETAGNE.

DE LONDRES, le 27 Novembre.

Un Négociant nommé Jacques Colibron, qui

186 MERCURE DE FRANCE.

vient de mourir, laisse à ses héritiers collatéraux ; une succession de huit cens mille livres sterling, c'est-à-dire de plus de neuf millions, monnoye de France.

Des Ouvriers, en travaillant au chemin qu'on fait entre cette Ville & celle de Carlisle, ont trouvé sous les ruines d'un vieux mur, près de Hendo, une très-grande quantité de Monnoyes & de Médailles Romaines. Elles étoient renfermées dans de petits coffres de bois, & elles sont aussi belles que si elles ne venoient que d'être frappées. Il y en a quelques-unes d'argent, mais le plus grand nombre est de cuivre ou d'un métal de composition. Depuis plusieurs siècles, on n'avoit point fait de découverte aussi considérable en ce genre.

Suivant des lettres de la Havane, un Ecoissois nommé Peacock, qui a long-tems exercé le métier de Pirate dans les mers de l'Amérique, ayant entrepris le voyage du Japon, s'y est rendu par le Cap de Horn en quatre mois & quatorze jours; ensuite il est revenu dans les Indes Occidentales par le Cap de Bonne-Espérance, en trois mois & vingt-trois jours.

P A Y S - B A S.

DE LA HAYE, le 17 Novembre.

Quelques personnes ont proposé de dessécher le terrain inondé par la mer près de Harlem, & l'exécution de ce projet ne paroît pas éloignée. On assure même que dans la vue de la favoriser, les Etats de la Province ont résolu d'accorder aux nouvelles terres la franchise pour un certain nombre d'années.

Les Etats de Hollande & Westfrise ont repris

JANVIER. 1753. 187

hier leurs délibérations. Le Projet du Traité de Commerce avec le Roi des Deux Siciles vient d'être porté à l'assemblée des Etats Généraux, & l'on nommera incessamment les Commissaires, qui doivent en régler les articles avec le Ministre de Sa Majesté Sicilienne. On se promet ici beaucoup d'avantages de la conclusion de ce Traité.

DE GAND, le 8 Décembre.

Suivant une Déclaration que les Etats de cette Province ont fait publier, la navigation depuis Ostende jusqu'à cette Ville sera ouverte à tous les Navires, soit nationaux, soit étrangers. Ils pourront faire le trajet sûrement & commodément, moyennant les travaux immenses qu'on a faits pour rendre tout cet espace navigable, & qui sont dûs principalement aux soins du Prince Charles de Lorraine.





F R A N C E.

Nouvelles de la Cour , de Paris , &c.

Monseigneur le Duc de Bourgogne , & Madame rendirent visite au Roi le 30 Novembre dernier.

Le 3 Décembre dernier , premier Dimanche de l'Avent , le Roi & la Reine , accompagnés de Monseigneur le Dauphin , de Madame la Dauphine , de Madame Infante , & de Mesdames de France , entendirent le Sermon de l'Abbé de Boisfremont , Chanoine de l'Eglise Métropolitaine de Rouen. Leurs Majestés assistèrent ensuite aux Vêpres & au Salut.

Le Roi soupa le soir au grand couvert avec la Famille Royale.

La Comtesse de Thiard fut présentée le même jour à leurs Majestés.

Le premier & le 4 , Sa Majesté a pris le divertissement de la chasse du Cerf.

Le 5 , Sa Majesté , après avoir donné audience aux Ambassadeurs , partit pour le Château de la Meute.

L'Abbé de Saint Severin d'Arragon , frere du Comte de Saint Severin d'Arragon , Ministre d'Etat , étant arrivé depuis peu d'Italie , a eu l'honneur d'être présenté au Roi.

M. Lorient , connu par diverses inventions , qui ont mérité l'approbation du Public , vient de soumettre au jugement de l'Académie des Sciences , plusieurs nouvelles Machines de Statique & d'Hy-

JANVIER. 1753. 189

hydraulique, & cette Compagnie lui a donné pour Commissaires Messieurs Camus, de Montigny & Alembert.

On mande de Languedoc, que les Esclaves achetés depuis peu à Alger par les Religieux de Mercy, établis en Espagne, sont arrivés le 8 novembre dernier à Montpellier, au nombre de deux cents trente-sept, dont la plus grande partie sont Espagnols & Napolitains. Après qu'ils ont été à Marseille une longue & rigoureuse quarantaine, il leur a été permis de retourner par terre en Espagne, pour leur épargner les risques de la mer.

Le 7, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à dix-huit cents trente-cinq livres; les Billauds de la Première Lotterie Royale à six cents dixante-dix-huit, & ceux de la Seconde à six cents trente-six.

Le Roi, qui s'étoit rendu le 5 au Château de Meute, revint à Versailles le 7.

Le 8, Fête de la Conception de la Sainte Vierge, leurs Majestés, accompagnées de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Madame Infante, & de Mesdames de France, entendirent le Sermon de l'Abbé de Boisemont, Chanoine de l'Eglise Métropolitaine de Rouen, assistèrent ensuite aux Vêpres & au Salut.

La Reine communia le 7 par les mains de l'Archevêque de Rouen, son Grand Aumônier. Le 8, Madame la Dauphine communia par les mains de l'Evêque de Bayeux, son Premier Aumônier, Madame Infante par celles de l'Abbé de Colinvaux, Aumônier du Roi.

Leurs Majestés souperent le 8 & le 12 au grand couvert avec la Famille Royale.

Le 9, le Roi, après avoir chassé le Cerf, se

s'endit au Château de Bellevue. Sa Majesté en est revenue le 11, & le 13 elle partit pour Choisy.

Madame Adélaïde a été incommodée, mais son indisposition n'a point eu de suite.

Monseigneur le Dauphin fit le 9, au nom du Roi d'Espagne, la cérémonie de recevoir le Duc d'Orléans Chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or. Le Duc de Penthièvre se trouva à cette cérémonie. Les autres Chevaliers de l'Ordre de la Toison d'or, qui y assisterent, furent le Maréchal Duc de Noailles, le Maréchal de Maulevrier-Langeron, le Maréchal Duc de Coigny, le Duc de Lauragais, & le Comte de Noailles.

Le Comte de Genlis, Lieutenant en second dans le Régiment du Roi, Infanterie, a été fait Colonel dans les Grenadiers de France, à la place du Marquis de Gamache.

L'Académie Royale de Chirurgie propose le sujet suivant pour le prix qu'elle doit donner en 1754. *L'Amputation étant absolument nécessaire dans les playes compliquées de fracas des os, & principalement dans celles qui sont faites par les armes à feu; déterminer les cas où il faut faire l'opération sur le champ, & ceux où il convient de la différer, & en donner les raisons.* Les personnes qui travailleront sur ce sujet, auront soin d'appuyer leur doctrine sur l'expérience, & de communiquer les observations qu'elles auront faites. Elles sont priées d'écrire en François ou en Latin. Leurs ouvrages doivent être adressés francs de port à M. Morand, Secrétaire Perpétuel de l'Académie. Le prix est une Médaille d'or de la valeur de cinq cents livres, fondée par feu M. de la Peyronie.

La Ville de Caën célèbre par son ancienneté, par le rang qu'elle tient entre les principales Villes de France, & par les hommes illustres qu'elle

a produits, jouir, depuis plus de trois siècles, d'une Université florissante. En 1652, M. Brieux y jeta les premiers fondemens d'une Académie de Belles-Lettres & de Physique, qui a été continuée par M. de Sagrais, & ensuite erigée par Lettres Patentes de l'année 1705, en Compagnie réglée. Depuis vingt-quatre ans, M. de la Guerinière a procuré à cette Ville une nouvelle distinction, dont ne jouissent pas les Capitales de plusieurs Etats considérables. Il y a établi une Académie pour l'instruction de la jeune Noblesse, & la réputation de cette Ecole y attire tous les ans un grand nombre non-seulement de Gentilshommes de la Province, mais de Seigneurs Etrangers. M. Orceau de Fontette, nouvel Intendant de Caën, ayant voulu visiter cette Académie, M. de la Guerinière fit exécuter le 22 Novembre dernier, en présence de cet Intendant un Carrousel, dont le sujet étoit divisé en quatre parties, *Déclaration de Guerre, Combat, Trêve & Paix*. Dans la troisième partie, les Spectateurs virent avec étonnement un cheval faire à genoux tous les mouvemens du Manège, changement de main, volte, demi-volte & arrêt, & finir, en maniant, sur un Parquet. Le Carrousel dura depuis cinq heures jusqu'à sept heures du soir, à la clarté des flambeaux & au son de plusieurs instrumens. On servit ensuite un magnifique ambigue, qui fut suivi d'un Bal. La Salle destinée pour la danse étoit en verdure. De chaque côté étoient trois Portiques avec des Tribunes, qui formoient des Amphithéâtres. Au pied des Portiques, on avoit pratiqué des Terrasses ornées de pyramides, de trophées, d'arbustes & de pots de fleurs.

Les Vaisseaux, arrivés à Bordeaux sur la fin du mois dernier, sont l'*Eclatant*, de deux cens

tonneaux, & le *Ferme*, de deux cens cinquante ; tous deux de ce Port, venant de Saint Domingue, avec un chargement de sucre, de café, d'indigo, de coton, de cuirs, & d'autres marchandises des Isles ; le *Jean Marie* & la *Mario-Elizabeth*, de Saint Brieux ; le premier venant de Cork, & le second de Saint Brieux même, chargés l'un & l'autre de différentes denrées ; le *Jean de Cork*, dont la cargaison étoit composée de bœuf salé ; la *Renommée*, de Bordeaux, venant de Louisbourg, & chargé de morue, de capillaires, & de planches de sapin ; le *Vigilant*, du même Port, venant de Saint Louis, avec un chargement de sucre, de coton & d'indigo ; le *Medlicot*, de Dublin ; la *Thérèse-Françoise*, de Camerat, venant de la Rochelle ; le *Joseph-Louis*, de trois cens cinquante tonneaux, venant de Saint Domingue, avec une riche charge d'indigo, de café, de pâte de cacao, & de confitures ; les *Trois Freres*, de Dantzick, à bord duquel il y avoit des bois de charpente ; les *Bons Amis*, de Quimper, venant de Concarnau avec des provisions ; le *Saint Vincent* de l'Isle Dars, n'ayant que son lest ; & la *Petite Rose*, de Bordeaux, venant de Nantes, avec différentes marchandises. Il y avoit dans le Port de Bordeaux, au tems du départ des dernières Lettres, treize Navires destinés pour les Isles.

Les nouvelles de Marseille du premier Décembre dernier, annoncent l'arrivée de plusieurs Vaisseaux, tant des Echelles du Levant, que de divers Ports de l'Océan, & du petit Nord, Elles ne marquent rien de particulier, si ce n'est que le Capitaine Jean Vreyer, Commandant le Vaisseau le *Courant la Meuse*, & venant de Hambourg, a rapporté, que se trouvant le 11 Octobre dernier, près du Détroit de Gibraltar, il avoit ren-

contré

contre un Bâtimement de Saïé, qui l'avoient observé tout le jour.

Le 14, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à dix huit cens quarante livres; les Billets de la premiere Lotterie Royale à six cens soixante-dix-sept, & ceux de la seconde à six cens trente-six.

Le 15, le Roi revint du Château de Choisy avec Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Madame Infante & Mesdames de France, qui y étoient allés la veille.

Leurs Majestés, accompagnés de la Famille Royale, entendirent le 17 le Sermon de l'Abbé de Boilemont, Chanoine de l'Eglise Métropolitaine de Rouen, & assisterent ensuite aux Vêpres & au Salut.

Le 18, pendant la Messe du Roi, l'Evêque de Castres prêta serment de fidélité entre les mains de Sa Majesté.

Le Comte de Kaunitz-Rittberg, Ambassadeur de l'Empereur & de l'Imperatrice Reine de Hongrie & de Bohême, eut le 19 une audience particulière du Roi, dans laquelle il prit congé de Sa Majesté. Cet Ambassadeur fut conduit à cette audience, ainsi qu'à celles de la Reine, de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Monseigneur le Duc de Bourgogne, de Madame, de Madame Infante, de Madame Adelaïde, & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise, par M. Dufort, Introduceur des Ambassadeurs.

Le même jour, le Roi alla souper & coucher à Trianon, & Sa Majesté y demeura jusqu'au 22 au soir.

Le Roi prit le 16, le 18 & le 20, le divertissement de la chasse du Cerf.

Le 15 & le 17, leurs Majestés souperent au grand couvert avec la Famille Royale.

Par un Edit qui a été publié vers le 20 , le Roi ordonne : 1°. que les Gages qui étoient attachés aux Offices des Prévôts, Vicomtes, Vigueries & autres Sièges Royaux, supprimés par des Edits particuliers, donnés depuis le premier Janvier 1730, appartiendront, à compter du jour de l'enregistrement desdits Edits, aux Officiers des Baillages & Sénéchaussées, auxquels ont été réunies les fonctions de ces Offices. 2°. Que les Gages des Offices, dont les titres ou les fonctions ont, ou auront été réunis depuis le premier Janvier 1730, aux Corps des Baillages, Sénéchaussées, Police, ou autres Sièges Royaux, appartiendront pareillement aux Officiers des Sièges, auxquels la réunion aura été faite. 3°. Qu'à l'égard des Offices, réunis à d'autres Offices, les Gages appartiendront à l'Officier, en faveur duquel aura été faite cette réunion. 4°. Qu'à l'effet de faire jouir desdits Gages les Corps ou les Officiers particuliers, auxquels la réunion aura été faite, ces Gages seront employés à l'avenir dans les Etats des Charges assignés sur les Finances, Domaines, ou autres Etats de Sa Majesté, dans lesquels ils étoient précédemment employés.

Il paroît une Déclaration du Roi, portant cessation du Recouvrement de ce qui reste à payer des Finances, ordonnées par des Edits de 1745 sur différens Offices des Elections, des Greniers à Sel, des autres Jurisdicions des Gabelles, & des Maîtrises Particulières des Eaux & Forêts.

Le Vicomte d'Aubeterre, Maréchal des Camps & Armées du Roi, est nommé Ministre Plénipotentiaire de Sa Majesté, auprès de leurs Majestés Impériales.

Le 17, l'Evêque de Castres fut sacré dans la Chapelle haute de l'Archevêché, par l'Arche-

J A N V I E R. 1753. 195
vêque de Paris, assisté des Evêques de Blois & de
Viviers.

M. Morand, Docteur Regent de la Faculté de
Médecine en l'Université de Paris, & Membre de
la Société Royale de Lyon, vient de mettre au
jour l'Histoire de la maladie singulière de la nomi-
mée Supior. Il y a joint le rapport qu'il a fait le
premier de ce mois à la Faculté de Médecine,
touchant l'ouverture du cadavre. Cet ouvrage se
vend chez la veuve Quillau.

Le 20, les Actions de la Compagnie des Indes
étoient à dix-huit cens trente-cinq livres; & les
Billets de la seconde Lotterie Royale à six cens
trente-trois. Ceux de la première n'ont point de
prix fixe.

On a appris que la petite Ville d'Orgelet
située en Franche-Comté, à la source de la Va-
louse, avoit été presque entièrement réduite en
cendres.

Les Etats de Bretagne ont tenu le 23 leurs
Séances. La Députation qui présentera leurs
Cahiers au Roi, sera composée de l'Evêque de
Vannes, pour le Clergé; du Marquis de la Ri-
viere, pour la Noblesse, & du Sénéchal de Nan-
tes, pour le Tiers-Etat.

BENEFICES DONNÉS.

LE Roi a donné l'Abbaye de Pontron, Ordre
de Cîteaux, Diocèse d'Angers, à l'Abbé
B'ondel; le Prieuré de-Bercé, Ordre de Grand-
mont, Diocèse du Mans, à l'Abbé Millet, Cha-
noine de l'Eglise Cathédrale de Boulogne-sur-
Mer, & Principal du Collège de Presse; & le
Prieuré de Carbay, sous le titre de Saint Martin;

I ij

ARRESTS NOTABLES.

Jugement de Police, du 13 Juin 1752 ; qui déclare bonne & valable la saisie de vieilles Cartes réassorties en jeux, faite à la requête de Leonard Maratray, Régisseur du droit sur les Cartes à jouer, sur la dame du Roselle & le nommé Le-comte, son domestique, surpris revendant lesdites cartes : en ordonne la confiscation, & condamne ladite dame du Roselle & son domestique en mille livres d'amende, & en tous les dépens : ordonne que le présent Jugement sera imprimé, lu, publié & affiché par-tout où besoin sera, à leurs frais.

AUTRE de Police, du 4 Juillet, qui déclare bonne & valable la saisie de vieilles Cartes réassorties en jeux, faite à la requête de Léonard Maratray, Régisseur du droit sur les Cartes à jouer, sur la demoiselle Jouanelle, & la veuve Grisel sa domestique, surprise revendant lesdites cartes ; en ordonne la confiscation, & condamne ladite demoiselle Jouanelle & sa domestique solidairement en l'amende de mille livres, & en tous les dépens ; ordonne que le présent jugement sera imprimé & affiché par-tout où besoin sera, à leurs frais.

ARREST du Conseil d'Etat du Roi, du 7 Juillet 1752, pour l'ouverture de l'Annuel de l'année 1753.

AUTRE du Conseil d'Etat du Roi, du 15

du même mois , qui permet d'affermir pour trente années les anciennes vignes situées dans les paroisses de Troarn , Sannerville , Touffreville , Saint-Paix & Janville , appartenantes à l'Abbaye de Troarn.

ORDONNANCE du Roi , du premier Août 1752 pour régler le nombre des Officiers de ses troupes d'Infanterie françoise , qui auront congé par semestre.

AUTRE , du même jour , pour régler le nombre des Officiers de ses troupes de Cavalerie & de Dragons , qui auront congé par semestre.

ARRÊT du Conseil d'Etat du Roi , du même jour , concernant la régie de la ferme des suifs dans la banlieue de Paris , portant que les messagers , rouliers , voituriers & autres , qui conduiront des suifs & chandelles , par eau ou par terre , dans ladite banlieue , seront tenus de prendre des lettres de voiture en bonne forme du vendeur ou de celui qui fera l'envoi de la marchandise ; lesquelles lettres de voiture contiendront la quantité , qualité & le poids des suifs & chandelles , les noms , qualités & demeures de ceux qui en feront l'envoi , de ceux pour qui ils seront destinés , le lieu de la destination , ainsi que les noms & domiciles des messagers , rouliers , voituriers ou conducteurs , lesquels en feront déclaration dans les bureaux qui seront indiqués , conformément à l'article XXXIX. du titre commun de l'Ordonnance des fermes de 1681. y représenteront & feront viser leurs lettres de voiture ; le tout à peine de confiscation des suifs , chandel-

198 MERCURE DE FRANCE.

les, voitures, chevaux, charrettes & équipages, & de cinq cens livres d'amende.

AUTRE, du 8. qui casse une Sentence de l'Amirauté de Dieppe, du 5. Juillet précédent, pour avoir fait main-levée du Navire de Londres, *la Paix*, saisi par les Employés des fermes à Dieppe, sur le Capitaine Moore, Anglois; confisque ledit navire, agrêts & apparaux; condamne ledit Capitaine en trois mille livres d'amende, & en pareille somme, pour tenir lieu de la valeur des marchandises prohibées, versées par ce Capitaine sur les côtes de France, dans son trajet du Havre à Dieppe, nonobstant la fausse déclaration par lui faite que lesdites marchandises prohibées, étoient destinées pour Portsmouth, & qu'il les avoit fait charger à la rade du Havre sur un vaisseau Anglois à cette destination. Ordonne l'exécution de l'Arrêt du 6. Septembre 1701. & en conséquence, qu'aucun navire étranger ne pourra apporter dans le Royaume des marchandises prohibées, à peine de confiscation des navires qui auront servi au transport, & de trois mille livres d'amende, à l'exception seulement des cas de relâche forcé, admis par le droit des gens: défend aux Juges de l'Amirauté de Dieppe, & à tous autres, de rendre de pareils jugemens, leur enjoint de se conformer aux réglemens, à peine de répondre de tous dommages & intérêts: condamne le Capitaine Samuel Moore en tous les dépens, & au coût du présent Arrêt, liquidé à soixante-quinze livres.

AUTRE, du 15. qui indique les bureaux pour l'entrée dans le Royaume, des verres & ouvrages de verrerie venant de l'étranger, & fixe à

JANVIER. 1753 199

trente livres du cent pesant les droits sur les verres blancs en tables & sans boudines, propres à estampes & peintures en pastel, tant à l'entrée des cinq grosses fermes, que des Provinces réputées étrangères.

AUTRE, du 21. qui supprime un Manuscrit ayant pour titre, *Réponse à une brochure intitulée, Instruction importante touchant les contestations au sujet de la Bulle Unigenitus.*

AUTRE, du 23. qui casse & annule, comme attentatoire à la juridiction de l'Eglise, une procédure faite au bailliage de Tours, en matière spirituelle & de Sacrements.

AUTRE, du 27. qui supprime un Ecrit imprimé sans permission & sans titre.

AUTRE, du 29. portant règlement sur l'emploi qui doit être fait dans les Etats du Roi, des augmentations de gages unies au corps des Offices.

EDIT DU ROI, portant règlement pour les Offices de Maître des requêtes.

ARREST du Conseil d'Etat du Roi, qui supprime un Ecrit anonyme qui a pour titre : *Décision des Docteurs de Sorbonne, sur la question de sçavoir si l'Arrêt du Conseil qui casse celui du Parlement, suffit pour relever les sieurs Brunet, Freffinet & Meuriset, des condamnations infamantes contre eux prononcées par l'Arrêt du Parlement du 19. Août 1752.*

ARREST de la Cour des Monnoyes, du 20.

liij

260 MERCURE DE FRANCE.

Septembre 1752. portant condamnations contre plusieurs Maîtres Orfèvres & Compagnons dudit métier, pour raison des crimes & délits par eux commis.

A R R E T du Conseil d'Etat du Roi, du 7. Octobre, qui rétablit dans leurs fonctions ceux des Substituts de Procureurs du Roi, Procureurs postulans, Notaires, Huissiers, Sergens & Arpenteurs Royaux, qui n'ont point entièrement payé la finance de l'hérédité établie par les déclarations des 3. Décembre 1743. & 12. Janvier 1745.

A U T R E, du 17. qui admet les propriétaires des rentes sur les Postes, au denier quarante, créées par Edits du mois de Juillet 1738. & des rentes, intérêts, gages & augmentations de gages non attachés au corps des Offices créés antérieurement & postérieurement à l'année 1688. au remboursement desdits effets, concurremment avec les propriétaires des rentes sur les Aides & Gabelles, & de la manière portée en l'Arrêt de ce jour.

A U T R E, du 2. Novembre, qui subroge le sieur Henner, Contrôleur de la caisse des Amortissemens, pour, au lieu du sieur de la Morre, signer les billets qui doivent être expédiés en exécution de l'Arrêt du Conseil du 17. du mois d'Octobre dernier.

A U T R E, du 12. portant règlement du premier tirage de la Loterie pour le remboursement des capitaux des rentes créées à trois pour cent sur les Postes, par Edits du mois de Mai 1751.

AUTRE du même jour , qui casse & annule une Sentence rendue au Châtelet de Paris , le 4 du présent mois de Novembre , qui condamne un Ecrit imprimé ayant pour titre, *Seconde Lettre de M^r l'Archevêque de ** en réponse à la lettre d'un Conseiller au Parlement* . à être lacérée & brûlée en place de Grève par l'Exécuteur de la haute justice.



NAISSANCES, MARIAGES & Morts.

LE 8 de Septembre, Madame de Beauflans ; épouse du Maître des Requêtes , accoucha d'une fille , qui fut baptisée le même jour dans l'Eglise de Saint Paul ; elle fut nommée *Angelique-Françoise-Elisabeth* , & fut tenue sur les Fonds par M. le Comte de Vathan, beau-pere de M. de Beauflans , & par Madame de Pontcarré , sa belle sœur,

Le 19 Octobre , la Comtesse de Senectère accoucha d'un fils , qui fut baptisé le même jour dans l'Eglise Paroissiale de Saint Sulpice , & nommé *Charles-Emmanuel*.

Le 10 Novembre , la Princesse de Salm-Kirbourg est accouchée à Paris d'un fils , qui fut tenu sur les Fonds dans l'Eglise Paroissiale de Saint Sulpice , par le Prince Louis de Salm-Salm , & par la Princesse de Soubize , & qui a été nommé *Louis-Victor*. Voyez sur la Maison de Salm les Tablettes historiques , part. V. pag. 154.

La Duchesse de Montmorenci accoucha le 17 Novembre d'une fille , qui fut baptisée le 18 dans l'Eglise de Saint Eustache , & qui a été nommée *Charloite-Anne-Françoise* , ayant été tenue sur les

Fonds par le Prince de Tingry , au nom du Duc de Luxembourg , & par la Présidente de Senozan.

Le 17, la Comtesse de Noailles est accouchée d'un fils , qui a d'abord été nommé le Marquis d'Arpajon , & qui porte aujourd'hui le titre de Prince de Poix , depuis la mort de son frere aîné.

Le 11 Septembre dernier, M. Joseph-François-Xavier de Seystres, Marquis de Caumont, fils de feu M. Joseph de Seystres, Marquis de Caumont, & de Dame Marie-Elisabeth de Doni, épousa au Château de Bien-Affis, près de Clermont en Auvergne, Demoiselle Marie-Anne-Genève de Montboissier-Beaufort-Canillac, fille de M. Philippe Claude de Montboissier-Beaufort-Canillac, Lieutenant Général des Armées du Roi, Capitaine Lieutenant de la seconde Compagnie de la Garde de Sa Majesté, & de feu Dame Marie-Anne-Genève de Maillé-Brezé. La Maison de Montboissier est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en parler. Le Marquis de Caumont qui donne lieu à cet article, est l'aîné de la Maison de Seystres, originaire du Dauphiné, & établie depuis l'an 1441 dans le Comtat Venaissin, où elle possède la Terre de Caumont. Il a deux freres, sçavoir Louis Augustin Casimir de Seystres, Comte de Lyon, & Olivier-Eugene François de Paule de Seystres, reçu Chevalier de Malte de minorité. La Maison de Seystres qui est connue depuis l'an 1200, a donné des Chevaliers à cet Ordre depuis l'an 1398 jusqu'à présent.

Le 22, M. Jacques de la Roche, Marquis de Genlac, fut marié dans l'Eglise de la Paroisse de Saint Sulpice, à Demoiselle Anne-Jeanne-Amable de Caulet de Grammont, fille de M. Jean-Georges de Caulet, Marquis de Grammont,

Lieutenant Général des Armées du Roi , Lieutenant d'une des quatre Compagnies des Gardes du Corps , & Gouverneur de Mezieres & de Charleville ; leur Contrat de mariage avoit été signé le 15 par leurs Majestés.

Le 2 Octobre, M. Louis , Vicomte de Noé , Chambellan de M. le Duc d'Orleans , Lieutenant des Vaisseaux du Roi , épousa Demoiselle Magdelaine-Elisabeth Flavie de Cohorne de la Palun , fille de M. Louis-Alexandre de Cohorne de la Palun , Baron de Cohorne , & de Dame Jeanne-Lucrèce de Silvecane de Camaret.

La Maison de Noé est une des plus anciennes du Languedoc ; elle tire son nom du Château de Noé , dans le Diocèse de Rieux , & fait remonter son origine à Gautier , Seigneur de Noé , qui suivant une Genealogie imprimée , avoit épousé en 1100 Jeanne de Gout , fille d'Aimeric de Gout , Seigneur de Rouillac , & duquel descendoit au onzième degré , Jean , Seigneur de Noé , qui en 1316 rendit hommage à Pierre Raimont , Comte de Cominges , pour les Terres de Saint Ferreol & de Samaran. Il épousa Andriote de Pallés , qui fut mere de Jean II , Seigneur de Noé , allié en 1398 à Bray de Orbellan , dont il eut entre autres enfans Bernard & Hugues de Noé. Celui ci fut institué Premier Ecuyer du Corps , & Maître de l'Ecurie du Dauphin de Charles , qui fut depuis le Roi Charles VII , & rendit de grands services à ce Prince , qui le fit Capitaine du Château de Roquemaure , en Languedoc , & le gratifia de plusieurs pensions. Bernard , frere aîné de Hugues , continua la lignée , il épousa en 1443 , Meline Isalguier , laquelle institua pour son héritier , par son testament du 3 Juillet 1483 , son fils aîné , Menaud , Seigneur de Noé , de Saverre , d'Au-

204 MERCURE DE FRANCE

dars , de Fauza , de Montesquieu , de Samaranç &c. Celui-ci , qui testa le 17 Janvier 1504 , avoit été allié en 1480 , à Jeanne de Voisin de Blagnac , mere de Jean , Seigneur de Noé , troisième du nom , qui se maria à Eleonore de Mauleon ; leur second fils , Roger , Chevalier de l'Ordre du Roi , devint par la mort de Gaillar son frere aîné , Seigneur de Noé & de l'Isle , une des quatre Baronies de l'Armagnac , qui donne séance dans le Chœur de l'Eglise Cathédrale d'Auche , après les Dignitaires , & avant les Chanoines , il épousa le 16 Janvier 1541 , Françoise de Banque ; elle fut mere de Geraud , Seigneur de Noé & de l'Isle , Capitaine de Cavalerie , allié le 11 Juin 1574 à Catherine de Narbonne , de laquelle naquit Urbain , Chevalier Seigneur de Noé , de l'Isle , &c. Sénéchal & Gouverneur des quatre Vallées d'Aure , de Magnoux , de Nestez & de Baroufle , dignité qui a été depuis comme héréditaire dans la famille , Mestre de Camp d'un Régiment d'Infanterie , & Capitaine de cinquante hommes d'armes. Ce dernier testa en 1643 , & laissa de Marie de Mauleon , entre autres enfans , Louis , Seigneur de Noé , Baron de l'Isle , marié le 8 Octobre 1625. à Gabrielle de Ruada , dont il eut pour fils aîné , Roger , qu'il institua son héritier. Roger épousa en 1666 Marguérite du Pouy de Marignac , qui le rendit pere de Marc Roger de Noé , Baron de l'Isle , Sénéchal & Gouverneur des quatre Vallées , &c. Brigadier des armées du Roi en 1719 , décédé le 13 Octobre 1733 ; il avoit épousé le 2 Mai 1714 , Charlotte-Marguerite Colbert de Saint Mars , fille de François Colbert , Seigneur de Saint-Mars , Capitaine de Vaisseau , & Charlotte-Reine de Lée ; de ce mariage sont nés :

1°. Jacques-Roger de Noé, Baron de Pisse, Capitaine dans le Régiment Dauphin, Cavalerie, marié en 1746 à Jacqueline de la Jonquière, Fille du Chef d'Escadre, dont il a deux filles.

2°. Louis, dit le Vicomte de Noé, qui a donné lieu à cet article.

3°. Marc-Antoine, Grand Vicaire de l'Archevêché d'Albi.

4°. Dominique, Cadet de Marine.

5°. 6°. 7°. Trois filles, dont une Religieuse, & une autre mariée à Jacob de Labat, Marquis de Viella.

Marc-Roger avoit pour frère cadet, Louis, Comte de Noé, qui avoit épousé Anne-Elizabeth de Breda, & en a laissé,

1°. Louis, Comte de Noé, Capitaine de Cavalerie.

2°. Anne-Charlotte de Noé. Voyez l'Histoire des Grands Officiers, Tom. VIII. pag. 172. & les Tablettes historiques, cinquième partie, pag. 312.

Quant à la famille de Cohorne, elle est originaire de Suède, & établie à Avignon depuis trois cents ans. Pierre de Cohorne, d'une noble & ancienne race de ce Royaume, étant tombé dans la disgrâce de son Prince, se retira à Rome, & fit connoissance avec le Cardinal de la Rovere, pour lors Archevêque d'Avignon, qui l'engagea à s'établir dans cette Ville, où sa postérité s'est soutenue jusqu'à ce jour avec distinction. Voyez l'Histoire de la Noblesse du Comtat d'Avignon, tom. I. pag. 351.

Le 10 Octobre, M. Louis-François René de Virieu, fils de M. François, Marquis de Virieu, & de Dame Madelaine-Jeanne Louise-Lucrece de la Tour-du-Pin de Montauban, épousa Demoiselle

felle Armande-Ursule du Bouchet de Sourches de Montforeau , fille de M. Louis du Bouchet , Marquis de Sourches , Comte de Montforeau , Lieutenant Général des Armées du Roi , Prévôt de l'Hôtel de Sa Majesté , & Grand Prévôt de France , & de Charlotte-Antoinette de Gontaut de Biron.

Anne-Léon de Montmorency , Premier Baron Chrétien de France , Chevalier des Ordres du Roi , Lieutenant Général des Armées de Sa Majesté , & Chevalier d'Honneur de Madame Adélaïde , veuf de Dame Anne-Marie-Barbe de Ville , fut marié le vingt-troisième dans la Chapelle du Curé de Saint Sulpice , à Dame Marie-Madelaine-Gabrielle Charette de Montebert , veuve en secondes nœces de Henri-François de Breteigne , Comte de Vertus , & en premières de M. de Serent de Keircili.

Michel-Joseph , Duc de Bournonville , Grand d'Espagne de la première classe , Chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or & de celui de Saint Janvier , Gentilhomme de la Chambre du Roi , Capitaine Général des Armées de Sa Majesté , & Capitaine de la Compagnie Flamande des Gardes du Corps , mourut le deux Octobre , âgé de 80. ans.

Messire N. de Mesples de Saint-Armant , Abbé de l'Abbaye de Perignac , Ordre de Citeaux , Diocèse d'Agen , & Vicaire Général de l'Evêché d'Oleron , mourut le 6. au Château de Granges , dépendant de son Abbaye , dans la soixante-deuxième année de son âge.

Messire Jean Tachererau de Baudri , Doyen de l'Eglise Collégiale de Saint Martin de Tours , & Abbé de l'Abbaye de Fontaine-lès-Blanches , Ordre de Citeaux , Diocèse de Tours , mourut en cette dernière Ville le 11. âgé de 74. ans.

Anne-Magdeleine-Françoise-Augustine de

Rosset de Fleury, fille d'André-Hercule de Rosset, Duc de Fleury, Pair de France, & d'Anne-Françoise d'Auxy de Monceaux, Dame du Palais de la Reine, mourut le 12 en cette Ville dans le Monastère des Dames de Sainte Marie, âgée d'environ 5 ans.

Messire N. de Michel, Abbé de l'Abbaye de l'Escal-Dieu, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Tarbes, est mort à Grenoble le 12, âgé de 76. ans.

Messire François Richer d'Aube, Maître des Requêtes Honoraire & qui avoit été Intendant des Généralités de Caen & de Soissons, est mort le 12, dans la 65 année de son âge.

Le 13, Messire Charles-Jean-Baptiste-Augustin de Bersinoylliers, Conseiller du Roi en tous ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel, & Membre de l'Académie des Belles-Lettres d'Amiens, est décédé chez M. Bersinoy son oncle, rue de Richelieu, & a été inhumé le lendemain à S. Eustache. Il avoit été auparavant Conseiller au Grand-Conseil, & Grand Rapporteur en la grande Chancellerie de France. Le 11 Mars dernier il avoit épousé N. Dufresne, fille de Messire Vincent Dufresne, Président Trésorier de France de la Généralité de Caen.

Le 15 est décédé dans la 51 année de son âge Messire Nicolas Megret de Serilly, Maître des Requêtes Honoraire, Intendant de la Province d'Auxois.

Messire Pierre Balthazar de Fogasse, Marquis de la Bastie, ci devant Envoyé extraordinaire du Roi à la Cour de Florence, mourut à Avignon le 20, dans la 89 année de son âge. Il est inhumé dans le Cloître des Récollets de la même Ville, où est le tombeau de ses Ancêtres.

Dame Marie Charlotte-Eugénie de Biennes,

208^e MERCURE DE FRANCE.

Epouse de Messire Edouard Colbert, Comte de Maulévrier, mourut le 20 en couches.

Messire Charles-Léonce-Octavien d'Anthelmy, Evêque de Grasse; Abbé de l'Abbaye de Chignan, Ordre de S. Benoît, Diocèse de St Pons, & de celle de S. Honorat de Lerins, même Ordre, Diocèse de Grasse, mourut à Grasse, le 21 dans la 86^e année de son âge.

Messire de l'Escure, Vicaire Général de l'Evêché de Luçon; Abbé de l'Abbaye de Pontron, Ordre de Cîteaux, Diocèse d'Angers, & Prieur Commandataire du Prieuré de S. Michel de l'Escure, Diocèse d'Alby, mourut à Luçon le 20 âgé de 66 ans.

Messire Alexandre-Jacques-Pierre le Gendre, Marquis de Collande, Brigadier des Armées du Roi, & Mestre de Camp du Régiment Royal Piémont, Cavalerie, est mort le premier Novembre en sa Terre d'Elbeuf, âgé de 27 ans.

Le 2 Messire Paul de Grivel Comte d'Ouroy, est mort dans la 78^e année de son âge, & a été inhumé le lendemain à Saint Sulpice sa Paroisse.

Messire N. de Saint Marsal de Contos, Abbé de l'Abbaye de Montperoux, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Clermont, est mort à Clermont, âgé de 56 ans.

Messire N. de Lestocq, Doyen des Docteurs de la Maison de Sorbonne, Abbé de l'Abbaye de Saint Acheuil, Ordre de Saint Augustin, Diocèse d'Amiens, & ci-devant Vicaire Général du même Diocèse, est mort à Paris le 4., âgé de 88 ans.

Dame Françoisse-Angélique Sanguin du Roulliez, veuve de Messire Nicolas-Alexandre le Coudier, Marquis de Torcy, Lieutenant Général des

JANVIER. 1753. 209

Armées de Sa Majesté, est morte à Paris le 6,
âgée de 80 ans.

Messire N de Malherbe, Chanoine de l'Eglise
Cathédrale de Senlis, & Abbé de l'Abbaye de S.
Crépin en Chaye, Ordre de Saint Augustin, Con-
grégation de France, Diocèse de Soissons, est
mort à Senlis le 10, dans la 78^e année de son âge.

Marie-Jeanne Aubert de Vastan, Veuve d'Ar-
mand de Bethune, Comte d'Orval, Prince d'En-
richemont, mort le 23 Janvier 1737, mourut le
12, dans la 49^e année de son âge. Le Comte
d'Orval étoit le quatrième fils de François de Be-
thune, Duc d'Orval, fils puîné de Maximilien
de Bethune, Duc de Sully, Prince d'Enrichemont
& de Boiselle, Pair & Maréchal de France :
Chevalier des Ordres du Roi, Grand-Maître de
l'Artillerie, & Sur-Intendant des Finances.

Messire Jean-Claude-Uabin d'Hara de Fraissi-
ner, Marquis de Valady, mourut dans une de
ses Terres du Gévaudan le 15 Novembre, âgé
de 43 ans.

Anne-Marie Beuzelin de Bosmelec, Duchesse
Douairière de la Force, mourut le 16 âgée de 84
ans. Elle étoit Veuve de Henri-Jacques Nompur
de Caumont, Duc de la Force, Pair de France,
mort le 20 Juillet 1726.

Daniel François-Marie, Marquis de Noailles,
Chevalier-né de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem,
est mort à Paris le 26, âgé de deux ans & 5 jours.
Il étoit fils du Comte de Noailles, Grand d'Espa-
gne de la première Classe, Lieutenant Général
des Armées du Roi, & d'Anne-Claude-Louise
d'Arpajon, Grand-Croix de l'Ordre de S. Jean
de Jérusalem.

Alise Tranquille de Clermont-Tonnerre, épouse
de Messire Claude de Clermont, Comte de Mon-

210 MERCURE DE FRANCE.

toison , Capitaine-Lieutenant de la Compagnie des Chevaux Legers d'Anjou , est morte le 28 âgée de 27 ans. La Comtesse de Clermont-Montoison étoit Dame du Palais de la Reine.

Dame Marie-Anne Polart de Villequoy , épouse de Messire Gaspard-Moyse de Fontanieu , Conseiller d'Etat Ordinaire, Intendant & Contrôleur Général des Meubles de la Couronne , mourut à Paris le 6 Décembre , âgée de 48 ans.

Messire N. de Roquepine , Abbé de l'Abbaye Royale de S. Nicolas, Ordre de Saint Benoît, Congrégation de S. Maur, Diocèse d'Angers, & Prieur Commandataire du Prieuré de la Haye-aux-bons-homm.s & de son Annexe, Ordre de Grammont, même Diocèse , mourut à Paris le 7 de Décembre , dans la 92 année de son âge. Il étoit titulaire de son Abbaye depuis 1692.

Messire Paul de Malvin de Montazer , Aumônier de la Reine , & Vicaire Général de l'Évêque d'Autun , mourut le 15 Novembre à Paris.

Le 14 du mois de Décembre 1752 , est morte en Provence Marie-Thérèse d'Oraison , veuve depuis 1717 du Marquis de Valbelle, Lieutenant de Roi de Provence.

En cette pieuse & illustre Dame finit la Maison d'Oraison : il reste de son fils André Geoffroi de Valbelle mort en 1735 , & de Marguerite Delphine de Valbelle de Tourves, aujourd'hui sa veuve ; le Marquis de Valbelle, Enseigne des Gendarmes de la Garde ; le Comte de Valbelle , Colonel du Régiment de Berri , & N. de Valbelle , Epouse du Marquis de Castellanne Majastres.

R E P O N S E

*A M. Courpier , Médecin à Londres , par
M. Feste , ancien Chirurgien major de la
Marine , au département de Toulon , &
pensionné du Roi.*

M O N S I E U R , pour répondre à la demande que vous me faites, au sujet de quelques personnes qui se servent du nom de M. Daran, disant qu'ils sont en correspondance avec ce Chirurgien, & qu'ils reçoivent de lui les remèdes dont ils se servent, & dont les succès sont cependant bien différens de ceux qui font la réputation; il a fallu que je me transportasse chez M. Daran, pour lui demander le caractère distinctif auquel on peut reconnoître ses Employés dans les Pays Etrangers. Il m'a répondu que ceux à qui il confioit l'administration de ses remèdes, étoient des Chirurgiens dont la probité & la capacité lui étoient connues, ou bien attestés par des personnes irréprochables; qu'il exigeoit que ces Chirurgiens vinssent à Paris pour s'instruire de la manière d'appliquer ses remèdes & de la conduite qu'il faut tenir dans les différens cas qui se présentent; que lorsqu'il voyoit qu'ils étoient suffisamment instruits, il faisoit des conventions avec eux, & leur donnoit un certificat signé, par lequel il déclaroit leur avoir confié l'administration de ses remèdes. Il m'a fait voir une liste des différens Chirurgiens qui se servent de ses remèdes dans les Pays Etrangers. Je l'ai prié de consentir que je la rendisse publique, étant persuadé que je ne pouvois pas rendre un meilleur

212 MERCURE DE FRANCE.

service à ceux qui ont le malheur d'être atteints de cette maladie, que de leur faire connoître ceux qui peuvent sûrement les en délivrer; par-là vous ferez vous-même en état de pouvoir réfuter ceux qui s'annoncent faussement être envoyés par ce Chirurgien. Voici la liste de ses Envoyés dans les Pays Etrangers.

MM. Lagarde à S. Domingue, Bellecouche à Leogane, Belle au Fort S. Pierre aux Isles, Howell à la Jamaïque, Cauvane aux Isles Ste Catharine, Castel à la Barbade, Tomkyns à Londres, Major à Berlin, Rogalsky à Vienne en Autriche, Sanchez à Naples, Henry Nicols à Lisbonne, Guyot à Geneve, Carpsier à Hambourg, Cornutius à Helse-Cassel, Gasparwitz à Bienne en Suisse, Loyseau à Liège, Hyacinthe chez M. de Vitieuxpiéron, Négociant à Goa aux Indes Orientales. Tous ceux qui ne sont point portés dans cette liste, qui disent être envoyés par M. Daran, avoir demeuré chez lui, & y avoir travaillé ou tenir son remède de lui, sont des imposteurs qui veulent tromper le Public. Comme il peut facilement arriver que M. Daran vienne par la suite à être en correspondance avec d'autres Chirurgiens, vous vous souviendrez de ce que je vous ai dit plus haut, qu'ils doivent produire un certificat en bonne forme, signé de lui. Il a aussi des Chirurgiens dans les principales Villes du Royaume, avec qui il est en correspondance, & à qui il envoie ses remèdes, dont je ne vous parle pas, attendu qu'on les connoît assez dans les Villes où ils sont. Je ne vous dirai qu'un mot sur votre seconde demande: vous desirez scavoir s'il est vrai, comme quelques-uns le prétendent, que le remède de M. Daran ait été découvert & rendu public. Vous concevez facilement qu'on ne peut se vanter d'a-

avoir découvert un remède que lorsqu'on peut faire comparaison. Or M. Daran n'a point donné la composition de son remède ; il n'est donc pas possible d'agir par comparaison. Jusques à présent ceux qui ont traité ces maladies par des voies différentes de celle qu'employe M. Daran, n'ont pas trouvé la bonté de leur méthode ainsi qu'a fait ce chirurgien. Il est donc constant que son remède n'est point découvert, & que M. Daran n'ayant point confié son secret, personne n'a pu le divulguer ; d'ailleurs si cela étoit, il n'auroit point un si grand nombre de malades qu'il a actuellement chez lui ; j'ai été moi-même témoin de la bonté de sa méthode. Un Gentilhomme du Languedoc vint adressé à lui par mon conseil, dans un état que me paroissloit desespéré ; il avoit le périnée & les scrotum criblés de cinq fistules, par lesquelles perdoit toute son urine ; le bord extérieur de ces fistules étoit calleux & relevé en cul de poule ; l'anal de l'urethre étoit tellement bouché, qu'à peine pouvoit-on y faire entrer un pouce de son doigt ; l'obstruction qui s'étendoit jusques vers la racine du gland, il a été guéri à mon grand étonnement, dans l'espace de trois mois, & je l'ai vu long-temps jouissant d'une bonne santé. Je crois avoir pleinement satisfait à toutes vos questions, du moins ne devez-vous pas douter du desir que j'ai de répondre à vos intentions. J'ai l'honneur d'être

A Paris ce premier Décembre 1752.

*CERTIFICAT, qui confirme les effets
surprenans des Gouttes de Madame la Ge-
nérale la Mothe.*

JE soussigné, certifie que mon épouse s'est trouvée attaquée d'une colique, avec des douleurs dans les reins & dans les côtés avec fluxion de poitrine, lesquelles ne la quittoient point depuis une couche qu'elle a fait en Juillet 1748; son lait s'étant répandu, lui causa toutes ces douleurs ainsi que des rougeurs sur la face qui formoient comme des dattres très-incommodes.

Au mois de Décembre 1751, les douleurs ont si fort augmenté, qu'elle a passé quatre jours & 4 nuits sans d'autre attitude que celle d'être sur son séant, & jettant des cris causés par la violence du mal. Après avoir consulté inutilement un Chirurgien Juré qui ne voulut pas l'entreprendre; dans cette circonstance, j'ai eu recours aux Gouttes de Madame la Generale la Mothe, qui a eu la bonté de m'en donner une demie-bouteille, de laquelle j'ai fait prendre à mon épouse vingt-cinq gouttes dans environ deux cuillerées d'eau. Trois heures après il lui a pris une sueur légère à laquelle a succédé un débordonnement d'humeurs plus abondant que n'avoit pu faire aucune médecine. Dans le moment elle a été en état de changer d'attitude, & a senti beaucoup moins de douleurs. Elle a rendu des matieres qui paroissoient n'être que du lait corrompu. Le lendemain je lui fis prendre vingt-cinq gouttes restantes, & après peu de jours elle s'est trouvée parfaitement rétablie. Ses rougeurs se sont dissipées sans autre remède, pas même la saignée; en foi dequoi j'ai signé le présent Certificat. A Paris, ce 3 Janvier 1752. *Signé, AUDIBERT CARRET.*

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Mercur de France*, du mois de Janvier. A Paris, le 9 Janvier 1753.

LAVIROTTE.

T A B L E.

PIECES FUGITIVES en Vers & en Prose.	
Le bandeau de l'Amour, Fable.	3
Reflexions diverses,	5
A mon ami Girard, sur sa nouvelle fortune. Epître,	27
Autre à M. de S. Paul,	29
Le Singe Poète, Fable,	32
A M. Dupleix, à l'occasion d'un présent, &c.	34
Impromptu au même,	35
A M. Dupleix, pour le premier jour de l'an 1752,	36
A Madame Dupleix, le même jour,	37
A Philis. fille de Madame Dupleix,	38
Couplets à la même,	39
Extrait de Semiramis, Tragedie lirique de Métafaste,	40
Epître à M. de Vaumalle,	106
Seconde Lettre d'une Dame à l'Auteur du <i>Mercur</i> , sur la prévention,	110
Mots de l'Enigme & des Logogripes du second Volume de Décembre,	113
Enigme,	114
Logogripes,	115

Nouvelles Littéraires ,	138
Beaux-Arts ,	140
Avis au sujet de la Chapelle des Enfants Trouvés ,	142
Chanson ,	144
Spéctacles ,	145
Extrait des Héraclides , Tragédie de M. Mar- montel ,	ibid.
Extrait du Jaloux corrigé ,	164
Concert Spirituel ,	176
Concerts & Comédies à la Cour ,	177
Nouvelles Etrangères ,	182
France, nouvelles de la Cour , de Paris , &c.	188
Bénéfices donnés ,	195
Arrêts notables ,	196
Naissances , mariages & morts ,	201
Réponse à M. Courpier , Medecin , à Londres , &c.	218
Certificat qui concerne les Gouttes de Madame la Générale la Mothe ,	214

La Chanson notée doit regarder la page 144.

De l'Imprimerie de J. BULLOT.

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
FEBVRIER. 1753.



A PARIS,

Chez { La Veuve PISSOT, Quai de Conty,
à la descente du Pont-Neuf.
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
DUCHESNE, rue Saint Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

A V I S.

L'ADRESSE du *Mercur* est à M. MERIEN-
Commis au *Mercur*, rue des Fossés S. Germain
d'Auxerrois, au coin de celle de l'Arbre-jec, pour re-
mettre à M. l'Abbé Raynal.

Nous prions très-instamment ceux qui nous adresse-
ront des Paquets par la Poste, d'en affranchir le port,
pour nous épargner le déplaisir de les rebuter, & à eux
celui de ne pas voir paroître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Etrangers,
qui souhaiteront avoir le *Mercur* de France de la pre-
mière main, & plus promptement, n'auront qu'à
écrire à l'adresse ci-dessus indiquée.

On l'envoie aussi par la Poste, aux personnes de Pro-
vince qui le desiront, les frais de la poste ne sont pas
considérables.

On avertis aussi que ceux qui voudront qu'on le porte
chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire sçavoir
leurs intentions, leur nom & leur demeure audit sieur
Merien, Commis au *Mercur*; on leur portera le *Mercur*
très-exactement, moyennant 21 liv. 5 par an, qu'ils
payeront, sçavoir, 10 liv. 10 s. en recevant le second
volume de Juin, & 10 l. 10 s. en recevant le second
volume de Décembre. On les supplie instamment de
donner leurs ordres pour que ces payemens soient faits
dans leurs tems.

On prie aussi les personnes de Province, à qui on
envoie le *Mercur* par la Poste, d'être exactes à faire
payer au Bureau du *Mercur* à la fin de chaque semes-
tre, sans cela on seroit hors d'état de soutenir les
avances considérables qu'exige l'impression de cet
ouvrage.

On adresse la même prière aux Libraires de Province.

On trouvera le sieur Merien chez lui les mercre-
di, vendredi, & samedi de chaque semaine.

P R I X X X X. S O L S.



M E R C U R E

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

FEVRIER 1753.



PIECES FUGITIVES,
en Vers & en Prose.

L'ORIGINE DES FABLES,
ALLEGORIE.



POURQUOI toujours en guerre avec
la vérité ?

Disoit un jour la sagesse au mensonge ;
D'où vient le chagrin qui vous ronge ?

Ne peut-on pas faire un traité

Qui rende l'un à l'autre utile ?

Le mensonge en détours fertile

Pique , remue , agite & pénètre le cœur.

A ij

4 MERCURE DE FRANCE,

C'est un poison dont la douceur
Excite des desirs l'agréable imposture :

C'est un pinceau délicat , mais trompeur ,
Qui donne à chaque objet une vaine couleur ,
Et la teinte de la nature.

La vérité severe est trop prompte à blâmer :
Elle n'a d'autre ton que celui du reproche ;
C'est un maître qui gêne , & dont on craint l'ap-
proche.

Qui sçait plaire aux mortels doit seul les réfor-
mer.

O vous donc arbitre des graces ,
Vous , riyal des plaisirs , pere de l'agrément ,
Fils aimable de l'enjouement ,
Couronnez-vous des fleurs qui naissent sous vos
traces ,

Mensonge séduisant , augmentez vos attraits ,
Et sur l'homme épuisez vos traits.

Mais déposez du fiel le coupable artifice ,
Et de concert avec la vérité ,
Ramenez l'homme à la justice.
Offrez-lui l'emblème du vice
Dans le miroir de la réalité.

Elle dit : le mensonge attentif à lui plaire
Vole sur l'aile du mystere

Vers ce temple brillant , dont la vive clarté
Annonce ton séjour , auguste vérité.

Il entre ; à son aspect ses yeux s'ouvrent aux lar-
mes :

F E V R I E R. 1753. 5

Ne craignez rien pour vos autels :

Je viens , dit-il , vous parer de mes charmes ,

Pour mieux séduire les mortels.

Que votre éclat trop vif s'éclipse dans mes ombres ,

Ne percez qu'à travers de mes nuages sombres ,

J'amorcerai les sens , vous gagnerez les cœurs.

La vérité sourit à ce discours flatteur ,

Son front est éclairé des rayons de la joye ,

Un doux saisissement dans les yeux se déploie ,

Le mensonge l'embrasse , & cet heureux transport

Est signalé par leur accord.

Dès ce jour fortuné [ceci n'est point un songe]

Poètes , Orateurs eurent recours au fard :

Malgré l'illusion où son esprit se plonge ,

Le Philosophe altier n'en dédaigna pas l'art ,

Et de la vérité déploya l'étendart ,

Sous les auspices du mensonge.

*A Condom , par M. Bl...
de l'Oraïoire.*



A iij



CINQUIEME LETTRE

D'UN PRUSSIEN,

*A M. l'Abbé Raynal, sur la Littérature
Allemande.*

UN des plus grands inconvéniens des Langues vivantes est assurément, Monsieur, le changement perpétuel à quoi elles sont sujettes; elles deviennent avec le tems tout-à-fait méconnoissables par un raffinement qui nous prive de bien des trésors anciens, que les modernes osent souvent s'approprier. Les Auteurs qui ont écrit dans des Langues mortes, sont à l'abri de ces injures, & s'ils sont moins lus & moins connus, ils ont du moins l'espérance de faire parvenir leurs ouvrages à la postérité la plus reculée. La Langue Allemande a été sujette à ce malheur plus qu'aucune autre; elle a changé de caractères ainsi que d'expressions. Dans ces anciens tems couverts d'obscurité, la Langue des Germains avoit, au rapport de Casaubon, (*) beaucoup d'analogie avec la Langue Grecque, les caractères même étoient grecs : ceux-ci furent en usage jusqu'au V.

(*) De Linguis l. IV. pag. 135.

siècle , où les caractères gothiques prirent la place des anciens , & ces derniers furent remplacés par les caractères latins sous le règne de *Charles-Quint*. *Otfride* fut le premier qui s'en servit (*b*) pour faire copier l'Evangile. La Langue allemande depuis le V. siècle jusqu'au tems de *Charles-Quint* , fut appelée Teutone. Le XVI siècle a enfin vu naître des caractères plus réguliers & plus conformes à la prononciation , on les a conservé jusqu'ici. On auroit dû se servir plutôt de lettres particulieres , parce que des caractères usités dans d'autres pays ou dans d'autres langues causent toujours des embarras que ceux-là sentent bien qui sçavent plus d'une langue.

On prétend aujourd'hui que la Langue Allemande commence à se perfectionner. Il est certain qu'elle a souffert des changemens considérables : on a eu raison de la purger des mots étrangers dont elle s'étoit chargée depuis 50 ans : & il est à souhaiter qu'on s'en tienne à la pureté & à l'élégance , que l'on remarque dans les ouvrages de *Luther* , Théologien aussi éloquent que vif & emporté.

Mais laissons , Monsieur , ces remarques pour en venir aux grands hommes du quin-

(*b*) *Acta litteraria ex MSS. eruta* , Autore B. G. *Struvio* pag 37. & *suiv.*

8 MERCURE DE FRANCE.

zième siècle. Il est juste de passer légèrement sur des articles peu intéressans pour ceux qui liront cette lettre.

Thomas Hamercken à Kempis, connu par le livre de *l'Imitation de Jesus-Christ*, naquit à *Campen* (dont il reçut le surnom d'*à Kempis*) en 1380, & mourut en 1471 Procureur du Couvent de *Sainte Agnès*, près de la Ville de *Zwoll*. Il donna son nom de Baptême aux Chanoines Réguliers de l'Ordre de *S. Augustin*. La pureté de ses mœurs n'est pas le seul éloge qu'il mérite. On le dit Auteur d'un Livre très-bien écrit ; & que le célèbre *Cornille* a traduit, mais tout le monde n'en convient pas. Quelques-uns ont attribué cet ouvrage à *S. Bernard* ; mais comme il y est parlé de *S. François*, qui vécut près de 80 ans après, on a bientôt abandonné cette opinion. D'autres ont cru que *Gerson*, Chancelier de l'Université de Paris, en étoit l'Auteur ; mais comme il paroît par l'ouvrage même qu'il a été composé par un Moine, cette idée n'a pas eu beaucoup de partisans. D'autres encore se sont imaginés que *Jean Gessen* (c), Moine de l'ordre *S. Benoît*, l'avoit composé. Nous avons un petit Traité du *R. P. François Delfean*

(c) *Gessen*, ou de *Gessate*. Il vécut vers le milieu du XIII. siècle.

(d) en faveur de ce dernier , & le sçavant *Mabillon* (e) en a donné un pour défendre ce sentiment contre les objections de quelques Sçavans. Ce ne fut qu'en 1604 , qu'on commença à douter sur le véritable Auteur de *l'Imitation de J. C.* , & le premier qui le fit, fut un Espagnol (f). Il s'est trouvé des Sçavans , qui ont cherché un expédient peu vraisemblable , pour accorder le surprenant qu'il y a à voir le nom d'un homme pendant si long-tems à la tête d'un ouvrage dont il n'est pas l'Auteur, en prétendant que *Thomas à Kempis* n'est qu'un compilateur de plusieurs passages pieux , qui avoient été écrits avant lui , & auxquels il avoit donné un certain ordre , & ajouté le dernier Livre. C'est une conjecture qui n'est fondée sur aucune raison. La grande quantité de Germanismes (g) , qui se trouve dans *l'Imitation*

(d) C'est une espèce de préface qui se trouve à la tête de *l'Imitation de J. C.* , édition de Paris 1674.

(e) Dans ses *animadversiones ad vindicias Kempenses* , Paris 1677.

(f) Dans un Traité qui a pour titre , *Apparejos para administrar el sacramento della penitencia* , voy. les *Acta Eruditorum* de Leipzig. 1715 p. 416.

(g) Voyez-en la preuve dans le *Silloge dissertationum* de M. *Heuman* , tom. 1. par. III. Diss. IX. pag. 740.

A.vv

10 MERCURE DE FRANCE.

de *J. C.* semble faire pancher la balance pour *Thomas à Kempis*. Quoiqu'il en soit, il s'en est fait plus de 200 éditions, soit de l'original, soit des traductions : il a été traduit en François, en Anglois, en Espagnol, en Danois, en Allemand, en Arabe, en Polonois, en Italien, en Chinois, en Slavon, en Suédois, en Grec, en Hébreu, en Hongrois, &c. (*h*).

George Purbach naquit dans un Village sur les frontieres de l'*Autriche* & de la *Baviere* en 1423, & mourut en 1462. C'est un des plus grands génies, que l'Allemagne ait eus : né avec des talens marqués, il fit des progrès rapides dans les belles lettres & dans la philosophie. Sentant un goût décidé pour les Mathématiques, il s'y appliqua avec beaucoup d'ardeur, & ses succès répondirent à ses efforts. L'Empereur *Frédéric III.* l'engagea à prendre la chaire de Professeur en Mathématiques à *Vienne* ; ce fut lui qui rétablit en Allemagne le goût de cette science ; ce qui est d'autant plus digne de nos éloges, qu'il étoit alors dans un âge fort peu avancé, car il mourut âgé d'environ 37 ans, dans le tems qu'il se préparoit à

(*h*) Voyez du *Pin* à la fin du *XV.* siècle de la *Bibliothèque*, aussi bien que *Trithème* & *Bellarmin* dans leur *Traité* sur les *Ecrivains Ecclésiastiques*.

aller en *Italie* ; vaincu par les sollicitations du célèbre Cardinal *Bessarion*. Il nous a donné un abrégé du système de *Ptolomée* sur le mouvement des corps célestes , & outre cela une infinité de petits Traités d'Astronomie (i) , qui ont été publiés par les soins d'*André Stiborins*. Son abrégé a été pendant long-tems le seul ouvrage classique en ce genre. *Purbach* étoit philosophe & astronome en même-tems , il ne donna point , chose bien rare pour ces tems , dans la folie de l'astrologie judiciaire : il écrivoit assez bien , son latin ne se ressent guères de la barbarie de ce siècle. *Ladislus* Roi d'*Hongrie* le fit son Astronome , deux Cardinaux , *D. Pierre* & *Bessarion*, lui donnèrent toutes les marques de l'amitié la plus vive , & de l'estime la plus rare. Il mourut regretté de ses Protecteurs & de tous les gens de lettres. Il laissa un Disciple digne de lui , & qui acheva ce que son maître auroit fait , s'il avoit vécu plus long-tems : c'est *Jean Maller* (k) de *Kœnigsberg* , dit *Régiomontanus*.

Celui-ci naquit en 1436 , & mourut en 1477 , âgé de 41 ans. L'on ne scauroit

(i) Voyez la *Bibliothèque de Gafner*. Edit. de *Simler*, ps 274.

(k) Située dans la *Franconie* : il ne faut pas la confondre avec la Capitale de la Prusse Royale.

12 MERCURE DE FRANCE.

assez l'admirer ; car à combien de sciences ne s'appliqua-t-il pas ? Combien de Langues ne possédoit-il pas ? les ouvrages que nous avons de lui , font d'autant plus l'éloge de son génie & de son sçavoir, qu'il avoit passé un tems infini à enseigner , à composer des machines , & à examiner le cours des astres , & le lieu qu'occupent les étoiles & les planètes. L'étude étoit son tout , & ce qui relève l'éclat de son mérite , c'est ce desintéressement qu'on lui vit jusqu'à la fin de ses jours : les sciences n'étoient pour lui qu'un sujet de plaisir , & non un moyen de s'enrichir. Après avoir appris le latin chez ses parens , il alla étudier à *Leipsig* , où il s'appliqua beaucoup à la Dialectique & aux Mathématiques : de là il passa à *Vienne* , pour y achever sous *Purbach* le cours de ses études. *Muller* resta dix ans avec ce célèbre Mathématicien , & en devint l'émule après en avoir été le disciple : ils travailloient ensemble , & trouverent un jour que le mouvement de *Mars* avoit été mal calculé , & qu'il y avoit une erreur de deux degrés ; ce qui les engagea à travailler à la correction des tables astronomiques. *Bessarion* demanda à *Purbach* un abrégé du système de *Ptolomée* (1), celui-ci se mit à y travailler , & n'ayant pu l'achever

(1) De son Ouvrage intitulé *μυζαλα Κοιν.* &c.

avant sa mort, il recommanda en mourant à son disciple d'y mettre la dernière main, ce qu'il fit. Il est étonnant que l'un & l'autre ayent entrepris cet ouvrage sans sçavoir le grec, & s'en soient fiés à des traductions faites par des gens fort peu versés dans l'Astronomie. Ce fut le desir d'apprendre cette langue, qui fit céder *Muller* aux sollicitations, que *Bessarion* lui faisoit pour l'attirer en *Italie*. Il fut d'abord à *Rome*, & de-là à *Ferrare*, où il s'appliqua au grec, il eut pour maîtres les célèbres *Bianchini*, *Taoïdore de Gaze*, & *Guarini*: de *Ferrare* il se transporta à *Padoue*, où on l'engagea d'enseigner publiquement pendant quelque tems. Et de-là il fut en 1464. à *Venise*, il y composa son excellent traité des Triangles, dans lesquels il réfute les imaginations de *Cusanus* sur la possibilité de la quadrature du cercle, & sur le moyen d'y parvenir, erreur dont on n'est pas encore guéri malgré les démonstrations les plus évidentes. Il retourna ensuite à *Rome*, où il s'occupa pendant quelque-tems à copier quelques manuscrits grecs & latins, ou à les faire transcrire par d'autres. Après ces longs & pénibles travaux, il s'en retourna à *Vienne* dans le dessein d'y enseigner. Mais *Matthias* Roi de *Hongrie* l'engagea à venir le trouver & l'attacha à sa

24 MERCURE DE FRANCE.

personne : c'est-là qu'il s'appliqua à construire des machines , & à dresser des instrumens propres à observer le mouvement des Astres , qui plurent beaucoup à ce Prince , qui fit de *Muller* son favori & son maître. *Muller* jouissoit auprès de ce Roi des douceurs , dont on jouit toujours à la suite des Princes éclairés , dès qu'on est aussi homme de bien qu'homme de Lettres , lorsque la guerre troubla tout d'un coup la *Bohème* & la *Hongrie* ; *Matthias* disputoit le Royaume de *Bohème* , à *Casimire* , Roi de *Pologne* , & à *Albert* Duc de *Saxe* : notre Mathématicien se vit obligé de chercher ailleurs , un endroit plus propre par sa tranquillité , à la vie qu'il menoit. Il se retira à *Nuremberg* , à cause de la quantité de bons ouvriers , qui s'y trouvoient. Il y établit une Imprimerie , & fit une liste des Ouvrages qu'il croyoit devoir ou publier ou composer , liste qui existe encore , & qui fait foi du sçavoir de *Muller* : le premier Ouvrage qu'il publia ce fut des *Ephemerides* , qui se vendirent 50 écus ; il donna ensuite un Commentaire sur l'*Almageste* de *Ptolomée* , & se proposoit d'en composer & d'en publier quelques autres (*m*) , lorsque le Pape *Sixte IV.* l'appella à

(*m*) Voyez ces Ouvrages dans la *Bibliothèque latine du moyen & bas age de Fabricius*, l. IX. p. 35 &c

Rome, pour y travailler à la correction du Calendrier : on eut bien de la peine à le persuader, soit qu'il craignût les fils de *Trapezonte*, soit qu'il ne voulût pas retarder la publication de ses ouvrages, & de ceux de quelques autres Grands Hommes. Il mourut à *Rome*, au milieu de cette pénible occupation. On prétend qu'il fut empoisonné par les fils de *Trapezonte*, pour avoir découvert trop librement les fautes, que leur Pere avoit faites dans la traduction de l'*Almageste* de *Ptolomée*. Je ne veux pas décider là-dessus, on ne doit pas imputer des crimes aussi graves sans des raisons bien fortes. Il me suffit de regretter la mort prématurée de cet illustre Mathématicien.

Henri Rebelins, Grand Jurisconsulte & assez bon Poëte, surtout pour le tems où il vivoit, naquit à *Justing*, village de la Suabe. On ignore l'année de sa naissance & de sa mort ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il mourut avant l'année 1514. Son origine est des plus humiliantes, selon les préjugés du Public. Il nous l'apprend lui-même par ces vers :

Si non criminibus poterit mea vita natari,

Non curo indocti verba prophana viri,

Cum referam proavos, fateor, charosque parentes,

Rusticus & duri ruris alumnus ero.

26 MERCURE DE FRANCE.

Cet aveu , le peu de secours qu'il eut pour pousser ses études , & les grandes connoissances qu'il acquit , font , ce me semble , l'éloge le plus grand qu'on puisse donner à un homme. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude , & fit presque tout sans maîtres. La poésie & le droit furent ses études favorites. Il dit :

Solus ego cepi civiles discere leges ,

Palladiasque sequi non rudis ipse scholas.

Maximilien I. touché de son mérite , le couronna poète.

Glorior hinc humili quod surgam sanguine primus.

Atque meum veniat nomen in ora virum.

Namque adolescentis lauro mea tempora Cæsar

Cinxerat

Et l'Université de *Tubingue* lui accorda la Chaire de Professeur en éloquence : il y fit tous ses efforts pour rétablir le bon goût : il avoit l'esprit badin , & joignoit à ce talent beaucoup d'érudition. Nous avons de lui un discours sur les *Eloges dûs à l'Allemagne* ; un traité pour réfuter l'opinion de ceux qui croient que les *Allemands* sont un reste de ces peuples barbares , qui vinrent autrefois ravager la *Germanie* ; une *Apologie de la dignité impériale* contre un Vénitien nommé *Leonard Justinien* ; une *Dissertation sur le Titre de Très-Chrétien* , qu'il prétendoit appartenir à l'Empe-

reur ; un excellent ouvrage sur l'*Antiquité de l'Empire*, & les événemens memorables de l'*Allemagne* ; une *Apologie des Suabes* (Ouvrages que l'on trouve rassemblés dans le 1. tom. des *Scriptores R. G. de Schardius*) ; un Poëme sur la victoire que *Maximilien I.* remporta sur les *Bohemiens*, qui se trouve dans le 2. t. des *Scriptores R. G. de Freher* ; un Traité sur la *Magistrature & le Sacerdote des Romains* ; une *Description topographique des Villes & Villages de la Suabe*, Ouvrage d'autant plus estimé, que la connoissance géographique de l'*Allemagne* dans le moyen âge, est fort embrouillée ; un discours sur les mensonges des *Historiens* ; un essai sur l'*Art Poétique* & quelques livres peut-être trop libres, comme *P. E. l'Education des jeunes Garçons* ; le *Triomphe de Venus*, & un Poëme sur le *Sot ou le faux Prophète*. Tous ces ouvrages sont autant de monumens d'un esprit peu commun, & d'un sçavoir très solide.

Schoi né à *Straßbourg* en 1460. Son Pere ne se trouvant pas en état de le former lui-même, le confia à un nommé *Muller de Rasteten*, homme d'un très-grand mérite (n). Le Précepteur ne fut pas long-tems à reconnoître dans son élève un gé-

(n) Voy. *Henri Pantaleon* dans la seconde partie de son Ouvrage sur les *Hommes illustres de l'Allemagne*, page 458.

18 MERCURE DE FRANCE.

nie tout-à fait extraordinaire : il lui vint une grande envie de s'instruire ; tout enfant qu'il étoit, il ne faisoit autre chose que questionner son maître , il raisonnoit souvent avec lui , & ne paroissoit pas toujours également content des réponses qu'on lui faisoit. Il apprit les langues en peu de tems & se vit bientôt en état d'aller à *Paris* pour y poursuivre ses études. Son Précepteur l'y accompagna, & fut le témoin des progrès considérables que ce jeune homme faisoit. Un Auteur dit de Schot (o) , qu'il n'y avoit rien de si entortillé dans la dialectique , qu'il ne développât ; rien dans la physique de si caché , qu'il ne découvrit , & dont il ne donnât des explications aussi solides qu'ingénieuses ; rien dans la morale de si douteux qu'il ne résolût. Il avoit beaucoup de génie & joignoit à beaucoup de mémoire un jugement pénétrant , il parloit très-bien & écrivoit avec force ; ses mœurs le faisoient aimer autant que son esprit & son sçavoir le faisoient admirer. Tout jeune qu'il étoit , il avoit le jugement d'un homme formé , & la prudence d'un Vieillard qui a profité de son expérience. Ces talens & ses vertus engagèrent l'Université de *Paris* à lui offrir le degré de *Bachelier* , qu'il ac-

(o) Voyez M. Adam dans ses vies des Philosophes Allemands du XV. & XVI. siècle , p. 24.

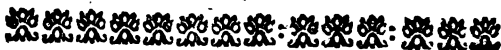
septa. Cet honneur plus estimé alors qu'il ne l'est aujourd'hui, ne s'accordoit qu'au mérite. De retour dans sa Patrie, il demanda à son Pere les moyens d'aller voyager en *Italie*, ses progrès avoient été trop rapides, & ses succès trop heureux, pour qu'on le lui refusât; il partit pour *Bologne*: il s'y appliqua beaucoup à la poésie & à l'éloquence, & finit par l'étude du Droit Civil & du Droit Canon. Sa Patrie l'attendoit avec grande impatience, elle récompensa sa vertu & ses travaux en le faisant Chanoine de S. Pierre. Il ne jouit pas long tems du fruit de ses veilles, quoique fort sobre & plein de vigueur, il mourut tout d'un coup en 1498 âgé de 31 ans (p). Ses poëmes & ses lettres ont été imprimées à *Strasbourg* en 1498: parmi ses poëmes on en lit un à la louange de *Gerson*: ses élégies lui font honneur; celle qui roule sur S. Jean-Baptiste est estimée par les connoisseurs. Que n'auroit-on pas vu sortir de la plume d'un aussi bon Ecrivain, s'il avoit vécu plus long tems? Il ne finit ses voyages qu'en 1487, & ne put jouir que de 4 ans de repos.

Je vous parlerai, Monsieur, dans ma prochaine lettre d'*Agricola*, de *Languis*, de *Tritheme*, & de *Celtes*. Ces quatre grands

(p) Voyez le même, page 25.

20 MER CURE DE FRANCE.
hommes méritent toute votre attention.
J'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 1. Janvier 1753.



TRADUCTION

D'un fragment de Poësie latine.

DANS ce tems du néant où régnoit le silence,
Avant que l'univers fût tiré de son sein,
L'Eternel existoit par sa toute puissance,
Et dans la profondeur de son vaste dessein,
L'avenir sous un point s'offroit en sa presence.
Sa volonté forma tous les êtres divers;
Et dans les tems marqués par sa divine essence
Elle créa cet Univers.

Il dit... & tout fut fait.... l'astre du jour s'avance,

De son nouvel éclat il embellit les Cieux;
L'ardente Aurore le devance
Et fuit bientôt loin de nos yeux.

El nous quitte à son tour..... déjà les voiles
sombres
Annoncent la tranquille Nuit.

F E V R I E R. 1753. 21

Un nouvel Astre nous conduit ,
Et la douce clarté nous fait chérir les ombres.

De feux étincelans les Cieux décorés. :

Mais l'Aurore va reparoitre ;
Soudain les coteaux sont dorés ,
La nature semble renaître :

Des traits du plus beau jour les champs sont co-
lorés.

L'Océan renfermé dans de justes limites
N'ose sur le rivage étendre sa fureur ;
Les vents sont enchaînés , leurs courses sont pré-
crites ,
L'air exhale une douce odeur.

La terre enfante la verdure ,
Et retient dans son sein ce germe créateur
Qui par les loix de l'Eternel Auteur
S'accroît , se développe , & pare la Nature.

Les animaux parcourent les forêts ;
Ils volent dans les airs , ils nagent dans les ondes ,
Ils rampent sur les bords des humides marais ,
Et portent avec eux des semences fécondes
Pour se reproduire à jamais.

L'Etre formé d'un foible argile
Respire , & sort des mains de la Divinité ;

22 MERCURE DE FRANCE.

Son souffle lui transmet cette substance agile
Qui fixe les desirs vers l'immortalité.

L'Homme créé souverain de la terre
Marche d'un pas majestueux ;
Et son front est empreint du sacré caractère
Qui marque son pouvoir sur eux.

Mais quel objet frappe ses yeux ?
O prodige ! une Epouse chère
Se forme , & sort de ses flancs précieux ;
Elle approche , le voit , le chérit , le révere :
Ils s'unissent bientôt sur des peuples nom-
breux

Il régne moins en Roi qu'en Père ,
Et les enfans sont tous heureux.

Déjà ces peuples se dispersent ,
Ils habitent divers climats ;
Ils promulguent des loix , ils fondent des Etats
Que de fiers Conquistérans détruisent & renversent :
La terreur & l'effroi suivent par tout leurs pas.

Mais le Ciel s'obscurcit ! Quel funeste pré-
sage ?

Que vois-je hélas ! . . sur un affreux nuage
Le crime vole & devance la mort :
Ils traînent après eux les remords & la rage ;
Tous les maux à la fois vont remplir notre sort.
Bravons leurs traits , résistons à l'orage ,
Et par un généreux effort ,

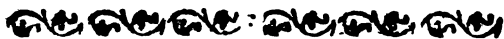
F E V R I E R . 1753. 25

Mortels , abordons le rivage ,

La vertu nous rappelle & nous ouvre son port.

.

Par M. Fentry.



R E F L E X I O N S

Sur le Livre de la Théorie des Tourbillons.

C E petit Livre que le Public a reçu avec tant d'applaudissement , est attribué à M. de Fontenelle , & est digne de lui : on y apperçoit l'élégance & l'imagination brillante du fameux Secrétaire de l'Académie. La Géométrie y est présentée avec netteté & sans embarras. On trouve dans cet ouvrage des idées neuves sur les tourbillons , des raisonnemens plus sûrs , des Analogies mieux déduites : c'est-là apparemment le dernier effort de M. de Fontenelle , en faveur d'un système pour lequel il a combattu toute sa vie. Ce grand homme mérite nos respects à tous égards , mais l'on peut sans y manquer , repousser ce dernier coup qu'il porte à Newton.

Du mouvement de circulation.

L'Auteur de la Théorie distingue deux sortes de circulation. L'une des solides, l'autre des fluides. Une sphère solide, ayant toutes ses parties liées ensemble, tous les points de sa surface font leur circulation en même tems par des cercles parallèles à l'équateur, dont les rayons décroissent depuis l'équateur jusqu'aux pôles. Voilà la circulation des solides. Tel est aussi le mouvement des Planettes sur leur axe, qu'on appelle simplement mouvement de rotation. La circulation des fluides seroit celle d'une sphère composée d'une infinité de couches concentriques de matiere fluide, dont chaque couche circuleroit autour d'un centre commun par des grands cercles, que l'on doit concevoir couchés les uns sur les autres, depuis l'équateur jusqu'aux pôles. Quel est celui de ces deux mouvemens que l'on doit attribuer aux couches de notre grand Tourbillon? Si on lui donne la circulation solide, alors les vîtesses des différentes couches étant en raison des rayons *, leurs forces-centrifuges seroient comme les cubes des mêmes rayons; l'équilibre ne pourroit donc plus subsister

* Théorie des Tourbillons, pag. 31.

entre

entre elles & tout reviendroit au premier cahos. D'ailleurs l'on voit les six Planètes circuler autour du Soleil par de grands cercles ; donc , conclut l'Auteur de la Théorie , les couches de notre grand Tourbillon ont la circulation des fluides , & non celle des solides.

Cette distinction des deux circulations , est une nouvelle découverte qui fait honneur à son Auteur. Les Tourbillonnistes faisoient mouvoir autrefois les couches du Tourbillon dans des cercles parallèles à son équateur : mais alors , afin que chaque partie d'une couche eût une égale vitesse , il falloit supposer que leurs révolutions se faisoient en tems inégaux , toujours moindre à mesure que chaque couche parallèle s'éloignoit de l'équateur. D'ailleurs toutes ses parties circulans dans des cercles , dont les centres se trouvoient dans l'axe de la couche , il sembloit que par-là elles n'avoient plus une force centrifuge , mais plutôt axifuge. Tout cela formoit des embarras. M. de Fontenelle en homme d'esprit , tranche la difficulté , en donnant aux parties d'une même couche une circulation fluide. Toutes ces parties se meuvent alors autour d'un même centre , dans des cercles égaux ; elles ont une égale vitesse : leurs révolutions

B

26 MERCURE DE FRANCE.

se font en tems égaux , leur force est véritablement centrifuge , & non axifuge ; les graves doivent être précipités au centre de la circulation , & voilà le tourbillon à couvert des traits qu'on lui portoit autrefois. Mais quand on est obligé de changer les rouages d'une machine , d'en ajouter de nouveaux pour la faire aller , c'est une preuve que le système de la machine a été mal conçu , & souvent en voulant remédier à un inconvénient on tombe dans un autre. C'est ce qui arrive dans le cas présent.

1°. Ce mouvement de circulation fluide , attribué aux surfaces sphériques du tourbillon est impossible ; car pour que toutes les parties d'une même couche se meuvent dans de grands cercles égaux , il faut absolument que les cercles boréaux de cette couche se croisent avec les cercles austraux , ils doivent donc se heurter dans un point , & par conséquent perdre leur mouvement.

2°. Ce mouvement est contraire à tout ce que nous appercevons dans la Nature. La terre , par exemple , se meut sur son axe , & imprime ce même mouvement de rotation à toute la matiere fluide qui l'environne. Chaque point de la surface de la terre , & chaque point correspondant de

Atmosphère , font leurs révolutions en tems égaux : d'où il arrive que les vitesses de ces parties de matière , & conséquemment leurs forces centrifuges , augmentent à mesure que les cercles où elles circulent s'approchent de l'équateur. C'est-là le principe de la diminution de pesanteur des corps gravés depuis les pôles jusqu'à l'équateur. C'est-là la cause physique de la figure de la terre renflée vers l'équateur & abaissée vers les pôles. Ce qui arrive au fluide qui environne la terre , pourquoi n'arriveroit t'il pas au tourbillon solaire ? car ce tourbillon d'où peut il recevoir son mouvement , si ce n'est du Soleil ? Mais le Soleil , selon l'Auteur même de la Théorie , n'a point d'autre mouvement que celui de rotation ; il doit donc imprimer ce mouvement à la matière qui l'environne , & qui est comme son atmosphère. Donner donc à la matière tourbillonnante autour du Soleil une circulation fluide , & au Soleil qui en est le principe , une circulation solide , c'est détruire l'une par l'autre. Dira-t'on que le mouvement du tourbillon est indépendant de celui du Soleil ? Quoi , la terre donne au fluide qui l'accompagne le même mouvement qu'elle a , & le Soleil , qui selon la Théorie , est un

28 MERCURE DE FRANCE.

million de fois plus gros que la terre ; n'aura pas la force de produire le même effet ; Il sera sans action , par rapport à son fluide embiant ; C'est ce que l'on ne fçauroit concevoir.

30. De cette circulation fluide , il doit suivre des frottemens qui doivent user la machine du monde , & rallentir enfin son mouvement. Pour le prouver , imaginons trois couches concentriques qui se succèdent immédiatement les unes aux autres , que le rayon de la premiere soit 1 , celui de la seconde 2 , & celui de la troisième 3. Les vîteses de chaque couche sont entre elles en raison inverse des racines quarrées des rayons ; donc la vîtesse de la premiere couche sera à celle de la seconde , comme $\sqrt{2}$ à $\sqrt{1}$; la vîtesse de la seconde sera à la vîtesse de la troisième , comme $\sqrt{3}$ à $\sqrt{2}$. Or deux corps qui se touchent , & qui tournent autour d'un même centre avec des vîteses inégales , doivent nécessairement éprouver un frottement proportionnel à la difference de leur vîtesse ; donc le frottement de la premiere couche avec la seconde , se fera selon la difference de $\sqrt{2}$ à $\sqrt{1}$; celui de la seconde avec la troisième , selon la difference de $\sqrt{3}$ à $\sqrt{2}$. Voilà donc des frottemens & des frottemens sensibles.

Envain pour éluder la difficulté, l'Auteur de la Théorie avertit, que la matiere céleste étant très-subtile, très-mobile, deux couches sphériques contigues, ne peuvent avoir entre elles dans leurs mouvemens differens, qu'un frottement très-leger* : que de plus ce mouvement different, est très peu different, qu'il ne l'est que selon la suite des racines quarrées des nombres naturels, dont les termes ne different que très-peu d'un quelconque d'entre eux au suivant, & toujours d'autant moins qu'ils sont plus éloignés de l'origine de la suite. Tout cela est vrai, mais tout cela ne prouve pas que ce frottement soit un infiniment petit, qu'il soit nul; & si ce frottement est un fini, quelque petit qu'il soit, dès-lors qu'il s'est répété, additionné, accumulé sur lui-même pendant une longue suite d'années, n'en résultera-t'il pas une altération sensible dans la machine? & quel effet ne devrait-il pas avoir produit depuis près de six mille ans que roule la machine du monde? Ce ne devrait plus être qu'une vieille pendule, dont la caducité se manifesterait par mille dérangemens.

4°. Je dis plus, le tourbillon devrait se dissiper. Qu'est-ce qui s'opposerait à

30. MERCURE DE FRANCE.

cette dissipation ? C'est , selon l'Auteur de la Théorie , l'équilibre qui se trouve entre toutes les couches concentriques du tourbillon. Examinons donc cet équilibre. La grandeur des couches , ou leur surface , entre dans l'expression des forces centrifuges , à la place des masses ; ces grandeurs ou surfaces , étant entre elles en raison directe des quarrés des rayons , l'Auteur de la Théorie en conclut parfaitement bien , que toutes les forces centrifuges des différentes couches sont égales entre elles , mais ce qu'il faut bien remarquer , c'est que ce calcul prouve seulement , que la force centrifuge de chaque couche prise en entier , est égale à celle d'une autre couche quelconque prise aussi en entier. Or cette égalité entre les sommes des forces centrifuges des différentes couches , suffit-elle pour empêcher la dissipation du tourbillon ? Elle suffiroit si ces couches étoient des corps solides , dont toutes les parties fussent liées ensemble , parce qu'alors la couche inférieure , agissant dans toute son étendue , contre toute l'étendue de la couche immédiatement supérieure , ou plutôt la somme des forces centrifuges de la couche inférieure , agissant tout à la fois contre la somme des forces centrifuges de la

couche supérieure ; ces deux sommes étant toujours égales, l'équilibre persévérerait constamment. Mais ces couches ne sont pas des corps solides, elles sont composées de petits points d'une manière extrêmement subtile, & tous ces petits points sont séparés les uns des autres. Or si tous les petits points d'une couche inférieure ont plus de force centrifuge que tous les petits points qui leur correspondent dans la couche immédiatement supérieure ; ceux-ci ne doivent-ils pas être repoussés malgré l'égalité des forces qui regnent dans les couches prises dans leur entier ? Car pourquoi le point A de la couche inférieure ne s'échappe-t'il pas par sa force centrifuge ? c'est qu'il est retenu par le point B, correspondant de la couche immédiatement supérieure. Mais si ce point A a plus de force pour s'échapper que le point B n'en a de le retenir, il doit vaincre cet obstacle ; & par la même raison, tous ces petits points qui se succèdent immédiatement jusqu'à l'extrémité du tourbillon, doivent se dissiper : car de ce que la somme des forces de la couche du point B, est égale à la somme des forces de la couche du point A, cela ne donne pas plus de force au point B pour repousser le point A, ni n'en ôte pas au point A

32 MERCURE DE FRANCE.

pour s'étendre. Or la différence entre les forces centrifuges de ces petits points de différentes couches est très considérable, puitqu'elles sont ici en raison réciproque des quarrés des rayons : de façon, que si nous supposons ces couches rangées selon la suite des nombres naturels, la force centrifuge d'un petit point de la première couche, sera à celle de son correspondant de la seconde couche, comme 4 à 1 ; celle de celui-ci sera à la force centrifuge du point correspondant dans la troisième couche, comme 3 à 4, & ainsi des autres. Sans doute qu'on ne nous répondra pas ici comme dans l'article précédent, que ces différences sont trop petites pour avoir un effet sensible.

5°. Appliquons tout ce que nous venons de dire à la chute des graves. L'on sçait que dans le système des tourbillons, les corps solides ne tombent au centre qu'en vertu du plein, & de la force expansive des couches. Mais un corps en descendant acquiert de la vitesse. » Cette
» vitesse, dit l'Auteur des Tourbillons *,
» ne vient que de la force centrifuge, ou
» expansive des couches des tourbillons
» qui étant toutes égales à cet égard, ne
» peuvent donner chacune qu'un degré

* Page 66.

» égal de vitesse. Ainsi la vitesse d'un glo-
 » be tombant , sera une vitesse accélérée ,
 » toujours composée de degrés égaux. Le
 » globe tombant de plus haut n'en aura pas
 » une plus grande vitesse initiale , puisque
 » la couche d'où il tombera n'en aura pas
 » une plus grande force centrifuge.
 Cela seroit vrai , si ce globe étoit poussé
 vers le centre par toute la force expansive
 de chaque couche prise dans son entier ;
 si ces couches frappoient par leur tout , &
 non pas seulement par quelques parties
 du tout. Mais qui ne voit pas qu'il n'y
 a que les points de matiere de la couche
 immédiatement supérieure au globe , &
 qui répondent à son diamètre , qui la pous-
 sent vers le centre. Or la force expansive
 de ces points dans une couche quelcon-
 que n'est pas égale à la force expansive
 des points correspondans de la couche
 suivante. Ces forces , comme nous l'avons
 déjà dit , sont en raison inverse des quar-
 rés des rayons. Il faut bien que la chose
 soit ainsi ; car si la vitesse acquise du corps
 en tombant étoit la même , à quelque
 distance que ce soit , ou ce qui revient
 au même , si la force centrifuge qui pro-
 duit cette vitesse étoit égale dans toutes
 les distances , il s'ensuivroit que la pé-
 santeur seroit toujours la même dans tou-

34. MERCURE DE FRANCE.

tes les couches du tourbillon : l'on sçait cependant qu'elle n'est sensiblement constante que dans un petit intervalle au-dessus de la surface de la terre , & que dans des distances plus considérables elle varie réciproquement comme les quarrés de ces distances : de sorte que le même corps qui sur la surface de la terre parcourt 15 pieds $\frac{1}{10}$ dans la première seconde de sa chute , transporté dans l'orbite de la Lune, c'est-à-dire , à 60 demi-diamètres de la terre , il ne parcoureroit pendant le même tems que la 3.600^e. partie de cet espace.

Du corps solide dans un tourbillon , & du petit tourbillon dans le grand.

Un globe solide , dit l'Auteur de la Théorie * , placé dans un tourbillon , a nécessairement un de ses diamètres dans le plan d'un grand cercle , qui circule le plus exactement de tous , d'Occident en Orient. Les deux extrémités de ce diamètre sont les parties d'Occident & d'Orient , également éloignées du centre du tourbillon. Il faut concevoir un second cercle qui coupe celui-ci à angles droits : les deux extrémités de son diamètre sont les pôles Nord & Sud qui se

* Page 72.

trouvent à des distances inégales du centre du tourbillon. Le premier diamètre est simplement emporté d'Occident en Orient par un mouvement de translation. Il n'en est pas de même du second, ses deux extrémités, les points Nord & Sud sont dans des couches différentes, & ces différentes couches ayant différentes forces impulsives, qui sont comme des racines quarrées des cubes des rayons, il s'ensuit que le point Nord du globe qui se trouve dans l'hémisphère supérieur, est plus fortement poussé d'Occident en Orient que le point Sud; d'où il arrive que tandis que la partie supérieure du globe tourne d'Occident en Orient, la partie inférieure va d'Orient en Occident, & voilà le mouvement de rotation du globe sur son axe. Concevons à présent ce globe solide au centre d'un petit tourbillon. Concevons ce petit tourbillon placé dans une certaine couche du grand tourbillon, avec lequel il est en équilibre: appliquons à ce petit tourbillon tout ce que nous venons de dire par rapport au globe solide, & nous concevrons comment est-ce qu'étant transporté d'Occident en Orient, il circule en même tems sur son axe; rien de plus ingénieux. Voici cependant mes difficultés.

E. vj

36 MERCURE DE FRANCE.

Si le globe solide placé dans le grand tourbillon doit nécessairement avoir un mouvement de rotation, comme l'explique l'Auteur de la Théorie, qu'est-il nécessaire de donner à ce globe un petit tourbillon ? Ceci paroît une roue inutile à un char. Je veux que par cet ingénieux arrangement on explique le mouvement de rotation des Planètes, mais celui du Soleil, quel en sera le principe ? c'est ce que l'on ne dit pas. Si la rotation du petit tourbillon, dit l'Auteur de la Théorie. * ,

» qu'il reçoit du grand, & qui ne peut
 » être que d'Occident en Orient, est
 » très-forte, & si la circulation particu-
 » lière étoit d'Orient en Occident &
 » assez forte aussi, il seroit impossible
 » que la rotation extérieure, & la circula-
 » tion intérieure ne s'altérassent mutuel-
 » lement ». C'est justement ce que je
 rencontre ici, où j'apperois deux mou-
 vemens contraires : car tandis que l'hé-
 misphère supérieur du petit tourbillon se
 meut d'Occident en Orient, selon la di-
 rection de la couche supérieure du grand,
 son hémisphère inférieur va d'Orient en
 Occident, contre la direction de la cou-
 che inférieure du grand tourbillon. Il y a
 donc là deux mouvemens opposés; la cir-

* Page 36.

ulation est donc contraire dans cette partie à la rotation , & par conséquent elles doivent s'altérer & se détruire. Mais l'un de ces mouvemens est peut-être extrêmement petit par rapport à l'autre ? Pour nous convaincre du contraire , comparons la vitesse de la circulation de Jupiter avec la vitesse de sa rotation. Jupiter parcourt en une seconde par sa circulation 2 lieues quatre septièmes , selon le calcul de l'Auteur de la Théorie * , & par sa rotation deux lieues & demie. La vitesse de sa circulation est donc à la vitesse de sa rotation , comme deux quatre septièmes est à deux & demi , c'est à dire , comme 36 est à 35 : ces vitesses sont donc à peu près égales. Or des mouvemens si égaux , & en même tems contraires , ne doivent-ils pas se détruire ?

De l'Ellipticité du tourbillon solaire , & de celle des orbites des Planètes.

L'Auteur de la Théorie , pour déduire de la nature de ses tourbillons les fameuses règles de Kepler , qui sont les loix fondamentales de toute l'Astronomie , suppose que ces tourbillons sont parfaitement sphériques , & que le Soleil en occupe exactement le centre. Dans cette sup-

§8. MERCURE DE FRANCE.

position les parties des rayons qui tiennent lieu des masses entrent dans l'expression de la force centrifuge ; d'où il conclut que les vitesses des couches concentriques sont en raison inverse des racines quarrées des rayons , & que les tems des révolutions sont comme les racines quarrées des cubes des distances. Tout cela est bien démontré dans l'hypothèse de la parfaite sphéricité des tourbillons & des orbites des Planettes : mais cette hypothèse est fautive : ces orbites ne sont point circulaires , le Soleil n'en occupe pas le centre : elles sont elliptiques , & le Soleil se trouve au corps de ces éclipses ; donc toutes ces démonstrations ne prouvent rien dans le système présent. L'Auteur a voulu prévenir cette difficulté , puisque dès le commencement de son ouvrage , il demande en grace qu'on lui passe la supposition des orbites circulaires , parce que cette supposition selon lui * , n'est pas fort violente , sans compter , ajoute-t'il , qu'elle ne subsistera pas toujours dans cette Théorie. J'avoue que cette supposition n'est pas fort violente , par rapport à Venus & à la Terre : mais à l'égard des autres Planettes , de Mercure , par exemple , elle est si violente , qu'en l'admettant on est

* Page 4.

obligé de regarder comme égaux les nombres 20 & 13, qui selon la Théorie *, marquent la plus grande & la plus petite distance de Mercure au Soleil. Or peut-on dire que les nombres 20 & 13 soient à peu près égaux, & peut-on donner pour démonstrations des calculs fondés sur de pareilles suppositions ? Il est vrai que cette supposition des orbites circulaires ne subsiste pas toujours dans la Théorie, mais elle subsiste dans toute la partie géométrique, elle est comme la base de tous les calculs, & de-là on passe à la recherche de la cause physique de l'ellipticité du tourbillon solaire & des orbites des Planettes.

C'est ici où l'imagination brillante de l'Auteur se déploie pour mettre en jeu tout ce qu'on appelle le Roman de Descartes **. L'univers, dit il, est un amas de balons & de ressorts bandés les uns contre les autres : ils ont chacun leur force expansive du centre à la circonférence plus ou moins grande. Notre grand tourbillon est donc environné d'autres tourbillons qui tendent tous à le comprimer, mais avec des forces inégales : ainsi les pressions qui se font du Nord au Sud & du

* Page 13.

** Pages 122. 135.

40 MERCURE DE FRANCE.

Sud au Nord , étant plus fortes que celles de l'Est à l'Ouest & de l'Ouest à l'Est , il faut nécessairement que le diamètre qui joint les points Nord & Sud se rétrécisse , & que le diamètre qui joint l'Est & l'Ouest s'agrandisse *. Voilà donc le grand & le petit axe de l'ellipse du tourbillon. Mais ensuite la pression du Nord au Sud est plus forte que celle qui se fait du Sud au Nord ; le Soleil est donc poussé vers le Sud par la plus forte pression toujours sur le petit axe. Voilà le Soleil chassé du centre de l'ellipse , & placé au-delà.

1°. Selon cette explication , le Soleil restant toujours dans le petit axe , ne se trouveroit jamais dans le grand. Mais c'est dans ce grand axe que sont les deux foyers de l'ellipse. Il s'ensuit donc de cette explication , que le Soleil ne feroit pas au foyer du tourbillon elliptique , ce qui est contraire aux observations , & à toutes les loix astronomiques.

2°. J'avoue que les pressions étant plus fortes dans l'axe N S Nord Sud , que dans l'axe E O Est Ouest, celui-ci doit s'allonger , & celui-là se rétrécir ; mais les pressions aux points E & O ne sont pas nulles. Au contraire , notre tourbillon

* Page 123.

par l'allongement de son diamètre EO , comprimant plus fortement les tourbillons environnans qui le touchent en E & O , ceux-ci doivent réagir avec une force proportionnelle ; il doit donc y avoir là un effet de cette réaction ; & comme l'effet de la compression dans l'axe NS est d'applatir le tourbillon de ce côté-là, le tourbillon sera donc aussi applati en E & O , quoique moins fortement, & dès-lors ce tourbillon applati dans ses quatre points diamétralement opposés ne sera plus un ellipsoïde, mais plutôt un solide qui tend à la figure d'un parallélipède.

3°. De la manière dont on nous parle ici de notre tourbillon, on diroit qu'il s'agit d'une surface à ressort, d'un cerceau d'acier, dont toutes les parties sont tellement tirées ensemble, que si on le presse d'un côté, il s'étend de l'autre. Il n'est rien cependant de tout cela, il s'agit d'un fluide extrêmement subtil, qui pressé d'un côté, doit s'échapper par l'endroit où il trouve moins de résistance, d'où se tirent deux conséquences, le fluide comprimé en N & S , & cédant à la pression, doit nécessairement couler le long du corps comprimant, & par conséquent son cours doit devenir convexe par rapport au centre, & concave à l'égard des

42 MERCURE DE FRANCE.

tourbillons environnans. Et ensuite, comme notre tourbillon est rond, & qu'il ne peut pas être touché dans tous ces points par d'autres corps de même figure, il doit donc y avoir entre notre tourbillon & ceux qui le touchent, des vuides que remplit la matiere éthérée : mais cette matiere a beaucoup moins de force centrifuge que celle qui tourbillonne ; d'où il suit que le fluide de notre tourbillon étant comprimé, doit se précipiter dans ces interstices où il trouve moins de résistance, & alors que deviendra la figure elliptique du tourbillon ? Il semble d'abord, que si une fois on avoit expliqué ce qui rend elliptique le grand tourbillon, par-là même on auroit trouvé la cause de l'ellipticité des couches qui composent ce tourbillon, & conséquemment des orbites des Planettes. Mais l'Auteur de la Théorie ne s'en tient pas à cette cause générale, il en veut une particulière ; examinons-la *. Notre grand tourbillon est environné d'une infinité d'autres tourbillons grands & petits, ronds, ou à peu près ; ils tendent tous à s'agrandir, & s'en empêchent tous réciproquement ; de-là naît entr'eux une infinité de combats particuliers ; tantôt vainqueurs,

* Pages 132. 133. 134.

Ils s'enflent aux dépens de leurs voisins ; & tantôt vaincus , ils se défendent en faveur de quelques autres : mais un tourbillon qui en touche un autre ne peut tendre à s'agrandir , sans tendre en même tems à jeter de sa matiere propre dans ce voisin , & si cette tendance se réduit en axe, ce seront alors des torrens impétueux de matiere étrangere , qui entraîneront celui-ci , & le traverseront malgré sa résistance : c'est là le cas où se trouve notre tourbillon : ce sont continuellement des fleuves de matiere étrangere qui le pénètrent. Envain oppose-t'il le mouvement très-rapide de sa matiere propre : ces torrens surmontent cet obstacle , & après avoir rompu cette digue , ils coulent avec violence où leurs directions les portent : semblables à ces grosses rivières qui entrent dans la mer , & qui y forment des courans bien marqués dans l'étendue de quelques lieues. Ces jets de matiere ont des directions différentes , & souvent opposées. Concevons donc deux de ces courans , dont l'un vienne heurter avec force contre le pôle du Nord d'une couche qui emporte une Planette , & l'autre contre son pôle Sud. Cette couche cède à la percussion , elle se plie , & de circulaire qu'elle étoit , elle devient elliptique.

44 MERCURE DE FRANCE.

Peut-on nous donner de pareilles idées pour un système physique astronomique ? Qu'on nous réponde donc.

1°. Les orbites de Mars & de Mercure sont très elliptiques, celles de Venus & de la Terre le sont très-peu. Comment peut-il donc se faire que ces torrens violens compriment si fort les couches qui emportent Mars & Mercure, & qu'elles compriment si peu les couches intermédiaires qui entraînent Venus & la Terre. Le torrent qui va frapper la couche de Mercure, ne peut y parvenir sans passer par les couches de Venus & de la Terre. Par quelle loi agira-t'il donc sur celles-là, sans endommager celles-ci qui se trouvent sur son passage ?

2°. Ces torrens, en traversant les couches qui emportent les Planettes supérieures, pour parvenir jusqu'aux couches où se trouvent les Planettes inférieures, doivent nécessairement les ouvrir. Dès-lors ces Planettes supérieures, dont les orbites sont ouvertes & entamées, comment peuvent-elles avoir un cours régulier ? lorsqu'elles seront arrivées aux points où les orbites sont ainsi interrompues, c'est-à-dire, à l'embouchure de ces fleuves, elles y entreront nécessairement ; & qu'est-ce qui empêchera qu'elles n'y soient entraînées ?

3°. Nous ne remarquons aucune augmentation, ni diminution dans l'excentricité des orbites des Planettes. Leurs aphélies & leurs périhélies répondent toujours aux mêmes Points du Ciel. Il faut donc que les courans qui causent leur ellipticité, les frappent constamment depuis le commencement du monde aux mêmes points, & toujours précisément avec la même force. Cela peut-il se concevoir dans des courans, dont les masses & les directions dépendent de tant de causes incertaines & irrégulières ?

Des Comètes.

Les Cartesiens ont bien compris que la parfaite Théorie des Comètes, dont on doit la connoissance à la pénétration du grand Newton, alloit renverser toute la machine de leurs tourbillons : aussi ont-ils fait jusques-ici tous leurs efforts pour s'y opposer. Ils se sont tournés de tous côtés, pour tâcher de répondre à la difficulté ; mais en vain, elle reste dans toute sa force. Car enfin, voilà des corps célestes, qui comme les autres Planettes font leurs révolutions autour du Soleil dans des ellipses, dont cet astre occupe le foyer, fort excentriques à la vérité, & par conséquent sensiblement paraboliques

46 MERCURE DE FRANCE.

dans la portion qui nous est la plus voisine ; des corps célestes qui dans leur mouvement observent les mêmes loix que les Planètes , enfin des corps célestes en tout parfaitement semblables aux autres Planètes. Ces Comètes sont placées dans ce qu'on appelle notre grand tourbillon , dont on prétend que les couches de matière vont d'Occident en Orient , emportant avec elles toutes les Planètes , & cependant ces Comètes placées au milieu de leur matière ont leurs directions de tous côtés : les unes vont selon l'ordre des signes , & les autres contre l'ordre des signes : quelques-unes tendent du Nord au Sud , & quelques autres du Sud au Nord ; enfin leurs courses se croisent en tout sens ; pour s'en convaincre on n'a qu'à jeter les yeux sur la Table des Comètes , dont on connoît exactement le cours , donnée d'abord par M. Halley ; & ensuite augmentée de douze autres par M. l'Abbé de la Caille , & on verra que des 36 Comètes que renferme cette Table , & qui ont été observées depuis 1337 jusqu'en 1747 , il y en a 17 dont le mouvement a été direct , & 19 dont le mouvement a été rétrogradé. Que conclure de là ?

Il y a donc dans le prétendu tourbillon

solaire , des corps célestes qui ont leur mouvement indépendamment de ce tourbillon , puisqu'il va d'Occident en Orient , tandis que plusieurs de ces corps ont leur cours d'Orient en Occident. Or s'il est démontré par là qu'il y a des Planettes qui se meuvent sans le secours d'un tourbillon , pourquoi fera-t'il nécessaire de l'admettre par rapport aux autres. Le même principe qui fait mouvoir les Comètes sans tourbillon , ne pourroit-il donc pas retenir , & faire mouvoir les autres Planettes dans leurs orbites ? La nature est uniforme , & nous n'observons pas des loix de mouvement pour certains corps , & des loix différentes pour d'autres corps. Je dis plus , le courant de matiere éthérée où se trouve la Comète doit peu à peu ralentir son mouvement contraire , le détruire , & enfin obliger la Comète à suivre comme les autres Planettes sa direction d'Occident en Orient , ce qui n'arrive pas. Mais , dira t'on , la matiere éthérée est sans résistance. Quoi , un fluide qui a une force impulsive assez grande pour faire rouler avec une vîtesse prodigieuse des masses aussi lourdes que les Planettes de Saturne & de Jupiter , n'aura pas la force de résister à des corps plus petits qui vont contre sa direction ? Est-ce donc que

48 MERCURE DE FRANCE.

cette force qui est impulsive dans un sens ; n'est pas résistante dans le sens opposé ? & pourra-t'on jamais concevoir un fleuve qui entraîne avec rapidité dans son cours de gros bateaux, & qui cependant ne sçauroit résister à ceux que l'on voudroit faire aller contre son courant ?

Sur le bruit d'une nouvelle théorie des tourbillons attribuée à M. de Fontenelle, je crus que ce fameux Académicien avoit enfin trouvé le secret de couper le nœud Gordien, & que la difficulté des Comètes alloit s'évanouir entre ses mains. Quelle a été ma surprise ? Je n'ai trouvé qu'un Auteur, qui se défiant de la bonté de sa cause, craint d'entrer en discussion sur cette matière, qui s'en tient à des idées vagues, & qui pour se tirer d'embaras, ne craint pas de faire injure à l'Astronomie moderne, renvoyant la chose à un plus ample éclaircissement (a), comme si le fait des Comètes étoit aujourd'hui un fait incertain & peu connu. Écoutons le.

» Un tourbillon viendra par quelque
» cause que ce soit, à jeter plus de ma-
» tière qu'il n'en reçoit, & à se vider
» peu à peu : alors il ne pourra plus se sou-
» tenir contre les autres ; le corps solide
» qu'il avoit à son centre en sera chassé,

(a) Page 165. 149.

» &

» & ira errant par les interstices des tour-
 » billons, où il ne trouvera presque aucune
 » résistance ». Vieille idée de Descartes ,
 qui pour se débarasser sans doute des dif-
 ficultés que je viens de proposer , avoit jet-
 té les Cometes au de-là de notre tourbil-
 lon , & les faisoit errer çà & là. Mais il
 a été facile de les faire rentrer dans l'espa-
 ce où sont les autres Planettes , car de 36
 Cometes qui composent la table dont nous
 avons déjà parlé , il n'y en a aucune qui
 ne soit descendue bien en-deçà de l'orbe
 de Saturne : il n'y en a même que cinq
 qui aient eu leur cours au de-la de l'or-
 bite de la Terre , & les autres ont passé en-
 tre le Soleil & nous.

» Je doute , continue l'Auteur de la
 » théorie (a) , que l'on sçache assez l'his-
 » toire des Cometes : pour moi je suis dans
 » le cas de ne l'avoir pas assez étudiée ».
 Comment le fameux Secrétaire de l'Aca-
 démie peut-il parler ainsi ? lui qui pen-
 dant tant d'années nous a donné les obser-
 vations & les découvertes qui ont été fai-
 res dans cette illustre Compagnie sur les
 Cometes. Peut-il donc ignorer que depuis
 Newton , sur quelques observations faites
 d'une Comete on décrit sa trajectoire , on
 détermine la position & les dimensions

. (a) Page 146.

C

50 MERCURE DE FRANCE,
de son orbite, & on prédit tous les mouvemens avec autant d'exactitude que ceux des Planettes les plus connues.

Quand on a fait, dit-il encore, décrire aux Cometes des Ellipses dont notre Soleil est un des foyers, il me semble que c'est là un reste du système de Ptolomée. Quel rapport peut donc avoir l'arrangement des Planetes qui tournent autour du Soleil selon des loix invariables, avec le système de Ptolomée, qui contre tout ce que nous observons chaque jour, faisoit la terre stable & le centre de tous les mouvemens célestes.

» Pour sçavoir, conclut l'Auteur de la
» théorie (a), que la courbe que décrit
» une Comete soit circulaire ou au moins
» rentrante, il faudroit avoir vû ce même corps y revenir : mais on n'est point
» encore sûr d'avoir vû deux fois la même Comete ». Je réponds à cela premièrement que nous ne sçaurions voir une Comete dans tous les points de son orbite, parceque cette orbite est tellement excentrique, & le point de son aphélie si éloigné de nous, que lorsqu'elle y est parvenue, avant même d'y arriver, son diamètre n'est plus vû que sous un angle infiniment petit, & par conséquent la Comete

(a) Page 147.

devient invisible En second lieu, j'avoue que puisque les orbites des Cometes sont des ellipses semblables à celles des autres Planettes, seulement plus excentriques, les Cometes doivent avoir des retours réglés par des périodes; mais comme les tems de leurs révolutions sont très longs, il n'est pas surprenant que nous ne voyions pas plusieurs fois la même Comete: nous serions cependant en lieu de prédire ses apparitions, si les Astronomes des siècles précédens nous avoient laissé des observations exactes des Cometes qui ont paru de leur tems. Mais en voila assez pour assurer à l'Astronomie moderne la gloire d'avoir decouvert la vraie théorie des Cometes, & par là d'avoir dissipé toute la marie tourbillonnante des Cartésiens.

De l'Attraction.

Qu'on conçoive que Dieu imprime aux corps célestes un mouvement de projection qui soit le produit d'une force impulsive, constante, uniforme, dont la direction soit toujours en ligne droite; mais qui peut être dans tous les sens, & d'une force centrale dirigée vers un même point, qui agisse toujours réciproquement comme les quarrés des distances à ce point: dès-lors toutes les parties de cet univers

C ij

52 MERCURE DE FRANCE,
seront rangées dans l'ordre où nous les voyons. Les Planettes, les Cometes circuleront autour du Soleil, & les Satellites autour de leurs Planettes, & cela selon des regles invariables que nous connoissons. Voila toute la théorie de Newton, fameuse théorie confirmée par toutes les observations & qui a porté l'Astronomie moderne au point de perfection où elle est aujourd'hui : mon dessein n'est pas de le développer ici ; c'est ce qu'ont exécuté plusieurs sçavans Géometres, Astronomes ; je pretends seulement repousser les traits que porte contre elle l'Auteur de la theorie des Tourbillons : d'autant mieux que c'est ici la partie de son Ouvrage qui a été la plus applaudie, peut-être parce que c'est la moins sérieuse. Ce n'est point par des argumens Physiques, Géométriques ou Astronomiques que l'Auteur attaque l'attraction, c'est par des idées purement Métaphysiques (a).

Qu'est-ce donc que cette gravitation universelle, cette pesanteur, cette force centrale qui donne à tous les corps une tendance pour s'approcher, d'où on l'a appelée attraction ? Je réponds, ce n'est point une propriété essentielle aux corps, parce que d'eux-mêmes ils sont essentiellement

(a) Page 186. 187, &c.

indifférens au mouvement & au repos, à telle direction de mouvement ou à telle autre : ce n'est point une disposition, une qualité inhérente à ces corps par laquelle ils s'atirent mutuellement, parce que dans ces corps il n'y a précisément que mouvement & matiere. Qu'est-ce donc ? C'est l'action de Dieu sur ces mêmes corps. Mais qu'est-ce que cette action de Dieu ? J'avoue que je ne le sçais pas, & qui a jamais compris l'action de Dieu sur les créatures ?

Je demande à l'Auteur de la Théorie. La matiere céleste qui forme le tourbillon Solaire & qui se meut circulairement autour du Soleil n'a pas sans doute ce mouvement d'elle-même, elle le tient du premier moteur, & tout mouvement est une action de Dieu sur la matiere. Quelle est donc cette action de Dieu qui fait circuler cette matiere ? qu'on me le dise, & je dirai ce que c'est que l'action de Dieu qui fait tendre un corps vers un autre. Ce ne sont pas les effets de cette action qui nous embarrassent. Il nous est aussi facile de concevoir un corps poussé vers un autre, qu'un corps circulant autour d'un autre : mais c'est l'action de Dieu prise en elle-même qui échape à notre connoissance, & si l'attraction de Newton est un principe obs-

34 MERCURE DE FRANCE.
cur, intelligible, chimerique, parce
qu'on ne sçauroit expliquer cette action
de Dieu ; la circulation par la même rai-
son sera également un principe obscur,
intelligible & chimerique. Voilà la so-
lution à toutes les difficultés de l'Auteur
de la Théorie. Suivons-les.

» 1°. De ce que les corps A & B (a) sont
» tous deux en repos à quelque distance que
» ce soit l'un de l'autre, il ne s'ensuit nul-
» lement qu'ils doivent aller l'un vers l'au-
» tre ou s'attirer ». Non, sans doute, si
l'on fait abstraction de la loi & de l'action
du souverain moteur. De ce que la matie-
re des Tourbillons est rangée en cercle au-
tour d'un centre, s'ensuit-il qu'elle doive
circuler autour de ce centre ? Il faut de
part & d'autre que la volonté de Dieu
mette en œuvre une propriété essentielle
à la matière, sa mobilité, & qu'elle dé-
termine au mouvement l'indifférence ac-
tuelle qu'elle a au repos ou au mouve-
ment, à telle direction de mouvement ou
à telle autre.

» 2°. Mais réplique l'Auteur, les corps
» n'ont pas eux-mêmes aucune disposition
» à s'attirer : la volonté de Dieu n'auroit au-
» cun rapport à leur nature ; cet arbitraire
» admis ruineroit toute la preuve philoso-

(a) Page 186.

» phique de la spiritualité de l'ame. Dieu
 » auroit aussi-bien pû donner la pensée à
 » la matiere que l'attraction ». Je reponds
 que le corps par sa mobilité, & son indi-
 férence à toute sorte de mouvement, a
 autant de disposition pour être porté ou
 poussé vers un corps, que pour circuler
 autour de ce corps. Cette tendance vers
 un point, ou cette circulation autour
 d'un point, ne sont point essentielles aux
 corps; mais elles sont conformes à leur na-
 ture. J'ajoute que c'est bien vouloir insult-
 er à l'attraction, & donner sans fonde-
 ment des armes à l'impiété, que de dire
 que Dieu pourroit aussi-bien donner la
 pensée à la matiere que l'attraction. La
 faculté de penser ne convient qu'à l'es-
 prit; comme la divisibilité & la mobilité
 en tout sens ne sont propres qu'à la ma-
 tiere. Donner à cette matiere une tendan-
 ce vers un point, ou une circulation au-
 tour de ce point, c'est lui attribuer une pro-
 priété qui suit de sa nature: mais la pensée
 ne suit point de sa nature, elle n'est point
 conforme à sa nature, elle est au-delà de
 sa nature, & il n'est pas moins répugnant
 de dire que la matiere puisse penser, que
 de dire que l'esprit peut être divisé en
 parties: c'est d'un corps en faire un esprit,
 & d'un esprit en faire un corps, ce qui

56 MERCURE DE FRANCE.

est également chimérique.

3°. Si l'attraction se fait en raison inverse des quarrés des distances (*a*), cette force sera infinie , quand la distance sera nulle & que les deux corps se toucheront. Je réponds que quand la distance sera nulle , l'attraction sera aussi conséquemment nulle. Quand un corps est arrivé où la force d'impulsion le pouffoit , il y reste en repos (*b*). Mais pourquoi cette attraction suit-elle les quarrés des distances plutôt que toute autre puissance ? parce que telle est la Loi du Créateur : il a choisi celle-là préféablement à toute autre , selon les fins qu'il s'est proposé. L'Auteur de la Théorie suppose que toutes les couches concentriques du Tourbillon ont une égale force centrifuge , & de cette supposition il en conclut les regles de Képler. Mais sur quel principe est fondée cette supposition ? il faut bien que là le Cartésien , comme le Newtonien , recoure à la Loi du premier moteur.

4°. L'attraction se fait en raison directe des masses (*c*). Mais , demande l'Auteur de la Théorie , si les corps A , B & C égaux en masses sont rangés sur la même ligne & avec des distances égales , l'action mutuel-

(*a*) Page 193.

(*b*) Page 196. (*c*) Page 198.

le des deux extrêmes A & C, passe-t-elle au travers de B, ou y est-elle arrêtée ? Je réponds que c'est là une interrogation très-mal placée, puisque l'Auteur n'ignore pas qu'on n'a jamais prétendu que l'attraction se fait par une émission de copurcules, d'un corps à un autre.

5°. Le système de l'attraction est incompatible avec la force centrifuge (a), qui est cependant une force bien réelle & bien démontrée. Je réponds que le système de l'attraction, bien loin d'être incompatible avec la force centrifuge, c'est le seul qui nous donne une idée claire & nette de la combinaison de ces deux forces. La force centrifuge ne se rencontre que dans les mouvemens centrifuges, comme dans les mouvemens des Corps célestes. Or c'est la réunion de cette force avec celle de l'attraction qui fait décrire aux Planettes des ellipses autour du Soleil, & il n'est pas possible d'imaginer dans la nature un mouvement en ligne courbe, qui ne soit l'effet conjoint d'une impulsion constante, uniforme, suivant une direction quelconque & d'une force variable, suivant une certaine loi qui attire, ou si l'on veut, qui pousse en même tems vers un point déterminé. Voilà toute la theorie de la force centra-

(a) Page 200.

C v

58 MERCURE DE FRANCE:

le qui résulte tout à la fois de la force centripète ou de l'attraction & de la force centrifuge : force centripète qui sollicite sans cesse la Planette à s'approcher du Soleil , & cela réciproquement comme les quarrés des distances : force centrifuge qui est l'effet que l'impulsion constante oppose continuellement à l'attraction pour l'empêcher de porter la Planette vers le Soleil : cet effet est égal & dans la direction opposée à la force centripète ; car il n'est autre chose qu'une réaction. Sans l'attraction la Planette s'échapperait par la tangente ; sans la force d'impulsion d'où naît la force centrifuge , la Planette seroit précipitée dans la masse énorme du Soleil : ainsi l'une contrebalance l'autre , & c'est ce tempérament continuel qui retient les Planettes dans leurs orbites elliptiques. Je dis plus, c'est qu'il n'est pas possible de concevoir un corps circulant autour d'un autre , sans le concevoir animé de ces deux forces ; & quand l'Auteur de la Théorie nous représente avec les Cartésiens les Planettes circulans autour du Soleil par la seule force centrifuge & sans aucune tendance vers cet Astre , il nous représente un mouvement réellement composé comme un mouvement simple.

6°. Le vuide de Newton , conclut l'Au-

teur de la Théorie, est insoutenable. Je répons premierement que ce vuide choque bien moins la raison, que le plein de Descartes, qui renferme l'infinité de la matiere dont l'idée répugne. Je dis ensuite que le vuide de Newton n'est pas tel qu'on se l'imagine, ni tel que nous le presente le systême des Tourbillons. Newton a-t-il donc prétendu que les espaces immenses où se meuvent les Planetes fussent entierement destituées de matiere ? Non sans doute, puisqu'il y admet au moins les rayons du Soleil, & que dans plusieurs endroits de ses Questions d'Optique, il reconnoît un fluide actif, infiniment subtil : l'Ether qui selon lui est répandu dans les Cieux & sur la terre par son élasticité, & qui traverse librement les pores de tous les corps. Il appelle cependant les espaces célestes, des vuides, non pas qu'il prétende que ce soit absolument des vuides de matiere, quelconque, mais seulement des vuides de corps ou de matiere pesante : car il semble n'appeller corps que ce qui résiste. C'est pour cela qu'il n'ose déterminer dans son Scholie de la proposition 96^e. L. 1. si les rayons du Soleil sont véritablement des corps ; & en concluant la Proposition 40^e. du L. 2. sur la résistance que les globes éprouvent,

60 MERCURE DE FRANCE.

lorsqu'ils se meuvent dans un fluide. » Les
 » espaces célestes, dit-il, où les globes des
 » Planètes & des comètes se meuvent en
 » tous sens, très-librement & sans aucune
 » diminution sensible de leur mouvement,
 » sont donc destitués de tout fluide cor-
 » porel, si on en excepte les vapeurs très-
 » subtiles & les rayons de lumière ». Ces
 vapeurs & ces rayons, selon M. Newton,
 sont donc des fluides de matière, mais
 qui doivent être distingués des fluides
 corporels, parce que ceux-ci sont résistans
 & que ceux-là ne le sont pas ; & pourquoi
 ne le sont-ils pas ? parce qu'ils n'ont point
 de vitesse & que leur force d'inertie ré-
 pondant à leur masse, est comme infini-
 ment petite, & par conséquent insensi-
 ble. Il n'en est pas de même de l'Ether
 Cartésien, il doit avoir une résistance
 très-grande, parce que, quoique sa mas-
 se soit très-petite, sa vitesse cependant
 étant comme prodigieuse, le produit de
 l'un par l'autre doit faire une force consi-
 dérable.



~~~~~ 5 ~~~~~

## A D I E U X

## L A C A M P A G N E.

**J**ardins délicieux où regnent les zéphirs ,  
 Et vous enfans de la simple nature ,  
 Paisibles bois, agréable verdure ,  
 Heureux témoins de mes loisirs ,  
 Vous ne me verrez plus dans vos secrets azyles ,  
 Parmi les douceurs du repos ,  
 Et loin du tumulte des Villes ,  
 Savourer l'air serein de vos rians côteaux :  
 Jadis dans ces sombres retraites ,  
 Apollon daignoit m'inspirer ;  
 Helas ! il faut m'en séparer ;  
 Ce Dieu ne se plaît qu'où vous êtes :  
 Plus de ces doux momens où ma Muse ravie ,  
 S'abandonnant à ses transports ,  
 Pour célébrer les attraits de Sylvie ,  
 Rendoit les plus touchans accords.  
 Vous ne m'entendrez plus à l'ombre des bocca-  
 ges  
 Chanter l'ardeur que j'ai pris dans ses yeux :  
 C'est ici qu'au son des ramages  
 Que formoient à l'envi les oiseaux de ces lieux ,  
 Solitaires témoins du lever de l'Aurore ,



## 62 MERCURE DE FRANCE:

J'osai lui consacrer & lui consacrer encore

Les premiers sons que me dicta l'Amour,  
Invisible habitant d'un si charmant séjour.

Toi , dont la voix toujours fidèle ,  
Répétoit les accens dont ma Muse autrefois  
Dans les transports d'une âme si belle ;  
Fit retentir les valons. & les bois :

Toi , qui connus l'ardeur du penchant qui m'entraîne ;

Cher confident de mes premiers desirs ,  
Echo pour soulager ma peine ,  
Sois le de mes derniers soupirs,



*Ces Eclogues que M. Pope fit à l'âge de 16 ans , n'ont point encore paru en François. Elles font , les deux premières surtout , fort imitées de Virgile. On y retrouve des idées , des tours & des expressions même du Poëte latin ; aussi est-ce moins pour faire connoître le génie national , que pour montrer la fécondité rare & naissante d'un Auteur qui a tenté avec succès presque tous les genres de poésie , que l'on donne au Public cette traduction. Elle est de la même main que celle de l'Economie de la vie humaine , à Edimbourg , 1752.*



## ECLOGUES DE M. POPE.

### PREMIERE ECLOGUE.

#### LE PRINTEM.

*A M. le Chevalier Trumbal. \**

**J**Ose le premier dans ces champs , tenter des accords rustiques ; j'ose folâtrer dans ces heureuses plaines de *Windsor* :

\* Il fut Secrétaire d'Etat sous Guillaume III. , après s'être démis de ce poste , il se retira à *Windsor* où il étoit né.

## 64 MERCURE DE FRANCE:

belle *Thamise* coule lentement de ta source sacrée , tandis que les Muses qui ont inspiré *Théocrite* , chanteront sur tes bords. Que les tendres roseaux soient agités par les Zéphirs , & que les côteaux d'*Albion* retentissent de sons champêtres.

O vous qui êtes trop sage pour avoir de l'orgueil , trop bon pour aimer le pouvoir , qui placez votre gloire à être délivré de la grandeur ; vous qui emportant dans la retraite tout ce que le monde peut vanter , toujours illustre avez sçu le quitter ! Permettez que ma Muse enfile ses frêles chalumeaux , jusqu'à ce que vous accompliez votre lyre , dans ces ombrages qui vous ont donné le jour. Aussi lorsque le Rossignol va chercher le repos , le Pinson vient se faire entendre dans les lieux qu'il a abandonné ; mais à son retour , il l'écoute en silence , & bat des aîles de concert avec tous les Oiseaux.

La rosée commençoit à tomber , l'aurore rougissoit déjà la cime des montagnes : deux Bergers que l'amour & la muse tenoient éveillés , couvroient les vallons argentés , des troupeaux objets de leurs soins ; c'étoit *Daphnis* & *Strephon* , frais comme le matin , beaux comme la saison. Ils s'entretenoient ensemble , & voici leurs discours.

*Daphnis.*

Entends-tu ces Oiseaux qui voltigent sur ces branches fleuries, ils semblent par leur agréable musique hâter le retour de la lumière ? Comment sommes-nous muets tandis que la vigilante linotte chante, & que le rossignol dans son ramage salue le Printems ! Comment sommes-nous sombres au moment que *Phosphore* est si brillant, & que la nature répand sa pourpre avec profusion ?

*Strephon.*

Chantons donc, & que *Damon* nous écoute, tandis que ces bœufs que nous voyons au loin tracent lentement leur sillon, la violette fleurit sur ces bancs verts & la douce haleine du vent d'Occident se fait sentir à la rose prête d'éclorre. Je gage cet agneau bondissant sur les bords de cette fontaine qui lui réfléchit son image.

*Daphnis.*

Et moi cette coupe, dont le dehors artistement travaillé, représente une vigne qui serpente à l'entour, les grappes enflées courbent ses rameaux, & le lierre les embrasse mollement. Vois-tu ces quatre figures relevées en bosse ? Les saisons que ramène chaque année, & ce cercle qui environne la voûte azurée des Cieux, où douze signes brillans sont rangés dans le plus bel ordre.

## 66 MERCURE DE FRANCE.

*Damon.*

Chantez tour à tour, cette sorte de chant plaît aux Muses. Déjà l'épine blanche fleurit, le gazon s'émaille, tous les arbres se renouvellent, les bois se couvrent de feuillages. Commencez, les échos vont vous répondre.

*Stréphon.*

Apollon, inspire-moi, comme tu inspiras *Waller*, ou donne-moi les accens touchans de *Granville*, pour chanter ma *Délie*. Je t'immolerais un taureau blanc comme du lait, qui déjà menace de la corne, & fait voler la poussière sous ses pieds.

*Daphnis.*

Amour, c'est toi que j'invoque, fais-moi gagner le prix pour Sylvie; donne à ma voix ces attrails vainqueurs qu'ont ses yeux; je ne t'offre point pour victime, des agneaux ou des brebis; amour, c'est le cœur du Berger qui sera ta victime.

*Stréphon.*

La charmante *Délie* m'appelle de la plaine; cachée dans les bois, elle évite son Berger inquiet, elle rit, me voyant la chercher à l'entour, ce ris affecté découvre la belle qui est charmée d'être trouvée.

*Daphnis.*

La folâtre Sylvie se promene sur la verdure & court soudain, elle sçait bien que sa fuite est apperçue; elle lance un coup d'œil au Berger qui la poursuit, ah que ses yeux alors démentent la vitesse de ses pieds.

*Stréphon.*

Que le riche *Paëtole* roule ses ondes sur des sables dorés, que les arbres distillent l'ambre sur les rives du *Pô*. Les bords plus heureux de la *Tamise* possèdent des beautés plus éclatantes. Paissez là, mes moutons, je ne chercherai pas des campagnes plus éloignées.

*Daphnis.*

*Venus* quitte le Ciel pour les bocages d'*Idalie*, *Diane* aime *Cynthus*, & *Ceres*, *Hybla*. Si les ombrages de *Windsor* plaisent à ma Bergere, *Cynthus* & *Hybla* n'ont rien de comparable aux ombrages de *Windsor*.

*Stréphon.*

La nature entière est en pleurs & le Ciel se fond en eaux, les oiseaux se taisent, les fleurs languissantes se resserrent; *Délie* sourit, les fleurs renaissent, le Ciel reprend son éclat, & les oiseaux recommencent leurs chants.

## 88 MERCURE DE FRANCE.

*Daphnis.*

Toute la nature est riante , les grottes sont belles & fraîches , le soleil répand dans les airs une chaleur douce & féconde. *Sylvie* sourit , les campagnes brillent d'une splendeur nouvelle , la nature vaincue semble n'avoir plus de charmes.

*Stréphon.*

Les champs me plaisent au Printems , les montagnes en Automne , le matin les plaines , à midi les bois ; mais *Délie* me plaît toujours ; absent de sa vue , je ne trouve plus de plaisir le matin dans les plaines , ni à midi dans les bois.

*Daphnis.*

*Sylvie* a la maturité de l'Automne , & la douceur du mois de Mai ; plus brillante que le midi , elle a la fraîcheur du matin. Le Printems même déplaît quand elle n'embellit point ces lieux ; mais lorsqu'ils sont favorisés de sa présence , toute l'année , c'est le printems.

*Stréphon.*

Dis-moi , Berger , dis-moi , sous quel heureux climat se trouve un arbre merveilleux qui porte dans son sein d'Augustes Monarques \* , je ne te demande que cela ,

\* Allusion au chêne dans lequel se cacha Charles II. après la bataille de *Worcester*.

& je renonce au prix, j'accorde la victoire  
aux yeux de ta Sylvie.

*Daphnis.*

Non, dis-moi d'abord, dans quels  
champs plus fortunés croissent des *Char-*  
*dons* qui le disputent aux lys, & je donne-  
rai un plus noble prix; Sylvie, la char-  
mante Sylvie sera à toi.

*Damon.*

Cessez votre dispute, Daphnis, je don-  
ne la coupe à Stréphon, je te donne l'a-  
gneau; heureux amants, dont les Berge-  
res ont tant de graces! heureuses Berge-  
res dont les amans chantent si bien les  
graces! levons-nous maintenant & cour-  
rons à ces berceaux de chevrefeuille, agréa-  
ble retraite pour se mettre à couvert des  
pluyes que le Sud amene au Printems, le  
gazon sera garni de mets champêtres, &  
la douce odeur des fleurs écloses, se fera  
sentir à l'entour. Allons; voyez les trou-  
peaux rassemblés, qui cherchent l'abri, les  
*Pleyades* vont faire tomber une pluye qui  
fertilisera nos terres,



## ECLOGUE SECONDE.

L' E' T E'.

*Au Docteur Garth. \**

**U**N jeune Berger ( c'est la qualité qu'il préfère ) conduisoit ses troupeaux sur les bords de la *Thamise*, les ondes argentées réfléchissoient les mobiles rayons du soleil, & des aunes dans toute leur verdure y formoient un ombrage tremblant : là, tandis qu'il pleuroit, les ondes cessèrent de couler, les troupeaux compâtirent à ses ennuis par une morne tristesse, les *Nayades* gémirent dans leurs humides retraites, & *Jupiter* envoyant une pluie soudaine, sembla y prendre part.

Accepte, ô *Garth*, ces chants d'une jeune Muse qui ose ajouter cette guirlande de lierre à tes lauriers ; apprends quels maux l'amour fait souffrir à des cœurs sans expérience : l'amour ! ce seul mal que tu ne peux guérir.

Hêtes touffus, & vous sources rafraîchissantes, qui sçavez bien amortir les

\* *Samuël Garth*, mort en 1718, fameux Médecin, ami de l'Auteur.

traits de *Phæbus*, mais non ceux de l'amour, soyez témoins de mes pleurs; mes chants ne vous trouveront point sourds; non, les bois y répondront, leur écho les répétera. Les côteaux & les rochers secondent mes accords plaintifs, es-tu donc plus fiere & plus dure qu'eux? Les moutons ont uni leurs bêlemens à mes plaintes, la chaleur les a desséchés, & tu m'enflames. L'ardent *Syrinx* brûle les plaines altérées, tandis qu'un hyver éternel regne dans ton cœur.

Muses, dans quels buissons, dans quels bocages êtes-vous cachées, tandis que votre *Alexis* languit sans espoir dans les chaînes de l'amour? Est-ce dans ces vallons charmans qu'arrosent les ondes sacrées d'*Isis*, ou plutôt ceux où Cam coule en serpentant? Quand je me vois dans une source limpide comme le cristal, ce miroir fidèle me montre encore sur mon visage de vives couleurs; depuis qu'elles ne plaisent plus à tes yeux, j'évite ces fontaines que je cherchois autrefois. Jadis je connoissois toutes les herbes qui croissent ici, toutes ces plantes qui reçoivent la rosée du matin. Ah! malheureux berger, que te sert ton art? à soigner tes troupeaux, mais non à guérir ton cœur.

Que d'autres entendent les soins cham-

pêtres , qu'ils paissent des troupeaux plus beaux que les miens , qu'ils ayent en partage de plus riches toisons , pourvû que près de ces montagnes , je puisse faire entendre mes chants , embrasser ma Bergere & ceindre mon front de lauriers. Je possède ce chalumeau qu'enfloit *Colin* \* de son harmonieuse haleine ; il me le laissa en mourant , & me dit , » prends cet instrument , c'est le même qui enseigna à ces » échos le nom de ma *Rosalinde* ». Il restera maintenant pendu à cet arbre & se taira pour jamais , puisque tu méprises ses sons. Hélas ! que ne puis-je devenir par un pouvoir magique , cet oiseau captif qui chante sous ton berceau ? Alors ma voix trouveroit ton oreille attentive , je jouirois des baisers qu'il reçoit.

Mes accords cependant plaisent aux habitans de la campagne , ils font danser les féroces *Satyres* , *Pan* les applaudit , les Nymphes abandonnant leurs cavernes & & leurs sources favorites , m'apportent leurs fruits précoces & leurs tourterelles blanches ; envain chaque Nymphé amoureuse s'empresse-t-elle d'apporter ses présents , ils sont pour vous , c'est à vous qu'ils reviennent. C'est pour vous que les Ber-

\* Nom que le fameux *Spenser* a pris dans ses *Eclogues*,

gers

gers rassemblent les plus belles fleurs , & les assortissent en guirlande , acceptez-la , elle ne convient qu'à vous qui seule réunissez toutes les beautés.

Voyez que de plaisirs offrent les champs. Les Dieux qui y sont descendus , y ont établi l'*Elysée*. *Venus* erra dans les bois avec *Adonis* , la chaste *Diane* fait son séjour à l'ombre des forêts. Venez , Nymphé aimable , à cette heure tranquille où les bergers cessent de tondre leurs brebis & regagnent leurs demeures , où les moissonneurs lassés quittent les campagnes brûlantes , & couronnés de bleds vont rendre grâces à *Cérès*. Ce bosquet ne cache point de vipère ; mais l'amour , serpent plus dangereux , habite dans mon sein. Ici les abeilles sucent la douce rosée des fleurs ; mais votre *Alexis* ne connoît rien de doux que vous. Ah ! daignez voir nos demeures délaissées , ces fontaines couvertes de mousse , ces retraites tapissées de verdure , les zéphirs rafraîchiront les sentiers par où vous passerez , les arbres croissant subitement où vous serez assise , vous prêteront leur ombrage , les fleurs naîtront sous vos pas , tout ce que vous regarderez , fleurira. Que je desire de passer mes jours avec vous , d'invoquer les Muses , & de faire tout retentir de vos louanges !

D

## 74 MERCURE DE FRANCE.

Les oiseaux les chanteront dans chaque bocage , & les vents les porteront aux intelligences célestes. Mais si vous voulez , émule d'Orphée , faire entendre vos accens , les forêts étonnées danseront encore une fois , les montagnes dociles à votre voix se mettront en mouvement , & les ruisseaux attentifs suspendront leur cours.

Cependant voici que les Bergers évitent la chaleur du midi. Les taureaux mugissans s'approchent de ces eaux qui murmurent , les moutons accablés cherchent l'ombre. Dieux ! l'amour seul n'a-t-il point de relâche ? Le soleil est moins ardent , lorsque prêt à se plonger dans l'Océan , il termine sa carrière ; & moi je suis éternellement en proie aux flammes de l'amour , il me brûle la nuit comme le jour.



## ECLOGUE TROISIEME.

## L' A U T O M N E.

*A M. Wicherley. \**

**A** S S I S à l'ombre d'un hêtre, *Hylas* & *Agon* chantoient des airs rustiques; l'un se plaignoit de l'infidélité, l'autre de l'absence d'une amante, & les échos répétoient le nom de *Delie* & celui de *Doris*. Nymphes sacrées de Mantoue, j'implore votre secours; les chants d'*Hylas* & d'*Agon* sont le sujet de mes vers.

Toi, qui reçus des neuf Sœurs, l'esprit de *Plaute*, l'art de *Térence* & le feu de *Ménandre*; toi, dont la raison nous éclaire, dont l'humeur nous charme, dont le jugement nous instruit & l'imagination nous chauffe; toi, qui connois si bien la nature, daigne jeter les yeux sur des cœurs de Bergers; vois leurs passions naïves & leurs tendres langueurs.

*Phœbus* prêt à se coucher, répandoit une lumière éclatante, mais douce & tempérée; les nuages étoient enlumines de sa pour-

\* Fameux Poëte dramatique.

D ij

## 76 MERCURE DE FRANCE.

pre. *Hylas* poussant des gémissemens mélodieux , enseignoit ainsi aux rochers & aux montagnes à pleurer.

Allez , doux zéphirs , & emportez mes soupirs avec vous , portez mes tendres accens aux oreilles de *Délie*. Comme la tourterelle affligée déplore son amant perdu , & remplit tous les environs de ses gémissemens; ainsi éloigné de *Délie*, je me plains aux vents, mais je ne suis point entendu, je n'excite point la pitié , je suis oublié.

Allez , doux zéphirs , &c. Depuis son départ les concerts des oiseaux cessent , les tilleuls refusent leur ombrage , les lys baissent la tête & meurent. Fleurs fanées que le Printems a abandonnées , oiseaux que l'on n'entend plus depuis que l'été vous a quitté , arbres dont les feuilles se dessèchent quand l'automne bannit la chaleur , parlez , l'absence n'est-elle pas la mort pour ceux qui aiment ?

Allez , doux zéphirs, &c. Mandits soient les champs qui retardent le retour de *Délie*. Que toutes les fleurs s'y flétrissent , que les arbres y meurent , que tout y périsse , excepté elle : qu'ai je dit ? dans quelques lieux que ma *Délie* porte ses pas , que le Printems la suive , que les fleurs croissent subitement , que les chênes nouveaux se couvrent de roses , & que tous

les buissons distillent l'ambre.

Allez, doux zéphirs, &c. Les oiseaux cesseront leurs chants du soir, les vents de souffler, les branches de se mouvoir à leur gré, les ruisseaux de murmurer, avant que je cesse d'aimer. Les sources jaillissantes ne font point tant de plaisir au berger altéré, ni le doux sommeil au laboureur accablé, ni la pluie aux alouettes, ni l'éclat du soleil aux abeilles, que ta vue m'en inspire.

Allez, doux zéphirs, &c. Viens, Délie, viens; ah! pourquoi ce long délai? tous les échos d'alentour retentissent de ton nom, les rochers, les cavernes répètent sans cesse le nom de Délie. Ciel! est-ce une illusion qui flatte envain ma pensée? Est-ce un songe d'amant? ou est-ce en effet ma charmante Délie? Elle vient, ma Délie vient; cessez mes chants, zéphirs, cessez d'emporter mes soupirs. ( *Agon* chanta ensuite. ) Les bois de *Windsor* l'admiraient; répétez Muses ce que vous-mêmes inspirâtes.

Retentissez, collines, retentissez de mes lugubres accens, je me plains en mourant de la parjure Doris, vers ces montagnes dont le sommet diminue à mesure qu'il quitte la vallée pour se perdre dans les Cieux, tandis que les bœufs épuisés de

D iiij



## 78 MERCURE DE FRANCE.

fatigue & de chaleur , quittent les champs d'un pas tardif , maintenant que l'on voit la fumée s'élever du toit de ces hameaux , & que les ombres se répandent sur la verdure.

Retentissez , &c. Voici ce peuplier sous lequel nous avons souvent passé le jour ; j'ai souvent gravé sur son écorce ses amoureuses promesses , tandis qu'elle attachoit des guirlandes à ses branches ; les guirlandes sont fanées , les promesses sont effacées ; ainsi son amour a passé , ainsi mon espoir est évanoui.

Retentissez , &c. Le brillant *Arcturus* embellit à présent nos campagnes fertiles , les arbres supportent à peine les fruits dorés qu'ils ont produits , & les grappes enflées vont faire couler des flots de vin ; les mûres sauvages rougissent les buissons jaunâtres. Justes Dieux ! l'amour seul n'aura donc point de retour ?

Retentissez , &c. Les Bergers crient : tes moutons sont en proie . . . ah ! que me sert il de garder les troupeaux ? j'ai perdu mon cœur tandis que j'ai conservé mes brebis. *Pan* est venu , & m'a demandé quelle magie a causé mon tourment , ou quels yeux malfaisans m'ont lancé des regards funestes ? Quels autres yeux , hélas ! que ceux de la cruelle ont tant de pouvoir ?

& y a-t-il une autre magie que l'amour ?

Retentissez , &c. Je vais fuir les Bergers , les troupeaux & les plaines fleuries. . . . Je puis fuir bergers , troupeaux & plaines , je puis abandonner , oublier le genre humain , le monde entier , tout , excepté l'amour. Je te connois, amour ! tu es aussi terrible que la mer en fureur , plus cruel que les tygres de la Lybie ; tu fus arraché des entrailles brûlantes de l'Ætna , conçu dans les orages , & tu naquis dans le tonnerre.

Retentissez , &c. Adieu, bois , adieu, lumière du jour , je terminerai mes peines en me précipitant du haut de ce rocher. Ne retentissez plus , collines , ne retentissez plus de mes accens.

Ainsi chanterent ces bergers jusqu'à l'approche de la nuit : les Cieux étoient encore teints d'un rouge éclatant , la rosée tombant en flocons couvroit la terre , & le soleil se baissant , faisoit croître les ombres.



## ECLOGUE QUATRIEME.

## L'H Y V E R.

*A la mémoire de Mlle Tempest. \**

L Y C I D A S.

**T**IR C I S, le murmure de ce ruisseau ne peint pas la douleur d'un façon aussi touchante que tes chants. Le gazouillement des rivières qui coupent en serpentant les vallées, n'a rien d'aussi doux, ni leur cours d'aussi agréable. Maintenant les brebis dorment couchées sur leur molle roison, l'astre brillant de la nuit est au haut du firmament; tandis que les oiseaux en silence oublient leurs accens mélodieux, chante le destin de Daphné, chante sa gloire.

T I R C I S.

Vois-tu ces bocages argentés par la gelée; leur beauté est flétrie, leur verdure est perdue, & c'est par-là que j'essayerai de faire entendre les airs d'*Alexis*, qui emme-

\* Cette Demoiselle mourut en 1702. la nuit d'un grand orage. M. Walsh ami de l'Auteur, fit une Elegie sur sa mort, & engagea M. Pope à chanter le même sujet.

F E V R I E R. 1753. Si  
noient les *Nayades* attentives dans ces  
plaines. La *Thamise* en les arrosant, écou-  
toit ses accords & ordonnoit à ses saules  
de les retenir.

L Y C I D A S.

Puissent aussi bien les douces pluyes fer-  
tiliser nos champs, & augmenter nos fu-  
tures moissons ! commence ; *Daphné* en-  
mourant nous en chargea, & nous dit : ber-  
gers, chantez autour de mon tombeau..  
Chante donc, tandis que je vais pleurer,  
sous l'ombrage qui couvre ce monument  
champêtre, & l'orner de nouvelles bran-  
ches de lauriers.

T I R C I S.

Quittez, *Muses*, ces sources de crystal ;  
*Nymphes* & *Sylvains*, apportez des guir-  
landes de *Cyprès* ; amours qui gémissiez ,  
formez des berceaux de myrte au-dessus  
des fontaines, & rompez vos flèches com-  
me vous fîtes à la mort d'*Adonis* ; gravez  
sur cette pierre avec vos traits d'or main-  
tenant inutiles ; » que la nature change  
» de face, que le Ciel & la Terre pleu-  
» rent, la belle *Daphné* n'est plus, il n'est  
» plus d'amour.

C'en est fait, & la Nature n'a plus de  
charmes. Voyez ces nuages épais qui obs-

D 4.

## 82 MERCURE DE FRANCE.

curcissent le jour ! les arbres répandent des larmes & déplorent leurs feuillages épars sur son tombeau ; quelque part sur cette terre où vous trouviez des fleurs , elles ont fleuri avec *Daphné* & ont péri avec elles. Ah , que nous importent les beautés de la nature ! *Daphné* n'est plus , il n'est plus de beauté.

Les troupeaux refusent leurs verts pâturages , les genisses altérées ne cherchent plus les eaux courantes , les cygnes argentés lamentent son malheureux destin avec des accens plus tristes que ceux dont ils annoncent le leur , l'écho se retire en silence au fond de ses cavernes , ou du moins ne répond qu'au seul nom de *Daphné* , elle l'enseignoît avec plaisir à ces rivages. *Daphné* n'est plus , il n'est plus de plaisir.

On ne voit plus tomber la rosée , on ne sent plus le matin l'odeur des fleurs , les parfums ne rafraîchissent plus nos champs , les zéphirs qui se taisent depuis sa mort , regrettent des soupirs plus doux que les leurs , l'industrielle abeille néglige ses magasins dorés. *Daphné* est morte , il n'est plus de douceur.

Les alouettes ne suspendront plus leur vol au milieu des airs pour entendre chanter *Daphné* , les rossignols ne répéteront plus

ses chansons , ou frappés d'étonnement, ne les écouteront plus du fond de leurs bocages ; les ruisseaux n'oublieront plus leur murmure , pour se rendre attentifs à une musique plus douce ; ils diront plutôt aux roseaux & aux échos : *Daphné* est morte , il n'est plus de musique.

Les vents légers portent de tous côtés la nouvelle de sa triste destinée , leurs soupirs le disent aux arbres tremblans , les arbres dans toutes les plaines , dans tous les bois , le répètent aux fleuves argentés , qui calmés auparavant , se troublent aujourd'hui & sont grossis de larmes ; les vents , les arbres , les fleurs déplorent sa mort. *Daphné* , quelle douleur pour nous ! *Daphné* , notre gloire n'est plus !

Mais quoi ! le séjour où *Daphné* étonnée s'élève au-dessus des nuages & du firmament , est le théâtre éclatant d'éternelles beautés , les champs y sont toujours frais , les bocages toujours verts : soit que vous soyez dans ces bosquets d'amarantes , soit qu'errante dans ces prairies , vous choisissiez des fleurs qui ne se fanent point , jetez un regard propice sur nous qui implorons votre nom , *Daphné*, notre Divinité, & qui n'êtes plus le sujet de notre douleur !

L Y C I D A S.

Comme tout est attentif aux plaintes de

D v j

#### 84 MERCURE DE FRANCE.

ta Muse , tel est le silence qui régné quelquefois le soir ; lorsque Philomèle chante & que l'haleine du zéphir voltige sur les feuilles & expire sur les arbres. Pour toi, brillante Déesse, souvent un agneau rongira de son sang tes Autels ; si mes brebis fécondes augmentent mon troupeau , tant que les arbres fourniront de l'ombrage , & que les fleurs répandront de l'odeur, ton nom , tes honneurs & ta gloire vivront.

#### T I R C I S.

Levons-nous. Le pâle *Orion* envoie une humidité mal-saine , & les pins étalent un ombrage malfaisant , le violent *Eurée* souffle, & la nature est en décadence ; le tems conquiert tout , il faut obéir au tems. Adieu , vallées , montagnes , sources & bocages ; adieu , chants & amours champêtres ; adieu mes troupeaux , adieu Sylvains ; adieu , Daphné , je dis adieu au monde entier.





A M O N S E I G N E U R

M O N S E I G N E U R

L E C O M T E D' A R G E N S O N :

R E M E R C I E M E N T

D E L A C R O I X D E S. L O U I S ,

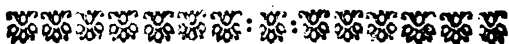
*à Mr. de Bouffanolle, Capitaine au Régiment de Cavalerie de Beauvilliers.*

**D** U Pere des Bourbons je porterai l'image,  
 Mon sein sera marqué du sceau de la valeur :  
 Comme tant de Héros, un si précieux gage  
 M'unit presque à mon Roi : quelle insigne faveur !  
 Leur prix m'est un bienfait, leur gloire est mon  
 exemple ;

Que je vais être avide à l'aspect des lauriers !  
 Mais, arme ton courroux ; J'apus ouvre ton Tem-  
 ple ;

Je brûle de vous suivre, invincibles Guerriers.  
 Mais où suis-je ? Et quelle est mon ardeur insensée ?  
 A qui dis-je mes vœux ? A vous, Dieu de la Paix ,  
 Qui, la foudre à la main, de l'olive sacrée  
 Préparez toujours la gloire & les bienfaits.





## ASSEMBLÉE PUBLIQUE

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

DE LYON,

*Du 2. Décembre, 1750.*

**M** O N S I E U R l'Abbé Cayer, Directeur, a fait l'ouverture de l'Assemblée par un discours sur la négligence, l'aveuglement, la prévention, ou d'autres motifs inconnus qui empêchent qu'on ne mette à profit plusieurs découvertes faites de nos jours dans les Sciences & les Arts. Il rapporte des exemples d'un grand nombre d'inventions très-utiles qu'on laisse dans l'oubli, peut-être encore par l'attachement servile qu'on a pour d'anciens usages. Ce discours qui tend tout à l'utilité publique, de même que les Ouvrages des Académiciens, a été suivi des extraits suivans des Mémoires qu'ils ont lus à la Société Royale depuis la dernière assemblée publique.

*Sur la proportion qu'il doit y avoir entre les diamètres des tuyaux montans & ceux des corps de pompes.*

On a toujours fait jusqu'ici le diamètre

des tuyaux montans, & surtout celui de leurs soupapes, beaucoup plus petit que le diamètre des corps de pompes ; cependant un Auteur d'une grande réputation qui a écrit depuis peu sur l'hydraulique, & dont l'ouvrage est approuvé par l'Académie de l'Europe la plus compétente en cette matière, prétend que cette pratique est sujette à de grands inconvénients. Il faut selon lui que les forces employées pour faire monter la même quantité d'eau pendant le même tems dans les deux cas, soient en raison réciproque des quarrés quarrés, ou des quatrièmes puissances des diamètres des tuyaux montans ; c'est-à-dire que si le diamètre du tuyau est seulement la moitié de celui du corps de pompe, il faudra 16 fois plus de force que s'il lui étoit égal.

La différence seroit bien plus frappante, si l'on supposoit leur rapport comme 1 est à 3, ou à 4, &c. tel qu'il est effectivement dans la plûpart des pompes.

C'est ce qui a fait craindre à M. de Valernod qu'il ne se fût glissé quelque erreur dans la démonstration de cet Auteur, ou du moins dans l'application qu'il en fait. Pour éclaircir un point de pratique aussi intéressant, il a eu recours à l'expérience, & les pompes singulieres qui fournissent l'eau aux bassins de la Place Royale,

## §§ MERCURE DE FRANCE.

Ils ont fourni les moyens de la faire. Quand on auroit voulu faire une machine exprès, on n'auroit pu rien imaginer de plus favorable. 1°. L'expérience est en grand; ce qui dissipe ces craintes, souvent bien fondées, que ce qui réussit en petit, ne réussit pas toujours en grand. 2°. Comme le défaut dont il est question, y est plus grand que dans aucune pompe exécutée jusqu'ici, puisque le diamètre moyen des corps de pompes est de 22 p. 6. lig., tandis que celui du trou des soupapes des tuyaux montans est seulement de 2 pouces 10 lignes, ce qui fait un rapport de près de 1 à 8. Si l'inconvénient qui résulte de ce défaut de proportion est si grand, il doit se faire appercevoir dans le jeu de ces pompes, & pour ainsi dire sauter aux yeux, pour peu d'attention qu'on y fasse.

M. de Valernod a pris en conséquence avec M. Delorme, très exactement toutes les dimensions de cette machine publique; il en a constaté l'effet réel pendant un tems constant & déterminé. Ayant ensuite calculé quel devoit être son produit suivant le nouveau principe, il a trouvé que ces pompes n'auroient pas dû donner une seule goutte d'eau. Il faudroit une puissance 3918 fois plus grande pour en fournir.

seulement la même quantité qu'elle donne. Enfin pour tirer de cette expérience toutes les lumières possibles , il l'a considérée sous une nouvelle face. Il a supposé la même machine telle qu'elle est, à l'exception des tuyaux montans & du trou des soupapes qu'on auroit fait aussi gros que le corps de pompes ; il a calculé ensuite quel devoit être son effet , non plus relativement à son état de défectuosité comme auparavant , mais absolument suivant son état de perfection prétendue, ce qui est l'inverse de la première manière dont il l'avoit d'abord considérée ; & il a trouvé que son produit ne seroit pas différent de celui que l'expérience a donnée. D'où il seroit fondé de conclure qu'il ne compte pas même que ce soit un défaut de faire les tuyaux montans moins gros que les corps de pompes ; tant s'en faut que l'inconvénient qui peut en résulter, soit aussi grand que la prétend cet Auteur.

On ne peut pas cependant douter qu'il n'y ait une proportion qui doit être la plus parfaite de toutes , mais qui n'a pas été connue jusqu'ici ; & c'est ce qui doit exciter les recherches des Géomètres & des Méchaniciens.

*Sur quelques découvertes faites dans la Suisse  
& dans le Valais.*

Un Voyageur guidé par le desir de s'instruire, préfère constamment les climats où la nature étale ses merveilles, quelque sauvages qu'ils lui paroissent, à ceux où elle prodigue ses délices; & c'est là le motif qui a conduit M. le Marquis de Maugiron dans les montagnes escarpées du Valais. Il a parcouru les Alpes en Physicien & en homme de Lettres, & les découvertes qu'il a faites l'ont amplement dédommagé des fatigues qu'il a essuyées en traversant des pays d'un accès si pénible. Il y a fait avec succès des recherches d'une double espèce: les premières ont eu pour objet les monumens précieux de l'antiquité; les secondes, les curiosités naturelles dont ces montagnes sont remplies. Ceux qui joignent les talens littéraires aux connoissances physiques, peuvent examiner les premières dans le Mémoire. Les loix de la Société Royale me restraignent à vous donner l'extrait des secondes.

L'Auteur commence par faire mention d'une plante appelée dans le pays, Genepit, qu'il n'a vû décrite nulle part, & qui est d'une substance si chaude que sa pointe perce à travers les glaces & les neiges:

c'est un spécifique assuré contre la pleurésie. Dans la pensée que cette plante qui est la pâture ordinaire des bouquetins , pouvoit donner à leur sang la qualité de dissoudre le sang coagulé , il voulut s'en assurer par l'expérience. Pour cet effet il fit nourrir pendant l'espace de trois semaines un de ces animaux avec du foin , & une chèvre commune avec du genepi ; égorgés tous deux au bout de ce tems , le sang du bouquetin avoit perdu sa qualité , & celui de la chèvre l'avoit acquise.

Il naît dans le Valais , & surtout à Sion la Capitale , une espèce d'hommes assez fringulière ; on les appelle Cretins ; ils sont sourds , muets , imbécilles , presque insensibles aux coups ; ils ont des goîtres qui leur pendent jusqu'à la ceinture ; on n'apperçoit en eux aucune trace de raisonnement ; mais en revanche , ils ont une activité merveilleuse pour tout ce qui a rapport aux besoins corporels. Ces bons gens les regardent comme les Anges tutélaires des familles , & celles qui n'ont pas des Cretins , se croient disgraciées du Ciel.

M. le Marquis de Maugiron fait ensuite de curieuses remarques sur les montagnes appelées les Glacieres , en particulier sur celles de Faucigni , dont le circuit est de plus de dix lieues ; sur ces amas énormes

de glaces & de neiges qui depuis un tems immémorial résistent à l'action du soleil ; sur l'extrême différence qui se trouve entre les Habitans des Vallées séparées seulement par le sommet des Alpes ; ces peuples soumis aux mêmes loix , conduits par les mêmes principes de politique , élevés dans les mêmes sentimens de religion , quelques-uns même gouvernés par le même Prince, ne se ressemblent en rien. C'est surtout à l'égard de leur musique que cette différence se fait sentir ; on diroit même qu'elle s'étend jusques sur les corps inanimés. Le revers des Alpes qui regarde l'Italie , a des carrieres de marbre , & les parties opposées en sont privées entièrement. On en a découvert une près de Suze, qu'on prétend être de verd antique , & qui tout au moins lui ressemble beaucoup.

A l'occasion de quelques poissons pétrifiés, & semblables à ceux du lac de Genève trouvés à Moudon , Capitale du pays de Vaud , située à plus de six lieues de ce lac , l'Auteur fait de sçavantes réflexions sur les changemens arrivés dans le lit des lacs ; sur la formation des vallées , des collines & des hautes montagnes ; sur l'origine des ruisseaux & des grandes rivières de l'Europe , dont il pense que les principaux réservoirs sont situés sur le sommet des

Alpes & des Pirenées. Les bornes prescrites à un extrait m'obligent de renvoyer à la lecture du Mémoire ceux qui souhaiteront de tout ceci une plus ample explication.

## Observations Astronomiques faites à l'Observatoire du Collège des Jésuites.

### *Observation du mouvement de Mars comparé avec une étoile du Sagittaire.*

Cette Observation a été faite avec un réticule composé d'un châssis de cuivre placé au foyer d'une lunette de trois pieds, sur lequel sont appliqués quatre fils de soye tels qu'ils se tirent de la coque, & qui se croisent au centre du châssis à l'angle de  $45^{\text{d}}$ . L'étoile de laquelle le R. P. Béraud a déduit le mouvement de Mars, est de la constellation du Sagittaire & de la  $3^{\text{e}}$  grandeur; Bayer la désigne par la lettre B. On a conclu des Observations de M. Flamsteed & de M. l'Abbé de la Caille, que l'ascension droite de cette étoile étoit au mois de Septembre 1749. de  $279^{\text{d}}$ .  $56^{\text{m}}$ .  $13^{\text{s}}$ . & sa déclinaison australe de  $26^{\text{d}}$ .  $34^{\text{m}}$ .  $4^{\text{s}}$ . En comparant Mars avec cette étoile, l'Auteur a trouvé que la Planète le



## 94 MERCURE DE FRANCE.

10<sup>e</sup>. Septembre 1749. à 8<sup>h</sup>. 7<sup>m</sup>. 36<sup>f</sup>. du soir, étoit au 8<sup>d</sup>. 56<sup>m</sup>. 49<sup>f</sup>. du Capricorne, avec une latitude australe de 3<sup>d</sup>. 52<sup>m</sup>. 53<sup>f</sup>. Que le 13<sup>e</sup>. du même mois à 8<sup>h</sup>. 54<sup>m</sup>. 6<sup>f</sup>. du soir, cette planète étoit à 10<sup>d</sup>. 21<sup>m</sup>. 14<sup>f</sup>. du même signe, avec une latitude australe de 3<sup>d</sup>. 45<sup>m</sup>. 23<sup>f</sup>. Que le 15<sup>e</sup> du même mois Mars étoit arrivé à 11<sup>d</sup>. 18<sup>m</sup>. 26<sup>f</sup>. du même signe, avec une latitude de 3<sup>d</sup>. 47<sup>m</sup>. 43<sup>f</sup>. Par ces observations on voit que le lieu de Mars, calculé sur les tables pour ces tems là, est trop avancé de 2 minutes & quelques secondes.

### *Observation de la conjonction de Mars avec Jupiter.*

Pour avoir le moment de la conjonction de Mars avec Jupiter en ascension droite, le R. P. Béraud a observé avec le réticule le mouvement de ces deux planètes le 30 Décembre 1749. , le 31. du même mois, le 1<sup>er</sup> & 2. Janvier 1750. Il résulte de ces Observations, que cette conjonction en ascension droite est arrivée le 3. Janvier 1750. à 8<sup>h</sup>. 5<sup>m</sup>. 20<sup>f</sup>. du soir.

### *Observation de l'Eclipse de Lune, du 19 Juin 1750.*

La lune se leva éclipcée comme on l'avoit prévu.

F É V R I E R, 1753. 95  
 L'ombre touchoit mare      Tems vrai.  
 crifium à , . 8<sup>h</sup>. 20<sup>m</sup>. 34<sup>f</sup>. du f.  
 Immersion entiere de  
 la lune dans l'ombre à 8<sup>h</sup>. 38<sup>m</sup>. 47<sup>f</sup>.  
 Commencement de l'é-  
 mersion à , . 10<sup>h</sup>. 2<sup>m</sup>. 47<sup>f</sup>.  
 Emerfion entiere de  
 Kepler à . . 10<sup>h</sup>. 22<sup>m</sup>. 25<sup>f</sup>.  
 Emerfion entiere de  
 Copernic à . . 10<sup>h</sup>. 32<sup>m</sup>. 42<sup>f</sup>.  
 Emerfion entiere de  
 Platon à . . 10<sup>h</sup>. 40<sup>m</sup>. 9<sup>f</sup>.  
 Fin de l'éclipfe, dou-  
 teufe , à . . . 11<sup>h</sup>. 13<sup>m</sup>. 22<sup>f</sup>.

*Observation de la même Eclipfe , faite à  
 Toulon , par le R. P. du Chatelard , Je-  
 fuite , Hydrographe du Roi , & Associé de  
 l'Académie.*

Immersion totale de la Lune à 8 h. 42 m. du soir.  
 Commencement de l'Emerfion à 10 7  
 Kepler tout hors de l'ombre à 10 24  
 Ticho tout hors de l'ombre à 10 31

Il y a apparence que les nuages ont  
 empêché le R. P. du Chatelard d'observer  
 les autres Phases de cette Eclipfe.

*Sur l'Opium d'Egypte & sur l'Opium de  
 France.*

Ce Mémoire commence par un dis-  
 cours sur la Botanique , dans lequel M.

## 96 MERCURE DE FRANCE.

Gavinet rappelle les peuples de l'antiquité qui se sont les plus distingués dans la connoissance des Plantes. Il parle de l'attention sérieuse qu'on doit avoir lorsqu'on s'applique à en examiner les vertus. Ces vertus varient dans l'espèce même de la plante lorsqu'elle ne naît pas dans le climat qui lui paroît spécialement désigné par l'Auteur de la nature.

Les Plantes aromatiques étrangères cultivées en France dans les Jardins Royaux des Universités , n'exhalent point une odeur aussi forte que dans l'endroit de leur naissance. Quelle différence ne trouvons-nous pas dans le goût & dans la force des vins de nos Provinces différentes ? Il en est qui donnent par la distillation une fois plus d'esprit.

L'Opium est un suc extrait & épaissi des têtes de pavots blancs qui croissent au Grand-Caire : il produit sur les naturels du pays l'effet que produit le vin sur nous ; il fortifie le cœur , éveille les esprits & leur donne plus de force & d'activité. Ces habitans en avalent des morceaux de deux & trois gros , sans que cette quantité leur procure le sommeil , tandis qu'un seul grain produit cet effet sur nous.

L'Auteur après avoir donné la raison physique des effets de l'Opium , & rapporté  
avec

avec les procédés des Auteurs différens, les différentes menstres dont ils se sont servis pour le dépouiller de ses parties hétérogènes , a présenté à la Compagnie un morceau d'Opium , ou d'extrait de têtes de pavots blancs du Pays.

Si la plante que produit la semence qui nous a été apportée du Levant , paroît en quelque maniere avoir dégénéré dans ces climats , on peut dire qu'en dégénérant elle est devenue plus salutaire. On peut en donner la dose de huit & dix grains , sans exposer celui qui le prend à aucun accident fâcheux. Il a même un avantage marqué sur l'Opium du Caire : ce dernier occasionne pendant le sommeil des visions fatigantes, dont on sent encore l'impression après le réveil , il reste dans la tête des stupidités & des engourdissemens qui influent jusques sur les paupieres ; c'est ce que ne fait point l'Opium du Pays.

Il résulte de toutes ces observations , qu'une même méthode de Médecine ne sçauroit convenir également aux habitans de deux climats opposés. Pour les uns les remèdes doivent être spiritueux & volatils , tandis que pour les autres ils seront doux , temperans & rafraichissans. D'où M. Gavinet conclut que les prétendus remèdes universels ne sont que des chimères & des illusions.

E

*Suite de l'Ouvrage , sur les moyens de perfectionner la Musique.*

M. Bollioud examine dans cette partie de l'Ouvrage qu'il a entrepris sur l'harmonie , si nous connoissons assez la Musique des Anciens pour en juger sainement ; si cette connoissance , supposée possible , peut apporter quelque moyen de perfection à la Musique moderne , & s'il y a quelque profit à espérer de la comparaison.

L'Auteur remarque d'abord que l'histoire nous a tracé deux voyes pour nous instruire de l'origine , de l'usage & des progrès de la Musique comme des autres Arts : sçavoir , la vie des Artistes célèbres , & les Ouvrages didactiques qu'il nous ont laissés. M. Bollioud fait voir que ni l'une ni l'autre de ces voyes , ne suffit pour nous conduire à la connoissance de la Musique ancienne , parce que les tablatures & les autres monumens démonstratifs nous manquent , & qu'il est impossible de faire sans modèles , aucune comparaison utile à cet Art.

Il ajoute que cette notion & ce parallèle , supposé possible , ne nous seroit d'aucun secours pour perfectionner la Musique , parce que nous conjecturons avec

fondement que les progrès d'âge en âge ,  
l'ont mis hors de comparaison avec celle  
des Anciens. Il conclut que tout ce que  
les Historiens nous en apprennent, est plus  
du ressort des Sçavans que des Musiciens ,  
& que la lecture des vies des fameux Ar-  
tistes , ainsi que la connoissance de leurs  
systèmes & de leurs méthodes , doit res-  
ter dans l'ordre des sciences de critique  
& de pure curiosité.

*De la Melographie , ou de la déclama-  
tion des Anciens. Seconde partie.*

Dans un premier Mémoire dont on a  
donné l'extrait en son tems , le P. Tolo-  
mas produisit des témoignages qui ne per-  
mettent pas de penser que la déclama-  
tion théâtrale ait été un véritable chant chez  
les Anciens. Mais la déclama-  
tion réduite  
au ton d'une prononciation soutenue &  
harmonieuse , peut-elle s'écrire ou se no-  
ter ? Quoique l'antiquité paroisse déposer  
en faveur de l'affirmative , cette dépo-  
sition n'est d'aucun poids , s'il est réelle-  
ment & physiquement impossible de no-  
ter toute déclama-  
tion qui n'est point  
chantante.

L'Auteur dans son Mémoire essaye de  
combattre cette prétendue impossibilité ,  
& à ce dessein il nous ramene d'abord à

des autorités qui paroissent décisives en faveur de son opinion. Il observe ensuite qu'en supposant même que nos Musiciens ne fussent point capables de noter la déclamation d'une Harangue ou d'une Comédie, on n'en pourroit rien conclure contre la Melographie des Anciens; c'est ce qu'il entreprend de justifier dans le détail.

En finissant il indique les moyens de renouveler parmi nous cet art également ingénieux & commode, qu'il est peut-être réservé à notre siècle de renouveler: au moins ne lui paroît-il pas qu'il y ait aucune impossibilité réelle à alléguer contre le souhait qu'il en forme.

M. Christin, Secrétaire perpétuel de la même Académie, a prononcé l'éloge de feu M. Martiné, Académicien ordinaire. M. Garnier a lu un Mémoire qui a pour titre :

*Explication des Phénomènes de l'Électricité.*

M. Garnier commence son Discours par ces mots : Messieurs, si je trouve une machine dont le jeu sensible & même visible, produise les mêmes Phénomènes que ceux de la machine électrique ordinaire, ne suis-je pas fondé à croire que j'ai découvert le véritable mécanisme de l'Électricité ? Or je la trouve dans le Livre de no-

tre (çavant confrere Monsieur Jallabert.

Cette Machine est une espece de Barometre lumineux fait avec toutes les précautions requises. La petite branche de ce Barometre est plus longue que celle des autres, elle n'est pas terminée en boule, d'ailleurs point de différence.

On place ce Barometre verticalement sur une table, on l'y rend immobile; on suspend des petits corps légers autour de la grande branche de ce Barometre un peu au-dessus du niveau du mercure contenu dans cette branche; ensuite on enfonce un piston dans la petite branche, ce qui oblige le mercure à s'élever dans la grande. Lorsque le mercure monte, les corps légers dont on vient de parler, sont éloignés & paroissent repoussés avec impétuosité: on retire le piston, le mercure descend dans la grande branche, alors les petits corps légers en sont rapprochés.

Les principaux Phénomènes de l'Electricité consistant dans l'attraction & la répulsion, M. Garnier a cru en découvrir la véritable cause dans cette expérience; voici le précis de son raisonnement.

Les corps quelque légers qu'ils soient, ne se meuvent point d'eux-mêmes: donc les corps légers de l'expérience citée, sont mis par un fluide quelconque, qui sort



## 302 MERCURE DE FRANCE.

des pores de la grande branche lors de l'ascension du mercure ; donc ils sont repoussés par un corps quelconque , lorsque le mercure descend. Quel peut être ce fluide ? poursuit M. Garnier ; le Barometre est lumineux , il est vuide d'air ; ce n'est donc pas de l'air : d'ailleurs l'air ne passe pas au travers des verres. Je ne connois , dit M. G. , que deux corps qui puissent y passer , le feu & la lumiere. Si l'espace contenu au dessus du niveau du mercure étoit rempli de feu , cette extrémité de la grande branche seroit plus chaude au toucher que le reste de la branche , ce qui n'est pas : donc ce n'est pas du feu , donc c'est de la lumiere.

Lorsque le mercure poussé par le piston , vient remplir l'extrémité supérieure de la grande branche , il en chasse le fluide lumineux , il le force à s'échapper lateralement par les pores de cette extrémité : la lumiere en sortant de ces pores , rencontre les corps légers suspendus , les heurte , ce choc les écarte de la grande branche ; voilà la répulsion. Si l'on retire le piston & que le mercure descende , le fluide lumineux répandu dans l'athmosphere est pressé par tout le poids de cette même atmosphere , à venir remplir le vuide fait par le mercure descendant , entraîne avec lui les

corps legers, jusques aux parois de la grande branche , & produit ain<sup>si</sup> l'illusion qui donne lieu à l'erreur de l'attraction.

Le mécanisme de la répulsion des corps legers & de leur prétendue attraction dans le jeu de la machine électrique ordinaire , composée d'un globe de verre tournant & frotté à sa superficie , d'une frange , d'une barre de fer , ou de tout autre métal , est expliqué par M. G. de la maniere suivante.

La main , dit-il , ou le couffinet appliqués au globe , font réjaillir la matiere contenuë dans la superficie du verre , de même que si on passe la main sur une vergette , on en fait sortir la poussiere. Par là il se fait donc un vuide de lumiere dans la superficie du globe. Ce vuide pourroit absolument se réparer par la lumiete de l'atmosphere qui avoisine le globe. Mais celle qui en sort, fait nécessairement un tourbillon : ce tourbillon rompt la direction du mouvement de ce fluide lumineux ambiant qui se portoit au globe en ligne droite. Si donc , dit M. G. , il est un fluide lumineux à l'abri de ce tourbillon , ce sera ce fluide à l'abri qui remplacera plus aisément le vuide fait dans le globe tournant. Or ce fluide à l'abri du tourbillon se trouve dans la frange qui touche le

E iiij

globe. Le fluide lumineux contenu dans la frange réparera le vuide du globe, celui de la frange sera réparé par la barre de fer, celui de la barre le sera par la lumière contenue dans l'atmosphère, ou par celle qui est contenue dans les pores de quelques corps voisins de la barre. Si ces corps sont légers comme de la poussière, la lumière répandue dans l'air les soulèvera & les emportera avec elle jusques à la barre; ce qui fera croire la prétendue attraction. Ensuite ou ils retomberont par leur poids, ou bien toute la lumière ne pouvant pas entrer dans la barre faute d'espace, une partie de cette lumière en réfléchira & éloignera avec elle cette poussière, ce qui produira le phénomène de la répulsion.

M. G. prétend que les aigrettes qui paroissent d'une matière enflammée aux angles des corps électrisés ne sont autre chose que la lumière réfléchie de dessus ces angles. Il prouve qu'elles ne sont causées par aucun feu, parce qu'elles ne brûlent pas: le feu seul peut brûler, la lumière ne fait qu'éclairer; il est vrai qu'elle n'éclaire ordinairement que par l'action du feu sur elle, encore n'est-ce pas une action immédiate; mais il n'est pas moins vrai qu'elle peut éclairer & qu'elle éclaire

réellement sans le secours du feu. On en trouve une preuve dans les Barometres lumineux, dont la lumiere qui frappe nos yeux n'a été remise en mouvement que par le mercure agité. M. G. prétend que le feu & la lumiere sont des êtres très-différens, & si opposés l'un à l'autre, qu'il les regarde comme deux antagonistes, & les deux principaux ressorts de l'Univers. Il soutient que les aigrettes sont mal nommées enflammées, parce que l'idée d'enflammé emporte avec elle une idée de feu & de chaleur dont ces aigrettes sont dénuées. Elles ne sont, dir-il, qu'une grande portion de lumiere qui n'ayant pû pénétrer dans les angles des corps électrisés, en est repoussée avec assez de violence, & en assez grande quantité pour représenter une flamme, & faire une illusion si forte que l'on a peine à se détromper même en y portant le doigt, quoique loin d'exciter la moindre sensation de chaleur, elles font sentir un vent léger & frais.

Si l'on fait attention que l'étincelle avec l'éclat sort toujours du corps non électrique pour se précipiter dans l'électrisé, on se persuadera aisément de la solidité de ce système, qui n'en est plus un pour l'Auteur. Ces étincelles, dir-il, ne brûlent pas; donc elles ne sont pas du

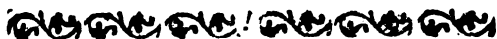
E v

feu. Elles éclairent ; donc elles sont lumière. Elles sont poussées visiblement du corps électrique dans le non électrique ; mais par quelle force ? Ce ne peut être que par le poids de l'atmosphère & de la lumière ambiante , qui comme tous les autres fluides , tend à l'équilibre & fait effort pour réparer le vuide de lumière fait dans le corps électrique.

Les bornes d'un extrait ne permettent pas de rapporter l'explication que l'Auteur a donnée de plusieurs autres phénomènes de l'électricité ; on a même été obligé de beaucoup abréger la théorie de ceux dont on vient de parler.

L'Auteur conclut que les noms d'électricité & d'attraction , présentent l'erreur à l'esprit en y présentant du merveilleux , & que pour en donner une idée plus juste , on pourroit appeller la machine électrique *Αητεσπειρον τοῦ Φωτός* , c'est-à-dire , Pompe de lumière , ou *Machina Photica* , de même qu'on a appelé *Machina pneumatica* , Machine pneumatique , la Pomp<sup>e</sup> d'air.

La Séance a été terminée par la lecture qu'a fait M. Clapasson , d'un Mémoire sur l'Architecture , dont l'extrait a été donné dans l'Assemblée publique du 15 Avril 1750.



# LES EFFETS DE L'AGE.

**R**aison, dont j'ai long-tems senti l'insuffi-  
 fance,  
 Contre un penchant flatteur, hélas ! que pour-  
 vois-tu ?

Combien n'as-tu pas combattu ,  
 Sans obtenir le prix de ta persévérance ?  
 Mais enfin mon bonheur passe mon espérance ;  
 Grace à mes quarante ans , j'acquiers une vertu  
 Vrais tourmens de notre être ,  
 Source équivoque de plaisir ,  
 Enfans de nos besoins , amours , brûlans desirs ,  
 Avec vous je vois disparaître ,  
 Pour un instant heureux , mille & mille soupirs.  
 Exempt de ces vives allarmes ,  
 Qui troubloient la paix de mon cœur ,  
 Je brave deux beaux yeux , & leur feinte dou-  
 ceur ,

Je puis sans m'égayer , évaluer les charmes  
 D'un sexe que l'instinct fait trouver séducteur.  
 La beauté , quoique touchante ,  
 Me plaît sans me captiver ,  
 Elle n'a rien qui me tente ,  
 Je ne sçais que l'admirer.

Je faisois autrefois mes plus cheres délices  
 D'offrir sur ses Autels & mon ame & mes sens ;

E vj

## 108 MERCURE DE FRANCE

Aujourd'hui pour tout sacrifice ,  
Je lui paye un léger encens.

Mais , dira-t-on , cette victoire  
Vous ne la devez point à vos foibles efforts ?  
Si l'âge a détraqué de fragiles ressorts ,  
Vous en revient-il quelque gloire ?  
Non ; je n'y prétends pas , je l'avoue humble-  
ment ;

Ce repos est un don de la sage Nature ;  
En suis-je moins heureux ? la vertu la plus sûre  
Est l'effet du temperamment.  
Je veux donc le dire & redire ,  
Si je suis affranchi du dangereux empire  
Du moins traitable des tyrans ,  
Je le dois à mes quarante ans.

### ENVOI.

*A M. de Mal\*\*\*.*

Gardez-vous de ce ridicule ;  
Vous , qui pour une jeune & charmante moitié  
Seriez un objet de pitié ,  
Si vous deveniez mon émule.  
Observez-vous jusqu'au scrupule ,  
Pour éloigner ce jour qui tôt ou tard viendra ,  
Où ma vertu vous gagnera.

Le mot de l'Enigme du Mercure de Janvier, est *la Montre*. Celui du premier Logogriphe, est *quinquina*. Celui du second est *malice*, dans lequel on trouve *mal*, *ami*, *line*, *mail*, *l'ame*, *ail*, *cime* & *ame*. Celui du troisième Logogriphe est *potage*, dans lequel on trouve *pot* & *age*.



## ENIGME.

Où passe de beaux jours avec moi rarement ;  
Je suis pour les mortels un dangereux tourment ;  
S'ils me consultent trop , j'empoisonne leur vie ,  
Et bientôt je deviens leur cruelle ennemie.  
Lecteur , pour vivre heureux , chasse-moi de ton  
cœur.

Garde-toi d'écouter mon langage flatteur ,  
Il couvre très-souvent d'un voile plein de charmes ,

La source des regrets & des vives allarmes.  
Autrefois on me vit causer d'affreux malheurs,,  
Faire égorger entr'eux les freres & les sœurs,,  
Enlever à des Rois des Trônes légitimes ,  
Etre l'auteur enfin des plus horribles crimes ;  
Mais d'un autre côté , tels sont mes attributs ,  
Sans moi des noms fameux ne seroient point  
connus ;



## 110 MERCURE DE FRANCE.

Je suis en tout pays utile & nécessaire ;  
Je sers également les Princes qu'on révère ,  
Et ceux qui de l'Amour suivent les douces loix ;  
Les plus vaillans Héros me doivent leurs exploits ;  
On me connoît par tout sur la terre & sur l'onde ;  
Je suis pour tous les Arts une mere féconde ;  
Le Commerce sans moi , seroit peu cultivé ;  
On ne peut point douter de mon utilité.  
Je ne puis mieux , Lecteur , me faire ici connoître ;

Réfléchis un moment , tu me verras paroître ;  
Mais si tu n'es point sage , évite-moi toujours ;  
Car je serois alors le bourreau de tes jours ;  
Il faut que la raison & me guide & m'éclaire ,  
Et sçavoir m'enfermer dans une juste sphere.

---

### A U T R E.

**J**E rassemble chez moi les dépouilles cruelles  
Que l'on trouve en Lybie & mille autres climats ;  
Et malgré leur horreur , je connois bien des belles  
Qui pensent que j'ajoute à leurs plus doux appas.  
Il est encor pour moi d'autres bizarreries  
Qui caractérisent mon sort ;  
Oisif , je suis triste à la mort.  
Lorsque l'aimable Flore émaille nos prairies ;  
Et que des plus beaux jours chacun paroît content  
L'on me voit triste & taciturne ,

F E V R I E R. 1753. . III

Regreter la saison dédiée à Saturne,  
Quoique je tremble en la voyant.

*Par Mlle de Rey.*

---

L O G O G R I P H E.

**S**I tu désires me connoître ;  
Lecteur , prête attention ;  
Neuf lettres composent mon être,  
Compagne de l'ambition ,  
Aux talens j'ai donné naissance ;  
Je hais la coupable indolence ,  
**A** des vastes projets j'anime les grands cœurs ;  
Par moi de tout obstacle ils deviennent vain-  
queurs :  
Quelquefois imitant l'envie ,  
Je suis du mérite ennemie ,  
**J**e tâche de ravir aux plus rares vertus ,  
Les éloges qui leur sont dûs.  
**A** tous ces traits tu devines , sans doute ,  
Je vais me découvrir : écoute.  
**D**éplaces certain pied , je suis un animal.  
D'équivoque nature ,  
Souvent des Dames la chaussure ;  
De plus , je suis un mal . . . .  
**U**n oiseau de proie , une Ville . . . .

## 112 MERCURE DE FRANCE.

Un office d'Eglise , un chien assez utile . . .

Un mot Hebreu ; Grec & Latin . . .

Un vase propre à conserver le vin . . .

Un Pape saint . . . Un fameux misantrophe . . .

Trois notes de musique . . . Un fleuve de l'Europe . . .

Un insecte . . . Un poisson . . . Le Roi des animaux . . .

Un mineral . . . Un lieu qu'environnent les eaux . . .

Un nom d'homme que l'on méprise . . .

Une langue . . . Une loi que prescrivit Moïse . . .

L'être pensant . . . De l'abeille le fruit . . .

L'organe de Thémis . . . Un Astre de la nuit . . .

Si ces détours n'ont pu te plaire ,

Je m'y prends d'une autre manière :

5. 2. 7. adoucit les chagrins les plus grands . . .

5. 3. 2. 8. 9. 1. se fait aux pauvres gens . . .

2. 7. 4. 6. 8. 9. Poëte d'Angleterre . . .

Otez 6. de Crétone habitant renommé . . .

2. 8. 7. 9. plus 1. suis au Cloître enfermé . . .

4. 5. 6. 7. 3. 2 le pere de Neptune

Dans ce Pays cacha son infortune . . .

2. 5. 6. aux vogueurs peint les malheurs passés ,

Lecteur , je me tais. C'est assez.

*Nérand Lateré , de  
Pondron de S.*



## NOUVELLES LITTERAIRES.

**T**RAITE' d'Optique, où l'on donne la théorie de la lumière dans le système Newtonien, avec de nouvelles solutions des principaux problèmes de Dioptrique & de Catoptrique. *A Paris, chez Durand & Pissot, 1752. Un volume in 4°.*

Lucrèce a fourni l'épigraphe de l'ouvrage : si cet ancien eût connu les expériences de Newton, la progression de la lumière, & toutes les découvertes de l'Optique moderne, auroit-il pû s'exprimer autrement dans ces vers sur le réservoir immense de lumière qui arrose, pour ainsi dire, notre système ?

*Largus item liquidæ fons luminis ætherius solæ  
Irrigat assidue cœlum candore recenti ,  
Suppeditatque novo confestim lumine lumen.*

Il a fallu une longue suite de siècles, une ample succession de systèmes, pour que Newton & Roemer justifiaient enfin par leurs observations, la hardiesse de l'expression du Poète Latin.

L'ouvrage dont nous allons rendre compte, est divisé en trois parties ; l'on

## 114 MERCURE DE FRANCE.

y expose d'abord les causes de la réflexion de la lumière. Après avoir balancé les opinions des deux Philosophes modernes qui ont partagé, & qui partagent encore entr'eux le monde sçavant, l'Auteur adopte l'explication Newtonienne, en se fondant sur une multitude de raisons qu'il déduit. Si la cause de la réfraction, comme le veut M. Descartes, dépendoit de la résistance du milieu réfringent, la vîtesse devroit toujours diminuer. Or un rayon de lumière, après avoir souffert une première réfraction, n'ayant plus la même vîtesse qu'auparavant, doit s'il rencontre une nouvelle occasion de se réfracter, avoir un mouvement très-différent de ce qu'il avoit à la première réfraction, & ne suivre par conséquent pas les mêmes loix : c'est cependant ce qui n'arrive pas, & les réfractions les plus multipliées n'y apportent pas de changement ; en Physique la simplicité des principes, leur unité, pour ainsi dire, quand elle s'accorde à en déduire l'explication de phénomènes qui paroissent indépendans les uns des autres & éloignés, donne un grand avantage ; or la théorie Newtonienne accorde les loix de la réfraction avec celles de la transparence ; les milieux traversés par la lumière, sont regardés comme remplis de

pores infiniment larges, par rapport aux particules de lumière même, & par ce moyen les globules ne souffrent aucune résistance, & n'éprouvent d'autre force que celle de l'attraction jointe de toutes les particules du milieu : il n'est point nécessaire pour produire l'attraction de ce milieu sur les corpuscules de lumière, de supposer au corps & à la lumière, telle ou telle figure, pour produire la même attraction à la même distance; c'est ainsi qu'on pourroit regarder que deux portions égales de la terre, & sensiblement homogènes, quoique variées dans leurs parties, exerceroient la même attraction sur une pierre posée de la même manière, par rapport à ces deux masses; c'est encore ainsi que la figure d'une pierre qui tombe, ne fait rien à la courbe qu'elle décrit, ou du moins à celle que décrit son centre de gravité : enfin c'est de l'explication dont on parle, qu'on tire celle d'un des phénomènes des plus singuliers qu'offre cette recherche, je veux dire le changement de réfraction en réflexion dans certaines inclinaisons; & lorsque le rayon de lumière passe d'un milieu plus dense, dans un milieu plus rare : quand on eut reconnu par observation, que les sinus d'incidence & de réfraction étoient

## § 16 MERCURE DE FRANCE.

toujours en raison constante , la Géométrie seule put apprendre qu'il y a des cas où il ne doit point se faire de réfraction ; mais il falloit une explication physique pour conclure , que dans certain cas la réfraction devoit se changer en réflexion. Dans le second chapitre de cette première partie , on trouve plusieurs recherches sur la trajectoire du rayon de lumière : on imagine , par exemple , que la force  $Y$ , qui pousse un rayon de lumière vers une surface quelconque , est exprimée par la fonction  $\frac{P}{(\gamma + B)}$  , en supposant que  $B$  soit une très-petite ligne ; ce qui peut être un cas de ceux qui sans donner une force infinie dans le contact , en donnent cependant une très-considérable ; & l'on parvient à démontrer que les dimensions de l'hyperbole , ou trajectoire décrite par le rayon de lumière , dans cette hypothèse , ne dépendent que de la petite droite  $B$  , & de l'angle d'inclinaison du rayon avant d'atteindre le corps réfringent.

En Physique , l'esprit n'est point assez satisfait , quand on se contente de calculs généraux , & que l'on n'entre pas dans des détails qui fixent les idées plus exactement sur les vraies forces que l'on em-

ployé dans l'explication des phénomènes. L'Auteur donne une application du calcul général, qui fait voir d'une manière sensible la prodigieuse supériorité que la force d'attraction du milieu réfringent peut avoir sur la force de la gravité, lorsque le globule de lumière est extrêmement voisin de la surface attirante, & l'excessive diminution que souffre ensuite cette même attraction à distances encore très-petites, comme une ou deux lignes. Ainsi ayant dénommé la gravité, la hauteur d'où un corps doit tomber pour acquérir une vitesse égale à celle de la lumière, la force d'attraction au contact; on suppose la distance du Soleil à la terre de 22374 demi-diamètres, dont chacun est de  $1432\frac{1}{2}$  lieues communes de 25 au degré; on prend  $8' 24''$  pour le tems que la lumière met à venir du Soleil, suivant la théorie de M. Bradley, déduite de l'aberration de la lumière, & prenant un milieu entre le degré de l'équateur & celui du pôle, suivant M. Bouguer, l'on a le lieu de 13735, 8 pieds, d'où l'on a la distance du Soleil à la terre d'après la troisième édition des principes mathématiques de la Philosophie Naturelle, 15 pieds 1 pouce & 2 lignes, ou 15 pieds est l'espace, dont un corps tombe en 1". à la



## § 18 MERCURE DE FRANCE.

latitude de Paris par la force de la gravité; par conséquent en 30'', 1944 seroit l'espace que ce corps parcoureroit uniformément après la chute dont nous avons parlé : c'est de toutes ces données que l'on tire par une seule analogie la quantité désirée & le rapport cherché.

Des propriétés générales des trajectoires décrites par des forces perpendiculaires à une surface donnée, & des recherches qu'il a faites sur elles, l'Auteur tire la proposition fondamentale de la réfraction, je veux dire la propriété constante du rapport entre le sinus d'incidence, & celui de réfraction; on a terminé cette section par la recherche du rapport de la vitesse du rayon rouge au rayon violet, dans l'hypothèse où on attribuoit la différence de leur réfrangibilité à leur différence de vitesse : suivant les expériences du Chevalier Newton, le rapport du sinus d'incidence au sinus de réfraction, est pour les premiers rayons, celui de 77 à 50, & pour les seconds, celui de 78 à 50, d'où l'on tire en substituant les valeurs numériques dans la formule donnée, le rapport (1, 1973 à 1, 1711) ce qui donne environ  $\frac{1}{41}$  pour l'excès de la vitesse des rayons rouges sur celle des rayons violets.

L'on observe que la plûpart des Auteurs qui ont traité de la réfraction dans l'hypothèse de Newton, ont attribué la différence de réfrangibilité des rayons, à la différence de masse de leurs particules, & qu'ils ont rejeté la différence de vitesse; mais qu'en général les raisons qui les ont déterminés, sont contraires aux principes de la Dynamiques : au moins de la façon dont ils le présentent, si l'on se rappelle qu'une grosse pierre en tombant vers la terre, ne décrit pas une autre parabole que celle que décriroit une petite balle, lorsqu'elle est lancée avec la même vitesse; l'on croira qu'il doit en être de même d'un corpuscule de lumière, par rapport au milieu attractif qui est immense par rapport à lui, & que la différence de réfrangibilité ne peut donc être attribuée à la différence de masse. Ceux qui n'admettent pas les différentes vitesses dans les particules du rayon, ou disent que lorsqu'une planète éclipcée sort de l'ombre, elle devroit paroître de la couleur des rayons auxquels on supposeroit le plus de vitesse, c'est à dire, d'abord rouge, & successivement orangé, & ainsi jusqu'au blanc parfait; voici, dit l'Auteur, la réponse à cette objection, qui jusqu'à un plus grand examen, & d'autres obser-

variations, doit tenir en suspens; c'est que comme il faut toujours qu'une partie de la planète soit sortie de l'ombre avant qu'elle puisse faire assez d'impression sur l'œil pour être apperçue, il se peut faire que le tems qu'il faut pour que l'immersion soit suffisante, soit assez considérable, pour qu'il soit déjà arrivé des rayons violets des premières parties qui ont paru lorsque les suivantes envoient leur rayon rouge. De ces considérations, l'Auteur passe à la théorie de la réflexion, qui termine la première partie de son ouvrage, sur laquelle nous ne nous étendrons pas davantage, pour ne pas passer les bornes que nous nous prescrivons, & pouvoir dire un mot de chacune des parties suivantes.

On trouve dans la seconde partie les principes de Dioptrique & de la Catoptrique: une suite de problèmes dont les solutions nous ont paru neuves & toutes analytiques, mettent sous les yeux un grand nombre de formules commodés, au moyen desquelles on peut par de simples substitutions, se satisfaire sur les questions de Dioptrique & de Catoptrique qui se présentent. Le premier chapitre est employé à la détermination des foyers de toute sorte de lentilles, & le second à la détermination des foyers de toutes sortes

de miroirs ; l'Auteur propose dans ce chapitre une expérience , dans laquelle on se serviroit pour les chambres obscures de miroirs au lieu de lentilles ; il parle ensuite des aberrations qui sont produites dans les images par la sphéricité des miroirs , & passe à l'examen de la partie de la coustique , qui répond à un arc quelconque d'un miroir spérique donné. Il nous paroît que toute cette partie peut avoir des utilités très sensibles pour ceux qui s'occupent de la perfection des télescopes , & qu'en général on y trouve des applications nouvelles , & des explications de beaucoup de choses que M. Newton avoit supposé dans son optique.

Le quatrième chapitre de cette seconde partie , est un Traité complet des Arcs-en-Ciel , où l'on donne la solution de plusieurs problèmes sur cette matière ; l'un des plus nouveaux & des plus curieux est , à ce qu'il nous paroît , celui où l'on donne le moyen de trouver les dimensions du deuxième , troisième , quatrième Arc-en-Ciel à l'infini , c'est par les recherches sur l'Arc & les Arcs-en-Ciel , que cette seconde partie est terminée.

Pour ce qui est de la troisième partie , on y traite de tout ce qui regarde l'œil , & la manière d'appercevoir & de distin-

F

## 122 MERCURE DE FRANCE.

guer les objets , soit à la vûe simple , soit par le moyen des verres & des lunettes ; l'on a évité d'entrer dans trop de détail , sur ce qu'il y a de métaphysique dans la vision ; on s'est rejeté sur le physique & sur le géométrique de la chose ; une Table très-commode sur les ouvertures & les longueurs des thélescopes termine cet ouvrage , où l'on trouve aussi la solution d'un problème , que feu M. Kramer sçavant Professeur de Genève, dont les Sciences regrettent la perte , avoit proposé à l'Auteur , & qu'il résolut en 1747 ; il s'agit de trouver la quantité de lumière réfléchie par un miroir circulaire & plan à une distance quelconque ; c'est dans l'ouvrage même que nous conseillons de voir la manière dont il a été traité , & la solution qu'on en donne. On trouvera dans cette production que nous devons à M. le Marquis de Courtivron , de l'Académie des Sciences , beaucoup d'ordre , de grace , de sagacité & de lumière.

*ORATIO habita in instauratione Scholarum Collegii Dormano-Bellovacii. Die Octobris decimâ , anni M. DCC. LII. ab Antonio Maltor, Humanitatis Professore. A Paris , chez Lottin.*

Ce Discours est une déclaration de guer-

te contre la Méchanique des langues du célèbre Auteur du Spectacle de la nature. Il faut avoir lû la méchanique, dernier Ouvrage de M. Pluche, pour suivre l'Orateur, qui s'applique à montrer que M. Pluche est en contradiction avec lui-même. C'est à ceux qui liront ces deux Ouvrages à juger si l'Orateur a réussi. Le Professeur d'humanité, ayant fait tous ses efforts pour rendre M. Pluche ridicule, finit son Discours en relevant des fautes, lourdes selon lui, qu'il a puisées dans le Spectacle de la nature. Nous doutons que l'Orateur ait autant d'Approbateurs que son adversaire a de Lecteurs. Il ne paroît pas que l'Université sage dans ses démarches ait spécialement chargé le jeune Professeur d'une commission aussi délicate que celle de réfuter des Ouvrages qui ont valu à M. Pluche une reputation méritée.

ESSAI historique sur la manière de juger des hommes, par M. de Chevrier. A Paris, chez Forri, Quai des Augustins. 1753. in-12 vol. 1.

La production que nous annonçons consiste dans des réflexions sur la plûpart des vices & des vertus. Il suffira d'en copier quelques-unes pour mettre le Lecteur en état de porter un jugement.

F ij

L'exemple est le grand maître de l'homme ; foibles & curieux nous nous laissons entraîner par le torrent , & les bons ou mauvais exemples ont un empire égal sur nos cœurs. Il est rare de voir cultiver la vertu par les fils d'un scélérat , & par la même raison ceux d'un honnête homme ne manquent gueres à la probité ; réflexion qui doit être gravée incessamment dans le cœur des peres.

Les Princes donnent l'exemple à leurs favoris, qui n'étant que des automates dociles , prennent sans principe toutes les idées dont le maître est affecté ; le peuple imitateur servile , copie les Grands dans leurs ridicules comme dans leurs vertus , & souvent un Royanme est sage ou vicieux , sans autre penchant déterminé que celui de suivre la mode.

Chez nos voisins on donne peu de titres & beaucoup de pensions aux guerriers : ici beaucoup de dignités & peu de pensions : cette façon de récompenser satisfait nos voisins , & les Francois animés par la seule gloire , lui sacrifient leurs fortunes avec plaisir. Un Lieutenant-Colonel d'Infanterie remit au Regent une pension de cent pistoles qu'il venoit de lui accorder , & demanda en place la Croix de S. Louis. Ce Prince dont l'es-

prit & les talens auroient élevé un simple particulier ; le Duc d'Orléans connoissoit les hommes , & saisissant le foible du Lieutenant-Colonel , il feignit de ne substituer qu'avec peine la Croix à la pension qu'il avoit accordée : cet exemple fut suivi , & il rentra le fond de cinq cens mille livres dans les coffres du Roi. C'est ainsi qu'un Prince politique ne doit consulter que l'inclination de ses Sujets dans la distribution des graces. Récompenser les talens c'est le moyen de les aggrandir ; mais donner ses récompenses au gré de ceux qui en sont dignes , c'est remplir tout à la fois sa vocation & les vœux de ses Sujets.

La lecture est un aliment dont on ne doit user qu'en consultant son tempéramment ; tous les mets ne conviennent pas aux même estomac , tous les Livres ne peuvent pas être lûs du même homme.

Tous les hommes ne veulent pas être flatés dans leur manie ; il est des esprits Misantropes qui croient ne penser juste qu'autant qu'on les desaprouve ; ennemis de l'humanité jusqu'à se haïr eux-mêmes , on ne les subjugué que par une contradiction menagée dont l'art les ramene quelquefois à la vérité.

On peut par des finesses amener un



homme habile au point de négociier : mais il faut des talens réels pour remplir des projets importans. Cette fourberie que l'Auteur immortel de l'Eneide appelle *dolus*, est quelquefois aussi utile à un guerrier que la valeur même ; beaucoup de Militaires qui des Camps ont passé dans le cabinet, ont crû que les mêmes qualités pouvoient former le heros & l'Ambassadeur, & ils ont souvent pris des détours qui les ont fait échouer, tandis qu'ils auroient réussi en prenant une voye ouverte. Un Ministre sous le Regne de Louis le Grand, écrivoit à un Ambassadeur : *Quoique le dessein de la Cour ne soit pas d'accorder telle chose, garantisiez la toujours.* L'Ambassadeur répondit au Ministre que son caractere de verité l'ayant fait réussir dans toutes ses opérations, il ne pouvoit s'en écarter en trompant sans perdre pour toujours la réputation qu'il s'étoit acquise.

HISTOIRE du Théâtre de l'Opéra en France, depuis l'établissement de l'Académie Royale de Musique jusqu'à présent. *A Paris*, chez Barbon, rue S. Jacques. 1753. in 8°. vol. 2.

Pour donner une idée juste de l'Ouvrage que nous annonçons, il suffira de co-

pier l'Avant-propos de l'Auteur. » On a  
 fait l'Histoire des théâtres des Grecs , des  
 » Italiens , des Espagnols , des Anglois ,  
 » des Danois , des François & de l'Opéra  
 » Comique ; mais on n'a pas encore vû ce-  
 » lui de l'Opéra qui est aujourd'hui de  
 » tous les Spectacles le plus brillant & le  
 » plus suivi ». On croit que par cette rai-  
 son le Public recevra avec plaisir les re-  
 cherches que l'on a faites sur l'Opéra , où  
 l'on verra l'origine de ce Spectacle en  
 France , avec la vie de Jean-Baptiste Lul-  
 ly , cet excellent Musicien , que l'on peut  
 regarder comme le pere & le Créateur de  
 l'Opéra François.

On y a joint l'abrégé de la vie des Poë-  
 tes & des Musiciens qui ont travaillé pour  
 l'Académie Royale de Musique , avec le  
 catalogue de leurs Ouvrages , les particu-  
 larités de la vie de quelques Acteurs &  
 Actrices qui sont morts , où l'on trouve-  
 ra plusieurs anecdotes concernant l'Opé-  
 ra : & pour donner une entière connois-  
 sance de ce Spectacle , on a rapporté les  
 noms de tous les Acteurs chantans & dan-  
 sans , depuis l'année 1660 jusqu'à pré-  
 sent ; avec les noms des Directeurs & Ins-  
 pecteurs , & les Ordonnances , Arrêts ,  
 Réglemens & Priviléges concernant l'A-  
 cadémie Royale de Musique , depuis son

## 128 MERCURE DE FRANCE.

établissement, avec deux catalogues; l'un chronologique & l'autre alphanbetique de tous les Opéras qui ont été représentés & repris à la Cour & à Paris, depuis l'an 1645, jusqu'à la fin de l'année 1752.

LETtres de Julie à Ovide. *A Rome*, & se trouvent à *Paris*, chez Jorry Quai des Augustins, 1753. Petit volume in-16, de 130 pages.

Il y a de la passion & du stile dans ces Lettres. C'est tout ce qu'on peut exiger des Ouvrages de cette nature.

LETtres sur l'Electricité, dans lesquelles on examine les dernieres découvertes qui ont été faites sur cette matiere & les conséquences que l'on peut en tirer. Par M. l'Abbé Nollet de l'Académie Royale des Sciences, &c. in 12. *A Paris*, chez Guerin & Delatour, rue S. Jacques.

Dans un avertissement qui est à la tête de cet Ouvrage, l'Auteur s'explique en peu de mots sur les principaux motifs qui le lui ont fait entreprendre. Premièrement, il lui a paru convenable d'examiner de bonne heure & d'apprécier certaines découvertes d'éclat qui ont enrichi la Physique dans le courant de l'année dernière, de peur qu'on en abusât par des conséquences précipitées, & que ces nouvelles

« vérités peu attendues , ne donnaissent occa-  
 sion à des erreurs séduisantes & spécien-  
 ses. » J'ai cru voir assez clairement, dit-il,  
 « qu'en donnant l'électrification des pointes  
 « de fer pour une preuve de l'épuisement  
 « du tonnerre , on abusoit d'une décou-  
 « verte réelle , pour se flatter d'une vaine  
 « espérance ; c'est en partie pour dissiper  
 « cette erreur ( si tant est qu'elle subsiste  
 « encore ) que je me détermine à publier  
 « par l'impression de ce Volume , des  
 « réflexions que je n'avois faites que pour  
 « moi , ou pour un petit nombre de per-  
 « sonnes à qui j'en voulois faire part.

En second lieu , l'Ouvrage de M. Fran-  
 klin qui parut il y a environ un an & qui  
 est devenu très célèbre , contenant sur  
 l'Electricité une doctrine opposée par bien  
 des endroits , à ce que M. L. N. a publié  
 dans les Mémoires de l'Académie des  
 Sciences , & dans ses Ouvrages particu-  
 liers touchant la même matière , cet Aca-  
 démicien a cru que s'il n'en disoit rien ,  
 son silence pourroit être regardé comme  
 un abandon qu'il feroit de ses découver-  
 tes & de ses opinions. » Voilà encore ,  
 « dit il , ce qui a donné lieu aux Lettres  
 « que je publie aujourd'hui ; elles doivent  
 « moins passer pour une critique de la  
 « doctrine de M. Franklin que pour une

» deffense de la mienne.

La premiere Lettre contient , comme l'annonce le titre , l'Histoire des découvertes qui se sont faites sur l'électricité dans le courant de l'année 1752 : nous croyons qu'elle sera lûë avec plaisir par les personnes curieuses qui ont pris part à ces nouveautés , & qui n'en ont été instruites que par le bruit public. Elles y trouveront une narration exacte , circonstanciée & capable de mettre au fait , le Lecteur qui n'auroit qu'une très-legere idée des phénomènes électriques : elle est adressée à Mlle Ordinghelli , jeune Muse qui se distingue à Naples , apparemment comme Mlle Agnesi , à Milan ; Mad. Laura-Bassi , à Bologne , &c.

Les six Lettres suivantes sont écrites à M. Benjamin Franklin ; elles roulent sur différens points de Physique , sur lesquels cet Auteur & M. L. N. , dont l'autorité doit être très grande en Physique , sont partagés , & qui depuis un an ont été vivement agités , pour & contre , par les partisans de ces deux Physiciens.

La seconde Lettre , qui est la premiere des six adressées à M. Franklin , n'est pour ainsi dire , qu'une introduction aux cinq autres : M. L. N. s'y fait connoître à l'Auteur avec lequel il va entrer en lice. Il

lui expose en abrégé ses principes , & lui indique les sources où ils sont entièrement développés ; il le prévient sur les principaux articles de sa doctrine , qu'il se propose de combattre ; il lui déclare d'une façon qui paroît très-sincère , que la critique qu'il en va faire ne l'empêche pas de se ranger pour le reste au nombre de ses admirateurs.

Nous n'entrons point dans le détail de cette critique , parce que l'Auteur ayant eu soin d'en écarter tout ce qui pouvoit être regardé comme étranger à son sujet , & n'y faisant entrer que les choses absolument nécessaires , l'a rendu peu susceptible d'un extrait. Nous dirons seulement que toutes les questions qu'on y traite sont intéressantes ; que les raisons de M. L. N. nous ont paru très-fortes & choisies pour être à la portée du plus grand nombre , & nous sommes bien aises de remarquer de plus , qu'il regne dans tout cet Ouvrage un esprit d'équité , une modération & des égards qu'on devoit toujours rencontrer dans les disputes littéraires.

Après les six Lettres adressées à M. Franklin , on en trouve encore deux , dont l'une est écrite à M. Jallabert & l'autre à M. Boze , tous deux habiles Physiciens , & très-connus surtout en matière d'Elec-

E. vj.

tricité. Dans la première M. L. N. rapporte & explique quelques expériences fort singulières, faites il y a 4 ans à Genève & qui n'avoient jamais été publiées, quoiqu'elles méritassent bien de l'être ; il éclaircit & défend quelques points de Physique sur lesquels M. Jallabert & lui ne sont pas tout à-fait d'accord : & par occasion, il parle d'un Auteur anonyme qui lui a prêté de mauvaises intentions, & il en parle de manière à nous faire croire que quand il se plaint doucement des injures qu'on lui fait, ce n'est pas qu'il ignore ce qu'on peut dire pour les repousser d'une manière plus forte.

Enfin dans la dernière Lettre, M. L. N. parlant à M. Boze, apprend au Public les raisons qui ont pû retarder les découvertes qu'on a faites l'année dernière, sur l'électricité de l'air & des nuages ; & par là il disculpe les Physiciens du reproche qu'on pourroit peut-être leur faire, d'avoir été si long-tems à reconnoître que le tonnerre est un Phénomène électrique, ayant eu de tout tems les moyens qui devoient les conduire à cette connoissance.

On trouve à la fin du Volume un journal d'expériences curieuses & nouvelles, sur les résultats desquelles sont appuyées toutes les raisons alléguées par M. L. N.

F E V R I E R. 1753. A 133

contre la doctrine de M. Franklin ; ces expériences sont très-authentiques , ayant été faites ou vérifiées en présence de cinq Commissaires , nommés à la requête de M. L. N. par l'Académie Royale des Sciences. » J'en ai usé ainsi , dit cet Académicien , en finissant sa sixième Lettre à M. Franklin , pour vous prouver que je ne me suis pas déterminé légèrement à vous contredire , & que les égards dûs à votre mérite m'ont tenu circonspect. Vous me feriez injustice si en cherchant à dé mêler les vrais motifs qui m'ont fait écrire , vous croyiez appercevoir quelque chose qui dérogeât à la considération que tout Physicien vous doit , ni à l'estime particulière avec laquelle j'ai l'honneur d'être , &c.

HISTOIRE de la maladie singuliere & de l'examen du cadavre d'une femme devenue en peu de tems toute contrefaite par un ramolissement général des os, communiquée à la Faculté de Médecine de Paris , dans plusieurs assemblées du *Prima mensis*. Par M. Morand , Ecuyer , Docteur , Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris , Membre de la Société Royale de Lyon. A Paris , chez la veuve Quillau , rue Galande à l'Annon-



# 134 MERCURE DE FRANCE.

ciation ; brochure in-12. 1752.

Il ne paroît pas qu'on ait jamais observé un ramolissement des os aussi caractérisé que celui dont il est question. M. Morand qui a suivi long-tems cette maladie avec un zèle qu'on ne peut trop louer, & qui en a examiné les progrès avec une très-grande sagacité, étoit en état, plus que personne, d'en publier une Histoire exacte ; il y a joint les observations qu'il a faites à l'ouverture du cadavre ; & par la considération des effets, il tâche de déterminer la nature & la cause d'une maladie si singulière. Il conclut enfin de toutes ses observations, qu'on ne doit pas la regarder comme incurable, mais qu'il faut avoir recours au Médecin dès le commencement, avant que le mal ait fait autant de progrès que dans la nommée Soupiot, pour laquelle tous les secours de la médecine auroient été insuffisans.

*ORATIO super restituta S. Delphini valetudine, habita in Scholis Medicorum, à M. Laurentio Ferret, Facultatis Medicina Parisiensis, Doctore Regente. Die jovis vigesimo primo mensis Decembris, anni 1752 Parisiis, apud viduam Quillau. 1752.*

Le goût du Latin a long-tems regné en France il est tombé depuis environ 30 ou 40 ans, & on ne le trouve guères que dans

les ouvrages de nos Médecins. M. Ferret partage cette gloire avec plusieurs des plus Illustres Membres de la Faculté. Son Discours est écrit avec toute la pureté & l'élégance qu'on peut désirer. Nous citerons en preuve de ce que nous venons de dire, un morceau qui doit plaire à tous les honnêtes gens, parce qu'il contient l'éloge de plusieurs citoyens qui ont bien mérité de la patrie. *Sape ego mecum, auditores, tacitus agitavi quales quantosque esse oporteret, quorum arbitrio nutuque vita, sanitas, incommoda, morbi Principium regerentur. Fingenti, formantique mihi Medicos, huic tanto muneri non impares, numquam, volo saltem, concipere succurrit similes iis, qui Delphini ardua curationi interfuerunt.*

*Ipsos in curandi negotio, magnâ ex parte representavit is, qui ab ejus latere non discedens \* vite custos datus, valetudinis rector in conservandâ pretiosissimâ Delphini sanitate & morbis præcavendis, nullâ non horâ totus est. Qui fide, probitate, constantiâ, Principis æstimationem sibi conciliavit. Quem seu in morbi vicibus exponendis, seu in proponendis remediis, nec ordo lucidus, nec sagax prudentia unquam deserit.*

*Improbi laboris, hoc in discrimine, venerunt adjutores egregii, qui assidua usâ &*

\* M. Bouilliac.

# 136 MERCURE DE FRANCE.

*diuturnâ experientiâ confirmati, vigent animis adversus omne morborum genus sapienter audaces. Licet itaque huic Academia gratulari semper, quæ è sinu suo, præter Aulicos (a) splendida Facultatis nostræ sidera, tres insuper Collegas, quatuor penè dixerim dum Medicina Nestorem (b) comminiscor, suffecit. Quorum aliter (c), iis ornatus dotibus quæ musæi fulgent in umbra in Praxos Medicæ Palestrâ non minus elucescunt. Alter iis, instructus moribus (d) quos Saturni tempora venditant suâ se sinceritate involvit, omnibus utilis. Tertius (e), Herculis ritu, si non impedire quin vitæ hostes nascantur, nascentes suffocare, aut vincere jam natos promptus, cui etiam à puero, aggredi ludus erat.*

*Quæ autem concordia! Quis concentus! Apage contentionem, quæ sæpe noxia, semper turpis est. Procul obsequium tacite vituperantium quæ palam commendant. Hac fuit gloria non consortis impatiens, cum alius & alius pari iugo, non pro se, sed pro re nitetur: apud quos non Ars alia, quàm sanandi medicina fuit. Omnia tam moderato examine discussa, tam concorditer disposita, ut & loci majestatem observaverint, & Artis dignitatem usque retinuerint. Taliter se gerunt summe in arte viri, summa facta dum transeunt.*

(a) M. Helvetius & M. de la Vigne. (b) M. Molin. (c) M. Falconet. (d) M. Poulle. (e) M. Vernage.

*Hoc omnia fouebas , temperabas , moderabaris consilia , Illustrissime Archiatrorum Comes \* cujus dignitas non in fortuna muneribus , sed in virtutis premio numeratur : eximia in cognoscendis rerum causis , aut in mortalium languoribus cruciatibusve tollendis solertia , ab omnibus celebrata , ab ipso Rege non aurium , sed oculorum judicio approbata. Bis felix , qui eodem in Regem & patriam zelo accensus , olim , invictissimum Imperatorem , Gallia propugnaculum , nutanti jam & attonito exercitui nostro , velut à mortuis excitasti ; modò , Regis Regnique spem ac delicias , Principem amantissimum , jam ferè comploratum conspirantibus selectis Medicina Proceribus recreasti.*

*Ista diligentia delecti medici , noctu diuque assiduas agunt excubias , serpenti morbo indefinenter invigilant , cui minor .quàm pelago fides , sive quiescat ille , sive intumescat. Continuis enim obnoxia mutationibus variola , maris fluctus imitantur , quorum alii alios excipiunt dum composito uno symptomate , alterum succedit , studio uno vix absoluto , mox alterum successit. Non enim statim ac eruperunt variola , periculo vacanti ; sed expectant maturationem , quâ secutâ , nova sæpe ingruunt tristiora prioribus mala , quæ legitimo non nisi tempore suas absolvunt periodos. Per tot pericula , per tot moras jac-*

\* M. Senac.

138 MERCURE DE FRANCE.  
*atur Delphinus, scilicet ut reliquis mortali-  
libus, sic & Principibus sua non nisi per  
gradus restituitur sanitas. Ad quam accelera-  
dam, variarum, quas morbus induit for-  
marum auxilia dirigunt Medici. Fervet opus,  
renovantur studia, labores ingeminantur.*

MELANGES de Littérature, d'Histoire & de Philosophie, 1753. in-12. v. 2. à Berlin, & se trouvent à Paris, chez plusieurs Libraires.

On voit à la tête de ce recueil le discours préliminaire de l'Encyclopédie, morceau précieux sur lequel il n'y a qu'une voix en Europe, & dont la postérité jugera apparemment comme notre siècle. L'éloge de Jean Bernoulli qui suit est plein de recherches, de discussions profondes, & de bonne philosophie. Il y a plus de légèreté, d'agrément, de vivacité, & de finesse dans l'éloge de l'Abbé Terrasson. Les anecdotes sur la Reine Christine sont surtout estimables par les réflexions auxquelles elles ont donné lieu; nous n'en citons que quelques-unes de celles qui peuvent être détachées.

Les Sages devroient seuls être en droit de peindre les hommes comme de les gouverner: l'histoire & les hommes en vaudroient mieux.

Je ne connois presque que le Czar Pier-

re dont les conquêtes ayent tourné à l'avantage de ses peuples ; encore ce seroit une question de morale à décider , si un Prince pour augmenter le bonheur de ses sujets , doit faire le malheur de ses voisins.

Les Rois qui n'ont que de la puissance , ou même que de la valeur , toujours les premiers de tous pour leurs Courtisans , sont les derniers pour les sages.

Il faut sçavoir gré aux Princes d'être justes , & même de connoître les hommes illustres de leurs Etats, que tout le monde connoît souvent excepté eux. Quand Christine n'auroit témoigné de considération à Grotius que par vanité , on doit lui tenir compte de cette vanité même ; si elle est une foiblesse dans les Rois comme dans les autres hommes, c'est du moins une foiblesse qui peut les mener aux grandes choses.

Le sage redoute les Princes , les estime quelquefois ; & les fuit toujours.

Le plus sûr moyen d'apprendre aux hommes à être justes , c'est de commencer par l'être à leur égard.

La modestie & le faste des inscriptions sont également l'ouvrage de la vanité ; la modestie convient mieux à la vanité qui a fait de grandes choses ; le faste à la vanité qui n'en a fait que de petites.

L'essai sur la société des gens de lettres

& des Grands , sur la réputation , sur les Mécènes , & sur les récompenses littéraires , d'idées fortes , de raisonne-est remplis pressans , de traits qu'on a retenus , & d'expressions heureuses. Quoique le recueil entier soit déjà entre les mains de tout le monde , nous citerons quelques morceaux de l'essai.

Henri IV. faisoit , dit-on , assez d'accueil aux Sçavans , mais il traitoit à peu près aussi-bien tous les sujets ; parce qu'après avoir conquis son Royaume , il lui restoit à s'assurer le cœur de ses peuples , & que des distinctions trop marquées pour un petit nombre d'hommes rares , n'eussent peut-être servi qu'à indisposer la multitude.

Plus on a d'esprit , plus on est mécontent de ce qu'on en a ; j'en appelle aux gens d'esprit de tous les tems & de toutes les nations. Il est vrai que l'examen qu'ils font d'eux mêmes est tenu fort secret ; c'est un procès qui se plaide & qui se juge à huis clos , s'il est permis de se servir de cette expression ; & on seroit bien fâché que l'arrêt sévère qui le décide fût ratifié par la multitude. Au contraire l'estime des autres est un supplément à l'opinion peu favorable que nous avons de nous-mêmes , c'est un roseau dont l'amour propre cher-

che à s'étayer. Il ne peut y avoir que deux fortes d'esprits qui se suffisent à eux-mêmes en se jugeant , l'extrême génie qui n'existe point , & l'extrême sottise qui n'existe que trop : l'impuissance où se trouve celle-ci de connoître ce qui lui manque , supplée à ce qui lui manque en effet ; d'où il résulte que dans la distribution du bien être, les lots n'ont pas été les plus mal partagés de la nature.

L'opulence, ce gage de l'indépendance & du crédit, se place volontiers de sa propre autorité à côté de la haute naissance, & je ne sçais si on a tort de le souffrir ; il semble même que les états inférieurs qui sont privés de l'un & l'autre de ces avantages, cherchent à les mettre sur la même ligne, pour diminuer sans doute le nombre des classes d'hommes qui sont au-dessus de la leur, & rappeler en quelque manière les différens ordres, à cette égalité si naturelle, vers laquelle on tend toujours, même sans y penser.

Il en est de l'esprit & du goût comme de la Philosophie, rien n'est plus rare que d'en avoir, plus impossible que d'en acquérir, & plus commun que de s'en croire beaucoup.

La renommée est une espèce de jeu de commerce où le hazard fait sans doute



## 242 MERCURE DE FRANCE.

quelques fortunes , mais où le talent procure des gains bien plus sûrs, pourvû qu'en employant les mêmes ruses que les fripons, on ne s'expose point à être démasqué par eux. Mais on s'accoutume un peu trop à la regarder comme une lotterie toute pure, où il y a plus de perdans que de gagnans , & où l'on croit faire fortune en fabriquant de faux billets.

Quand je considère attentivement l'Empire littéraire , je crois voir une place publique , où une foule d'empiriques montés sur des tréteaux , appellent les passans , & en imposent au peuple qui commence par en rire & qui finit par être leur dupe. C'est à ce métier que tant d'Ecrivains se font une espèce de nom. Voulez-vous passer pour homme d'esprit ? criez au public que vous l'êtes , vous serez d'abord ridicule pour le plus grand nombre , vous en imposerez pourtant à quelques sots qui se rangeront autour de vous , la foule grossira peu-à-peu , & ceux-mêmes qui ne vous écoutoient pas , ou finiront par être de l'avis de la multitude , ou seront forcés de se taire.

La nation Angloise nous a communiqué peu-à-peu dans les ouvrages de ses Ecrivains , cette précieuse liberté de penser , dont la raison profite , dont quelques

gens d'esprit abusent , & dont les sots murmurent.

Les hommes ne pouvant être égaux , il est nécessaire pour que la différence entre les uns & les autres soit assurée & paisible , qu'elle soit appuyée sur des avantages qui ne puissent être ni disputés ni niés : or c'est ce qu'on trouve dans la naissance & dans la fortune. Pour apprécier l'un & l'autre , il ne faut que sçavoir compter des titres & des contrats , & cela est bien plutôt fait que de mettre des talens à leur place. La disparité qui est entr'eux ne sera jamais unanimement reconnue , surtout par les parties intéressées. On est donc convenu que la naissance & la fortune seroient le principe le plus marqué d'inégalité parmi les hommes , par la même raison que tout se décide dans les compagnies à la pluralité des voix , quoique souvent l'avis du plus grand nombre ne soit pas le meilleur.

L'homme de qualité , qui n'a que ses yeux pour mérite n'est tout au plus aux yeux de la raison , qu'un vieillard en enfance , qui auroit fait autrefois de grandes choses ; ou plutôt c'est un homme à qui les hommes sont convenus de parler une certaine langue , parce qu'une personne du même nom a eu quelques années au-

paravant, ou du génie, ou du pouvoir, ou des richesses, ou de la célébrité, ou seulement du bonheur & de l'adresse.

Le sage n'oublie point que s'il est un respect extérieur que les talens doivent aux titres, il en est un autre plus réel que les titres doivent aux talens, & sur lequel on ne se méprend pas quand on en est digne. Mais combien de gens de lettres pour qui la société des Grands est un écueil ; si elle ne va pas jusqu'à la familiarité, & à cette égalité parfaite, hors de laquelle tout commerce est sans douceur & sans ame ; la distance humilie, parce qu'on a de fréquentes occasions de la sentir ; & si la familiarité s'y joint, c'est pis encore, c'est la fable du lion avec lequel il est dangereux de jouer. Un homme de lettres forcé par des circonstances singulières à passer ses jours auprès d'un Ministre, disoit de lui avec beaucoup de vérité & de finesse, *il veut se familiariser avec moi, mais je le repousse avec le respect.*

L'accueil qu'on fait dans le monde aux gens de lettres, est à peu près du même genre que celui qu'on fait à certaines professions agréables, qui demandent sans doute des talens, mais qu'en les recherchant même nous affectons de rabaisser, comme nous honorons d'autres états sans  
 sçavoir

sçavoir pourquoi. L'ennui veut jouir du talent, & la vanité trouve le moyen de le séparer de la personne. C'est ce qui fait que le rôle des gens de lettres est après celui des gens d'Eglise le plus difficile à jouer dans le monde : l'un de ces deux états marche continuellement entre l'hypocrisie & le scandale ; l'autre entre l'orgueil & la bassesse.

Quand on oblige d'honnêtes gens, on doit laisser parler en eux la reconnoissance, elle sçait s'imposer à elle-même des loix sévères. Mais les hommes sont si attentifs à saisir tout ce qui peut leur donner de la supériorité sur leurs semblables, qu'un bienfait accordé est regardé pour l'ordinaire comme une espèce de titre, une prise de possession de celui qu'on oblige, un acte de souveraineté dont on abuse pour mettre quelque malheureux dans sa dépendance. On a beaucoup écrit & avec raison contre les ingrats ; mais on a laissé les bienfaiteurs en repos ; & c'est un chapitre qui manque à l'histoire des Tyrans.

Les Romains disoient : *du pain & les spectacles* ; qu'il seroit à désirer que tous les gens de lettres eussent le courage de dire, *du pain & la liberté*. Je parle de liberté non-seulement dans leurs personnes,

G

mais aussi dans leurs écrits ; je ne la confonds pas avec cette licence condamnable qui attaque ce qu'elle devrait respecter : le vrai courage est celui qui combat les ridicules & les vices , ménage les personnes & obéit aux loix : *LIBERTE* , *VERITE* , *ET PAUVRETE* , ( car quand on craint cette dernière , on est bien loin des deux autres ). Voilà trois mots que les gens de lettres devraient toujours avoir devant les yeux , comme les Souverains celui de *POSTERITE* .

Quelquefois on se rend étranger soi-même à la patrie : on met trois cens lieues entre soi & l'envie , après avoir lutté en vain contre elle. Mais on ne pense pas que cette distance qui affoiblit les traits de la haine , refroidit encore bien plus l'amitié que la haine , & qu'à l'égard des liaisons qui ont commencé dans l'éloignement , elles ne sont que trop souvent détruites par la présence. Ainsi on ne fait par cette démarche qu'affoiblir le zèle des partisans qu'on avait chez soi , & dans le pays où on se retire , pour aller chercher dans ce pays même de nouveaux ennemis. On a beau se flatter que les Etrangers sont une espèce de postérité vivante , dont le suffrage impartial en imposera à des compatriotes aveugles ou de mauvaise foi : on ne

pense pas que plus on se rapproche des étrangers , plus ils perdent ce caractère de postérité , pour lequel la distance des lieux est du moins nécessaire , au défaut de la distance des tems. Devenus en quelque maniere compatriotes , ils en adoptent les passions , parce qu'ils en ont les intérêts ; l'extrême supériorité ne peut entièrement étouffer la voix de l'envie ; & il faut attendre qu'on ne soit plus , pour recevoir sa récompense de cette postérité , devant laquelle la jalousie s'éclipse , & tous les petits objets disparaissent.

Philoxene après avoir entendu des vers de Denis le Tyran , disoit , *qu'on me ramene aux carrieres*. Combien de gens de lettres arrachés à leur obscurité & tombés tout-à-coup dans un cercle de courtisans , devroient dire presqu'en entrant , *qu'on me ramene à ma solitude*. Je n'ai jamais compris pourquoi l'on admire la réponse d'Aristipe à Diogene : *si tu sçavois vivre avec les hommes , tu ne vivrois que de légumes*. Diogene ne lui reprochoit point de vivre avec les hommes , mais de faire sa cour à un tyran. Ce Diogene qui bravoit dans son indigence le conquérant de l'Asie , & à qui il n'a manqué que de la décence pour être le modèle des sages , a été le philosophe de l'antiquité le plus décrié,

## 148 MERCURE DE FRANCE.

parce que sa véracité intrépide le rendoit le fleau des Philosophes même ; il est en effet un de ceux qui ont montré le plus de connoissance des hommes , & de la vraie valeur des choses. Chaque siècle & le nôtre surtout auroient besoin d'un Diogene , mais la difficulté est de trouver des gens qui ayent le courage de l'être , & des gens qui ayent le courage de le souffrir.

Le recueil que nous annonçons & qui est de M. Dalember , un des plus grands Geometres & des plus grands Philosophes de l'Europe , finit par la traduction de quelques endroits choisis de Tacite. Nous regrettons bien sincèrement que les bornes qui nous sont prescrites , ne nous permettent pas de presenter à nos lecteurs des morceaux de cette traduction où nous avons trouvé beaucoup d'énergie & de précision,

LE Plaisir & la volupté , conte allégorique. *A Paphos* , & se trouve à *Paris*. brochure de 120 pages, 1752.

Il y a de l'esprit , de la volupté , & des détails dans ce petit Roman avec un peu de desordre.

OBSERVATIONS sur l'histoire naturelle ; sur la physique , & sur la peinture , avec

F E V R I E R. 1753. 149  
des planches imprimées en couleur. Année  
1752. t. 2. cinquième partie. *A Paris* ,  
chez *Delaguette* , rue S. Jacques, 1753.  
in-12. v. 1.

Ce nouveau volume du recueil de M.  
Gautier , renferme un ouvrage précieux &  
posthume sur les muscles par le fameux  
Anatomiste M. Duverney ; une critique  
de Telliamed , livre curieux & singulier  
qui a paru il y a trois ou quatre ans ; des  
réflexions nouvelles de M. de Chaigne-  
brun en faveur du grand & haut appareil ;  
des observations sur les dangereux effets  
de la fausse saignée à l'occasion d'une cure  
admirable du célèbre Chirurgien M. Fager  
l'aîné ; la description d'une nouvelle machi-  
ne hydraulique ; des détails sur la maladie  
de l'année Supiot que M. Morand, Doc-  
teur en médecine a suivie avec tant de  
zèle & de capacité ; la description enfin  
d'un nouveau semoir.

ACADEMIE des Sciences , des Belles-  
Lettres & des Arts , établie à Besançon.

L'Académie des Sciences , des Belles-  
Lettres & des Arts , établie à Besançon , a  
fait sa rentrée le lundi 20 Novembre  
1752. Cette séance publique a commencé  
par un discours de M. de S. Germain , an-  
cien Avocat au Parlement , Maire actuel

G iij



de la Ville , dans lequel il a témoigné à MM. les Académiciens sa vive reconnoissance de l'honneur qu'ils lui avoient fait de le choisir pour remplacer M. Dunod de Charnage , Professeur en l'Université de Besançon , dont il a fait l'éloge , après avoir célébré les vertus & les bienfaits de M. le Duc de Tallard , Fondateur & Protecteur de cette Académie.

M. De Charillon , Président à Mortier au Parlement , & Président de l'Assemblée a répondu par un discours dans lequel il s'est étendu sur l'utilité de l'étude des loix & de la Jurisprudence dont il a fait une juste application aux talens de M. de S. Germain; il a ensuite parlé des dispositions des Habitans de cette Province pour les Sciences & les Arts , & a fini par l'éloge du Protecteur de l'Académie.

M. de Quinsonas , Premier Président du Parlement , & l'un des Directeurs , a lu un discours dans lequel il a prouvé, que le délassement étoit nécessaire aux gens de Lettres , & que leurs amusemens devenoient utiles à la Société, dans laquelle ils répandoient les belles connoissances qu'ils avoient acquises par un long travail.

M. de Beaumont , Intendant de la Province , & aussi l'un des Directeurs , a lu

un discours dont l'objet étoit de prouver que l'on doit juger des hommes illustres, dont l'histoire nous a transmis les hauts faits, par les motifs dont ils ont été animés, & par la fin qu'ils se sont proposée; ce qu'il a cherché à établir par quelque exemple, en faisant le parallèle de Numa & de Lycurgue.

M. Seguin Académicien, & Professeur en l'Université de Besançon, a lû un discours sur l'Histoire, dans lequel il a fait connoître l'intérêt du Cytoïen dans les recherches qu'il a faites pour celle de son pays, l'avantage qu'il trouve d'être sur les lieux où les événemens mémorables qui peuvent la concerner, se sont passés, & l'agrément qu'il éprouve en se les appropriant. M. Seguin a fait voir par des faits particuliers combien l'Histoire de Franche-Comté fournit de choses & de faits dignes de remarque; & parmi les grands événemens de cette Province, il n'a pas omis l'établissement de cette Académie, & les sentimens de reconnoissance que l'on doit à son Fondateur.

M. de Charillon, Président de l'Académie a terminé cette assemblée par proposer les sujets des deux discours, l'un d'éloquence, & l'autre de littérature pour les prix fondés par M. le Duc de Tallard,

qui seront distribués la veille de la Fête de S. Louis de l'année 1753.

Le premier sujet est . . *L'assiduité au travail peut-elle procurer à la Société autant d'avantages que la supériorité des talens ?* Ce discours fera d'un quart d'heure au moins de lecture, ou d'une demie heure au plus.

Le second est . . *L'origine du nom des Séquanois, quels étoient leurs mœurs, leur Religion, la forme de leur Gouvernement, & les limites du pays qu'ils habitoient avant que Jules César eût conquis les Gaules, & dans le tems de cette conquête.* Cette dissertation fera d'une demie heure de lecture au moins ou de trois quarts d'heure au plus.

Tout ce qu'il y a de plus distingué dans la Ville a assisté à cette assemblée, & les cinq discours qui y ont été lus, ont été extrêmement applaudis.





## B E A U X A R T S.

## E X P L I C A T I O N

*D'un Médaillon composé sur L'HEUREUSE  
CONVALESCENCE DE M. LE DAU-  
PHIN; présenté à ce Prince le 9 Décem-  
bre 1752, par M. Gosmond de Vernon,  
Pensionnaire du Roi, Auteur de l'Histoire  
Métallique \* des campagnes de Sa Ma-  
jesté.*

**L**A consternation où la maladie de Monseigneur le DAUPHIN a plongé toute la France, & la joye qui y a succédé à sa convalescence, font le double objet de ce Médaillon.

Il est divisé en deux groupes. Le groupe supérieur représente Dieu dans sa gloire,

\* Vol. in-folio, qui se vend à Paris chez l'Auteur, à l'entrée de la rue de Grenelle S. Honoré, dans la maison de Madame la Veuve Ruelle, & chez le S. Venadeck, rue d'Enfer, près S. Landry, dans la Cité. Cet Ouvrage (où rien n'a été épargné pour la gravure des tailles-douces & de la lettre, & imprimé avec soin sur le plus beau papier) contient 45. Médaillons, sans les deux frontispices, l'épître dédicatoire & la table. Le prix est de 12 liv. en blanc, & 15 liv. relié.

G v

## 154 MERCURE DE FRANCE.

accompagné de la Vierge, & de l'Ange de la Santé, qui tient le portrait de Monseigneur le DAUPHIN.

La Vierge, couronnée d'étoilles & tenant des lys, est aux genoux du Tout-Puissant. Elle implore sa clémence & sa miséricorde, en faveur d'un Royaume, que la piété de ses Rois a mis depuis long-tems sous sa protection.

L'Eternel fait voir à la Vierge, de la main dont il tient son sceptre, surmonté d'un œil rayonnant, symbole de la Providence, qu'il veille particulièrement sur les destinées de la France, désignée par le globe sur lequel il est appuyé; pendant que de l'autre main il lui montre l'Ange de la santé, à qui il a ordonné de rendre ce Prince, si justement chéri, aux vœux de son auguste famille, d'une tendre & généreuse épouse, & à ceux de toute la Nation.

Le second groupe représente la Religion, la France, Madame la DAUPHINE, l'Amour-conjugal, & la sincérité des vœux publics, figurés par de jeunes enfans prosternés au pied d'un Autel.

La Religion, appuyée sur la Croix, offre avec transport son encens & ses prières au Ciel, pour le rétablissement d'une santé si précieuse aux François, & si intéressante

pour la tranquillité de l'Europe. La France, dont le sceptre & la couronne sont déposées aux pieds du Très-Haut, voit, avec la plus grande satisfaction, succéder la joye à ses inquiétudes, en recevant des mains du Seigneur sa chere & unique espérance. Au-dessous du portrait de Monseigneur le DAUPHIN, on voit l'Amour conjugal couronné de roses, qui vole au-devant avec empressement, & qui montre avec allegresse à Madame la DAUPHINE, le digne objet de sa tendresse rendu à son amour : objet pour lequel elle n'a pas craint d'exposer sa vie.

Autour de l'Autel, sont, dans différentes attitudes, plusieurs enfans implorant le Ciel, qui caractérisent l'attachement, la sincérité & la pureté des vœux de toute la France.

Le fond du Médaillon est occupé d'un côté par une nuit obscure, dans laquelle les maladies & les peines qui affligent les hommes, figurées par des monstres volans, sont précipitées par la foudre dans les enfers ; & du côté opposé on remarque dans un Ciel tout éclatant de feux & d'artifice, la gayeté & les divertissemens des peuples, que cette heureuse convalescence a occasionnés.

On lit cette légende : *Cælos perrumpit*

*E. v.*

*amor*, c'est-à-dire, le Ciel même cède aux efforts de l'amour; autour du Portrait, *Ludovicus Francia Delphinus*, & à l'exergue, *ob restitutam valetudinem*, ann. M. DCC. LII. Aug<sup>e</sup> XIV. qui signifie, Convalescence de Louis Dauphin de France, le 14. d'Août 1752. (a)

M. de la Porte vient de donner un traité théorique & pratique pour l'accompagnement du clavecin, avec lequel il est très-facile à tous ceux qui sçavent la musique & qui ont quelque connoissance du clavier, d'apprendre facilement & faire des progrès sûrs & rapides dans l'accompagnement.

Tout ce traité est fondé sur l'accord parfait, & une note ajoutée à l'accord parfait; c'est pourquoi après avoir expliqué par des termes simples ce que c'est qu'accompagnement, intervalles, chiffres, tons de la musique, octave majeure & mineure, composition des accords, leur degré, leur basse fondamentale, &c. l'exercice commence par l'accord parfait majeur & mineur de toutes les faces & dans tous les tems. Après cette exposition l'Auteur présente la nature

(a) Cette nouvelle production de M. de Gosmond de Vernon, est une confirmation de son zèle & de son talent.

de l'accord provenant d'une note ajoutée à l'accord parfait & ensuite la production des accords, les exercices d'accord de septième, de quinte & sixte, de secondes, de neuvième; de septième & neuvième, &c.

Les règles de l'octave avec les autres accords qui peuvent se trouver dans tous les tons, ainsi qu'un nombre de tours de clavier par différens intervalles, &c.

Tous les accords sont notés pour la main droite, comme ils doivent être exercés pour les faire succéder les uns aux autres; les notes de basse sont chiffrés comme on les trouve dans les musiques.

Ce traité est pour ainsi dire, le maître à côté de l'écoulier. Ce maître par un raisonnement clair & des leçons faciles le met à la fin du livre en état d'accompagner telle musique qu'il voudra avec autant de connoissance, d'exactitude & de facilité que s'il avoit dix ans d'exercice par les routes ordinaires.

Cette mécanique est suivie d'une démonstration des principaux accords de la musique, fondée sur les deux expériences si connues dans Mersenne, Wallis, & MM. Rameau & Dalember, par lesquels on fait voir l'origine & la cause de tous les accords.



## N.° 8 MERCURE DE FRANCE.

L'Ouvrage que nous annonçons est un volume in quarto qui contient vingt-huit pages d'écriture , & trente pages de musique. Le prix est de 12 l. ; on le trouve aux adresses ordinaires.

---

## AVIS AU PUBLIC.

**L**E sieur JEAN-BAPTISTE DUPUITS DES BRICETTES , élève de Campra & de plusieurs autres grands maîtres , connu par nombre d'ouvrages , a ouvert le 15 Janvier une salle publique qui se tiendra les lundis , mercredis , vendredis , où il enseignera la musique , la composition , l'orgue , le clavecin , l'accompagnement & la vicle. Il recevra également ceux qui voudront faire leur état de ce talent , & ceux qui ne veulent que s'en amuser. Il donne deux heures *gratis* pour les personnes que la nature a doué d'un talent décidé , mais à qui la fortune ne permet pas de se procurer de bons maîtres. On trouvera chez lui non-seulement des instrumens , mais une collection nombreuse de livres de musique dans tous les genres.

Il demeure rue Plâtrière , la seconde porte cochère , en entrant par la rue Montmartre.

## L E T T R E

*De M. Voisin , Avocat , à l'Auteur du  
Mercure.*

**M** On amour pour les Arts , n'est pas plus flatté , Monsieur , du plaisir de trouver les occasions de se satisfaire , que de celui de rendre aux Artistes l'hommage qui leur est dû ; voici dans deux especes différentes , Monsieur , de quoi occuper agréablement par vos soins le Public , toujours empressé à nourrir son goût par de bonnes choses.

Je viens d'être témoin du juste succès d'une allégorie imaginée & exécutée par M. De Label , Peintre de l'Académie Royale , au sujet du rétablissement de la santé de Madame la Comtesse de Sainte-Maure , Dame d'honneur de S. A. S. Madame la Duchesse du Maine.

Cette Allégorie, que renferme un grand dessein , rendu avec autant de génie que d'exactitude , présente aux yeux la Déesse de la santé , tenant d'une main le bâton d'Esculape , & répandant de l'autre , avec joye , sa vivifiante liqueur sur le médaillon de Madame la Comtesse de Sainte-Maure.

## 160 MERCURE DE FRANCE.

La noblesse personifiée & reconnoissable par l'attribut d'une étoile & du sceptre , tient le médaillon de cette Dame , où on lit cette Légende :

*Superis grata simul & imis.*

L'amour de la vertu , sous la forme d'un enfant ailé & couronné de lauriers , soutient aussi d'une main le même médaillon , tandis que de l'autre il réunit plusieurs couronnes , semblables à celles dont il a la tête ornée. C'est le symbole des vertus morales qui distinguent essentiellement Mad. la Comtesse.

La reconnoissance qu'annoncent son rameau de fèves & une Cycogne , est prosternée devant le Temple du Destin , artistement parée d'un manteau dont l'intelligence des couleurs rappelle l'idée de la livrée du Maine : cette même reconnoissance offre les vœux de ceux qui composent la Maison de S. A. S. pour le rétablissement de la santé de la Dame , qui leur donne avec tant de bonté , les ordres de la Princesse.

Sur la droite du Tableau , on voit aux pieds d'un rocher , à l'entrée d'un autre les trois Parques , qui d'après le commandement du Messager des Dieux , recommencent à filer de longs jours pour Madame la Comtesse.

Une Dryade & une Nayade des Jardins de Seaux marquent l'interêt qu'elles prennent au renouvellement de la santé de Madame la Comtesse & à la perpétuité de son nom.

L'Architecture du Temple du Destin est la même que celle de l'Antique , du superbe Pavillon que S. A. S. a fait élever au milieu du charmant Jardin de sa Ménagerie.

M. l'Abbé le Blanc a rendu l'esprit de cette Allégorie par les Vers suivans :

Votre retour à Seaux ramene l'allégresse ,  
Voyez autour de vous tout un peuple enchanté ,  
Au moment où le Ciel , qui pour vous s'intéresse  
Fait voler sur vos pas l'Ange de la santé ;  
Il veille sur vos jours : nous n'avons plus d'alarmes ,

Le juste Ciel , pour vous vient d'exaucer nos vœux ,

Nos cœurs reconnoissans , soumis , respectueux  
Consacrent à jamais un jour si plein de charmes.

Permettez-moi , Monsieur , de passer du Dessin à la Scuplture , & d'apprendre à M. Pigal , par votre moyen , que je ne puis me dispenser d'être l'ennemi juré de sa modestie. Pourquoi fait il un si précieux usage de son ciseau , puisqu'il ne veut point recevoir d'éloges ? croit-il le

Public sans goût ou sans reconnaissance ? Comme c'est ce même Public qui seul a le droit souverain de critiquer ou d'applaudir, il faut recevoir de sa part avec la même candeur, la correction ou les louanges.

La figure de la Vierge exécutée en marbre par M. Pigal, & placée à l'un des deux Autels latéraux des Invalides, est un de ces morceaux rares qui réunissent les suffrages même des plus envieux, & de ces esprits qui ont fait vœu en naissant de n'être jamais contents.

On trouve dans l'exécution de cette belle figure, cette noblesse simple & cette pureté qui formoient essentiellement le caractère de tête de la Vierge. Il faut en effet pour l'exprimer une douceur & une beauté particulière qui lui sont propres, & qu'on trouve rarement dans les traits qu'on emprunte. On ne sçauroit disconvenir que Raphaël, le Corrège, le Guide & Charles Maratti parmi les Peintres, l'Algarde & François Flamand, parmi les Sculpteurs, n'aient supérieurement réussi dans l'expression majestueuse & divine du portrait de la Vierge.

S'il est heureux pour M. Pigal d'avoir eu l'occasion d'étudier de si grands Maîtres, il l'est encore plus d'avoir sçu se rendre familiers leur goût & leur sagesse.

F E V R I E R. 1752. 163

On reconnoît dans les draperies de M. Pigal cette facilité & cette noblesse de draper, qu'ont eue ces grands hommes, & malgré cette riche simplicité, M. Pigal laisse voir l'exactitude de la proportion. Il est fâcheux qu'une aussi belle figure ne soit pas mieux éclairée, ce qui vient de ce qu'elle se trouve adossée à la croisée ; le bon moment de la voir avec plus de satisfaction, est l'instant où le Soleil vient d'éclairer le côté de l'Épître de la Chapelle.

L'examen de ce beau morceau fait attendre avec impatience l'exposition du S. Augustin, auquel il travaille actuellement pour les petits Peres de la place des Victoires.





## CHANSON.

*Couplets qui peuvent être chantés à la fin de  
la Surprise de l'Amour des Italiens.*

ARLEQUIN.

**J**'Avais juré que sur mon ame ;  
Même la plus parfaite femme  
N'auroit jamais aucun pouvoir ;  
Mais Colombine sçut me tendre  
Des lacs que je ne pus prévoir :  
Comme un sot je m'y laissai prendre  
Sans le sçavoir.

JACQUELINE.

Des filles de noute Village ,  
Je passions pour la pus sauvage ,  
Les galans pardions tout espoir.  
D'amour , je n'en voulions rian entendre ;  
Mais Piarre un matin vînt me voir ,  
I'm'dit , j't'aime , ça m'rendit tendre  
Sans le sçavoir.

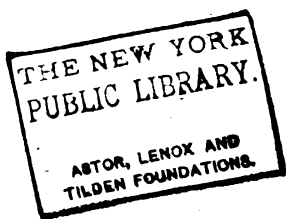
COLOMBINE.

En vain une jeune Bergere  
De l'aimable enfant de Cythere  
Prétend mépriser le pouvoir ;  
Elle a beau faire l'inflexible ,

**THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY.**

**ASTOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATIONS.**





F E V R I E R. 1753. 165,

l'Amour se rit de son vouloir ;  
le petit Dieu la rend sensible  
Sans le sçavoir.

---

V E R S

Mlle de C \* \* \* , en lui envoyant la Sur-  
prise de l'amour.

La surprise Amour donna naissance ,  
l'amour m'engage à vous la présenter ,  
Heureux si par reconnoissance ,  
l'amour, belle C \* \* \* vous la fait accepter !

P. J. Dur \* \* \* ,





## S P E C T A C L E S.

**L** Académie Royale de Musique a donné le Mardi neuf Janvier la première représentation de *Tyion & l'Aurore*, Pastorale héroïque en trois Actes, précédée d'un Prologue. Les paroles du Prologue sont de feu M. de la Mothe, & celles de la Pastorale généralement attribuées à feu M. l'Abbé de la Marre, Auteur du Poëme lyrique de *Zaïde*.

Le sujet du Prologue est le feu du Ciel, ravi par Prométhée, qui paroît dans son Palais, environné de statues d'hommes & de femmes en différentes attitudes ; il commence ainsi la Scene.

Dieux, ne connoissez-vous d'autre félicité,  
Qu'une éternelle indifférence,  
Votre honteuse oisiveté  
Deshonore votre puissance.

Faisons de leur repos rougir les immortels.  
Du feu des Cieux je me suis rendu maître ;  
C'est par moi que l'homme va naître ;  
C'est à moi seul qu'il devra des Autels.

Esprits soumis à mon empire,  
Que ce peuple s'anime & vive par vos feux,  
Qu'aujourd'hui l'argile respire ;

Volez , volez , soyez aussi prompts que mes vœux.

Les esprits du feu volent de toutes parts  
& secouent leurs flambeaux sur les statues.

Soyez de l'univers le plus parfait ouvrage ,

Ouvrez les yeux , connoissez-vous.

Les statues s'animent.

Chantez humains , goutez votre nouveau partage

Que les Dieux vont être jaloux ,

De la beauté de leur image.

Les statuës animées chantent.

Quelle clarté brille à nos yeux ,

Et quel feu divin nous enflamme ,

Quelle main nous a faits , que sommes-nous ,

Cieux !

Les desirs & l'espoir naissent avec notre ame.

*Prométhée.*

Vous dont l'obéissance a rempli mes souhaits ,

Habitans fortunés de la sphere brûlante ,

Venez , qu'une fête brillante

Célébre nos bienfaits.

Les esprits du feu forment le Diver-  
tissemment. On entend un Prélude. Pro-  
metthée apperçoit l'Amour.

Quelle agréable mélodie !

## 168 MERCURE DE FRANCE.

Mortels, c'est le Dieu des amours :

Destinez-lui vos plus beaux jours ,  
Vous sentirez bien mieux de quel prix est la vie ,  
Si son flambeau divin en éclairc le cours.

L'Amour descend dans un nuage & dit  
à Prométhée :

Lorsque des Elémens j'ai terminé la guerre ,  
Tout l'univers est né de mon commandement ;  
Mais en vain du cahos j'avois tiré la terre ,  
Il s'étoit réservé d'en former l'ornement.

*Prométhée.*

Regne sur les mortels que mon art a fait naître ,  
C'est à l'Amour , c'est aux tendres desirs ,  
C'est aux graces , c'est aux plaisirs  
De leur donner un nouvel être.

L'Amour & Prométhée réunissent leur  
puissance pour mieux assurer le bonheur  
des mortels , & le Prologue finit par un  
chœur dans lequel on célèbre la victoire  
de l'Amour , & la gloire de Prométhée.

Titon , berger amoureux de l'Aurore ,  
commence par un Monologue dans le-  
quel il exprime son impatience amoureuse.

Que l'Aurore tarde à paroître ,  
De mes soupçons je ne suis plus le maître.  
Hélas ! tout l'invite à changer ,

Elle

Elle va devenir légère.

Dans des nœuds plus brillans, les Dieux vont l'en-  
gager,

Pourquoi n'est-elle pas bergere ?

Pourquoi ne suis-je que berger ?

Le jour paroît.

Que vois-je ? quel éclat ! c'est elle :

C'est l'Aurore. Fuyez soupçons, éloignez-vous ;

Pardonne Amour, je suis tendre & fidele,

Il m'est permis d'être jaloux.

*A l'Aurore.*

Je vous revois, enfin je revois tant de charmes,

Belle Déesse, mon bonheur

N'est il pas un songe imposteur ?

Ah ! sur mes tendres allarmes,

Daignez rassurer mon cœur,

La crainte d'un amant doit être pardonnable ;

*L'Aurore.*

Qui peut vous allarmer ?

*Titon.*

Le trouble inséparable

D'une sincere ardeur.

Ah que le calme est difficile

Quand on est bien épris !

De votre amour je connois trop le prix ;

Pour être amant tranquille.

H

*L'Aurore.*

Je t'aime, je ne vois, je ne cherche que vous,  
 Quoi ! serez-vous toujours injustement jaloux ?  
 Pour vous revoir plutôt dans cette solitude  
 J'abrege de la nuit la longue obscurité ;  
 Ce tendre aveu , mille fois répété ,  
 Doit bannir votre inquiétude ;

*Titon.*

Votre cœur doit être flatté ,  
 Du sentiment qui le blesse :  
 Il fait honneur à la beauté ,  
 Sans offenser la tendresse.

Cette Scène est terminée par un Duo qui est  
 suivi d'une tête que l'Aurore donne à son Amant,  
 pendant laquelle elle chante cette Cantatille.

Venez sous ce riant feuillage ,  
 Petits oiseaux , volez , accourez tous ,  
 Chantez le Dieu qui nous engage ,  
 J'aime à le chanter avec vous.  
 Votre cœur n'est jamais volage ,  
 Vous aimez sans être jaloux ,  
 L'innocence est votre partage ;  
 Vous êtes heureux comme nous.  
 Venez sous ce riant feuillage , &c.

On entend un grand bruit de symphonie qui  
 interrompt la fête , & l'Aurore effrayée dit à  
 Titon :

Que vois-je ! ô Ciel ! Eole dans ces lieux !

Fuyons ses transports furieux.

La jalouſie d'Eole , amant rebuté de l'Aurore ;  
éclate , il invoque la Divinité des cœurs jaloux ,  
la Vengeance , & jure de faire tomber ſous ſes  
coups le rival qu'il abhorre ; Palès , Déeſſe des  
bergers , vient le trouver , & lui demande le ſujet  
de ſa fureur.

*Eole.*

Je me laſſe d'offrir un inutile hommage ,  
Ma vengeance pourſuit deux coupables amants.  
L'Aurore aime Titon , témoin de leurs ſermens ;  
J'ai juré le trépas d'un mortel qui m'outrage.

*Palès à part.*

O Ciel !

*Eole.*

Que l'ingrate partage ;  
Ou mon amour ou mes tourmens.

*Palès.*

A ce foible berger vous ôterez la vie ?  
Qu'elle va vous haïr . . . .

*Eole.*

Je veux le mériter ;

*Palès.*

Il faut que l'Aurore l'oublie ,  
Et vous le ferez regretter.

Elle conſeille à Eole de le remettre en ſa puis-  
ſance , en promettant de l'éloigner de l'Aurore ;  
Eole ſuit ce conſeil & ordonne aux vents de  
conduire Titon à la Déeſſe : alors Palès qui aime  
Titon , & qui obtient du moins ſa préſence , ſi c'eſt

H ij



## 172 MERCURE DE FRANCE.

le ne peut obtenir son cœur , se livre au plaisir qu'elle ressent ; ce plaisir est encore augmenté par les regrets dont l'Aurore va être pénétrée. Le Monologue de Palès termine le premier Acte.

Tandis que l'Aurore est occupée de la perte de son amant , Eole se présente pour la consoler , & lui offre son cœur. L'Aurore qui croit avoir perdu Titon pour jamais , & qui ne peut accuser qu'Eole de cette barbarie , reçoit sa flamme avec mépris , & le quitte avec indignation. Eole n'en devient que plus ardent à se vanger de Titon , sa rage est à son comble ; il rend compte à Palès des refus de l'Aurore , & redemande Titon pour le sacrifier à sa fureur : Palès le refuse , en lui disant que sans cesser d'être malheureux , il n'en deviendroit que plus coupable.

*Eole.*

Vous prétendez en vain le protéger :  
Je sçaurai bien sans vous le perdre & me vanger.  
Vents furieux , sortez de la grotte profonde ,  
Où mon pouvoir vous tient aux fers ;  
Sur les pâles humains que le tonnerre gronde ,  
Troublez le sein des mers :  
Qu'à mes commandemens votre fureur réponde ,  
Ravagez l'univers ,  
Ebranlez , renversez les fondemens du monde.

*Chœur.*

Sur les pâles humains , &c.

*Eole aux vents.*

Partez , & que Titon éprouve ma fureur.

*Palès, aux vents. A Eole.*

Arrêtez : il est tems de vous ouvrir mon cœur ;  
 Ce rival odieux que poursuit votre rage ,  
 Titon , hélas , est mon vainqueur.

*Eole.*

Quoi , vous l'aimez : songez qu'il vous outrage !  
 Ah ! loin d'arrêter mon courroux ,  
 Pour le punir , unissons-nous.

*Palès.*

Les bergers sont soumis à mon obéissance ,  
 Et Jupiter me laisse arbitre de leur sort ;  
 Mais avant d'exercer sur Titon ma puissance ,  
 Je veux pour l'attendrir faire un dernier effort.

Elle jure ensuite à Eole que si elle ne réussit pas dans son dessein , elle exercera contre l'ingrat la vengeance la plus affreuse Eole en quittant Palès , paroît content de cette promesse. Palès ordonne qu'on fasse venir Titon , & dit aux Nymphes de la suite :

Vous qu'en ces lieux mon ordre amène ,  
 Employez tous vos soins à calmer ses douleurs ;  
 Des charmes de l'amour vantez-lui la puissance :  
 Essayez dans vos jeux de peindre ses douceurs ;  
 Puisse-t-il en voyant les plaisirs qu'il dispense ,  
 Oublier ses rigueurs.

Les Nymphes tâchent par leurs chants & leurs danses , de peindre à Titon les plaisirs de l'inconf-

H iij

## 174 MERCURE DE FRANCE.

sance. Titon n'en devient que plus triste , & Palès qui n'a que trop d'intérêt à s'en appercevoir, lui dit :

Rien ne peut dissiper l'ennui qui vous dévore ,  
Et votre cœur se plaît à le nourrir.

*Titon.*

Ah rendez-moi l'Aurore ,  
Ou laissez-moi mourrir.

*Palès.*

C'est trop entretenir une vaine tendresse ;  
Oubliez jusqu'au nom d'une ingrate Déesse :  
L'Aurore vous trahit , & son volage cœur  
Choisit Eole pour vainqueur.

*Titon.*

Non , rien ne peut éteindre une flamme si belle ;  
Tendre & constante dans son choix ;  
Elle m'a juré mille fois  
De n'être jamais infidèle.

*Palès.*

Dans le premier feu des amours.  
Chaque amant le jure de même ;  
Au moment heureux où l'on aime ;  
On croit qu'on aimera toujours.

*Titon.*

Hélas !

*Palès.*

Cessez d'aimer qui vous outrage ;  
Dans des nœuds plus constans , que votre cœur  
S'engage.

F E V R I E R . 1753. 179

*Titon.*

Est-il maître de s'engager ?

Ainsi que mon malheur , ma constance est ex-  
trême.

Ah ! si l'Aurore a pu changer ,

Tout autre changeroit de même.

*Palès.*

Sçavez-vous qui vous refusez ?

*Titon.*

Je sçais que j'aime ,

Et c'est assez.

*Palès.*

Soyez libre , volez vers l'objet plein de charmes  
Qui vous fait à mes yeux répandre tant de lar-  
mes ,

Vous connoîtrez avant la fin du jour ,

Quel intérêt je prends à votre amour.

Palès pour se vanger & de Titon & de sa riva-  
le , imagine la plus noire de toutes les vengeances,  
& s'écrie avec fureur :

Tu vas sentir les effets de ma rage ,

Titon , que sur tes sens glacés

La vieillesse terrible exerce son ravage ;

Que de tes yeux les rayons effacés

Rencontrent sans le voir , l'objet de ton homma-  
ge ;

Que vos cœurs déchirés , nourris de vains sou-  
pirs ,

H iij

Gémissent dans de tristes chaînes ,

Et ne rapellent leurs plaisirs

Que pour mieux ressentir leurs peines.

Eole & Palès ouvrent le troisième Acte ; Eole se plaint à Palès de ce qu'elle diffère si long-tems la punition de Titon : ce Dieu jaloux & furieux veut le redemander pour mieux assurer la vengeance ; mais Palès le lui montre endormi & dans un état effreux ; ils s'en rejouissent ensemble , & se retirent pour observer l'Aurore , & jouir pleinement du plaisir de la vengeance ; on apperçoit ensuite Titon seul , regardant dans la fontaine.

Que vois-je ? suis-je prêt à finir ma carrière ?

Mes pas sont chancelans , je tremble , je pâlis ,

Un nuage effrayant dérobe la lumière

A mes yeux affoiblis :

Par quel charme funeste ,

O Parque ! de mes ans abrege-tu le cours ?

Barbare , acheve , de mes jours

Moissonne par pitié le déplorable reste ;

Les maux que tu me fais souffrir

Sont plus cruels que la mort même.

Ah ! qu'on est heureux de mourir ,

Quand on a perdu ce qu'on aime.

*L'Aurore survient.*

C'est la voix de Titon , c'est elle que j'entends ;

Que mon cœur est ému de ses tendres accens !

Titon.

*Titon.*

Epargnez-vous un spectacle effroyable ;

Oubliez , belle Aurore , un amant misérable ,  
Que les Dieux ont puni de sa fidélité.

*L'Aurore.*

Quelle injustice , ô Ciel , & quelle cruauté !

*Titon.*

De mes sens déperis à peine ai-je l'usage ,  
Je ne vois plus la lumière des Cieux ,  
De mes traits dégradés par la haine des Dieux ;  
Je n'ai pas conservé la plus légère image ;  
Pouvez-vous reconnoître un objet odieux ?

*L'Aurore.*

Mon cœur t'a reconnu sans le secours des yeux :

*Titon.*

Aimé de vous , mon sort étoit digne d'envie ;  
Je meurs , je ne méritois pas .  
Tous les tourmens dont ma flamme est suivie ;  
Ah ! puisque vous donnez des pleurs à mon trépas ,  
Que je dois regretter la vie !

*L'Aurore.*

Des destins ennemis je suspendrai les coups ,  
Je flechirai la Parque impitoyable.

*Titon.*

Victime de l'Amour jaloux ,  
Je touche au moment redoutable  
Qui va me séparer de vous.

*L'Aurore.*

Ne séparer de toi , cher amant que j'adore !  
Non , rien ne peut t'arracher à l'Aurore .

H.

# 178 MERCURE DE FRANCE

Et j'irai, s'il le faut, te suivant aux Enfers,

Les éclairer pour y porter mes fers.

*Titon.*

Au-delà du trépas vous me ferez fidèle ?

*L'Aurore.*

Puissant Dieu des Amours ,

J'implore ton secours ,

Protège une flamme si belle ,

Termine mon tourment.

Eh , que me servira , grand Dieu , d'être immor-  
telle ,

Si je perds mon amant ?

*On entend un prélude.*

Quels sons harmonieux ? quelle clarté nouvelle ?

Tout annonce qu'un Dieu descend dans ce  
séjour ,

Un doux espoir succède à ma douleur cruelle ,

Ce n'est jamais en vain qu'on implore l'Amour.

L'Amour descendant dans une gloire , environ-  
né de sa suite.

Ne craignez plus la jalouse vengeance

De Palès & du Dieu des Vents ,

Je prends contre eux votre défense ,

Et je rendrai leurs efforts impuissans ;

Titon va recevoir l'heureuse récompense

Que j'accorde aux parfaits amans ;

Puisque j'ai causé ses tourmens ,

Je veux couronner sa confiance.

F E V R I E R. 1753. 179

*L'Aurore.*

⊙ Ciel !

*Titon, rajeuni.*

Quel Dieu m'anime, & me rend la clarté ?

*A l'Amour.*

C'est vous, puissant Amour, c'est vous, Dieu  
que j'adore,

Vous deviez ce prodige à ma fidélité,

Et j'en dois l'hommage à l'Aurore.

*L'Aurore.*

Tendre Amour, charmant vainqueur ;

Vous me rendez ce que j'aime ;

Rien n'égale mon bonheur,

Je le dois à l'Amour même.

*L'Amour à Titon.*

Le destin dans les Cieux

Vous place au rang des Dieux ;

Votre bonheur, vos flammes muruelles ;

N'ont plus de terme limité ;

Eh, qui peut mieux prétendre à l'immortalité,

Que les amans fidèles ?

La Pastorale finit par une fête que l'Amour  
donne à ces tendres amans.

La Musique de Titon & l'Aurore, est de M.  
Mondonville, si connu par ses admirables Motets,  
& par le succès du Carnaval du Parnasse. La des-  
crinée de son nouvel ouvrage, montre tout ce  
qu'on doit attendre de ce célèbre Musicien, &  
doit l'encourager à mériter de plus en plus les suf-  
frages du Public. La partie du chant est celle qui

LI. vj



## ISOMERCURE DE FRANCE.

a le plus réussi, & il faut convenir qu'indépendamment de son mérite réel, l'exécution de M. Jellotte & celle de Mlle Fel y ont ajouté de nouvelles grâces. Nous ne pouvons entrer dans le détail de tous les morceaux que le Public a trouvés agréables dans cet Opéra, qui a le succès le plus entier & le plus complet, & dont les représentations sont les plus fortes qu'on se souvienne d'avoir vues au Théâtre Lirique. Nous indiquerons seulement ceux qui nous ont paru frapper davantage. On a fort goûté dans le Prologue, la symphonie qui annonce le moment où les esprits s'animent, & le chœur accompagné & annoncé par un Duo entre Prométhée & l'Amour. Dans le premier Acte, le plus agréable de l'Opéra, on a fort applaudi le Monologue de Titon, & son accompagnement; le Duo de Titon & l'Aurore, le chant de l'Ariette *Venez, petits oiseaux*, embelli par Mlle Fel, & l'air en forme de Romance, chanté dans le Divertissement par M. Jellotte avec un goût inexprimable. Dans le second Acte, le chant des Vents a fait un grand effet. M. de Chassé y est très-bien placé. Dans le troisième, les Connoisseurs ont fort goûté le Monologue de Titon, qui est le morceau de cet Opéra, où le Musicien a montré le plus de génie, & M. Jellotte a mis le comble au succès, par la manière supérieure dont il a chanté l'Ariette du dernier Divertissement. Les Ballets, quoique bien exécutés, ont paru médiocres.

Les Comédiens François ont donné Mardi 2 Janvier, *Epicaris*, Tragedie nouvelle, que l'Auteur a révisée après la première représentation.

Mlle Hus, qui avoit paru il y a quinze ou dix-huit mois sur le Théâtre de la Comédie Française,

F E V R I E R. 1753. 183

Y a débuté de nouveau le Lundi 22 Janvier, dans le rôle d'Hermione. En attendant que nous rendions compte de ce début qui paroît devoir être très-brillant, nous transcrivons quelques vers que M. de Chevrier vient d'adresser à la jeune Actrice.

D'un aveugle destin, ne crains plus l'injustice,  
La route des succès est ouverte aux talens;  
Pour suis jeune & brillante Actrice,  
Tout seconde à l'envi tes essais éclatans;  
J'ai vu Paris en pleurs partager tes allarmes,  
Et Racine étonné, s'embellir de tes charmes.

Les Comédiens Italiens ont donné Mardi 23 Janvier, une Comédie en un Acte & à Scènes épisodiques, intitulée : *la Frivolité*. Quoique cette nouveauté n'ait été encore jouée qu'une fois, nous osons lui prédire un grand succès. La Pièce entière est semée de ces traits fins, ingénieux, neufs & piquans qui caractérisent les ouvrages de M. de Boissy.





## NOUVELLES ETRANGERES.

DE CONSTANTINOPLE, le 17 *Novembre.*

ON a senti depuis peu dans cette Capitale plusieurs secousses de tremblement de terre. L'alarme a été d'autant plus grande, que la Ville d'Andrinople souffrit, il y a quatre mois en pareille circonstance, un dommage qui ne sera de long-tems réparé. Ses plus belles Mosquées furent détruites de fond en comble, & plusieurs milliers d'habitans périrent sous les ruines de leurs maisons, ou dans les gouffres de la terre, qui s'entr'ouvrit en plusieurs endroits.

## DU NORD.

DE PETERSBOURG, le 8 *Décembre.*

LE départ de l'Impératrice pour Moscou est remis à la fin du mois prochain, parce que Sa Majesté devant faire ce voyage en traîneau, on veut attendre qu'il soit tombé une assez grande quantité de neige. On assure toujours que l'Impératrice ira en Ukraine, & ce bruit est confirmé par les ordres qu'elle a donnés de meubler le Palais de Kiowie.

Depuis le 3, les deux branches de la Neva sont prises par les glaces. Les Navires marchands qui sont à Cronstot, sont toujours retenus dans ce Port par les vents contraires. Le Collège de Commerce vient enfin de permettre la sortie des grains de cet Empire.

F E V R I E R. 1753. 183

DE WARSOVIE, le 20 Décembre.

Divers avis confirment que la peste s'est manifestée dans Choczyn, & que le Pacha de cette Ville en est sorti avec toute sa famille. En conséquence, le Comte Branicki, Grand Général de la Couronne, pour couper toute communication entre ce Royaume & les lieux infectés de la contagion, a formé un cordon de troupes sur la frontière.

DE STOCKHOLM, le 22 Décembre.

On a résolu de purger la Suède des loups qui infestent, comme on a fait en Angleterre sous l'administration d'Olivier Cronwel; & le Major Général Comte de Lieven, revenu depuis peu de Berlin, a présenté au Roi un projet pour détruire entièrement ces animaux.

DE COPENHAGUE, le 18 Décembre.

Le Receveur Général d'Islande, arrivé depuis quelques jours, a rapporté que le bled & le chanvre qu'on a semés dans cette Isle pour essayer si le climat & le sol leur seroient favorables, y sont crus à une hauteur étonnante; mais qu'ils ne sont pas venus à maturité. On se flatte de prévenir cet inconvénient, en faisant les semences plutôt qu'elles n'ont été faites cette année. Cette espérance paroît d'autant plus fondée, que selon la tradition, le bled a été autrefois cultivé en Islande, & qu'on y recueille un bled sauvage, dont les habitans font une très-bonne farine, qu'ils préfèrent même, à celle qu'on leur envoie de Suède.

## 84 MERCURE DE FRANCE.

### ALLEMAGNE.

DE VIENNE, le 17 Décembre.

L'Impératrice Reine a nommé Directeur Général du Commerce en cette Ville le Comte de Hamilton, ci-devant Premier Conseiller du Commerce à Trieste, où il sera remplacé par le Comte Philippe de Sinzendorff.

Tout à coup, le froid est devenu si vif, que le Danube est pris, en sorte qu'on est obligé de faire venir par terre toutes les provisions nécessaires pour cette Capitale.

Dès ouvriers travaillant dernièrement à faire des bombes dans le Magasin de Salpêtre, près de la Porte de Carinthie, le feu prit à un baril de poudre. Une partie du bâtiment a été renversée, & quelques maisons voisines ont été endommagées. La sentinelle a été tuée, ainsi que six des hommes employés dans le Magasin.

DE DRESDE, le 22 Décembre.

Leurs Majestés, accompagnés des Princes Xavier & Charles, arriverent ici le 16 de ce mois en très-bonne santé. Elles avoient couché la nuit précédente à Pforten chez le Comte de Bruhl, où elles ont été reçues avec beaucoup de magnificence. Le Prince Royal & la Princesse son épouse, les Princes Albert & Clément, & les Princeses Christine, Elisabeth & Cunégonde, allèrent au-devant de leurs Majestés jusqu'à Hermisdorff.

F E V R I E R. 1753. 185

DE BERLIN, le 30 Décembre.

M. Schutzen, riche Banquier de cette Ville, & Directeur de la Compagnie d'Embdén, a obtenu du Roi la permission d'établir ici une nouvelle Manufacture d'étoffes de soye, & Sa Majesté lui fait construire une maison destinée à cet usage.

DE HAMBOURG, le 13 Décembre.

On apprend de Madrid, que M. Klefexer, Député de cette Régence, eut le 12 du mois dernier à l'Escorial une audience du Roi d'Espagne, qui le reçut très-favorablement. Le 14, Sa Majesté Catholique rendit une Ordonnance conçue en ces termes : » J'ai communiqué au Conseil, » par un Décret du 2 Juillet de la présente année, » les sincères dispositions où étoit la Ville de » Hambourg, de faire cesser le mécontentement » dont elle a éprouvé les effets par ma résolution » du 1<sup>er</sup> Octobre de l'année dernière. Cette Ville » a agi depuis d'une manière entièrement con- » forme à ces dispositions, en faisant publier dans » son territoire, que le Traité qu'elle avoit fait » avec la Régence d'Alger étoit rompu ; en pre- » nant soin de le notifier au Bey de ladite Régence, auquel elle a écrit par différentes voies, » afin que ce fait parvînt plutôt & plus sûrement » à sa connoissance, & en me donnant d'autres » preuves, qu'elle souhaite ardemment ma bien- » veillance : de sorte qu'entièrement satisfait de » son bon procédé & de son amitié, j'ai résolu de » lui rendre la mienne. En conséquence, déro- » geant en toutes les parties audit Décret du 19

## 186 MERCURE DE FRANCE.

« Octobre de l'année dernière, j'ordonne que  
« dans tous mes Ports on admette les Navires de  
« Hambourg à commercer, que les marchan-  
« dises & denrées de ladite Ville soient reçues  
« dans mes Provinces & Domaines; comme aussi,  
« que ses habitans soient traités avec la même  
« franchise & bonne correspondance qu'ils l'é-  
« toient avant ladite date du 19 Octobre de l'an-  
« née dernière.

### DE HANOVRE, le 20 Décembre.

Pendant le séjour que le Roi a fait dans cet  
Électorat, Sa Majesté a donné divers Réglemens  
pour l'exploitation & la régie des Mines, qui sont  
dans les montagnes du Duché de Brunswick, ap-  
pellées le *Hartz*, & que les Anciens nommoient  
*Motibonus Mons*. Ces montagnes s'étendent dans  
le Duché de Grabenhagen, à l'Orient de la Ley-  
ne, & dans les Comtés de Wernigeroda & de  
Reinheim, à l'Occident de la Selze. La plupart  
des Mines qu'elles contiennent, & dont deux sont  
d'argent, appartiennent à l'Électorat de Hanovre,  
& le Duc de Brunswick-Wolfenbuttel partage le  
produit des autres avec le Roi notre Electeur.

Les eaux minerales de Rhebourg, situées à  
quatre milles d'ici, commencent à être en réputa-  
tion, & ont attiré l'été dernier plus de quatre cens  
personnes. Comme il n'y a point assez de loge-  
ment pour les malades, le Roi avant son départ  
pour Londres, a ordonné d'y pourvoir. On éle-  
vera un bâtiment sur la Fontaine, afin d'empêcher  
que la pluie n'en altère la qualité, & l'on y  
joindra une Gallerie couverte, où l'on pourra se  
promener à l'abri des injures de l'air. Tous ceux  
qui voudront bâtir sur le lieu, auront le terrein

F E V R I E R. 1753. 187

*gratis.* Sa Majesté accorde pour chaque maison dix toises de face , sur seize toises quatre pieds de profondeur , avec exemption de tous droits pendant douze années consécutives , à l'exception d'un écu, qu'on payera par an au Bailliage de Rhébourg.

## E S P A G N E.

DE MADRID, le 12 Décembre.

Selon les Lettres d'Alicante, le Capitaine Jean-François Prepaux, retournant de Salé à Marseille, s'aperçut le 18 du mois dernier, que le feu avoit pris à des balles de laine qui faisoient une partie de la charge de son Navire, appelé le *Sainte-Trinité*. Comme le Bâtiment se trouvoit à la hauteur d'Alicante, lorsque l'accident se manifesta, le Capitaine vint vers ce Port, & fit les signaux ordinaires pour demander du secours. Les formalités qu'on observe par rapport à la contagion qui regne en Afrique, empêcherent de le secourir aussi promptement qu'on auroit désiré. Il prit donc le parti de venir échouer à la rade, à la faveur d'un gros vent d'Est. On lui envoya sur le champ deux grandes Chaloupes, où il mit les coffres de son équipage, & se sauva avec tout son monde, au nombre de vingt-sept personnes. Le Vaisseau a été entièrement consumé, ainsi que la cargaison, qui consistoit en sept cens balles de laine, & six cens quintaux de cire.

DE GIBRALTAR, le 25 Novembre.

Le 18 de ce mois, les deux Vaisseaux de guerre Hollandois, le *Corbeau* & la *Prosperité de l'Etat*,



## 188 MERCURE DE FRANCE.

fissent voile d'ici , pour se rendre à Tetuan , & ils y arriverent le lendemain. M. Butler , Consul des Etats Généraux des Provinces-Unies , & le Capitaine Hoogstraten , Commandant le premier des deux Vaisseaux , étant descendus à terre , ils furent reçus avec de grandes marques de distinction par le Gouverneur de la Ville. Il y eut le 20 une conférence , dans laquelle on traita l'affaire du rachat des Captifs Hollandois pris à bord du Vaisseau *la Maison du Bois* , & le renouvellement de la paix avec leurs Hautes Puissances. Le Traité fut signé le 21 par les Plénipotentiaires de Hollande , & par ceux de l'Empereur de Maroc. En conséquence , le Capitaine Stenis & son équipage s'embarquerent l'après-midi sur le *Corbeau*. Messieurs Butler & Hoogstraten , ayant pris congé des Plénipotentiaires de Maroc , retournerent à bord de leurs Vaisseaux , & partirent de Tetuan le soir même. Le *Corbeau* revint ici le 22. Il en a coûté pour la rançon des Officiers & des Matelots rachetés , la somme de trois cens dix-huit mille neuf cens cinquante-quatre florins , à raison de cinq cens cinquante-cinq écus pour chaque homme.

## ITALIE.

DE MALTE , le 9 Décembre.

ON rebâtit , avec toute la diligence possible , l'Eglise de Notre-Dame de la Maleche , & l'on doit y ériger un magnifique Mausolée au Grand Maître Philippe de Villiers l'Isle Adam , dans l'endroit même où son cercueil fut découvert il y a quelques mois. Don Emmanuel de Pinto , actuellement Grand-Maître , fit dernière-

F E V R I E R. 1753. 189

ment l'ouverture de ce cercueil, en présence du Conseil de l'Ordre, & de l'Evêque de cette Ville. On trouva que le corps avoit été revêtu d'une armure telle que les Militaires les portoient autrefois. Il y avoit à la main droite une Epée, longue de cinq pieds, & large de quatre doigts. Au côté droit de la tête, qui étoit couverte d'un linceul, étoit un Casque artistement émaillé. Mais il ne reste de ce cadavre qu'un peu de poussière & quelques ossemens. Avant de re fermer le cercueil, on a attaché à la Cuirasse une lame d'argent, sur laquelle est gravée cette Inscription Latine : *Loculus hic anno 1752 repertus, eodemque, prasente EXCELLENTISSIMO DOMINO EMANUELE DE PINTO, Magno Ordinis tunc Magistro, apertus, apertus iterum, omnibus in integrum relictis, reclusus fuit.*

DE NAPLES, le 4 Décembre.

Le Marquis d'Ossun, Ambassadeur de France, qui est arrivé le 22 du mois dernier, eut le lendemain sa première audience du Roi, à laquelle il fut introduit par le Marquis Fogliani, Secrétaire d'Etat. Quatre Chabecs, qui étoient en course contre les Barbaresques, rentrèrent le 27 dans ce Port. Ils ont amené un grand nombre d'esclaves Turcs, qui seront dispersés sur les Galères, pour y servir en qualité de Forçats.

DE ROME, le 6 Décembre.

Sa Sainteté ayant entrepris de faire réparer à ses frais les murailles de cette Capitale, on en a déjà rétabli une partie depuis la Porte del Popolo jusqu'à celle de Saint Paul. La Ville, par recon-

## 190 MERCURE DE FRANCE.

moiffance de la liberalité du Saint Pere , a fait placer près de ces deux Portes cette Infcription : *Benedictus XIV. P. M. murorum Urbis , à Porta Ostienfi ad Flaminiam Portam vetustate fatensium refectionem anno M. D.C.C. 2. inreptam , ann M. D.C.C. 11. absolvit.*

On a trouvé dans un fouterrein de l'Isle de Chio plusieurs anciens Manuscrits , qui contiennent les ouvrages de divers Peres de l'Eglise. Quelques-uns ont été envoyés au Pape.

### DE GENES , le 16 Décembre.

La famille Sorba , connue dans notre République depuis plusieurs siècles par les services qu'elle y rend , tant à Gènes , où une branche qui s'éteignit en 1706 se trouve dans le Livre d'or dès le premier enregistrement de la Noblesse Génoise , qu'en Corse , où une autre branche est toujours demeurée , & a possédé les emplois que la République ne donne qu'aux nobles Génois ; vient de recevoir un nouveau lustre dans la personne d'Augustin-Dominique Sorba , Ministre à la Cour de France. Feu Jean-Baptiste Sorba , son pere , ainsi que plusieurs de leur ayeux , étoit né à Ajaccio , Capitale d'une des deux parties de la Corse. Il est mort en France , où il a résidé depuis l'année 1700 jusqu'en 1738 , sans autre interruption que celle des Congrès d'Utrecht & de Cambrai , auxquels il assista en qualité de Plénipotentiaire. La considération dont il a joui pendant le cours de ses Légations , a mérité à son fils , outre des biens faits signalés de la part de la République , l'avantage de lui succéder dans son emploi. Il s'en est acquitté jusqu'ici avec tant de zèle & de succès , & il paroît avoir tant de part à la bonne in-

F E V R I E R. 1753. 191

selligence qui subsiste entre le Ministère de France & notre Gouvernement, qu'on a voulu lui donner une marque publique de gratitude, en le décorant du titre de *Noble Génois*; ce qui se fit dans le Grand Conseil, convoqué extraordinairement le 14, après les témoignages les plus amples qu'ont rendus de ses services & de sa naissance les personnes qui avoient été préposées pour en faire l'examen.

## GRANDE BRETAGNE.

DE LONDRES, le 21 Décembre.

**P**lusieurs Ministres Etrangers furent hier en conférence avec les deux Secrétaires d'Etat. Le Comte de Cardigan s'étant excusé d'accepter la place de Gouverneur du Prince de Galles & du Prince Edouard-Auguste, le Roi a nommé le Comte de Waldegrave pour la remplir. Celle de Précepteur de ces Princes a été donnée à l'Evêque de Peterborough. Il est arrivé de Vienne un Courrier, chargé de dépêches importantes. Le Chevalier Vanderputte le donne beaucoup de mouvement, afin d'être élu Membre du Parlement pour Westminster, mais on continue de croire que le Général de Cornwallis aura la pluralité des suffrages. Les Membres du Parlement pour Londres seront chargés de représenter à la Chambre des Communes la nécessité de construire à Blacks Friars un nouveau Pont de pierre sur la Tamise. On a résolu de changer la formule du serment de qualification des personnes qui seront revêtues de quelques emplois dans le Royaume d'Ecosse.

Il doit y avoir au Printemps prochain un camp

## 192 MERCURE DE FRANCE.

dans les environs de Windsor, pour exercer les troupes. On a déjà levé dans l'Angleterre seule plus de dix-huit cens hommes de recrues, afin de compléter les Régimens sur l'établissement de la Grande Bretagne. Le Capitaine d'Ellen vient de former pour la Compagnie des Indes Orientales une Compagnie d'Artillerie, qu'elle se propose d'envoyer à Madras. Tous les Officiers qui se sont engagés au service de cette Compagnie, doivent s'embarquer incessamment. Divers Vaisseaux de la même Compagnie ont mis ces jours-ci à la voile pour la Chine. Selon les dernières nouvelles de la Caroline Méridionale, on y a essuyé le 15 & le 30 Septembre deux horribles tempêtes. Plus de cinquante Navires ont été forcés à terre. La Ville de Charlestown a été entièrement inondée pendant une heure. Plusieurs maisons ont été renversées, & un grand nombre de personnes a péri. Le dommage causé dans les campagnes est aussi très-considérable. On mande de la Jamaïque, que la récolte du sucre y sera fort abondante. Le Vaisseau de guerre *le Garland* est revenu depuis peu de Lisbonne. On parle d'établir à Southwold une nouvelle Compagnie pour la Pêche du Harang. Le bruit qui s'étoit répandu que le Roi de Dannemarck avoit défendu l'exportation du bois de Sapin de Norwege, étoit sans fondement; mais il paroît certain qu'il ne sera plus permis de faire entrer en Norwege de grains étrangers que par le Port de Bergen.

Il paroît un écrit, dont l'Auteur se propose de montrer qu'il seroit avantageux d'accorder à tous les Sujets de Sa Majesté la permission de faire le commerce du Levant. On a imprimé en François & en Anglois un Exposé des motifs qui ont engagé le Roi de Prusse à se charger d'indemniser

F E V R I E R. 1753. 193

ser lui-même les Sujets des prises faites sur eux par les Anglois pendant la dernière guerre, & à retenir pour cet effet une certaine somme des capitaux, & des arrérages des dettes hypothéquées sur la Silésie.

Les Vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui étoient retenus aux Dunes par les vents contraires, ont mis à la voile pour leurs différentes destinations. Il se répand un bruit, que le Gouvernement a donné ordre d'équiper plusieurs Vaisseaux de guerre. On continue de travailler avec diligence dans différens Ports de la Grande Bretagne, à la construction de plusieurs Vaisseaux du premier & du second rang.

## DES PROVINCES-UNIES.

DE LA HAYE, le 22 Décembre.

**L**E Marquis de Bonnac, nouvel Ambassadeur de France, arriva le 14 en cette Ville avec la Marquise son épouse, & avec le Chevalier de Bonnac, son frere. Ce Ministre, dès le lendemain remit ses Lettres de créance à M. de Buteux, Président de l'Assemblée des Etats Généraux, lequel alla le 16 le complimenter sur son arrivée. Le 15, le Marquis de Bonnac se rendit à la Maison du Bois. Son train étoit composé de deux carrosses à six chevaux. Les mêmes cérémonies qui avoient été observées à la visite solennelle que fit le Marquis de Saint-Contest au feu Stadhouder, ont eu lieu pour le Marquis de Bonnac. Le jeune Stadhouder a reçu cet Ambassadeur à la descente du carrosse, & l'a conduit dans un Cabinet, où l'un & l'autre s'étant assis dans des fauteuils, le Ministre de France a fait son compliment. Le Prince, après y avoir répondu, a re-

conduit l'Ambassadeur jusqu'à son carrosse. Le Marquis de Bonnac, étant allé seulement jusqu'à la barrière, est revenu faire sa visite à la Princesse Gouvernante & à la Princesse Caroline. Le 16, le Stadhouder a rendu la visite à l'Ambassadeur, avec le même cérémonial que le Prince son père avoit suivi dans la visite qu'il rendit au Marquis de Saint Contest. Son Altesse est partie de la Maison du Bois vers les trois heures après-midi. Aussi-tôt qu'elle est arrivée à l'Hôtel du Marquis de Bonnac, ce Ministre est venu la recevoir de même à la descente de son carrosse, & l'a conduite dans son appartement. Le Prince, après y être demeuré quelque tems, a été reconduit par l'Ambassadeur jusqu'à son carrosse.

Trois Vaisseaux Hollandois, qui étoient allés à la Pêche de la Baleine, ayant été arrêtés par les glaces, n'ont pû s'en dégager. Comme les équipages les ont amarrés à terre avec leurs cables & leurs ancres, les Propriétaires ont lieu d'espérer qu'on pourra l'année prochaine ramener ces Bâtimens. En conséquence, les Etats Généraux ont fait publier une défense à tous sujets de leur domination, qui rencontreront ces Navires, de les piller ou de les endommager, afin que, s'il est possible, les Intéressés les recouvrent avec leurs effets.

La Princesse Gouvernante assista le 21 de ce mois à l'Assemblée des Etats Généraux, à celle des Députés de Hollande & de West-Frise, & au Conseil d'Etat. Cette Princesse déclara : » Que » n'ayant rien plus fortément à cœur que de voir » l'Etat soulagé, autant qu'il seroit possible, par » la diminution des dépenses, elle croyoit qu'il » seroit à propos de faire une réforme dans les » Gardes du Corps, dans le Régiment des Gardes » Hollandoises, & dans celui des Gardes Suisses ;

que suivant le plan qu'elle avoit fait dretser pour cette réforme, l'Etat épargneroit chaque année cent dix mille quatre cens quatre-vingt florins; & qu'elle se flattoit que ce plan auroit l'approbation de leurs Hautes Puissances. Le plan dont il s'agit, ayant été remis le même jour à l'Assemblée des Etats Généraux, il fut unanimement approuvé. En conséquence, on arrêta qu'on reformeroit quarante-deux Gardes du Corps, avec leurs chevaux, & seize hommes par Compagnie dans le Régiment des Gardes Hollandoises, c'est à dire, deux cens vingt-quatre hommes sur les quatorze Compagnies dont ce Régiment est composé; que chacune des huit Compagnies des Gardes Suisses seroit réduite de cent quarante-quatre hommes à soixante-quinze; qu'on accorderoit néanmoins aux Capitaines, par forme de gratification, la paye sur le pied de cent hommes; que la Compagnie des Hallebardiers ne seroit plus que de quarante-huit hommes; mais que ceux qui seroient reformés recevroient deux florins par semaine, jusqu'à ce qu'ils puissent être rétablis par remplacement.

Le même jour, la Marquise de Bonnac, épouse de l'Ambassadeur de France, rendit visite à la Princesse Gouvernante & à la Princesse Caroline. Le jeune Stadhouder se trouva chez la Princesse Gouvernante.

Des Lettres d'Irlande marquent qu'il est mort à Newcastle, dans le Comté de Dublin, une femme âgée de cent vingt-deux ans. Elle a eu jusqu'à la fin l'usage entier de ses sens, & l'on assure que quatre jours avant la mort, ayant aperçu dans son jardin un Ramier perché sur un arbre, elle entra dans la maison, prit un fusil, & tua cet oiseau.





## F R A N C E.

*Nouvelles de la Cour , de Paris , &c.*

**L**A Comtesse de Sartirane, épouse du Comte de ce nom , Ambassadeur du Roi de Sardaigne, fut présentée le 17 Décembre dernier , à leurs Majestés & à la Famille Royale , qui la reçurent avec des marques d'une grande distinction. Cette Ambassadrice dîna le même jour à la table , tenue par le Marquis de Chalmazel , Premier Maître d'Hôtel de la Reine ; & la Duchesse de Luynes, Dame d'Honneur de la Reine , fit les honneurs de la table.

Le 21 , M. Ferret , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine , prononça dans les Ecoles de cette Faculté , au sujet de la convalescence de Monseigneur le Dauphin , un Discours qui fut applaudi de tous les Auditeurs. Il s'y trouva un grand concours de personnes de distinction , & le Recteur de l'Université y assista en cérémonie.

Le Roi , qui étoit depuis le 19 à Trianon , revint à Versailles le 23.

Le 24 , veille de la Nativité de Notre-Seigneur, la Reine entendit dans la Chapelle du Château la grande Messe , chantée par les Missionnaires.

Monseigneur le Dauphin communia par les mains de l'Abbé du Châtel , Aumônier du Roi ; Madame la Dauphine , par celles de l'Evêque de Bayeux , son Premier Aumônier ; Madame Infante , par celles de l'Abbé de Collincourt Aumônier du Roi , & Madame Adélaïde , par celles de l'Abbé d'Arenbure , son Aumônier de semestre.

L'après-midi, leurs Majestés accompagnées de la Famille Royale, assisterent aux premières Vêpres, qui furent chantées par la Musique, & auxquelles l'Archevêque d'Ausck officia.

Le 25, jour de la Fête, le Roi & la Reine, qui avoient entendu trois Messes à minuit, assisterent à la grande Messe, célébrée pontificalement par le même Prélat, & chantée par la Musique.

Leurs Majestés entendirent l'après-midi le Sermon de l'Abbé de Boilemont, Chanoine de l'Eglise Métropolitaine de Rouen. Après la Prédication, le Roi & la Reine assisterent aux Vêpres, auxquelles l'Archevêque d'Ausck officia, & leurs Majestés reçurent ensuite la Bénédiction du Saint Sacrement.

Le soir, le Roi soupa au grand couvert chez la Reine avec la Famille Royale.

Le Roi se rendit le 27 au Château de Bellevue.

Il se tint le même jour, à l'Hôtel de la Compagnie des Indes une assemblée générale des Syndics, Directeurs, & principaux Actionnaires de cette Compagnie. M. de Machault, Garde des Sceaux de France, & Contrôleur Général des Finances, présida à cette Assemblée, en qualité de Premier Commissaire du Roi.

On travaille sans relâche, depuis le mois de Mai 1751, aux dispositions relatives à la construction de l'Hôtel de l'Ecole Royale Militaire : mais comme il a fallu employer presque tous ce tems à rassembler toutes les espèces de matériaux qui doivent entrer dans la composition de ce grand édifice, on n'en a pu élever jusqu'à présent, que quelques bâtimens accessloires, & ce ne sera qu'au Printems prochain, qu'on en commencera les grands travaux. M. de Vandieres, Directeur &

Ordonnateur Général des Bâtimens du Roi, a présenté à Sa Majesté les plans des parties qu'il s'est proposé de faire construire les premières, & qu'il a disposées de façon à pouvoir y loger des Elèves en 1755. Le Roi a approuvé ce projet. Mais ne voulant pas différer jusqu'à ce tems d'aller au secours des enfans de la Noblesse, qui se trouvent compris dans les quatre premières Classes de l'Edit, & qui par le laps du tems pourroient se trouver hors d'âge d'être admis; Sa Majesté a fait choix du Château de Vincennes, pour y recevoir incessamment cette espece d'Elèves, & les y loger convenablement, en attendant que les bâtimens auxquels on travaillera ce Printems, ayent été rendus habitables. Sa Majesté a nommé en même tems au Gouvernement de l'Hôtel de son Ecole Militaire, le Marquis de Salieres, Lieutenant Général de ses Armées.

Le Maréchal Duc de Richelieu est de retour de Languedoc. Il a rendu ses respects au Roi, qui l'a honoré d'un accueil très-favorable.

L'année dernière, M. Chauvel de Perce proposa d'établir une éducation de bêtes à laine, moyennant laquelle les moutons seroient exempts de la plupart des maladies qui leur sont ordinaires, les brebis supporteroient plus facilement les intemperies de l'air & des saisons, & la race qui en viendrait, auroit plus de chair, une laine plus belle, plus fine & en plus grande abondance, & des peaux plus grandes & plus fortes. Sur le compte qui en fut rendu au Roi, Sa Majesté accorda à M. de Perce un Arrêt du Conseil d'Etat, pour l'autoriser à former dans le Parc du Château de Chambor l'établissement qu'il projettoit. Les expériences faites depuis, ayant confirmé les espérances qu'il avoit données; le Roi par un nou-

Vel Arrêt du Conseil d'Etat, du 15 Août de l'année dernière, lui a permis d'élever, faire élever & nourrir des moutons & des brebis dans tout le Royaume, suivant sa méthode. De plus, le Roi a ordonné qu'il fût fait au Suppliant, à titre d'accensemens, des concessions des terres vaines, vagues & incultes, appartenantes à Sa Majesté, sur lesquelles aucunes Communautés ni aucuns Particuliers n'auroient droit de pacage. Veut en même tems Sa Majesté, que les Associés & Préposés de M. de Perce, ensemble ses Bergers & Domestiques, ne puissent être sujets à augmentation de taille pour raison des profits qu'ils feront sur les troupeaux élevés de la manière désignée dans la Requête, ni pour raison des terres incultes qui leur seront cédées.

Le sujet donné par l'Académie d'Amiens, pour le premier des deux Prix qu'elle doit distribuer l'année prochaine, a déterminé M. de Perce à réserver plusieurs Balles de son établissement de Chambor, afin de les envoyer, tant à cette Académie qu'aux Manufactures de Lille, de Carcassonne & de quelques autres Villes. Les laines qu'il propose, sont lavées & dégraissées, & ses troupeaux ne sont point encroutés ni chargés d'aucun corps étranger, si ce n'est de quelques brins de bruyeres ou de fougere. Il désire de recevoir les avis de toutes les personnes éclairées, & il les prie de lui adresser leurs lettres à Chambor. Quant aux prix des essais, il s'en rapportera sans replique, à ce qu'il plaira aux Négocians de fixer.

Des Laboureurs en travaillant à la terre, ont trouvé le 15, entre Flers & Cœurcelles, à une demi-lieue de Douay, plusieurs pots de terre, dans lesquels étoient renfermées près de 4000 pièces de monnoyes anciennes. La plupart sont frustes

& sans Légende; mais on reconnoît que plusieurs sont de P. Aur. Valérien, de Gallien, de Claude le Gotique, de C. Aur. Dioclétien, & de M. Aur. Maximien. Il y en a quelques-unes de Constantin le Grand. Avec ces monnoyes étoient diverses médailles, parmi lesquelles on n'en compte que deux d'argent. Toutes les autres sont de bronze, & celles du premier module sont en petit nombre.

Le premier jour de l'an, les Princes & Princesses, & les Seigneurs & Dames de la Cour, eurent l'honneur de complimenter le Roi sur la nouvelle année.

Le Corps de Ville a rendu à cette occasion ses respects à leurs Majestés, à Monseigneur le Dauphin, à Madame la Dauphine, à Monseigneur le Duc de Bourgogne, à Madame, à Madame Infante, & à Mesdames de France.

Les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre du Saint Esprit, s'étant assemblés vers les onze heures du matin dans le Cabinet du Roi, Sa Majesté tint un Chapitre, & nomma Chevaliers le Duc de Fleury, le Comte de la Vauguyon, le Marquis d'Armentières, le Marquis de L'hospital, le Comte de Cereft-Brancas, & le Marquis de Crusol, Ministre Plénipotentiaire du Roi auprès de l'Infant Duc de Parme. Le Chapitre étant fini, le Marquis d'Hautefort, qui avoit été proposé le premier Janvier 1751, pour être Chevalier, & qui, quoique non reçu, avoit eu la permission de porter les marques de l'Ordre, fut introduit dans le Cabinet du Roi, & reçu Chevalier de l'Ordre de Saint Michel. Le Roi sortit ensuite de son appartement, pour aller à la Chapelle. Sa Majesté, devant laquelle les deux Huissiers de la Chambre portoient leurs Masses, étoit en

Manteau, le Collier de l'Ordre par dessus, ainsi que celui de l'Ordre de la Toison d'Or. Elle étoit précédée de Monseigneur le Dauphin, du Duc d'Orléans, du Prince de Condé, du Comte de Charolois, du Comte de Clermont, du Prince de Conty, du Comte de la Marche, du Prince de Dombes, du Comte d'Eu, du Duc de Penthièvre, & des Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre. Le Marquis d'Hautesfort, en habit de Novice, marchoit entre les Chevaliers & les Officiers. Après la grande Messe, à laquelle officia l'Archevêque de Rouen, Prélat Commandeur de l'Ordre du Saint Esprit, le Roi monta à son Trône, & reçut Chevalier le Marquis d'Hautesfort, qui eut pour Parrains le Maréchal de Clermont-Tonnerre, & le Marquis de Clermont-Gallerande. Au sortir de la Chapelle, Sa Majesté fut reconduite à son appartement en la manière accoutumée.

La Reine, Madame la Dauphine, Madame Infante, & Mesdames de France, entendirent la grande Messe dans la Tribune.

Leurs Majestés assistèrent l'après-midi aux Vêpres, qui furent chantées par la Musique, & auxquelles l'Abbé Gergoy, Chapelain Ordinaire de la Chapelle-Musique, officia.

Le 2, le Roi accompagné, comme le jour précédent, a assisté au Service qui a été célébré dans la Chapelle pour le repos des ames des Chevaliers de l'Ordre du Saint Esprit, morts dans le cours de l'année dernière. L'Archevêque de Rouen a officié à la Messe, & elle a été chantée par la Musique.

Le Roi partit le 3 pour le Château de Bellevue.

Le 4, les Actions de la Compagnie des Indes, étoient à dix huit cens trente six livres; les Billets de la première Lotterie Royale à six cens soixante-

treize , & ceux de la seconde à six cens trente-trois.

Les Etats de Bretagne ayant terminé leurs Séances , le Duc de Chaulnes est revenu de Rennes , & il a eu l'honneur de rendre ses respects au Roi , qui l'a reçu très-favorablement.

On a envoyé depuis peu à Brest , par ordre du Roi , un nouvel Instrument pour observer les Astres sur mer , inventé par M. Saverien , Ingénieur de la Marine , & Membre de la Société Royale de Lyon , connu par plusieurs Ouvrages. Cet Instrument est à simple réflexion & à lunette , deux qualités importantes qu'on n'avoit encore pû réunir. Il a été exécuté par M. Baradelle , Ingénieur du Roi pour les Instrumens de Mathématiques.

Suivant les lettres de Bourdeaux du 15 du mois dernier , il y étoit arrivé depuis huit jours vingt-deux Bâtimens , sçavoir : le *Saint-Maudel* & l'*Angelique* , venans l'un de Quebec , l'autre de Lonisbourg , & tous deux chargés de pelleterie , de baïne , de baume de Canada , & de capillaires ; l'*Europe* , les *Six-Sœurs* , & l'*Emanuel* , tous trois de Lubek , & chargés de différentes marchandises du Nord ; la *Nymphe de la Mer* , de Bremen ; la *Paix* , d'Amsterdam , chargé de marchandises & de denrées de Hollande ; la *Catherine d'Elidwy* , de Rotterdam , avec une cargaison de fer en barre , de fonte de fer , de fer fin , de plomb , de cuivre & de merceries ; la *Haucaia Catherine* , de Gorcum , qui a apporté du bois de charpente ; la *Galere d'Or* , de Guernesey ; les *Trois amis* , du même Port ; le *Pêcheur* , de Dunkerque ; la *Bonne Avanture* & le *Saint Vincent* , le premier venant de l'Orient avec des marchandises de la Compagnie des Indes , & le second d'Audierne , avec des provisions ; la *Colombe* & la *Belle Judith* ,

de Pimpel, & l'autre de Saint Malo; *la Réussite*, de Cherbourg; *le Saint-Pierre*, de l'Isle au Moine, ayant à bord des futailles; *l'Espérance*, de Serizé; *le Hardy*, de Ponerf; *l'Espérance*, de Plaslac; *le Saint Yves*, de Lannion; & *la Marie-Magdelaine*, de Dournemay.

On charge actuellement dans le Port de Bourdeaux, pour les Colonies Françaises de l'Amérique, les Navires *la Victoire*, *l'Apollon*, *l'Intrépide*, *le Jean-Dominique*, *l'Eole*, *la Perdrix*, *l'Eclatant*, *le Sans-Pareil*, *l'Aimable*, & *l'Omphale*, de ce Port; *la Marie*, de Marseille; & *la Réussite*, de Marennes.

## NAISSANCES, MARIAGES & Morts.

**L**E 13 Octobre 1752, a été baptisé dans la Paroisse de S. Sulpice, Marie-Louise-Henriette de Bouschet de Souches, née le jour précédent, fille de Louis de Bouschet, Marquis de Sourches, Comte de Montforeau, &c. Lieutenant - Général des Armées du Roi, Conseiller d'Etat, Prévôt de son Hôtel, & Grand-Prévôt de France; & de Marguerite-Henriette Desmarets, sa seconde femme & fille du Maréchal de Maillebois. Le parrain a été Henri Desmarets, Marquis de Marville, oncle paternel de la Marquise de Sourches; & pour marraine, sa sœur Louise-Antoine de Bouschet, née du premier lit & épouse de Philippe-Joseph-Alexandre le Quiou de Guernoval, Marquis d'Esquilbecq, Mestre de Camp de Cavalerie, Cornette de Chevaux-Legers de la Garde du Roi.

Cette maison l'une des plus illustres de la Pro-  
I vj



vince du Maine, par son ancienneté, ses alliances & ses services militaires, tire son nom de la terre du Bouschet, située dans la Province d'Anjou, sur la frontière du Poitou. Il en est sorti deux Chevaliers de l'Ordre du Roi, un Capitaine de 50 lances en 1583; un Chevalier des Ordres du Roi, nommé en 1651, reçu à la promotion du 31 Décembre 1661; quatre Prévôts de l'Hôtel du Roi, Grands Prévôts de France, & Conseillers d'Etat; plusieurs Lieutenants-Généraux & Chevaliers de l'Ordre de saint Jean de Jérusalem.

L'Abbaye du Perayneuf fut fondée en partie par les Seigneurs de cette maison. La branche qui donne lieu à cette généalogie, s'établit au commencement du XI<sup>e</sup> siècle dans la Province du Maine, sur les confins de la Normandie.

André Bouschet ou Boschet, & Alberic & André ses deux fils, furent témoins dans une chartre de Guillaume, Evêque du Mans, qui se trouve au chartulaire de cette Eglise, fol. 15, rect. 35. Cet Evêque paroît être Guillaume de Passavan qui a siégé depuis 1142, jusqu'en 1186.

Cette maison avant son alliance avec celle de Vassé, possédoit les terres de Saint Leonard des bois; la forêt de Chemarton & autres lieux situés Province du Maine, aux environs de Marmers, d'Alençon & du Perche; entre lesquelles étoient celles de Marblles-les-Braux, & celle de Malestre, dont le Fauxbourg d'Alençon, dit de Montfort, dépendent, est échue en partage à Jean de Bouschet, fils de Baudouin I V. qui a fait la branche des Seigneurs de Bouschet Malestre.

Il ne reste de cette maison que les branches des Seigneurs de Bouschet, Marquis & Comte de Sourches; celle des Seigneurs de Bouschet Male-

fre étant éteinte en la personne de Jacques de Bouchet, Marquis de Malestre, Lieutenant pour le Roi à Longwy, mort sans hoirs en 1739; & celle des Seigneurs de Puygrefrier établie en Anjou, anciennement séparée, étant pareillement éteinte en la personne de Jeanne du Bouchet, Comtesse de Secondigny, première femme d'Arthur de Coëlle, Maréchal de France.

Cette maison prit alliance vers la fin du douzième siècle avec celle des Comtes du Vendomois, & dans le commencement du suivant, avec celle des Comtes d'Alençon, par le mariage de Jeanne du Bouchet, héritière de la branche aînée, qui épousa: 1°. Hugues I V. Comte de Vendomois, Vicomte de Châteaudun, dont elle eut Geoffroy I I I. Comte de Vendomois, Vicomte de Châteaudun, &c.

2°. Robert I V. Comte de Bellesme, de Pontieu & d'Alençon, dernier des anciens Comtes d'Alençon, dont elle n'eut point d'enfans.

Elle testa l'an 1209, & fut inhumée au Chancel de l'Abbaye de Perseigne, Ordre de S. Bernard, à trois lieues d'Alençon. La donation qu'elle fit à cette Abbaye d'une métairie fut confirmée par son fils Geoffroy, comme on le voit par les deux Actes suivans, extraits du trésor de ladite Abbaye.

» Omnibus Christi fidelibus ad quos præsens  
» scriptum pervenerit, Johanna Comitissa de Alen-  
» çonis, & Domina de Boicheft, salutem in Do-  
» mi. o. Noverit universitas vestra quod ego pro  
» salute animæ meæ, & omnium antecessorum  
» meorum & successorum, dedi & concessi Deo  
» & beatæ Mariæ de Persennia, & Monachis ibi-  
» dem Deo servantibus, ubi Deo volente lo-  
» cum sepulturæ meæ elegi, in puram & perpe-

» tuam eleemosinam , liberam & quietam ab omni  
 » servitio & exactione seculari , totam medietariam  
 » meam de Hocreio , cum omnibus pertinentiis  
 » suis ; & si quis hanc donationem meam legiti-  
 » me factam violare attemptaverit , iram Dei om-  
 » nipotentis , & maledictionem incurrat. Et ut  
 » hæc mea donatio in perpetuum firma & incon-  
 » cussa permaneant , præsentem cartam feci , &  
 » sigilli munimine roboravi. Actum apud Alen-  
 » chonium anno Verbi incarnati millesimo ducen-  
 » tesimo nono.

» Omnibus Christi fidelibus ad quos præsens  
 » scriptum pervenerit , Gaufridus , Vicomes Cas-  
 » triduni , salutem in Domino. Noverit universi-  
 » tas vestra quod mater mea Johanna de Boscher ,  
 » Comitissa de Alençonis , Domina de Boscher ,  
 » pro salutæ animæ suæ & antecessorum & succes-  
 » sorum , dedit & concessit Deo & beatæ Mariz de  
 » Persennia & Monachis ibidem Deo servientibus ,  
 » ubi Deo volente , sepulturam elegit , in puram  
 » perpetuam eleemosynam , liberam & quietam ab  
 » omni terreno servitio , & seculari exactione ,  
 » totam medietariam de Hocreio : ego verò ad pe-  
 » titionem jam dictæ matris meæ prædictam elec-  
 » mosynam laudavi , concessi , & multum appro-  
 » bavi : unde & præsentem cartam ad majorem  
 » firmitatem sigilli mei munimine roboravi. Ac-  
 » tum anno Verbi incarnati millesimo ducentesi-  
 » mo.

Sur le repli est écrit 1209.

*Extrait d'un Cartulaire de l'Abbaye de  
 Perseigne.*

» Item est ensevelurè en cedit Chanteau le  
 » corps de très-noble & devote Dame Madame  
 » Jehanne autrefois Comtesse de Vendosme &

de Châteaudun , & Dame du Bouchet , mere  
de M. Geoffroy Comte de Vendomois , seconde  
épouse de M. Robert Comte d'Alençon.

Il se voit qu'en l'an 1219 , le 8 de Septem-  
bre , Robert Comte d'Alençon trépassa dans  
ladite Abbaye , & qu'il fut enseveluré juxtes  
les os de Jean Comte d'Alençon , son frere ,  
auquel il succéda. Il avoit épousé :

1°. Madame Matilde , dont le corps fut ensepul-  
turé au Chancel de cette Abbaye.

2°. Jeanne du Bouschet , laquelle fut aussi en-  
sepulturée au Chancel de ladite Abbaye.

Jeanne de Bouschet étoit tante à la mode de Breta-  
gne , de Robert chef de la branche cadette qui suit.

I. Robert du ou de Bouschet , étoit Seigneur de  
la Ferté-Macé , Malestre , S. Leonard des Bois.  
Il fut tenu sur les fonds de Baptême par sa tante  
& Robert Comte d'Alençon , qui lui donna son  
nom ; celui de sa femme n'est point connu : il  
eut pour fils ,

II. Robert de Bouschet , Seigneur de la Ferté-  
Macé , Malestre , S. Leonard des bois , fut du  
voyage de la Terre-Sainte , & eut pour femme  
Gabrielle de Lonray en 1263 , qui le rendit pere de

III. Baudouin de Bouschet , Seigneur desdits  
lieux , homme d'une grande valeur , qui épousa  
Charlotte de Clinchamp en 1355 , dont il eut  
Hardouin qui suit & Jean qui a fait la branche de  
Bouschet Malestre.

IV. Hardouin de Bouschet , Seigneur des mê-  
mes lieux , eut pour femme Jacqueline de Lon-  
gaunay en 1369 , dont il eut

V. Jean de Bouschet , Seigneur , &c. qui épousa  
Charlotte d'Asser d'une des premieres maisons de  
la Province du Maine en 1415. Elle le fit pere de

VI. Guillaume de Bouschet , premier Seigneur

## 208 MERCURE DE FRANCE.

Châtelain de Sourches ou Chourches , Lieutenant & Connétable de la Ville & Châtel du Mans. Il eut pour femme Jeanne de Vassé , &c.

Voyez la suite dans les Tablettes historiques & généalogiques , vol. IV. pag. 116. Voyez aussi sur cette maison , les Mercures de Juin 1746 , le second vol. de Décembre 1747 , Juin 1748 , le second vol. de Décembre 1750 , l'Histoire des grands Officiers de la Couronne , vol. IX. pag. 197.

Le 5 Décembre est né Jacques Henri-Sebastien-Cesar de Moreton-Chabriland , fils du Comte de Chabriland-Moreton , Colonel du Régiment de Cavalerie de son nom , & de Dame Bathilde-Marie-Madeleine de Verdelhan-Desfourniel , dont le mariage a été rapporté dans le Mercure d'Avril dernier , baptisé à S. Eustache le 6 dudit mois de Décembre ; le parrain a été Jacques de Verdelhan , Seigneur Desfourniel , l'un des quarante Fermiers Généraux de Sa Majesté , ayeul maternel ; & la marraine Dame Marie de Verdelhan Desfourniel , veuve de Messire Claude Moreton , Comte de Chabriland , ayeul paternel. Voyez les Tablettes historiques & généalogiques , 5<sup>e</sup> partie , pag. 405.

Messire Henri-Charles de Thiard de Bissy , Comte de Thiard , Brigadier de Cavalerie , Capitaine-Lieutenant de la Compagnie des Chevaux Legers Dauphins & Chambellan du Duc d'Orléans , épousa le 20 Novembre Dame Anne-Elisabeth-Marie-Rose Brissart , fille de M. Brissart , un des quarante Fermiers Généraux. La bénédiction nuptiale leur fut donnée dans la Chapelle de l'Hôtel d'Armenonville.

Le Comte de Thiard dont le contrat de mariage avoit été honoré le 12 du même mois de la signa-

cure de leurs Majestés, est petit neveu de Henri de Thiard de Bissy, Cardinal, Evêque de Meaux, Abbé de S. Germain des Prez, Commandeur des Ordres du Roi, mort le 26 Juillet 1737; & de Claude-François de Thiard de Bissy, Chevalier, Grand-Croix, Bailly de l'Ordre de Malthe, actuellement Grand-Prieur de Champagne; & il est fils de Claude de Thiard, Comte de Bissy, mort en 1713, & de Marie-Angélique Andrault de Langeron, sœur du Comte de Langeron, Lieutenant-Général des Armées du Roi; & petit fils de Claude de Thiard Comte de Bissy, mort en 1730. qui avoit épousé Marie le Feron, & qui étoit second fils de Claude de Thiard, Comte de Bissy, Baron de Pierre & de Vauvry, Chevalier des Ordres du Roi en 1688, Lieutenant-Général de ses Armées dans la Province de Lorraine, & Commandant pour Sa Majesté dans les Trois Evêchez, mort en 1701; ayant épousé en 1648. Eleonore Angélique de Neucheze, fille de Jacques Baron des Francs, & d'Eleonore Turpin de Sanlay.

La Maison de Thiard qui est alliée à celles de Lugny, Goux de Rupt, Messé, Veré, Bouton, Villiers, la Faye, Gannay, Chantecy, Montgommery, Foudras, Bussevel, Neucheze, Haraucourt Duprat, Barbanson, Andrault de Langeron, Bernard de Monteflus, du Faur Pibrac, la Magdeleine de Bagny, &c. est originaire du Duché de Bourgogne, où elle possède depuis près de 350 ans la Seigneurie de Bissy. Jean Duc de Bourgogne fit don l'an 1415. à Claude de Thiard, pere, par sa femme Alix de Lugny, de Joierand de Thiard, Seigneur de Bissy. Ecuyer d'Ecurie de Charles le Hardi, Duc de Bourgogne & Ayeul d'Etienne de Thiard, Comte de Bussy, Flée, &c. et fut Président du Parlement du Comté de Bourgo-

## 110 MERCURE DE FRANCE.

gne , & Garde du Grand Scel établi au Comté de Charollois pour le Roi Catholique. Jean fils aîné d'Etienné fut pere de Claude & Ayeul d'Héliodore de Thiard , Chevalier Seigneur de Bissy , de Braghy , &c. Capitaine de 50 hommes d'armes , & Gouverneur de Verdun sur Saône , dont les deux fils Pontus & Louis ont formé les deux branches de Bissy & de Braghy. Celle-ci ne subsiste plus que dans la personne de Gaspard Pontus , dit le Marquis de Thiard , Seigneur de Jully , Villenotte , S Euphrène & Massigny , qui n'est point marié.

La branche aînée qui s'est subdivisée en deux rameaux , sçavoir , des Marquis & des Comtes , a pour chef actuel Anne Claude de Thiard , Marquis de Bissy , de Haraucourt & de Faulquemont, Lieutenant-Général des Armées du Roi , Gouverneur des Ville & Château d'Auxonne , dont le fils unique Anne-Louis de Thiard , Marquis de Bissy , Lieutenant-Général des Armées du Roi , Maître de Camp général de la Cavalerie , est mort de ses blessures au siège de Mastricht en 1748 , ayant été nommé en 1744. avant l'âge, Chevalier des Ordres du Roi , dont Sa Majesté lui envoya le cordon peu avant sa mort. Le Comte de Thiard qui a donné lieu à cet article , a pour frere aîné Claude de Thiard , Comte de Bissy , Brigadier des Armées du Roi , Cornette de la seconde Compagnie des Mousquetaires , lequel n'est point encore marié.

Charles-François Christian de Montmorency-Luxembourg , Premier Baron Chrétien , Prince de Tingry , Souverain de Luxe , Lieutenant-Général des Armées du Roi , Lieutenant-Général pour Sa Majesté dans la Province de Flandres , Gouverneur de Valenciennes , Gouverneur & Grand-Bailly de Mantes & de Meulan & du pays Mantois ; veuf d'Anne Sabine Olivier de Senozan , qu'il

F E V R I E R. 1753. 111

avoit épousée le 9 Octobre 1730 , & qui est morte le 15 Décembre 1750. a épousé en secondes noces Louise-Magdeleine de Fay de la Tour-Maubourg , fille de Jean-Hector de Fay , Marquis de la Tour-Maubourg , Chevalier des Ordres du Roi , Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté , & Inspecteur-Général de l'Infanterie ; & de feue Dame Agnès-Magdeleine Trudaine. La bénédiction nuptiale leur fut donnée le 28 Décembre par l'Evêque de Senlis , dans la chapelle du Château de Montigny , appartenant à M. Trudaine , Conseiller d'Etat , Intendant des Finances.

Le 8 Octobre , mourut dans son Château de Barneville , Dame Marie-Françoise-David de Ville neuve , veuve de Messire René Alexandre Aubry , Chevalier Seigneur & Patron de Barneville , S. Clair , S. Samson , &c. Conseiller au Parlement de Paris , lequel mourut en Avril 1740. au même Château de Barneville.

Elle étoit fille de Noble homme Henri - David Sieur de Villeneuve , Conseiller Secrétaire du Roi , Maison & Couronne de France , Receveur Général du Taillon , & Lieutenant Général de Robecourte de la Prevôté de l'Hôtel & grande Prevôté de France , & de Demoiselle Françoise Collin , fille du sieur Collin , Conseiller du Roi , Secrétaire & Contrôleur Général de l'Extraordinaire des Guerres.

M. Aubry étoit fils de Messire René Aubry , Seigneur de Barneville , S. Clair , S. Samson . &c. Conseiller du Roi , Receveur Général des Finances de la Généralité de Rouen , & de Dame l'Avocat.

Ils n'ont laissé d'enfans que Dame Marie-Françoise Aubry , veuve de Messire André-Adrien Dastin , Chevalier Seigneur de Eort.



## 212 MERCURE DE FRANCE.

Messire Alexandre Aubry, Chevalier Seigneur d'Armanville, ancien Maître d'Hôtel du Roi, frere dudit sieur Aubry, Conseiller, vit encore. Il est veuf de Dame Marie Genevieve de Bragelonne, de laquelle il n'a eu d'enfans que Dame Charlotte René Aubry, Veuve de Messire René Jourdan, Chevalier Seigneur de l'Aunay, Gouverneur pour le Roi du Château de la Bastille, mort en 1749.

Messire Joseph Durey, Chevalier, Seigneur de Sauroy, du Terrail, Martigny le Comte, du Duché-Pairie de Damville, Baron de S. André de Digoin, de la Motte S. Jean, & autres lieux, Conseiller du Roi en ses Conseils, Chevalier Commandeur Honoraire de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, est mort à Paris le 7 Novembre 1752. dans la 75<sup>e</sup> année de son âge, & fut inhumé le 9 en l'Eglise de la Mercy, lieu de la sépulture de sa famille.

Il étoit fils de Pierre François Durey, Ecuyer, Seigneur de Trochere, Sauroy, Vieuxcourt, &c. & de Jeanne-Magdelaine Brunet, fille de Philibert Brunet. Ecuyer, Seigneur & Baron de Chailly, de Toisy, de Cercey & de Travoisy, & de Jeanne Tavault.

Il n'a laissé que deux enfans de son mariage avec Marie-Claire-Joséphine d'Esteing du Terrail, fille de Gaspard d'Esteing, Marquis du Terrail, & de Saillant, Vicomte de Ravel, &c. & de Philiberte de la Tour S. Vidal.

1. Joseph Durey de Sauroi, Marquis du Terrail, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Lieutenant Général du Verdunois, lequel a épousé le 26 Mai 1738. Marie-Rosalie de Goësbriand, fille aînée de Louis Vincent de Goësbriand, Mestre de Camp, Lieutenant du Régiment de

Condé, Brigadier des Armées du Roi ; & de Marie-Rosalie de Châtillon : il a eu plusieurs enfans de ce mariage lesquels sont morts en bas âge.

2. Marie-Joseph Durey de Sauroy , mariée le 10 Juillet 1732. avec Jean Paul Timoléon de Coëssé, Duc de Brissac , Pair & Grand-Pannetier de France, Lieutenant Général des Armées du Roi , & Chevalier de ses Ordres ; de sept enfans qu'il a eu de ce mariage ; il ne reste que trois garçons.

1. Louis-Joseph Timoléon de Coëssé , Comte de Brissac , Colonel d'Infanterie , née le 18 Avril 1733.

2. Louis Hercule Timoléon de Coëssé , Marquis de Coëssé , né le 14 Février 1734.

Et 3. Pierre-Emmanuel-Joseph Timoléon , né le 7 Octobre 1735.

La Famille de Durey est anciennement établie en Bourgogne , & employée dans le Nobiliaire de cette Province où elle est alliée à plusieurs Familles Nobles ; elle a aussi des alliances directes avec les Maisons d'Esteing , de Simiane , Coëssé de Brissac , Goësbriand , Guernonval-d'Esquelbecq l'Aligre & Feydeau.

## A V I S.

Il y a quelques personnes en Province qui veulent se charger de la distribution du Béchique souverain du sieur Valade , qu'elles lui fassent l'honneur de lui écrire à son adresse ci-dessus ; il leur donnera toutes sortes de satisfactions & les accords convenables qu'ils feront ensemble. Le Béchique connu par expérience de nombre de personnes de tous les états , de ceux même de l'arrondissement l'Auteur indiquera , est efficace pour le soulage-

## 214 MERCURE DE FRANCE.

gement & guérison radicale du Rhume , des Toux invétérées , oppressions & douleurs de poitrine , & un puissant palliatif dans l'asthme humide. Quelque efficace qu'il soit , il faut le prendre exactement & de suite pendant cinq à six jours , afin que les malades puissent juger par un prompt soulagement , s'ils doivent le continuer pour une parfaite guérison , ce qui ne tardera pas , en tant qu'il rétablit les forces abbatues , en rappelant peu-à-peu l'appétit & le sommeil , comme parfait restaurant , par conséquent très-salutaire à la suite des longues maladies , où les forces sont épuisées. L'Auteur donnera l'imprimé qui en enseigne l'usage aux personnes curieuses de le voir , pourvu que l'on affranchisse les lettres. Ce Béchique se débite chez son Auteur ; il demeure rue Montorgueil , à côté de la rue Tiquetonne , où il demuroit ci-devant ; chez M. Chodot , Teinturier , au premier ; & chez la Dame Veuve Monton , Marchande Apoticaire de Paris , rue S. Denis , vis-à-vis le Roi François.

### A U T R E.

Les differens Vinaigres que le sieur MAILLE , Vinaigrier , Distilateur ordinaire de l'Impératrice Reine d'Hongrie , a eu l'honneur d'annoncer depuis plusieurs années , étant de nature assez recommandés d'eux-mêmes , il ne leur donnera point d'autres louanges que celles que leur donne grand nombre de personnes de distinction à qui il a l'honneur d'en fournir , tant à la Cour de France , que dans les autres Cours Etrangères ; ce qui l'engage à continuer ses compositions & d'annoncer que depuis trois mois qu'il a composé le Vinaigre de Turbie , pour la guérison radicale du mal de Dents , & le Vinaigre d'Oromain , qui

blanchit les Dents, raffermir les Gencives, & guérit les petits Ulcères de la bouche, & prévient l'haleine forte. Il les vend avec une réussite parfaite, comme aussi toutes sortes de Vinaigres pour le teint, soit pour blanchir la peau du visage, ôter toutes sortes de taches du visage, Dartres farineuses, Boutons, Macules; le tout sans aucune crainte de se gâter le visage. Pour la commodité des personnes des Provinces de France & des Royaumes Etrangers, qui souhaiteront avoir de ces sortes de Vinaigres, les moindres bouteilles, soit pour les Dents ou pour le teint, se vendent 3 l. en remettant l'argent par la poste avec une lettre d'avis, le tout affranchi de port, leur seront envoyées exactement. Ledit Sieur tient magasin de toutes sortes de Vinaigres pour la table, & differens fruits confits au vinaigre. Il demeure à Paris, rue de l'Hirondelle, aux Armes Impériales.

## A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Mercure de France*, du mois de Février. A Paris, le 1 Fevrier 1753.

L A V I R O T T E.

## T A B L E.

|                                                      |    |
|------------------------------------------------------|----|
| P <small>IECES</small> FUGITIVES en Vers & en Prose. |    |
| L'origine des Fables, Allégorie,                     | 3  |
| Cinquième Lettre d'un Prussien à M. l'Abbé Ray-      |    |
| nal, sur la Littérature Allemande,                   | 6  |
| Traduction d'un fragment de Poësie Latine,           | 20 |
| Réflexions sur le Livre de la Théorie des tourbil-   |    |
| lons,                                                | 33 |

|                                                                                                                                                     |              |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| Adieux à la Campagne ,                                                                                                                              | 61           |
| Eclogues de M. Pope. Première Eclogue , le Printems ; à M. le Chevalier Trumbal ,                                                                   | 63           |
| Eclogue seconde , l'Été ; au Docteur Garth ,                                                                                                        | 70           |
| Eclogue troisième , l'Automne ; à M. Wicheley ,                                                                                                     | 75           |
| Eclogue quatrième , l'Hiver ; à la mémoire de Mlle Tempest ,                                                                                        | 80           |
| A Monseigneur le Comte d'Argenson. Remerciement de la Croix de S. Louis , par M. Bouffanelle , Capitaine au Régiment de Cavalerie de Beauvilliers , | 85           |
| Assemblée publique de la Société Royale de Lyon, du 2 Décembre 1750 ,                                                                               | 86           |
| Les effets de l'âge ,                                                                                                                               | 107          |
| Mots de l'Enigme & des Logogripes du Mercure de Janvier ,                                                                                           | 109          |
| Enigmes & Logogriphe ,                                                                                                                              | <i>ibid.</i> |
| Nouvelles Littéraires ,                                                                                                                             | 113          |
| Beaux-Arts. Explication d'un Médaillon composé sur l'heureuse convalescence de M. le Dauphin, &c.                                                   | 155          |
| Lettre de M. Voisin , Avocat , à l'Auteur du Mercure ,                                                                                              | 169          |
| Spéctacles. Extrait de Titon & l'Aurore ,                                                                                                           | 166          |
| Nouvelles Etrangères ,                                                                                                                              | 181          |
| France , nouvelles de la Cour , de Paris , &c.                                                                                                      | 196          |
| Naissances , mariages & morts ,                                                                                                                     | 203          |
| Avis ,                                                                                                                                              | 213          |

*La Chançon notée doit regarder la page 164.*

---

De l'Imprimerie de J. BULLOT.

MERCURE  
DE FRANCE,  
DÉDIÉ AU ROI.  
M A R S. 1753.



A PARIS,

Chez { La Veuve P I S S O T, Quai de Conty;  
à la descente du Pont-Neuf.  
CH A U B E R T, rue du Hurepoix.  
J E A N D E N U L L Y, au Palais.  
D U C H E S N E, rue Saint Jacques,  
au Temple du Gout.

---

M. DCC. LIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY  
ASTOR, LENOX  
TILDEN FOUNDATION  
100

## A V I S.

L'ADRESSE du *Mercure* est à M. MERIEN  
Commis au *Mercure*, rue des Fossez S. Germain  
à Paris, au coin de celle de l'Arbre-sec, pour re-  
mettre à M. l'Abbé Raynal.

Nous prions très-instamment ceux qui nous adresse-  
ront des Paquets par la Poste, d'en affranchir le port,  
pour nous épargner le déplaisir de les rebuter, & à eux  
celui de ne pas voir paroître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Etrangers,  
qui souhaiteront avoir le *Mercure* de France de la pre-  
mière main, & plus promptement, n'auront qu'à  
écrire à l'adresse ci-dessus indiquée.

On l'envoie aussi par la Poste, aux personnes de Pro-  
vince qui le desiront, les frais de la poste ne sont qu'  
considérables.

On avertit aussi que ceux qui voudront qu'on le porte  
chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire savoir  
leurs intentions, leur nom & leur demeure audit sieur  
Merien, Commis au *Mercure*, on leur portera le *Mercure*  
très-exactement, moyennant 21 liv. s par an, qu'ils  
payeront, savoir, 10 liv. 10 s. en recevant le second  
volume de Juin, & 10 l. 10 s. en recevant le second  
volume de Décembre. On les supplie instamment de  
donner leurs ordres pour que ces payemens soient faits  
dans leurs tems.

On prie aussi les personnes de Province, à qui on  
envoie le *Mercure* par la Poste, d'être exactes à faire  
payer au Bureau du *Mercure* à la fin de chaque semai-  
ne, sans cela on seroit hors d'état de soutenir les  
avances considérables qu'exige l'impression de cet  
ouvrage.

On adresse la même prière aux Libraires de Province.

On trouvera le sieur Merien chez lui les mercre-  
di, vendredi, & samedi de chaque semaine.

P R I X X X X. S O L S.



MERCURE  
DE FRANCE.  
DÉDIÉ AU ROI.  
MARS. 1753.

PIECES FUGITIVES,  
en Vers & en Prose.

# LES DOUCEURS

DE LA VIE CHAMPETRE.

*Poëme lu le jour de S. Louis , dans l'Acadé-  
mie des Arts & Belles-Lettres de Ville-  
franche. Par M. le Mau de la Jaisse,  
Secrétaire du Roi , un des Académiciens.*

**P O E M E.**

**J**E chante les plaisirs , les douceurs , les attraits ,  
**Q**ui fixent mes loisirs au milieu des Guerets ;  
**P**hilosophe tranquille : ami de la Nature

# A



#### 4 MERCURE DE FRANCE.

J'y contemple avec soin sa naïve parure,  
Un insecte , une fleur , un arbrisseau naissant ;  
M'y retracent sans cesse un Etre tout puissant ;  
Dont la main bienfaisante & prodigue en mer-  
veilles ,

Mérite nos transports , notre amour & nos veil-  
les.

Muse , si quelquefois dans des riens trop heu-  
reux ,

Tu daignas seconder mes efforts & mes vœux ,  
Souffre qu'en ce moment mon encens te rap-  
pelle :

Excite dans ma veine une flamme nouvelle ,  
Pour peindre dignement des objets enchanteurs ;  
Sur mes foibles accords viens répandre des fleurs.

Le Printems recommence , & déjà Philomèle  
Annonce par ses chants la saison la plus belle ;  
Heureux , qui désormais sans soins & sans tour-  
mens ,

Peut jouir en repos du spectacle des champs.

Par tout l'on voit briller , par tout l'on voit  
éclore

Les superbes présens de Pomone & de Flore ;  
La verdure renaît sur nos riches côteaux ,  
Du fond de ces bosquets mille tendres oiseaux  
Célébrent à l'envi par le plus doux ramage ,  
Les instans fortunés d'un fidele esclavage ;  
Le long de ces vallons entourés d'arbrisseaux ,  
Le berger satisfait de ses nombreux agneaux ,

Rit de les voir d'un pas encor foible & timide,  
 Se confier à peine à la main qui les guide ;  
 Sans soins & sans soucis , ce fortuné mortel  
 Ne va point de Plutus faire fumer l'Autel ;  
 Content de son troupeau , de retour au Village ;  
 Il retrouve avec joie un tranquille ménage ,  
 Dans un repas frugal offert par sa moitié ,  
 Il reconnoît les soins de sa tendre amitié ;  
 Bientôt un doux sommeil de ses membres s'em-  
 pare ,

Les dispose aux travaux que le jour leur prépare ;  
 Des songes effrayans n'interrompent jamais  
 De ses momens heureux les paisibles bienfaits ;  
 Riche du peu qu'il a , sans desirs & sans crainte ,  
 A Laverne jamais il n'adressa sa plainte ;  
 De soins ambitieux sans être inquiété ,  
 Même au sein du travail il trouve la gayeté.  
 Que le riche orgueilleux des dons de la Fortune ,  
 Montre dans ses desirs une soif importune ;  
 Que pour le satisfaire on parcoure les mers ,  
 Et que d'un Pôle à l'autre on force l'Univers ;  
 Que produisent enfin ces fatigues immenses ?  
 Un luxe immodéré , mille folles dépenses ;  
 Les mets les plus exquis , les vins les plus fameux  
 Dont l'apprêt séduisant , mais toujours dange-  
 reux ,

Au milieu des excès , des plaisirs de la table ,  
 Précipite au tombeau ce riche insatiable.  
 Laissons donc ce mortel ennemi de ses jours ;

A iiij

6 MERCURE DE FRANCE.

Se servir de son or pour en hâter le cours ;  
Mille objets plus flatteurs s'offrirent dans nos  
plaines ,

L'ombre de ces taillis , de Zephir les haleines ,  
Tout concourt à la fois à rendre ces beaux lieux  
Le séjour des humains le plus délicieux.

Que j'y trouve d'attraits ! que mon ame contente  
S'arrête avec plaisir à l'objet qui l'enchanté !

A travers la prairie, un fertile ruisseau  
Sur un sable doré m'y présente son eau,  
Dont le paisible cours au loin sur son rivage,  
Offre de tous côtés un riche pâturage ;  
C'est là que pour rêver, fixé par la fraîcheur,  
D'un silence profond je goûte la douceur.

Que ces jardins sont beaux ! l'Art joint à la Nature ;  
S'y plaît à rassembler une élégance pure ;

L'oranger qui d'abord s'y présente à mes yeux ;  
Unit à son feuillage un parfum précieux ;

**J'admire ce parterre où les fleurs les plus belles  
Produisent chaque jour des nuances nouvelles ;**

Le lys avec la rose y disputer l'éclat,  
La julienné & l'oxillet y charment l'odorat.

Dans ces compartimens une heureuse finesse,  
A d'une habile main favorisé l'adresse.

Ici le chevre-feuil embrassant un berceau ,  
Aux rayons du Soleil nous oppose un rideau ;  
Là , le jasmin docile aux soins de sa culture ,  
Orne ces cabinets de fleurs & de verdure ;

Les tapis de gazon , la charmille & l'ormeau ,  
Présentent tour à tour un spectacle nouveau ;  
Que j'aime la fraîcheur & l'air qu'on y respire !  
Les marbres somptueux & le rare porphyre ,  
N'ajoutent point ici des attraits superflus ;  
Du maître de ces lieux ils ne sont point connus ;  
Ses desirs satisfaits de son simple héritage ,  
Il fuit de la grandeur le superbe étalage ;  
Sous un toit qu'il consacre à sa tranquillité ,  
Il est content d'y voir regner la propreté ;  
Empressé de jouir il en fait son étude ,  
Sans former des objets à son inquiétude ;  
La seule ambition qui flatte ses desirs ,  
C'est d'y voir ses amis partager ses loisirs.  
De la félicité , c'est sans doute l'image ,  
Et le fil de nos jours le plus parfait usage ,  
Si l'on veut loin du bruit & du faste mondain ,  
Chercher à se connoître & préparer sa fin.  
Mais que vois-je ? des bras armés de faux  
tranchantes ,  
Abbattent sous leurs coups les herbes jaourissantes ,  
Le Ciel répand ses dons , & bientôt nos greniers  
Vont se remplir au gré des vigilans Fermiers.  
D'un pas tardif & sûr à son maître docile ,  
Le bœuf iraîne à la grange une pâture utile ,  
Lorsque la terre en proie aux fougueux Aqi-  
lons  
Se couvre de frimats , de neige & de glaçons ;  
A iij

## 8 MERCURE DE FRANCE.

Cerès vient à son tour remplir notre espérance,  
Par les heureux succès d'une riche semence  
Que la terre reçut, fit croître dans son sein,  
Pour la rendre au centuple à sa première main.  
Au plus ardent Soleil le Moissonneur avide  
Se livre avec plaisir par l'espoir qui le guide  
Des fertiles épis les monceaux entassés,  
Se levent à l'instant qu'on les a ramassés :  
Tout prend part au travail, tout semble infatigable,  
C'est la manne du Ciel, le trésor véritable,  
Qu'un Dieu plein de bonté reproduit tous les ans,  
Pour exciter en nous des cœurs reconnoissans.  
La Déesse des bleds dispaçoit, & Pomone  
Dans ses nouveaux bienfaits, & les fruits qu'elle  
donne,  
Egale l'abondance à la diversité :  
On s'apprête à jouir de la fécondité ;  
Rien ne peut désormais troubler l'heureux pré-  
sage,  
Echappé des assauts, des fureurs de l'orage ;  
Le Vigneron joyeux du fruit de ses travaux,  
D'une riche boisson va remplir ses tonneaux ;  
D'un bois foible & rampant j'admire la richesse,  
De lui sort la liqueur la plus enchanteresse,  
Et de lui je reçois cette utile leçon,  
Que Dieu ne rend point compte, & qu'en vain la  
raison

Cherche pourquoi cet arbre élève dans la nue  
De stériles rameaux une tête touffue ,  
Tandis que celui-ci méprisable à nos yeux ,  
Présente à notre goût un fruit délicieux :  
Tel est l'ordre suprême , à l'arbre peu fertile  
Il donne la hauteur à des besoins utiles ;  
Le parfum délicat de ce bois tortueux ,  
Au défaut de grandeur , est son partage heureux :  
De danses & de chants la vendange est suivie ,  
Le vin propre à calmer les chagrins de la vie ,  
Répare en un moment par un secours aisé ,  
La foiblesse du corps de fatigue épuisé ;  
Il fait naître la joie , il ajoute au courage ;  
Mille autres qualités en font chérir l'usage ;  
Alors que ses excès sagement évités ,  
Ne troublent point nos sens follement excités.  
Mais ce n'est là , grand Dieu , qu'un seul de vos  
miracles ,  
Tous nos champs sont couverts de vos divins  
oracles ,  
Le moindre de nos fruits parle en votre faveur ,  
Ce germe imperceptible en fermé dans son cœur ,  
Arbre bientôt lui-même , est propre à nous ap-  
prendre  
Que les jeux de vos mains ne se peuvent com-  
prendre.  
Ce reptile , ce ver , papillon renaissant ,  
Dans sa métamorphose objet intéressant ,

A v

## 10 MERCURE DE FRANCE.

Vil insecte sur terre , à peine supportable ,  
Dans ses belles couleurs tout à coup admirable ,  
Par quel Art surprenant ? quel mécanisme heureux ,

Porte-t'il dans les airs son vol impétueux ?  
C'est sans doute vous seul , Seigneur , dont la  
puissance

De nos foibles esprits confond l'intelligence ;  
En vain le fol orgueil des mortels curieux ,  
Aspire à pénétrer le mystère des Cieux ;  
Leurs projets, leurs efforts ne montrent qu'im-  
puissance ,

'Admirer & se taire est l'unique science.

Mais bientôt dans nos champs les sillons ren-  
versés ,

Des mains du Laboureur vont êtreensemencés ;

La terre ouvre son sein , notre espoir y confie

Le gage précieux du soutien de la vie ,

Mère toujours féconde & soumise aux besoins ;

Facile à seconder nos efforts & nos soins.

Ses succès bienfaisans confirment notre attente ;

Dans ses productions admirable & sçavante ,

Par ses sucs nourrissons ce foible grain germé ,

En de nombreux épis doit être transformé.

A nos yeux cependant disparoît sa parure ,

Nos jardins & nos bois dépouillés de verdure ,

Nous annoncent l'hiver & ses tristes frimats ,

Tout sèche , tout languit , & déjà nos climats

N'offrent plus aux regards cette riante image ;  
 Qui des autres saisons distinguent l'avantage ;  
 La Nature épuisée à force de bienfaits ,  
 Nous donne le loisir d'en goûter les effets.  
 Occupés désormais d'une amitié sincère ,  
 A la société payons un doux salaire ;  
 Autour de nos foyers par la saison conduits ,  
 Par d'utiles propos dissipons les ennuis.  
 Offrons nous des repas , mais fuyons l'abon-  
     dance ;  
 Que le choix des amis en fasse l'élégance ,  
 Et que de notre bouche, interprète du cœur ,  
 La critique au teint blême écarte sa noirceur.  
 Nos jours ainsi guidés par les avis du Sage ,  
 Ne trouvent que des fleurs qui couvrent leur  
     passage :  
 Et nous , vivons heureux , dignes du Créateur ,  
 Le principe & la fin du suprême bonheur.







## SIXIÈME LETTRE

D'UN PRUSSIEŒ,

*A M. l'Abbé Raynal , sur la Littérature  
Allemande.*

ON ne couronne plus aujourd'hui les Poètes, on s' imagine, Monsieur, que les suffrages du Public ne se gagnent plus par ces sortes de cérémonies que la rareté des grands hommes avoit introduites , & que la raison a détruites : cette coutume presque entièrement oubliée n'a été mise en usage qu'une seule fois depuis plus de cinquante ans. Madame de *Steinwer*, après avoir composé quelques pièces de poésies , demanda à être couronnée Poète à *Wirtemberg* , & voulut bien nous rappeler ainsi les récompenses que l'on n'accordeoit autrefois qu'à des génies du premier ordre. Le premier qui reçut cet honneur fut *Conrad Celtes* ; l'Empereur *Frederic III.* le couronna lui-même à *Nuremberg* ( a ), à la recommandation de *Frederic I.* le sage, Duc de *Saxe*. *Maximilien I.* lui accorda dans

( a ) On dit qu'on voit encore à *Vienne* le laurier que l'Empereur mit sur la tête de *Celtes*.

la suite le privilège d'en couronner d'autres (b). Ce Poète naquit le 22 Mars 1459, à *Sweinfurt* près de *Wurtzburg*. Il se sentit dès son enfance un goût décidé pour les Belles-Lettres, & sur-tout pour la Poësie. Son pere ne put lui refuser la grace qu'il lui demandoit de le faire étudier ; mais préférant ses intérêts, peut-être trop sordides ; à ceux de son fils, il ne le laissa pas long-tems dans les Colléges, mais le rappella bientôt, pour se décharger sur lui des soins de ses *Jardins* & de ses *Vignes*. Le jeune homme plein d'amour pour les sciences, & brûlant du désir de cultiver ses talens, ne put que trouver du dégoût pour toutes les occupations de la campagne : cette noble passion fut la plus forte ; il céda aux desseins qu'elle lui faisoit former, & voyant qu'il n'y avoit aucun moyen propre à porter son pere à des idées plus saines, il se sauva de la maison paternelle, se mit sur un petit bateau, où il trouva sur le *Mein*, & alla continuer ses études à *Cologne*, d'où il passa successivement à *Heidelberg*, à *Erfurt*, à *Leipsig*, & à *Rostock*. Après avoir été ain- pendant quelques années dans les plus celebres Universités d'Allemagne, il alla.

(b.) Voyez, en le Diplome, dans le III. Tome des *Constitutions Impériales de Goldast*, page 482.

## 14. MERCURE DE FRANCE.

en Italie , pour y profiter de ces grands Maîtres , dont la reputation attiroit un si grand nombre d'Etrangers : il étudia sous *Galphurnius* à *Padouë* , sous *Guarini* à *Ferrare* , sous *Beroalde* à *Boulogne* , sous *Ficini* à *Florence* , sous *Sabellio* à *Venise* , & sous *Pompono Lati* à *Rome*. De retour en Allemagne , il se rendit vers l'an 1495 à *Ingolstadt* , où il obtint une Chaire de Philosophie , qu'il garda pendant six ans. Au milieu de l'an 1501 il fut appelé à *Vienne* pour y occuper la Charge de Bibliothécaire de l'Empereur. C'est là qu'il mourut en 1508. *Celtes* joignoit à un esprit enjoué , du goût & un discernement peu commun : il avoit de la noblesse dans la façon de penser , ses quatre Livres d'Odes en font foi , de la douceur dans ses expressions , & peignoit bien , comme on peut le voir par son Poëme sur l'Amour. Ses Epigrammes nous apprennent qu'il ne manquoit pas de cet esprit de faillie , qui sans blesser personne , fait le charme de la société. Nous avons encore de lui un Poëme sur les mœurs des Allemands , un sur les coutumes & la situation de *Nuremberg* , & quelques autres pièces en Prose & en Vers. Il est le premier qui ait fait connoître à sa Nation , ce que c'est que le Poëme Dramatique , & il osa donner une

espece de Comédie héroïque & la faire représenter en public par quelques jeunes gens : cette Pièce , ou plutôt ce Dialogue , n'est pas parvenu jusqu'à nous. Il aimoit la Musique jusqu'à la passion : il avoit accoutumé de dire, *qu'il n'y avoit point d'homme qui n'eût sa folie ; que les Princes ignorans n'étoient que les organes de leur Etat ; qu'il ne falloit se vanger de ses ennemis , qu'en les forçant à se repentir de nous avoir offensés.* Enfin ce fut *Cétes* qui établit le premier une société de gens de Lettres , qui a fleuri long-tems sous le nom de *Societas Rhenana* ( c ). Tant de mérites rassemblés en un seul homme peuvent bien nous engager à lui pardonner des négligences continuelles de stile , des pointes , & des idées peu philosophiques ; ce ne sont pas là ses défauts, ce sont ceux du siècle.

*Agricola* avoit un mérite tout différent de celui de *Cétes* , il étoit plus Philosophe & plus sçavant que ce dernier , son stile est plus épuré ; mais il n'avoit ni la délicatesse , ni toute l'élévation de Poëte. Il naquit en 1442 ( d ) , dans le Village

( c ) Voyez *Tentzel* , dans ses *Dialogues Littéraires* , année 1693 , p. 90.

( d ) Voyez *Adam* dans ses *Vies de quelques Philosophes Allemands* , vol. L p. 14 & suiv.

## 16 MERCURE DE FRANCE.

de *Bafflon* (situé à quatre lieues de *Groening* dans la *Frise*), & donna dès le bas âge des marques de son goût pour l'étude : quoiqu'enfant il préféreroit des papiers à des jouets, & quand il fut une fois en état de profiter des instructions de ses maîtres, on le vit surpasser de beaucoup tous ses camarades, & leur servir d'exemple. On le crut bientôt en état d'aller poursuivre ses études dans quelque Université célèbre, & on l'envoya à *Louvain*. Il y fit ses études avec une application & des succès étonnans, & s'y fit admirer par la manière de disputer les matières, de faire des objections, & de les résoudre. Ses talens lui firent obtenir de bonne heure les degrés avec tous les honneurs qu'il méritoit. On lui fit des propositions fort avantageuses pour l'engager à enseigner ; mais son goût pour la méditation le détournant d'un emploi qui lui auroit enlevé la plus grande & la meilleure partie de son tems. Il apprit le François à *Louvain* à cause de la musique & du chant qu'il aimoit beaucoup. Il quitta au commencement de l'année 1474 l'Université, pour parcourir la France, & se rendit en 1476 à *Ferrare*. *Agricola* y fut arrêté long-tems par plus d'une raison : les libéralités du Duc *Hercule*, de la famille d'*Est* ; le nombre des bons Ma-

ficiens qui s'y trouvoient, & l'amitié qu'il avoit pour *Théodore de Gaze* (un des plus grands hommes de son tems), sous lequel il étudia la Philosophie d'Aristote, étoient des motifs bien forts pour lui rendre agréable le séjour de *Ferrare*. Agricola y enseigna, y soutint quelques theses, & y harangua si bien, que l'on eut la bonté de dire, *que l'ame d'un Italien étoit passée dans le corps d'un Allemand* (e). Au bout de deux ans il s'en retourna dans sa patrie : le Senat mit tout en œuvre pour le porter à se charger d'un emploi, mais en vain ; son penchant pour l'étude étoit invincible ; il fallut des conjonctures fâcheuses pour sa patrie, pour le déterminer enfin à prendre l'emploi de Syndic à la Cour de l'Empereur : il l'exerça pendant six mois ; & rendit au Senat de *Groening* des services importans, qui ne fu-

(e) Beaucoup de Sçavans Italiens ont ressemblé à l'Evêque *Campano*, cet aveu nous l'apprend. Qu'auroit dit M. de *Steinwehr*, s'il avoit vécu dans le courant de ce siècle ? au lieu de donner pour titre à un de ses Discours : *de Germanorum ingenio per grande nefas ipsi abjudicato*, il auroit mis *per inexpiabile scelus* ? Sans raillerie on a eu tort de pousser la chose jusques-là, comme je l'ai fait voir, & on se trompe encore plus grossièrement si l'on ôte aujourd'hui aux Allemands un esprit délicat, qui a été si long-tems la prérogative des François & des Italiens,

## 18 MERCURE DE FRANCE.

rent jamais récompensés. *Maximilien* charmé du mérite d'*Agricola*, voulut l'engager d'entrer à son service, & peu de tems après on lui offrit une Chaire de Philosophie à *Anvers*; mais encore plus dégouté des emplois qu'il ne l'avoit été jusques-ici, il se crut trop heureux de se voir déchargé de l'emploi de Syndic, pour penser à en accepter un autre. *Agricola* aimoit à voyager; il alloit d'un endroit à l'autre, tant pour apprendre à connoître les hommes, que pour chercher ceux dont il croyoit pouvoir profiter. Il avoit toujours avec lui l'*Histoire naturelle de Plinie*, *Quintilien*, *Platon*, & *Cicéron*, qu'il lisoit continuellement. Enfin *Dalburg* Evêque de *Worms*, & disciple d'*Agricola*, sollicita son maître (f) pour qu'il se fixât; mais tout ce qu'il en put obtenir, ce fut la promesse qu'il lui fit de passer sa vie en partie à *Heidelberg*, & en partie à *Worms*. *Philippe*, Comte Palatin, aima beaucoup notre Philosophe Allemand; il l'engagea à travailler à un abrégé de l'Histoire des quatre Monarchies, ce qu'il fit; il la tira d'*Herodote*, de *Thucydide*, de *Xenophon*, de *Diodore* & de *Polybe*, & y ajouta une idée de l'Empire d'Allemagne. Lorsqu'il étoit

(f) En 1482. Voyez *Adam*, dans l'endroit cité, pag. 16.

arrivé à *Worms*, il y enseignoit ; il en faisoit autant à *Heidelberg*, où il expliquoit la Philosophie d'*Aristote*. Sur la fin de sa vie il s'avisa de s'appliquer avec beaucoup de soin à l'Hebreu. Il fut opposé au célibat des Prêtres. Il mourut d'une fièvre en 1485, âgé de 42 ans, chez les Minorites d'*Heidelberg*. *Agricola* étoit un homme vrai, grave, sage ; c'est lui qui rétablit la bonne latinité en Allemagne (g). Il a peu écrit : ce que nous en avons, nous fait regretter ce qu'il auroit pû donner au Public, s'il eût vécu plus long-tems. Tous ses ouvrages, soit en prose, soit en vers, ont été rassemblés & publiés par *Alard Amsterodam* (h), qui nous les a donnés en deux volumes ; ils font foi d'un esprit juste & éclairé. Je n'ai pour faire connoître tout le mérite de ce Philosophe, qu'à renvoyer ceux qui pourroient en douter, au jugement d'*Erasme* (i), & à l'Epitaphe que lui dressa le sçavant Vénitien *Hermolaus Barbanes*, que voici.

*Invida clauservnt hoc marmore fata Rodolphum  
Agricolam, Frisii spemque decusque soli,*

(g) Voyez *Chytræus* dans son Histoire de la Saxe, L. 5. p. 80. 131.

(h) Voyez-en le Catalogue, dans la *Bibliothèque de Gesner*, mot *Agricola*.

(i) Dans ses *Adages*, c. IV. p. 116.



*Scilicet hoc vivo meruit Germania laudis ,  
Quicquid habet Latium , Græcæ quicquid habet.*

*Melanchton* en fait aussi un très-grand éloge (1).

Parmi les grands hommes que je tâche de tirer de l'obscurité , où ils sont si injustement plongés , *Rodolphe Languis* n'est pas celui qui mérite le moins d'attention. Il étoit de *Westphalie*, né d'une famille noble & fort estimée dans le Pays , il trouva dans son oncle *Herman* , Doyen de l'Eglise Cathédrale de *Munster* , un homme très-propre à lui former & à lui inspirer du goût pour les Lettres ; il l'instruisit aussi pendant plusieurs années , au bout desquelles *Languis* fut envoyé en Italie, où il poursuivit ses études sous *Laurent Valla*, *Maphé Vegius* , *François Philelphe* , & *Theodore de Gaze*. De retour il travailla avec *Agricola*, *Heyius* , & quelques autres, à épurer le langage , il se livra beaucoup à la Poësie , & devint un fort bon Poëte (m). Il chassa des vers Latins cette rime si odieuse pour des oreilles délicates , & tâcha de leur rendre la cadence & l'har-

(1) Dans ses *Déclamations*, t. 2. p. 446. & suiv.

(m) Voyez *Hamelman* , dans son *Discours sur les Sçavans de Westphalie* , qui se trouve dans les *Œuvres historiques* , p. 109 , 111.

monie qui y sont si nécessaires. Nous avons de lui un Poëme sur le siège & la ruine de *Jerusalem*, sur *S. Paul*, sur la *Vierge*, un Livre sur les Mages, quelques Epîtres & autres petites pieces. L'Evêque de *Munster* l'envoya en 1480 au Pape *Sixte IV.*, qui le reçut avec beaucoup de bonté; la lettre que le S. Pere écrivit sur son sujet à l'Evêque & aux Chanoines, lui fait bien de l'honneur. *Languis* sollicitoit depuis long-tems son Evêque, pour l'engager à réformer les Colléges, & la maniere d'étudier; la plupart des Sçavans Italiens écrivirent à ce dernier pour le faire entrer dans des vûes aussi salutaires. L'Evêque se rendit & défera au jugement de ces grands hommes. On connoissoit le génie de *Languis*, & *Agricola* qui voyoit tout le bien qui résulteroit des beaux desseins qu'il avoit formés, ne cessoit de lui en écrire: voici ce qu'il lui dit dans une de ses lettres: *Unum hoc tibi affirmo, ingentem de te concipio fiduciam, summamque in spem adducor fore aliquando, ut priscam insolenti Italia, & prope modum occupatam benedicendi gloriam extorqueamus: vindicemusque nos ab ignominia, quâ nos barbaros indoctosque & elingues, & si quid est his incultius, esse, jactitant, exolvamus: futuramque iam doctam atque literatam nostram Ger-*

## 22 MERCURE DE FRANCE.

*maniam ut non latinus vel ipsum sit Latinum.* L'école de (n) Munster fut rétablie & dirigée par les soins de ce grand homme, elle a fleuri depuis très-long-tems. Quelqu'utiles cependant que fussent les conseils de *Languis*, il se trouva des gens assez bornés & assez méchans pour s'opposer de toutes leurs forces à ces changemens. Ceux de *Cologne* mirent tout en œuvre pour empêcher qu'on introduisît chez eux cette nouvelle façon d'étudier, & pour rétablir l'ancienne, là où *Languis* avoit eu le bonheur de faire goûter ses idées, tant on étoit infatué de son ignorance & de ses préjugés. La nouveauté chez un certain ordre de personnes, de quoi inspirer de la terreur : les Allemands plus que toute autre nation, méritent ce reproche ; on peut le faire de nos jours aux Portugais, aux Italiens, lorsqu'on donna une Bulle contre les Partisans du système de Copernic ; aux Protestans, lorsqu'il s'agissoit de la réforme du Calendrier. Il est difficile de surmonter tous les obstacles dans de pareils projets, & nous devons de la reconnoissance à ceux qui par un travail infatigable, & souvent par le sacrifice de leur fortune, sont venus à

(n) Voyez *Chytræus* dans son *Histoire de la Saxe*, L. 3. An. 1497. p. 80.

Bout de leurs desseins : l'esprit humain est susceptible de tous les écarts, & il est bien difficile de le faire revenir de ses préjugés. On peut juger par là de l'amour que *Languis* avoit pour les Lettres ; sa maison étoit le rendez-vous de tous les Sçavans qui se trouvoient aux environs. Ses mœurs, ses talens, & ce qui vaut plus que tous les avantages de l'esprit & du corps, l'excellence de son caractère, le firent chérir de tout le monde. On rapporte qu'en lisant peu de jours avant sa mort un ouvrage de *Luther*, qui commençoit à répandre la doctrine, il dit : *Nous voilà au moment d'une réforme, les Théologiens commenceront à étudier & à bannir les puérités (o)*. Il mourut enfin âgé de plus de quatre-vingt ans, à Munster, l'an 1579 (p). *Melanchton* (q) fait une remarque qu'il ne faut pas laisser échapper, & qui se trouve naturellement placée ici : c'est que la décadence des lettres & du bon goût commença par le mépris de la poésie, & leur rétablissement par la culture de cet art : en effet l'Italie, la France & l'Allemagne virent renaître chez eux les scien-

(o) *Burchardus, de fatis lingua Latina apud Germanos*, C. 4. p. 131.

(p) Voyez *Chytræus* à l'endroit cité. L. 3.

(q) *Declamat.* T. 1. p. 409.

## 24 MERCURE DE FRANCE.

ces à mesure que l'on y cultivoit la Poësie ; & la barbarie se répandit en Italie après qu'on l'eut abandonnée. Il faut du génie pour être bon Poëte , & quand on a du génie , on est bon à tout.

Je vous ai dit bien du mal , Monsieur , dans quelques endroits de mes Lettres précédentes , du mérite littéraire des Moines ; j'ai crû ne devoir rien déguiser , j'ai même poussé par bien des raisons la circonspection aussi loin qu'il étoit possible ; je ne suis qu'Historien , & non le juge des personnes dont je parle : je leur rends la justice que de sages Ecrivains leur rendent. Mais voici un Moine dont on ne peut prononcer le nom qu'avec respect , & qu'on ne sçauroit trop élever au-dessus du commun des Sçavans ; c'est l'Abbé *Tritheme* dont je veux parler. Son pere qui s'appelloit *Jean Heidenberg* , lui donna le nom sous lequel il est connu , parce qu'il étoit né à *Trittenheim* ( en 1462 ) Ville située sur la *Moselle* , dans le Diocèse de *Treves*. *Tritheme* s'appliqua de bonne heure à l'étude , & pour le faire avec plus de succès , il quitta le monde , & entra à l'âge de dix-neuf ans dans un Couvent de *Benedictins*. Son mérite le fit bientôt connoître ; on le fit Supérieur de l'Abbaye de *Spanheim* , dans le Diocèse de *Mayence* ,

en

en 1483, quoiqu'il n'eût alors que vingt-un ans. C'est-là où il se livra tout entier à l'étude, pendant plus de vingt-trois ans, malgré le désagrément qu'il avoit de vivre avec des Moines aussi vicieux qu'ignorans : las pourtant d'une pareille compagnie, il sacrifia son Abbaye pour pouvoir vivre avec des gens plus éclairés. C'est sans doute le mépris, qu'il marqua à ces Moines, qui les engagea à l'accuser de magie : il écrivit sur cette accusation une Lettre à *Capellan*, Mathématicien de *Paris*, où il avoué avoir beaucoup lû les Livres qui traitent de cet Art, aussi frivole que ridicule, mais uniquement dans le dessein d'en connoître toute la foiblesse (r), & d'en réfuter les principes. *Tritheme* se retira en 1506 à l'Abbaye de Saint *Jacques*, près de *Wurtzburg*, dont il fut Abbé jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva en 1516 (s). On lui doit beaucoup pour tout ce qui regarde l'Histoire, soit Ecclésiastique, soit Prophane, soit Littéraire. On n'oubliera jamais les peines que ce digne Abbé s'est données pour former une

(r) *Boville*, *Wierius*, *Bolin* & *Adam Tanner* ont eu la foiblesse de soutenir cette imputation ; *Naudé* l'a suffisamment disculpé dans son *Apologie*.

(s) Voyez le *Chronicon Spashemense* à l'année 1483.

## 66 MERCURE DE FRANCE.

Bibliothèque à son Abbaye de *Spanheim*; qu'il fut pourtant obligé d'abandonner; il y avoit rassemblé (1), non seulement la plûpart des Livres imprimés, mais encore une grande quantité de manuscrits. Tous les ouvrages n'ont pas encore été publiés, ce qu'il a écrit d'historique a été rassemblé, & donné au Public en 1607, en deux volumes par *Marquan Freher*: on trouve dans le premier 1<sup>o</sup>. sa Chronologie Mystique, dédiée à *Maximilien*; 2<sup>o</sup>. son abrégé du premier volume de la Chronique des Rois des *Franks*, pendant le cours de 1189 années, à compter depuis *Marcomire* jusqu'à *Pepin*; 3<sup>o</sup>. un traité de l'origine des *Franks*; 4<sup>o</sup>. une Chronique de la succession des Ducs de Bavière & des Comtes Palatins, jusqu'à l'an 1475; 5<sup>o</sup>. une Histoire des Allemands, qui se sont distingués par leur sçavoir; 6<sup>o</sup>. un Catalogue raisonné des Ecrivains Ecclésiastiques. On voit dans la seconde; 1<sup>o</sup>. une Chronique du Couvent de *Hirsau*; 2<sup>o</sup>. une autre de l'Abbaye de *Spanheim*; 3<sup>o</sup>. & ses Lettres Familieres qu'il écrivit, après s'être retiré à l'Abbaye de *Saint Jacques*, à quelques Princes & à plusieurs Sçavans de son tems. Ces Lettres sont remplies de faits curieux, & on a

(1) Voyez le même, pages 395. 416.

raison d'en faire beaucoup de cas (u). Ses ouvrages pieux ont été publiés par un Jésuite Flamand en 1604. Il est bon de sçavoir qu'il se trouve parmi ces pièces une Chronique de l'Abbaye de *Saint Jacques* ; quatre Lettres sur les sçavans Benedictins , & des Exhortations au Clergé. Nous avons encore du même Abbé, un ouvrage intitulé, *la Curiosité Royale*, qui est un examen & une réponse à huit questions que *l'Empereur Maximilien I.* lui avoit faites sur quelques points de la Religion : une Histoire de l'Ordre des Carmelites ; la vie de *Rabanus Maurus*, celle de *S. Maximin*, Archevêque de *Treves*. Six Livres très-curieux & très-sçavans sur la *Polygraphie* ; le sixième contient les Alphabets des anciens *Francs*, des *Germain*s, des *Normands* ; & une *Stenographie*, ou la maniere d'écrire, soit en chiffres, soit par des caracteres particuliers. C'est ce dernier ouvrage (v), qui a donné occasion aux ennemis de *Tritheme* de l'accuser de magie : il le composa à la réquisition de *Joa-*

(u) Voyez les Lettres choisies de *M. Simon*, Tome IV. p. 131. & surtout l'Extrait étendu & raisonné qu'en a fait le célèbre *M. Heuman*, Professeur à *Goeting*, dans les *Nova Miscellanea Lipsiensia*. Tome II. p. 109-125.

(v) Voyez *Schælhornii amœnitates*, T. VII. p. 175.

B ij



## 28 MERCURE DE FRANCE.

*chim*, Electeur de *Brandebourg*. On n'en a publié que les treize (x) premiers livres, auxquels on a joint la clef; il est vraisemblable, que le titre de *Maître très-parfait en Magie*, donné à l'Auteur dans ce dernier ouvrage, a été ajouté par les Copistes ou par les Editeurs. Enfin on trouve encore un *Traité sur la Geomancie*, un autre sur la *Chymie*, & un troisième sur les empoisonneurs : ouvrages où le bon sens de *Tritheme* paroît à chaque page. Outre ces Livres dont je viens de parler, on en a encore plus de vingt-cinq qui ne sont pas imprimés, mais qu'on trouve manuscrits dans plusieurs Bibliothèques. *Tritheme* joignoit à beaucoup d'érudition beaucoup de jugement; ses mœurs étoient dignes d'un esprit éclairé; & sa vie a été une suite d'actions, qui doivent nous rendre sa mémoire aussi chère que respectable.

Me permettez vous, Monsieur, de vous dire un mot avant que de finir, de trois ou quatre Scavans peu connus, mais qui ne sont pourtant pas sans mérite ? je veux dire de *Martin Behaim*, de *Wermer Rolewinck*, de *Jean Cuspinianus* & de *Nicolaus de Cusa*. Le premier naquit à *Nuremberg* d'une famille noble, il ob-

(x) Publiés à *Francfort in-4°*. en 1606.

tint quelques secours de la Duchesse *Isabelle* en 1460, pour équiper un Navire, à dessein d'aller à la découverte de l'Amérique. Il découvrit effectivement le *Brezil*, mais n'ayant eu ni le tems, ni les moyens de passer outre & de tenter quelques nouvelles découvertes, il revint & abandonna sa première tentative. *Jean II.* le créa Chevalier; il mourut à *Lisbonne* en 1506. Quelques-uns prétendent qu'il a trouvé la Bouffole.

*Wermer Rolwinck de Laer*, Moine dans un Couvent de Chartreux à *Cologne*, étoit né dans le Diocèse de *Munster*, en *Westphalie*. C'étoit un homme fort sçavant: il a écrit un ouvrage sur la dignité du Sacerdoce, un Traité de politique sur la manière de gouverner un Etat; un Livre intitulé *Fasciculus temporum*, qui est une Chronique qui s'étend depuis la création jusqu'à l'an 1474. (7), & un ouvrage sur la situation de la *Westphalie* qui est fort utile (2); *Tritheme* en fait un fort bel-éloge. Il mourut en 1502.

(7) On trouve des éditions de cet ouvrage, qui s'étendent jusqu'à l'année 1480. Un Sçavant l'a continué jusqu'à l'an 1514.

(2) Voyez *Arnoldus Bostius*, dans son Livre de *Viris illustribus Carthusianis*, chapitre dernier, & *Antoine Possevin*, dans le second tome de son *Apparat sacré*.

B iiij

### 30 MERCURE DE FRANCE.

*Jean Cuspinianus*, étoit Médecin & Poëte. Ses recherches sur l'antiquité sont estimées ; son ouvrage sur les Consuls Romains , son Commentaire sur les Césars , & son Traité sur l'origine des Turcs , ne sont pas inutiles pour ceux qui aiment ce genre de Littérature.

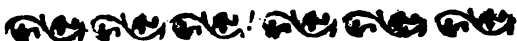
*Nicolaus de Cusa*, Evêque de *Brixen*, dans le Tirol , & Cardinal , naquit à *Cusa*, Ville située sur la *Moselle*, dans le Diocèse de *Treves*. Il fut un des plus grands Théologiens de son tems : beaucoup de Philosophie , quelque peu de Mathématique , une éloquence mâle , un génie subtil , & la connoissance de plusieurs Langues sçavantes , lui acquirent la réputation d'un homme très-sçavant. Nous avons de lui un Livre sur le changement à faire au Calendrier, un ouvrage de Mathématiques, sur les Compléments : trois Livres sur la docte ignorance , & deux sur les conjectures. Tout cela passe pour bon. Il mourut âgé de 63 ans en 1464.

Vous trouverez peut-être encore, Monsieur, que je loue trop des Auteurs que peu de gens lisent aujourd'hui. Mais je vous avoue , que lorsque je pense à ce qu'il en coûte à l'esprit humain pour se délivrer de l'ignorance où il croupit , & pour secouer le joug de préjugés généralement reçus , je

ne fçauois assez admirer les Sçavans , dont je vous ai parlé jusqu'ici. Qu'il est beau , de voir un homme au milieu de la plus grande barbarie , s'élever au-dessus du médiocre , & travailler sans relâche au rétablissement des Lettres. C'est peu de perfectionner un Art , mais c'est beaucoup de l'inventer , ou de le retrouver après qu'il a été perdu. L'ignorance est un obstacle , mais le préjugé en est un bien plus considérable. Rendons justice à ces Héros Littéraires , & si le siècle d'à présent les méprise , pensons qu'il viendra un tems où nos Neveux avec une nouvelle Philosophie & une nouvelle Langue nous rendrons la pareille , & ne nous mettront peut-être pas à bien des égards à côté de ces personnes , qui ont rompu la glace & frayé le chemin. Je finirai ici ce qui regarde l'état des Lettres en Allemagne dans le courant du quinzième siècle , & je passerai à présent à l'Histoire de la Philosophie , depuis le seizième jusqu'à présent.

J'ai l'honneur d'être , &c.

*Paris, ce premier Février 1753.*



## LA VIGNE.

SUBSTITUÉE AU CYPRE'S.

## F A B L E

*De M. de la Sorinière, adressée à un Académicien de ses amis.*

DAns un climat aimé de la Nature ,  
 Vanté souvent pour sa température ,  
 Un Potentat fit planter un jardin ;  
 Là le tilleul , le platane , le pin ,  
 Étoient leur riche parure ,  
 Et portoient jusqu'aux Cieux leurs superbes rameaux ,

Là , parmi maints jeunes ormeaux ,  
 Maints arbres radieux conservoient leur verdure  
 Au milieu des hyvers glacés ;  
 Et de leurs bras entrelassés  
 Formoient dans la saison un toit impénétrable  
 A l'ardeur du chien de Procris.

Il ne manquoit à ces arbres chéris  
 Que de mêler un peu l'utile à l'agréable ,  
 Et de payer du moins de quelques fruits ,  
 Les soins constans d'une longue culture :  
 Mais tous stériles par nature ,  
 Un tel espoir eût été vain.

Or il avint que par un coup de foudre ,  
Un haut cyprès atteint , réduit en poudre ;  
Fit telle brèche au beau jardin ,  
Que pour la réparer soudain ,  
On auroit compté grosse somme :  
Et je vais vous déduire en somme :  
Ce que sur ce propos un bon vieux jardinier  
Osa remontrer à son Maître :  
Seigneur , dit-il , il est à naître  
Que dans ce parc aucun fruitier  
Ait de ses dons encor décoré votre table.  
Ah ! si du moins quelque pommier ,  
Ou tel autre bon végétale ,  
Eût pris racine dans ces lieux . . . !  
Je n'ose en dire davantage ;  
Trop parler nuit ; mais faisons mieux :  
Pour réparer le grand dommage  
Qu'a causé la mort du cyprès ,  
Je sens que mon devoir m'engage :  
A calmer vos justes regrets.  
Plantons en sa place une vigne ;  
Sous cette influence benigne ,  
Ces beaux ormeaux devenus ses appuis ,  
Bonne tous les ans vous donnera des fruits ,  
Qui charmeront votre Hauteſſe ;  
Ce bois rampant , frêle & tortu ,  
Dont vous accusez la foiblesse ,  
Contient , Seigneur , telle vertu

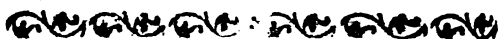
B. 177

### 34 MERCURE DE FRANCE.

Qui de vos arbres verts compense la Noblesse.

Pour terminer ce conte biscornu ,  
Dont la peinture est souvent inégale ,  
Plaçons , ami très-cher , quatre mots de morale.

Il faut regarder au talent  
Dans les sujets qu'on s'associe ;  
C'est moins le sang qui s'apprécie ,  
Qu'un esprit juste , un savoir éminent.



## R E F L E X I O N S

*Sur la Profession d'Avocat , par M. de  
Rougnel de Chenilly , Avocat.*

**L**A Profession qui va faire l'objet de mes Réflexions , a été consacrée par bien des éloges qu'on lit avec plaisir : on n'y oublie point l'antiquité & la noblesse de son origine , la liste des grands hommes qu'elle a produit , dans laquelle des Princes , des Rois , des Empereurs , des Prélats , des souverains Pontifes occupent une place , & les services importants étendus aux Corps politiques & aux particuliers.

Cependant des hommes d'esprit , mais que leur penchant éloigne du Barreau , ont exagéré de nos jours le dégoût & les

ennuis inséparables de cette Profession ; ces spéculatifs peignent avec vivacité le prix de la liberté sacrifiée , la difficulté dans les succès , & les retours amers des passions des autres hommes qu'elle a sans cesse à combattre ; leurs ouvrages sont d'autant plus séduifans , qu'ils sont parés de toutes les graces de la Littérature.

Pour prévenir le danger d'une révolution dans les idées , lui conserver l'amour qu'on a pour elle , ou lui réconcilier ses adversaires ; il suffit d'interroger le cœur humain sur le sentiment vif & délicat qui fait la satisfaction intérieure , & d'examiner s'il est compatible avec les préparations qu'elle suppose , & le cours de ses opérations ; car on convient , que sans les sentimens il n'y a point de bonheur solide , & que le bonheur est le plus puissant ressort de l'ame.

J'ose donc développer une vérité qui n'est connue que de nous-mêmes ; je perce les dehors de notre Profession , j'expose l'Avocat dans sa perspective , je le suis dans l'étude des Loix , dans l'étude de l'Eloquence , dans les conférences avec les grands hommes , dans les travaux éclatans de la plaidoirie , & dans les opérations du Cabinet , & je m'engage de prouver , que les écueils qu'il rencontre sur



### 36. MERCURE DE FRANCE.

son passage ne doivent point l'arrêter , & qu'il est pour lui mille sources d'une volupté délicate qui l'accompagnent dans le déclin de l'âge , de même que dans le feu de la jeunesse.

Je n'ignore pas l'étendue de mon dessein , mais je me suis prescrit des limites étroites ; j'en dirai assez pour les personnes qui pensent , & toujours trop pour les hommes qui ne suivent dans leurs jugemens qu'une opiniâtreté inflexible , & dont la critique est méprisable.

La Science des loix est une Science vaste & étendue , puisqu'elle renferme la connoissance du sens des loix dans leur expression , & celle de leur principe & de leur origine : mais l'étude de cette Science a d'autant plus de charmes qu'elle s'exerce sur des objets plus intéressans , & qu'elle est dirigée par le fil de la méthode.

Dans son azile Littéraire , le tableau des tems , des peuples , des Gouvernemens , des révolutions se représentent devant quiconque sçait étudier les Loix , il s'enrichit des sçavantes veilles des illustres modernes du siècle de Louis XIV. & de Louis XV. ces hommes célèbres saisissent les loix dans leur berceau : Historiens sçavans , Jurisconsultes profonds , Politi-

ques habiles , ils puisent les principes , les motifs des loix dans les époques de la formation des Etats & dans le génie des peuples. Ils indiquent la source du changement des loix , en observant les variations faites dans l'administration générale , & dans l'ordre public ; aucune des causes qui influent sur la législation n'échappe à leurs exactes recherches : l'élève des loix étudie , suit leur vûe & leur manière : avec de semblables flambeaux , il n'est point pour lui de nuage sur l'horison des loix ; tout étincelle de proche en proche de la plus grande clarté.

On peut en juger sur l'étude des loix Romaines & loix Canoniques , & de notre Droit ancien & nouveau , sans entrer dans le détail des loix des peuples voisins.

Qu'il lise les loix anciennes , les trésors de la législation lui sont ouverts , il voit les difficultés prévûes , les intérêts protégés , les passions enchaînées ; il pénètre tout : dans les formules les plus inutiles en apparence , il découvre le mystère de l'utilité de la Patrie , un moyen facile de rappeler les Romains à leur origine. Ce n'est pas qu'il ne soit surpris qu'un peuple aussi sage ait quelquefois emprunté chez les Etrangers des loix qui ne convien-

### 38 MERCURE DE FRANCE.

ment point à son caractère, & cette réflexion le dirige dans les antinomies, ce n'est pas encore que comme le culte qu'il rend aux loix n'est point un culte superstitieux, il n'observe bien des défauts, mais il en découvre la source dans la clef des événemens.

Qu'il lise le Droit Canon. il a devant les yeux les ravages que les malheurs des tems, l'ambition des Papes, la foiblesse des divers Gouvernemens ont causé, il évalue le poids & l'autorité des loix nées d'un pouvoir usurpé, & portées au sein de la division & du trouble : mais tant de Conciles, monumens de la vertu & de l'érudition; tant de Constitutions émanées de souverains Pontifes dignes du premier Siége, tant de sages Réglemens des Princes Chrétiens; quels fonds de lumières ! quelles richesses !

Qu'il lise notre ancien Droit au milieu de ces Réglemens minutieux, mais que les tems justifient; de ces punitions frivoles, mais qui s'accroissent au génie de nos Peres; de ces usages qui paroissent purement féroces, mais qui prouvent ou tiennent en alerte la valeur guerrière, valeur qui a été long tems l'appui unique des Etats; de ces cérémonies dont notre goût s'est si fort éloigné, mais dont

la plupart tendent à maintenir l'équilibre, ou la subordination dans les conditions, à cimenter la fidélité dans les engagements, & à les précautionner contre la fraude & l'artifice, il remarque des traits de la sagesse Romaine, des maximes de politique qui font encore partie de l'administration publique, & le fondement des loix qui assurent l'Etat & la fortune des François.

Qu'il lise les Coûtumes, les Ordonnances de nos Rois qui sont en vigueur, les décisions des Cours Souveraines, il est intéressé par la découverte des motifs qui ont porté à déroger, tantôt aux loix établies, & tantôt à les abroger entièrement par l'examen des objets qui ont échappé à la prévoyance des Législateurs qui ont précédé, & par le détail même des abus qui ont occasionné de nouvelles dispositions.

Ainsi l'élève des loix après un assez court espace de tems jouit des travaux finis des grands hommes, & participe à leur esprit & à leur talent, bien différent de ces hommes à qui peu de loix paroissent assez sages, & assez clairement conçues, pour ne pas présenter plusieurs faces qui en rendent l'application arbitraire, & trompent la plus exacte pénétra-

## 49 MERCURE DE FRANCE.

tion , parce qu'ils ne connoissent , à proprement parler que l'expression du Législateur , il sent qu'il est entré dans le système de l'origine , de la dépendance , & du rapport des loix.

Mais l'éloquence vient offrir aux talens de nouveaux sujets d'application , & une matière à de nouveaux travaux : faut-il des preuves pour convaincre des douceurs que l'on doit goûter dans le cours d'une semblable étude ?

Demosthene né parmi le peuple le plus poli , & le plus délicat qui fut jamais , né dans un siècle où Athènes conservoit le précieux dépôt des Sciences & des Arts , vient briguer l'hommage de l'élève de l'Eloquence , pour le réunir à l'hommage de tous les hommes célèbres des siècles qui l'ont suivi ; également admirable lorsqu'il écarte les traits d'une accusation dangereuse , suscitée par des ennemis puissans , & soutenue par les talens de son rival , & lorsqu'il transforme dans un peuple de Héros , des hommes captivés par le faste du luxe , & insensibles à l'attrait de la gloire militaire.

Cicéron dont le génie semble égaler l'Empire des Romains , l'attache par des liens d'autant plus puissans , que dès l'âge tendre dans les exercices littéraires , il a

occupé sa jeunesse ; soit que des intérêts d'un ordre privé excitent sa voix, soit qu'il défende la cause de sa Patrie, l'éloquence fait dans sa personne l'essai de toutes ses forces.

On avoue cependant que le goût des ouvrages que nous avons de ces deux Orateurs ne s'adaptent pas toujours aisément à nos mœurs & à nos manières, & que d'ailleurs l'éloquence n'a point parmi nous d'aussi grands Théâtres ; mais l'éloquence du Barreau a en France ses guides & ses Orateurs, qui n'invitent pas moins par la beauté de leurs productions.

Il est vrai que la véritable éloquence du Barreau y a été long-tems ignorée ; tout le monde sçait que la chute de l'Empire Romain entraîna la chute des Sciences & des Arts ; qu'envain sous Charlemagne & sous Louis IX. ils s'efforcèrent de sortir du tombeau, & qu'ils n'ont commencé de renaître que sous François I. Or l'éloquence du Barreau a éprouvé la même révolution, sa renaissance a même été moins prompte, les Chauvelins, les Roberts, les Arnauds, les Servins en offrirent en effet à peine quelques traits, mais avec le regne des Sciences & des Arts, elle a repris en France l'éclat & la splendeur dont elle jouissoit à Rome dans

## 42 MERCURE DE FRANCE.

le siècle d'Auguste. Le Maître, Patru, Erad, Gillet, Terrasson, Cochin feront à jamais sa gloire.

Le Maître, supérieur à tous ceux qui l'ont précédé, lute sans cesse contre les défauts de son tems, il est comme le restaurateur de son Art, & s'il échoue contre les écueils, le grand homme ne s'éclipse jamais. Patru plus correct, annonce mieux le goût, il polit adroitement tous les matériaux qu'il emploie, & il use des dépouilles des anciens, comme d'un bien qui lui appartient. Erad ne manque point les impressions qu'il veut faire naître; Gillet abondant, inimitable dans les portraits qu'il frappe, ne laisse à désirer qu'un peu plus d'égalité. Terrasson touche, plaît jusques dans ses négligences, & Cochin semble formé de l'ame de Demosthene & de celle de Cicéron.

Les ouvrages de ces fameux Auteurs réveillent dans l'élève de l'éloquence l'idée sublime de toute l'excellence de son origine, lui apprennent la puissance de l'homme, & lui donnent un pressentiment de ses propres forces; si la sçavante antiquité attire son admiration, nos François captivent son goût, en lui offrant des fruits nés dans le climat, fruits conformes à son génie qui se font savourer

agréablement , fruits d'autant plus exquis, qu'ils ne lui laissent point lieu de douter que sa Nation , & son siècle même ne puissent faire éclore des chef-d'œuvres d'éloquence; une nouvelle ardeur l'enflamme , il est épris du désir impatient de s'instruire des effets que produisent au grand jour dans les autres hommes , ces ouvrages qui ont scû dans la retraite exciter les étincelles du feu qu'il porte au-dedans de lui-même , & qui cherche à s'élancer , son empressement le conduit au Barreau.

L'éloquence y parle par la bouche de nos Maîtres , de concert avec la Science des loix , elle ne cesse de se produire sous différentes formes ; ici elle aime à se cacher , pour ne remplir que des intérêts qu'elle défend ; là , elle adopte les nuances & la variété des couleurs , & tantôt elle exprime aux passions les grands efforts du cœur humain , & pour en triompher elle use de toutes ses armes.

On ne peut concevoir un plus beau spectacle , pour un homme qui a réuni l'étude des loix la méditation de nos écrivains modèles d'éloquence. Quelle succession continuelle d'idées ! leur rapidité suit la rapidité de l'Orateur ; mille objets se présentent avec leur parure & leurs ornemens. La pompe qui les envi-



#### 44 MERCURE DE FRANCE.

ronne, le charme & ne les séduit pas, il n'éprouve point cette folle joie, cette ivresse qui est le partage des génies médiocres, mais la réflexion & le sentiment par un accord merveilleux se confondent pour lui procurer une volupté complète.

Du Barreau il passe dans les Cabinets des Avocats célèbres, habiles à diriger le goût, où la confiance & l'estime l'appelant, il trace l'histoire de ces contestations intéressantes qui partagent les opinions; il démêle les rapports qu'il a observés entre l'autorité des loix & la puissance de l'éloquence; il développe les objections élevées contre le parti qu'il a pris: comme ses raisonnemens sont exacts & compassés, ils leur accordent un accueil favorable, dont on mesure le prix sur l'étendue de la lumière: c'est ainsi qu'il prélude aux combats & aux succès de la plaidoirie. Ils arrivent ces tems où l'Avocat descend en lice au Barreau. Le Public qui le voit paroître sur ce Théâtre, le suit, pour dire, de tous ses yeux: momens critiques & dangereux pour la réputation, mais comme il n'a rien négligé de ce qui prépare sa carrière, il y entre avec dignité, & le public satisfait forme des présages heureux sur son illustration.

On rappelle ici les louanges qui courent les premiers travaux, louanges précieuses qui partent des Magistrats respectables, qui dans leurs éloges ne lui refusent point cette justice dont ils sont redevables à tous; louanges non suspectes de ses Confreres qui le regardent comme un membre propre à soutenir le poids de leurs travaux & l'honneur de l'Ordre; louanges délicieuses de la part d'une troupe d'amis ou d'une famille, qui envisagent l'accomplissement de leurs vœux; louanges qui prévalent aux acclamations de l'ancienne Rome.

Je ne me fixe point sur cette saison, qui sans être obscure chez l'Avocat, a fait place à cette saison lumineuse, dont on ne peut donner une idée assez magnifique.

Je vois les momens où il doit développer une cause au Barreau anticipée par les vœux: sçait-on qu'on n'attend point inutilement des auditeurs nombreux; des auditeurs intelligens comme immobiles & suspendus à la bouche reçoivent ses oracles.

Je serois infini si je voulois vous le dépeindre dans la carrière du Barreau prenant un ascendant sur les matieres qui semblent devoir l'accabler, & les subjuguant; l'état

## 46 MERCURE DE FRANCE.

des citoyens assuré contre les efforts de la malignité qui étouffe la voix de la nature, où l'imposture impatiente de son obscurité, contrainte de rendre les armes, la vertu flétrie, vengée des attentats du crime, malgré le crédit, l'opulence, qui semblent se mettre à l'abri du glaive des loix, le foudre de l'exhérédation anéanti dans les mains d'un pere injuste, le fils rebelle prêt à deshonorer l'éclat de son nom par une alliance honteuse, fixé, réduit au devoir; l'épouse protégée contre les injustices & les violences de l'époux, l'épouse bizarre & capricieuse soumise à la puissance maritale, les biens consacrés à Dieu, les biens destinés à l'entretien de son culte & de ses ministres mis hors de suite; voilà des esquisses de ses exploits & de ses triomphes.

Les trésors de l'opulence, la pompe qui suit les titres & les dignités, l'éclat même du diadème ne doivent point entrer en parallèle avec l'empire absolu qui s'exerce sur les esprits & sur les cœurs, en contribuant avec une compagnie de Magistrats sçavans au bien de l'équité & de la justice.

Le hazard peut donner les richesses, la faveur distribue souvent les dignités, le choix populaire ou des Grands, les

droits de la naissance ou l'usurpation forment un Souverain ; mais l'Avocat obtient ses victoires , & n'enchaîne les volontés que par la supériorité de ses talens.

Cependant sa gloire ne se borne point à celle qu'il moissonne dans l'éclat de la plaidoirie , il est pour lui un genre de gloire plus paisible ; loin des agitations du Barreau , qu'on le considère dans le réduit du cabinet , il n'y est point soutenu par le concours d'Auditeurs qui donne de l'effort & de l'expression aux pensées ; mais ses productions ne sont pas moins un objet digne de l'examen , il est sage & exact dans la distribution , il a placé ses preuves à propos , ses raisonnemens sont frappans & solides , ses sentimens nobles & élevés , ses figures variées & naturelles , son stile neuf & énergique , ses tours fins & délicats ; en un mot , il a mis en œuvre avec un art merveilleux , ce qui peut être utile à la matière qu'il traite. Tandis que Thémis rejette avec mépris le stile trop leché , les tours dérobés au Roman , & les ajustemens étrangers qui ne parent point , mais qui éblouissent la raison : ces doctes écrits lui attirent non-seulement l'admiration de ses compatriotes , par tout où le Dieu du goût a des autels , ils vont lui acquiescer des suffrages dans les lieux les plus éloignés.

## 48 MERCURE DE FRANCE.

De-là cette confiance générale qui naît , la maison de cet homme célèbre est sans cesse remplie de personnes de tous les états , de routes les conditions. De quel- que côté qu'il tourne les yeux , il les tourne sur un peuple d'hommes qui s'empres- sent de lui confier leurs intérêts , ou d'hommes protégés dont il reçoit des té- moignages non équivoques de reconnoi- sance.

Le tems qui affoiblit tout ne ternit point l'éclat dont il jouit dans le déclin de l'âge , l'obscurité du soir n'efface point le brillant de son midi. Cesse-t-il en ef- fet de prêter sa plume aux contestations qui se terminent dans le secret des Tribu- naux , le Public lui érige un tribunal do- mestique , de-là il met en usage toutes les lumieres que donne l'expérience unie à la capacité. Tantôt il balance , il discute les différens qui doivent être terminés par des jugemens , & quoiqu'il n'ait pas de même que les Juriconsultes Romains , la puissance législative , comme il est en possession de la prudence & de la maturité qui font les bonnes loix , il annonce & il prévient les oracles de la justice , tantôt il desarme la discorde & la haine en réunissant les esprits , il établit le re- gne de la paix dans les familles qui lui  
sont

sont souvent redevables de leur élévation , puisque la division eût étouffé les efforts qui procurent les succès.

Ce qui ne contribue pas moins à occuper & à embellir les dernières années de l'Avocat , il forme une troupe de jeunes élèves dans la science du Barreau ; le souvenir des secours puissans qu'il a reçus de ceux à qui il a succédé , l'amour de l'ordre excite son zèle ; par des moyens faciles & sûrs il applanit la route qui mène à la perfection , & il leur donne les principes d'une nouvelle vie , sans comparaison plus précieuse que celle qu'ils ont reçu de leur père.

Je ne parle point des secours qu'il peut préparer à la postérité dans des Livres utiles , dont il est l'auteur ou l'interprète : n'est-ce pas encore dans l'âge avancé qu'il dispense au Public ces monumens si estimables de son amour pour la patrie , ou qu'il y met le dernier sceau de la critique ?

Concluons donc que le sort de l'Avocat l'emporte sur le sort de Titus , les délices du genre humain ; l'un soupire la perte d'un jour écoulé sans bienfaits , l'autre a toujours l'heureux pouvoir de faire du bien & de rendre des services importants à la société.

On dit cependant que l'Avocat immole

C

## 50 MERCURE DE FRANCE.

ses jours aux attraites d'une gloire qui le séduit, qu'il renonce aux délices de la société pour des succès incertains ou trop lents, que dans le brillant de son éclat, il ne cesse d'être aux prises avec les passions si contraires à la vérité & à la vertu, & qu'un nom célèbre lui suscite des envieux, qui par des trames secrètes, travaillent continuellement à l'obscurcir.

Il est vrai que ce n'est pas sans un travail constamment assidu que l'Avocat se distingue, & que ce travail est incompatible avec la dissipation qui n'a d'autre emploi que celui de figurer; mais outre qu'il a des charmes, il n'enlève point aux douceurs de la société: l'homme prudent sçait économiser le tems, & il réserve des momens pour cultiver les vertus civiles.

On convient que tous ceux qui entrent dans la carrière du Barreau, ne la parcourrent pas avec gloire, que plusieurs exposés au grand-jour, se couvrent d'un opprobre éternel, s'ils ne font une prompte retraite; mais ces hommes n'ont point consulté leurs forces, & n'ont point mesuré la hauteur & l'élévation de leur profession; la gloire qui l'accompagne ne se trouve point dans l'absence des talens, & n'est point due à une imprudente témérité.

Les véritables succès ne sont ni précipités ni trop lents ; des succès prématurés inspireroient une confiance & une présomption propres à faire secouer le joug du travail ; il n'est pas moins rare qu'un homme obscur , inconnu dans la maturité des années , s'illustre dans un âge avancé ; il ne peut communément se produire au Barreau , qu'il n'éprouve le fiel amer de la satire ou une compassion plus flétrissante encore.

Il faut avouer encore que l'Avocat est comme investi des passions des autres hommes , & que les passions cherchent à étouffer la vérité , & à porter des coups violens à la vertu ; mais le pilote qui par sa manœuvre rend inutiles les efforts des flots mutins , jouit du calme avec des plaisirs inconnus avant l'orage ; mais le Médecin qui fait couler la santé dans le sein d'un moribond qui attend le coup fatal , trouve dans le succès de sa prudence des douceurs qui surpassent ses soins.

Qui peut nier que l'amour propre consterné par les talens supérieurs , cherche à se venger par les voyes les plus injustes de l'empire qu'ils lui enlèvent ? Rien de semblable néanmoins n'est à craindre pour l'Avocat ; l'envie qui trouble le repos des hommes illustres n'altère point le sien ,

C ij



## 52. MERCURE DE FRANCE.

ses jours s'écoulent tranquillement à l'abri de la justice , sa gloire ne descend point avec lui au tombeau , & la reconnoissance exige dans les cœurs des trophées à sa mémoire qui la rendent recommandable. On a comparé il y a long-tems , la milice guerrière avec la milice du Barreau ; mais on ne s'occupe du Heros qu'avec une horreur secrète , & quelle différence ne met-on pas entre un Alexandre ou un Charles XII. & un Démosthènes ou un Cochin.

C'est donc une vérité intime qu'on conteste , parce qu'on ne la sent point, lorsqu'on attaque la profession d'Avocat ; ne soyons point surpris au contraire, si on voit tant de grands hommes dans cette profession s'élever du sein des travaux , les dominer & tempérer à leur gré les passions qui ravagent la société ; les plaisirs qu'offre leur carrière ont des appas auxquels ne résistent point la force de l'esprit , la vivacité de l'imagination , la noblesse dans le cœur & dans les sentimens : je porte mes vûes dans l'avenir , la nature produira toujours de grands hommes , & il y aura toujours de fameux Avocats.



\*\*\*

O D E  
SUR LA SOLITUDE.

*A Madame de L. , par M. de Lafargue.*

**E**ffroi des sots , amour du sage ,  
Source fertile du bonheur ,  
Où , libre de tout esclavage ,  
Je jouis en paix de mon cœur ;  
Toi , dont les portes sont fermées  
Aux mains au crime accoutumées ,  
Solitude , séjour charmant ,  
Malgré ton attrait qui m'inspire ;  
De la douceur de ton empire ,  
Puis-je peindre l'enchantement ?



Non , dans ma retraite profonde ;  
Heureux , riche de mes amis ,  
Des biens , ni de l'éclat du monde ,  
Mes yeux ne sont point éblouis.  
La crainte , les pâles allarmes ,  
L'ennui , le désespoir , les larmes ,  
Habitent les lambris dorés.  
Exempt de soins , d'inquiétude ,  
Tous mes jours dans la solitude ,

C iij

## 54 MERCURE DE FRANCE.

Par les plaisirs sont entourés.



Là , mes travers font mes victimes ,  
Je les immole aux sentimens.  
L'oïiveté , mere des crimes ,  
N'y fouille aucun de mes momens.  
Je lis , j'occupe mon génie  
D'une simple philosophie ,  
Libre du faste de Zenon ,  
Mes yeux fixés à sa lumière ,  
Me font marcher dans ma carrière ,  
Sur les traces de la raison.



Aux devoirs où le sort m'appelle ;  
Mon cœur est constamment lié :  
Si j'y pouvois être infidele ,  
Je serois trop humilié.  
Privé d'esperance & de crainte ,  
Pensant tout haut , je vis sans feinte ;  
Esclave des Loix de l'honneur ,  
L'ambition m'est étrangere :  
Si quelquefois je cherche à plaire ;  
Je suis la pente de mon cœur.



Horace , Virgile , Montagne ,  
Sénèque , Pline avec Newton ,

Chaulieu que Malherbe accompagne ,  
 A côté de Saint Eyrèmond ,  
 Tendres , délicates , légères ,  
 Les Ville-Dieux , les Deshonlières ;  
 Gresset , ce chantre harmonieux ;  
 Despréaux , Corneille , Racine ,  
 Sont avec l'amant de Corine ( a ) ,  
 Mes amis , mes maîtres , mes Dieux .



Ainsi que l'exige Tibule ( b ) ,  
 Je m'y suis seul un monde entier .  
 J'y vois le vrai , le ridicule ;  
 Sans suivre le mauvais sentier .  
 De son propre prix idolâtre ,  
 L'homme à mes yeux est un théâtre ( c )  
 Où mon audace ose monter .  
 A moi tout en lui me rappelle :  
 Je m'étudie à ce modèle ;  
 Et j'apprends à me respecter ( d ) .



J'y traîne l'univers docile ,

( a ) Ovide.

( b ) *In solis fit tibi turba locis*. Tibul. liv. 4. Elég.

13.

( c ) *Satis magnum alter alteri theatrum sumus*.  
 Senec. Epit. 7.

( d ) *Rarum est enim ut satis se quisque vereatur*.  
 Terent. Adelph. act. 1. sec. 1.

C iij .

## 156 MERCURE DE FRANCE:

Les hommes , les tems & les lieux.

Mon esprit d'une course agile,

Y vole de la terre aux cieux.

Je pénètre dans la nature :

Tout m'enchanter , tout me rassure ;

En cherchant à l'approfondir ,

Un nouveau jour pour moi se leve ;

Mon être à sa lueur s'acheve :

Je sens mon ame s'aggrandir.



Oui, toujours la retraite , Aminte ;

A de nouveaux attraits pour moi ;

Calme les excès de ta crainte ,

J'y deviens plus digne de toi.

Souvent en un péril extrême ,

Rome vola loin d'elle-même ,

Y chercher ces Cincinatus ,

Qui retournoient dans leur asile ;

Après avoir sauvé leur Ville ,

Suivre leurs premières vertus.



~~~~~

L E T T R E

A M. L E C. D E S.....

SUR L'INVENTEUR DE L'IMPRIMERIE.

L Amour que vous avez pour les Sciences & les Arts, vous fait approfondir, Monsieur, tout ce qui peut y avoir rapport. Dans la dernière conversation que nous eûmes ensemble sur l'Imprimerie, & à propos de la Lettre insérée dans le Mercure du deuxième Volume de Décembre dernier, laquelle roule sur ce sujet, & d'une façon qui pouvoit vous satisfaire, vous vouliez absolument que je vous déterminasse le nom de l'inventeur, la Ville qui servit de berceau à ce bel Art, & l'année qui vit éclore un jour si beau & si nouveau; je ne pûs satisfaire sur le champ à tant de demandes, mais j'ai étudié la matière, & je vous envoie le résultat de mon étude.

L'on peut jouir & l'on jouit effectivement de beaucoup de biens sans en connaître l'origine. Les sources du Nil sont encore inconnues, & ce Fleuve néanmoins engraisse & enrichit les vastes pays de l'Egypte. Cependant, Monsieur, je

C v

38 MERCURE DE FRANCE.

vais tâcher de répondre à ce que vous désirez de moi. Permettez que j'entre dans quelques légères discussions que j'abrègerai, & que j'appuyeraï le mieux qu'il me sera possible.

Plusieurs Villes se vantent d'avoir été la patrie d'Homere ; ici trois Villes se disputent l'honneur d'avoir été le berceau de l'Imprimerie : chacune cite ses époques, chacune nomme un inventeur. Démêlons les preuves de chacune, & tâchons de tirer la vérité de la poussière des chroniques & des titres anciens : plaidons de bonne-foi, pour chacune d'elles en particulier.

I. Harlem, ville de Hollande, vient la première sur les rangs ; elle proclame un Laurent Coster pour le véritable inventeur de l'art Typographique. Laurent Coster a pour lui les témoignages de Junius, de Schriverius, de Boschornius & de beaucoup d'autres écrivains ; outre cela deux Inscriptions que l'on voit encore, apposées à la maison de Coster sous son portrait, semblent devoir assurer incontestablement à Harlem, la gloire de la découverte.

II. Autre prétention formée par la ville de Strasbourg & soutenue par Jacques Mentel & le P. Jacob Carme, appuyés d'une très-ancienne chronique de ladite Vil-

le qui dit effectivement que l'Imprimerie fut inventée par Jean Mentel , citoyen de la ville de Strasbourg , lequel joignit à son titre de Chevalier d'autres titres plus glorieux encore , que ladite Ville lui donna en considération de cette découverte.

III. Mayence vient ensuite après , & munie pour le moins d'autant de preuves que les deux autres , elle revendique hautement l'honneur de la découverte pour un de ses citoyens , & elle le nomme Jean Guttemberg.

IV. Enfin des Auteurs * viennent impitoyablement renverser toutes ces autorités , & soutiennent qu'aucun en Europe ne fut l'inventeur de l'Imprimerie , que cet Art étoit depuis long-tems en vogue à la Chine : & qu'il en fut apporté des productions par des marchands François qui trafiquoient dans ce Pays-là , lesquels venant en l'Arabie heureuse , passèrent la mer rouge , allèrent ensuite en Russie & Moscovie ; où ils laissèrent des Livres imprimés à la Chine , en caractères du Pays , & que les Livres ayant été portés en Allemagne , vinrent à la connoissance de Guttemberg , & lui servirent d'exemple pour les imiter , & pour monter des caractères.

* Histoire de la Chine , par Michel Baudier de Languedoc.

60 MERCURE DE FRANCE:

Voici ce que je réponds aux prétentions de chacune de ces Villes.

I. Je dis à Harlem qu'il lui est naturel d'attribuer par des inscriptions, l'honneur d'une si belle découverte à un de ses citoyens : que les Auteurs qui veulent concourir avec elle pour assurer la gloire de ce prétendu inventeur, sont aussi peu admissibles qu'elle, étant tous Hollandois : que les deux inscriptions, monumens si authentiques pour la vérité d'un tel fait, varient sur l'époque de l'événement ; l'une datant de 1430 & l'autre de 1440 ; qu'enfin il est constant que l'Imprimerie ne s'établit chez elle qu'en 1459, encore fut-ce par le ministère de Guttemberg, qui s'y étoit transporté, & le premier Livre qui en sortit ne parut qu'en 1484, tandis qu'en 1457 nous en avons déjà un de Mayence, qui produisit encore avant Harlem plus de vingt ouvrages, dont dix-sept in-folio.

II. Je réponds à Strasbourg, à Jacob Carme & à Jacques Mentel, que la chronique qui fait tout le fond de leurs preuves avance un fait faux, en disant que Gensfleisch, domestique de Mentel avoit été puni par la justice de la perte de ses yeux, pour avoir enlevé à son maître le secret en question : & des contemporains as-

furent au contraire , que ce Gensfleisch ne devint aveugle que de vieillesse. Quel fonds faire sur un pareil monument , qui semble cependant devoir être décisif sur l'article. Je dis à Jacques Mentel , qui a composé exprès un Traité in-4°. pour assurer à Jean Mentel cet honneur équivoque , qu'étant un des descendans de ce prétendu inventeur , il n'est nullement recevable à être cru sur sa parole. L'amour que l'on a pour ses ancêtres n'est-il pas capable de faire altérer la vérité ? Quand à ce P. Jacob , Carme , sa liaison étroite avec Jacques Mentel , a droit de faire regarder tout ce qu'il dit en faveur de Jean Mentel comme un service d'ami , plutôt que comme un hommage rendu à la vérité des faits ; mais pour couper court , si Strasbourg est véritablement le berceau de l'Imprimerie , qu'elle nous en montre donc les productions avant les autres Villes : & c'est ce qu'elle ne fait pas. Nous n'en voyons sortir de chez elle qu'en 1471 ; c'est-à-dire , trente & un an après l'époque fixée par la chronique citée avec tant d'emphase , tandis que plus de douze Villes faisoient voir les productions de cet Art établi chez elles.

III. Vous avez déjà deviné que c'est à Mayence à qui je vais donner gain de cau-

60 MERCURE DE FRANCE:

Voici ce que je réponds aux prétentions de chacune de ces Villes.

I. Je dis à Harlem qu'il lui est naturel d'attribuer par des inscriptions , l'honneur d'une si belle découverte à un de ses citoyens : que les Auteurs qui veulent concourir avec elle pour assurer la gloire de ce prétendu inventeur , sont aussi peu admissibles qu'elle , étant tous Hollandois : que les deux inscriptions , monumens si authentiques pour la vérité d'un tel fait , varient sur l'époque de l'événement ; l'une datant de 1430 & l'autre de 1440 ; qu'enfin il est constant que l'Imprimerie ne s'établit chez elle qu'en 1459 , encore fut-ce par le ministère de Guttemberg , qui s'y étoit transporté , & le premier Livre qui en sortit ne parut qu'en 1484 , tandis qu'en 1457 nous en avons déjà un de Mayence , qui produisit encore avant Harlem plus de vingt ouvrages , dont dix-sept in-folio.

II. Je réponds à Strasbourg , à Jacob Carme & à Jacques Mentel , que la chronique qui fait tout le fond de leurs preuves avance un fait faux , en disant que Gensfleisch , domestique de Mentel avoit été puni par la justice de la perte de ses yeux, pour avoir enlevé à son maître le secret en question : & des contemporains as-

furent au contraire , que ce Gensfleisch ne devint aveugle que de vieillesse. Quel fonds faire sur un pareil monument , qui semble cependant devoir être décisif sur l'article. Je dis à Jacques Mentel , qui a composé exprès un *Traité in-4^o* pour assurer à Jean Mentel cet honneur équivoque , qu'étant un des descendans de ce prétendu inventeur , il n'est nullement recevable à être cru sur sa parole. L'amour que l'on a pour ses ancêtres n'est-il pas capable de faire altérer la vérité ? Quand à ce P. Jacob , Carme , sa liaison étroite avec Jacques Mentel , a droit de faire regarder tout ce qu'il dit en faveur de Jean Mentel comme un service d'ami , plutôt que comme un hommage rendu à la vérité des faits ; mais pour couper court , si Strasbourg est véritablement le berceau de l'Imprimerie , qu'elle nous en montre donc les productions avant les autres Villes : & c'est ce qu'elle ne fait pas. Nous n'en voyons sortir de chez elle qu'en 1471 ; c'est-à-dire , trente & un an après l'époque fixée par la chronique citée avec tant d'emphase , tandis que plus de douze Villes faisoient voir les productions de cet Art établi chez elles.

III. Vous avez déjà deviné que c'est à Mayence à qui je vais donner gain de cau-

62 MERCURE DE FRANCE.

se, & vous avez deviné juste. Cette Ville réunit tous les suffrages & les moins équivoques. L'Inventeur qu'elle réclame, Guttemberg, a en sa faveur une foule d'Auteurs même étrangers, & le plus grand nombre de témoignages, qui tous disent que Guttemberg inventa réellement l'art d'imprimer; mais qu'ayant dépensé une grande partie de son bien pour perfectionner sa découverte, & se voyant prêt de succomber à la dépense & aux difficultés immenses & continuelles, plutôt que de voir échouer tous ses desseins, s'associa pour le conseil & la dépense, Jean Faust ou Fust, aussi citoyen de Mayence; qu'ainsi réunis, ils se trouverent en état d'avancer & de terminer les ouvrages commencés, lorsque Pierre Scheffer, ouvrier & dépendant des deux autres, ayant inventé l'art de fondre des caractères devint leur associé & même gendre du second. Voilà des faits qui établissent & qui assurent incontestablement à Guttemberg l'honneur de l'invention de l'Imprimerie, & tous ces faits sont appuyés par des faits encore plus graves. 1°. Toutes les premières impressions sont de Mayence; cette Ville posséda jusqu'en 1465 la gloire d'imprimer seule. 2°. Tous ces Livres portent les noms, il est vrai, de Faust & de Scheffer,

& non de Guttemberg ; parce que celui-ci eut une altercation avec Faust & Schef-fer qui fit rompre cette société en 1455 , c'est-à-dire , deux ans avant que le premier Livre parût encore , & ce fait est attesté par un acte Juridique , daté du six Novembre 1455 , lequel se lit encore aujourd'hui sur le dossier ou plumitif.

IV. Enfin je réponds pour n'avoir rien à me reprocher , aux Auteurs qui veulent que les Chinois aient inventé l'Imprimerie. 1°. Que cet Art ne s'opéroit chez eux , comme il s'opere encore aujourd'hui ; que sur des planches de bois ; & qu'en ce cas , les Chinois n'auroient tout au plus inventé que l'accessoire , au lieu que les Européens ont découvert & perfectionné la chose même , c'est à-dire , l'art de composer des Livres avec des caracteres mobiles. 2°. Que ces Marchands venus de la Chine sont tout-à-fait supposés. Personne ne passa de la Chine en ces Pays que longtemps après la découverte de l'Imprimerie. 3°. Que ces Livres imprimés à la Chine & apportés en ces Pays , n'étoient pas plus capables de fournir l'idée de l'Imprimerie que les manuscrits que l'on avoit en foule ; rien ne ressemblant mieux à l'écriture que la production de l'Imprimerie : à la bonne-heure , si l'on eût apporté des plan-

64 MERCURE DE FRANCE.

ches en bois. 4°. Quand cette opinion seroit aussi sûre qu'elle est douteuse , on peut bien s'imaginer que les Chinois ayent inventé l'art de graver sur bois & les Européens de même. Dans la vaste étendue de l'Univers une découverte peut bien se faire chez deux Peuples différens , sans que l'un la doive à l'autre.

De tout ceci je conclus ,

1°. Que suivant le système du plus grand nombre , les premières idées de l'art de l'Imprimerie vinrent vers l'an 1440 ; mais que la première production en lettres mobiles ne parut qu'en 1457 : ces dix-sept années ayant été employées à faire plusieurs essais & tentatives de différentes sortes de caractères , d'abord sur des planches de bois , ensuite sur des caractères mobiles.

2°. Que Guttemberg fut le véritable Inventeur de l'Imprimerie. Que Faust & Scheffer ne furent que ses associés : qu'ils ne restèrent seuls les maîtres de l'Imprimerie qu'après la séparation de Guttemberg , qui s'en alla porter ailleurs son secret inconnu avant lui.

3°. Que Mayence est véritablement le berceau de l'Imprimerie , ayant été même pendant un tems seule à imprimer.

Je suis , votre , &c. *A. M. L.*

Ce 26 Janvier 1752.

L E T T R E

E N V E R S ,

A M. D E M A L * * .

O ui je cédois en imbecille ,
Quand vous m'avez cru courageux ;
Mon cœur trop tendre & trop facile
M'a souvent rendu malheureux ;
J'aimois , j'adorois la sagesse
Dont la voix condamnoit mes feux ,
Je gémissois de ma foiblesse ,
Et formois malgré moi de pitoyables vœux :
C'est ainsi que dans ma jeunesse ,
Subjugué par la passion ,
J'attendois mon bonheur d'une fougueuse yvresse ,
Détestant son illusion.
A cet aveu qui m'humilie ,
Connoissez ma sincérité ,
Avec la même vérité.
Je vous proteste encor qu'abjurant ma folie ,
J'écarte le voile enchanté ,
Qui tint mon ame ensevelie
Dans une triste obscurité :
Ma raison n'est plus avilie

66 MERCURE DE FRANCE.

Par le défaut de liberté,
Elle reprend sa force & son activité.

Dans ce nouveau jour qui m'éclaire
Ne me soupçonnez plus d'insipides projets
Avec un sexe auteur de toute la misère
Qui cause aujourd'hui mes regrets
J'en craindrois même le succès.

Son éternel enfantillage
Engourdit le bon sens, ralentit ses progrès ;
Le frivole est son appanage ,
De tout tems il fit son partage
D'un cercle de minces objets ;
Un ruban, un ponpon, une robe, une juppe,
Un équipage lesté, un bijou bien monté,
Sont les fatras dont il occupe
Sa puerile oisiveté.

Vent-il du jugement affecter l'apparence ?
Un Vaudeville, une Romance,
Une brochure, un Opera
Seront les sujets d'importance,
Que d'un style profond il analysera.

Quittez les Romans, la Musique ;
Parlez ou morale ou Physique,
Une belle s'endormira,

Où répandra sur vous son fiel & sa critique ;
Après de ce sexe amusant,
Osez être un homme pensant,
Vous serez un sot personnage ;

J'en atteste le perfiffage ,
A quiconque en est partisan.

Je ne pourrois donc plus , je ne veux plus lui
plaire ,

Huit lustres & mon sérieux ,
Font entre nous une bártiere

Qui me met à l'abri d'un écueil dangereux.

Mais en brisant d'intimes nœuds

Je ne pretends pas me soustraire

Au spectacle brillant dont il charme nos yeux ;

Je veux le voir , je veux l'entendre ,

A ses genoux encor je veux jouer le tendre ,

Comme il jouera la dignité ,

Le mépris & la majesté ,

En recevant mon feint hommage ;

J'en rirai sans être affecté.

Enfin bien résolu de me conserver sage ,

Sans renoncer à la gayté ,

J'en veux seulement faire usage

Pour temperer ma gravité.





DISCOURS

*Prononcé en la Séance publique de la Société
Royale de Nancy, le 10 Janvier 1753.*

JE profite de l'occasion que votre Séance publique me donne aujourd'hui, Messieurs. En me présentant devant vous, j'espère un accès favorable ; je n'aspire point à l'honneur de vous être associé ; je sçais trop à quoi on s'exposeroit en voulant se mettre de niveau avec vous ; je ne viens pas non plus dans le dessein de disputer des Prix honorables, que vous n'adjugez qu'à des talens supérieurs. Sans intérêt & sans partialité, je viens, Messieurs, en qualité de Citoyen, qui n'a en vûe que le bien public, vous féliciter tous en général & chacun en particulier, de votre zèle pour la Patrie ; si vous mettez votre gloire à la servir, & si vous envisagez comme une récompense les avantages qu'elle retire de vos services, soyez satisfaits de vous-mêmes, Messieurs, & comptez sur la reconnoissance de vos compatriotes.

L'homme est fait pour la société ; la seule loi naturelle, qui est gravée dans

tous les cœurs , auroit dû , ce me semble , réunir tout le genre humain , & de ses membres differens n'en composer qu'une même famille ; mais cette loi générale fut d'abord altérée par la nature dépravée de l'homme ; cependant l'homme , malgré sa dépravation , sentit bientôt , à la vûe de sa foiblesse & par l'expérience de ses malheurs , la nécessité de vivre avec les semblables , des besoins réciproques & des services mutuels rapprocherent insensiblement les esprits & les cœurs , les ramenèrent aux vûes primitives du Créateur , & donnerent naissance à plusieurs Sociétés particulières , qui , quoique bonnes en elles-mêmes pour différentes fins , sont presque toutes défectueuses à certains égards.

Société Politique pour le gouvernement des Etats ; mais à combien de révolutions une République n'est-elle pas exposée ? Elle porte dans son sein , par la diversité des caracteres , & par la contrariété des intérêts , des semences de discord & les principes de sa ruine.

Société Militaire pour la défense des peuples ; mais un Corps d'armée ne se rend utile que par sa propre destruction , & ne vient célèbre qu'aux dépens de l'humanité.

Société Religieuse pour conserver , à

70 MERCURE DE FRANCE.

l'abri de la retraite , l'innocence des mœurs ; mais quand même dans les Communautés les plus ferventes , la paix regneroit sans cesse , tourneroit-elle toujours au profit du Public ?

Société de Commerce pour enrichir les Concitoyens des dépouilles de l'Etranger ; mais l'industrie ne s'exerce-t-elle jamais au préjudice de l'équité ? Et la cupidité toujours insatiable , n'emploie-t-elle pas souvent ses efforts & ses ressources pour cimenter l'opulence de quelques particuliers sur la misère de tout un peuple ?

Société d'éducation pour l'instruction de la jeunesse ; mais si dans des Ecoles publiques & dans les Universités les plus célèbres , on fait à force de tems & de travail quelques progrès dans les Sciences , apprend-on le grand Art , & les moyens sûrs d'en faire un bon usage ?

Société de plaisir , pour amuser son oisiveté & charmer les ennuis ; mais trouve-t'on toujours l'agrément qu'on va chercher dans ces assemblées publiques ou particulières ? La vertu confondue avec le vice dans celles-là , n'a-t-elle ni assauts à braver , ni dangers à craindre ? Et ne voit-on jamais dans celles-ci la haine cachée sous le masque de l'amitié , & les noir

deurs de la trahison sous les dehors de la politesse ?

Société de famille pour perpétuer son nom, & par l'union des cœurs s'assurer d'heureux jours ; mais si la concorde est assez rare parmi les freres ; est-il bien rare de voir les liens les plus chers , les liaisons les plus tendres , les nœuds les plus intimes & les plus forts , s'affoiblir par la jalousie , se dénouer par l'inconstance , se rompre par le caprice , & finir par l'indifférence ou par la perfidie ?

Quelle est donc l'espèce de Société qui pourroit suppléer aux défauts de toutes les autres , leur servir de modèle , leur donner le ton , devenir souverainement utile aux hommes , rendre un Etat florissant , procurer sa gloire , perpétuer son bonheur & ramener dans l'Univers l'harmonie & la paix ? Ce seroit celle (à mon avis) , Messieurs , qui réuniroit les Arts , les Sciences & les Vertus.

Vous le sçavez , Messieurs , le génie est un des plus beaux dons de la Nature ; mais s'il est isolé , c'est un feu qui se consume & s'évapore , sans secours pour le rallumer quand il s'éteint , ou pour le modérer quand il s'enflamme ; c'est un torrent qui s'élance avec rapidité , & qui entraîne dans la violence de sa chute les

72 MERCURE DE FRANCE.

choses les plus précieuses avec les plus communes , qui s'efforce sans cesse de franchir ce qui est le plus insurmontable , & de parvenir à ce qui est le plus inaccessible , jusqu'à ce qu'enfin il s'ouvre des voies inconnues pour se répandre , se précipiter de nouveau , & se perdre sans retour.

Ne pourroit-on mettre aucun frein à cette impétuosité ? Cherchons , Messieurs , un guide au génie pour l'empêcher de s'égarer ; nous le trouverons dans un jugement sain & réfléchi. Oui , Messieurs , c'est l'accord d'un esprit fécond en idées , en images , & d'une raison pure , exempte de préjugés ; c'est le concert d'une imagination vive & brillante , avec un goût sûr & éclairé , qui peut seul conduire le génie , lui ouvrir une route assurée , le rappeler dans ses écarts , le contenir dans ses bornes , le diriger heureusement dans sa course ; & voilà l'avantage singulier & inestimable , le bien infiniment précieux que procureroit l'établissement d'une Académie , qui seroit composée d'hommes sçavans & vertueux ; & voilà , Messieurs , ce qu'on voit réuni dans votre Société Littéraire , où l'on se communique ses lumières sans prévention , où l'on se pique d'émulation sans envie , où l'on montre
une

une noble ambition sans orgueil , où l'on renonce à tout amour propre ; ou si on l'écoute , ce n'est qu'en ce qui intéresse l'honneur de la Compagnie ; où l'on se fait des objections , plutôt pour s'instruire & pour instruire les autres , que pour l'emporter sur eux & les contredire ; où l'on tire des disputes les plus sérieuses , les conclusions les plus sages & les avis les plus salutaires ; où la contrariété des opinions se concilie par une estime réciproque , & le sentiment particulier , dénué de tout intérêt personnel , devient commun pour servir de leçon & de règle au Public ; où enfin le génie se développe par la diversité des lumières respectives , & le jugement se perfectionne par la communication des bons conseils , & par le concert des sages réflexions ; c'est-là , en un mot , où toutes les Sciences sont cultivées par les talens , & toutes les vertus accréditées par les exemples ; de façon que le génie , d'accord avec le jugement , & l'imagination avec la raison , dispose l'esprit & le cœur aux connoissances les plus sublimes , à la morale la plus parfaite , ramène naturellement l'homme à l'admiration , à la reconnoissance qu'il doit à l'Auteur de son être , son principe & sa fin ; soumet son intelligence à l'au-

D

74 MERCURE DE FRANCE.

tenticité de la révélation , subordonne sa volonté à l'autorité des loix , & rapporte tout à la gloire du Créateur.

C'est dans ce point de vûe , Messieurs , que nous prenons plaisir à envisager votre établissement , aussi glorieux pour vous , qu'utile à vos Concitoyens ; la confiance que nous avons en vos lumieres nous rend attentifs aux jugemens que vous prononcerez. Sans prétendre à la gloire de vous imiter , nous nous empresserons à vous suivre ; vous avez déjà fait de grands progrès , en excitant l'émulation dans ceux à qui la Nature a donné des talens , en inspirant aux autres le désir d'en avoir ; en nous procurant à tous la satisfaction de les voir éclore , appréciés , couronnés. Continuez à marcher dans la carrière brillante qui est ouverte devant vous ; toute la profondeur des Sciences , tous les secrets des Arts , toutes les merveilles de la Nature s'offrent à vos spéculations , à vos réflexions , à vos expériences , à vos sçayantes recherches ; la matière est vaste , elle répond à la supériorité , à la sagacité , à la fertilité de vos esprits , elle suffit à l'étendue de vos lumieres , elle est digne de tous vos efforts. Combattez l'erreur , l'ignorance , l'oisiveté ; votre Académie est votre champ de

bataille ; vos talens sont vos armes ; votre zèle nous répond de votre courage , & votre courage vous assure la victoire. Réunissez de concert toutes les diverses connoissances que vous avez acquises chacun en particulier ; faites-en un tableau qui rassemble toutes vos idées ; que par le mélange & l'assortiment des couleurs , il représente à tous les yeux , & dans tous les siècles les traits differens qui vous caractérisent ; qu'il subsiste à jamais comme un dépôt précieux que la reconnoissance de vos Compatriotes transmettra à la postérité , & qu'il soit consigné dans les fastes de votre Patrie , comme un tribut que vous payez à l'immortalité.

L'esprit qui vous anime , déjà répandu dans toute la Lorraine , nous fera bientôt recueillir les fruits de vos travaux , & rien ne nous sera plus agréable que de voir chaque jour s'accroître vos succès , que de lire vos ouvrages , que d'applaudir à vos triomphes , & que d'avoir sans cesse à vous féliciter de votre constante application à remplir , pour votre gloire & pour l'utilité publique , les intentions de votre Fondateur.

Le Discours qu'on vient de lire fut remis cacheté au Secrétaire de la Société, peu de tems avant la Séance publique. MM. les Académiciens n'eurent point de peine à en reconnoître l'Auteur, & le P. de Menoux ayant été chargé d'en faire la lecture à l'Assemblée, dit ensuite ces mots :

Permettez-moi, Messieurs, de vous communiquer mes conjectures sur l'écrit que je viens de lire : quoique, de son propre aveu, l'Anonyme ne soit ni Académicien ni Artiste, & qu'il n'aspire ni à nos prix ni à nos éloges ; cependant à en juger par les vûes profondes & les avis judicieux répandus dans son ouvrage, je croirois volontiers que cet Auteur, justement applaudi, a mérité plus d'une fois d'être couronné ; qu'au milieu même d'une Académie des Sciences, il se feroit respecter par les plus Sçavans, & pourroit leur parler en Maître.

Il ne m'est pas permis de le nommer ; mais qui peut le méconnoître ici ? Qui dans la Lorraine n'a pas éprouvé ses bienfaits ? Qui dans l'Europe n'a pas entendu parler de ses vertus ? A la tête des armées, c'étoit un Héros ; dans les revers, c'étoit un Sage ; dans la prospérité, c'est un Philosophe ; dans le Christianisme, c'est

un exemple ; aux pieds des Autels , c'est
un spectacle ; dans l'Etat , c'est un Ci-
toyen ; dans le commerce de la vie , c'est
un ami ; pour le peuple , c'est un Pere ;
parmi les hommes , c'est un homme ; sur
le Trône , c'est un Roi.

Il est beau , Messieurs , d'écrire comme
César & de gouverner comme Auguste.



V E R S

*Sur le mariage de M. le Comte de C...
présentés le jour de l'an 1753.*

J Oindre à l'éclat de la naissance ;
Et la richesse & les grandeurs ,
De ses ayeux comblés d'honneur ,
Etre l'amour & l'espérance ;
Voir son Roi , lui parler & rencontrer ses yeux ,
Voler en tous lieux sur ses traces ,
Dans le séjour charmant des Graces ,
S'asseoir à la table des Dieux ;
Vivre , en dépit de l'opulence ,
Entre les bras de la Candeur ,
Et conserver son innocence
Au sein du plaisir séducteur ;
Unique appui d'un nom illustre ,
Affronter , dès son second lustre ,
Les dangers & la mort , Bellone & sa fureur ,
O favori de la Fortune ,

D iij

Le D^{re}d^{re}m^{re}A^{re}r^{re}s^{re}l^{re}p^{re}

com

que

prop

den

nos

jug

jud

en

m

d

n

r

l

emblé de biens & d'honneurs,
ne à jamais sur les cœurs,
vous regnez par les graces.

De Beaumont.



M E M O I R E

*de feu M. Bertrand, Avocat au
Parlement de Bretagne, de l'Académie
des Sciences.*

François-Seraphique Bertrand naquit
à Nantes le 30 Octobre 1702. Son
Père avec une grande réputation de pro-
fesseur étoit regardé comme le plus habile
de la Province ; ayant reconnu
chez son fils les dispositions les plus heu-
reuses, il l'envoya faire ses études au Col-
lege de Pont-le-Voix, qui étoit alors fort
florissant. Le jeune Bertrand s'y distingua
par une facilité rare, & par une mémoire
extraordinaire. Il fit des progrès rapides,
il surpassa bientôt tous ses compagnons ;
et quand il fut assez avancé dans ses Clas-
ses, on l'envoya à Paris pour les ache-
ver. Il fut reçu à l'Université de Sainte Barbe.
Il étoit alors à l'Abbaye de Saint
Gene & principalement le

D i i j

Que manquoit-il à ton bonheur ?
 Il manquoit un bien enchanteur ;
 Des grandeurs l'éclat importune ,
 Et laisse un vuide dans le cœur ;

On croiroit que des biens l'atttrait nous dédom-
 mage ,

Mais de ces biens que sert l'usage ,
 Si quelqu'un avec nous , Comte , ne les partage.

Sensibles à nos vœux ardens ,
 Les Dieux vont te donner une épouse adorable ,
 Qui saura dissiper par ses appas touchans

L'ennui , ce tyran indomptable
 Qui nous poursuit & nous accable ,

Jusques dans le sein des plaisirs.

Mais laisse reposer ses armes ,
 La Paix , l'aimable Paix , verse sur nous ses char-
 mes ,

Qu'il est doux d'offrir ses loisirs ,
 De consacrer ses jours au petit Dieu volage ;

Que tu vas fixer pour toujours ,
 Et de voler dans le bel age ,
 Des bras d'un Dieu fier & sauvage ;

Dans les bras des tendres Amours !

Que l'hymen en formant cette union charmante ;
 Vous comble , heureux amans , de ses dons les
 plus beaux ,

Qu'une postérité brillante
 Nous donne un peuple de Héros ,
 Qui suivant vos augustes traces ,

M A R S. 1753. 79

Soit comblé de biens & d'honneurs,
Et regne à jamais sur les cœurs,
Comme vous regnez par les graces.

De Beaumont.



M E M O I R E

*Sur la vie de feu M. Bertrand, Avocat au
Parlement de Bretagne, de l'Académie
d'Angers.*

FRançois-Seraphique Bertrand naquit
à Nantes le 30 Octobre 1702. Son
pere avec une grande réputation de pro-
bité étoit regardé comme le plus habile
Notaire de la Province ; ayant reconnu
dans son fils les dispositions les plus heu-
reuses , il l'envoya faire ses études au Col-
lége de Pont-le-Voix , qui étoit alors fort
florissant. Le jeune Bertrand s'y distingua
par une facilité rare , & par une mémoire
extraordinaire. Il fit des progrès rapides ,
& il surpassa bientôt tous ses compagnons ;
quand il fut un peu avancé dans ses Claf-
ses , on le fit passer à Paris pour les ache-
ver. Il entra au Collége de Sainte Barbe.
Les Benedictins de l'Abbaye de Saint
Germain-des-Prez , & principalement le
D i i j

SOMER CURE DE FRANCE.

célèbre Dom Vincent le Thuitier, prèrent soin de veiller sur sa conduite & sur ses études, ils lui donnerent dès marques singulieres d'estime & de confiance. Ces attentions étoient un peu intéressées, ils avoient dessein de s'attacher un sujet qui annonçoit tant de mérite; cet empressement fait également l'éloge de ces Peres & du jeune élève. Il parut flatté d'avoir été souhaité dans une Compagnie recommandable par la piété & par l'érudition, mais il crut que sa liberté étoit un bien trop précieux pour en faire un sacrifice irrévocable. Il revint en Bretagne en 1720, & il se fit recevoir Avocat. Son début au Barreau lui mérita les applaudissemens de ses Confreres, & il ne tarda pas à se faire cette grande réputation, dont il a joui jusqu'à sa mort. Après avoir plaidé pendant quelques années, les infirmités qui l'ont assiégé presque toute sa vie, l'obligèrent de se borner aux fonctions du Cabinet. On venoit de toutes parts le consulter, & son avis avoit presque toujours cette autorité souveraine que donne la supériorité des connoissances. La Ville de Saint-Malo ayant formé il y a quelques années, le projet ambitieux d'un Port franc, la Ville de Nantes, à qui ces vûes n'étoient pas moins funestes qu'aux au-

tres Ports du Royaume, jetta les yeux sur M. Bertrand pour sa défense. Il eût été difficile de choisir un Citoyen plus zélé & plus capable ; la cause fut traitée avec cette netteté , cette élégance & cette précision qui n'appartiennent qu'aux Maîtres de l'Art. Le Comte de Maurepas dont le témoignage en matiere de Littérature n'est pas moins respectable qu'en toute autre , loua hautement le Mémoire de Nantes. Feu M. le Chancelier le lut aussi , & il en fut si satisfait qu'il fit proposer à l'Auteur de s'attacher à lui à des conditions fort avantageuses. Comme l'ambition n'entra jamais dans son ame , il remercia M. Daguesseau , & il fit valoir avec empressement le prétexte heureux que lui fournissoit la foiblesse de sa santé. La vie privée lui paroissoit préférable à tout l'éclat du monde ; cependant sa fortune étoit au-dessous du médiocre , & il ne pensa jamais aux richesses. Son désintéressement alloit si loin , qu'il regardoit comme un désagrément de son état d'être obligé de recevoir les honoraires qui lui étoient si légitimement dûs.

Sa santé s'affoiblit sur la fin de sa vie , au point qu'il a passé dans son lit la plus grande partie de ses dix à douze dernières années. Travaille par des sueurs con-

D v

52 MERCURE DE FRANCE.

rinuelles , condamné à ne prendre d'autres nourritures que le lait , & ce qui lui paroiffoit beaucoup plus rude , ne pouvant ni écrire ni lire , il n'eût pas réfifté long-tems à un état fi trifte , fans les reflources qu'il trouva dans les Belles-Lettres , & dans un fond de gayeté qui ne le quitta jamais , parce qu'il le devoit à la beauté de fon ame.

Quoiqu'il fe fût principalement appliqué à ce qui pouvoit intérefler fa Profeflion , il fut fenfible aux charmes de la Poëfie , & il s'exerça dans ce genre avec fuccès. Comme il fçavoit par cœur une bonne partie des Auteurs Claffiques , & furtout Horace , il s'amufoit à traduire les Odes de ce grand Poëte en vers François , pendant que les fueurs ne lui laiffoient aucune liberté dans fon lit; il en a paru plusieurs de fa façon dans les ouvrages périodiques qui ont été bien-reçus du Public. Il a imité auffi plusieurs Epigrammes de Martial , & il a fait plusieurs autres ouvrages de Poëfie. Enfin en 1749 , cé-
dant aux instances de fes amis , il fit imprimer à Nantes , fous le titre de *Leyde* , un petit volume , intitulé : *Poëfies diverfes* , avec cette devife , *Longè folatia morbi*. Ce Recueil eft eftimable à bien des égards , & l'on ne fçauroit affez s'étonner que

L'Auteur ait pû travailler les pièces qui le composent , accablé par des sueurs , & par des expectorations fatigantes & continuelles. Comme les ouvrages qui s'impriment en Province ont le désagrément de n'être guérés répandus dans la Capitale , il ne fera peut-être pas hors de propos de donner ici quelque détail sur celui-ci.

L'Auteur débute par une petite Préface en vers que nous allons copier , pour faire connoître sa maniere & sa modestie.

Dans un triste loisir , à moi même livré ,
 J'allois périr d'ennui ; lorsque la Poëse
 M'offrit un remède assuré
 Contre ce poison de la vie ;
 Heureux , si ces vers au Lecteur
 Ne donnent point la maladie ,
 Dont ils ont sçû guérir l'Auteur.

La premiere pièce du recueil est une Ode , intitulée : *l'Ingratitude , mere de l'Impiété* , adressée à l'Académie d'Angers , à laquelle l'Auteur venoit d'être associé. On trouve ensuite quatre Odes d'Horace en vers François , parmi lesquelles est la fameuse Epode , *Beatus ille* , &c. Dans une nouvelle édition on pourra augmenter facilement le nombre de ces traductions. Cet article est suivi de quatre-vingt-onze Epigrammes imitées de Martial ,

D vj

SOMERCEURE DE FRANCE

célèbre Dom Vincent le Thuitier , prèrent soin de veiller sur sa conduite & sur ses études , ils lui donnerent dès marques singulieres d'estime & de confiance. Ces attentions étoient un peu intéressées , ils avoient dessein de s'attacher un sujet qui annonçoit tant de mérite ; cet empressement fait également l'éloge de ces Peres & du jeune élève. Il parut flatté d'avoir été souhaité dans une Compagnie recommandable par la piété & par l'érudition , mais il crut que sa liberté étoit un bien trop précieux pour en faire un sacrifice irrévocable. Il revint en Bretagne en 1720, & il se fit recevoir Avocat. Son début au Barreau lui mérita les applaudissemens de ses Confreres , & il ne tarda pas à se faire cette grande réputation , dont il a joui jusqu'à sa mort. Après avoir plaidé pendant quelques années , les infirmités qui l'ont assiégé presque toute sa vie , l'obligèrent de se borner aux fonctions du Cabinet. On venoit de toutes parts le consulter , & son avis avoit presque toujours cette autorité souveraine que donne la supériorité des connoissances. La Ville de Saint-Malo ayant formé il y a quelques années , le projet ambitieux d'un Port franc , la Ville de Nantes , à qui ces vûes n'étoient pas moins funestes qu'aux au-

tres Ports du Royaume, jetera les yeux sur M. Bertrand pour sa défense. Il eût été difficile de choisir un Citoyen plus zélé & plus capable ; la cause fut traitée avec cette netteté , cette élégance & cette précision qui n'appartiennent qu'aux Maîtres de l'Art. Le Comte de Maurepas dont le témoignage en matiere de Littérature n'est pas moins respectable qu'en toute autre , loua hautement le Mémoire de Nantes. Feu M. le Chancelier le lut aussi , & il en fut si satisfait qu'il fit proposer à l'Auteur de s'attacher à lui à des conditions fort avantageuses. Comme l'ambition n'entra jamais dans son ame , il remercia M. Daguesseau , & il fit valoir avec empressement le prétexte heureux que lui fournissoit la foiblesse de sa santé. La vie privée lui paroissoit préférable à tout l'éclat du monde ; cependant sa fortune étoit au-dessous du médiocre , & il ne pensa jamais aux richesses. Son désintéressement alloit si loin , qu'il regardoit comme un désagrément de son état d'être obligé de recevoir les honoraires qui lui étoient si légitimement dûs.

Sa santé s'affoiblit sur la fin de sa vie , au point qu'il a passé dans son lit la plus grande partie de ses dix à douze dernières années. Travaille par des sueurs con-

52 MERCURE DE FRANCE.

rinuelles , condamné à ne prendre d'autres nourritures que le lait , & ce qui lui paroïssoit beaucoup plus rude , ne pouvant ni écrire ni lire , il n'eût pas résisté long-tems à un état si triste , sans les ressources qu'il trouva dans les Belles-Lettres , & dans un fond de gayeté qui ne le quitta jamais , parce qu'il le devoit à la beauté de son ame.

Quoiqu'il se fût principalement appliqué à ce qui pouvoit intéresser sa Profession , il fut sensible aux charmes de la Poësie , & il s'exerça dans ce genre avec succès. Comme il sçavoit par cœur une bonne partie des Auteurs Classiques , & surtout Horace , il s'amusoit à traduire les Odes de ce grand Poëte en vers François , pendant que les sueurs ne lui laissoient aucune liberté dans son lit ; il en a paru plusieurs de sa façon dans les ouvrages périodiques qui ont été bien-reçus du Public. Il a imité aussi plusieurs Epigrammes de Martial , & il a fait plusieurs autres ouvrages de Poësie. Enfin en 1749 , cédant aux instances de ses amis , il fit imprimer à Nantes , sous le titre de *Leyde* , un petit volume , intitulé : *Poësies diverses* , avec cette devise , *Longè solatia morbi*. Ce Recueil est estimable à bien des égards , & l'on ne sçauroit assez s'étonner que

L'Auteur ait pû travailler les pièces qui le composent , accablé par des sueurs , & par des expectorations fatigantes & continuelles. Comme les ouvrages qui s'impriment en Province ont le désagrément de n'être guères répandus dans la Capitale , il ne fera peut-être pas hors de propos de donner ici quelque détail sur celui-ci.

L'Auteur débute par une petite Préface en vers que nous allons copier , pour faire connoître sa maniere & sa modestie.

Dans un triste loisir , à moi même livré ,
 J'allois périr d'ennui ; lorsque la Poësie
 M'offrit un remède assuré
 Contre ce poison de la vie ;
 Heureux , si ces vers au Lecteur
 Ne donnent point la maladie ,
 Dont ils ont sçû guérir l'Auteur.

La premiere pièce du recueil est une Ode , intitulée : *l'Ingratitude , mere de l'Impiété* , adressée à l'Académie d'Angers , à laquelle l'Auteur venoit d'être associé. On trouve ensuite quatre Odes d'Horace en vers François , parmi lesquelles est la fameuse Epode , *Beatus ille* , &c. Dans une nouvelle édition on pourra augmenter facilement le nombre de ces traductions. Cet article est suivi de quatre-vingt-onze Epigrammes imitées de Martial ,

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

d'une de Catulle , d'une de Buchanam ;
de cinq de Sangenesius , de six d'Owen.
Voici la premiere de Martial.

Lecteur , si vous trouvez ici
Du bon , du mauvais , du passable ;
Vous êtes un juge équitable ;
Et l'Auteur vous dit grand-merci ;
Mais si quelqu'un s'écrie : Ah ! si ;
Tout le recueil est détestable ,
L'Auteur dit qu'il en a menti.

Après ces imitateurs , il y a vingt-deux Epigrammes de la façon de l'Auteur. On trouve ensuite un petit Conte , tiré du Decameron de Boccace , qui est tout-à-fait sur le bon ton. Personne n'étoit plus capable de remplacer la Fontaine que notre Auteur ; il sembloit en avoir saisi les tours , la finesse & la naïveté , mais il n'étoit pas homme à s'abandonner à un genre qui ne réussit guère qu'aux dépens des mœurs ; il lui en échappa à la vérité , quelqu'un dans sa jeunesse , mais il eut la sagesse de ne les point donner à l'impression , & cette retenue est d'autant plus louable , que ces pièces sont achevées , si on fait abstraction du genre. Cependant des amis , peut-être un peu trop faciles à s'allarmer , le blâmerent d'avoir publié le Conte dont nous avons parlé. Il n'en fal-

lut pas davantage pour qu'il se crût coupable , & pour faire connoître le repentir sincere qu'il en avoit ; il publia une imitation du *Miserere* , dans laquelle on reconnoît la douceur de son caractère , & le langage d'un cœur vraiment pénitent.

La dernière pièce François de ce recueil , est un remerciement à M. des Forges-Maillard , qui pour faire l'éloge de l'Auteur qui étoit réduit au lait , lui avoit retracé le portrait qu'Homere fait des Galactophages.

Cette pièce est suivie d'une Traduction en vers Saphiques de la Chanson de Rousseau , *sortez de vos retraites* , &c. & de quatre Fables de la Fontaine mises en vers lambes.

La pureté , la douceur & l'élégance caractérisent tous les morceaux de ce recueil. Les pièces Latines sont excellentes. Phedre qui a servi de modèle , auroit pû les avouer. L'Auteur a enrichi son recueil déjà si précieux , de trois pièces de son ami. M. Chevair , Auditeur Honoraire de la Chambre des Comptes de Bretagne , homme également recommandable par les Belles-Lettres & par la vertu. La première est une Inscription latine pour l'Isle Feydean de Nantes , digne de Santeuil &

86 MERCURE DE FRANCE.

de Sannazar ; elle est si belle qu'on ne peut résister au plaisir de la copier ici.

*Languet Ligeris vasto diffusus in alvo ,
Pauper aqua , aspectu ingratus : sed provida curæ
Mens brovii : extemplo contractus pulchrior undas
Voluit & invisâ cumulâ miratur arena
Celsa superbarum succedere tecta domorum.*

La seconde est une Traduction Latine de l'Eglogue de Rousseau. Ce grand Poëte en fut extrêmement satisfait. On y trouve par tout des traits de maître. Voici un morceau qui est un chef-d'œuvre.

*Sed tu tantorum præceptis ipse beatus
Pastorum , nostras , memini , modulatibus aures
Mulcebas oïm , calamo cum pulsus hianti
Carmina divideres digitis moderantibus ær.*

La troisième est une Traduction en vers François , d'une Ode d'Horace.

Les infirmités de M. Bertrand devinrent si considérables au commencement de cette année , qu'il s'aperçut bientôt qu'il y succomberoit. Comme il avoit un grand fond de Religion , il se prépara aisément à attendre la mort. Il continua de voir ses amis comme auparavant. Tantôt il les entretenoit de ses fautes , & il jugeoit les plus legeres , avec autant de sévérité qu'il avoit d'indulgence pour cel-

les des autres. Tantôt il leur parloit de Littérature avec son goût & son aisance ordinaire. On admiroit à la fois sa piété, la facilité de son esprit, & la tranquillité de son ame. C'est dans cet état que la mort l'arracha à sa famille & à ses amis le 15 Juillet de cette année, âgé de quarante-neuf ans huit mois quinze jours. C'est une véritable perte pour le Barreau, pour les Belles-Lettres & pour notre Ville. Pour faire connoître combien cet illustre Citoyen a été regretté, il suffira de dire que plusieurs personnes avoient projeté de lui faire faire un Service solennel avec une Oraison funébre. Ce projet a été poussé fort loin, & il auroit eû son exécution, si on n'avoit pas considéré ensuite que tout cet éclat répugnoit à la grande modestie du défunt. On se propose de réduire la cérémonie à une moindre pompe. Après un Service fort simple, on réitéra l'Oraison funébre en forme d'éloge académique dans une Sale particulière. Ce morceau intéressera doublement par la matiere du discours, & par l'habileté de celui qui l'a traitée. C'est le R. P. Dominique de l'Euvreüil, ancien Commissaire des Recollers, qui également rempli de science & de vertu, sçait encore assortir les agrémens de la belle Littérature

§§ MERCURE DE FRANCE.

avec les fatigues de son état. M. Chevaix dont nous avons déjà parlé, a élevé à la mémoire de l'illustre défunt un monument bien honorable pour l'un & pour l'autre. C'est une épitaphe en style lapidaire, & nous ne croyons pas pouvoir mieux finir cette notice qu'en la copiant ici.

H I C. J A G E T

*S. Franciscus. Bertrand Nanneteus
in supremâ. Armemoricorum. Curia Patronus.
Marescallorum Jurisdictionis Procurator.
Regius.*

Regia. Scientiarum. & humaniorum Litterarum.

*Academia Andegavensis. Socius.
Mortuus. est.*

Idib. Julii. anno. 1752.

ætatis. sue. 49.

mensis octo. dies 15.

dignus. qui. longiore. vitâ. frueretur.

*Tum. ob. sua. in. Remp. Litterarum merita.
quam. in. urbe. hac. Nannetensi.
mirificè. ornabat & augebat.*

*tum. societatis. civilis. gratiâ.
cui. Consiliis. & calamo. suo.
sicut. & religiosissima. probitatis. exemplo.
egregiè. inserviebat.*

*& si. satis. sibi. & fame. sue. vixit.
ob. luculentâ. qua. posteris. reliquit.*

M A R S. 1753. 89

ingenii . sui . monumenta .

in . ore . hominum . semper . futurus .

qua . patientiâ . vitam . morbosam , tulit .

Ô . quâ . pietate . mortem . immaturam accepit .

meliozem . in cœlo . sibi . vitam . comparavit .

Ei . benè . precare . quisquis . legis .

Ô . virtutes . ejus . imitare .

P . C .

Amici . ejus . charissimi . Ô . uxor .

amantissima . moerentes .

E P I T R E

A M. Tiron du Tillet.

D'où nous vient , cher Tiron , ce desir unanime ,

Ce vif empressement , cette ardeur légitime

Qui nous fait aspirer à d'illustres renoms ,

Et nous porte à vouloir éterniser nos noms ?

D'où naît ce noble feu , cette puissante flamme ,

Dont la force jamais ne s'éteint dans notre ame ;

Conduit par sa clarté , le Héros aux combats ,

Pour s'immortaliser affronte le trépas ;

Le Poète poussé d'une divine audace ,

Monte près de Virgile au sommet du Parnasse ;

L'Avocat à travers un pénible chemin ,

Se plaît à protéger la veuve & l'orphelin.

D'espoir d'un nom fameux enfante des merveilles ;

C'est la source & le but de nos heureuses veilles.

90 MERCURE DE FRANCE.

Toi-même, cher Titon, guidé par ce flambeau ;
 Tu sçàs nous présenter un chef-d'œuvre nouveau ;
 Ton Parnasse François, sûr garant de ta gloire ,
 Te place pour jamais au Temple de Mémoire ;
 Ton nom sera cheri de la postérité ,
 Voilà le vrai chemin de l'immortalité.

Par ce brillant aspect l'équitable Nature ,
 De nos jours limités prolonge la mesure ;
 Ou plutôt , à nos vœux donnant un sort plus beau
 Nous fait-elle survivre au-delà du tombeau.
 Notre ame désormais libre de la matiere ,
 Se verra sans nuage & vivre toute entière ;
 Enveloppée alors de gloire & de vertus ,
 Sa lumiere croîtra pour ne s'éteindre plus.
 Le mérite vivant , pour suivi par l'envie ,
 En triomphe toujours au sortir de la vie ;
 Et sans cesse ici-bas haï , persécuté ,
 N'a de repos qu'au sein de l'immortalité.
 Tel au fond des forêts un chêne vénérable ,
 Présente aux ouragans sa tête inébranlable ;
 Sans relâche agité par les vents furieux ,
 Il brave leur courroux , s'élance vers les Cieux.
 Oïi , Titon , s'élevant au-dessus du vulgaire ,
 On s'attire bientôt son injuste colere ;
 On est l'heureux objet de ses cris impuissans ,
 Et l'on voit s'irriter mille insectes rampans.
 Hé ! n'ont-ils pas voulu dans leur sombre malice
 Renverser de tes mains le superbe édifice ?
 Tu te vois au-dessus de leurs lâches efforts ,

Car les cœurs généreux sont enfin les plus forts.
 O sublimes mortels , d'une ame courageuse ,
 Sçachez voguer au sein d'une mer orageuse ;
 Le Port vous est ouvert , sçachez-y parvenir ;
 Supportez le présent , contemplez l'avenir :
 A vos ardens efforts plus les vents sont contraires ,
 Plus grande est votre gloire & vos courses pro-
 pères ;
 On s'endort aisément sur le calme des flots ,
 La tempête fait voir tout l'art des matelots.
 De l'insolent Pradon l'audace téméraire ,
 Entraîne quelque tems un aveugle parterre ;
 Mais Racine bientôt par ses accens vainqueurs ,
 Sous la loi du génie enchaîne tous les cœurs :
 Son triomphe dès-lors éclate davantage ;
 La splendeur tout-à coup dissipe ce nuage :
 Il auroit eu sans doute un sort moins glorieux ,
 S'il ne s'étoit jamais suscité d'envieux.
 O mortels malheureux , qui jouet de l'envie ,
 Nourrissez dans vos cœurs cette noire furie ;
 De ce monstre odieux trop fidèles suppôts ,
 Voyez quel est le fruit de vos honteux complots. }
 Vous pensez opprimer par d'indignes outrages ,
 Ceux qui mériteroient votre encens , vos hom-
 mages ;
 Un grand cœur vous méprise , & l'effort de vos
 coups
 Trop foible contre lui rejaillit contre vous ;
 De vos propres fureurs vous êtes les victimes.

52 MERCURE DE FRANCE.

Vous ne pouvez l'atteindre en ses efforts sublimes ;
Il ne vous laisse voir ni foible , ni défaut ;
Voulant le rabbaïsser , vous l'élevez plus haut,
Telle est de l'envieux la barbare injustice :
La richesse d'autrui lui devient un supplice ;
Furieux il voudroit à force d'attentats
Étrouffer les vertus , les talens qu'il n'a pas.
Les aïsants violens de sa jalouse rage
Nous font chercher un port éloigné de l'orage ;
Nous le trouvons enfin ce port tant souhaité,
Le jour que nous volons à l'immortalité.
L'affreuse envie alors voit finir son empire ;
Nous mourons pour renaître , à jamais elle expire.

D'une telle Mégère implacable ennemi ,
Cher Titon , dans nos cœurs ton regne est affermi.
Ton esprit bienfaisant , & ton cœur magnanime,
Seront le digne objet d'une éternelle estime ;
Nos vœux t'éleveront au rang des immortels :
A de moindres vertus on dresse des Autels.
Les Poètes guidés par leur reconnoissance ,
Te feront désormais l'Apollon de la France.
Hélas ! que ne peux-tu , pour combler nos souhaits
Jouer d'un sort si beau sans nous quitter jamais.
Du moins qu'en ta faveur le destin moins sévère,
Daigne étendre pour toi notre course ordinaire.
Oui , sois long-tems mortel , plein de gloire à nos
yeux ;

Hé, n'est-on point assez immortel dans les Cieux

L. Sancy.



LA DEFFENSE D'IRIS.

E Ntre vous & le Dieu d'Amour,
 Coridon trouvoit l'autre jour,
 Une parfaite ressemblance ;
 Iris, je pris votre deffense,
 Et lui montrai la différence
 Que l'on apperçoit à l'instant
 Entre vous & ce jeune enfant.
 Quand ce petit Dieu de Cythere,
 Qui dis-je, veut soumettre un cœur,
 Pour lui c'est une grande affaire,
 S'en va consulter sa mere,
 Toute son Ile est en rumeur :
 Fait un bruit épouvantable,
 Prend son carquois redoutable ;
 Choisit parmi tous les traits
 Celui dont la pointe cruelle
 Pourra par sa trempette mortelle
 Seconder dans ses projets ;
 Part, il revient, il s'arrête,
 Craint, il s'émeut, il tempête...
 Coridon ! peux-tu comparer
 Dieu d'amour avec ma belle,

94 MERCURE DE FRANCE.

Pour triompher d'un cœur rebelle

Mon Iris n'a qu'à se montrer.

7. De la Cité. Genève.

QUATRAIN à Mlle T., absente d'une
compagnie où étoit l'Auteur.

Je pense à vous , belle Glycère ,

Parmi les graces & les ris ,

Quelqu'un en seroit-il surpris ?

Les enfans rappellent la mere.

Par le même.

Le mot de la premiere Enigme du Mer-
cure de Fevrier est l'*Ambition*. Celui de
la seconde est le *Fourreur*. Celui du Lo-
gogriphe est *émulation* ; dans lequel on
trouve *mule* , *Milan* , *Matines* , *mâtin* ,
amen , *tonneau* , *Leon* , *timon* , *ut* , *mi* , *la* ,
Teno , *taon* , *moule* , *lion* , *alun* , *isle* , *âne* ,
Latin , *Talion* , *ame* , *miel* , *Loi* , *lime* , *ami* ,
aumone , *Milton* , *Milon* , *Moine* , *Latium* ,
& *mât*.





E N I G M E.

Aujourd'hui , Lecteur , je te fers ,
 Et quelque tems après je deviens inutile :
 Pour me connoître il est une route facile ;
 Sur mon corps est décrit l'ordre de l'Univers ;
 Le Soleil est mon pere , & j'en marque la course ;
 Je paroïs en tous lieux du Midi jusqu'à l'Ourse ,
 J'annonce le travail , j'annonce le repos ,
 Je rappelle souvent les hauts faits des Heros :
 Dans ma forme changeant comme un autre Pro-
 thée :
 Mon regne cependant est de peu de durée.

P. L. M.

L O G O G R I P H E.

Dans la société , j'établis mon commerce.
 Quand quelqu'un très-discret , sçait me mettre à
 profit ,
 Un bon mot , cher Lecteur , souvent m'y réussit.
 Mais si quelque esprit lourd par hasard me tra-
 verse ,
 C'est un des vains frondeurs dont la société
 De honte & de mépris , sçait couvrir la fierté.

96 MERCURE DE FRANCE.

Ces traits sont suffisans , mais pour mieux me con-
noître ,

Je t'offrirai d'abord celui qui me fait naître ,
Certain petit vaisseau qu'à table on voit servir ,
Deux endroits qu'en Hyver on garde avec plaisir ,
Un gibier fort commun , une ville de France ,
Ce qui le plus souvent nous porte à la clémence ,
Un Juge qui livra par pur respect humain
A des peuples cruels leur maître Souverain ;
Une rare beauté dans Corinthe connue ,
Un aliment très-bon & qui plaît à la vue ,
Ce qu'un chacun recherche avec empressement ,
Un Saint Pere précheur , un fruit , un élément ,
L'oiseau le plus voleur & quelqu'autre de proie ;
Ce Prince qui causa la destruction de Troye ,
Le tribut qu'un Seigneur exige d'un Vassal ,
Un Historien fameux , un arbre , un animal ,
Ce qui n'est pas commun & dont chacun se pi-
que ,

Deux sortes de métaux , trois notes de Musique ,
La femme de Jacob , un Empereur Romain ,
Un Pays très-fertile , un Royaume voisin ,
Deux fleuves très-connus qui sortant de leurs cou-
ches ,

Vomissent nuit & jour par tant diverses bouches
L'orgueil de leurs grands flots dans le sein écu-
meux

Où mille vont se perdre & s'abimer comme
eux ,

Ce

Ce feu dont quelquefois à peine on est le maître ,
 Ce qui n'existe pas & qui ne sçauroit être ,
 Ce qu'un sexe charmant veut toujours déguiser.
 Finissons , cher Lecteur , je pourrois t'ennuyer ,
 Car il est bien douteux qu'un essai réussisse.
 Je ne dis plus qu'un mot , une belle saison.
 Reconnois-moi , Lecteur , à ce nouvel indice ,
 Cherche les douze pieds qui composent mon nom :

Guarlaneg.

A U T R E.

Fruit de l'imagination ,
 Aux plaisirs je dois ma naissance ;
 Le défaut d'occupation ,
 Souvent même la passion
 Contribue à mon existence.
 J'ai des freres sans nombre , & suis en vogue en
 France ,
 On trouve en moi , Lecteur , certains appas :
 D'ailleurs je me plais aux débats ,
 Et ne sçais amuser gens de ma connoissance ,
 Que par un genre de combats ,
 Où souvent tel triomphe & se moque tout bas ,
 D'un vaincu qui se plaint & songe à la vengeance ,
 Qui peut bien le moins qu'il y pense ,
 Se trouver dans le même cas.

E

98. MERCURE DE FRANCE,

Eh bien , à ces traits de lumière ,
Lecteur , ne me connois-tu pas ?

Je vais mieux me montrer , suis-moi dans la carrière ,

Sois attentif : sur-tout prends garde à ma dernière ,
Peut-être tu m'y trouveras.

Vois d'abord quatre Chefs , vois six fois huit soldats ,

Dont quatre toujours inutiles ,
Souvent des chefs les plus habiles ,
Font le principal embarras.

Vois chez moi briller la science ,
Du hazard connois la puissance.

Lecteur , ce n'est pas encor tout ,
Un champion tiré du sein de la canaille ,
Parmi les combattans tient toujours le haut bout ;
Il est l'ame de la bataille :

Tel le garde à regret , tel le poursuit par tout :
Un autre à l'éviter travaille.

Reçois encor , Lecteur , un éclaircissement
Par où ma nature s'explique.

Quoique fait pour l'amusement ,
Souvent j'embarasse & je pique ,
Tel se donne pour pacifique ,
Pour qui je suis pierre d'achoppement
Dans une occasion de critique.

Tu m'apperçois , Lecteur , peut-être encor que
non ?

A cet cas , je veux bien par ma combinaison
Te procurer ma connoissance.
Sept lettres forment mon essence :
Dabord tu trouveras dans moi
Ce que tout arbre porte en soi
Une note de Musique ,
Un ouvrage où souvent plus d'un mortel s'appli-
que ,
Où pourtant l'esprit à seul droit de réussir.
Ce qui fit prendre Troye & ce qu'étoit Ulysse.
Ce que le Créateur veut être avec justice ,
Poursuis , tu verras un plaisir
Dont je fais moi-même partie.
Un lieu dont l'on permet l'entrée & la sortie ,
Du pour mieux m'expliquer , l'entre-deux des
maisons.
Ce que font un bouffon , un fou , la Comédie.
Ce qu'on fait quand on dort , ou bien en maladie
Ce mot Latin des lieux qui portent les moissons ,
Et celui d'une des Saisons ,
Un Royaume en Afrique , une Ville en Proven-
ce ,
Une autre dans l'Asie autrefois d'importance ,
Ce bien le plus chéri de tout le genre humain ,
Ce souvent le Héros sacrifie à la gloire.
Ce que dit Perrete à Grégoire
Quand il a la bouteille en main.
Un mot très-respectable en France ,

E ij

Qu'on prononce avec révérence ,
Ce qu'on voit faire à l'homme , au cheval , à l'âne
frais ,

Et que le chien ne fit jamais ,

Un légume bon en potage ,

Ce qu'on aime à voir quand on nage ,
Le plus grand ennemi de la prospérité ,

Un corps connu par sa fragilité ,

Qui se forme en sortant des flammes ,

Et le nom de celle des femmes ,

Qui fit le plus de mal à la postérité.

J'ajouterois ; Lecteur , ce qu'est pour l'ordinaire

A la Cour de Venus un septuagénaire ;

Mais c'est trop babiller , finissons , car enfin

Je t'ennuye , & je suis au bout de mon latin.

Par M. G. A. D. D.





NOUVELLES LITTERAIRES.

ANECDOTES Historiques , Militaires & politiques de l'Europe , depuis l'élévation de Charles Quint au Trône de l'Empire jusqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle en 1748. Par M. l'Abbé Raynal , de l'Academie des Sciences & Belles-Lettres de Prusse. *A Amsterdam & se trouve à Paris , chez Durand , rue S. Jacques , au Griffon , 1753. in-8°. vol. 2.*

Le Public ne s'attend pas que je l'entretienne de mon Ouvrage : en rapporter le titre est tout ce que je me crois permis.

DICTIONNAIRE Anatomique suivi d'une Bibliothèque Anatomique , & Physiologique. Par M. Tarin , Médecin. *A Paris , chez Briasson , rue S. Jacques , 1753. in 4°. vol. 1.*

Voici deux morceaux détachés d'un Ouvrage dont le premier Volume va paroître incessamment ; l'un est une explication des termes les plus usités en Anatomie , & l'autre une Bibliothèque des traités en ce genre. Ces préliminaires sont si méthodiques , si serrés , & à ce que disent

E iij

102 MERCURE DE FRANCE.
les Connoisseurs , si exacts qu'on doit attendre l'Ouvrage entier avec impatience.

NOUVEL abregé Chronologique de l'Histoire des Empereurs. Par M. Richer. A Paris , chez David , le jeune , Quai des Augustins ; 1753. in 8°. vol. 1.

Cet Ouvrage que je présente au Public , dit l'Auteur , est un abregé chronologique & historique des Empereurs depuis Jules Cesar jusqu'à Theodose le Grand. Le second Volume finira les Empereurs Romains. L'on donnera aussi l'Histoire des Empereurs d'Allemagne jusqu'à celui qui regne actuellement. J'ai fixé le plus que j'ai pû , la date de la naissance de chaque Empereur , celle de son élévation à l'Empire , & celle de sa mort. J'ai fait connoître au commencement de son Regne , sa famille & son origine , & à la fin j'ai tracé en peu de mots , son portrait & son caractère. Sur une page sont les faits mémorables , & sur la page opposée on trouve un abrégé de la vie des femmes & enfans de chaque Empereur , des Princes contemporains , un portrait des grands hommes , & un abrégé de la vie des Savans & illustres avec une notice de leurs Ouvrages. Cet ordre est interrompu

» la division de l'Empire. D'un côté j'ai
 » mis l'Empire d'Occident, & les femmes,
 » enfans, Princes contemporains, Sçavans & illustres sont à la fin des Regnes.

Ce plan qui est fort sage, est exécuté avec ordre, avec précision, & avec choix. Pour mettre nos Lecteurs en état de juger du stile de l'Auteur, nous allons copier le portrait de Tibere.

Tibere étoit un des plus grands génies qui ait paru ; mais il avoit le cœur dépravé. Composé de vertus & de vices, il étoit courageux, prudent & actif ; enfin ce qu'on appelle un grand Capitaine, cruel, méfiant, de mœurs dissolues. Parvenu à la suprême puissance, il ne régla sa conduite que sur la politique la plus déliée, qu'il poussa même souvent à l'excès. Voyant que le Sénat lui étoit entièrement soumis, il ôta au peuple ce reste d'autorité qu'Auguste lui avoit laissée. Sa défiance lui fit entretenir la paix dans l'Etat, craignant toujours que ceux auxquels il confieroit les forces de l'Empire, ne s'en servissent contre lui-même. Il ne pardonneoit jamais une faute qui l'intéressoit ; il suffisoit d'être soupçonné pour être coupable, & d'être accusé pour être condamné. Il aimoit mieux faire périr un innocent que de laisser un criminel impuni.

E iij

Il eut honte à la fin de rester à Rome où tout lui retraçoit ses crimes, où chaque famille lui reprochoit la mort de son chef, où chaque Ordre pleuroit le meurtre de ses plus illustres membres : il se retira dans l'île de Caprée, où sans discontinuer ses crimes, il se livra aux plus infâmes débauches. Il pouffoit l'avarice jusqu'à refuser aux pauvres les besoins les plus essentiels de la vie. Il suffisoit d'être son parent, pour être criminel. On ne sçait quel étoit le motif qui lui faisoit chercher la destruction de ses proches. Ne seroit-ce point aller trop loin de croire que par un excès de cruauté, il vouloit faire oublier ses crimes, en ne laissant de sa famille que le seul Caligula qui pût lui succéder.

PIECES fugitives de M. S***. un volume in-12 qui se trouve chez *Durand*, à Paris, rue S. Jacques ; 1753.

Ce Recueil dans lequel on trouve des Poësies de tous les genres, que nos agréables Poëtes ne rougiroient point d'avoir faites, est réellement de M. *Sedaine*, Maître Maçon ; très-habile dans sa profession. Il y a du feu, de l'esprit, du stile, du naturel ; & ce qui est plus surprenant, de l'élégance & de la correction dans presque toutes les Pièces qui le com-

posent. Nous apporterons en preuve de notre jugement, la Piece même que l'Auteur nous reproche d'avoir défigurée autrefois dans le Mercure.

DISCOURS EN VERS.

A mon habit.

A H! mon habit, que je vous remercie,
Que je valus hier, grace à votre valeur !

Je me connois ; & plus je m'apprécie ,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon Tailleur ,
Par une secrète magie ,

Ait caché dans vos plis un Talisman vainqueur ,
Capable de gagner & l'esprit & le cœur.

Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie
Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !

Auprès de ma maîtresse & dans un grand fauteuil
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire ,
J'eus le droit de parler & parler sans rien dire.

Cette femme à grands falbalas
Me consulta sur l'air de son visage :

Un blondin sur un mot d'usage ;

Un Robin sur des Operas ;

Ce que je décidai fut le *net plus ultra*.

On applaudit à tout, j'avois tant de génie !

Ah ! mon habit, que je vous remercie !

E v

C'est vous qui me valez cela.

De complimens bons pour une maîtresse ;

Un petit maître m'accabla ,

Et pour m'exprimer sa tendresse ,

Dans ses propos guindés me dit tout Angola :

Ce poupard à simple tonsure ,

Qui ne songe qu'à vivre , & ne vit que pour soi ,

Oublia quelque tems son rabat , sa figure ,

Pour ne s'occuper que de moi.

Ce Marquis autrefois mon ami de Collège ,

Me reconnut enfin , & du premier coup d'œil

Il m'accabla par privilege ;

Un tendre embrassement qu'approuvoit son orgueil ,

Ce qu'une liaison dès l'enfance établie ,

Ma probité , des mœurs que rien ne déregla ,

N'eussent obtenu de ma vie ,

Votre aspect seul me l'attira.

Ah ! mon habit , que je vous remercie !

C'est vous qui me valez cela.

Mais ma surprise fut extrême ,

Je m'aperçus que sur moi-même

Le charme sans doute opéroit.

J'entrais jadis d'un air discret ;

Ensuite suspendu sur le bord de ma chaise ,

J'écoutois en silence , & ne me permettois.

Le moindre si , le moindre mais ,

Avec moi tout le monde étoit fort à son aise.

Et moi je ne l'étois jamais ;
Un rien auroit pû me confondre ;
Un regard , tout m'étoit fatal ;
Je ne parlois que pour répondre ,
Je parlois bas , je parlois mal.

Un sot Provincial arrivé par le Coche
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau ;
Je me mouchois presqu'au bord de ma poche ;
J'éternuois dans mon chapeau.

On pouvoit me priver sans aucune indécence
De ce salut que l'usage introduit,
Il n'en coûtoit de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.

Mais à présent , mon cher habit ,
Tout est de mon ressort , les airs , la suffisance ;
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance
Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute , à moi , puisqu'ils sont applaudis ?

Dieu , quel bonheur pour moi , pour cette étoffe,
De ne point habiter ce Pays limitrophe
Des conquêtes de notre Roi !

Dans la Hollande il est une autre Loi ,
En vain j'étalerois ce galon qu'on renomme ,
En vain j'exaltois sa valeur , son débit :
Ici l'habit fait valoir l'homme ;
Là l'homme fait valoir l'habit.

Mais chez nous (peuple aimable) , où les grâces , l'esprit ,

E 7j

108 MERCURE DE FRANCE.

Brillent à présent dans leur force ,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs ou son fruit ,
On le juge sur son écorce.

D I C T I O N N A I R E universel de Mathématique & de Physique , où l'on traite de l'origine , du progrès de ces deux Sciences & des Arts qui en dépendent , & des diverses révolutions qui leur sont arrivées jusqu'à notre tems ; avec l'exposition de leurs principes & l'analyse des sentimens des plus célèbres Auteurs sur chaque matiere. Par M. *Saverien* , de la Société Royale de Lyon , &c. deux Volumes , grand in-4°. ; enrichis de cent une Planches. *A Paris* , chez Jacques *Rollin* , Quai des Augustins ; & Charles-Antoine *Jombert* , rue Dauphine , 1753.

Nous avons fait assez connoître toute l'œconomie de ce grand Ouvrage , lorsque nous avons rendu compte du Plan qui en fut publié il y a quelques mois. On peut se rappeler que l'Auteur a considéré les Mathématiques sous trois points de vue , que fournissent naturellement les facultés de l'entendement humain , l'imagination , l'usage des sens & le raisonnement. Les Mathématiques pures sont les fruits de l'imagination ; la Physique celle de l'usage des sens , & les sciences Phy-

sico-mathématiques appartiennent au raisonnement, c'est-à-dire, à l'art de la comparaison. Ceci est rappelé dans le Discours préliminaire qui est à la tête de ce Dictionnaire. Ce sont les trois branches de l'arbre de Mathématique dont les rameaux sont les articles qui le composent. Le titre fait voir de quelle manière ces articles sont remplis. On trouve ici l'Histoire, la théorie, la pratique & les usages des matières qui en font l'objet : & cet objet est pour les Mathématiques pures, l'Arithmétique qu'on subdivise en Arithmétique commune, sexagésimale, décimale, des infinis, tetractique, binaire, &c. l'Algebre, l'Analyse appliquée aux jeux de hazard, à l'art des combinaisons, aux calculs de probabilité, &c. les calculs différentiels, & intégral, la méthode des fluxions, &c. la Géométrie, l'Arpentage, la Géodésie, le Toisé, le Nivellement, &c. pour la Physique expérimentale, les expériences sur l'aimant, l'Électricité, la congélation, la cohésion, le feu, les fermentations, le froid, l'eau, l'air, les couleurs, &c. pour la Physique systématique, les différens systèmes, Astronomique, Physique & Philosophique de Thalès, d'Anaxagore, d'Héraclite, d'Épicure, de Gassendi, d'Aristote, de

PRO MERCURE DE FRANCE.

Ptolomée , de Copernic , &c. de Newton , de Leibnitz , des Bernoulli , de Demairan , &c. & enfin l'objet des Mathématiques mixtes , est l'Optique , la Dioptrique , la perspective , l'acoustique , &c. A l'égard des Arts , M. Saverien traite de la Chronologie , de l'Architecture civile & Militaire , de l'Artillerie , de la Musique & de l'Horlogerie. Nous ne parlons pas de la Physique occulte , c'est-à-dire , de la Chiromancie , de l'Astrologie , de la Palingenésie , de la baguette divinatoire , &c. dont l'Auteur dévoile les illusions. Tout cela est trop vaste pour pouvoir être renfermé même dans plusieurs extraits & nos bornes sont encore plus limitées. Nous nous contenterons donc d'assurer qu'il n'y a point d'article qui ne soit une dissertation traitée avec beaucoup de soin & d'érudition , & dans lequel on ne trouve quelque nouveauté. Les Planches mêmes représentent les expériences , les machines , & les instructions d'une manière agréable. En un mot , on peut appliquer à l'Ouvrage même l'Epigraphe qu'on voit au Frontispice & qui a rapport aux Sciences & aux Arts qui en sont l'objet.

Hæc inspicere , hæc discere , hinc incumbere , nonne transilire est mortalitatem suam & in meliorem transcribi sortem ? Seneque.

En attendant que nous donnions quelques articles pour faire connoître l'exécution, on peut en prendre une idée en lisant les articles *calcul*, *courbe*, *fluxion*, &c. *Comete*, *Eclipse*, &c. *fontaine*, *force*, *corps*, *monades*, &c. *Musique*, *montre*, *Pendule*, &c. On trouve dans cet article une description abrégée de la Pendule à ure rouë de M. *Pierre le Roy*, fils.

LES mœurs & coutumes des François, dans les premiers tems de la Monarchie. Par M. l'Abbé *le Gendre*, Chanoine de l'Eglise de Paris; précédées des mœurs des anciens Germains, traduites du Latin de C. Tacite, & d'une Préface contenant quelques remarques relatives aux usages anciens ou modernes de ces deux peuples. *A Paris*, chez *Briasson*, 1753.

L'Histoire de France, par M. l'Abbé *le Gendre*, est tombée dans l'oubli. Les mœurs des François, qui faisoient originellement partie de cet ouvrage, ne méritoient pas ce sort, & on vient de les donner à part. C'est une entreprise sage qu'il feroit à souhaiter, que des Libraires intelligens renouvellassent souvent. On a joint au *Traité curieux & tout-à-fait instructif* de l'Abbé *le Gendre*, une Traduction bien faite des mœurs des anciens Germains.

112 MERCURE DE FRANCE.

LE Docteur Jean Lami , prépare une édition de Meurcius , qui formera douze volumes *in-fol.* dont dix sont déjà imprimés. On peut souscrire jusqu'au premier de Mars 1753 , moyennant 36 Jules pour chaque volume , qui en coûtera 54 à ceux qui n'auront pas souscrit. Ce sont les Libraires *Tartini & Franchi* de Florence , qui ont formé cette grande entreprise , & qui sont bien capables de l'exécuter avec goût.

LE P. Bouquet , de la Congrégation de Saint Maur , vient de publier le huitième volume du Recueil des Historiens des Gaules & de la France. Les Sçavans de toute l'Europe qui ont applaudi à l'entreprise lorsqu'elle a été formée , ont occasion d'applaudir à l'exécution toutes les fois qu'il paroît un nouveau tome.

EPHEMERIDES Cosmographiques , où le cours vrai du Soleil & des Plantes est représenté , & expliqué en détail dans l'apparence de tous les arcs consécutifs par sa réalité , d'après les Tables , les règles , les calculs & équations astronomiques , pour l'année 1753 , avec d'importantes observations sur la Cosmographie , l'Astronomie , l'Histoire naturelle , la Physique

systématique & expérimentale , qui forment une suite aux articles de trois années précédentes. *A Paris* . chez *Durand* , rue Saint Jacques. Un volume in-16. de 312 pages.

Ce titre est si développé qu'il tient lieu d'un Extrait. Tout le monde sçait que l'ouvrage est de M. l'Abbé de Brancas , qui n'a jamais perdu de vûe dans ses écrits le projet qu'il a formé de faire respecter la Religion , & de contribuer au progrès des Sciences. Les différentes productions qui sont sorties de sa plume ont toujours eu ce double objet , & l'ont tout-à-fait bien rempli. Les Ephemerides en particulier nous ramènent toujours aux grands principes , & présentent chaque année de nouvelles observations pleines de lumière & de sagesse.

Ger. Nicolai Heerkens , Medici Groningensis , de officio Medici Poëma ded. Eminentissimo S. R. E. Cardinali Ang. Maria Quirino. Accedunt duæ Epistolæ , I. ad Illustriss. virum Jac. le Franc , supremum Curia montis Albani Presidem ; II. ad Jacobum de Bunting , equitem Germanum. Groningæ , typis Jacobi Bolt. 1752.

Ce Recueil de Poësies Latines est dédié à M. le Cardinal Quirini , qui mérite &

112 MERCURE DE FRANCE.

LE Docteur Jean Lami, prépare une édition de Meurcius, qui formera douze volumes *in-fol.* dont dix sont déjà imprimés. On peut souscrire jusqu'au premier de Mars 1753, moyennant 36 Jules pour chaque volume, qui en coûtera 54 à ceux qui n'auront pas souscrit. Ce sont les Libraires *Tartini & Franchi* de Florence, qui ont formé cette grande entreprise, & qui sont bien capables de l'exécuter avec goût.

LE P. Bouquet, de la Congrégation de Saint Maur, vient de publier le huitième volume du Recueil des Historiens des Gaules & de la France. Les Sçavans de toute l'Europe qui ont applaudi à l'entreprise lorsqu'elle a été formée, ont occasion d'applaudir à l'exécution toutes les fois qu'il paroît un nouveau tome.

EPHEMERIDES Cosmographiques, où le cours vrai du Soleil & des Plantes est représenté, & expliqué en détail dans l'apparence de tous les arcs consécutifs par la réalité, d'après les Tables, les règles, les calculs & équations astronomiques, pour l'année 1753, avec d'importantes observations sur la Cosmographie, l'Astronomie, l'Histoire naturelle, la Physique

M A R S. 1753. 113
système & expérimentale , qui for-
ment une suite aux articles de trois années
précédentes. *A Paris* , chez *Durand* , rue
Saint Jacques. Un volume in-16. de 312
pages.

Ce titre est si développé qu'il tient
lieu d'un Extrait. Tout le monde sçait
que l'ouvrage est de M. l'Abbé de Bran-
cas , qui n'a jamais perdu de vûe dans ses
écrits le projet qu'il a formé de faire res-
pecter la Religion , & de contribuer au
progrès des Sciences. Les différentes pro-
ductions qui sont sorties de sa plume ont
toujours eu ce double objet , & l'ont tou-
jours bien rempli. Les Ephemerides en
particulier nous ramènent toujours aux
grands principes , & présentent chaque
année de nouvelles observations pleines
de lumière & de sagesse.

*Ger. Nicolai Heerkens , Medici Gronin-
gensis , de officio Medici Poëma ded. Emi-
nentissimo S. R. E. Cardinali Ang. Maria
Quirino. Accedunt duæ Epistolæ , I. ad Il-
lustriss. virum Jac. le Franc , supremum Cu-
ria montis Albani Presidem ; II. ad Jacobum
de Bunting , equitem Germanum. Gronin-
gæ , typis Jacobi Bolt. 1752.*

Ce Recueil de Poësies Latines est dédié
à M. le Cardinal Quirini , qui mérite &

114 MERCURE DE FRANCE.

qui reçoit tant d'hommages de la part des gens de Lettres. L'Auteur est homme d'esprit & Poète, deux qualités qui ne vont pas toujours ensemble.

DISCOURS sur l'utilité des Lettres, par M. l'Abbé B. de L. R. *A Paris*, chez *Prault*, fils, Quai de Conti; la veuve *Morel*, le jeune, au Palais, & *Montalant*, Quai des Augustins.

C'est encore un ouvrage sur la fameuse controverse, si les Lettres & les Arts servent ou nuisent aux mœurs. Cette production se ressent de l'âge de l'Auteur qui n'a que dix-neuf ans.

ALMANACH Astronomique & Historique de la Ville de Lyon, & des Provinces de Lyonnois, Forez & Beaujolois, revû & augmenté pour l'année de grace 1753. *A Lyon*, de l'imprimerie d'Aymé *Delaroche*, rue Merciere 1753; & se trouve à *Paris*, chez *Deffaint & Saillant*, rue Saint Jean de Beauvais, gros in-8°.

Tout se perfectionne dans ce siècle, jusqu'aux Almanachs; celui que nous annonçons est très-bien exécuté par le Libraire, & imaginé avec beaucoup d'ordre & de goût par celui qui l'a rédigé. On ne peut pas avoir de curiosité sur les Pays qui font

l'objet de l'Almanach, qu'on ne trouve à la
satisfaire ; nous y désirerions seulement
quelques détails de plus sur le Commerce.
Lyon offre en ce genre des choses si rares
& si précieuses , qu'on ne peut les décrire
avec trop de soin.

MEMOIRES de Gaudence de Luques,
prisonnier de l'Inquisition , augmentés
de plusieurs cahiers qui avoient été per-
dus à la Douane de Marseille , enrichis
des sçavantes remarques de M. Rhedi,
& de figures en taille-douce. *A Amster-
dam 1753* , & se trouve à Paris chez plu-
sieurs Libraires. Quatre volumes in-12.

Il parut, il y a deux ou trois ans , un
ou deux volumes de Mémoires de Gau-
dence de Luques ; on vient d'en donner
une nouvelle édition complète. La cu-
riosité est piquée par le fonds de ces Mé-
moires , & par la manière dont ils sont
parvenus au public. Ils contiennent la vie
d'un homme retenu à l'Inquisition de Bo-
logne , & écrite par lui-même.

On y trouve la description des mœurs ,
des Coutumes , la Religion d'un Pays qui
est au milieu des vastes déserts de l'Afri-
que , & qui a resté inconnu à toute la
terre plus de trois mille ans. Ce Pays est
inaccessible de toutes parts , à l'exception

qui reçoit tant d'hommages de la part
gens de Lettres. L'Auteur est homme d'
peut & Poète, deux qualités qui ne s'
pas toujours ensemble.

Discours sur l'utilité des Lettres.
M. l'Abbé B. de L. R. *A Paris*,
Prault, fils, Quai de Conti; la v
Morrel, le jeune, au Palais, & *Montal*
Quai des Augustins.

C'est encore un ouvrage sur la fame
controverse, si les Lettres & les Arts
vent ou nuisent aux mœurs. Cette pro
non se ressent de l'âge de l'Auteur qui
que dix-neuf ans.

ALMANACH Astronomique & Histo
que de la Ville de Lyon, & des Pro
ces de Lyonnois, Forez & Beaujolo
revû & augmenté pour l'année de g
1753. *A Lyon* l'Imprimerie d'*A*
Delaroché, 1753; & se tr
ve à *Paris* chez *Ant & Saillant*,
Saint J... s, gros in-8°.

To... dans ce siécl
qu'... celui que
exécuté
beaucoup
qui l'a
curiosité

M A R S. 1753. 215

jet de l'Almanach, qu'on ne trouve à la
faire ; nous y désirerions seulement
quelques détails de plus sur le Commerce.
On offre en ce genre des choses si rares
si précieuses, qu'on ne peut les décrire
avec trop de soin.

MEMOIRES de Gaudence de Luques,
Journier de l'Inquisition, augmentés
plusieurs cahiers qui avoient été per-
dus à la Douane de Marseille, enrichis
de savantes remarques de M. Rhedi,
de figures en taille-douce. *A Amster-*
dam 1753, & se trouve à Paris chez plu-
sieurs Libraires. Quatre volumes in-12.
Il parut, il y a deux ou trois ans, un
deux volumes de Mémoires de Gaudence

du seul chemin par lequel on y a conduit notre Voyageur.

Ces Mémoires sont parvenus à l'Editeur par le moyen du célèbre M. Rhedi, Bibliothécaire de Saint Marc, à Venise; qui les tenoit du Secrétaire de l'Inquisition de Bologne, son ami; & il semble qu'il ne manque rien de ce qui peut rendre la vérité authentique. Il y a même une Lettre du Pere Alisio de Santo Ivorio, Secrétaire de l'Inquisition de Bologne, qu'il est nécessaire de lire, & qui sert d'éclaircissement & de discours préliminaire.

On a conservé un ordre de procédure dans la Traduction, qui y jette une espèce de monotonie désagréable; on a sacrifié sans doute la chaleur & la variété à une espèce d'autenticité qu'on a voulu répandre dans cet ouvrage. Le Lecteur n'a que faire par exemple, de la prudence ennuyeuse des précautions puériles, des délicatesses pédantesques des Reverends Peres Inquisiteurs.

Ces Mémoires réduits à ce qu'ils ont d'intéressant ou d'instructif, en seroient assurément plus agréables; mais c'est une pièce originale qu'on nous donne dans la forme qu'on a crû la plus capable d'en constater la vérité, & malgré le soin &

es Remarques de M. Rhedi , il est bien difficile de ne pas la prendre pour un Roman ; les mœurs , les richesses , l'égalité , les Arts , le goût , & la grandeur du peuple Mezzorarien pour une chimere , & son Gouvernement pour une copie de la République de Platon. Cet ouvrage a un avantage qui manque souvent à ceux de cette nature , il devient plus intéressant & plus chaud à mesure qu'il tire vers sa fin ; il est d'ailleurs exécuté avec goût & avec soin par les Libraires.

P R I X

Des Arts , pour l'année 1753.

LA Ville de Besançon voulant concourir , par des moyens qui puissent seconder les talens , aux progrès & à la gloire de l'Académie des Sciences , Belles-Lettres & Arts qui y a été établie , vient en augmentant les revenus de cette Académie , de fonder un prix pour les Arts ; & comme elle desire que ce prix soit distribué avec ceux de l'Eloquence & de la Littérature , l'Académie , pour ne pas retarder d'un an la distribution dudit prix , & qu'elle a nommé prix de la Ville , déclare qu'elle l'adjugera le vingt-quatrième jour,

118 MERCURE DE FRANCE.

du mois d'Août prochain , veille de la Fête de S. Louis , en même tems que les deux premiers fondés par M. le Duc de Tallard, & dont les Programmes ont déjà été envoyés.

Ce prix sera une médaille d'or , de la valeur de deux cens livres , destinée à celui qui , pour éviter les frais & les difficultés considérables qu'exige la nécessité de détourner une rivière , & de faire souvent , malgré cela , des épuisemens coûteux & pénibles en proportion des transpirations qu'on ne peut arrêter , *proposera les meilleurs moyens de fonder des Piles de Ponts sous une hauteur d'eau de 18 à 20 pieds , de façon que ces Piles soient pilotées , grillées & maçonnées aussi solidement que si les eaux détournées en avoient facilité l'exécution.*

Les Auteurs ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages , mais seulement une marque ou un parafe , avec telle devise ou sentence qu'il leur plaira. Ils expliqueront en détail les moyens qu'ils comptent employer depuis le commencement jusqu'à la fin de l'opération. Cette explication écrite sera accompagnée des plans & profils de la Machine en général & des Machines particulières , s'il en est qui doivent entrer dans la compo-

on du tout ; de façon qu'au moyen de lettres de renvoi , le Mémoire & le Dessein présentent exactement ensemble l'idée des Auteurs & les exactes proportions de leurs Machines. On croit que pour cela une échelle de trois lignes pour pied seroit la plus convenable.

Ceux qui prétendront aux prix , sont avertis de faire remettre leurs ouvrages pour le premier jour de Juillet , au plus tard , au Sieur Daclin , Imprimeur de l'Académie à Besançon , & d'en affrancchir le port : précaution sans laquelle ils ne seroient pas retirés.

LETTRE d'un Curé de Paris à un de ses amis , sur les vertus de Jean Bessard , d'Ysman de Stain , près Saint Denis. *A Paris*, chez Guillaume Desprez , rue Saint Jacques 1753. Brochure in-12. de 46 pages.

C'est l'abrégé de la vie d'un homme qui a rempli ses devoirs de Chrétien dans la plus grande perfection , & qui a exhorté & aidé ses semblables à remplir leurs devoirs avec édification. Il est à souhaiter que ce conte écrit , où nous avons trouvé beaucoup d'onction & de naturel , se répande vite & généralement. Les ouvriers & les gens de la campagne , trouveront

dans Jean Bessard un modèle de toutes les vertus de leur état.

MANDEMENT de Monseigneur l'Evêque Comte de Valence, au sujet de la Béatification de la Bienheureuse Jeanne-Françoise Fremiot de Chantal, Fondatrice de l'Ordre des Religieuses de la Visitation de Sainte Marie. *A Valence, de l'Imprimerie de Philippe Gilibert.*

La Béatification de Madame Chantal a causé une joie si vive à toute la France, que nous avons crû devoir rendre compte des différens ouvrages qu'elle a occasionnés. Un des plus précieux est le Mandement que nous annonçons. Après un précis, serré, bien écrit, & plein d'unction des actions de Madame de Chantal dans son enfance, dans sa jeunesse, dans le tems de son mariage & de son veuvage, M. de Valence continue ainsi :

» Il lui falloit un Ananie qui fît tomber
 » entièrement les écailles de ses yeux, &
 » lui montrât à découvert le vaste champ
 » qu'elle devoit parcourir. Cet Ananie lui
 » fut envoyé, mes freres, & ce fut Fran-
 » çois de Sales; cet homme si versé dans
 » les voies du salut, ce nouvel Esdras
 » qui avoit si bien approfondi la loi de
 » Dieu, & sçavoit la faire observer com-
 me

» me il l'observoit lui-même ; ce saint
 » Evêque dont les lumieres égaloient le
 » zèle , & dont le zèle toujours temperé
 » par la douceur , rendoit les lumieres si
 » persuasives , si efficaces ; le réparateur
 » des brèches du temple & défenseur de
 » la loi ; le fléau de l'hérésie , le sel de la
 » terre ; Pontife compatissant , humain ,
 » charitable maître des cœurs , mais pour
 » les gagner à Dieu , & les remplir du feu
 » divin dont il étoit lui-même embrasé ,
 » aussi propre à travailler à l'avancement
 » des justes qu'à la conversion des pé-
 » cheurs.

» La bienheureuse de Chantal n'eut pas
 » plutôt entendu la voix de cet homme
 » apostolique , qu'il se fit en elle un sou-
 » dain changement. Une joie secrète al-
 » légua le poids dont elle étoit comme
 » accablée , ce que la prédication avoit
 » ébauché , des conférences l'acheverent ;
 » elle lui ouvrit son cœur , François de
 » Sales en mesura toute l'étendue ; &
 » quelles généreuses dispositions n'y trou-
 » va-t'il pas ? Une soumission entière à
 » entrer aveuglément dans les vûes de
 » Dieu sur elle , & autant d'ardeur pour
 » entreprendre , que de courage pour exé-
 » cuter ce qui lui étoit proposé pour sa
 » gloire.

F

122 MERCURE DE FRANCE.

» Il portoit encore dans son sein le
 » projet de l'Ordre qu'il devoit bientôt
 » établir : Ordre admirable , formé pour
 » tous les tempéramens & pour tous les
 » âges , dont la ferveur nous rappelle si
 » bien les beaux jours de la primitive Egli-
 » se. La charité en est le fondement , l'ha-
 » milité le soutien , le désintéressement
 » la gloire. Doux en apparence , mais
 » dans le fond severe : s'il n'assujettit pas
 » le corps à d'excessives austérités , il sou-
 » met l'esprit à mille pratiques gênantes ,
 » dont la continuité ne demande pas moins
 » d'attention que leur uniformité de vie-
 » lence pour en éviter la négligence ou le
 » dégoût. La volonté ne doit plus y con-
 » server d'empire , la liberté de droit , l'a-
 » mour propre de réserve. Ce seroit un
 » crime de ne pas y dévoiler son cœur ,
 » & lui laisser prendre d'autres impres-
 » sions que celle de la règle & du devoir.
 » Son véritable caractère est d'en détruire
 » les afflictions , d'en immoler les desirs ,
 » de quitter sans cesse ce qui plairait le
 » plus , pour faire ce qui est jugé le plus
 » utile ; de s'oublier pour le prochain , de
 » mourir entièrement à soi-même , & de
 » n'envisager dans tout ce qu'on fait que
 » la gloire de Dieu & de son salut.

Quelle Presélite plus propre que la

» bienheureuse de Chantal pour servir de
 » première pierre à cet édifice spirituel.
 » François de Sales le lui proposa ; mais
 » quelque déterminée qu'il la vît à deve-
 » nir sa coopératrice , par combien d'en-
 » droits n'éprouva-t'il pas sa vocation ?
 » Il ne lui en dissimula pas les difficultés ;
 » il fit naître obstacle sur obstacle , & la
 » prépara à essuyer plus de contradictions
 » encore qu'il ne lui en montrait : mais
 » enfin touché de sa persévérance , il céda
 » à ses empressements , & l'admit avec ses
 » Compagnes aux premières épreuves.

» Qui pourroit exprimer la ferveur de
 » cette Congrégation naissante ; & la joie
 » du Fondateur ? Il ne pouvoit proposer
 » aucun bien que ce petit troupeau ne le
 » fît , ne l'embrassât. Il falloit moins le
 » presser que le retenir : l'action n'atten-
 » doit pas le commandement.

» La bienheureuse de Chantal étoit le
 » mobile , l'ame de tout. Jamais elle n'a-
 » voit goûté de plaisir plus pur , plus
 » continuel que dans ce nouveau genre de
 » vie , & il lui tardoit de s'y dévouer , de
 » s'y consacrer.

» Mais quel trouble au moment du
 » sacrifice ! Dieu éprouve ordinairement
 » ceux qu'il aime ; mille pensées accablantes
 » vinrent déchirer son ame. Tout ce

124 MERCURE DE FRANCE,

» qu'elle avoit quitté , abandonné , foulé
» aux pieds , se retrouva dans son esprit ;
» elle ne vit plus que dureté , qu'inhuma-
» nité dans la résolution qu'elle avoit pri-
» se. Deux vieillards venerables , prêts de
» descendre dans le tombeau ; de jeunes
» enfans , entrant à peine dans la vie , les
» uns & les autres demandant des con-
» solations , des soins , des conseils ; quels
» objets pour une fille respectueuse , pour
» une mere tendre , pour un bon cœur !
» la nature en poussa les plus hauts cris ,
» mais la grace plus forte triompha : la
» victime fut immolée , & ce sacrifice
» dont l'appareil avoit paru si douloureux ,
» ne fut plus qu'un sacrifice de joie , de
» louanges , d'actions de graces.

» Dès ce moment élevée au-dessus d'elle-
» même , on la vit aller de vertus en vertus ;
» & comme un géant dans sa rapide course
» voler plutôt que marcher , & rempor-
» ter continuellement de nouvelles dé-
» pouilles sur le monde & sur elle-même.
» Elle n'eut plus de volonté propre , tou-
» jours dans la main de Dieu elle ne con-
» sulta , elle n'écouta que lui seul.

» Avec quelle soumission ne reçut-elle
» pas toutes les afflictions dont elle fut
» comme investie ? Il sembla que Dieu
» versoit sur elle le calice jusqu'à la lie.